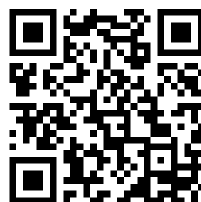
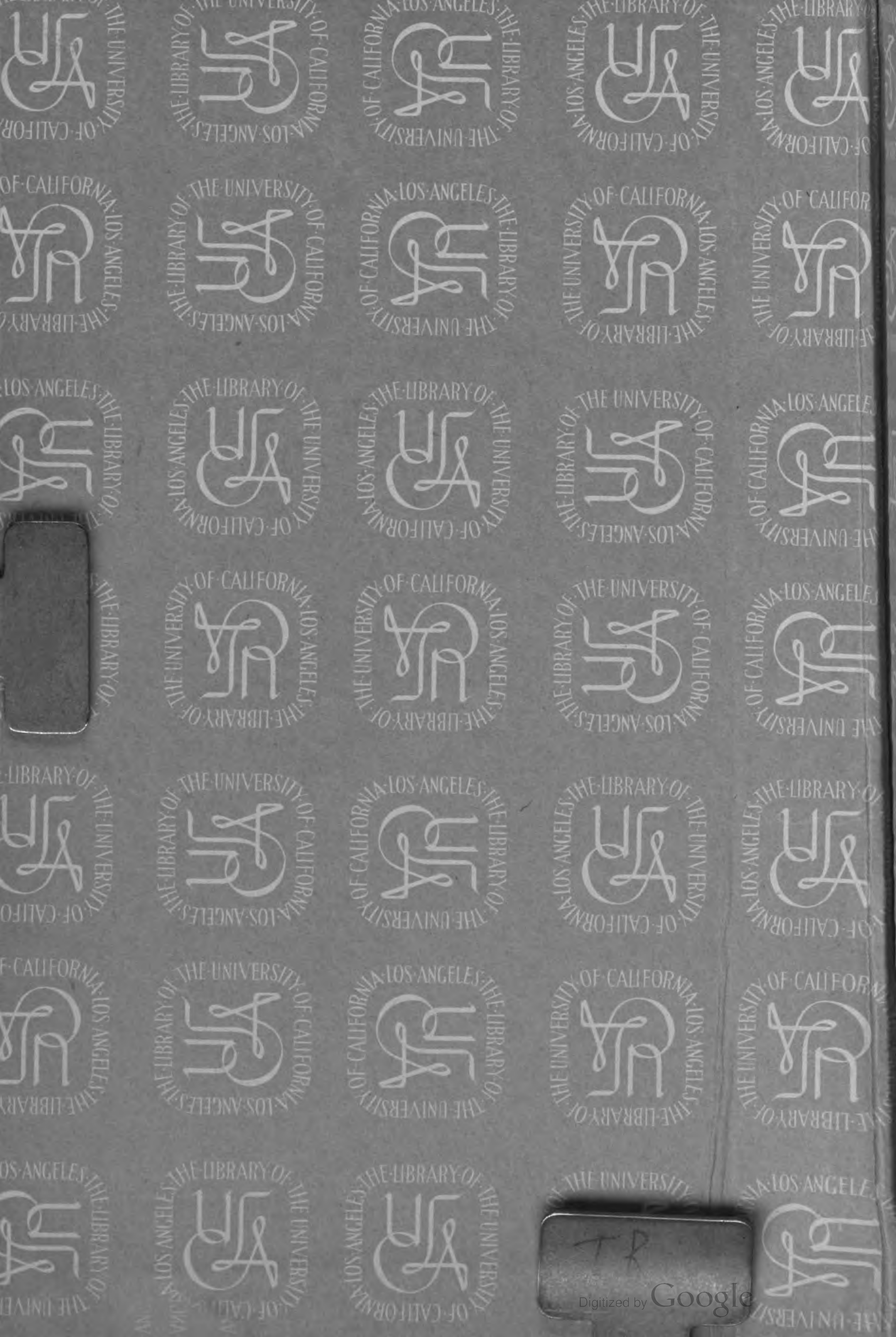



THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA · LOS ANGELES
TR


THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

Archiv
für
Geschichte der Medizin

herausgegeben von der

Puschmann-Stiftung an der Universität Leipzig

unter Redaktion von

Karl Sudhoff.

Siebenter Band.

Mit 19 Abbildungen im Text und 16 Tafeln.



Leipzig 1914
Verlag von Johann Ambrosius Barth.

Inhaltsverzeichnis zum VII. Band.

Abhandlungen.

Kleinere Mitteilungen.

Verzeichnis der Abbildungen.

Verzeichnis der Tafeln.

Archiv für Geschichte der Medizin

Band VII Mai 1913 Heft 1

L'„Anatomie" de Guido de Vigevano, médecin de la reine Jeanne de Bourgogne (1345).

Par

ER. WICKERSHEIMER.

(Pl. I—V.)

Le manuscrit no. 569 de la bibliothèque du château de Chantilly (Musée Condé) est une collection de dix ouvrages de médecine, dont voici le titre commun:

„Liber notabilium illustrissimi principis PHILIPPI septimi, Francorum regis, a libris GALIENI per me GUIDONEM DE PAPIA, medicum suprascripti regis atque consortis ejus inclite JOHANNE regine, extractus, anno Domini millesimo CCC°XLV°, papa vivente Sexto CLEMENTE."[1])

Le catalogue du cabinet des livres de Chantilly en contient une description, dont je détache le début: „In—fol. (0,32 sur 0,22), maroquin rouge, tranches dorées, armes de BOURBON-CONDÉ. — Vélin, XIV[e] siècle, 287 feuillets, 2 colonnes de 36 lignes, rubriques rouges, initiales de chaque livre en or et couleurs avec rinceaux, grandes lettres rouges et bleues, belles figures d'anatomie dans le meilleur goût du temps. — Livre très rare, sinon unique; la Bibliothèque nationale ne le possède pas . . ."[2])

Le volume s'ouvre par des tables (fol. 1—16). Puis viennent des extraits de traductions latines d'œuvres de GALIEN, des traités „De ingenio sanitatis", „De interioribus", „De accidenti et morbo", „De crisi", „De diebus criticis", „De complexionibus", „De malicia complexionis diverse", „De simplicibus medicinis"; ils constituent la partie la plus étendue du „Liber notabilium" (fol. I—CCXL verso). Pour le „Regimen sanitatis", qui vient ensuite (fol. CCXLI à CCLV verso), non seulement GALIEN, mais aussi HIPPOCRATE, AVICENNE, le livre de RHAZÈS „Ad ALMANSOREM", DIOSCORIDE,

---

[1]) Fol. I du manuscrit no. 569 de Chantilly.

[2]) Chantilly. Le cabinet des livres. Manuscrits. Paris, Plon-Nourrit, 4°, I (1900), p. 271—273.

ont été mis à contribution. C'est par le traité d'anatomie, dont sont publiés ici pour la première fois le texte et les figures, que s'achève le manuscrit de Chantilly (fol. 257—273 verso).

Le „Liber notabilium" n'est pas le seul ouvrage de GUIDO DE PAPIA, qui nous soit parvenu.

Dans le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris, on conserve sous le no. 11015 du fonds latin (fol. 32—54 verso) un autre ouvrage du même auteur, le „Texaurus regis Francie acquisicionis Terre sancte de ultra mare necnon sanitatis corporis ejus et vite ipsius prolongacionis ac etiam cum custodia propter venenum." Ce manuscrit a été cité plusieurs fois,[1]) mais ne semble pas avoir jamais été étudié de près. Deux parties le composent. La première (fol. 32—41) est presque identique au „Regimen sanitatis" qui couvre les feuillets CCXLI—CCLV verso du manuscrit de Chantilly; son titre est „Liber conservacionis sanitatis senis".[2]) La seconde partie (fol. 41—54 verso) est un traité d'art militaire et elle est ornée de nombreuses figures se rapportant à cet art;[3]) elle nous apprend qu'au XIV[e] siècle on pouvait être à la fois tacticien et médecin.

Dans le „Liber notabilium" écrit en 1345, GUIDO DE PAPIA s'intitule médecin du roi de France PHILIPPE VII (généralement connu

---

[1]) cf. A. CHÉREAU, Les médecins de six rois de France, 1270—1350. (Union médicale. Nouvelle série, XXIV (1864), p. 625—628.) — CARLO PROMIS, Gl' ingegneri militari che operarono o scrissero in Piemonte dall' anno MCCC all' anno MDCL. Notizie raccolte. (Miscellanea di storia italiana . . . Torino, XII (1871), p. 418—419.) — REINHOLD RÖHRICHT, Bibliotheca geographica Palestinæ . . ., Berlin, H. Reuther, 1890, 8°, p. 75 et 601.

[2]) L'auteur expose dans la préface du „Liber notabilium" les raisons qui lui ont fait choisir ce titre: „. . . Perveniam ad notandum librum de regimine sanitatis, maxime senibus intitulatum, cum jam dudum hunc librum de regimine sanitatis pluribus senibus intitulaverim, eo quia ipsos in senectute ipsorum custodivi, cum liber iste super omnibus libris medicine sit utilior in conservanda sanitate et maxime senum." (Fol. 1, col. 2 du manuscrit no. 569 de Chantilly.)

[3]) Une copie exécutée au XVIII[e] siècle de la seconde partie du „Texaurus" se trouve à la Bibliothèque nationale de Turin, où elle porte la cote G. V. 9 et non G. V. 7, comme l'a dit RÖHRICHT (Op. cit., p. 75). Je dois ce renseignement à l'obligeance de M. ANGELO PESENTI, Bibliothécaire en chef de la Bibliothèque nationale de Turin.

sous le nom de PHILIPPE VI de Valois)[1]) et de la reine JEANNE DE BOURGOGNE.[2])

Le préambule du „Texaurus acquisicionis Terre Sancte" va nous fournir quelques renseignements de plus sur la personnalité de l'archiatre royal:

„Cum anno currente millesimo trecentesimo trigesimo quinto passagium ultra mare fuerit ordinatum, occasione Terre sancte conquirende, quapropter quia intelligere et scire contingit circa omnes scientias, ut habetur primo „Physicorum",[3]) ego GUIDO DE VIGEVANO DE PAPIA, olim medicus imperatoris HENRICI et qui nunc per Dei graciam medicus reverende ac serenissime domine JOHANNE DE BURGUNDIA, per Dei graciam regine Francie, cogitans die noctuque qualiter et quomodo Terra sancta levius et citius haberi possit . . ., igitur a Deo datus est michi modus leviter conquirendi Terram sanctam de ultra mare, quem rescribo serenissimo principi domino PHILIPPO per Dei graciam Francorum regi, ex eo quod dominus passagii . . ."[4])

L'auteur se nomme ici GUIDO DE VIGEVANO DE PAPIA, nous fixant ainsi sur sa patrie, Vigevano, petite ville lombarde, qui au XIVe siècle faisait partie du diocèse de Pavie.[5]) En 1335, date à laquelle il dédie son „Texaurus" au roi PHILIPPE VI, sur le point de partir en croisade,[6]) GUIDO DE VIGEVANO ne se dit pas attaché à la personne du monarque, mais il est déjà le médecin de la reine JEANNE DE BOURGOGNE. Auparavant il avait été le médecin de HENRI VII, empereur d'Allemagne.[7])

[1]) GUIDO DE PAPIA n'est pas le seul qui ait appelé PHILIPPE VII le roi que nous connaissons sous le nom de PHILIPPE VI. Il suivait un système d'après lequel les rois du nom de Philippe étaient ainsi désignés: PHILIPPE Ier. — PHILIPPE II, fils de LOUIS LE GROS, couronné du vivant de son père et n'ayant point régné seul, LOUIS LE GROS lui ayant survécu. — PHILIPPE III, PHILIPPE AUGUSTE. — PHILIPPE IV, PHILIPPE LE HARDI. — PHILIPPE V, PHILIPPE LE BEL. — PHILIPPE VI, PHILIPPE LE LONG. — PHILIPPE VII, PHILIPPE DE VALOIS.

[2]) Fille de Robert II, duc de Bourgogne, épousa Philippe de Valois en 1328 et mourut à Paris le 12 décembre 1349. Elle ne doit pas être confondue avec son homonyme, qui avait épousé le roi Philippe V le Long et mourut en 1330.

[3]) „Ἐπειδὴ τὸ εἰδέναι καὶ τὸ ἐπίστασθαι συμβαίνει περὶ πάσας τὰς μεθόδους . . ." ARISTOTELIS Physica, recensuit CAROLUS PRANTL. Lipsiæ, in ædibus B. G. Teubneri, 1879, 16^0^, p. 1.

[4]) Fol. 32 (col. 1) du manuscrit latin no. 11015 de la Bibliothèque nationale de Paris.

[5]) CARLO PROMIS, loc. cit.

[6]) Cette croisade resta à l'état de projet.

[7]) HENRI VII, empereur d'Allemagne, né en 1263, mort en 1313 à Buonconvento (Sienne). Sa fille MARIE DE LUXEMBOURG épousa le roi de France CHARLES IV en 1322; ce fut peut-être elle qui amena GUIDO DE VIGEVANO à la cour de France.

Les „Journaux du Trésor de PHILIPPE VI DE VALOIS“, publiés par M. JULES VIARD,[1] nous apprennent que de 1346 à 1349, GUIDO DE VIGEVANO remplissait toujours les fonctions de physicien auprès de la reine JEANNE DE BOURGOGNE, mais ils ne lui accordent jamais le titre de médecin du roi, qu'il avait arboré dès 1345 dans le „Liber notabilium“. Je reproduis ici les passages de ces „Journaux“ où il est question du médecin italien:

„Mercurii XI [octobris CCCXLVI].

. . . Magister GUIDO DE PAVIA, phisicus domine Regine, missus per dominum Regem apud Remos pro certis negotiis, pro certis denariis sibi traditis pro expensis, 30 l., per cedulam curie, etc. . . .[2]

Martis XXIII^{a} die junii CCCXLIX^{0}.

. . . Domina Regina, pro denariis, per ejus cedulam datam XVII^{a} junii CCCXLIX^{0}, deliberatis per thesaurum magistro GUIDONI DE PAVYA, phisico suo, 14 l. 6 s. 6 d. p., comp. per P. DES COURTILZ in duplicibus turonensibus, super dictam dominam in partibus suis . . .[3]

Veneris ultima die julii CCCXLIX^{0}.

. . . Magister GUIDO DE PAVYA phisicus domine Regine, pro denariis per ejus litteram datam XV^{a} junii predicti, de denariis coffrorum Regis, pro certis negociis medicinalibus sibi per dominos Regem et Reginam injunctis faciendis, 100 florenos auri ad scutum, quemlibet precii de 25 s. p., valent 125 l. p. . . .“[4]

Je me suis borné pour la présente édition à reproduire le texte du manuscrit unique de Chantilly. Quelques mots sont placés entre crochets ⟨⟩; ce sont ceux que le scribe avait d'abord omis et qu'il a ajoutés postérieurement à la marge. Les légendes qui accompagnent chacune des figures ont été respectivement rapprochées des passages du texte, destinés à commenter ces mêmes figures; elles ont été composées en caractère italiques. — Les figures sont réduites d'environ un tiers.

---

[1] JULES VIARD, Les Journaux du Trésor de PHILIPPE VI DE VALOIS . . . Paris, imprimerie nationale, 1899, 4^{0}. (Documents inédits de l'histoire de France.)

[2] JULES VIARD, Op. cit., no. 284, p. 71. — Cf. H. MORANVILLÉ, Extraits de Journaux du Trésor, 1345—1419. (Bibliothèque de l'Ecole des chartes, XLIX [1888], p. 176.)

[3] JULES VIARD, Op. cit., no. 1455, p. 268—269.

[4] JULES VIARD, Op. cit., no. 2139, p. 374.

[Fol. 257, col. 1]

Hec est anothomia Philipi septimi, Francorum regis, designata per figuras per Guidonem, medicum suprascripti regis.

Quia prohibitum est ab Ecclesia facere anothomiam in corpore humano et cum ars medicine complete sciri non potest, nisi quis prius sciverit anothomiam, ut habetur a GALIENO, primo „De interioribus",[1]) cum dicat quod condicio anothomie membrorum non minoris utilitatis est quam scientia agendi et juvandi, cum sciencia anothomie proprietatem et essenciam uniuscujusque membri interioris insinuat, ideo, ego GUIDO suprascriptus, ad hoc ut hic liber horum notabilium a libris GALIENI per me exctractorum sit utilior, demonstrabo anothomiam corporis humani patenter et aperte, per figuras depinctas recte, sicut se habent membra in corpore humano, ut inferius per figuras manifeste apparebit et satis melius quam in corpore humano videri poterit, quia, cum facimus anothomiam in homine, oportet nos cito expedire propter fetorem, ideo sufficit medicis solum videre membra interiora grosso modo, prout jacent. Ideo, quis vult bene videre anothomiam, oporteret ipsam videre pluribus vicibus diligenter et separatim unum membrum ab altero, sed, quia hoc fieri non potest propter frequenciam[2]) que habetur in corpore hominis in faciendo anothomiam, ac [col. 2] eciam quia prohibitum est ab Ecclesia, coegi me ad declarandum anothomiam per figuras, et credatur mihi experto, cum pluribus et pluribus vicibus ipsam feci in corpore humano. Et scitote vere et de certo quod AVICENNA qui tantum opus fecit anothomie, in certis locis erravit et maxime de splene, cum dicat splenem esse longum,[3]) immo est quasi totaliter rotondum cum duobus vel tribus nodulis desubtus, et hoc manifeste apparet in homine vivo, quia, cum splen est in ventre tumefactum, tangimus ipsum quasi rotundum, et quis dubitat querat et veritatem inveniet.

Hic loquitur de venis in usu flobotomandis.

Sed cum vene omnes in corpore hominis videri non possunt, nec per figuras ad plenum designari possunt ⟨et licet omnes vene ab epate procedant et artarie a corde⟩,[4]) ponam tamen venas et

[1]) C'est une traduction latine du „Περὶ τῶν πεπονθότων τόπων" de GALIEN, dont le résumé forme la deuxième partie du „Liber notabilium". Elle était fort répandue au moyen âge et la Bibliothèque nationale de Paris en posséde sept exemplaires; dans celui qui porte la cote lat. 14389, et qui date du XIIIe siècle, on trouve au fol. 105 (col. 1) la citation de GUIDO DE VIGEVANO. Cf. CLAUDII GALENI, Opera omnia, ed. KÜHN, VIII, p. 2.

[2]) Le mot „membrorum", intercalé ici, éclairerait ce passage quelque peu obscur. C'est le grand nombre des viscères, „frequentia membrorum", qui empêche de les examiner „pluribus vicibus, diligenter et separatim unum ab altero".

[3]) AVICENNA, Canon medicine. Lib. III, fen XV, tract. I, cap. 2.

[4]) „Ῥίζωσις φλεβῶν ἧπαρ, ῥίζωσις ἀρτηριῶν καρδίη . . . .". HIPPOCRATE, *Περὶ τροφῆς*, § 31 (Œuvres complètes, éd. LITTRÉ, IX, p. 110).

nomina ipsarum que sunt in usu pro flobotomia facienda. Et primo dico in quolibet brachio esse tres venas in usu flobotomandas, videlicet a brachio dextro ⟨supra⟩ cubitum ⟨deintus⟩ una superior a capite descendens que vocatur cefalica ⟨et respiciens caput et partes superiores⟩ et alia desubtus que ab epate procedit, vocatur basilica ⟨respiciens epar et pulmonem et pectus et cor, ut habetur a GALIENO „De ingenio sanitatis", particula xii, cap. I⟩.[1]) In medio autem istarum duarum, scilicet cefalice et basilice, est vena grossa que dicitur mediana vel communis, que est universalis ad totum corpus flobotomandum. In brachio vero sinistro sunt alie tres vene que in usu flobotomantur ut in dextro, videlicet a parte superiori est vena a capite descendens que vocatur ce — [Fol. 257 verso, col. I] falica et alia desubtus que dicitur splenetica, respiciens splenem, in medio autem istarum duarum est vena grossa communis seu mediana, que est universalis pro flobotomia tocius corporis. Item in manu dextra sunt due vene, una est inter policem et indicem, respiciens caput et ejus partes ⟨ac eciam respicit epar et splenen et partes pectoris secundum AVICENNAM, ponens hanc venam auctoritate GALIENI⟩,[2]) alia est inter anularem et minimum digitum, respiciens epar et ejus partes. In manu vero sinistra hoc idem sunt due vene, videlicet una inter policem et indicem, respiciens caput et partes ejus ⟨et alias partes, ut dictum est, in manu dextra et cum hoc respiciens splenen auctoritate predicta⟩, et alia est inter minimum digitum et anularem, que respicit splenem et partes ejus. Item due vene sunt in quolibet pede desubtus cavicula pedis, illa vero que est deintus, tam ab uno pede quam ab alio, cum flobotomantur, habent menstrua provocare et quelibet istarum vocatur safena, ille vero alie due vene que sunt deforis pedem sub caviculis vocantur vene siatice, quia pro doloribus sie flobotomantur. Item sunt due alie vene post aures, que vocantur guidem; iste tamen sunt arteriales, que quandoque aportant fumositates et humores acutos ad cerebrum et ad occulos, ideo quandoque totaliter inciduntur ut non consolidantur, et dicitur ab YPOCRATE quod per istas duas arterias descendit sperma ad tes-

[1]) C'est sous ce titre que sont généralement connues au moyen âge les traductions latines de la „*Θεραπευτικὴ μέθοδος*". Cf. CLAUDII GALENI, Opera omnia, ed. KÜHN, X, p. 901 (Lib. XIII, cap. 11). C'est un résumé de la traduction par GÉRARD DE CRÉMONE qui forme la première partie du „Liber notabilium"; pour le passage auquel il est fait ici allusion, se reporter aux fol. XX verso à XXI verso du manuscrit de Chantilly.

[2]) AVICENNE, Canon, Lib. I, fen 4, cap. 20. Il y est question de la saignée des artères (et non des veines) du premier espace interdigital: „Arteria vero manus que flobotomatur est arteria que inter pollicem existit et indicem. Et ejus quidem juvamentum in antiquis doloribus epatis et diaphragmatis est mirabile. Et Galienus quidem jam vidit hoc in somnis, precipiebat enim homini hanc facere flobothomiam causa doloris quem in epate habebat, qui eam fecit et sanus effectus est." Cf. GALIEN, *Περὶ φλεβοτομίας* (Opera, ed. KÜHN, XI, p. 314—315).

ticulos, et, si incidantur, non generant filios,[1] sed huic dicto GALIENUS non bene videtur consentire in libello quem fecit „De spermate“,[2] sed ego, meo tempore [col. 2] pluribus feci incidere ipsas arterias, tam masculis quam feminis, qui post hec filios habuerunt. Multe alie vene sunt que flobotomantur, sicut vena frontis et vena lingue, sed sufficit de hiis venis flobotomandis que dicte sunt, eo quia magis aliis sunt in usu. Unum vero scitote, quod vene arteriales, eo quia procedunt a corde, nullo modo flobotomantur, quia, si flobotomantur, dubitatur secundum GALIENUM, ne consolidantur propter pulsum, libro ⟨„De ingenio sanitatis“[3] Nota.⟩ Sed tamen multi atque periti medici de Parisius dicunt venam communem seu medianam, seu nigram, que idem est, esse venam cordis et a corde procedere, unde etiam dicunt ipsam esse flobotomandam, quod falsum est, cum nunquam vene arteriales sunt flobotomande, nisi forte in aliquibus artariis parvis, subtilibus, de quibus non est timendum de apercione earum propter pulsum, sicut dictum est in artariis guidem et consimilibus, ac eciam male dicunt, cum dicant ipsam venam medianam seu communem a corde procedere cum pulsum non habeat, quod tactu cognoscitur, ergo flobotomenda; idem intelligendum est de utroque brachio.

Et hec narracio sufficiat de venis flobotomandis et non flobotomandis, unde recurrendum est ad figuras anothomie designandas.

Anothomia designata in homine vivo. 1ª figura erit sic facta, videlicet primo fiet homo nudus vivus, et desuper designatum erit nomen cujuslibet membri interioris, sicut est intra corpus et ubi et in quo [Fol. 258, col. 1] loco est. — *Hec est prima figura anothomie, facta in homine vivo in hunc mundum, videlicet sicut scriptum est exterius supra corpus, sic jacent membra in corpus hominis, propter quod poterit cognosci infirmitas cujuslibet membri in quo membro erit.*

---

1) HIPPOCRATE, *Περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων*, § 22 (Œuvres, éd. LITTRÉ, II, p. 78). — Idem, *Περὶ γονῆς*, § 2 (Œuvres, éd. LITTRÉ, VII, p. 472). A noter que pour Hippocrate, une pareille opération abolit entièrement la faculté d'engendrer et que selon lui, les hommes chez qui elle a été pratiquée, ne peuvent avoir par conséquent ni filles ni garçons.

2) Le manuscrit latin 6865 de la Bibliothèque nationale de Paris, qui date du XIVᵉ siècle, renferme (fol. 57—67) une traduction du „*Περὶ σπέρματου*“; celle-ci ne doit pas être confondue avec le „Liber de duodecimis portis vel microtegni GALIENI sive de spermate seu humana natura“, dont les manuscrits ne sont pas très rares. (Voir en particulier le manuscrit latin 15456, fol. 187 verso à 192 verso, de la Bibliothèque nationale de Paris, qui date du XIIIᵉ siècle.) — Cf. AVICENNE, loco citato. „Et Galienus quidem negat quod quidem dicunt quod due vene que sunt post aures flobothomantur, ut qui filios gignunt ipsos non gignant“. On remarquera le mot „filios“; il n'était pas question de cela dans HIPPOCRATE.

3) Voir en particulier le chapitre II du livre V la „*Θεραπευτικὴ μέθοδος*“ de GALIEN (Opera, ed. KÜHN, X, p. 309—313), qui correspond exactement au chapitre II du livre V du „De ingenio sanitatis“, dans le manuscrit no. 56 de l'Académie de médecine de Paris (fol. 128 verso, col. 2—129 verso, col. 2).

2ª figura anothomie. In secunda figura aperietur venter per longum, scilicet a vessica usque ad os stomaci. — *Hec est secunda figura anothomie, sicut scinditur venter causa videndi omnia membra que sunt in ventre, ut sunt primo tres paniculi, scilicet mirac, sifac et zirbus et post hec sunt intestina, splen, epar et renes, et vie urinales et vie portantes sparma.*

3ª figura anothomie. In tercia figura, ventre aperto, apparebit quidam paniculus ex carne et pinguedine mixtus, qui vocatur mirac sive lacerti. — *Hec est tercia figura anothomie, sicut, scisso ventre, aparet primus paniculus ventris, qui vocatur mirac.*

4ª figura. In quarta figura, amoto illo paniculo mirac, apparebit alter paniculus totus, purus, nervosus, cooperiens zirbum et testina et omnia membra interiora ventris, et vocatur iste paniculus sifac. — *Hec est quarta figura anothomie, in qua aparet secundus paniculus ventris, qui vocatur sifac.*

5ª figura anothomie. In quinta figura, amoto illo paniculo albo, nervoso, qui vocatur sifac, apparebit quidam paniculus ex pinguedine et aliquibus nervis contextus, cooperiens omnia membra interiora ventris, et vocatur iste paniculus zirbus. — *Hec est quinta figura anothomie, in qua aparet tercius paniculus ventris, qui vocatur zirbus.*

6ª figura anothomie. In sexta vero figura, amoto illo paniculo qui vocatur zirbus, apparebunt omnia membra interiora ventris discooperta. — *Hec est sexta figura anothomie, in qua aparent omnia membra interiorum ventris, amotis illis tribus paniculis, ut sunt os stomaci, stomacus, intestina, renes, splen, epar et vie urinales et menstruales et vesica.*

7ª figura anothomie. In septima figura aperietur totum corpus et pectus et venter, ut videantur omnia membra interiora corporis, sicut jacent in corpore. — *Hec est septima figura anothomie, in qua aperitur totum corpus per longum a capite usque ad vesicam, causa videndi omnia interiora et membra que sunt intra corpus.*

In 8ª figura erunt omnia membra corporis visibilia et apparencia recte, sicut se habent in corpore a principio gule usque ad vessicam. — *Hec est figura octava anothomie, in qua demonstrantur omnia membra corporis composita, que sunt in corpore, a capite inferius usque ad vesicam.*

9ª figura anothomie. In nona figura, eo quod meri sive ysofago, quod idem est, per quem [col. 2] transit cibus et potus ab ore usque ad os stomachi demonstrari non potuit, eo quia cooperitur a trazea seu canna pulmonis, quod idem est, et a pulmone, et, cum meri sive ysofago sit positus supra spinam dorsi, sive spondilia colli et spatularum, usque ad introitum stomaci, qui quidem meri, in ipso introitu stomaci, dicitur os stomaci, ideo coegi me ad notificandum meri solum positum in una figura, cum valde sit necessarium hoc membrum meri actualiter demonstrare, cum emplastra huic meri et ori stomaci fuerint neccessaria, oportebit ipsam ponere de retro, cum via a parte posteriori sit propinquior

meri quam a parte anteriori, propter altitudinem toracis et pulmonis. — *Hec est nona figura anothomie de meri per quod transit cibus et potus ingredientes stomacum, sed quia meri non poterat designari eo quod positus est sub canna pulmonis et sub pulmone, ideo oportuit me hanc figuram per se ponere, causa ostendendi meri, sicut continuatur cum stomaco.*

10ª figura. In decima figura erit solum causa ostendendi anothomiam matricis, cum multi ac multi medici sint errantes de casu et condicione matricis, cum dicant ipsam ascendere quandoque ad dyafragma et comprimere spiritualia et inducere suffocacionem, quod falsum est, ut dicit GALIENUS, libro „De interioribus",[1]) cum dicat matricem non ascendere ad dyafragma, nedum ad stomacum, cum non sit alligata ultra nublicum, et queratur liber „De interioribus" et invenientur contradictiones manifeste quas facit GALIENUS contra illos nichil intelligentes de motu matricis. — *Hec est decima figura anothomie in qua demonstrantur matris et ejus ventriculi et in qua parte jacet, et hec designavi ne credatur quod possit ascendere usque ad diafragma, nec inducere sufocacionem, sicut Galienus multas raciones asignat, ut videre manifeste poteritis in hoc libro notabilium „De interioribus".*

11ª figura. In undecima figura amovebitur totum os capitis circumquaque solum et remanebit solum [Fol. 258 verso, col. 1] cerebrum, coopertum duabus pelliculis, scilicet pia matre et dura matre. — *Hec est undecima figura anothomie, in qua amovetur os capitis causa faciendi anothomiam ipsius ossis et duarum pellicularum, scilicet dure matris et pie matris et cerebri.*

12ª figura. In duodecima figura fiet anothomia ossis capitis solum et ostendetur quomodo in osse capitis est quedam conjunctio ossis, propter quam proficiunt emplastra capiti aposita. — *Hec est duodecima figura anothomie ossis capitis, scilicet causa videndi illas conjunctiones dencium designatas quod vocatur sehumen, ut dicitur a Galieno in hoc libro notabilium „De ingenio sanitatis".*[2])

13ª. In terciadecima figura, amoto osse capitis, apparebit illa pellicula que vocatur dura mater, cooperiens cerebrum. — *Hec est terciadecima figura anothomie capitis in qua nobis ostendit pellem que vocatur dura mater, cooperiens cerebrum.*

14ª figura anothomie. In quartadecima figura, amota illa pellicula que vocatur dura mater, apparebit alia pellicula que vo-

---

[1]) Voir le chapitre V du livre VI du „Περὶ τῶν πεπονθότων" de GALIEN (Opera, ed. KÜHN, VIII, p. 413 et suiv.); il correspond aux chapitres XIII à XVIII du livre VI du „De interioribus", d'après le manuscrit 55 de l'Académie de médecine de Paris (fol. 167 et suiv.). — Cf. fol. LXXIII—LXXIIII verso du manuscrit de Chantilly.

[2]) Voir le chapitre XXII du livre XIII de la „Θεραπευτικὴ μέθοδος" de GALIEN (Opera, ed. KÜHN, X, p. 932 et suiv.); il correspond au chapitre XI du livre XIII du „De ingenio sanitatis", d'après le manuscrit 56 de l'Académie de médecine de Paris (fol. 219 verso à 220 verso).

catur pia mater, cerebrum cooperiens. — *Hec est quartadecima figura anothomie capitis in qua nobis ostendit pelliculam secundam, que vocatur pia mater.*

15ª figura anothomie. In quintadecima figura, amota pia matre et dura matre, erit cerebrum purum et discoopertum, et erunt in medio cerebri per longum tria foramina sive ventriculi, in quibus stat anima et spiritus, dantes sensum et motum toti corpori, mediantibus nervis, et ipsum spiritum portantibus toti corpori, ac eciam in primo ventriculo dicitur esse virtus apresensiva sive fantastica, in secundo ventriculo dicitur esse virtus raciocinativa, in tercio ventriculo dicitur esse virtus memorativa, et ex ipsis ventriculis et propter ipsos fit epilentia et apoplexia isto modo, videlicet cum mala fumositas, egrediens a stomaco, propter nimium cibum et potum sumptum vel propter malam materiam venenosam ab aliquo membro ad cerebrum ascendentem vel propter malam materiam [col. 2] maxime frigidam in ipso cerebro exeuntem, natura custodiens illos tres ventriculos pro thesauro, timens ne illa mala materia venenosa vel mala fumositas ingrediatur illos ventriculos, natura subito claudit eos in toto vel in parte. Si in parte claudantur, efficietur epilenticus vel parva apoplexia et cito curabitur vel pars corporis perdetur; si in toto claudantur, efficietur magna apoplexia et morietur infra quartum vel non transibit diem quartum, quia cum spiritus claudantur qui dant sensum et motum toti corpori, homo statim moritur. — *Hec est quintadecima figura anothomie capitis, in qua nobis ostendit totum cerebrum nudum ab omnibus pelliculis, in quo nobis ostendit esse in medio cerebri tria foramina que vocantur ventriculi cerebri, in quibus viget anima, sicut a primo ventriculo deferuntur duo parvi nervi ⟨oriuntur ab eo ventriculo⟩, portantes spiritum audibilem ad aures et ostendit esse et duos alios ventriculos anteriores in parte cerebri, dantes hodoratum.*

16ª figura anothomie. In sextadecima figura erunt sissa de retro omnia xviii spondilia a lauda usque ad finem caude et in medio ipsorum spondilium apparebit tota nuca alba descendens a substancia cerebri, et apparebunt in quolibet spondili duo foramina, scilicet unum ab una parte spondilis et aliud ab altera, in quibus foraminibus egrediuntur nervi procedentes a nuca, dantes sensum et motum toti corpori. — *Hec est sextadecima figura anothomie hominis scissi de retro, in qua nobis ostendit nucam descendentem a substancia cerebri per spondilia colli et spatularum et tocius dorsi per longum usque ad anum, et nobis ostendit nervos descendentes ab ipsa nuca, portantes sensum et motum toti corpori.*

17ª figura. In decimaseptima et ultima figura, eo quia completa est tota anothomia et cum infirmus senserit in corpore suo aliquem dolorem, statim medicus debet scire super quo et in quo membro est dolor; ideo in hac figura ostendam modum tangendi corpus. — *Hec est septimadecima ⟨figura⟩ et ultima*[1] *anothomie hominis vivi, in*

[1]) La 18e figure et le chapitre „ad evitacionem periculi suffocacionis uvule . . .“ ont été ajoutés postérieurement. La table générale du recueil (fol. 13 du manuscrit de Chantilly) ne les mentionne pas.

qua nobis ostendit qualiter medicus debet tangere corpus hominis et specialiter ventrem, et debet tangere corpus ejus duabus manibus equaliter positis, cum ipocondria debent esse equalia, et sic isto modo tangendo cognoscet duriciam seu dolorem in quo membro erit. Et sic complete sunt figure anothomie Philippi.

18ª figura. In 18ª figura est qualiter fiat flobotomia. Et sic complete sunt rubrice anothomie designate per figuras, scilicet anothomie tocius corporis et omnium membrorum ipsius corporis, unde, post hanc anothomiam membrorum, ponam sex figuras anothomie de uvula et catarro descendente ad palatum, et cum hoc ponendo ejus curam. — *In hac ultima figura ostenditur sicut debet tangi pulsus, quia medicus primo debet scire qualitatem corporis, antequam tangat pulsum. Et sic finita est anothomia omnium membrorum tocius corporis, unde recurrendum est ad sex figuras capitis anothomie uvule et catarri descendentis ad uvulam et palatum, et quomodo fiet ejus cura.*

[Fol. 273 verso, col. 1] Ad evitacionem periculi suffocacionis uvule et catarri descendentis a cerebro ad palatum.

Primum caput factum est ut sciamus evitare periculum mortis subitanee, propter tumefactionem uvule et tumefactionem palati propter catarrum descendentem a cerebro ad uvulam et ad palatum, cum aliquando in tantum repletur uvula catarro, quod totaliter obturat viam meri ⟨et quandoque totaliter et subito obturatur canne pulmonis⟩, et quandoque partim canne pulmonis et moritur statim. Hoc idem fit ex catarro descendente ad palatum, quandoque et in tantum ingrossatur, quod obturat meri et canam pulmonis et subito moritur. Ideoque in primo capite posui uvulam et meri et cannam pulmonis optimas et sanas et in suo positas recte, sicut esse debent in homine vivo bene sano.

Secundum caput est in quo posita est uvula infirma et grossior quam sit in sanitate et in tantum ingrossata est quod obturat viam meri taliter quod non potest comedere nec bibere, et cum hoc quandoque obturat partem canne, partim canne pulmonis. Hoc idem in eodem capite positum est, sicut in palato descensus est catarrus et retentus est in palato, sicut quandoque erit ad grossitudinem unius nucis grosse et quandoque medie, de quo periculum est ne inducat suffocacionem et mortem subitaneam.

Tercium caput est in quo ponitur cura [col. 2] tumefactionis uvule et docetur ipsam subtiliare aperto ore per hunc modum verbi gracia, cum uvula habeat quemdam porum semper apertum, descendentem a cerebro ad uvulam, quandoque in tantum descendit catarrus per illum porum, quod ingrossatur uvula in tantum quod homo transglutire non potest, nisi vi. Tunc ad detumefiendum uvulam sic ingrossatam, talem viam teneas, quia tollatur unus qui habeat digitos longos et accipiat longiorem digitum et proiciat ipsum in ore, et applicet ipsum uvule, et fortiter cum digito comprimet superius quantum poterit, ita ut ille catarrus, qui est in poro uvule, reducatur superius. Et post hec statim modicum gargarizetur et de dyamoron vel vino granatorum, vel ex aqua frigida

et statim comedat crustas duras panis cum aqua frigida, et sic statim erit curatus, facta una vice, vel bis, vel ter.

Hoc idem facias curam contra catarrum descendentem a cerebro ad palatum, scias quod totum palatum porosum est, unde descendit continue sputum et catarrum a cerebro ad palatum per illas porositates, unde quandoque descendit in tantum, quod homo subito suffocatur et moritur, propter quod posui exemplum cure, sicut apparet per illum qui ponit digitum suum in ore illius qui habet tumefactionem palati propter catarrum, cum eadem sit causa ut in uvula, scilicet comprimendo cum digito grosso suomet proprio, scilicet illius cujus est infirmitas comprimat fortiter ad superiora et post hoc faciat ut supra factum de uvula. Et sic isto modo curabitur de uvula et catarro.

Le texte de l'„Anatomie" de Guido de Vigevano se compose de quatre parties:

1⁰ une introduction;
2⁰ une énumération des veines propres à la saignée;
3⁰ une explication des figures;
4⁰ un appendice où il est traité de la tuméfaction de la luette et du palais.

L'œuvre du médecin italien est intéressante surtout par son illustration, mais les différentes parties du texte méritent aussi d'être examinées. Les figures seront étudiées en même temps que la troisième partie du texte.

1⁰ L'introduction.

Cette introduction où Guido de Vigevano expose l'utilité des figures pour la démonstration de l'anatomie, soulève dès les premiers mots un problème que l'on s'accorde généralement à considérer comme résolu, celui de l'attitude de l'Eglise vis-à-vis des dissections du cadavre humain.

A ceux qui invoquant une bulle de Boniface VIII (1300), prétendaient que l'Eglise a pendant le moyen âge retardé l'essor de l'anatomie, on a pu répondre avec raison que cette bulle ne vise pas les dissections.[1] Le pape Boniface VIII s'est borné à proscrire

[1]) Le texte de la bulle a souvent été publié et tout récemment encore dans: H. P. Cholmeley, John of Gaddesden and the Rosa medicinæ. Oxford, at the Clarendon press, 1912, 8⁰, p. 134—135.

une coutume qui, sous le nom de „sepultura more teutonico" s'était répandue à l'époque des croisades. Comme bien des croisés, mourant loin de chez eux, manifestaient le désir d'être enterrés dans leur patrie, on s'était avisé de faire bouillir leur cadavre; les os, séparés de la sorte des parties molles, devenaient d'un transport plus facile. Dans la bulle condamnant ces pratiques l'anatomie n'est pas en cause, et pourtant ce furent des scrupules religieux qui empêchèrent MONDINO de faire bouillir l'os du rocher, afin de le mieux étudier.[1])

D'autre part il semble qu'on ait méconnu jusqu'à ce jour la portée d'un passage de la „Chirurgie" de HENRI DE MONDEVILLE, où il est traité de la conservation et de la préparation des cadavres. Dans le chapitre VII de la Ière doctrine du IIIe traité de cet ouvrage, HENRI DE MONDEVILLE, après avoir montré comment on peut conserver les corps sans en extraire les organes internes, nous apprend que pour pratiquer une incision sur un cadavre, une dispense particulière de l'Eglise est nécessaire: „Si debeant [corpora] servari ultra 4 noctes aut circa et exinde a Romana Ecclesia speciale privilegium habeatur, findatur paries ventris anterior a medio pectoris usque ad pectinem . . ." [2]) Rapprochons ce passage de HENRI DE MONDEVILLE des premiers mots de l'„Anatomie" de GUIDO DE VIGEVANO („Quia prohibitum est ab Ecclesia facere anothomiam in corpore humano . . ."), et nous serons forcés de conclure que la pratique de l'anatomie n'était pas libre pendant la première moitié du XIVe siècle. On ne connaît pas le texte des instructions que le pape a dû donner à ce sujet aux évêques, mais comme les dissections sont devenues de plus en plus fréquentes au XIVe, puis au XVe siècle, il est permis de supposer que Rome n'entendait pas les prohiber, mais seulement les surveiller. Je serais porté à penser qu'en soumettant à des autorisations particulières l'étude du cadavre humain, l'Eglise prenait sous sa sauvegarde les anatomistes, auxquels le sentiment populaire a été si longtemps hostile.[3])

[1]) H. HÄSER, Lehrbuch der Geschichte der Medizin . . . 3. Bearbeitung, I (1875), p. 743. — MAX NEUBURGER, Geschichte der Medizin, Bd. II, Teil I (1911), p. 437.

[2]) HEINRICH VON MONDEVILLE, Die Chirurgie . . ., hrsg. von J. L. PAGEL, Berlin, 1892, 8°, p. 392.

[3]) En 1493 la Faculté de médecine de Paris fait enterrer de nuit un cadavre qui avait été disséqué dans ses écoles „ad evitandum rumorem populi". Cf. ER. WICKERSHEIMER, Les premières dissections à la Faculté de médecine de Paris. Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, XXXVII (1910), p. 159—169 et 1 pl. (p. 166).

Muni de dispenses régulières ou anatomiste de contrebande, GUIDO DE VIGEVANO s'est livré avec ardeur à la pratique des dissections: „... Credatur mihi experto, cum pluribus et pluribus vicibus ipsam [anothomiam] feci in corpore humano." A-t-il disséqué à Paris? Cela paraît peu probable, car ce que nous savons des premières dissections parisiennes, ne permet guère de faire remonter si haut leur histoire.[1]) Ce fut plutôt en Italie que GUIDO DE VIGEVANO acquit l'expérience dont il se flatte, peut-être à Bologne où l'on sait qu'une autopsie fut pratiquée dès 1302 et où MONDINO professa de 1290 à 1326.[2])

Une observation personnelle de l'auteur se trouve à la fin de l'introduction. GUIDO combat l'opinion d'AVICENNE, pour qui la rate était de forme oblongue et dit que ce viscère est rond et qu'il présente en dessous deux ou trois nodules (fossettes du hile ou rates supplémentaires?). Lorsqu'un malade souffre d'une tuméfaction de la rate, la forme sphérique de l'organe apparaît nettement au palper abdominal.

2⁰ Les vaisseaux propres à la saignée.

Ce chapitre, plus bref que dans d'autres ouvrages contemporains, n'indique que les veines (et les artères) dont la saignée est d'usage courant; il est visiblement inspiré d'Avicenne („Canon", lib. I, fen 4, cap. 20). Il n'est pas illustré „cum vene omnes in corpore hominis videri non possunt, nec per figuras ad plenum designari possunt". Opinion toute particulière à l'auteur, car les études de SUDHOFF ont montré que d'autres médecins du moyen âge n'étaient pas embarrassés, pour représenter le système veineux par des figures.

Sans attaches avec l'Université,[3]) GUIDO DE VIGEVANO saisit l'occasion de contredire les maîtres de la Faculté de médecine de Paris, qu'il appelle non sans ironie „periti medici de Parisius". Beaucoup d'entre eux seraient d'avis que la veine médiane du bras vient du cœur, qu'elle serait donc une veine artérielle, autrement

[1]) ER. WICKERSHEIMER, Op. cit.

[2]) MAX NEUBURGER, Op. cit., Bd. II, Teil I, p. 432—435.

[3]) À partir du XIVᵉ siècle la vie intérieure de la Faculté de médecine de Paris nous est assez bien connue. Aucun des documents recueillis par DENIFLE et CHATELAIN dans le „Chartularium Universitatis Parisiensis" ne mentionne GUIDO DE VIGEVANO.

dit une artère. L'Italien leur répond qu'elle ne peut être une artère „cum pulsum non habeat, quod tactu cognoscitur". L'opinion que Guido de Vigevano prête à ses confrères parisiens tient sans doute à ce que la veine médiane a été appelée par certains auteurs du moyen âge „veine cardiaque" ou „veine du cœur", et cela parce que l'on croyait devoir la saigner en cas d'affections cardiaques. Cette conception des relations du cœur avec la veine médiane ne paraît être ni galénique ni arabe.[1]) Par contre on la rencontre chez Ricardus Salernitanus: „Alter enim ramus vene concave in varios ramos dividitur quorum quidam reflectuntur ad brachia et cephalicam constituunt que utiliter inciditur per passionem capitis et cardiacam que cordi et spiritualibus nutrimentum ministrat et per eorum passionem utiliter inciditur . . ."[2]) Elle a été adoptée par Arnaud de Villeneuve,[3]) et aussi par Aldebrandin de Sienne,[4]) Lanfranc,[5]) Henri de Mondeville[6]) et Magnino de Milan.[7]) On connaît les relations de la plupart de ces auteurs avec l'Ecole de Paris.

Guido de Vigevano suivant la coutume des physiciens de son temps, laisse à d'autres (chirurgiens ou barbiers) le soin de pratiquer la saignée. „Feci incidere", écrit-il.

---

[1]) Les règles de la saignée du manuscrit latin 6910A de la Bibliothèque nationale de Paris (cf. Sudhoff, Archiv für Geschichte der Medizin, I, p. 158), extraites, si l'on en croit le manuscrit, du „Septimo Almansoris", donnent à la médiane le nom de „vena cordis", mais Rhazès ne saurait être rendu responsable de tout ce que ces notes renferment. — Cf. Joseph Hyrtl, Das Arabische und Hebräische in der Anatomie. Wien, W. Braumüller, 1879, 8⁰, p. 171—172, 295.

[2]) Ignaz Schwarz, Die medizinischen Handschriften der Kgl. Universitätsbibliothek in Würzburg. Würzburg, A. Stubers Verlag, 1907, 8⁰, p. 89.

[3]) Arnaldus de Villanova, De considerationibus operis medicine, cap. 2um distinctionis 2e partis 1me (Opera. Lugduni, impr. Jac. Myt, 1532, fol. 92 verso, col. 1).

[4]) Aldebrandin de Sienne, Le Régime du corps . . . p. p. L. Landouzy et R. Pépin, Paris, H. Champion, 1911, 8⁰, p. 36.

[5]) Lanfrancus Mediolanensis, Chirurgia magna. Tractatus 3us, doctr. 3a, cap. 16um.

[6]) Edition Pagel, p. 370.

[7]) Magninus Mediolanensis, Regimen sanitatis, Pars V, cap. 1. Les nombreuses allusions à la France de ce livre dédié à André de Florence, évêque d'Arras (de 1331—1334), font penser qu'il a été composé de ce côté-ci des Alpes. Un autre ouvrage du même auteur aurait été composé à Paris en 1339, si l'on en croit un explicit du manuscrit 873 de la Bibliothèque de l'Arsenal de Paris. Enfin le manuscrit D. II. 10 de l'Université de Bâle, accole au nom de Magnino l'épithète de „Parisiensis".

3⁰ Les figures.

En général bien dessinées; les couleurs sont discrètes. D'après le catalogue de Chantilly leur style serait italien.

I. Un homme vivant, nu, de face. Sur la peau du cou, du thorax et de l'abdomen les mots „cana pulmonis, pulmo, cor, dyafragma, os stomaci, stomacus, intestina, epar, splen, ren, via urine, sia" indiquent la situation respective de ces organes. Les yeux louchent. Corps blanc, cheveux jaunes, yeux bleus; motif décoratif jaune, au-dessus du sujet. Inscriptions carmin.

Cette figure doit servir à déterminer la localisation des maladies; elle éclairera surtout les renseignements fournis par le palper. A première vue on serait tenté de la rapprocher des images qui ont dû inspirer le „Wundenmann" du „Fasciculus medicine" publié pour la première fois en 1491 sous le nom de KETHAM (l'image la plus ancienne de ce genre a été découverte par SUDHOFF dans le manuscrit latin 11229 de la Bibliothèque nationale de Paris, qui date du règne de CHARLES VI, c'est-à-dire des vingt dernières années du XIVe siècle ou des vingt premières années du XVe.[1]) En réalité elle en diffère beaucoup, d'abord parce qu'elle n'indique pas les maladies des diverses parties du corps, ensuite parce que les organes n'y sont pas représentés, leur emplacement seul étant marqué sur la peau d'un homme vivant et bien portant.

II. Le médecin debout pratique au moyen d'un bistouri qu'il tient de la main droite une incision médiane sur la paroi abdominale d'un cadavre qu'il paraît soutenir de son bras gauche. Le cadavre debout se détache en avant d'une planche à laquelle il ne paraît point fixé. Cadavre gris foncé, sauf la plaie abdominale qui est rouge sang. Planche brun jaunâtre (couleur de bois), ornée le long des bords d'ornements gris clair. Le médecin, dont les yeux sont bleus et dont les cheveux grisonnent, a les mains nues; il tient un bistouri à lame dorée et à manche gris. Il a la tête enveloppée de linge blanc mais le cou est nu; il est coiffé d'un bonnet bleu à gland rouge. Son manteau est rose, sa tunique rouge à en juger par les manches et par ce que l'on en voit à travers une fente latérale du manteau. Le col et les manches sont fourrés d'hermine, figurée par un dessin bleu sur fond blanc. Bas rouges, souliers noirs.

---

[1]) KARL SUDHOFF, Archiv für Geschichte der Medizin, II, p. 84 et suiv.

C'est là sans aucun doute un costume universitaire. Le couteau n'est donc pas manié par un aide de condition inférieure, mais par le professeur lui-même. Le fait mérite d'être remarqué.[1])

Par II ainsi que par VII et XI, l'auteur veut illustrer la technique des dissections. Il est plus facile d'inciser la paroi abdominale que de pénétrer dans le thorax et on pénètre plus aisément dans le thorax que dans la boîte crânienne. Aussi Guido de Vigevano, à l'exemple de Mondino, commence l'anatomie par l'étude des organes abdominaux, la poursuit par l'étude des organes thoraciques et l'achève par l'examen du système nerveux central. Ce qui paraît moins naturel, c'est la position du cadavre, qui se tient debout à côté du médecin, mais c'est là un exemple d'une tradition qui se maintiendra longtemps dans l'illustration anatomique et dont il faudrait, d'après Sudhoff, rechercher l'origine dans l'antiquité.[2]) Ajoutons qu'à une époque où la technique du dessin était assez rudimentaire, l'artiste a cru pouvoir plus facilement mettre en évidence l'incision abdominale, en disposant le cadavre verticalement, qu'en représentant le médecin penché sur un cadavre horizontal.

Le squelette est recouvert des parties molles, mais, de même que dans III—IX, le sujet est suffisamment émacié, pour que l'on puisse discerner sous les téguments les os du thorax et des membres et leurs articulations. On aperçoit même les muscles sterno-cleido-mastoïdiens sous forme d'un double chevron renversé, dont la pointe serait au niveau de la base du cou; une ligne indiquant une dépression part de cette pointe et va rejoindre le milieu du menton. Absence complète de sternum; à sa place une raie sombre qui dans II et VII se prolonge sur la partie médiane de l'abdomen. Le squelette de l'épaule est représenté par deux os horizontaux (bord supérieur de l'omoplate et clavicule?), réunis par leurs extrémités et s'écartant à leur partie moyenne, de manière à circonscrire un espace en forme de fuseau. Quatorze paires de côtes; dans les sept premières, les côtes s'ajustent bout à bout avec celles du côté opposé, tandis que dans les suivantes elles n'atteignent pas la ligne médiane. L'articulation de la hanche rappelle seule dans une certaine mesure la réalité; on y reconnaît la tête du fémur et les deux trochanters. Les autres articulations sont représentées unifor-

[1]) Cf. Max Neuburger, Op. cit., Bd. II, Teil I, p. 437, note 2.

[2]) Karl Sudhoff, Ein Beitrag zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter... Studien zur Geschichte der Medizin, Heft 4, p. 87.

mément par une sorte d'*Ω*, sauf dans VI où la portion arrondie de l'*Ω* est remplacée par un *Π*. En résumé, il est visible que l'ostéologie n'a guère préoccupé GUIDO DE VIGEVANO; au point de vue du squelette, les figures de son „Anatomie" n'offrent pas l'intérêt de celles que SUDHOFF a publiées en 1908.[1])

III. La peau de l'abdomen du sujet a été incisée suivant sa ligne médiane et les deux lambeaux rabattus de chaque côté. Cadavre gris foncé. Les lambeaux rabattus sont roses et présentent des filets bleuâtres; leur écartement laisse voir le „mirac", représenté par des filets blancs et carmin s'entrecroisant sur un fond rose et dont le nom est écrit en lettres carmin sur un cartouche blanc.

Il est clair qu'ici le mot arabe „mirac" ne désigne pas le péritoine,[2]) mais le tissu cellulaire sous-cutané et les muscles de la paroi abdominale, „paniculus ex carne et pinguedine mixtus"; c'est là ce qu'indiquent les filets blancs et carmin entrecroisés.

IV. Même sujet. A la place du „mirac", le „sifac" tout blanc, dont le nom est écrit en lettres carmin sur un cartouche blanc; les lambeaux rabattus sont blancs aussi.

Le mot arabe „sifac" qui a pu désigner ailleurs la cavité abdominale,[3]) est pris ici dans le sens de péritoine. C'est le feuillet pariétal du péritoine, que figure ce rideau blanc opaque.

V. Même sujet; suppression des lambeaux latéraux. Une membrane, représentée par des raies gris clair entrecroisées et dont le nom „zirbus" est écrit en lettres carmin, est tendue comme un voile au-devant de la brèche abdominale. Elle laisse deviner l'estomac, les circonvolutions intestinales et la vessie (gris), le bord inférieur du foie, une grande partie de la rate et les deux reins (bleuâtres). „Zirbus" est le nom que les arabistes du moyen âge donnèrent au grand épiploon.[4])

VI. Plus de „zirbus"; les viscères sont placés directement sous l'œil de l'observateur. Cavité abdominale rouge. Estomac et intestin gris clair, foie, rate et reins bleuâtres.

L'estomac a bien la forme classique d'une cornemuse, mais il est inversé, c'est-à-dire qu'il est dirigé de droite à gauche au lieu

1) KARL SUDHOFF, Ein Beitrag zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter ...

2) „... In mirac id est pellicula involvente intestina ..." RICARDUS ANGLICUS, Anatomia ..., edidit ROBERTUS TÖPLY. Vindobonæ, sumpt. Jos. Šafář, 1902, 4°, p. 10. — Cf. JOSEPH HYRTL, Op. cit., p. 177 et suiv.

3) RICARDUS ANGLICUS, Anatomia, ed. R. TÖPLY, p. 41. — Cf. JOSEPH HYRTL, Op. cit., p. 221 et suiv.

4) JOSEPH HYRTL, Op. cit., p. 247 et suiv.

de l'être de gauche à droite. L'erreur est-elle imputable à l'auteur ou au peintre qui illustra le manuscrit? Quoi qu'il en soit une note presque effacée, à la marge de VI, contient ces mots: „... intestinorum sunt iiij videlicet primo post stomacum est yejunum quod est sub concavitate epatis, post jejunum ...“ (Le reste a été rogné par un relieur.) Cette note, qui pourrait bien être de la main de Guido de Vigevano, prouve que son auteur, tout en omettant de nommer le duodénum, connaissait les rapports de la première partie de l'intestin grêle. L'intestin couvert de veinosités bleuâtres est d'un dessin assez élégant, mais conserve sur tout son parcours le même calibre; il se termine le long de la face latérale gauche de la vessie. La partie inférieure seule du foie est visible, débordant d'environ deux ou trois travers de doigt les fausses-côtes. La rate est sphérique et présente en bas les trois nodules dont l'auteur a parlé dans l'introduction; sa partie supérieure est cachée par les fausses-côtes. Les reins, en forme de haricot, semblent fixés tous deux à une anse intestinale par deux cordons blancs, partant de leur pôle supérieur et qui représentent sans doute les vaisseaux rénaux. De leur pôle inférieur deux autres cordons blancs (vaisseaux spermatiques ou uretères?) se dirigent vers la vessie. En avant du col de la vessie, l'arcade pubienne est indiquée.

Si l'on en croit la légende explicative, VI nous montrerait aussi les „vie menstruales“, ce qui n'est pas possible, puisque nous nous trouvons en présence d'un homme.

VII. Le médecin, vêtu comme dans II, se tient debout derrière le cadavre qu'il paraît soutenir du bras gauche. Au moyen d'un couteau à lame blanche et à manche jaune qu'il tient de la main droite, il pratique une large incision. Cette incision, rouge-sang, part de l'angle droit de la mâchoire et se dirige en bas et en dehors, sectionne en leur milieu les deux os qui constituent le squelette de l'épaule pour descendre ensuite verticalement en coupant toutes les côtes du côté droit. Comme le montrera la figure suivante, il s'agit de détacher le plastron thoracique, ce qui n'est possible, que si l'on pratique à gauche une incision semblable.

Malgré certaines invraisemblances (position verticale du cadavre, section des os de l'épaule, incision trop extérieure), la scène est plus véridique que dans la miniature du fol. 8 du manuscrit français 2030 de la Bibliothèque nationale de Paris (traduction française de la „Chirurgie“ de Henri de Mondeville). Cette miniature, reproduite

par NICAISE[1]) et par WEINDLER,[2]) et commentée par SUDHOFF,[3]) nous montre l'anatomiste, commençant l'incision par le milieu du front. C'est là la représentation d'un concept abstrait, de la coupe sagittale du corps humain, ce n'est pas le souvenir d'une chose vue.

VIII. Dans cette figure, de même que dans IX et X, le cadavre n'est pas gris foncé, mais jaunâtre. Cavité thoraco-abdominale rouge, divisée transversalement par une bande blanche sur laquelle est tracé en lettres bleues le mot „dyafragma". Les organes abdominaux se présentent sous le même aspect et avec les mêmes couleurs que dans VI, mais les veinosités de l'intestin sont plus marquées et le foie et la rate apparaissent en entier. Trois poumons, colorés en bistre très clair, d'égales dimensions; ceci est en contradiction avec la tradition galénique, recueillie par la plupart des anatomistes du moyen âge et en particulier par MONDINO, mais rappelle d'une façon frappante une figure du manuscrit persan 1576 de la Bodleiana d'Oxford, publiée par SUDHOFF.[4]) La trachée, renflée à sa partie moyenne, est annelée; à sa gauche on découvre l'œsophage. Le cœur, d'un rose violacé, a la forme du cœur des cartes à jouer; il est placé en avant du lobe gauche, exactement comme dans le manuscrit persan. Trois filets blancs s'en échappent: l'un traverse aussitôt la portion gauche du diaphragme, un autre remonte à gauche du poumon gauche, puis de la trachée, après avoir envoyé un rameau au membre supérieur gauche, un troisième passe derrière le poumon du milieu, contourne la base du poumon gauche, dont il longe ensuite le bord externe, pour remonter ensuite le long de la trachée, après avoir envoyé un rameau au membre supérieur droit. Un cordon bleu, sur la partie inférieure et interne du foie représente sans doute la veine-porte.

IX. Cavité thoraco-abdominale rouge. On n'y voit plus que le tube digestif, le diaphragme et la vessie, colorés en blanc. Cette figure est destinée à nous faire voir l'œsophage ou „meri", appliqué contre la colonne vertébrale. Cette situation du „meri" a son im-

---

1) HENRI DE MONDEVILLE, Chirurgie ... publiée par E. NICAISE ... Paris, F. Alcan, 1893, 8°, p. 13.

2) FRITZ WEINDLER, Geschichte der gynäkologisch-anatomischen Abbildung. Dresden, Zahn & Jaensch, 1908, 8°, p. 48.

3) KARL SUDHOFF, Ein Beitrag zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter ... p. 85, Note 3.

4) KARL SUDHOFF, Ein Beitrag zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter ... pl. XVIII.

portance au point de vue thérapeutique; les topiques devront être appliqués sur le dos en cas d'affections de l'œsophage ou de la bouche de l'estomac, c'est-à-dire du cardia.

X. Cadavre d'une jeune femme. Le corps est jaunâtre comme dans VIII et IX, mais les formes sont pleines, comme celles d'une femme vivante ou morte depuis peu. Cavité thoraco-abdominale largement ouverte, non plus rouge mais jaune foncé. Le diaphragme blanc, l'utérus et la vessie gris jaunâtre très clairs sont les seuls organes qu'on y a laissés. L'utérus est représenté tel que Mondino l'a décrit, c'est-à-dire qu'il offre sept cellules, trois de chaque côté et une au milieu.[1]) Des ligaments en forme d'hameçon partent de l'utérus et se dirigent dans tous les sens, mais aucun n'atteint le diaphragme. Par cette figure, l'auteur se propose surtout de démontrer que l'utérus ne peut pas, comme certains auteurs l'ont cru,[2]) parvenir jusqu'au diaphragme et y provoquer les troubles connus sous le nom de suffocation de matrice; il invoque Galien à l'appui de sa thèse, qui est celle de Mondino.

XI. Le médecin, vêtu comme précédemment, armé d'un ciseau en acier (bleu) et d'un marteau en bois, découpe la calotte crânienne d'un sujet debout et bien vivant, vêtu d'une blouse indigo à revers rouges, largement décolletée, d'un vêtement de dessous bleu, dont on n'aperçoit que les manches, de bas bleus et de souliers noirs. Les yeux du sujet sont bleus; ses cheveux sont coupés ras.

Ici l'invraisemblance de la position verticale du sujet est encore accrue du fait que ce sujet a l'air d'être en parfaite santé et qu'il ne paraît nullement préoccupé de la grave opération qu'on est en train de lui faire. Cette invraisemblance ne nous empêche pas de voir très clairement ce qu'il importe à l'auteur que nous voyons, comment un anatomiste doit s'y prendre pour ouvrir une boîte crânienne.

XII—XIII. Les pièces que nous représentent XII et XIII sont réunies sur une même table de bois. XII, c'est la calotte crânienne, toute blanche, sauf au niveau de la section qui est rouge. Les dentelures des sutures fronto-pariétale et interpariétale sont exagérées.

---

[1]) Le Pseudo-Galien de l'„Anatomia vivorum", Cophon et Ricardus Salernitanus parlent aussi des sept cellules de la matrice. Cf. Karl Sudhoff, Ein Beitrag zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter . . ., p. 27.

[2]) Entre autres Arnaud de Villeneuve dans son „Breviarium practice" (Lib. III. cap. 9).

XIII nous montre le buste du sujet privé de sa calotte osseuse; la dure-mère apparaît, blanche.

Dans la légende explicative de XII, les commissures des os du crâne sont désignées d'après le „De ingenio sanitatis" de GALIEN[1]) par un mot assez rare qui mérite d'être relevé, par le mot „sehu-[me]n".[2]) Comme je soupçonnais que c'était là un mot arabe, je demandai à M. ANDRÉ MAZON, Secrétaire-bibliothécaire de l'Ecole des langues orientales de Paris, de me renseigner à cet égard. Or le mot „sehumen" ressemblerait d'une manière frappante au mot arabe „Sahm un = سَهْمٌ", lequel équivaut à flèche, roseau empenné. Ce serait donc dans les dentelures ou barbelures des commissures crâniennes qu'il faudrait chercher l'étymologie du mot, à moins que le nom de la commissure „sagittale" ait été pour quelque chose dans cette étymologie. De toute façon „sehumen" paraît assez différent des formes „senasen" et „senan", indiquées par HYRTL.[3])

XIV—XV. Deux bustes côte à côte sur la même table. Dans XIV l'encéphale est encore enveloppé de la pie-mère, dans XV il est dépouillé de toute enveloppe. Pie-mère et encéphale sont colorés en gris et parcourus à leur surface de veinosités bleuâtres. En outre on remarque cinq fossettes brunes sur l'encéphale, deux dans la région frontale, trois dans la région pariétale; elles représentent les nerfs olfactifs et les trois ventricules du cerveau.

Il n'y a pas lieu d'insister ici sur les notions sommaires de physiologie cérébrale qui sont exposées dans le commentaire de XV; elles nous feraient remonter aux Arabes et en particulier à AVICENNE.[4]) Les déductions pathologiques touchant l'épilepsie et l'apoplexie ont la même source.

XVI. Un homme nu, au corps rose, aux cheveux blonds, debout, vu de dos. Une brèche longitudinale permet de voir le rachis gris foncé, qui se termine en pointe à la naissance des fesses et présente le long de ses côtés 18 crênelures. Sur ce fonds gris la moëlle épinière se détache en blanc; elle envoie à droite et à

[1]) Cf. Manuscrit 56 de l'Académie de médecine de Paris, fol. 219 verso, à la marge: „Sehumen id est commissura".

[2]) A un autre endroit du „Liber notabilium" (fol. 13 du manuscrit de Chantilly), le mot est écrit „sehumn".

[3]) JOSEPH HYRTL, Op. cit., p. 11 et 220.

[4]) AVICENNE, Canon medicine, Lib. III, fen I, tract. I, cap. 2.

gauche, au niveau des crênelures du rachis, 18 rameaux, destinés à nous donner une image de l'innervation périphérique.

XVII. Le médecin, vêtu comme précédemment est assis sur un siège en X, couleur de bois naturel; il palpe un malade qui se tient debout devant lui et dont l'expression d'inquiétude est frappante. Ce malade est blond; il porte un capuchon rouge, une blouse violacée, un vêtement de dessous bleu, à en juger par la couleur des manches, et une chemise blanche qu'il retrousse afin de permettre au médecin d'explorer l'abdomen et le thorax. Ses chausses sont bleues, ses caleçons blancs et ses souliers noirs.

Il convient de remarquer les mains du médecin, posées à plat sur les hypocondres. Ceux-ci doivent être égaux, dit la légende, ce qui veut dire que le corps doit être planté tout droit. Par leur palpation le médecin appréciera s'ils sont durs ou douloureux. Cette figure est l'utile complément de I, dont les détails seront présents à l'esprit du lecteur, lorsqu'il voudra faire le diagnostic du siège des lésions que sa main perçoit.

XVIII. Dans cette dernière figure le médecin se tient debout. Son costume diffère légèrement de celui que nous lui avons vu porter jusqu'ici. Le bonnet et son gland sont bleus, les bas bleus, les souliers noirs; les autres vêtements sont roses. Le sujet à cheveux châtains, qui se tient debout à côté de lui, est tout vêtu de bleu, son capuchon rose, sa ceinture et ses souliers noirs mis à part. Du bout des doigts de la main gauche, le médecin semble explorer l'artère humérale du patient, à un travers de main au-dessus du pli du coude; du pouce de la main gauche il prend le pouls de l'artère cubitale au-dessus du poignet.

Le commentaire et la légende explicative ne sont pas d'accord. D'après le commentaire il s'agirait de nous faire voir comment on pratique la saignée, mais l'avant-bras seul étant découvert, la légende explicative „in hac ultima figura ostenditur sicut debet tangi pulsus" paraît plus appropriée à l'illustration.

Les dix-huit peintures de Chantilly évoquent, nous venons de le voir, maint souvenir chez ceux qui connaissent les découvertes et les études de Sudhoff dans le domaine restreint[1]) de l'illustration

[1]) Les raisons pour lesquelles les manuscrits du moyen âge contiennent si peu de figures anatomiques, ont été exposées par Guido de Vigevano lui-même dans la préface du „Liber notabilium": „Et post hos omnes libros ponam anothomiam figuratam per figuras designatas, sed quia durum erit cuilibet medico transcribi facere hanc anothomiam figuratam, tum propter expensas, tum quia non de levi inveniuntur

anatomique du moyen âge. Plusieurs d'entre elles font penser à l'„Anatomie" provençale du XIII[e] siècle que conserve la Bibliothèque de l'Université de Bâle.[1]) I rappelle quelque peu les images qui inspirèrent le „Wundenmann" de Ketham, XVI ne diffère pas beaucoup de la miniature no. 5 du manuscrit français de Henri de Mondeville[2]) et VIII présente une ressemblance frappante avec une peinture persane de la Bodleiana.

Malgré ces analogies, malgré la part importante de la tradition dans ces figures, l'auteur prouve sans réplique qu'il ne s'est pas contenté de lire, qu'il a aussi su observer; il n'a pas menti, lorsqu'il déclarait, dans son introduction, avoir disséqué des cadavres humains. Nous en trouverons la preuve moins dans la figure de tel ou tel organe que dans la manière dont il représente la technique des dissections. Les figures II, VII et XI sont particulièrement remarquables à ce point de vue; III—VI, en nous montrant les plans successifs que remontre l'anatomiste, lorsqu'il étudie l'abdomen, représentent aussi des choses vécues. En somme ce que ces figures mettent *pour la première fois* sous nos yeux, c'est l'anatomie en trois temps (1. abdomen, 2. thorax, 3. tête), l'anatomie selon la méthode de Mondino, dont Guido de Vigevano était le contemporain et le compatriote, dont il a pu être l'élève.

4. La tuméfaction de la luette et du palais.

La tuméfaction de la luette qu'Hippocrate attribuait déjà au phlegme descendant en abondance de la tête échauffée,[3]) a souvent été décrite par les médecins et les chirurgiens du moyen-âge. Pourtant je n'ai retrouvé nulle part la bizarre thérapeutique que Guido de Vigevano oppose à cette affection. Il faut savoir que selon lui la luette est traversée de haut en bas par un canal qui part du cerveau et qui se termine à sa partie inférieure par un orifice toujours béant.[4]) En cas de catarrhe descendant du cerveau par ce

pictores scientes ipsas figuras designare, ideoque sufficiet eis solum ipsas figuras anothomie sepe videre et mente incorporari . . ." (fol. I, col. 2 du manuscrit de Chantilly).

1) Karl Sudhoff, Ein Beitrag zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter . . . p. 24 et suiv.

2) Karl Sudhoff, Ein Beitrag zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter . . . p. 85 et pl. XXIV.

3) Hippocrate, *Περὶ παθῶν* (Œuvres, éd. Littré, VI, p. 212).

4) Les trous de la luette sont souvent décrits par les auteurs du moyen âge. „Uva multa foramina habet sicut mamille mulierum." Petroncellus, Practica (Coll. Salern., IV, p. 209). — „Uva vero est quoddam membrorum a palato, des-

canal, un opérateur que la nature aura doué de longs doigts, comprimera au moyen du plus long de ses doigts le sommet de la luette et fera ainsi refluer les mucosités vers le cerveau. Un traitement analogue devra être employé en cas de catarrhe descendant du cerveau vers le palais.

Ce chapitre de la tuméfaction de la luette et du palais était illustré de six figures, dont la première représentait l'anatomie normale de la région. Elles ont malheureusement disparu, mais on trouvera dans le texte la description de quatre d'entre elles.

En terminant cette édition de l'„Anatomie" de GUIDO DE VIGEVANO, nouvel exemple de l'influence exercée par l'Italie sur le développement de la médecine française au moyen âge, je tiens à remercier M. G. MACON, conservateur-adjoint du Musée-Condé, qui a bien voulu se charger de faire photographier les dix-huit peintures du manuscrit de Chantilly. Ce n'est jamais en vain que les travailleurs font appel à l'obligeance de l'ancien Secrétaire du duc D'AUMALE.

---

cendens in modum uberum mammille, duo habens foramina: unum superius, aliud inferius, superius quidem latum, inferius vero angustum . . ." ARNALDUS DE VILLANOVA, Breviarium practice, Lib. II, cap. 2. — „Uva est membrum in modum mammille, duo habens foramina, superius amplum, inferius strictum et acutum, et purgans caput a flecmatica humiditate." GILBERTUS ANGLICUS, Compendium, Lib. IV, cap. 1.

Der Neuplatoniker Asklepiodotos d. Gr.

Von

RUDOLF ASMUS.

Die äußere Geschichte der Schule des Proklos ist trotz der vielen und vielfachen Nachrichten, die über seine Jünger vorhanden sind, noch sehr wenig aufgeklärt. MARINOS hat sich in seiner Biographie des Meisters fast ausschließlich auf dessen Lebensumstände beschränkt. Sein Fortsetzer, DAMASKIOS, ist allerdings in seinem „Leben des Philosophen ISIDOROS" dafür um so gründlicher auf die von jenem erkorenen Diadochen PLATONS eingegangen. Aber leider lagen die Auszüge, die PHOTIOS (Bibl. Cod. 242 ed. WESTERMANN: hinter COBETS DIOGENES LAERTIOS, Paris 1878 = DP) und SUIDAS (Lexicon ed. BERNHARDY, Halis et Brunsvigae 1853 = DS) aus diesem Werke gemacht haben, bis vor kurzem nur so abgerissen und verwirrt vor, daß es unmöglich war, sich von den Einzelviten, die es enthielt, eine auch nur einigermaßen klare Vorstellung zu bilden. Was sich aus anderweitigen Quellen über diese Lebensläufe entnehmen läßt, ist an und für sich größtenteils ohne selbständigen Wert.

Dies trifft auch auf die Lebensbeschreibung des Mannes zu, den SIMPLIKIOS (In Aristot. Phys. ed. Diels. Berol. 1882, p. 795, 14) als den „trefflichsten Schüler des PROKLOS" bezeichnet, auf *Asklepiodotos „den Großen"*, wie ihn der Biograph des ISIDOROS (P 126) und übereinstimmend mit ihm OLYMPIODOROS (In Aristot. Meteor. ed. Ideler II, Berol. 1836, p. 222) nennt. Den Hauptbericht über ihn stellt die aus DAMASKIOS geschöpfte Asklepiodotos-Glosse bei SUIDAS (= DSA) dar. Unter den Neueren[1]) haben ZELLER (Die Philosophie der Griechen, III, 2[4], Leipzig 1903, S. 896, 897) und FREUDENTHAL (Pauly-Wissowas Real-Encyklopädie, II, Stuttgart 1896, Col. 1641, Nr. 11; s. auch Hermes 16 [1881], S. 216, 2) zuletzt über ihn gehandelt. Sie machen aber nicht einmal den Versuch zu einer

[1]) Was der von BERNHARDY (zu DSA, p. 791, 12) angeführte LAMBECIUS (zu Georgios Codinos rec. Bekker, Bonn 1841, p. 57, 9) vorbringt, ist fast ganz wertlos.

abgerundeten Lebensskizze des Philosophen, sondern sie begnügen sich mit der Würdigung seiner wissenschaftlichen Bedeutung. Die Lücke, die sie somit gelassen, möchte ich im folgenden ausfüllen. Ich wage es im Vertrauen auf die bessere Einsicht in den Zusammenhang des Quellenmateriales, die ich bei der Wiederherstellung der Isodorosvita (Philosoph. Bibl., Bd. 125, Leipzig 1911 = A) gewonnen habe. Als ich sie veröffentlichte, war mir leider die hochinteressante Vita Severi des ZACHARIAS SCHOLASTIKOS (syrisch und französisch hsg. von KUGENER, Patrologia orient. II, Paris 1907 = Z) noch nicht bekannt geworden. So fanatisch-antihellenistisch dieses Werk auch ist, so brauchbar sind gleichwohl seine sachlichen Notizen zur Erläuterung und Ergänzung unserer Hauptquelle.

ASKLEPIODOTOS stammte aus Alexandreia (DP 118; DSA, p. 792, 12). Wann er geboren ist, wissen wir nicht; überhaupt fehlt es uns für die frühesten Stufen seines Lebens gänzlich an bestimmten Daten. Seine Eltern nahmen in der Nilmetropole keine hervorragende Stellung ein (DP 119), sie ließen sich aber in ihrer bürgerlichen Gebarung von einem traditionellen Ehrgeiz leiten, der sie zu einem über ihre Mittel hinausgehenden Aufwand verführte (DSA, p. 793, 12). Infolgedessen erbte der Sohn ein schwer verschuldetes Besitztum von seinem Vater (DSA, p. 793, 8). Dieser und seine Frau waren ehrbare Leute und ihrem Glauben nach „heilige“ Hellenisten, wie DAMASKIOS (P 119) sagt. Der Vater namentlich zeichnete sich durch eine fromme Lebensrichtung und eine hochgespannte und inbrünstige Liebe zu den Göttern aus, die seinen Sinn zu ihnen emporhob. Allein in der Philosophie und in der allgemeinen Bildung hatte er es nicht sehr weit gebracht (DSA, p. 792, 15). Wie er hieß, erfahren wir nirgends ausdrücklich. Allem Anscheine nach ist er jedoch identisch mit dem Alexandriner ANTONIOS, von welchem der Biograph bei SUIDAS (v. Ἀντώνιος, p. 499, 6[1]) folgendes berichtet: „Dieser Mann ließ es zwar in seiner literarischen Bildung sehr an der nötigen Genauigkeit fehlen, aber in der Erforschung der Wahrheit war er hochheilig und fühlte in seiner Seele einen starken Drang zu der gesamten öffentlichen, wie zu der unaussprechlicheren (d. h. mystischen) Götterverehrung . . . Er ließ sich aber in politische Händel ein . . . Er . . . führte (später) . . . bis zu seinem Tode ein

[1]) WYTTENBACH (zu Eunap. Vit. Soph. rec. Boissonade. II, Amstelod. 1822, p. 131) wollte diesen ANTONIOS, allerdings nicht ohne chronologische Bedenken, mit dem Vit. Aedes., p. 41 genannten Philosophen identifizieren.

stilles und von Geschäften nicht gestörtes Leben, wobei er sich nur wenig mit Philosophie abgab, sondern den größten Teil seiner Zeit in den Heiligtümern verbrachte. Er war aber in seinem Wesen voller Einfalt und stets bereit, Gutes zu tun, namentlich, wenn es sich um heilige Leute handelte. Ich für meinen Teil bekenne mich dem Manne gleichfalls zum allergrößten Danke verpflichtet, und ich flehe die Götter an, sie möchten ihm denselben jetzt, wo er bereits auf den Inseln der Seligen mit ihnen zusammenleben darf, abstatten." Da die Frömmigkeit des Antonios (p. 499, 10) durch die Behauptung erhärtet wird, er habe auch Gaza zu einer viel heiligeren Stadt gemacht, als es vordem gewesen, so war er wohl von Alexandreia hierhin ausgewandert. Für die Gleichsetzung mit dem Erzeuger unseres Philosophen spricht seine Heimat, seine mangelhafte Bildung, seine Frömmigkeit, sein apostolischer Drang (vgl. DSA, p. 792, 19), seine anfängliche Anteilnahme am öffentlichen Leben (vgl. DSA, p. 793, 12), seine zwiefache Wohltätigkeit (vgl. DSA, p. 793, 10) und endlich die dankbare Pietät, die Damaskios ihm gegenüber zum Ausdruck bringt (vgl. DSA, p. 793, 15). Denn das sind alles Dinge, die teils bei dem Vater des Asklepiodotos, teils bei diesem selbst wiederkehren.

Seine ersten Studien machte er wahrscheinlich in Alexandreia. Denn wenn er als Pädagog des Isidoros tätig war (DP 116), so kann dies bloß hier, und zwar in seinen jungen Jahren, gewesen sein. Nun war der mütterliche Oheim seines Zöglings ein Freund des Philosophen Hermeias, der mit Proklos in Athen zu Füßen des Syrianos gesessen hatte. Wir dürfen daher wohl annehmen, daß Hermeias ihn in die Philosophie einführte. Sein Interesse galt aber mehr der Naturbeobachtung, als den reinen Geisteswissenschaften. Er besaß (DSA, p. 791, 2) schon als Knabe unter all seinen Altersgenossen die rascheste Auffassungsgabe und das ausgebreitetste Wissen. Daher beschäftigte er sich auch unausgesetzt eifrig mit allen wunderbaren Naturgebilden und Kunsterzeugnissen, welche ihm jeweils aufstießen. Infolgedessen hatte er es z. B. in ganz kurzer Zeit herausgebracht, wie vielfach sich die Färberfarben und all die feinen Stofftöne mischen lassen, und außerdem noch, wie unzählige[1]) Verschiedenheiten sich bei den gerade gerichteten und bei den verschlungenen Fasern der Hölzer ergeben. Jedoch auch den

---

[1]) Aus *μυρίους* ist in der Nouvelle Biographie générale III, Paris 1861, Col. 421, „jusqu'à cinq cent" geworden.

mannigfaltigen Kräften und Formen von Steinen und Kräutern, mochten sie auf der Straße liegen oder ganz selten sein, spürte er mit allen Mitteln erfolgreich nach. In dies Gebiet gehört auch das Problem (OLYMPIOD., a. a. O.), wie in den ägyptischen (Kallaina-) Gefäßen die Feuchtigkeit emporsteige, ob dies mittels einer ziehenden oder einer anderen Kraft bewirkt werde. ASKLEPIODOTOS (DSA, p. 792, 4) belästigte die Leute bei ihrer jeweiligen Beschäftigung sehr dadurch, daß er sich häufig zu ihnen hinsetzte und sie aufs genaueste über jede Einzelheit ausfragte. Aber die Naturgeschichte der Pflanzen zog ihn am meisten an, noch mehr als diejenige der Tiere. Mit dem Augenschein untersuchte er, was diesem zugänglich war; bei dem, was er auf diese Weise nicht erreichen konnte, verfolgte er die mündliche Überlieferung möglichst weit, und andererseits las er alles nach, was die Alten darüber geschrieben. Hiermit ist es sehr gut vereinbar, daß er sich in der ägyptischen Weisheit (DS v. *Ἀδαήμονες*, p. 37, 1 [1]), d. h. in der hieratischen Mystik, keine tieferen Kenntnisse erwarb.

Und doch war auch er wie seine Eltern (DS v. *Δεισιδαιμονία*, p. 1235, 3) bereits in seiner Jugend sehr religiös und fromm. Was ihn aber von der Mehrzahl seiner neuplatonischen Glaubensgenossen unterschied, lag darin, daß ihn sein vom Vater überkommener Mystizismus mehr dazu trieb, den Offenbarungen der das All dynamisch durchdringenden Gottheit in der sichtbaren Natur nachzugehen, als sich ohne die verläßliche Unterstufe der Physik sogleich in die schwindelnden Höhen der Metaphysik zu versteigen. Anfänglich ging er sogar auf dem Gebiete der praktischen Religionsbetätigung seine eigenen Wege. Er trieb seine Furcht vor den Göttern und seine heilige Scheu so weit, daß er es nicht einmal über sich brachte, zu opfern oder sich geheime, d. h. mystisch-theurgische Künste mitteilen zu lassen. Denn solche Sachen ständen, so bemerkte er, wohl mit einem ironischen Anflug, bloß dem Olymp und den Leuten an, welche ganz im Olymp zu wohnen glaubten, nicht aber den Bewohnern der Welt des Werdens. Man glaubt ihn selbst zu hören, wenn man vernimmt, was der junge ISIDOROS, der sich mit Berufung auf seine Unreife noch nicht in den Philosophenmantel hüllen wollte, zu dem in allen Fragen auf die Theosophie

[1]) BERNHARDY wollte ursprünglich wegen der angeblichen Übereinstimmung dieser Stelle mit DS v. *Ἡραίσκος*, p. 872, 1, hiernach *Ἀσκληπιάδης* statt *Ἀσκληπιόδοτος* schreiben; er kam aber später (hier und zu DSA, p. 792, 20) wieder davon zurück.

zustrebenden Proklos sagte: Für sein Verhältnis den Göttern gegenüber genüge ihm vorerst die Leitung durch sein gutes und reines Gewissen.

Als Pädagog des Isidoros hatte er für die Stätte seiner Weiterbildung schon mit Rücksicht auf seinen Schutzbefohlenen und dessen Beziehungen keine andere Wahl als die Hochschule von Athen. Wahrscheinlich machten sie die Reise zu Proklos in Begleitung der Aidesia, der Witwe des Hermeias. Denn alles spricht dafür, daß die pädagogische Überwachung, welche diese wackere Frau in der Stadt der Akademie für ihre beiden Söhne übernahm, zeitlich mit dem ersten athenischen Aufenthalt des Isidoros zusammenfällt (DP 139; Simplik., a. a. O.; vgl. DS v. *Μέτριοι*, p. 814, 3; s. A, S. 48, 22; 49, 22). Asklepiodotos muß dem Diadochos sehr nahe gekommen sein, sonst könnten wir es uns nicht erklären, daß dieser ihm nachmals seinen Parmenideskommentar (Procli opera ed. Cousin IV, Paris 1821, p. 4) zueignete und ihn in der Widmung als seinen allerbesten Freund bezeichnete, der mit einem der Philosophie würdigen Geiste begabt sei. Damaskios freilich müßte nicht der spekulative „Olympier" sein, als den die Nachwelt ihn kennt, wenn er sich zu dem anerkennenden Urteil bekennen sollte, das sein Schüler Simplikios über unseren Philosophen fällt. Was *er* über die Erfolge seines Studiums unter dem großen Diadochen denkt, kann man aus folgender Charakteristik entnehmen: „Asklepiodotos (P 126) war nicht, wie es den meisten Leuten vorkam, allseitig gut veranlagt. Vielmehr besaß er zwar wohl eine sehr rasche Auffassungsgabe, um Einwürfe zu machen, aber keinen sehr großen Scharfsinn im Begreifen und auch keine Folgerichtigkeit im Behaupten seines Standpunktes, namentlich gegenüber allen göttlichen Dingen, soweit sie unsichtbar und intelligibel waren und zum Erhabensten in dem platonischen Gedankenkreise gehörten. Für die orphische und chaldäische Weisheit, welche einen noch höheren Flug nimmt und sich über den Geist der gewöhnlichen Philosophie erhebt, fehlte es ihm noch mehr am Verständnis. Dagegen verspürte er zur Naturforschung unter allen seinen Zeitgenossen den stärksten Drang. Ebenso war es auch in der Mathematik, und daher kommt es, daß der Ruhm seiner großen Begabung auch auf die anderen Gebiete übertragen wurde. In der Ethik und in der Tugendlehre versuchte er aber immer Neuerungen einzuführen und die Betrachtung auf die Welt hienieden und auf die sichtbaren Dinge zu beschränken. Dabei machte er sich sozusagen keinen einzigen

Gedanken der Alten zu eigen, sondern er drängte alle Fragen zusammen und zog sie in die diesseitige, umweltliche Natur herab." Seine Freude am Aufbringen von neuen Lehrmeinungen kann auch SIMPLIKIOS nicht in Abrede stellen, jedoch möchte er sie aus seiner hochgradigen Begabung erklären. In einer Einzelfrage schloß sich der Biograph des ISIDOROS an ihn an: ASKLEPIODOTOS erklärte nämlich nicht nur den Grund des Zeitlebens, sondern abweichend von PROKLOS auch die verfließende Zeit, welche der Bewegung koexistierend sei, für zum Intelligibeln (Nus) gehörend, und zwar für etwas Konstantes und Göttliches (SIMPL. a. a. O., p. 795, 17ss.; s. ZELLER, S. 897). Gleichwohl geht DAMASKIOS in seinem Verdikt so weit, daß er an einer Stelle (P 160; vgl. 215) dem Naturforscher mittelbar geradezu den Ehrentitel eines wahren Philosophen absprechen zu wollen scheint.

Dies harte Urteil ist begreiflich, wenn man bedenkt, daß viele Probleme, welche PROKLOS metaphysisch anfaßte, für ASKLEPIODOTOS nur als physische in Betracht kamen. Hierfür haben wir noch ein interessantes Beispiel: Bei der chaldäischen Theurgie spielte die Nachahmung der von den verschiedenen Vogelarten hervorgebrachten Geräusche eine Rolle (s. A, S. 76, 22). Während sich nun der große Meister aus mystischen Gründen für diese sonderbare Fertigkeit interessierte, bildete sie für seinen Jünger lediglich einen Spezialgegenstand der Musik: Er konnte (DS v. *Κηροῦ*, p. 245, 1) die Stimmen aller Tiere und ihre sonstigen Geräuschlaute nachahmen. Denn er hatte (ebenda p. 244, 14) seiner Stimme und seinen natürlichen Stimmwerkzeugen eine größere Bildsamkeit beigebracht, als sie dem Wachse eigen ist, und er konnte sie ganz nach Belieben und dem jeweiligen Zwecke entsprechend umbilden. Er war nämlich sehr begabt für Musik (DP 127; DS v. *Κηροῦ*, p. 244, 12). Es gelang ihm aber gleichwohl nicht, das verloren gegangene enharmonische Tongeschlecht wieder zu erhalten, obgleich er die beiden anderen, das sogenannte chromatische und das diatonische Geschlecht, mittels Zerlegung und Verminderung untersuchte. Das enharmonische aber fand er nicht, trotzdem er, wie er sagte, nicht weniger als 220 Stege versetzte.

Von Athen kehrte unser Philosoph wohl nicht mehr in seine ägyptische Heimat zurück. ISIDOROS wenigstens machte die Heimreise in Begleitung des Kynikers SALUSTIOS, und wenn sein ehemaliger Pädagog in der ägyptischen Hieratik nicht heimisch wurde, so ist dieser Umstand, abgesehen von seinen anders gearteten Neigungen,

wohl auch als Beweisgrund für sein dauerndes Fernbleiben vom Vaterlande verwertbar. Zuerst treffen wir ASKLEPIODOTOS in Syrien, und zwar zunächst in Seleukeia (DS v. *Μέτριοι*, p. 814, 4; s. A, S. 81, 36ff.). Seinem vielseitigen Interesse, das sowohl der Naturbeobachtung im allgemeinen, als auch der Ethik im besonderen galt, entspricht es, daß er sich unterwegs auch mit völkerpsychologischen Studien abgab. Hierbei machte er u. a. die Wahrnehmung, daß es den Syrern nur in den seltensten Fällen, und auch dann erst in reiferen Jahren gelinge, das ethische Ideal der weisen Mäßigung zu erreichen. Von derartigen, die Regel bestätigenden Ausnahmen lernte er nur drei kennen. Die erste bildete ein älterer Mitschüler des PROKLOS, der damals schon hochbetagte DOMNINOS (DS v. *Δομνῖνος*, p. 1433, 8) in Laodikeia, den er wahrscheinlich aus Interesse für die Mathematik besuchte. Dieser kam ihm nicht sehr freundlich entgegen. Hieran war aber allerdings der jugendliche Starrsinn schuld, der es ihm nicht gestattete, dem berühmten Gelehrten in einer arithmetischen Frage beizustimmen oder auch nur ein kleines Zugeständnis zu machen. Die Folge davon war, daß ihm fürderhin der Zutritt zu seinem Kreise versagt blieb. Die beiden anderen Beispiele waren der Philosoph HILARIOS in Antiocheia, der in Athen wegen seines lockeren Lebenswandels von PROKLOS nicht zugelassen worden war, und der wegen seiner Gerechtigkeit sprichwörtlich gewordene MARAS in Beroia.[1])

Nach Beendigung seiner Studienreise begab sich ASKLEPIODOTOS aller Wahrscheinlichkeit nach Konstantinopel, um hier unter dem großen Arzte JAKOBOS, seinem Landsmanne, Medizin zu studieren (DP 198; DS v. *Σωρανός*, p. 850, 12; DP 129). Dies muß Ende der fünfziger oder Anfang der sechziger Jahre gewesen sein. Denn nach einer ungefähren Berechnung der Chronologie des DOMNINOS fiele dessen Begegnung mit unserem Philosophen etwa ins Jahr 457 (s. FREUDENTHAL, HERMES, a. a. O.), und seit 462 ist JAKOBOS in Konstantinopel als Leibarzt des Kaisers LEON I. (457—474) nachzuweisen. Von den neueren Ärzten ließ sein dankbarer Schüler später außer ihm keinen anderen gelten, von den älteren aber nur HIPPOKRATES und SORANOS aus dem kilikischen Mallos. Er wandelte ganz in den Fußstapfen seines Meisters und übertraf ihn sogar in manchen Dingen. So entdeckte er z. B. die Verwendung der weißen Nießwurz

---

[1]) So zu lesen nach DS v. *Μάρας*, p. 694, 2, wonach DS v. *Μέτριοι*, p. 814, 8 zu korrigieren ist.

von neuem. Deren Kenntnis war verloren gegangen und nicht einmal von jenem wieder ausfindig gemacht worden. Er heilte damit bisher unheilbare Krankheiten wider alles Erwarten vollständig.

Es war wohl die Absicht, sich einen ärztlichen Wirkungskreis zu schaffen, die ihn zur Auswanderung veranlaßte. Wir finden ihn nämlich auf einmal in Aphrodisias in Karien (DS, p. 792, 19[1]; Z, p. 17, 4). Wenn (DS, p. 793, 9) von der gerechten Art die Rede ist, auf welche er sein Geld erwarb, so ist damit ohne Zweifel seine ärztliche Praxis gemeint. Daneben muß er aber auch noch segensreich als Philosoph gewirkt haben. Seine Heilerfolge, die philosophische Förderung seiner neuen Mitbürger (DP 259; s. A, S. 77, 27) und die uneigennützige Betätigung seiner sozialen Gesinnung (DSA, p. 793, 12) verhalfen ihm zu einem großen Ansehen. Er besaß (DP 160) schließlich alles, was dem Leben Glanz verleiht. Er gehörte (Z, p. 17, 4) zu den Ersten im Rate und konnte sich auch hoher Ehren und Würden rühmen, mit welchen ihn der Kaiser Zenon (474—491) überhäufte. Allerdings standen auch bei Asklepiodotos wie einst bei seinem Vater die Ausgaben, die er seiner Stellung schuldig zu sein glaubte, nicht im richtigen Verhältnis zu dem vorhandenen Vermögen (DSA, p. 793, 10). Ökonomisches Talent und Erfahrung im Landbau ermöglichten es ihm zwar, die ererbte Schuldenlast bedeutend zu verringern (DSA, p. 793, 8), nicht aber sie ganz zu tilgen. So blieb auch das Erbe seiner Töchter noch verschuldet (DSA, p. 793, 13).

Das hatte aber auch einen frommen Grund (DSA, p. 793, 11). Sein Verhältnis zur Religion hatte im Laufe der Jahre einen positiveren Charakter angenommen. Der Mann, der in seiner Jugend von Mysterien nicht einmal etwas hören wollte, hatte sich in den Geheimkult der phrygischen Göttermutter einweihen lassen. Daher wohl auch der Vorwurf der mangelnden Folgerichtigkeit auf religiösem Gebiet, den ihm Damaskios macht. Im Wesen der Kybele waren allmählich alle anderen Gottheiten, namentlich auch die ägyptische Isis, die man damals wie überall so auch in Kleinasien verehrte, aufgenommen worden. Ihr Kult stellte geradezu den Gesamtausdruck des dem Christentum feindlich entgegengesetzten Hellenismus dar. Wenn die ägyptische Hieratik von Isis lehrte (DP 3),

---

[1]) Bernhardy (und ihm folgend Häser, Lehrbuch der Gesch. der Medizin I[3], Jena 1875, S. 456) denkt bei der „Stadt der Aphrodite“ an eines von den beiden Aphroditopolis in Ägypten; ähnlich Meyer, Geschichte der Botanik, II, Königsberg 1855, S. 371.

sie letze und befruchte die Schöpfung des Osiris durch unermeßliche Kanäle ewigfließenden Lebens, so galt dies auch von der das Leben der Natur personifizierenden Göttermutter. Dies geht, von allem anderen abgesehen, fast aus jeder Seite der Rede hervor, die JULIAN ihr gewidmet hat. Mußte es da einen so unermüdlichen Naturforscher wie ASKLEPIODOTOS nicht locken, gerade die Weihen ihres Dienstes zu erhalten, die auch dem erschaffenen Geiste das Eindringen ins Innere der Natur verhießen?

Sie stellten unserem Forscher aber auch noch Vervollkommnung auf seinem unmittelbaren Wissensgebiete, in der Heilkunde, in Aussicht.[1]) Der Kaiser sagt (Ov. V, p. 230, 10 ed. HERTLEIN, Leipzig 1875) von den bei den Kybelemysterien beobachteten Speisevorschriften: „Dabei wird offenbar auch dem Körper selbst ganz unvermerkt eine größere und wunderbarere Förderung zuteil. Wenn sich nämlich die Seele vollständig den Göttern hingibt und alles, was sie angeht, den höheren Gewalten anheimstellt, und wenn die frommen Übungen sich hieran anschließen und die göttlichen Satzungen diesen den Weg weisen, so daß fürderhin nichts Hemmendes und Hinderndes mehr vorhanden ist — denn es ist ja alles in den Göttern, und es existiert ja alles im Bereich der Götter, und es ist ja alles von den Göttern erfüllt —, dann erstrahlt in ihnen (den Seelen) auf einmal das göttliche Licht, und vergöttlicht verleihen sie dann dem ihnen von Natur angeborenen Lebenshauch eine gewisse Spannkraft, und eben diese wird von ihnen gewissermaßen gestärkt und gekräftigt und so dem ganzen Körper förderlich. Denn daß so ziemlich alle, oder doch die meisten Krankheiten von der Veränderung und Entgleisung des Lebenshauches herrühren, wird wohl keiner von den Jüngern des ASKLEPIOS bestreiten wollen. Geben es doch die einen von allen, und die anderen wenigstens von den meisten, schwersten und am schwierigsten zu heilenden zu. Unsere Ansicht wird aber auch noch durch die Aussprüche der Götter bestätigt, die Ansicht nämlich, daß durch die Sühnungsübungen nicht nur der Seele, sondern auch den Körpern der Segen einer mannigfachen Förderung und Heilung zuteil wird. Denn die Götter ermuntern ja die ganz reinen unter den Theurgen durch das Versprechen, es werde ihnen auch « die sterbliche Hülle des bitteren Stoffes » gesund erhalten.“ Hiernach könnte man immer-

---

[1]) Vgl. DP 302 und das von Graf BAUDISSIN, Adonis und Esmun, Leipzig 1911 (s. Register V, 2 u. Damascius-Photius) dazu Bemerkte.

hin annehmen, daß unser Asklepiosjünger bei den Mysten der Göttermutter diätetische Weisungen kennen lernen konnte, die auf dem von dem Apostaten geschilderten indirekten Wege auch physische Heilwirkungen versprachen.

Nun hatte Kybele ganz in der Nähe von Aphrodisias in der von alters her mit dieser Stadt durch Handelsinteressen verbundenen „Heiligen Stadt" (Hierapolis) in Phrygien[1]) einen ihrer bedeutendsten Kultorte, der zudem auch als Kurort einen altberühmten Namen besaß. Er lag in einem an Delphi erinnernden Erdspalt unter einem Heiligtum des Apollon. Diese geweihte Stätte hatte unser Philosoph (DP 131) in früheren Jahren einmal besucht,[2]) um ihre Natur kennen zu lernen. Dabei schlang er sich das Gewand doppelt und dreifach gefaltet um die Nasenlöcher, um selbst bei wiederholtem Atemholen nicht die verdorbene und verderbliche Luft einzuatmen, sondern nur die unverdorbene und heilsame, welche er in dem Bausch seines Gewandes von außen mitgebracht hatte. Nach diesen Vorkehrungen betrat er die Höhle auf dem in die Tiefe führenden Wege und drang den daraus hervorströmenden heißen Wassern entlang, soweit er konnte, zu dem unzugänglichen Innern vor, ohne jedoch bis zum Ende des Abstieges zu gelangen. Denn der Eingang führte mit einem jähen Absturz sogleich in das sehr tiefe Wasser, und für einen gewöhnlichen Menschen gab es allerdings kein Hinüberkommen. Wer aber als Eingeweihter hinabstieg, den trug die göttliche Begeisterung bis ans Ziel. Asklepiodotos kam dank seiner eigenen Weisheit wieder mit heiler Haut aus jener Tiefe herauf. Dieses wunderbare Forschererlebnis könnte die mittelbare Veranlassung zu seinem Eintritt in den Orden abgegeben haben. Denn (DP 260) er hatte dabei auch seltsame Visionen bekommen, von denen er nur dank des Gebetes wieder zu der gewohnten und menschlichen Wahrnehmung zurückgelangen konnte. Diese Erscheinungen enthielten, nach dem Eingang der Erzählung zu schließen, Andeutungen über das Leben nach dem Tode.

Wie ernst es Asklepiodotos mit den Mysterien war, geht daraus hervor, daß (DSA, p. 792, 19) unter ihm die Stadt der Aphrodite gerade so wie Gaza unter seinem Vater zu größerer Heiligkeit

---

[1]) Hierüber s. neuerdings Weber, Am Heiligtum der Kybele (Sonderabdruck aus „Im Banne Homers"), S. 17 ff.

[2]) Mit dem Philosophen Doros, nicht Isidoros, wie Hepding, Attis, Gießen 1903, S. 198 angibt.

emporblühte, und daß er die unaussprechliche, zauberkräftige Satzung sogar in die jenseits der Grenze gelegenen Städte verpflanzte. Unter den vielen Städten des Ostens, die sich dieses Segens zu erfreuen hatten, wird auch die Osirisstadt Alexandreia genannt. Darum kann es nicht der hier einheimische Isiskult an und für sich gewesen sein, den er verbreitete, sondern der allgemeinere der Göttermutter. Wenn wir (DP 131) hören, er habe nach jenem Besuche von Hierapolis auf künstlichem Wege aus verschiedenen Luftarten eine solche zustande gebracht, die der todbringenden Atmosphäre in dem unterirdischen Heiligtume der Kybele ähnlich gewesen sei, so ist hiermit wohl eine von den zahlreichen Erfindungen (DSA, p. 793, 5) gemeint, mit welchen er die Tempel bereicherte. Sie hatte offenbar den Zweck, visionäre Träume oder gar sinnfällige Erscheinungen zu erzeugen (s. A, S. 78, 16), ähnlich wie die ihm gleichfalls nachgerühmte „Einrichtung (*διακοσμῶν* DSA, p. 793, 17)" von Götterbildern allem Anscheine nach die Veranstaltung von sichtbaren Theophanien bezweckte. Man sieht, dem Mysten mußten schließlich alle Dinge, sogar die nüchterne Physik und Mechanik, zum besten dienen ad maiorem deorum gloriam.

Daß er als solcher schon zu seinen Lebzeiten (DP 116) eine wahrhaft göttliche Kraft errang, ist nicht zu verwundern. So wollte er einmal zusammen mit Isidoros, der ihn wohl in Karien besucht hatte, den Mäander durschwimmen. Der Fluß aber faßte sie mitten in den Stromwirbeln und riß sie in die Tiefe, bis Asklepiodotos einen Augenblick, nur so lange, daß er der Sonne ansichtig wurde, wieder auftauchte. Er sagte bloß: „Wir müssen sterben" und konnte nur noch ein unaussprechliches Wort hinzufügen. Darauf lagen sie auf einmal, ohne daß man von irgendwelcher Hilfe etwas wahrgenommen hätte, halbtot am Gestade des Flusses. Dann kamen sie wieder zu sich und stiegen aus den Fluten des Hades selbst empor. Das rettende Wort war offenbar ein mystisches gewesen. Nur ein Myste konnte auch so merkwürdige Dinge schauen und vernehmen, wie sie ihm nachgesagt werden. So kehrte er (DP 117) einmal von einem karischen Apolloheiligtume nach Hause zurück, als die Sonne schon untergegangen war. Da sah er plötzlich den Mond aufgehen, wie wenn es Vollmond gewesen wäre, und doch stand er damals nicht in dem Sternbild unmittelbar der Sonne gegenüber. Ein anderes Mal (DP 140) erblickte er eine lebende Schlange, welche zwischen Himmel und Erde in der bewölkten Luft erstarrt war und vom Winde festgehalten wurde. Sie stand

unbeweglich in der Wolkenmasse, langgestreckt wie eine große Ruderstange. Als sich aber die Wolkenmassen verdichteten, war das Tier verschwunden.[1]) Er hörte auch (DP 272) gelegentlich Stimmen unbekannter Herkunft, er konnte (DP 139) Geschriebenes im ärgsten Dunkel ohne Licht lesen und die Leute voneinander unterscheiden u. a. m.

Vielleicht wurde Asklepiodotos aber auch unmittelbar durch seine Gattin den Mysten der Göttermutter zugeführt. Denn sie könnte, dem allerdings sehr dunkeln Zusammenhange einiger Fragmente nach zu schließen, eine Phrygerin gewesen sein (s. A, S. 79, 17 ff.). Mit Sicherheit wissen wir (DP 130) von ihr nur, daß sie Damiane hieß, sehr züchtig war und unter seiner Leitung eine ebenso hochgemute wie aller Üppigkeit bare Hausfrau wurde. Sie pflegte ihn während seiner Krankheit getreulich, und er erklärte, er sei überzeugt, die Dauer des körperlichen Lebens sei ihm nur durch ihre Geschicklichkeit verlängert worden. Er sagte dies aber nicht etwa, wie man glauben könnte, aus dem Gefühl der Dankbarkeit heraus, sondern aus Unmut über das längere Verbleiben im Körper, und um den Aufschub des Todes, soweit menschliche Mitwirkung dabei in Betracht kam, auf jene zu schieben (DP 267, 268). Als sie gestorben war (DP 274), enthielt er sich für den Rest seines Lebens jeglichen Geschlechtsverkehrs, und niemand, nicht einmal sein ärgster Feind, wagte es, derartige Verleumdungen gegen ihn vorzubringen.

Von seinen Töchtern vermählte er eine mit einem Philosophen, welcher gleichfalls Asklepiodotos hieß (DP 160; Z, p. 17, 1 ss.), aus Alexandreia stammte und lange Zeit neben ihm in Aphrodisias wirkte (Z, p. 17, 5). Von den Anfängen dieses Mannes ist nichts Genaueres bekannt. Er tritt erst in die Erscheinung, als er bereits ein sehr angesehener Lehrer war. Proklos war nämlich allmählich alt und kränklich geworden und schaute sich nach einem Nachfolger um. Da fiel sein Blick gleichzeitig auf Asklepiodotos d. Gr. und seinen Schwiegersohn (DP 160), und er (?) schrieb einen dahingehenden Brief an die beiden Philosophen in Karien (DS v. Ἐπιτίθησιν, p. 473, 3; s. A, S. 86, 5). Demnach scheint auch der jüngere Asklepiodotos sein Schüler gewesen zu sein. Die beiden Kandidaten lehnten aber ab. Den Arzt warnte wohl eine Traumvision: Als er (DP 138) auf seinem Ruhebette lag, erblickte er plötzlich Dike als

[1]) S. Graf Baudissin, a. a. O., Register I u. Schlange 4. 5.

eine prächtige Jungfrau, schön gegürtet, um die Hüften ein kurzes, quittengelbes Gewand, das mit einem breiten Purpurbesatz verziert war, ums Haupt eine Binde geschlungen, aber ohne Mantel, mit strengem und finsterem Blick, welcher aber nicht ihm selbst, sondern dem Eingang zugekehrt war. Gemeint ist an der Stelle wohl der Eingang der Akademie. Der Philosoph schützte die Rücksicht auf seine Ehe vor. Hiermit kommen wir zu einer sehr seltsamen Geschichte, die von ZACHARIAS erzählt und höchstwahrscheinlich auch in den Damaskiosfragmenten gestreift wird. Sie kennzeichnet vorzüglich das religiöse Milieu, in dem sich ASKLEPIODOTOS D. GR. bewegte, und wirft gleichzeitig auf das Verhältnis, das zwischen seinem Schwiegersohne und ihm selbst bestand, ein eigentümliches Licht.

ASKLEPIODOTOS von Alexandreia, sagt der christliche Rhetor (p. 17, 6), wünschte Kinder zu bekommen. Aber sein Wunsch ging nicht in Erfüllung. Denn Gott hatte zur Strafe für seine schlimmen Zaubereien über ihn Kinderlosigkeit und über seine Frau Unfruchtbarkeit verhängt. Sein Schwiegervater war betrübt, daß seine Tochter keine Kinder bekam. Da ersann unser Philosoph ein Orakel (oder vielmehr er wurde von dem Dämon getäuscht, der als Isis dargestellt wird). Demzufolge versprach die Göttin ihm Kinder, falls er mit seiner Frau zu dem Tempel wallfahre, den sie einst in Menuthis, einem von Alexandreia vierzehn Meilen entfernten und nahe bei Kanopos gelegenen Dorfe, besaß. Er überredete demgemäß seinen Schwiegervater, ihm dies zu erlauben. Nachdem er ihm versprochen, mit seiner Frau und dem Kinde, das sie bekommen werde, zu ihm zurückzukehren, ein Versprechen, womit er aber seinen gleichnamigen Verwandten betrog, brach ASKLEPIODOTOS nach Alexandreia auf."

Dies muß in die Zeit fallen, wo die Hellenisten hier noch ungestört ihrem Lehrberuf obliegen konnten (s. A, S. 63, 22), d. h. vor das Patriarchat des fanatischen PETROS MONGOS, das Mitte 482 begann. „Er gab sich, so heißt es bei ZACHARIAS (p. 16, 17) von dem Eidam, mit Zauberei ab, beschwor Dämonen und erwarb seiner Philosophie hierdurch die Bewunderung der Heiden." So begreift man es, wenn er nicht mehr nach Hause zurückkehren wollte, wo er wohl an der Seite seines bedeutenderen Schwiegervaters zu wenig Selbständigkeit besessen hatte (s. o. Z, p. 17, 17). Hierauf bezieht sich wahrscheinlich[1]) die Damaskiosstelle (P 264): „Er zog nicht

[1]) Berichtigung von A, S. 83, 33.

nach Aphrodisias um, obgleich er einen Ruf dorthin erhalten hatte.“ Dann wäre wohl Hilarios dort sein Nachfolger geworden. Denn dieser gleichfalls kinderlose Philosoph (DP 265; s. A, S. 83, 37) siedelte von Antiocheia nach Karien über (DS v. *Ἱλάριος*, p. 983, 7).

Die Erzählung des Rhetors fährt (p. 18, 1) mit den Worten fort: „Asklepiodotos hielt sich eine Zeitlang in Menuthis auf und brachte den Dämonen eine beträchtliche Anzahl von Opfern dar. Allein dies nützte ihm gar nichts: Die Unfruchtbarkeit seiner Frau hielt nach wie vor an. Da glaubte er im Traum Isis erblickt zu haben, wie sie bei ihm lag. Er ließ sich von den Traumdeutern, die dem Isisdämon dienten, erklären, er müsse sich mit dem Bilde dieser Göttin vereinigen[1]) und dann mit seiner Frau Umgang pflegen: Dann werde ihm ein Kind geboren werden. Unser Philosoph schenkte einer so groben Betrügerei Glauben und handelte nach der ihm erteilten Weisung. Seine Frau aber blieb trotzdem unfruchtbar. Schließlich gab ihm der Priester den Rat, sich, nur von ihr begleitet, nach dem Dorfe Asty zu verfügen, eine bestimmte Zeitlang dort zu verbleiben und dann ein Kind, welches die Priesterin, eine Landsmännin von ihm, kurz vorher geboren, als sein eigenes anzunehmen. Denn die Götter und das Schicksal, sagte er übertreibenderweise, wollten es so. Asklepiodotos befolgte diesen Rat genau: Darauf kehrte er nach Alexandreia zurück und rühmte sich, eine unfruchtbare Frau habe nach Verlauf einer so langen Zeit geboren. Die Folge davon war, daß die Leute, welche der heidnischen Narrheit ergeben waren, von diesem Märchen, als ob es sich um eine wahre Tatsache handle, viel Rühmens machten und das Lob von Isis wie von Menuthis, dem Dorfe der Göttin, sangen.“

Die ganze Sache kam durch den Isispriester ans Licht (Z, p. 18, 7), den man auf die Denunziation eines aus Aphrodisias stammenden Studenten gefangen genommen hatte (Z, p. 35, 16). Dieser junge Mann war nämlich angesichts der Weigerung der Hellenisten, den Fall unparteiisch untersuchen zu lassen, vom alten Glauben abgefallen und hatte, als ihn seine Mitschüler deswegen mißhandelten, den Fortbestand des Götterkults verraten. Die Anzeige hatte die Zerstörung des Tempels und eine von dem Patriarchen Petros Mongos inszenierte allgemeine Hellenistenhetze zur Folge, wobei der christliche Pöbel sich in Loyalitätsbezeigungen für den Kaiser Zenon erging. Die unseren Philosophen angehende Enthüllung erfolgte aber erst nachträglich auf Grund einer neuen Untersuchung (Z, p. 35, 16).

[1]) Über die Zeugung mit Steinen vgl. Hepding, a. a O., S. 104, 7.

Nach Klarlegung des Betruges sorgten die alexandrinischen Christen dafür, daß die Wahrheit auch in Karien bekannt wurde; denn dort hatte man lange Zeit daran geglaubt. Das Wunder muß tatsächlich viel Aufsehen gemacht haben. Denn wenn es bei DAMASKIOS (P 269; 137) mitten in der Biographie des großen ASKLEPIODOTOS heißt: „Aus Mitleid gab der Gott zum Trost für die fehlgeschlagene erste Hoffnung auf Ehesegen ein Zeichen, daß wieder ein Kind zu erwarten sei. Und der Mann sah seine Frau wieder (*λοιπὸν ἑώρα*) der Niederkunft nahe. Er nahm seine Frau, als sie der Niederkunft nahe war, dorthin mit," so scheint hier eine hellenistische Darstellung desselben Ereignisses vorzuliegen.[1]) Demnach hätte die Gattin des jüngeren ASKLEPIODOTOS wohl nach langer Kinderlosigkeit in Alexandreia eine Fehlgeburt gehabt, ihr Mann hätte sich um Rat und Hilfe an einen Gott, wahrscheinlich an den mit Isis-Kybele synkretistisch geeinten Asklepios in Menuthis, gewandt und von ihm einen tröstlichen Bescheid erhalten, der auch in Erfüllung ging, und wäre sodann, wahrscheinlich demselben Gotte folgend, mit seiner hochschwangeren Frau nach dem Dorfe Asty übergesiedelt, wo sie darauf niederkam.

Soviel geht auf jeden Fall aus dieser Skandalgeschichte hervor, daß der Schwiegersohn des großen ASKLEPIODOTOS in Alexandreia als Philosoph eine bedeutende Rolle gespielt haben muß, wenn seine christlichen Gegner es für nötig hielten, ihn derart zu verunglimpfen. ZACHARIAS nennt ihn auch (p. 16, 11; 22, 4) in einem Atem mit HORAPOLLON, dem Grammatiker, und den Philosophen HERAISKOS, AMMONIOS, dem Sohn der AIDESIA, und ISIDOROS, dem Zögling seines Schwiegervaters und Schüler des HERAISKOS. Die Gleichstellung mit ISIDOROS steht im Einklang mit der von DAMASKIOS bezeugten Tatsache (P 160), daß PROKLOS ihn schon, als er noch in Karien weilte, gleichzeitig mit jenem zum Diadochos ausersehen hatte. Sein Schicksal verkettete sich wohl mit demjenigen seiner von PETROS verfolgten Glaubensbrüder. Diesem Fanatiker kam es sicherlich sehr gelegen, daß die hellenistischen Gelehrten durch ihre Beziehungen zu ILLUS, PAMPREPIOS und LEONTIOS, den Leitern des im Herbst 484 niedergeworfenen isaurischen Aufstandes, bei ZENON schwer kompromittiert waren (s. A, S. 109, 15).[2]) Wird doch ISIDOROS auch von

[1]) Berichtigung von A, S. 85, 33 ff.

[2]) Diese auch von ZACHARIAS in seiner sogenannten Kirchengeschichte (s. Scriptores sacri et profani III, Leipzig 1899, Register u. Pamprepios) gestreiften Dinge habe ich in einer dem PAMPREPIOS gewidmeten Abhandlung (Byzantinische Zeitschrift, XXII, 3. 4) dargestellt.

Zacharias, der die Loyalität der von Petros geführten Menge so geflissentlich hervorhebt (p. 22, 14), nicht bloß als offenkundiger Zauberer, sondern ausdrücklich auch als Unruhestifter gebrandmarkt. Demnach sah sich Asklepiodotos d. J. aller Wahrscheinlichkeit nach ebenso wie Isidoros (s. A, S. 113, 34) um die Wende von 484 auf 485 genötigt, Alexandreia zu verlassen. Was später aus ihm geworden ist, wissen wir nicht mehr. Er könnte aber, nach dem bösen Rufe zu schließen, den er schon unter Zenon bei den Christen hatte, mit dem Asklepiodotos identisch sein, der nach Malalas (Ed. Dindorf, Bonn 1831, p. 449, 4) der von Kaiser Justinian im Jahre 528 veranstalteten Hellenistenverfolgung zum Opfer fiel (s. Zeller, a. a. O.. S. 915, 4).

Doch kehren wir zu Asklepiodotos d. Gr. zurück! Gerade im Hinblick auf ihn ist es sehr wahrscheinlich, daß sein Tochtermann von den Repressalien Zenons mitgetroffen wurde. Denn unter den Hellenisten, welche Zacharias (p. 41, 11) zufolge im karischen Aphrodisias Mitte 484 hoffnungsfreudig den Göttern opferten und sie befragten, ob der isaurische Aufstand siegreich ausgehen werde, nur um durch ihre verheißungsvollen Orakel schmählich getäuscht zu werden, befand sich auch sein Schwiegervater. Das letzte, was wir über ihn erfahren, hängt mit dem Lose seines ehemaligen Schutzbefohlenen zusammen: Als Isidoros, wohl nicht sehr lange nach dem im Jahre 485 erfolgten Tode des Proklos, von Marinos, der schon zu dessen Lebzeiten kränkelte, zur Übernahme der Diadochie nach Athen berufen wurde, reiste er, von Damaskios begleitet, über Karien (DP 207) und besuchte hier unseren Philosophen. Dieser rettete damals dem tödlich erkrankten Biographen durch seine ärztliche Kunst das Leben (DP 214; s. A, S. 125, 26). Darum widmet er ihm an dieser Stelle seines Werkes (P 215; 216; s. A, S. 125, 30) „ein bescheidenes Dankopfer für seine vielen Wohltaten". Leider ist von dieser Charakteristik nur noch der nörgelnde Einräumungssatz vorhanden, seine Lebensrichtung sei gelegentlich ins Laienhafte verfallen (P 215). Aber Damaskios hatte ihn schon in dem ihm speziell gewidmeten Hauptabschnitte (SA, p. 793, 2; P 135) folgendermaßen gekennzeichnet: „Er war bei all seiner Würde doch auch witzig, höflich und ein geselliger Mann, nicht bloß bei ernsthafter, sondern hin und wieder auch bei scherzhafter Unterhaltung, so daß sich seine Gesellschaft für die Leute, welche mit ihm zusammen waren, nicht nur nützlich, sondern auch sehr angenehm gestaltete.

Schriftstellerisch scheint Asklepiodotos nicht sehr fruchtbar gewesen zu sein. Wenigstens sind uns nur zwei Erzeugnisse seiner Feder bekannt. Damaskios verzeichnet (SA, p. 793, 7) als Beleg für seine Frömmigkeit Hymnen, durch die er den vorhandenen Bestand bereichert habe. Bei diesen dichterischen Versuchen, die wahrscheinlich der Verherrlichung der Göttermutter galten, kam ihm wohl seine musikalische Begabung zustatten. Das andere Werk ist ein Kommentar zum platonischen „Timaios", also eine naturwissenschaftliche Arbeit. Aus ihr könnten die Angaben der Aristotelesscholien stammen. Sie wird von Simplikios (a. a. O.) als diejenige Schrift angeführt, worin sich die Lösung des Wasserhebungsproblems finde.

Alles in allem genommen, wird man nicht fehlgehen, wenn man die wissenschaftliche Charakteristik unseres so erstaunlich vielseitigen und gelehrten Neuplatonikers in die Worte zusammenfaßt: Ein mystisch veranlagter Naturforscher, aber kein spekulativer Philosoph im Sinne seiner Schule.

Freiburg i. Br.

Eine neue Krankheit, „*die nuwe krenckte*“, im Juni 1494 zu Düsseldorf.

Von

Karl Sudhoff.

Als ich im Anfang des Jahres 1898 für den ganzen Stab der Mitarbeiter an der historischen Festschrift der Düsseldorfer Vereine für die 70. Versammlung Deutscher Naturforscher und Ärzte[1]) das Material auf Staatsarchiv und Landesbibliothek in Düsseldorf zusammentrug, legte mir Herr Georg Bloos, der schon Jahre lang sich mit der Geschichte der Volksseuchen am Niederrhein beschäftigt hatte, auch ein Aktenstück vor, das Herr Dr. Küch, damals am dortigen Staatsarchiv tätig, heute der Leiter des Staatsarchives in Marburg an der Lahn, ihm gezeigt hatte. Da ich sofort die Bedeutung des Berichtes erkannte, veranlaßte ich ihn, denselben in dem Abschnitt „Volksseuchen in früheren Jahrhunderten“ anzuführen, was denn auch geschah.[2]) Trotzdem dieser Hinweis des kurz nachher aus dem Leben geschiedenen fleißigen Mannes nun seit 15 Jahren greifbar vor aller Augen lag, hat keiner die Spur aufgenommen. Ich hatte aber die Sache nicht vergessen und komme nun endlich dazu, selbst dieses interessante Schriftstück in extenso bekannt zu geben.

Es herrschte damals am Niederrhein eine „katarrhalisch-geschwürige“ epidemische Konstitution, wie man vor 70—80 Jahren sich ausgedrückt haben würde, oder eine „exanthematisch-katarrhalisch-typhöse“, wenn wir den Seuchenchroniken trauen dürfen, die 1493 von „dullen sikeden“ berichten,[3]) wobei man auf Influenza raten könnte. Im Jahre 1494 reden Gruner und Lersch[4]) geradezu von einer der Influenza ähnlichen Epidemie.[5]) Ob in beiden Fällen wirklich an die pandemische Influenza gedacht werden darf, ist mir recht fraglich, wenn ich auch die Möglichkeit zugeben muß. Im allgemeinen sind unsere Seuchenhistoriker etwas schnell mit dieser Diagnose bei der Hand; mehr Vorsicht scheint geboten. In diese

---

[1]) Historische Studien und Skizzen zu Naturwissenschaft, Industrie und Medizin am Niederrhein. Düsseldorf 1898, IV + 134 + 190* SS. Lex.-8°.

[2]) a. a. O, S. 62*.

[3]) Ztschr. des Berg. Geschichtsvereins, Bd. X, S. 6, „Kerkhoerdes Dortmunder Reimchronik“, Vers 125 „(drei und negentig) Vil menschen an den dullen sikeden sturven . . .“

[4]) M. Lersch, Gesch. der Volksseuchen, Berlin 1896, S. 209.

[5]) In Dortmund starben nach den eben schon genannten Renoldi Kerkhoerdi „Rythmi“ die Leute seit März 1494 an der „pestilentie“, Vers 140 (a. a. O., S. 7).

Zeit, als die Syphiliserkenntnis schon in der Luft lag, fällt auch der Bericht des Heinrich von Frymerschem (Friemersheim) an Herzog Wilhelm IV. von Jülich-Berg, der über eine neue „Krenkte“, von der die Rede ging, zum Berichte aufgefordert worden war. Von „neuen Krankheiten“ ist ja immer wieder in den Chroniken die Rede, weil das Gedächtnis der Menschen gemeinhin nicht viel weiter reicht als 30 bis 40 Jahre. Zu Köln wird beispielsweise unterm Jahre 1438 von einer „nuiwen Suchten“ berichtet, um derentwillen man in allen Kirchen Bittgänge veranstaltete.[1]) Von der „neuen Krankheit“ des Jahres 1492 in Nürnberg habe ich kürzlich an mehreren Stellen berichtet.[2]) Jedesmal, wenn so im 15. Jahrhundert von einer „neuen Krankheit“ die Rede ist, treffen wir bei näherem Zusehen stets auf ein völlig anderes Krankheitsbild.

Der Düsseldorfer Bericht[3]) aber lautet wie folgt:

[Staatsarchiv Düsseldorf, Jülich-Berg, Lit. D. II. 6.]

Rückseite, Adresse:

Dem Durchluchtigen hoiggeboren fursten ind herrn, Herrn Wilhelm Hertzongen zo Guylige, zo dem Berge, Greuen zo Rauensburg, Herrn zo Heynsberg ind zo lewenberg etc. mynen gnedigen alerliefsten Herrn.

[Betreff: H. Hynrich frymerschen vmb steruen zo Duisseldorp.]

Myn vnderdanigen bereyden willigen dinnst altzijt, ast billich ist, zeuorn, durchluchtige hoigeborn furste, gnedige, lieue herr, von der gelegenheit steruens haluen hie zu Duyseldorp voigen v. f. g.[4]) zo wissen, so vill ich davan weyss ind erfarn kan. Is synt vmbtrint[5]) x dage gelieden,[6]) dat in tryntgen[7]) berten huyss am martte eyn kynt gestoruen ist; an wat krenckten en weyss ich nyet eygentlich, so die lude davan de wairheyt nyet gerne inbekennen. Item vp vnser lieuen frauwen dach[8]) neistlieden[9]) wart eynre begrauen, genant kopgyn, derselue was buyssen synnen, so dat he eyn tzijtlanck mit ketten geslossen lach, off he furden ander krenckte gehadt hait, weyss ich nyet wairafftich. Gestern, mandach,[10]) was eyn kint an der Rynportzen gesteruen an der nuwer krenckten, as ich verstanden hain ind zo besorgen ist. Ouch is bynnen iij dagen der portzener an der Rynportzen gestoruen, doch nyet an der pestilencen, as ich verstain, so he eyn alt mann ind geracht was. Ouch en weyss ich ytzent nut allen van gheynen krancken; dan meister tielman schroider hait eyn doichter, die waill viij oeder ix dage kranck geweist ind bericht was ind doch nü, as ich verstain, bass deyt. Dessgelychen wart en neistvurlieden[9]) donrestach[11]) eyn kranck metgen herbynnen

[1]) Lersch, a. a. O., S. 184.
[2]) Dieses Archiv, Bd. VI, S. 120—128; Archiv für Dermatologie und Syphilis, CXVI. Band, S. 20f.
[3]) Ein gefaltet und gesiegelt gewesenes Briefblatt in 4°.
[4]) vwer furstlich gnaden.
[5]) ummetrent, umtrint, umtrant, ringsherum, ungefähr.
[6]) vergangen.
[7]) Katharinchen.
[8]) Visitationis Mariae, 2. Juli.
[9]) nächst-, jüngst-vergangen.
[10]) den 7. Juli.
[11]) 3. Juli.

bracht, dat dorselffs bericht wart ind ouch as ich verstain bass deyt. Dit wir bueß as dat ghiene, ich zo deser zijt van den steruen verboitschafften kan v. f. g., die der almechtige got zo langen seligen zijden in hoigem staite mit gesuntheyt ind freüden gesparen will, myr alczijt zo doin gebieden. Geschreuen vff den neisten dynxstach na vnßer lieuer frauwen dage visitacionis anno ꝛc. xciiij [8. Juli 1494].

Hinrich van Frymerschem.

Das wären also in Summa 6 Krankheitsfälle, vier mit tödlichem Ausgang und zwei, die in Genesung übergingen, vier Kinder und zwei Erwachsene männlichen Geschlechtes. Bei den Genesenen scheint die Krankheit nur kurz gedauert zu haben, im einen Falle 8 bis 9 Tage, im anderen noch kürzer; denn vor 3 Tagen war das Mädchen offenbar schwer krank hereingebracht worden und schon ist es auf der Besserung. Sehr schnell scheint der Pförtner am Rheintore gestorben zu sein, wenn auch das „Bynnen dre dagen“ vielleicht die Spanne zwischen der Zeit des Todes und dem Tage des Berichtes bezeichnen mag. Der verstorbene Jakob war eine Zeitlang tobsüchtig gewesen, so daß man ihn mit Ketten schließen mußte, was für Fieberdelirien ungewöhnlich wäre. Vielleicht war es eine akute Manie ohne Fieber, die rel. schnell tödlich verlief, womit das einzige greifbare Symptom aus dem ganzen Bericht verschwände, das immerhin die auch sonst nicht unmögliche Vermutung, daß es sich um epidemische Cerebrospinalmeningitis gehandelt haben könnte, einigermaßen stützen würde.

Eine Diagnose ist also kaum zu stellen. Die naheliegende Vermutung, daß es sich um eine kleine Syphilisepidemie gehandelt haben könne, ist bestimmt fallen zu lassen. Nirgends hat sich ein stichhaltiger Anhalt finden lassen für die viel wiederholte Behauptung, die Lues wäre damals als schwere, vielfach tödliche Epidemie einer neu aus den Tropen eingeschleppten Krankheit aufgetreten. Schon in den Jahren 1495 und 1496 scheint die Syphilis gleiche Züge getragen zu haben wie heute.

Daß es eine, damals gewöhnliche, Beulenpest gewesen sei, dagegen spricht sich der Berichterstatter direkt aus, und wir können ihm das glauben; dies Krankheitsbild war damals doch recht geläufig. An Influenza pandemica ist bestimmt nicht zu denken; dann würde die Masse der Erkrankten bestimmt hervorgehoben sein, denen nur ein minimaler Prozentsatz von primären Todesfällen entspräche. Wir müssen also mit einem „Non liquet“ schließen.

Kleinere Mitteilungen.

Über „Variola“.

Von

Paul Richter-Berlin.

Die Krankheitsbezeichnung „variola“ ist von mir in dieser Zeitschrift bereits zweimal der Gegenstand von Untersuchungen gewesen, in Bd. V, S. 325/6, wo ich bewiesen zu haben glaube, daß Constantinus Africanus das Wort im 11. Jahrhundert als Übersetzung für das arabische Wort ǵudarī erfunden hat, ohne Kenntnis davon zu haben, daß schon in der Chronik des Bischofs Marius von Avenches der Satz vorkommt: „Anno 570: Hoc anno morbus validus, cum profluvio ventris et variola, Italiam Galliamque valde afflixit, et animalia bubula per loca suprascripta maxime interierunt“, und daß es sich hier aber nicht um eine Epidemie echter Pocken gehandelt habe, sondern um eine Milzbrandepidemie; ferner im Bd. VI, S. 296, wo ich den Zusatz „et variola“ für eine spätere „Nachhilfe“ erklärt habe. So richtig die erste Behauptung ist, ebenso falsch ist die zweite. Ich kannte die Chronik des Marius von Avenches nur nach dem Abdruck in Martin Bouquets recueil des Historiens des Gaules et de la France, tome II, Paris 1739, fol., S. 18, der Vortrag aber, dem der zweite Aufsatz zugrunde lag, wurde von mir in der historischen Abteilung der Naturforscherversammlung in Münster gehalten, die im Fakultätszimmer der philosophischen Fakultät der Universität in Gegenwart des Dekan dieser Fakultät, Herrn Prof. Spannagel tagte, welcher Professor für Geschichte des Mittelalters und der Neuzeit an der Universität ist, und dieser hatte die große Freundlichkeit, mich darauf aufmerksam zu machen, daß die genannte Chronik neuerdings in den „Monumenta Germaniae historica, Auctores antiquissimi“, Bd. XI, 1894, in quarto, S. 225—239, abgedruckt ist, und daß auch sein verstorbener Lehrer Wilhelm Arndt aus Leipzig sich mit dieser Chronik besonders in seiner Probevorlesung beschäftigt hat. Auch diese kleine Schrift, betitelt „Bischof Marius von Aventicum. Sein Leben und seine Chronik“. Leipzig 1875, enthält, ebenso wie der vorher genannte Abdruck, auf S. 36 die Worte „et variola“, deren Echtheit ich bezweifelt hatte, sowie den Nachweis, daß dieser Bischof im Jahre 594 gestorben ist, und daß die maßgebende Handschrift am Ende des 9. oder im Anfang des 10. Jahrhunderts niedergeschrieben ist, wie die Schriftzeichen ergeben, also jedenfalls lange vor Konstantins Geburt. Es bestand nun noch, um meine inzwischen als irrig erkannte Meinung von der „Nachhilfe“ aufrecht zu halten, die Möglichkeit, daß alle Historiker die Handschrift falsch gelesen haben, ich habe daher den Herausgeber dieser Zeitschrift gebeten, eine Photographie der in Betracht kommenden Seite des Manuskriptes, das sich im British Museum als Add. M. S. 16974 befindet, kommen zu lassen, und dort steht auf Blatt 112b so deutlich „et variola“, daß an der Echtheit und Richtigkeit des Wortes nicht mehr der geringste Zweifel sein kann.

Wie ist nun die Tatsache zu erklären, daß zwei Gelehrte zur Erfindung derselben Bezeichnung für nach meiner Ansicht verschiedene Krankheiten gekommen sind. Daß KONSTANTIN die Chronik des MARIUS etwa gekannt habe, ist zwar nicht vollständig von der Hand zu weisen, aber wenig wahrscheinlich, da das Wort „variola", wenn die Chronik nur einigermaßen bekannt gewesen wäre, auch in die Glossarien des Mittelalters (siehe Bd. V, S. 326) aufgenommen worden wäre, aber beide, MARIUS in der Südschweiz und KONSTANTIN in Monte Cassino, lebten im romanischen Sprachgebiete, und es ist wahrscheinlich, daß die Bezeichnung Variola schon in der Volkssprache vorhanden war, entsprechend den modern-italienischen Bezeichnungen vajuolo, resp. vajuole (plur. fem.), ganz gleichgültig, ob das Wort von varius = bunt abgeleitet ist, wofür die italienische Form spricht, und welcher Ansicht auch DIETZ war,[1] oder von varus = Pocke, welcher Ansicht INGRASSIA[2] und KÖRTING[3] waren. Jedenfalls aber sind die bei DU CANGE[4] angeführten Handschriften, in denen das Wort variola vorkommt, jünger als die Übersetzung KONSTANTINS.

[1]) F. DIEZ, Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen, 5. Ausgabe, Bonn 1887, S. 337.
[2]) JOANNIS PHILIPPI INGRASSIA, De tumoribus praeter naturam, Neapoli, fol., 1553, S. 192.
[3]) G. KÖRTING, Lateinisch-romanisches Wörterbuch, 3. Aufl., Paderborn 1907, Nr. 10004, siehe auch G. GRÖBER, Vulgärlateinische Substrate romanischer Worte in „Archiv für lateinische Lexikographie", Bd. VI, 1889, S. 137/138.
[4]) C. DU FRESNE DU CANGE, Glossarium mediae et infimae latinitatis, Ed. nova aucta a LOUIS FAVRE, Niort, tome 8, 1887, S. 245.

Zur Bibliographie der Secreta mulierum.

Von

CHR. FERCKEL.

Drei gänzlich verschiedene lateinische Traktate mit dem Titel „De secretis mulierum" liegen gedruckt vor: Der älteste — eine versifizierte Trotula — als I. Buch des von DAREMBERG herausgegebenen[1]) Poema medicum, der jüngste — mit dem Haupttitel Probleumata — in den Kethamdrucken;[2]) Ende des 13. Jahrhunderts mag endlich die vielgedruckte, meist dem ALBERTUS MAGNUS untergeschobene Schrift entstanden sein, deren angebliche deutsche Drucke sich als etwas wieder gänzlich verschiedenes herausgestellt haben.[3]) Inwieweit die in *anderen* Sprachen unter diesem Titel existierenden Drucke wirklich Übersetzungen des Ps.-ALBERTUS sind, bedarf noch der Aufklärung; über zwei hierhergehörige neuere Ausgaben dagegen vermag ich genauer zu berichten:

„Ce sont les Secres des Dames Deffendus à réveler", Paris 1880 (Ed. ROUVEYRE), ein von Dr. AL. C····· [COLSON?] und CH.-ED. C····

[1]) Neapoli, Paris 1855 = DE RENZI, Coll. Salern. IV, 1856.
[2]) Siehe Archiv VI, S. 216 ff.
[3]) Siehe ebenda S. 211 und FERCKEL, Die Gynäkologie des THOMAS VON BRABANT, S. 36 ff. (München 1912).

nach französischen Handschriften des 15. Jahrhunderts zum ersten Male veröffentlichter und reich kommentierter altfranzösischer Traktat; beginnend: „Vne damoiselle me pria pour loyalle cortoysie . . .“

„*Der vrouwen heimelykheid*“, Dichtwerk der XIV[e] eeuw., Gent, o. J., hrsg. von PH. BLOMMAERT (Maetschappij der vlaemsche bibliophilen, 2[e] serie, No. 3); beginnend: „Mijn lieve joncfrouwe heeft mi gebeden . . .“ [1])

Beide, der altfranzösische Prosatraktat wie das mittelniederländische[2]) Gedicht, sind Übersetzungen einer — wie aus Vers 38 des letzteren hervorgeht — lateinischen Vorlage, die nach den Ps.-ALBERTinischen Secreta mulierum gearbeitet, aber mit vielen und umfangreichen Zusätzen durchsetzt war. Die bemerkenswerteste dieser Einschaltungen besteht in einem Kindslagentext, der, wie auch eingangs das Plinius-, am Schlusse das Aristoteleszitat beweist, aus THOMAS VON CANTIMPRÉ stammt.[3]) Übrigens hat das Gedicht die dem Traktate des Ps.-ALBERTUS entnommenen Stellen ausführlicher und genauer,[4]) auch scheint die Einleitung mit ihren Galanterien gegen die Dame, die angeblich die Veranlassung zu dieser Kompilation gab, den Niederländer zu wiederholten Deklamationen an die „scoene die ic minne al stille“ ermuntert zu haben, wodurch er es denn glücklich zu beinahe 1800 Versen bringt. — Von einiger Wichtigkeit scheint mir lediglich der Nachweis zu sein, daß in der spätmittelalterlichen Literatur die Kindslagentexte nach MUSCIO, deren gelegentliches Vorkommen in der Practica des JOHN ARDERN (ALIN), bei ROGER VON PARMA (? AVELING),[5]) ferner bei THOMAS VON CANTIMPRÉ bereits konstatiert ist, auch in Verbindung mit der Schrift „de secretis mulierum“ existieren.

[1]) Siehe auch HOFFMANN, Horae belg. P. I, p. 120. — Ein Traktat: ALBERTUS MAGNUS „Over de heimelyckheden von mannen & vrouwen“ ist handschriftlich in Brüssel (Bibl. roy. 15637, XIV s). — Neben niederländischen auch — bis auf Proben verloren gegangene — böhmische Gedichte erwähnt bei GRÄSSE, Lehrb. der allgem. Literärgesch. II, II 2, S. 609.

[2]) Der Dichter sagt „deutsche“ — in dietsche voert (Vers 38).

[3]) S. 29, Z. 16 bis S. 32, Z. 5 meiner Ausgabe der Gynäkol. des THOMAS VON BRABANT.

[4]) Auch die den Herausgebern der französischen Texte meist völlig unverständlichen Autorennamen sind hier vielfach korrekter; SOLNIS — SOLIJN, PLEING — PLUNIUS [!], TUILLES — TORTULA [!], ALIX PATRIX — CLEOPATRIA [!]; für VALEZIUS hat das Gedicht beide Male GALIENUS. Von PYTHAGORAS, der ebenfalls aufgeführt wird, sind mir einigermaßen gynäkologische Texte in der *lateinischen* Literatur des Mittelalters nicht bekannt.

[5]) Siehe Gynäkol. des THOMAS VON BRABANT, S. 66 u. 9 Anm.

Alcune notizie sulla Disciplina della Chiesa per la Lepra nei primi tempi del cristianesimo, e nel medio-evo.

Pel

D[re] ENRICO BUONOCORE.
Acting Assistant Surgeon U. S. P. H. S., Napoli.

Tanti e tanti anni fa, se non erro, a Magdeburgo, cadde giù dal cielo un aerolito. Su questa pietra misteriosa dotti e saccenti scrissero e disputarono a lungo, senza venire ad alcuna logica conclusione. Il

vescovo di quella città tagliò corto, ed impadronitosi della pietra, la fece incastrare sulle pareti dell' entrata della cattedrale, e vi fece scolpire al di sotto la seguente leggenda: *De hoc lapide multi multa, quisquis aliquid, nemo satis.* Questo mi torna alla mente ogni volta che si tratti della Lepra in generale, tanto nei tempi trascorsi, quanto in quelli della nostra età. E per vero della lepra molti scrissero molto, ciascuno ne ha riferito qualche cosa nessuno finora ne ha parlato a bastanza.

Non deve quindi destar sorpresa, o maraviglia, se ora se ne venga ricordando qualche particolare da chi potrebbe essere qualificato saccente, ma che è mille e più miglia lontano dall' essere dotto. Il benigno lettore dimenticando il *de minimis non curat praetor*, non farà mal viso a quello che sarà esposto.

* * *

Credo di non errare, se considero questa malattia come il campione o prototipo d'un malanno capace di passare da uno che ne soffri ad un altro che ne sia libero, fin dai più remoti tempi della antichità. Con altre parole, la lepra è la malattia riconosciuta trasmissibile ed invadente da migliaia e migliaia di anni; ed a sua volta rappresenta la causa prima dello studio e della pratica di tutti i mezzi opportuni e necessarii, per mettere i sani al sicuro da possibili attacchi del morbo Dalla lepra e per la lepra, si inizia la profilassi privata e pubblica delle malattie comunicabili-Polemizzino e si arrabbattino gli ipercritici, quanto più e meglio loro piaccia: i libri di Mose, loro malgrado, rimarranno un monumento indistruttibile di alta scienza e di pratico sapere, in quanto a profilassi e previdenza contro le malattie trasmissibili. Quanti fra i sommi igienisti moderni saprebbero dire e fare meglio? Ricordiamoci che Mose reppresenta il codificatore di principii stabiliti dopo l'osservazione e l'esperienza di molti e molti secoli passati avanti di Lui: e questo ad essere critici, e non credenti.

* * *

Perchè tanto orrore e tanto spavento per la Lepra nei bassi tempi e nel medio-evo? Eppure anche allora si verificavano terribili invasioni di morbi trasmissibili; e si spandevano larghissimamente, assumendo il carattere di morbi universali: la peste, il vaiuolo, il sinoco, il carbunculus, erano alcuni fra questi morbi. Intanto non facevano nascere tanta paura, forse perchè la violenza dell' invasione, ed il devastante effetto, erano compensati dalla relativamente corta durata del flagello. Durata corta, tanto pel decorso generale della malattia, quanto per la sua durata nei singoli individui: dapo 40 oppure 80 giorni, cessava il pericolo comune; mentre per l'individuo colpito, in breve tempo o veniva la morte, o la guarigione e con questa la sicurezza assoluta da un novello attacco. Per contrario la Lepra appariva una malattia eminentemente subdola, lenta, tarda; con manifestazioni schifose e nauseanti; con ostinata resistenza alle cure; con esito immancabilmente fatale. Il suo potere diffusivo, poi, se mostrava una minore espansività, mostrava pure una grande tenacia e persistenza. E poi, si sapeva che in parecchi luoghi dell' oriente la lepra era stata non solo frequente, ma quanto diffusa, e quindi il timore in occidente che questa malattia vi potesse prendere la medesima andatura. Allora ignoravano la causa prima delle

malattie trasmissibili, causa che noi ora conosciamo. Ma può dirsi lo stesso per la conoscenza di tutto quel complesso di condizioni che fanno assumere il carattere di universalità e queste malattie? La nostra ignoranza su tale soggetto, appara quella dei nostri antecessori.

* * *

Mosè ordinava al popolo d'Israel di cacciare fuori dell' abitato chiunque fosse colpito dalla lepra (Numeri-Cap: 5, Verso 2); e questi doveva vivere solo fino a quando durava la lepra, perchè era impuro (Levitico-Cap: 13, Verso 46) Quanta previdenza, accoppiata ad altrettanto egoismo. Ma col cristianesimo venne stabilita la carità pel prossimo, e la mutua misericordia: Beati i misericordiosi, aveva predicato Gesù Cristo, ed aveva ordinato di amare il prossimo come se stessi.

Ed i credenti nel nuovo verbo pensarono: e non è forse prossimo nostro quell' infelice leproso? Per quale motivo la nostra carità e la nostra misericordia non deve effondersi sopra di lui? Anzi la sua infinita infelicità, più cura, più affetto, più sacrifizio deve pretendere da noi: facciamo dunque il più ed il meglio che sia possibile perchè siamen dura e trista la condizione di questo povero leproso.

* * *

È pur vero che i tempi primitivi del cristianesimo, erano immensamente differenti da quelli, in che da Mose fu bandita la legge: la medicina specialmente, da una pratica puramente sacerdotale, era assorta ad assoluta personalità di scienza. Dopo Mose la lepra fu studiata ed illustrata completamente dalla scuola medica greca di Alessandria, per opera di medici che erano nativi delle contrade che erano il luogo d'origine della malattia. Per Ippocrate (De Affectionibus XXXV) lepra, prurigo, scabie, impetigo, vitiligo ed alopecia, più che morbi, erano fatti deformanti (*sunt autem talia turpitudo magis quam morbi*).

Il primo che in Italia abbia parlato della lepra e della sua trasmissività fu Archigene da Apamea di Mesopotomia, venuto su dalla scuola Alessandrina (al principio del' Era Volgare). Un frammento importantissimo delle sue opere, ci viene tramandato da Aezio di Amida, medico greco del 6⁰ secolo (Aetii medici graeci-Contractae ex veteribus medicînae sermones XVI. Per Janum Cornarium medicum Physicum latine conscripti-Vol-1⁰ Venetiis ex Officina Ferrea 1543-Vol. II Venetiis Joan: Griphyus excudebat-1553 = Vol II. Pag 722 e seg: — De Elephantiasi-ex libris Archigenis. Sermo XIII = Cap: CXX). — Della lunga e minuta esposizione intorno a questa malattia, importa a noi quel tratto che riguarda, l'etiologia. La malattia non solo è considerata incurabile, ma *de se praebet malum, tamquam contagiosum* = È grandemente pericoloso conversare coi leprosi perchè *inquinatur emin äer quae inspirando adtrahimus ex ulcerum foetore, et ex vitiata spiritus exhalatione.* Questa malattia, per di più, è gravissima e pericolosa, perchè è pertinace non solo ma anche di ignota natura. Il suo inizio non è segnato dalla comparsa delle alterazioni della cute, ma *perficitur intus a visceribus initio facto, et progressu usque ad cutem dilatato.*

Aulo Cornelio Celso, il padre della medicina romana, il creatore del linguaggio medico latino, si limita a dare una stupenda descrizione della malattia (Medici Antiqui omnes qui latinis literis diversorum mor-

borum genera et remedia persecuti sunt & Venetiis = Aldus 1547 = Lib: 3 = Cap: XXV. Pag 18 retro De Elefantiae Curatione). La più importante notizia è, che questo morbo: *ignotus autem pene in Italiam,* è frequentissimo in talune regioni. Attacca tutto il corpo, comprese le ossa. Il corpo è invaso da macchie e tumori. Le macchie rossastre, finiscono col prendere un colorito nerastro. La superficie del corpo è diseguale, ed in punti è ispessita, in altri assottigliata; qui è dura come una squama, là è molle. Il corpo ammagra, la bocca, i pomelli, le sure, i piedi si gonfiano. Quando la malattia è annosa, a causa della tumescenza, avviene il disfacimento delle mani e dei piedi. Comparisce da ultimo una febbre la quale, aggiunta alle altre alterazioni, fa morire l'infermo. Lucrezio Caro (De rerum natura. Lib: VI = Verso 1110 e seg:) l'immortale precursore di Darwin, parla, nel suo poema, della lepra, e dice che se ne sta confinata nelle regioni poste vicino al Nilo, e si genera per causa delle esalazioni che corrompono l'aria, la quale entrando nel corpo dell' uomo, determina la manifestazione della Lepra.

Nè altri medici romani accettarono le vedute etiologiche di Archigene sulla Lepra. Ricordo solamente Quinto Sereno Sammonico, il medico poeta. (*De medicina praecepta saluberrima. Robertus Keuchenius ex veteri libro restituit, emendavit, illustravit = Amstelodami apud Petrun van den Bege in Fossa Magnatum sub signo Montis Parnasi 1662 = Pag: 5. Par: 11 = Elephantiasi propellendae.*)

Est elephas morbus tristi nomine dirus
Non solum turpans infandis ora papillis
Sed cito praecipitans funesto fata veneno.

Mai, credo, malattia tanto cronica, è stata descritta in forma cosi facile e piana. Tutto induce a credere che l'autore ritenga quel funesto veleno che fa morire il leproso, sia l'effetto della malatia non già la causa.

* *
*

Tanto detto per sommissimi capi, possiamo darci completa spiega delle condizioni dei primi cristiani, specialmente di quelli delle chiese di oriente, di fronte alla lepra ed ai leprosi. Da una parte Mosè coi suoi dettami contro alla lepra; dettami esplicati, illustrati e completati dalla scuola medica Alessandrina; dall' altra parte la carità di Cristo, che imponeva d'avere tutti come fratelli, perchè figliuoli dello stesso padre, e redenti collo stesso sangue divino. Ma questo ineffabile spirito di carità, non era distribuito egualmente fra i cristiani delle chiese d'oriente. Da ciò una non uniforme maniera di comportarsi verso i poveri leprosi. L'anno 314 si tenne un Concilio ad Ancyra, essendo Papa Silvestro. In allora fu domandato di stabilire norme per le quali i cristiani leprosi avessero potuto compiere le loro orazioni nel tempio, senza portare danno o nocumento ai fedeli sani. Il concilio decise a questo modo.

Regula XVII = *Eos qui rationis expertia animantia inierunt, et qui leprosi sunt, vel fuerunt, jussit sancta synodus inter hiemantes orare* [Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio & Florentiae 1759 = Vol: II. Pag: 519). — Nei primi tempi del cristianesimo era credenza che l'uomo poteva essere invaso dagli spiriti impuri o dai demonii; e che questi invasi dal diavolo erano spiritualmente dannosi. Allora per non

far perdere a qui poveri sventurati, che erano fuggiti più degli appestati e dei leprosi, il vantaggio di potere essere liberi dai tormenti diabolici colla preghiera, si designarono appositi tempii nei quali non era permesso d'entrare tanto ai cristiani che ai catecumeni puri. Dunque il Concilio decretò di apparecchiare luoghi speciali, nei quali solamente i leprosi in atto, e quelli che avevano sofferto lepra, potevano radunarsi e compiere le loro pratiche religiose. — Questa disposizione evitava da una parte il contatto coi sani, dall' altra l'affollamento: due misure preventive, di primissima importanza.

Ma tra le regole o canoni di questo Concilio, ve ne sono due che val la pena riferire ed illustrare: e sono il 16° ed il 17°. Il primo (16°) dice = *Eos qui irrationabiliter vixerint, et lepra injusti criminis alios polluerint, praecipit sancta synodus inter eos orare, qui spiritu periclitantur immundo* (Ibid: Pag: 526. Il secondo (17°) poi si esprime cosi: *Hos eosdem sane non solum leprosos crimine hujusmodi factos, sed et alios isto suo morbo replentes, placuit inter eos orare, qui tempestate jactantur, qui a nobis energumeni appellantur.* Chi sono mai coloro, i quali *irrationabiliter vivendo*, han desiderato macchiarsi della lepra d'un crimine contro giustizia? Certo si parla di lepra morale, e probabilmente di quelli affetti da degenerazioni del senso genesico. Ma è pure da credere che in mezzo a questi degenerati carnali, vi fossero dei veri leprosi di corpo: ricordiamoci che fin dagli antichi tempi si era notata la insaziabile libidine dei leprosi = In conclusione fu ordinato che i leprosi, di corpo e di anima, avessero pregato in luogo speciale senza mescolarsi ai cristiani o ai catecumeni puri di corpo e di anima.[1])

* * *

L'anno 318 fu tenuto il 1° Concilio Generale a Nicea, detto Concilio dei 318, perchè tanti furono i padri che vi convennero dalle chiese di Asia, di Africa e di Europa.

Fra i tanti argomenti sui quali si discusse, vi fu anche quello della impurità della donna durante il corso delle sue funzioni mensili; e si discusse pure se era lecita l'unione sessuale durante tale periodo funzionale. Ed i padri stabilirono una *Constitutio de purificatione a sanguine menstruo.* Questa costituzione comincia col vietare alle donne mestruanti di entrare nella chiesa, e permette loro di pregare, restando in casa. E segue = *Pariter et viris ex divino statuto illicitum est ad suas accedere uxores, quamdiu menstruis laborant, ne corpora sua et natorum elephantiasis, et leprae morbo obnoxia reddant, quia ejusmodi sanguis tam patrum quam filiorum corpora corrumpit. Est enim sanguis iste a natura datus mulieribus ad concipiendum, nutriendumque fetum post purificationem et mundationem.* Con questo responso, i padri del Concilio stabilirono una norma profilattica, come che evitarono il concorso di una delle cause che allora si credevano capaci di generare la lepra e di trasmetterla. Tale fine conseguiva il divieto di potere usare carnalmente con una donna con mestruazione. La donna ha ricevuto quel sangue dalla natura per concepire e nutrire il feto, dopo la purificazione.

[1]) Vgl. aber dies Archiv, Bd. IV, S. 380—383. *Red.*

* * *

Le regole che finora abbiamo esaminate, stabilite e propalate tutte quante dalla Chiesa, pare siano state in vigore per parecchi secoli, accettate ed eseguite anche dai poteri secolari. Ma collo svolgersi e col perfezionarsi di cotesti poteri civili, si vedono stabilire leggi che regolano due importantissimi fattori sociali, quali la protezione dei cittadini ed il matrimonio.

Il 26 Novembre 643, Rotharis re dei Longobardi, promulgò un editto, nel quale vi sono due disposizioni: una riguarda il leproso, l'altra il matrimonio =

Il numero CLXXVI. = si intitola *De lebroso* = *Si quis leprosus affectus fuerit, et cognitum judici vel populo certa rei veritas, et expulsus foris a civitatem vel casam suam ita ut solus inhabitabit, non sit ei licentia res suas alienare aut thingare cuilevit persone; quia eadem die quando a domo expulsus est, tamquam mortus haberetur. Tamen dum advixerit, de rebus quas reliquerit promercedis nutriatur.* Con la segregazione e con la interdizione, si evitava assolutamente il contatto del leproso col sano; la interdizione specialmente metteva il leproso fuori del jus, e quindi lo si metteva in condizione di non potere essere in contatto dei sani per motivi d'esperimento di dritti. Egli non poteva alienare le sue proprietà ne poteva farne donazione (thingare). Le sue proprietà (res suae) erano confiscate, e col prezzo cavato con la vendita, si doveva provvedere al sostentamento dello infermo, finchè durava in vita.

Il numero CLXXX porta il titolo = *Si puella sponsata lebrosa apparuerit* = *Si contegerit, postquam puellam aut mulier sponsata fuerit, lebrosa aut demoniaga aut de ambos oculos excegata apparuerit, tunc sponsus recipiat res suas, et non compellatur ipsam invitas tollere uxorem, nec pro haec causa calomnietur; quia non suum neclictum dimisit, sed pecatum eminentem et egretudinem supervenientem.* (Edicta Regum Longobardorum edita ad fidem optimorum codicum Opera et studio Caroli Bandii a Vesme & Augustae Taurinorum a Regio Typographeo 1846) = Dunque il marito poteva prendere le sue cose ed abbandonare la moglie, se costei fosse diventata leprosa; nè per questo suo operato poteva essere chiamato in giudizio (columniari), perchè egli aveva abbandonata la moglie per una malattia che rendeva intollerabile il convivere.

* * *

È da supporsi che in alcune diocesi della Chiesa vi fossero leprosi, e che vi fossero del pari monasteri. Un vescovo, non si sa di quale diocesi, a nome Bonifacio, domandò istruzioni a Papa Giovanni; il quale cosi rispose il 26 Novembre 726 = *Par: X* = *Leprosis autem, si fideles christiani fuerint, dominici corporis et sanguinis partecipatio tribuatur: cum sanis autem convivia celebrare prohibeatur.* Cosi chè quei cristiani leprosi potevano ricevere la comunione domenicale, sotto le specie di pane e di vino, ma era loro vietato mescolarsi ai sani nella celebrazione dei convivii sacri-Appare strano che non si faccia menzione di vasi sacri destinati solamente ai leprosi: forse il ripetersi di malattie propagatesi per questa via, spinse la chiesa a permettere solamente la comunione col pane, abolendo quella col vino (Conciliorum-Parisiis ex Typographia Regia 1644 = Papae Gregorii II Epistolae = Vol: 17° pag: 289 = Epistola XIII ad Bonifacium episcopum). Alla seconda domanda il Pon-

tefice respondeva: Par. XI = *Adjecisti autem, quod si pestifer morbus, aut mortalitas in ecclesia vel monasteriis irrepserit, hi quos nondum tetigit an debeant de loco fugere evitantes periculum. Quod valde fatuum est videtur: non emin valet quisquam Dei effugere manus.* Risposta piena di buon senso: i morbi pestilenziali sono un castigo di Dio, ed è stoltezza pretendere potersi sottrarre dalla mano dell' Altissimo; e d'altra parte prevenendo la fuga dei sani, si impediva la diffusione del male pestilente.

Come si è visto, l'editto di Rotari rompeva il matrimonio se sulla sposa si sviluppava la lepra: questa circostanza di jus civile, metteva in serio imbarazzo i vescovi che guardavano il matrimonio dal lato sacramentale. Cosi fu interrogato Papa Stefano II (anno 754], il quale rispose: *Si sanus vir leprosam duxerit uxorem, ut postmodum ei superveniat lepram, postposita negligentia tales separentur, ne concepti filii leprae macula polluantur. Fas namque est ut mundus ad mundam jungatur.* Dunque niente scioglimento di matrimonio, ma sola separazione dei conjugi nel caso che il marito avesse presa la lepra dalla moglie, e ciò soltanto per evitare la procreazione di figliuoli leprosi. (Op: Cit: Vol. 17. pag: 576. Stephani Papae II. Epistolae.)

* * *

Urbano II bandì la prima crociata. Dal rimpatrio dei combattenti pel riscatto dei Luoghi Santi, ne venne l'invasione della lepra in occidente.[1]) La frequenza dei casi, fecero ritornare in discussione tanti quesiti, specialmente intorno al matrimonio. Al tempo di Alessandro III (1159—1181), il papa organizzatore della Lega Lombarda, si riaccese il dibattito intorno allo scioglimento del matrimonio per motivo della lepra: fu domandato al papa = *Lepra superveniens non dissolvit matrimonium nec matrimonii effectum: ideo ad invicem maritali affectione conjuncti se tractare debent: aut ad perpetuam continentiam vovendam induci?* Il Pontefice rispose. *Pervenit ad nos, quod cum hi, qui leprae morbum incurrunt, de consuetudine generali, a comunione hominum separentur, nec viri uxores taliter aegrotantes sequuntur. Quoniam igitur vir et uxor una caro sint, non debet alter sine altero esse diutius. Mandamus, quatenus ut uxores viros, et viri uxores, qui leprae morbum incurrunt, sequantur, et eis conjugales affectiones ministrent, sollicitis exortationibus inducere, non postpoenas. Si vero ad hoc induci non poterunt, eis arctius inducas, ut uterque altero vivente, continentiam servet. Quod si mandatum tuum servare contempserit, vinculo excomunicationis astringas.* La indissolubilità del matrimonio resiste innanzi alla lepra sviluppatasi, non importa se sulla moglie o sul marito. La consuetudine generale, mette il leproso fuori la comunione degli uomini, ciò che importa la divisione dal marito dalla moglie, i quali essendo considerati come unica carne, non possono venire separati. Quindi l'un conjuge deve seguire l'altro, se mai diventi leproso, e deve circondarlo di ogni tenerezza: il sacerdote faccia comprendere qual dolore provi il conjuge infermo dal vedersi abbandonato da chi è carne sua, ed usi in questo ufficio modi soavi ed insinuativi, guardandosi bene dal minacciare pene. Che se mai il conjuge sano, fosse riluttante a tutte le caritatevoli sugestioni, e persistesse nel proponimento di abbandonare il conjuge infermo, allora gli si dovrà imporre continua continenza mentre il conjuge

[1]) Das ist doch sehr zweifelhaft; ganz Nordeuropa war schon lepraverseucht! *Red.*

infermo è in vita; e trasgredendo questo comandamento colpirlo di scomunica. (Decretales Divi Gregorii Papae IX suae integritati una cum glossis restitutae & Romae in aedibus Populi Romani. 1582. Vol. 1. Titulus 8. Lib: IV. Cap. 1. Pag. 1486.)

Lo stesso Papa, forse da altro vescovo, ebbe rivolta la seguente domanda: *Conjugi propter lepram separandi non sunt a conjugio et contrahere possunt matrimonium; et invicem reddere debitum tenentur* = A tale domanda il papa dette la seguente risposta = *Quoniam nemini licet (excepta causa fornicationis) uxorem dimittere: constat quod sive mulier lepra percussa fuerit, sive alia infirmitate detenta: non est a viro propter ea separanda vel etiam dimittenda. Leprosi autem si continere nolunt, et aliquam, quae sibi nubere velit, liberum est eis ad matrimonium convolare. Quod si virum, sive uxorem, leprosum fieri contigerit et infirmus, a sano carnale debitum exigat generali praecepto Apostoli, quod exigitur est solvendum: cui praecepto nulla in hoc casu exceptio invenitur* = con così fatta risposta, il pontefice conferma non solo la indissolubitità del matrimonio, ma completa la domanda, mettendo alle stessa linea tanto la moglie quanto il marito. Il conjuge malato ha il dritto di pretendere, ed il coniuge sano ha il dovere di compiere i doveri matrimoniali. Ed inoltre sancisce il dritto del leproso, che non abbia la forza di serbarsi continente, di poter andare a matrimonio, purchè trovi una donzella che sia disposta a maritarsi con lui (Ibid: Cap: II).

* * *

Non è strano, che casi di lepra si siano verificati fra i sacerdoti, se si tien presente il fine del loro ministero. Fra questi sacerdoti ve ne dovettoro essere fra quelli posti a capo di chiese, e quindi deputati più specialmente alla cura delle anime. Costoro non potevano esimersi dalla esplicazione dei loro ufficii, e quindi non solo dovevano mostrarsi ai fedeli nella chiesa, ma anche stare loro continuamente in contatto. Ciò produceva da una parte senso di ripugnanza, dall' altra costituiva un pericolo pei sani = Cosi papa Lucio III (1181—1185) ebbe questa istanza: *Si rector ecclesiae sit leprosus, dandus est ei coadjutor* = Il Pontefice rispose = *De rectoribus ecclesiae leprae macula usqueadeo infecti, quod altari servire non possint: nec sine magno scandalo eorum qui sani sunt ecclesias ingredi. Hoc volumus tenere, quod eis dandus est coadjutor, qui curam habet animarum: et de facultatibus ecclesiae ad sustentationem suam congruam recipient portionem.* È bene notare che è la prima volta che in un documento che parla di lepra, si usa la parola *infetto*, riferendosi alla natura del male. Il papa vieta al prete leproso di entrare nella chiesa, anche per evitare lo scandalo della diversità di trattamento: perchè il capo della chiesa, o altro sacerdote leproso non deve essere segregato, al pari d'ogni altro leproso? Un coadiutore pigli il suo posto per la cura delle anime, e dalle entrate della chiesa, si dia al sacerdote leproso quanto è necessario per i bisogni della vita (Ibid: Vol: I. Lib: 3. Tit: IV. Cap: 3. Pag: 1062.)

* * *

È ben noto che mense arcivescovili, parrocchie, monasteri ed altri enti morali ed eccleriastici, oltre ad avere dritto alle decime, avevano un altro dritto che si chiamava di *prelazione,* che consisteva nel dovere esigere una certa quale porzione delle rendite di proprietà che erano

gravate dall' onere della prelazione. La riscossione di tutte queste entrate era devoluta al parroco, oppure ad altro sacerdote detto amministratore o economo. Ora costui per compiere le mansioni del suo ufficio, era costretto di andare intorno per riscuotere le quote dai relativi reddenti. Il papa, per evitare scandalo e pericolo, aveva ordinato ai capi di chiesa l'entrata nella chiesa: il pericolo permaneva quando fosse infermo di lepra l'amministratore o economo della chiesa che anzi in questo caso il pericolo era più evidente, appunto per l'ufficio di detto economo. Così a papa Clemente III (1187—1191) fu fatta domanda: *Si rector ecclesiae sit leprosus, ab administrationis Officio removetur:* Egli rispose: *Tua nos duxit fraternitas consultando: et infra: de sacerdote qui divino judicio repercussus, in parrochiali ecclesia praelationibus officio fungitur: Dicimus, quod pro scandalo et abominatione populi, ab administrationis debet officio revocari: ita quod juxta facultates ecclesiae sibi necessaria, quamdiu vixerit, ministrentur.* Così anche l'amministratore fu tolto di mezzo, e, fatto degno di nota, fu stabilito l'obligo del sostentamento a spese della chiesa mentre durava in vita l'economo lebbroso (Ibid: Cap: IV).

* * *

Il cristianesimo costituì sollennemente ed incrollabilmente l'istituto del matrimonio: non è quindi da rimanere maravigliati, se in tutti i concilii ed i sinodi, se ne sia discusso e disputato: anche a giorni nostri il matrimonio è argomento più giovane della sua ultrasecolare vecchiezza.

Talora può accadere che avvengano gli sponsali, ma che la unione degli sposi venga rimandata ad altro tempo. Questa circostanza non rara a tempi nostri, era molto frequente nel principio del medio-evo, come che quasi tutti gli uomini erano dediti alle armi, massime durante le crociate, Così costoro, prima di partire per la guerra, sposavano e differivano l'unione con la moglie quando ritorvano a casa. — Ora qualche volta lo sposo tornava infermo di lepra, o per contrario trovava la sposa affetta da questa malattia. In somigliante caso, correva l'obligo della consumazione del matrimonio? Cotesto quesito fu proposto a papa Urbano III (mi si permetta questa licenza cronologica): *Sponsalia de futuro praecisa non compellunt ad contrahendum matrimonium cum leproso, lepra post sponsalia superveniente.* Il Papa rispose cosi: *Quia postulasti utrum si post sponsalia de futuro inter legitimas personas contracta, antequam a viro mulier tradatur, alius ad consummandam copulam maritalem compelli debeat: Respondemus, quod ad eam accipiendam cogi non debet, quum nondum inter eos matrimonium fuerit consummatum.* Risposta semplice e pratica, espressa in brevi parole: se il matimonio non è consumato, sabbiano come non avvenuti gli sponsali.

E qui finisce la mia esposizione.

Avrò commessi errori di apprezzamenti, dal punto di vista canonico: gli esperti di tale vasta e complessa disciplina, mi considerino come quel fabbro che, per usare ferri non del suo mestiere, si spellò le mani senza compire l'opera sua. Per altro tutti gli errori che mi imputeranno, li riterrò come segno della loro benevolenza in quanto mostrano il loro disiderio che io mi emendi. E lo farò, perchè *angelicum est emendari.*

Napoli, 7. Aprile 1913.

Druck von Metzger & Wittig in Leipzig.

Fig. I.

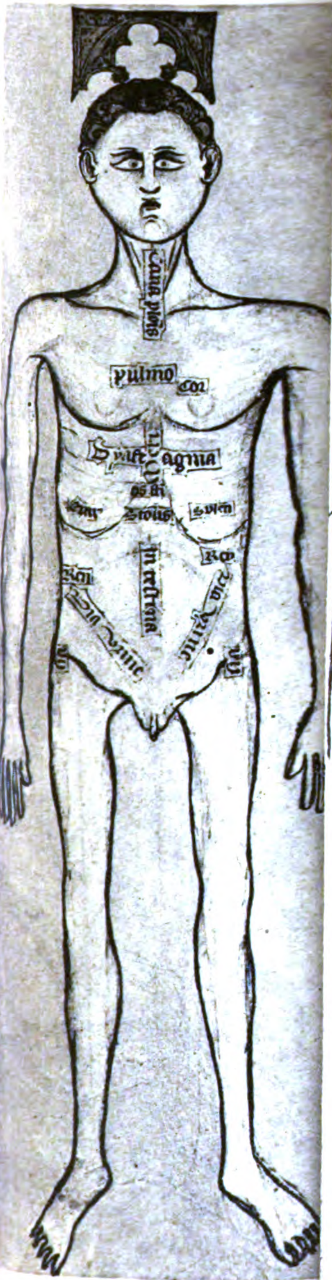


Fig. IV.

Fig. V.

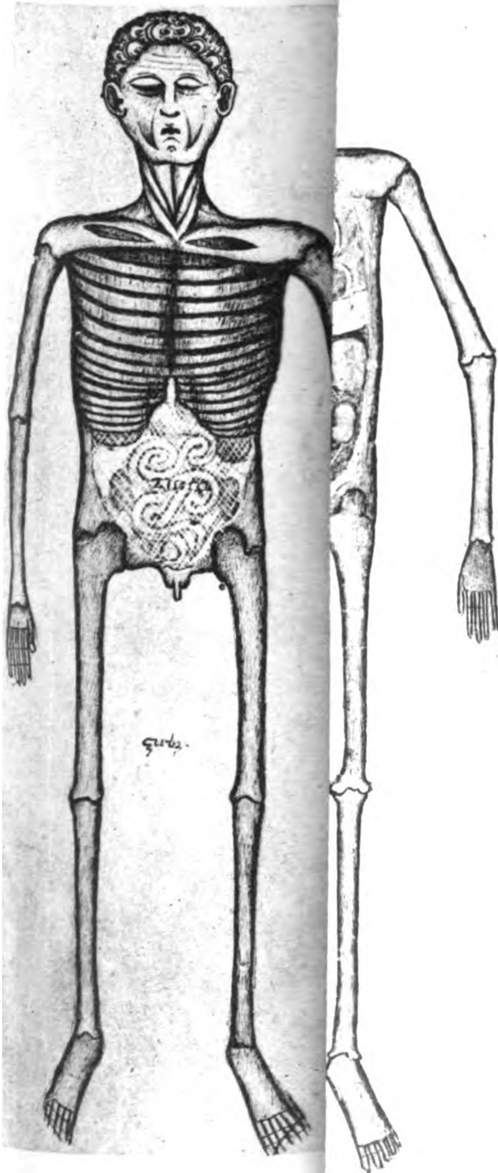
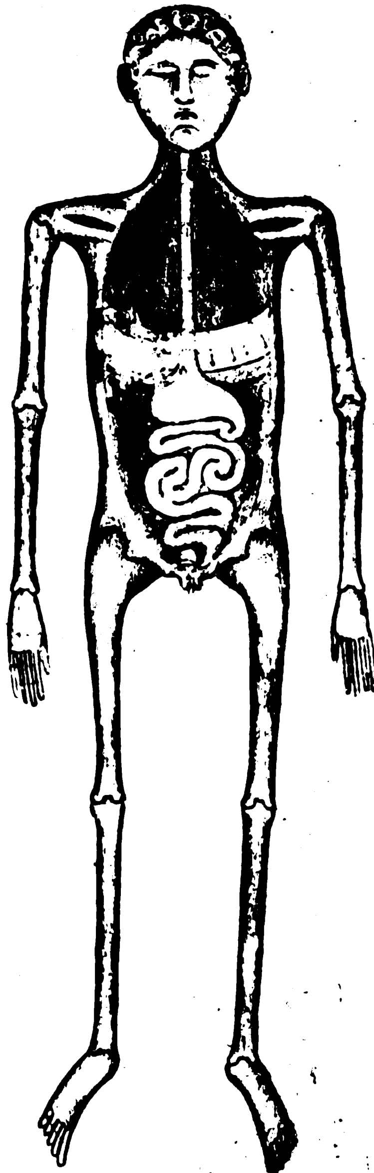


Fig. IX.



II.

Fig. X.

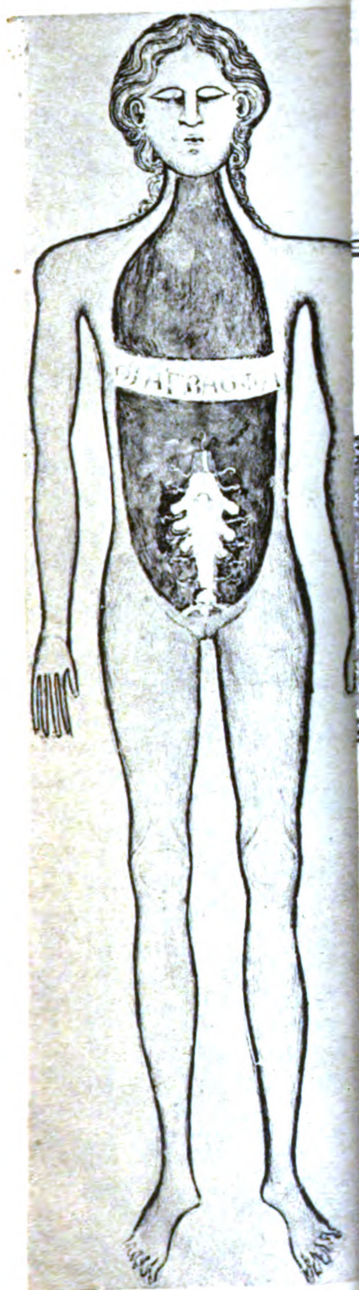




Fig. XII u. XIII.



Fig. XIV u. XV.

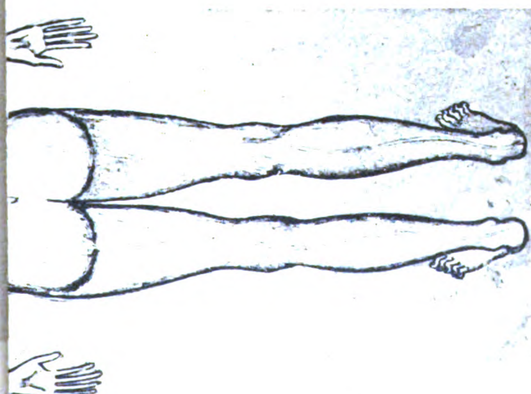


Fig. XVI.

Fig. XVII.



Anatomia designata per figuras Guidonis de Vigevano (1395).

Fig. XVIII.



Anatomia designata per figuras Guidonis de Vigevano (1395).

Archiv für Geschichte der Medizin

Band VII Juli 1913 Heft 2

Pestschriften aus den ersten 150 Jahren nach der Epidemie des „schwarzen Todes“ 1348.

Von

KARL SUDHOFF.

VI.

Prager Pesttraktate aus dem 14. und dem Anfange des 15. Jahrhunderts.

2. **Zum Prager Missum Imperatori von 1371** [1])

wären noch ein paar handschriftliche Verweisungen nachzutragen. Ich fand es

18. im ***Cod. lat. 2864*** der Wiener Hofbibliothek aus dem Ende des 14. Jahrhunderts auf *Bl.* 368^{v}, Sp. 2 und 369^{r}, Sp. 1.

> Domine mi graciose, ex relatibus multarum heu· percepi, pestilenciam Bohemiae vigere, ut vobis saepius praenosticavi eam venturam. Nunc vestrae magnificenciae brevi compilavi de melioribus dictis Galieni, Avicennae et ypocratis, graecorum medicorum. Primo domine graciose, si aliquod apostema erigitur super asella, hoc est in secunda, brachium . . . vena mulierum menstruatarum. Secundus, domine mi, prae omnibus abstineatis vos a loca pestilenciae . . . Tercio, domine mi, interim quod pestilencia durat, viget . . . [369^{r}] Quarto domine sitis sobrius . . . Quinto, domine mi, si tempus sentitur, sitis iocundus . . . Septimo et vltimo cum de mane de lecto surgatis . . . item portabitis aliquod semper odoriferum sicut pomum mambrae.

19. Im ***Cod. Nr. 1328*** der Leipziger Universitätsbibliothek finden wir *Bl.* 129^{r}—130^{r} (alte Bezeichnung Bl. 121 und 122) das „Missum imperatori“ ohne Überschrift in wesentlich erweiteter Form, im Register zu Beginn des Kodex als „Remedium contra pestilentiam“ bezeichnet. Es lautet folgendermaßen:

---

[1]) Vgl. dieses Archiv, Bd. III, S. 149f., Bd. IV, S. 194—199 und 389—391.

Domine graciose ex relatibus heu multorum percepi, pestilenciam in partibus vestris regnare, sicut eam vobis saepius pronosticavi venturam, unde vobis transmisi breve et utile compilatum de melioribus dictis Galieni, Avicennae et Ypocratis. Primo domine generose, si aliquid apostema se erigerit in locis glandosis, hoc est infra tympora vel retro aures . . . Secundo si aliquid apostema se erigerit prope pectus . . . Tercio si aliquod apostema exigit sub ascellis . . . Quarto omni die, quo intretis lectum dormicionis . . . Item omni die primum ferculum vestrum sit acetosum . . . Sexto balnea communia devitabitis. Septimo custodiatis vos a loco pestilenciali et pacientibus . . . Octavo sumatis omni mane de modica ruta . . . Nono deferatis in manu aliquid odoriferum . . . decimo cum senseritis corpus vestrum aggravatum, sitis mitis affabilis et iocundus. Si aer in camera malus et corruptus fuerit tunc fiant fumigia . . . et teneantur fenestrae clausae . . . Si quis autem ad aerem extraneum corruptum et nebulosum ac ad infirmos de mane transire voluerit, prius accipiat de electuario cordiali in quantitate nucis muscatae vel magnae vel etiam modicum panis tosti vel ossi et desuper bibat modicum vini boni odoriferi aut saltem comedat tres morsellos [Bl. 129v] panis tosti vel assi in aceto bene intinctos et infusos, et etiam aliis temporibus pestilenciae secum portet et adorat pomum odoriferum, artificialiter compositum, ut pomum ambrae vel etiam rutam, salviam, absintheum, abrothanum vel consimilia. Quilibet etiam fugiat, etiam quantum se elonget ab infirmis morbo pestilenciali vel eciam aliter infectis, vivis vel mortuis et eciam ab illis qui eisdem aliquantulum praesentes et astantes fuerint, et ab hospiciis, in quibus aliqui talium fuerint, et a cimiteriis et locis, ubi tales vel alii mortui eciam sepulti sunt. Et si aliquando a principio talem mortuum tempore infirmitatis suae assisterint et isti statim faciunt magnam fleubothomiam et protiirant sudorem et nullam habeant de cetero de humori in primo melancoliam vel cogitacionem; praeterea in omnibus tam cibis quam potibus utendum est aceto et acetosis et singulis diebus vel saltem alterius diebus et comedatur nux magna aut duae vel tres avellanae a corticibus mundatae cum modica ruta et sale, praeterea si ad mane assidue bibatur vel ad maius ʒ j boli armenici cum bono vino subtili et odorifero et paucissima aqua roseacea vel cum aqua et aceto maximum et securissimum affertur remedium. De tyriaca etiam accipe ℥ j singulis septimanis vel quaternis vel saltem de mense in mensem cum modico boni odoriferi, convenit maxime; tamen si universalis purgacio corporis praecessit, et post tiriacae acceptionem per bonum tempus, sed donec digestio in membris celebrata fuerit, cibus non capiatur. De pillulis aloe potest singulis septimanis vel bis vel ter accipi cum vino ʒ j, de nocte, quando itur dormitum, vel pulverem eiusdem aloe potest omnie die de mane

accipi unum medium parvum cocliar, distemperatum cum vino odorifero, praeterea si alicui glandes vel apostema super difragium[1]) acciderit, fiat fleubothomia de uno vel duobus brachiis. Si autem sub dixifragate[1]) acciderit fiat fleubothomia de venis pedum et post fleubothomiam super ipsos plantes vel apostemata ponantur ventosae et post ventosas fiat ibidem scarificatio [Bl. 130r] ⟨vel⟩ sangwisugarum applicacio, quod conveniens videtur. Vitentur eciam plus soliter balnea, coytus, motus et breviter omnia, quae corpus rarificant, poros aperiunt et multum anhelitum attrahi et respirari faciunt. Et hoc est regimen magistri bernhardi contra pestilenciam et aeris infectionem.[2]) Item, qui non potest dormire in peste, recipiat sirup papaveris, vel super tympora et frontem ponat folia lactucarum vel papaveris vel succa eorum mixti cum modico aceto vel succii salatis vel semper vino cum modico aceto vel adatur parum opij. Et licet infectus peste non potest comedere, dictum cogi, ut modicum de cibo sumat et saepius debent cibari cum modica refectione, ut natura confortetur recipiendo micam panis bene lotam cum aqua fontis et infundatur succas granatorum aut pomerantij aut agresta vel lac acetosum, lactuca, scariola, portulaca, crudam vel coctam cum aceto utantur carnibus volatilium assatorum rectificatis cum aliquibus acetosis et non comedant brodialia et humida.

20. Eine zweite Lesart des „Missum imperatori“ in der gewöhnlichen Verfassung findet sich im gleichen Leipziger ***Ms. 1328*** auf *Bl. 131r*; wir bringen Näheres darüber im 61. Abschnitt bei Magister GALLUS.

21. Ein Anhang in dem meist theologische Schriften enthaltenden ***Ms. 934*** der Leipziger Universitätsbibliothek, aus der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts enthält unter anderem Medizinischen auch einige kleine Peststücke, darunter auf *Bl. 201v* das „Missum imperatori“ in folgender Gestalt.

Domini mi generose, ex relatu multorum percepi, pestilenciam in bohemia vigere, ut vobis sepius prenosticavi eam fore venturam. Nunc autem vestra magnificen⟨cie⟩ conscripsi brevi compilatum de dictis melioribus Galieni Auicennae et ypocratis, grecorum medicorum. Primo domine generose, si aliquod apostema oriatur super asellis . . . Si autem fuerit in locis glandinosis . . . Si autem illud fuerit in genitalibus . . . mulieris. Secundo prae

1) Statt *diafragma*, bzw. *diafragmate*.

2) Den Pesttraktat BERNHARDS VON FRANKFURT werden wir weiter unten kennen lernen; ich verweise einstweilen darauf.

omnibus abstinetis vos a loco pestilenciali ... Item sobrius de mane usque ad tempus prandij ... primum ferculum vestrum sit acetosum ... et per nullum eventum balnea comunia intretis. Item quando corpus vestrum sentitis grauatum, sitis iocundus, affabilis ... Item portabitis in manibus aliquod odoriferum sicut sunt poma mambrae et consimilia odorifera. Et sic est finis.

22. Besonders wichtig ist ein Folio-Manuskript der Prager Universitätsbibliothek, ***IX. A. 4.***, aus der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts, das (*Bl. 168^v^—169^r^*) unter der Sammelüberschrift:

„Incipiunt remedia contra apostemata pestilentica“

zwei Pestschriften mit Namen genannter Prager Ärzte zusammenfaßt, eines des Magister GALLUS und eines des Magister CHRISTIANUS, das wir weiter unten besprechen werden. Das dem Magister GALLUS zugeschriebene ist unser „Missum imperatori“ in guter Überlieferung, wenn auch mit einigen kaum ursprünglichen Absonderlichkeiten, z. B. bei Punkt 6:

Domine mi graciose ex relatibus multorum heu percepi, pestilenciam in bohemia vigere, ut vobis saepius pronosticavi eam venturam. Nunc vestrae magnificentiae scripsi bene compilatum de melioribus dictis Galieni, Ypocratis, Avicennae, grecorum medicorum. Primo, domine graciose, si aliquod apostema erigitur super ascillas ... et dicitur vena menstruatarum mulierum. Secundo prae omnibus, domine mi, abstineatis vos a loco pestilenciae ... Tertio, domine mi, interim quod pestilencia viget et durat, semel, bis vel ter in septimana de vespere in introitu lecti ... Quarto sitis sobrius de mane ad tempus et primum ferculum ... Quinto per nullum eventum balnea communia intrabitis. Sexto, si tempus senectutis gravatum sitis iocundus, mitis, ... ymaginemini. Septimo, cum vobis diciter de pestilencia, teneatis pro non dicto. Octavo, cum mane de lecto surrexeritis mox ante exitum comodi comedatis ... vel duas magnas. Item portabitis semper in manu aliquid odoriferum, sicut pomum mambrae etc. Explicit. Remedium datum per magistrum Gallum contra apostemata pestilentica.

23. Im ***Cod. lat. 75*** der Münchener Hof- und Staatsbibliothek, der aus dem Besitze Dr. HARTMANN SCHEDELS stammt, befindet sich auf *Bl. 356^r^* folgende Abschrift des „Missum“, recht sauber, aber klein geschrieben:

Inceptum est Anno 1406⁰. Missum est Imperatoris de pestilencia.

Si aliquod apostema erigitur sub asellis id est infra brachia ... in locis glandiosis id est circa tympora ... in locis

gingwinibus, hoc est circa pudibunda . . . Si autem aliqui essent, qui non possent minuere . . . ventosae . . . Interim quod viget pestilencia, semel aut bis aut tér in septimana qualibet de vespere introitu lecti faciat suffumigacionem . . . ¶ Tertio per nullum eventum quis intrat balneum commune . . . ¶ Quarto sit quilibet sobrius de mane ad tempus . . . Quinto vitet crapulum et coitum. Sexto quilibet senciens se gravatum ex aliquo tempore turbido aut melancolia sit iocondus . . . Septimo quilibet, cum de mane surrexerit . . . comedat de ruta recenti . . . et in exitu domus portabit secum in manu aliquod odoriferum ut pomum . . . Octavo semen sinapis tritum et folia sambuci cum auxungia gallinae et ponatur super apostema. ¶ Nono quilibet vitet anhelitum pestilentici et ille maxime qui timet. ¶ 10 pulveris boli armeni cum vino bibiti conservat a pestilencia, dummodo ibi non sint febres, sed in febribus sumatur cum aqua rosarum. ¶ 11 accipiat v. pillulas de mastice et aloe paratas, quae naturale nocent stomacho, et potest accipi tyriacam et metridatum in quantitate avellanae et omni ebdomada v. pillulas pestilenciales. Et si non possit haberi tyriaca extunc boli armeni in quantitate ponatur, ad vinum, in quo bullita sunt iunipera et ruta et accipiat cocliar tepide omnium mane cum cantaridibus et levamine simul paratis et pistatis omnia, perforabit apostemata sine incisione.

Es ist eine Zusammenschweißung, wie man sieht, aus dem „Missum imperatori" und einem anderen Pesttexte, wie wir sie aus dem Lübecker *Ms. med.* 4^0 *No. 8* schon kennen gelernt haben (vgl. Archiv, Bd. III, S. 151), mit dem dieser Münchener Text auffallend übereinstimmt.

24. Weit weniger hat die ursprüngliche Form des Briefes beibehalten ein anderes handschriftliches Stück im ***Cod. III. Fol.***^{0}***3***, *Bl. 171*^{r}, Sp. 1, der Breslauer Universitätsbibliothek, das aus den ersten Jahren des 15. Jahrhunderts zu stammen scheint und recht sauber geschrieben ist. Es sei im Folgenden in seinem vollen Wortlaute wiedergegeben.

Nota, quod si tempore pestilentiae aliquod apostema oritur super asellas, hoc est infra brachia, statim fleubotomia est facienda de eodem brachio in vena mediana. Si autem apostema fuerit in locis glandinosis, hoc est circa tympora vel retro aures, statim fiat fleubotomia de cephalica vena, quae est inter pollicem et indicem. Si autem apostema fuerit in genubus, hoc est circa pudibunda, statim fiat fleubotomia de vena cephalica, hoc est de illa vena subintra pedem et dicitur vena mulierum menstruorum, et tali tempore est se abstinendum a loco pestilentiae et a pestilentiam patientibus.

Et nota, quod pestilentia fiat et durat semel vel bis vel ter in septimana. Item nota de vespere cum introitu lecti suscipiantur lauri baccae, iuniperi, absinthei succum, comburatur in comodo dormitionis vestrae in sartagine de carbonibus igneis clausis fenestris comodi, et illum fumum attrahatis per os et nares et sitis sobrius de mane ad [tempus longum?] [1]. primum ferculum vestrum sit semper acetosum et utrumque [?] acetosum uti potestis, assumatis sicut sunt poma granata et cerusa fusca et per nullum eventum balnea communia intrabitis. Et si caput sentitis esse gravatum, sitis iocundus, mitis, affatus solatiosus. Nunquam graviter ymaginamini, et cum vobis dicitur de pestilentia, teneatis pro non dicto. Et cum mane de lecto surrexeritis, mox ante exitum comedatis de modica ruta recenti in aqua munda et depersata cum sale modico et postea sine intervallo comedatis nucem vel duas magnas. Item portabitis in manu aliquod odoriferum sicut pomum mambrae vel aliquid aliud. Explicit.

25. In manchem in der Einführungsart dem eben vorhergehenden Auszuge ähnlich, aber doch eine andere Überarbeitungsform darstellend, erscheint uns eine Zusammenstellung, die sich ein an anderer Stelle als solcher zu besprechender, für Wundarzneikunst literarisch interessierter Mediziner, Ulricus Eberhardus de Constancia, in einem ganz von ihm geschriebenen Sammelbande aufgeschrieben hat, der sich auf der Münchener Hof- und Staatsbibliothek befindet, ***Cod. lat. 259***, *Bl.* 180^{r}:

Nota aliqua subtilia, collecta ex dictis Avicennae, Galieni, Ypocratis, nec non aliorum grecorum medicorum contra pestilenciam continet. Primo, si apostema erexerit sub ascellis . . . et dicitur vena mulierum in menstro. Secundo valet multum prae omnibus pestilenciam evitare et a pestilencia pacientibus tantum. Tertio, interim quod pestilencia durat . . . comburantur in comodo dormitionis . . . quarto de mane esse sobrius . . . Quinto balneum debet evitari et hominum tumultus . . . Sexto, cum aliquis sentit corpus esse gravatum . . . Septimo debet de mane post exitum . . . duas magnas. Octavo portare in manu . . . aliquid aliud sit. Nota cum aliquis sentit aerem infectum se habentem vel quamlibet intoxicationem, sumat tyriacam in vino claro et puro vel in bona cerevisia, si vinum defuerit sumendo ad v. cocclearia et tyriaca ad duo grana pisae cum sanis. Balneo intrando, faciendo suas sudationes, gradatim in balneo et iterum post balneum sudat iacendo et debet dilligenter providere, ut tyriaca sumenti bene dissolvatur. Si aliquis velit sumere tyriacam ante comestionem, abstineat de nimio potu et comestione, quia deo adiuvante omnia pestifera per sumptionem evacuantur. Decimo est notandum, quod si aliquem aliquod

[1]) Verwischt.

apostema invaserit, sumat pomum unicum, non dividat, sed integre agarius [?] purgat, non perforando nisi in una parte, ut tyriaca intus fundatur, apponendo modicum de antiqua auxungia; qua apposita assetur ad ignem, quo assato ungatur apostema, statim movescit et sanitas pestilentico redditur. Undecimo aer est vitandus, quia aliquantum infectus est, ex quo omnis aer habet exsituationem penitus in pulmone, quia pulmo est membrum principale in homine, idem cavendus, quia inspiratio fit in animalibus ad refrigerandum cor et loca vicina cordi, undeque magis cavenda, sic maiori indiget respiratione, et cum hoc habeat pulmonem multum sanguineum et calidum, bonum est ipsi uti aere mundo et puro et sic etc.

26. Es sei hier auch angefügt der Wortlaut aus dem ***Ms. III. Q. 4.*** der Breslauer Universitätsbibliothek:

Nota breve compendium de melioribus dictis Galieni, Avicennae et Ypocratibus, graecorum medicorum de epydi⟨mi⟩a. Primo si aliquod apostema erigatur sub ascellis et sub brachijs statim fleub . . . locis glandinosis . . . in ygwinibus . . . secundo vero prae omnibus abstineatis a loco pestil . . . tertio vero interim quo pestis durat . . . ferculum semper sit acetosum . . . sentiat se gravatum . . . cum mane de lecto surgis . . . odoriferum sicut pomum ambrae . . . Item contra apostema noviter veniens cum febre recipiantur ruta, salvia, raphanum . . . et super apostema ponatur. Item ponatur sanguisuga ad apostema . . . recipiatur gallina nigra et pinguis et plumetur prope umibilicum et ponatur sic unica [viva?] ad apostema tenendo ibi ad bonam horam et tunc deponatur et si statim moritur, signum est, quod venenum est extractum.

27. Unter einer großen Anzahl anderer deutscher Pestratschläge, meist aus Süddeutschland und der Mitte des 15. Jahrhunderts entstammend, bringt der ***Cod. germ. 591*** der Münchener Hof- und Staatsbibliothek auf *Bl. 125*^{v} folgenden kleinen Nachklang zum „Missum imperatori".

„Ein kunig von vngern schickt dem babst[1]) diß nachgeschriben zů behalten.

Nym boley, beyfůß, linden bletter, glich in der grössin, vnd pulffers vnd müsch ymber vnd nim es iij tag nach ein ander

[1]) Wie lange diese Spielerei mit Namen Hochstehender als Absender und Empfänger eine beliebte Modesache blieb, dafür ein Beispiel aus der 2. Hälfte des 16. Jahrhunderts, gefunden im Archivio di Stato zu Neapel [Fascia 261 incartamento 10 A^{0} 1564, 20. Juli]: Ricetta ben provata contra la peste mandata dal Re di Spagna à la regina di Francia. Per far polvere. Myrrha fresca e ben' eletta. legno Aloe. Grani di mastice. terra sigillata. bolo armeno. garofoli, fior di noce moscati. Saffrano vero orientale. Di ciascun' un oncia e se ne fa polvere et conservasi dentro un sacco di Cerame. L'ottava d'un oncia con acqua rosa o aceto ben forte, farle sudare.

zu morgen jn der rechten mauß, so sind ir sicher lang zytt vor der pestelencz."

28. Eine deutsche Bearbeitung siehe bei CHRISTANNUS, weiter unten, Abschnitt 67.

Es sei hier auch gleich ein kleiner Nachtrag zum „Sinn der höchsten Meister von Paris" und zum brieflichen Ratschlag für die Frau von Plauen angefügt!

1. Der „Sinn der höchsten Meister von Paris für die Sterbung der Drüsen".

Ich habe seinerzeit an erster Stelle auf ein solches Pestschriftchen hingewiesen[1]) und später eine kleine Nachlese geliefert.[2]) Es hat von Paris nur den Namen genommen und mit dem Pestgutachten der Pariser Fakultät, dem „Visis effectibus", wie sein Anfang charakteristischerweise lautet, nichts zu tun.

Eine stark gekürzte Wiedergabe desselben fand ich in dem oben S. 59 (Nr. 21) schon kurz charakterisierten ***Ms. 934*** der Leipziger Universitätsbibliothek, *Bl. 191*[r]:

> Dyze arcztige wart gesant dem konige von francrich von den besten ereczten, dy czu paris warn.
>
> ¶ Weme dy druze uf swern, der neme senf vnnd halundir bletir vnd stoz ys mit yn andir vnnd lege ys dar uf.
>
> ¶ Ouch wer sich in der czyt dovor huten wil der neme salbin bletir, halundir blatir vnnd bram blatir, eyns alzo vil als des andren vnnd syde das yn wyne vnd schotte gestozen yngeber dar yn vnnd trincke das e. he. vs dem huze geyt.
>
> ¶ Item Nym rute, vigin vnd welsche nusse eyns alz vil als des andryn vnnd stoz iczlichs besundryn, dar nach stos ys mit yn andir vn ys alle morgen eyn bischin, e du vs dem hufs gest ꝛc.
>
> ¶ Ouch bestet dich krancheyt adir suche, wo das sy zo las dy menege adir czu hant.

Gleichfalls stark zusammengestrichen und anderes hervorhebend ist eine Fassung, die wieder einmal seine Heiligkeit den Papst als

---

[1]) Dies Archiv für Geschichte der Medizin, Bd. II, S. 379 ff.

[2]) Ebenda, Bd. IV, S. 192 ff. und in vorliegender Arbeit S. 111 ff.

Empfänger nennt, im ***Ms. 654*** der Universitätsbibliothek zu Münster (Bibl. Paulina), *Bl. 47ʳ*, geschrieben um 1500:

Item dise kunst gewart gesant vnserm vater dem pabst von der pesten erczney, dy do mocht gesein in aller welrt [!] fur den drüeß vnd fur dy pewlen vnd fur dy gift, dy do was, da man zalt von christi gepurt xiii hundert iar vnd nevn vnd xl iar [1349]. Welchen menschen sy wegriffen mit suchten der drueß vnd vor vergift dy den leüten kumen vnter dy uxen oder an dy pain oder anders wo hin, will der mensch genesen, So sol er nemen triakers, lorper vnd senff vnd leg eß auff dy drueß oder auff dy platern, so ist er genesen. Wer oder der vorgenanten sach nit mag gehaben, der nem rauten vnd essig vnd leg eß auff dy peull, so verswint ez zu hant.

4. **Der Brief an die Frau von Plauen wider die Pestilenz.**[1])

In der deutschen Foliohandschrift 216 der Münchener Hof- und Staatsbibliothek, die zu Ende des 15. Jahrhunderts geschrieben ist (***cgm 216***), steht auf der Rückseite von *Bl. 19* und der 1. Spalte der Vorderseite von *Bl. 20* der Brief aus Prag an die Frau von Plauen in etwas erweiterter Gestalt. Beachtenswert ist dabei vor allem die Jahrzahl 82, also doch wohl 1382, die mir sonst noch nicht bei diesem Schriftstück begegnet ist, aber da es sich um ein Pestjahr handelt, mancherlei Wahrscheinlichkeit für sich hat.

Das ist der brieff den des Rômischen kunigs Artz hat gesannd der edelen frawen von palaw für den gemainen prechen der pestilentz 82⁰.

Item wen die werden zwischen den schultern, der sol lassen mit zwaien kopffen under den schultern und dem schlos.

Item wen sie werden an dem hals oder an dem haubt, der soll lassenn an der haubt ader.

Item wen sy wern under den lingken arm, der sol lassen die milcz ader zwischen dem mi⟨n⟩sten vinger und dem ungenanten an der selben seitten.

Item wen sy werden an der rechten seitten, der sol lassen die lungenn ader zwischen dem ungenanten vinger und dem mitlen an der selben Seitten.

Item wem sy werden an dem hertzen, der sol lassenn die miltz ader an der Rechten handt zwischen dem minsten vinger und dem ungenanten.

---

[1]) Vgl. Studien zur Geschichte der Medizin, Heft 8, S. 192—199; dies Archiv für Geschichte der Medizin, Bd. IV, S. 203.

Et nota, quod pestilentia fiat et durat semel vel bis vel ter in septimana. Item nota de vespere cum introitu lecti suscipiantur lauri baccae, iuniperi, absinthei succum, comburatur in comodo dormitionis vestrae in sartagine de carbonibus igneis clausis fenestris comodi, et illum fumum attrahatis per os et nares et sitis sobrius de mane ad [tempus longum?][1]). primum ferculum vestrum sit semper acetosum et utrumque [?] acetosum uti potestis, assumatis sicut sunt poma granata et cerusa fusca et per nullum eventum balnea communia intrabitis. Et si caput sentitis esse gravatum, sitis iocundus, mitis, affatus solatiosus. Nunquam graviter ymaginamini, et cum vobis dicitur de pestilentia, teneatis pro non dicto. Et cum mane de lecto surrexeritis, mox ante exitum comedatis de modica ruta recenti in aqua munda et depersata cum sale modico et postea sine intervallo comedatis nucem vel duas magnas. Item portabitis in manu aliquod odoriferum sicut pomum mambrae vel aliquid aliud. Explicit.

25. In manchem in der Einführungsart dem eben vorhergehenden Auszuge ähnlich, aber doch eine andere Überarbeitungsform darstellend, erscheint uns eine Zusammenstellung, die sich ein an anderer Stelle als solcher zu besprechender, für Wundarzneikunst literarisch interessierter Mediziner, Ulricus Eberhardus de Constancia, in einem ganz von ihm geschriebenen Sammelbande aufgeschrieben hat, der sich auf der Münchener Hof- und Staatsbibliothek befindet, ***Cod. lat. 259***, *Bl. 180*^{r}:

Nota aliqua subtilia, collecta ex dictis Avicennae, Galieni, Ypocratis, nec non aliorum grecorum medicorum contra pestilenciam continet. Primo, si apostema erexerit sub ascellis ... et dicitur vena mulierum in menstro. Secundo valet multum prae omnibus pestilenciam evitare et a pestilencia pacientibus tantum. Tertio, interim quod pestilencia durat ... comburantur in comodo dormitionis ... quarto de mane esse sobrius ... Quinto balneum debet evitari et hominum tumultus ... Sexto, cum aliquis sentit corpus esse gravatum ... Septimo debet de mane post exitum ... duas magnas. Octavo portare in manu ... aliquid aliud sit. Nota cum aliquis sentit aerem infectum se habentem vel quamlibet intoxicationem, sumat tyriacam in vino claro et puro vel in bona cerevisia, si vinum defuerit sumendo ad v. cocclearia et tyriaca ad duo grana pisae cum sanis. Balneo intrando, faciendo suas sudationes, gradatim in balneo et iterum post balneum sudat iacendo et debet dilligenter providere, ut tyriaca sumenti bene dissolvatur. Si aliquis velit sumere tyriacam ante comestionem, abstineat de nimio potu et comestione, quia deo adiuvante omnia pestifera per sumptionem evacuantur. Decimo est notandum, quod si aliquem aliquod

[1]) Verwischt.

apostema invaserit, sumat pomum unicum, non dividat, sed integre agarius [?] purgat, non perforando nisi in una parte, ut tyriaca intus fundatur, apponendo modicum de antiqua auxungia; qua apposita assetur ad ignem, quo assato ungatur apostema, statim movescit et sanitas pestilentico redditur. Undecimo aer est vitandus, quia aliquantum infectus est, ex quo omnis aer habet exsituationem penitus in pulmone, quia pulmo est membrum principale in homine, idem cavendus, quia inspiratio fit in animalibus ad refrigerandum cor et loca vicina cordi, undeque magis cavenda, sic maiori indiget respiratione, et cum hoc habeat pulmonem multum sanguineum et calidum, bonum est ipsi uti aere mundo et puro et sic etc.

26. Es sei hier auch angefügt der Wortlaut aus dem ***Ms. III. Q. 4.*** der Breslauer Universitätsbibliothek:

Nota breve compendium de melioribus dictis Galieni, Avicennae et Ypocratibus, graecorum medicorum de epydi⟨mi⟩a. Primo si aliquod apostema erigatur sub ascellis et sub brachijs statim fleub . . . locis glandinosis . . . in ygwinibus . . . secundo vero prae omnibus abstineatis a loco pestil . . . tertio vero interim quo pestis durat . . . ferculum semper sit acetosum . . . sentiat se gravatum . . . cum mane de lecto surgis . . . odoriferum sicut pomum ambrae . . . Item contra apostema noviter veniens cum febre recipiantur ruta, salvia, raphanum . . . et super apostema ponatur. Item ponatur sanguisuga ad apostema . . . recipiatur gallina nigra et pinguis et plumetur prope umibilicum et ponatur sic unica [viva?] ad apostema tenendo ibi ad bonam horam et tunc deponatur et si statim moritur, signum est, quod venenum est extractum.

27. Unter einer großen Anzahl anderer deutscher Pestratschläge, meist aus Süddeutschland und der Mitte des 15. Jahrhunderts entstammend, bringt der ***Cod. germ. 591*** der Münchener Hof- und Staatsbibliothek auf *Bl. 125*^{v} folgenden kleinen Nachklang zum „Missum imperatori".

„Ein kunig von vngern schickt dem babst[1]) diß nachgeschriben zů behalten.

Nym boley, beyfůß, linden bletter, glich in der grössin, vnd pulffers vnd müsch ymber vnd nim es iij tag nach ein ander

[1]) Wie lange diese Spielerei mit Namen Hochstehender als Absender und Empfänger eine beliebte Modesache blieb, dafür ein Beispiel aus der 2. Hälfte des 16. Jahrhunderts, gefunden im Archivio di Stato zu Neapel [Fascia 261 incartamento 10 A^{0} 1564, 20. Juli]: Ricetta ben provata contra la peste mandata dal Re di Spagna à la regina di Francia. Per far polvere. Myrrha fresca e ben' eletta. legno Aloe. Grani di mastice. terra sigillata. bolo armeno. garofoli, fior di noce moscati. Saffrano vero orientale. Di ciascun' un oncia e se ne fa polvere et conservasi dentro un sacco di Cerame. L'ottava d'un oncia con acqua rosa o aceto ben forte, farle sudare.

zu morgen jn der rechten mauß, so sind ir sicher lang zytt vor der pestelencz."

28. Eine deutsche Bearbeitung siehe bei Christannus, weiter unten, Abschnitt 67.

Es sei hier auch gleich ein kleiner Nachtrag zum „Sinn der höchsten Meister von Paris“ und zum brieflichen Ratschlag für die Frau von Plauen angefügt!

1. Der „Sinn der höchsten Meister von Paris für die Sterbung der Drüsen“.

Ich habe seinerzeit an erster Stelle auf ein solches Pestschriftchen hingewiesen[1]) und später eine kleine Nachlese geliefert.[2]) Es hat von Paris nur den Namen genommen und mit dem Pestgutachten der Pariser Fakultät, dem „Visis effectibus“, wie sein Anfang charakteristischerweise lautet, nichts zu tun.

Eine stark gekürzte Wiedergabe desselben fand ich in dem oben S. 59 (Nr. 21) schon kurz charakterisierten ***Ms. 934*** der Leipziger Universitätsbibliothek, *Bl. 191*^{r}:

Dyze arcztige wart gesant dem konige von francrich von den besten erczten, dy czu paris warn.

¶ Weme dy druze uf swern, der neme senf vnnd halundir bletir vnd stoz ys mit yn andir vnnd lege ys dar uf.

¶ Ouch wer sich in der czyt dovor huten wil der neme salbin bletir, halundir blatir vnnd bram blatir, eyns alzo vil als des andren vnnd syde das yn wyne vnd schotte gestozen yngeber dar yn vnnd trincke das e. he. vs dem huze geyt.

¶ Item Nym rute, vigin vnd welsche nusse eyns alz vil als des andryn vnnd stoz iczlichs besundryn, dar nach stos ys mit yn andir vn ys alle morgen eyn bischin, e du vs dem hufs gest ꝛc.

¶ Ouch bestet dich krancheyt adir suche, wo das sy zo las dy menege adir czu hant.

Gleichfalls stark zusammengestrichen und anderes hervorhebend ist eine Fassung, die wieder einmal seine Heiligkeit den Papst als

---

[1]) Dies Archiv für Geschichte der Medizin, Bd. II, S. 379ff.

[2]) Ebenda, Bd. IV, S. 192ff. und in vorliegender Arbeit S. 111ff.

Empfänger nennt, im ***Ms. 654*** der Universitätsbibliothek zu Münster (Bibl. Paulina), *Bl.* 47^r, geschrieben um 1500:

Item dise kunst gewart gesant vnserm vater dem pabst von der pesten erczney, dy do mocht gesein in aller welrt [!] fur den drüeß vnd fur dy pewlen vnd fur dy gift, dy do was, da man zalt von christi gepurt xiii hundert iar vnd nevn vnd xl iar [1349]. Welchen menschen sy wegriffen mit suchten der drueß vnd vor vergift dy den leüten kumen vnter dy uxen oder an dy pain oder anders wo hin, will der mensch genesen, So sol er nemen triakers, lorper vnd senff vnd leg eß auff dy drueß oder auff dy platern, so ist er genesen. Wer oder der vorgenanten sach nit mag gehaben, der nem rauten vnd essig vnd leg eß auff dy peull, so verswint ez zu hant.

4. **Der Brief an die Frau von Plauen wider die Pestilenz.**[1])

In der deutschen Foliohandschrift 216 der Münchener Hof- und Staatsbibliothek, die zu Ende des 15. Jahrhunderts geschrieben ist (***cgm 216***), steht auf der Rückseite von *Bl. 19* und der 1. Spalte der Vorderseite von *Bl. 20* der Brief aus Prag an die Frau von Plauen in etwas erweiterter Gestalt. Beachtenswert ist dabei vor allem die Jahrzahl 82, also doch wohl 1382, die mir sonst noch nicht bei diesem Schriftstück begegnet ist, aber da es sich um ein Pestjahr handelt, mancherlei Wahrscheinlichkeit für sich hat.

Das ist der brieff den des Rômischen kunigs Artz hat gesannd der edelen frawen von palaw für den gemainen prechen der pestilentz 82^0.

Item wen die werden zwischen den schultern, der sol lassen mit zwaien kopffen under den schultern und dem schlos.

Item wen sie werden an dem hals oder an dem haubt, der soll lassenn an der haubt ader.

Item wen sy wern under den lingken arm, der sol lassen die milcz ader zwischen dem mi⟨n⟩sten vinger und dem ungenanten an der selben seitten.

Item wen sy werden an der rechten seitten, der sol lassen die lungenn ader zwischen dem ungenanten vinger und dem mitlen an der selben Seitten.

Item wem sy werden an dem hertzen, der sol lassenn die miltz ader an der Rechten handt zwischen dem minsten vinger und dem ungenanten.

---

[1]) Vgl. Studien zur Geschichte der Medizin, Heft 8, S. 192—199; dies Archiv für Geschichte der Medizin, Bd. IV, S. 203.

Item wen sy werden an der lingtten seiten In den haidruesen oder an dem pain, der sol lassen die gicht oder zwischen der klain zehen und der nagsten dapey.

Item wen sy werden pey den haydrusen an der rechten seiten oder an dem pain der sol lassenn die frawen oder In wendig an dem fueß vnder der engkel.

Item wen sy werden an dem Rugke der sol lassen die groffen ader auf der grossen Zehenn.

(„Remedia contra pestis", Überschrift der 2. Spalte.)

Item wem sy auf varn, der da genesen wil, der nem seniff und holler pletter wol mit ain ander gestossenn und legs dar auff.

Item wer sich In der Zeit hutten will, der nem Salua pletter und praper pleter und holler pletter alles gleich und sewt das mit gutten lauttrem wein und thue dar zu gestossenn Imber und tringk das nuechter, ee er aus seinem gemach get.

Item allerlaw pawn frucht sein nitt gůt, on walsch nuß allain.

Item hut dich vor vbrigem essenn und tringken und nutz essig in allerlay speis, und die speis sol dewich sein.

Item alle morgen, Ee dw aus dem Haws gest, soltu dich waschen under denn augen, doch ain wenig triagkars darzu zertriben sey und hut dich, das er dir in die augen nit kumbt.

Item enpfintz tu an dir kranckhait, wo das sey, so laß zu handt die median ader und hut dich vor den, diė de trueß haben, und beleib nit hinder villewtts, die da hin und her gestiment sein.

Item veigen, Rautten und walschnuß als gleichs und stos yeder besunder, darnach stoß alle trew durch ainander und thue es In ain puchsen, und all morgeṅ ain wenig davon nuechter, das bewart dich vor der gift.

Item wer da schlaf Ee und man Im last, den hilft es nit zu wellicher Zeit es den menschen an kumbt der sol sich mit vleiß vor schlaff hueten.

[Bl. 20^{r}.] Allia Remedia contra pestem.

Item wen der prechen seinen ganng hat, der da genant ist pestilencia, so sol man nemen al morgen ain gerosts oder gepadt prot auf ainem essig und das von aller erst essen; man sol auch zu yeder richt essig prauchen.

Item man sol sich hueten vo̊r allem dem, das suchtig ist und vor wasser pad; dan wasserpadt und vill crengkis [?] pringt plodigkait und ain merung des geprechens.

Item solls speis, das da hiczt und di veichtigkait austreibt, ist pesser.

Item Ir sold wissen, das In alten leutten mer ist trugken dan feuchtigkait, derumb sterben die Iungen ee dan die Alten.

Item man soll essen, was vill hiczt und truckent, vill gepratten vogl. Aber was vogel in den wassern gen, dy sein all suchtig und tod schad, als antten, genns und den selben gleich.

Item das man nem ain essig In ain swamlin und halt es fur die nasenn.

Item man soll an den endenn alle nacht und des morgens In seiner schlaff kamer nem kranbitgen mit holtz mit tall wirmet loberber, Eysenkrwdt und wen das fewre pringt von den stucken, so soll man die venster auf thun und sol den Rauch hinaus lassenn, und wenn der Rauch vergangen ist, so sol man alle venster rain zu tun.

Der will gottes geschech Allzeit mit unns armen sunder.

Weit kürzer gefaßt findet sich der Sendbrief im ***Ms. 650*** der Universitätsbibliothek zu Münster i. W. auf *Bl.* 8^r—9^r [8°] von einer Hand aus dem Anfange des 16. Jahrhunderts:

„Item das ist der brieff des römischen keysers arczt sandt der edlen frawen von plawen, wy man lasen sol die süche der pestilencz.

Wem eß auffar an dem halß oder an dem heubt, der soll lassen heubt adern auff beyden dumen . . . rechten arm lincken arm . . . dem herczen . . . der rechten seyten . . . lincken seyten . . . zwischen den schuldern . . . an dem rucke . . . Welchem menschen die truß vom erst uff faren oder an kumen der soll lassen vonn stund, weliche zeyt eß sey, eß sey tag oder nacht ee dan er wit⟨er⟩ schlefft, so hilfft eß von stundt, ader wan er schleffet so hilf eß nicht, eß kummet aber selden, daß eß hilft.

Auch sol man ytzlich mensch in der zeyt der pestilencie nüchtern vil gebrüchen vonn essig wol gemist vnnd vonn wermut vnd rutten oder brots, daß man in wein essig leget vnnd gessen nüchtern oder mermut [!] mit winessig gegessen oder fur die nassen geleget vnnd dick der fur gehalden oder sich mit win essig vnder den augen bestreichen vmb der besser lufft willen.“

Auf den offenbar für besonders wichtig gehaltenen Abschnitt über die Aderlaßstellenwahl eingeengt findet sich der Brief an die Frau von Plauen auch im schon mehrfach genannten ***Ms. 934*** der Leipziger Universitätsbibliothek, *Bl.* 190^v. Als Briefschreiberin ist hier gar die „römische Königinn“ genannt oder wenigstens als Übersenderin der ärztlichen Ratschläge. Der Send-

brief gewann derart noch eine eindrucksvollere Folie, wenn auch nicht gerade an Authentizität.

Dys ist der brief, den der romischin konigynen arczt hat gesant der ediln vrowen von plauwen vor dy pestilencia.

¶ Weme dy druze werden zwischin den schulderen, der sal lazyn mit czwen kopphyn czwischen den schuldren vndir dem slosse.

¶ Weme sy werden an dem houbte adir an dem halze, der sol lassin dy houbt adir uf beyden dumen.

¶ Weme sy werdin an der rechten syten adir an dem arme, der sal lassin dy lung adir czwischen dem kleynen fingir vnd dem namelozen.

¶ Weme sy werden an der linken syten ader an dem arme, der sal lassin dy milcz adir czwischen dem namelozin fingir vnd dem mittilstin.

¶ Weme sy werdin an dem herczen, der sal lazin dy milcz adir an der rechten hantt.

¶ Weme sy werden an dem rechten beyne adir in den hegedruzen, der sal lassin dy vrowen adir ynnewennig des fusis.

¶ Weme sy werden an dem linken beyne adir in den hegedruzen, der sal lassen dy gicht adir czwischen der mynstin cze vnnd der nesten.

¶ Weme sy werden an dem rucken, der sal lassin dy adir dy da geyt obir dy groze cze.

¶ vnd wer da sleft, wen man ym lest, dem hilft ys nicht.

61. **Die Pestschrift des Magister Gallus (Mistr Havel) in Prag.**

Er lebte in der Mitte des 14. Jahrhunderts und vielleicht noch bis an die Grenze des letzten Viertels. Schon Jos. Ritter von Hasner hat sich in seiner literarhistorischen Ferienstudie über die älteste Medizin in Böhmen im Jahrgang 1866 der Prager Vierteljahrschrift (Bd. XC), S. 13f., eingehender mit ihm beschäftigt. In der Zeit des schwarzen Todes scheint er neben dem betagten Magister Walther, der schon König Johanns Leibarzt gewesen war, am Hofe Karls IV. Anstellung gefunden zu haben; in den Akten der jungen Hochschule ist sein Name bei der medizinischen Fakultät nicht zu finden.

Magister Gallus scheint Kanonikus in Strahov gewesen zu sein, wenigstens heißt er des Öfteren „Magister Gallus de Strahov“, aber auch „de Sumo“ oder „de Monte Syon“. Ein Gesundheitsregimen für König Karl ist im *Ms. IV. Fe. 29* der Fürstlich

LOBKOWITZschen Familienbibliothek in Raudnitz a. d. Elbe erhalten, wo es etwas über 5 Quartseiten einnimmt. Die dortige Abschrift scheint etwa aus dem Jahre 1390 zu stammen. FRIEDR. MÜLLER hat es 1819 nach diesem Manuskript zu Prag ediert, „Vitae vivendae ratio in grat. Caroli IV. a mag. Gallo medico et mathematico conscripta“, aber nicht allenthalben ist seine Lesung völlig einwandfrei; überdies ist das Schriftchen sehr selten, eine Neuedition wäre also wohl zu empfehlen.

Auf den „Tractatus urinarum“ des Magister GALLUS (HAVEL[1]) DE STRAHOV komme ich ein andermal eingehend zu sprechen; er ist in einer ganzen Reihe von Handschriften überliefert.

In einem Manuskript aus der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts. welches das Benediktinerstift St. Paul im Lavanttal besitzt, signiert ***Ms. 26. 4. 21***, traf ich auf *Bl. 6* auf Spuren von Magister GALLUS schriftstellerischer Tätigkeit. Ein kleiner Traktat ist dort überschrieben:

> Aquae infrascriptae et eorum virtutes sunt probatae a magistro Gallo de Monte Syon, valentissimo phisico imperatoris, quibus multos curavit expertissime et in sui memoriam eas infrascriptas tradidit.

Er enthält auch tschechische Pflanzennamen und wird gelegentlich hier im Archiv zum Abdruck kommen.[2])

Hier hat uns eine Pestschrift zu beschäftigen, die unter seinem Namen geht. Ich habe schon S. 198 des IV. Bandes dieses Archives darauf hingewiesen, daß manche Handschriften das „Missum imperatori“ dem Magister GALLUS zuschreiben, z. B. das ***Ms. 54. h. 3.*** der Bibliothek des Wiener Schottenstiftes (*Bl. 245*). Wir wissen aber nicht, ob GALLUS noch 1371 am Leben war.[3]) Auch ein Leipziger Kodex,

[1]) Ich habe für diese czechische Bezeichnung keine andere Unterlage als eine gelegentliche Erwähnung von SCHRUTZ. Dagegen habe ich handschriftlich die Benennung „Mag. Gallus de Hradecz Reginae“ gefunden.

[2]) Nicht genauer untersucht habe ich, was es mit angeblichen Prophezeiungen des Magisters GALLUS auf sich hat, die auf das Königreich Böhmen sich beziehen. (Inc.: „Hoc Regnum Bohemiae . . .“) Ich bin bei der Durchsicht des Cod. Voss. lat. Q. 27 in Leiden auf Bl. 159 darauf gestoßen. Die Schlußnotiz besagt: „Hec magister Gallus, astronomus, prophetavit ante miserabiles et crudeles perturbationes et dissensiones incursum in regnum memoratum, quae incepta sunt circa annos domini M°cccc°xviij° et deus scit finem“, offenbar die Hussitenkriege meinend. Astrologen waren damals ja alle großen und kleinen Ärzte.

[3]) S. 199, Zeile 8, steht versehentlich „schon“ statt „noch“.

der fast ausschließlich Bohemica aus der Mitte des 15. Jahrhunderts enthält, ***Ms. 1328,*** bringt das „Missum imperatori“ unter des Magister Gallus Namen mit einer etwas gekürzten Einleitung, sonst aber fast absolut mit dem verbreiteten Texte übereinstimmend, auf *Bl. 131* („*123*“)r und sonderbarerweise direkt nach einer anderen, sehr erweiterten Fassung, die wir oben kennen gelernt haben. Das unter Gallus’ Namen gehende Schriftstück hat hier, auszugsweise gegeben, folgende Form:

> Medicina magistri Galli contra pestilenciam ex dictis magistrorum Galieni, Avicennae, Ypocratis medicorum graecorum experta.
>
> Primo si aliquid apostema erigitur super ascellas, hoc est infra brachium, statim fleubotomia est facienda eodem brachio in vena mediana. Si autem ipsa fuerit in locis glandinosis, hoc est in tymporibus vel retro aures, statim fiat fleubotomia de cephalica, quae est inter policem et indicem. Si . . . in genubus . . . et dicitur vena mulierum menstruatarum. Secundo abstineat se a loco pestilenciae et ab hiis pacientibus pestilenciam. Tercio quamdiu pestilencia viget . . . suscipiantur lauribacci . . . et istum fumum attrahite per os et nares. Quarto sitis sobrius mane . . . et cerusa fusca. Per nullum eventum balnea comunia intretis. Quinto si corpore esse sentitis gravatum . . . Sexto si vobis dicetur de pestilentia . . . Septimo et ultimo cum de mane surrexeritis de lecto moxante comodi exitum comedatis de modica ruta recenti in aqua munda tincta et aspersa modico salis et postea modico intervallo comedatis unam nucem magnam vel duas. Item semper portetis in manu aliquid odoriferum, sicud est pomum ambre proprie thesim appel [?].

Besonderen Wert möchte ich darauf legen, daß ihn auch das *Ms. X. A. 4* der Prager Universitätsbibliothek (Bl. 168v), wie wir oben gesehen haben, zum „Missum imperatori“ als Verfasser nennt.

Es scheint also doch vieles dafür zu sprechen, daß Magister Gallus wirklich der Verfasser des Sendbriefes über Pestbehandlung und -Prophylaxe gewesen ist, der so große Verbreitung gefunden hat, oder daß wenigstens diese Anweisungen indirekt auf ihn zurückgehen; er wäre damit der Autor einer der erfolgreichsten Pestanweisungen bald nach dem „schwarzen Tode“.

Von den Autorennamen, die sonst im Zusammenhange mit dem „Missum imperatori“ genannt werden, lassen sich auch noch andere mit einiger Wahrscheinlichkeit mit Prager Dozenten identifizieren.

Den „Armenius optimus medicus" könnte man in Hermannus de Ravensperg wiederfinden (1379 Dr. med.), von dem Hasner, a. a. O., S. 16f., gehandelt hat; allerdings darf man dabei auch den Frankfurter Arzt „Jakob von Armenien" nicht übersehen, den Kriegk im I. Band seines „Deutschen Bürgertums", S. 37, ausgegraben hat. Auch „Meister Peter, des Kaisers Arzt"[1]) ist in einem „Magister Petrus plebanus eccl. Lygnicensis, Mag. in artibus et baccalarius in medicinis" vielleicht wiederzuerkennen, der am 21. April 1367 in der Prager Artistenfakultät Aufnahme fand. Er ist auch als Meister Peter in einem deutschen Traktat über Eichenmistel uns begegnet. Doch zurück zu Gallus!

Wesentlich anders als das Missum imperatori präsentiert sich ein Schriftstück über die Pest, das gleichfalls des Magister Gallus Namen trägt, in einer Handschrift der Berliner Kgl. Bibliothek, das früher in den Händen der bayerischen Ärzte Mag. Sigmund Gotzkircher und Dr. Johann Finck sich befand, ***Ms. lat. Fol. 88,***[2]) *Bl. 98*^{r}, wo es folgendermaßen heißt:

Remedium quando apostema aliquem invadit in pestilencia.

De tyriaca de terra sigillata sumetis ante comestionem pro una vice ad quantitatem vnius nucis avellanae et non alio tempore, quia si contingeret, quod sumeretis cibum infectum, statim sequeretur vomitus, sed si non esset infectus, tunc nichil sentiretur, nec aliqua nausea veniret. De tyriaca maiori sumetis, quando volueritis balneari in mane et ieiuno stomacho, ad quantitatem etiam unius nucis avellanae, distemperando eam cum decoctione vini, salviae, rutae, gencianae et lauribacarum; et hoc fiat summo mane. Et nichil aliud sumendo intrabitis balneum et balneamini in calore lento, sic tamen, quod possitis bene sudare. Sed si nolletis balneari, tunc sumeretis eam in lecto iacendo et cooperire se optime cum pannis vel pellibus, quod possitis in lecto bene sudare et in fine sudorem optime extergere cum panno lineo, bene calefacto. Iste est modus praeservativus. Sed si accederet, quod apostema sentiretur oriri, tunc statim minuendus esset sanguis de eadem parte sicut oriri inciperet, ut si oriretur seu erumpet in dextra parte sub ascellis vel in collo, tunc statim minuendus esset sanguis de

[1]) Vgl. Nr. 12, Bd. IV dieses Archives, S. 399. (Er kommt auch als „Meister Peter, der Kaiserin Arzt" vor.)

[2]) V. Rose, Verzeichnis der lateinischen Handschriften, 2. Band, 3. Abteilung, Berlin 1905, Nr. 908, S. 1088—1098; vgl. auch das bei der vorigen Nummer Gesagte.

der fast ausschließlich Bohemica aus der Mitte des 15. Jahrhunderts enthält, ***Ms. 1328,*** bringt das „Missum imperatori“ unter des Magister Gallus Namen mit einer etwas gekürzten Einleitung, sonst aber fast absolut mit dem verbreiteten Texte übereinstimmend, auf *Bl. 131* („*123*“)^{r} und sonderbarerweise direkt nach einer anderen, sehr erweiterten Fassung, die wir oben kennen gelernt haben. Das unter Gallus' Namen gehende Schriftstück hat hier, auszugsweise gegeben, folgende Form:

> Medicina magistri Galli contra pestilenciam ex dictis magistrorum Galieni, Avicennae, Ypocratis medicorum graecorum experta.
>
> Primo si aliquid apostema erigitur super ascellas, hoc est infra brachium, statim fleubotomia est facienda eodem brachio in vena mediana. Si autem ipsa fuerit in locis glandinosis, hoc est in tymporibus vel retro aures, statim fiat fleubotomia de cephalica, quae est inter policem et indicem. Si . . . in genubus . . . et dicitur vena mulierum menstruatarum. Secundo abstineat se a loco pestilenciae et ab hiis pacientibus pestilenciam. Tercio quamdiu pestilencia viget . . . suscipiantur lauribacci . . . et istum fumum attrahite per os et nares. Quarto sitis sobrius mane . . . et cerusa fusca. Per nullum eventum balnea comunia intretis. Quinto si corpore esse sentitis gravatum . . . Sexto si vobis dicetur de pestilentia . . . Septimo et ultimo cum de mane surrexeritis de lecto moxante comodi exitum comedatis de modica ruta recenti in aqua munda tincta et aspersa modico salis et postea modico intervallo comedatis unam nucem magnam vel duas. Item semper portetis in manu aliquid odoriferum, sicud est pomum ambre proprie thesim appel [?].

Besonderen Wert möchte ich darauf legen, daß ihn auch das *Ms. X. A. 4* der Prager Universitätsbibliothek (Bl. 168^{v}), wie wir oben gesehen haben, zum „Missum imperatori“ als Verfasser nennt.

Es scheint also doch vieles dafür zu sprechen, daß Magister Gallus wirklich der Verfasser des Sendbriefes über Pestbehandlung und -Prophylaxe gewesen ist, der so große Verbreitung gefunden hat, oder daß wenigstens diese Anweisungen indirekt auf ihn zurückgehen; er wäre damit der Autor einer der erfolgreichsten Pestanweisungen bald nach dem „schwarzen Tode“.

Von den Autorennamen, die sonst im Zusammenhange mit dem „Missum imperatori“ genannt werden, lassen sich auch noch andere mit einiger Wahrscheinlichkeit mit Prager Dozenten identifizieren.

Den „Armenius optimus medicus" könnte man in Hermannus de Ravensperg wiederfinden (1379 Dr. med.), von dem Hasner, a. a. O., S. 16f., gehandelt hat; allerdings darf man dabei auch den Frankfurter Arzt „Jakob von Armenien" nicht übersehen, den Kriegk im I. Band seines „Deutschen Bürgertums", S. 37, ausgegraben hat. Auch „Meister Peter, des Kaisers Arzt"[1]) ist in einem „Magister Petrus plebanus eccl. Lygnicensis, Mag. in artibus et baccalarius in medicinis" vielleicht wiederzuerkennen, der am 21. April 1367 in der Prager Artistenfakultät Aufnahme fand. Er ist auch als Meister Peter in einem deutschen Traktat über Eichenmistel uns begegnet. Doch zurück zu Gallus!

Wesentlich anders als das Missum imperatori präsentiert sich ein Schriftstück über die Pest, das gleichfalls des Magister Gallus Namen trägt, in einer Handschrift der Berliner Kgl. Bibliothek, das früher in den Händen der bayerischen Ärzte Mag. Sigmund Gotzkircher und Dr. Johann Finck sich befand, ***Ms. lat. Fol. 88,***[2]) *Bl. 98*r, wo es folgendermaßen heißt:

Remedium quando apostema aliquem invadit in pestilencia.

De tyriaca de terra sigillata sumetis ante comestionem pro una vice ad quantitatem vnius nucis avellanae et non alio tempore, quia si contingeret, quod sumeretis cibum infectum, statim sequeretur vomitus, sed si non esset infectus, tunc nichil sentiretur, nec aliqua nausea veniret. De tyriaca maiori sumetis, quando volueritis balneari in mane et ieiuno stomacho, ad quantitatem etiam unius nucis avellanae, distemperando eam cum decoctione vini, salviae, rutae, gencianae et lauribacarum; et hoc fiat summo mane. Et nichil aliud sumendo intrabitis balneum et balneamini in calore lento, sic tamen, quod possitis bene sudare. Sed si nolletis balneari, tunc sumeretis eam in lecto iacendo et cooperire se optime cum pannis vel pellibus, quod possitis in lecto bene sudare et in fine sudorem optime extergere cum panno lineo, bene calefacto. Iste est modus praeservativus. Sed si accederet, quod apostema sentiretur oriri, tunc statim minuendus esset sanguis de eadem parte sicut oriri inciperet, ut si oriretur seu erumpet in dextra parte sub ascellis vel in collo, tunc statim minuendus esset sanguis de

[1]) Vgl. Nr. 12, Bd. IV dieses Archives, S. 399. (Er kommt auch als „Meister Peter, der Kaiserin Arzt" vor.)

[2]) V. Rose, Verzeichnis der lateinischen Handschriften, 2. Band, 3. Abteilung, Berlin 1905, Nr. 908, S. 1088—1098; vgl. auch das bei der vorigen Nummer Gesagte.

brachio dextro de vena epatica. Et si erumpet in parte sinistra tunc idem esset faciendum in parte sinistra, vel si erumperet in ingwine in parte dextra, tunc sangwis minuendus esset de pede de eadem parte sicut supra de vena muliebri sub talo, semper eiusdem partis sicut oritur apostema. Et statim eadem nocte hora matutina sumenda esset tyriaca maior, sicut supra dictum est, et etiam eadem modo. Super omnia autem modus praeservativus est, ut cum omni diligentia praecaveatur omnis cibus et omnis res, quae sumi debet a toxico et potus similiter praecaveatur, qui infici possit, quia nec virtus coelestis, nec elementorum infeccio est in causa huius mortis et necis pessimae.

Haec magister Gallus de praga.

Wir werden dies Schriftstück weiter unten als einen puren Auszug aus einem anderen Pestregimen doppelten Umfanges kennen lernen, das dort unter dem an das Ende gesetzten Namen des Magister Christianus zu gehen scheint; doch kann die Unterschrift des vorhergehenden Missum imperatori, s. oben S. 60, auch zu dem Folgenden bezogen werden, während allerdings die weiter unten zu ersehende Unterschrift des hier mitgeteilten Remedium ohne Zwang nicht für das dann weiter noch folgende Pestmaterial gelten kann. Es liegt also doch am nächsten, anzunehmen, daß die Zuteilung des „Remedium, quando apostema aliquem invadit in pestilentia" an Gallus nur versehentlich erfolgt ist.

62. **Ein kleines Pestregimen,**

das dem „Missum imperatori" und dem sonst unter Magister Gallus' Namen Überlieferten, allerdings auch anderem schon hier Publizierten inhaltlich nahe steht, füge ich hier an. Es steht in dem oben schon gekennzeichneten, aus Böhmen stammenden ***Ms. 934*** der Leipziger Universitätsbibliotkek, *Bl. 190*^{r}.

R. omni mane novem pillulas pestilentiales. Item etiam de metridatis ad quantitatem fabae magnae, quando non recipitis pillulas pestilentiales. Item etiam similiter de tyriaca, quando non recipitis aliud horum ad quantitatem fabae, tunc ⟨ex⟩spectate diucius cum prandio. Item non paciamini sitim neque famem et tamen non replete vos nimium; sit cibus plerumque assatus cum condimento de aceto. Item vitate omnes carnes antiquas salitas similiter et pisces. Item vitate omnes fructus et omnia dulcia. Item vitate omnes caules. Item vitate omnia lacticinia praeterquam lacte acetoso, quod valet tam in via

praeseruativa quam curativa. Item trahatis pluries sanguinem, iam de manu, iam de pede et modicum sicut scitis. Item ante omnia valet, ut purgaremini secundum vestri indigenciam. Item vitate omnia loca pestilentialia et conuersaciones hominum de locis eisdem. Item non exercitamini nimium. Item vitate coytum. Item vitate balnea omnimode. Item sitis ante omnia bonae mentis et non grillosus et cum forti et magno et glorioso deo amici componitis, qui est magister summus. hoc est medicina in omni eciam eventu.

63. **Regimen tempore pestilenciali.**

Unter dieser Überschrift faßt die Quarthandschrift ***I. G. 23*** der Prager Universitätsbibliothek, *Bl.* 159^{v}—160^{v}, verschiedene kleine Peststücke zusammen, die zum Teil auch anderwärts sich erhalten haben. Am Ende gibt der Schreiber als Niederschriftsdatum das Jahr 1416. An erster Stelle finden wir das schon zweimal von mir behandelte[1]) „kurze lateinische Pestregimen"; die Abweichungen unserer Handschrift von der anderen Prager Handschrift (gleichfalls dem Anfange des 15. Jahrhunderts angehörig) *X. H. 16* sind so gering, daß ich nur die wichtigsten mit der Angabe der Zeile des Abdruckes, Bd. IV, S. 408, hier anführe.

Tale regimen erit vestrum praeservativum, quod omni mane comedatis vnam peciam panis tosti . . . Et abstineatis (3) . . . assis volatilibus, quia (8) . . . [„non sunt bene" fehlt Zeile 13] . . . a pestilencia (18) . . . quietes ad emunctoria (19) . . . ut a pectore (21) . . . pubes penes (23) . . . aut salvatella (26) . . . minuatis venam inferius (27) . . . mane odorabitis pomum mambrae (37) . . . odorabis ad paniclum (38) . . . nec cogitatis de peste, hoc consulo.

Es folgt nun ein kleiner Abschnitt über Pestpräservativa, den wir in gleicher Weise auch im Prager Kodex ***X. H. 16,*** *Bl.* 227^{v}, gefunden haben; gleichfalls in räumlichem Zusammenhang mit dem Vorhergehenden. Ich bringe ihn hier nach dem *Ms. X. H. 16* (**A**) zum Abdruck und füge einige kleine Abweichungen des *Ms. I. G. 23* (**B**) in Fußnoten bei.

Ad conservandum ab apostemate seu a peste.

Caveatis loca pestilentica, balnea, sermones, conversationes hominum et loca humida, habeatis caminum ardentem in loco

[1]) Dieses Archiv, Bd. III S. 407f. und Bd. IV, S. 391—394 (vgl. auch Bd. IV, S. 203). Vgl. auch den nächsten Abschnitt.

dormitionis, odorabitis pomum calidum[1]) intinctum in aceto, omni mane et non sitis ieiunus ⟨de mane **A**⟩, sed comedatis nuces duas magnas aut tres cum sale aut assata. Quandocunque[2]) pro cena sitis contenti[3]) unico ferculo assato. Et omni mane tempore pestilentiae de electuario amaro, ut mediam parvam nucem, nec desuper bibatis.[4]) Alii comedant nuces magnas, alii tostam panis ex[5]) aceto alii rutam. Sed comedamus praeceteris electuarium amarum ad quantitatem dimidiae parvae nucis, nec desuper bibatis, ut venditur apud loys.

Es reiht sich an im *Ms. I. G. 23,* Bl. 160r—160v, ein Abschnitt über Beulenpestkur mit Aderlaß und gepriesenem Konfekt.

Quando autem contingerit vos habere apostema, quod absit, tunc regimen curativum erit tale. quam cito sentitis apostema, tam cito recipietis de confecto pestilenciali ad quantitatem castaneae et distimperetis cum aceto calefacto vel vino ad unum haustum et ebibetis. Postea vero post tres horas aut quatuor facietis minutionem hoc modo: si apostema est in collo aut retro aures, facietis aperire venam cephalicam ex opposita manu super pollicem. Si apostema fuerit sub brachio aut in pectore ante vel retro, tunc aperiatis venam medianam alterius brachii vel salvatellam eiusdem manus, hoc est vena inter minimum digitum et auricularem. Si autem apostema fuerit in ingwine inferiori, hoc est in gremio aut lumbis aut in alijs locis infra pubes, tunc aperiatur vena quae dicitur zophena sub talo, hoc est vena quam vulgares apellant venam virginalem, et fiat semper de alia parte de loco, ut materia trahatur per corpus et inficiatur et permittatur cruor transire in modica quantitate. Si est homo fortis tunc plus, si est debilis vel iuvenis tunc minus, et si ex minucione incurreretis sincopim vel amenciam vel debilitatem, tunc aqua in faciem subito aspergatis vel, quod melius est, aspergetis vos in faciem cum aqua rosacea frigida mixta cum aceto vini et si post ortum apostematis non possetis habere ita cito fleubotomiam, tunc solum recipietis de confectu praedicto tali modo et tanta quantitate, ut praedictum est, deinde deponatis vos et cooperiatis vos bene, ut possitis sudare, non tamen dormiatis maxime. Hoc enim confectum sudorem et vi materiam venenosam a corde expellit et ita per modum evacuationis conversionis per sudorem expellitur. Si autem post sudorem adhuc sentiretur apostema, tunc fiat minucio, ut materia repulsa a corde et membris [Bl. 160r] principalibus citam habeat evacuationem admiracio [?] praedicti confectus adhoc maxime comparatur,

[1]) Für „odorabitis pomum calidum" bei **A** hat **B** richtiger *paniculum*, Tüchlein, Lappen (panniculus). [2]) **B** *quaecunque*. [3]) *contentus* **B**.
[4]) *lubatis* **B**. [5]) *in* **B**.

qui vi prohibet, ne materia et fumi venenosi petant cor et membra principalia, nec ad quatuor horas post recepcionem confectus bibat nec comedat, sed vigilabit iacendo in lecto coorpeto et hoc quantum ad tertium.

Es ist klar, daß dies kein selbständiges Werk ist, sondern ein Stück des dritten Abschnittes einer größeren Abhandlung. Wir werden dies im folgenden Abschnitte aus einem anderen Prager Manuskript in teilweise anderem Zusammenhang wiedertreffen.

Schließlich folgt noch ein diagnostischer Pestsplitter mit besonderer Überschrift in roter Tinte:

Signa pestilenciae [1416].

Nota quinque sunt aut plura signa in pestilencia consideranda, primum urina si fuerit multum rubea, signum est salutis. Si autem alba aut extendit ad albedinem, est signum periclitationis. Secundum, qui comedunt in pestilencia praeter voluntatem aliqualiter cicius evadunt, qui vero non, cicius moriuntur. Tertium, qui habet pestilenciam non inveniens locum quietis, cicius moritur. Quartum, qui habuerit fluxum ventris et non alleviatur post illas purgaciones, moritur indubie. Quintum, si sciat sudores nec aer tangat corpus iacendo coopertus. Sextum, qui exspuunt cum sputo et tussi, evadant et faciendo fumum in comodo de timeana aut murra aut thure aut granis iuniperi usque ad septem dies inclusive propter correccionem aeris aut lauri baccis. Anno Millesimo cccc^{0}.xvj^{0}.

Auch auf dem Rande von Bl. 159^{v} stehen noch kleine Pestverordnungen aus der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts.

5. Das kurze „Regimen praeservativum et curativum“.

Auch im ***Ms. 1129*** der Leipziger Universitätsbibliothek findet sich dies oben im Vorbeigehen genannte, früher schon besprochene Pestregimen[1]) von einer Hand aus dem Anfange des 15. Jahrhunderts, Bl. 34^{v}—35^{r} (Zählung alter Hand Bl. 46^{v}—47^{r}):

Regimen praeservativum in pestilitate. Omni mane comedenda est una pecia acimi panis tosti intincti in aceto vini et primum ferculum in prandio . . . Abstinendum est a brodiis et sorbilibus, nam talia nisi acetosa appareantur, sunt

[1]) Vgl. oben S. 73 und dieses Archiv, Bd. III, S. 407f., Bd. IV, S. 203 und besonders Bd. IV, S. 391—395 und weiter unten am Ende des Abschnittes 64 über den Doktor GALLUS.

calida et humidae complexionis et calidum et humidum est causa putrefactionis. Vitentur igitur omnia . . . et frequententur ea quae . . . nam in sicca . . . assis et volatilibus, quia siccae complexionis sunt . . . anetae etc. Abstineant etiam a balneis . . . balneum etiam cor debilitat . . . et movet . . . declinare ad emunctoria . . . et in superficie . . . tempore pestilentiali. Abstineant etiam a coitu . . . Fugiendum etiam est tumultus et infecti et habendus est ignis de lignis quercinis vel iuniperinis in commodis vestris, ut aer purgetur et corrigatur sive te⟨mpore⟩ autumpnali aut hyemali . . . ne infectus aer intret. Si vero brumali tempore aut aestivali pestilencia viguerit, sternatur in commodo pavimentum cum multitudine foliorum salicum aut vitium aut populi aut rosarum et aspergantur parietes et pavimentum cum aceto vini aut aqua rosarum et quando aura est turbida aut nebulosa, non est exeundum ad aerem et si necessitas compelleret exire, tunc semper tenenda est spongia intincta in aceto vini ante os et nares. Et si fuerit, tempore hyemali masticandum est ceduarium in ore, prohibet enim infectionem aeris. Cavendum est etiam tempore pestilentiali ne corpus in tantum moveatur, ut indigeat vehementi attractione aeris. Abstinendum est ab omnibus fructibus exceptis acetosis . . . malis granatis . . . purgetur etiam corpus . . . a malis humoribus . . . humorem peccantem in corpore et ideo ne superfluitates . . . post universalem purgationem . . . recipiatur . . . septem aut quinque aut tres . . . aliis vero diebus . . . de confectu meo pestilenciali . . . ebibatur. Simili modo fiat quando quis sit infectus . . . provocat sudores . . . secessum et idea potest preservari a febre pestilencialis . . . Abstineatur etiam a nimia repletione . . . generantur. Non tamen sustineatur . . . fames . . . dispositis . . . Cum autem contingit habere apostema . . . Quantotinus sentitur apostema tanto citius . . . minutio et hoc tali modo . . . in collo . . . mediana eiusdem brachii vel salvatella eiusdem manus . . . inter minimum digitum et auricularem . . . in ingwine inferiori, hoc est in gremio aut lumbis aut in aliis locis infra pectus . . . fiat semper minutio de eadem parte . . . in bona quantitate [Bl. 35[r]] . . . in modica quantitate . . . in faciem sibi proiciatur . . . ortum apostematis . . . Deinde deponat se et cooperiat se . . . expellitur. Si autem post sudorem . . . habeat eventationem . . . petant cor et membra principalia . . . confectum evomet, statim sumat secunda et tertia vice, quousque conservetur . . . Prima autem die . . . sudores, in quibus iaceat . . . et mane die sequenti . . ., tunc sanus erit. Dieta autem eius erit talis . . . calidis videlicet aleis, cepis . . . cogatur etiam patiens . . . Et quamvis in febribus tamen pestilentialibus oppositum observatus . . . inficeretur natura et sequeretur mors . . . recidivationem. Et haec de regimine praeservativo et curativo tam breviter ad praesens sufficiant. [Soweit also mit dem Breslauer *Ms. III*, *Fol. 3* recht nahe überein-

stimmend,[1]) es folgt aber auch:] Et qui tenuerit praedictum regimen praeservativum et curativum, cum adiutorio dei evadet omnem pestilentiam, dummodo non neglexerit partem, hoc est primam diem. Non febris pestilentialis confirmatur et incurabilis efficitur, si per viginti quatuor horas moram in corpore fecerit. Et quandoque citius confirmatur secundum quod corpus plus aut minus ad istam impressionem compositum fuerit. Amen.

Es folgt dann nach zwei Zeilen Abstand noch ein neuer Absatz von 10 Zeilen:

Item aliud regimen contra pestilenciam primo et principaliter de convenienti [?] primo ferculo. quod sit acetosum, et si non fuerit acetosum, tunc capiatur acetum cum buccella panis et postea comedatur alia fercula. Item omni mane comedatis de electuario amaro et si non possumus de mane capere propter missas legendas, tunc recipimus de sero. Item utamur ter in septimana pilulis pestilentialibus, tres de sero eundo ac dormitum, semper una die obmissa. Et si fuerit tempus pluviosum vel nebulosum, tunc possumus etiam de mane unam vel duas capere. Item de triaca possumus uti semel in septimana mane sobrie eundo ac balneum cum aceto ad quantitatem nucis parvae, et sic semper possumus procedere. Et si apostema oritur in quacunque parte, tunc statim sine protractione minuatur de eadem parte et post tres horas recipiatur triaca in quantitate bona cum aceto vel aqua et post tres horas capiantur quinque vel septem pilulae et non bibatur vinum vel cerevisia, sed solummodo aqua ordeacia vel aqua simplex prius decocta et frigida uti, sicut sunt ova perdita cum aceto, avenata de avena, uf daz wasser gheslagin.[2]) Explicit amen, menista [?] amen.

In diesen Kreis gehören auch zum Teile die folgenden lateinischen Pesttexte aus dem Prager *Ms. XI, D. 10* der dortigen Universitätsbibliothek Bl. 138^r—140^v:

Nota remedium praeservativum bonum tempore pestilenciali.

aus dem zunächst einiges zum Vergleiche mitgeteilt sei. Es beginnt:

Tale regimen erit vestrum praeservativum, quod omni mane comedetis vnam peciam panis tosti, intincti in aceto, et primum

---

[1]) Vgl. Bd. IV, S. 391—394.

[2]) Ganz in der Art der Stilistik ALBICHS ist hier Deutsches eingestreut, mit dem auch inhaltlich das Peststück übereinstimmt, auch in der Rücksicht auf den messelesenden Priester. Auch für vieles Folgende gilt das Gleiche.

ferculum in prandio semper sit acetosum. Abstineatisa brodijs et sorbilibus multis, qui multum humida sunt ...

Das wäre also fast völlig identisch mit der zuerst publizierten Lesart[1]) des oben unter Nr. 5, S. 75ff. erneut gekennzeichneten kurzen Pesttraktats, ebenso das weitere:

nam in vetere et in homine in [!] sicco non facilis sit impressio . . . Balneum eciam debilitat et movet . . . non est bonum balneari tempore pestilenciae . . . facit humores declinare ad interiora [Bl. 138^{v}] . . . ex balneo solo incurrit apostema . . . si est materia in suprema regione hominis ut in cerebro . . . si de tercia regione . . . si autem a splene tunc fit apostema in sinistro pede.

Quare triplex est minucio. Si apostema est superius, ut in collo, tunc cephalica aperiatur, si sub humeris tunc medianam aut salvatellam . . . virginali. Abstineatis etiam a coitu ... Fugiatis etiam tumultum . . . Et habeatis ignem de lignis quowinis . . . Sed de mane odorabitis pomum mambre aut mustum.

Was alles mit dem „kurzen Regimen praeservativum" stimmt, ebenso der folgende kleine Abschnitt:

Medicina pauperum tempore pestilenciali. Tu pauper odorabis ad panniculum aut ad spongiam intinctam in aceto de ymaginacione et locacione de pestilencia sciatis pro certo, quod sola ymaginacio facit casum et quis erit pestilenticus. Sed loquimini de deo nostro, quoniam qualiter bona vita est in celo, ubi extat consorcium angelorum, ne cogitatis de peste, hoc consulo.

Alles dies stimmt aufs allernächste mit dem Texte überein, den ich vor Jahren aus dem Prager Ms. X, H. 16, Bl. 227 publiziert habe. Ohne eigentliche Trennung geht es dann folgendermaßen weiter:

De locis pestilencie.

Caveatis loca pestilencie, balnea, sermones, conversaciones hominum et loca humida, habeatis caminum [Bl. 139^{r}] ardentem in loco dormicionis, odorabitis panniculum intinctum in aceto omni mane et non sitis ieiunus de mane, si comedatis de mane nuces magnas duas aut tres cum sale aut assata quecunque. Praeterea sitis contentus unico ferculo assato et omni mane tempore pestis commedatis de electuario amaro . . . ne desuper bibamus.

Das ist nun wieder völlig identisch mit dem an zweiter Stelle (S. 73f.) unter Nr. 63 oben Publizierten. Es folgte gleichfalls das

[1]) Archiv Bd. III, S. 408.

an dritter Stelle S. 74 aus dem Prager Ms. I, G. 23 dort Gegebene, das sich ja auch im Breslauer *Ms. III, Fol. 3* vielfach fast gleichlautend findet, wie in Bd. IV, S. 393f. zu ersehen ist.

Quando autem continget habere apostema, quod absit ... tam cito recipietis de confecto pestilenciali ad quantitatem castaneae ... Postea vero post tres horas ... si apostema est in collo ... sub brachio ... in inguine inferiori ... virginalem ... ut materia venenosa trahatur ... homo fortis tunc plus ... tunc aqua frigida subito in faciem proiciatur ... ita cito habere fleubotomiam, tunc solum recipietis [Bl. 139^{v}] de confecto predicto ... enim hoc confectum sudorem provocat ... eventacionis et ad hoc maxime cooperatur confectus praedictus ... sed vigilabit in lecto iacendo coopertus.

Es schließt sich an im *Ms. XI, D. 10* Pragense Bl. 139^{r}:

De Dieta Vestra. Dieta vestra talis erit, pestilentici, vt abstineatis ab omnibus calefactiosis sicut piperatis et alijs speciebus calidis, videlicet alleis, cepis forte vino ...

was gleichfalls im Breslauer *Ms. III, F. 3* sich findet (s. dieses Archiv, Bd. IV, S. 394) wie oben S. 76 angedeutet ist.

... nam omnia acetosa valent tempore pestilenciali ... et postquam praedicta omnia feceritis ... per medicinas secundum quantitatem humoris peccantis.

Das Weitere findet sich nicht so in den anderen Handschriften.

Si calidi humores peccant, tunc de mane recipietis de trifora sarracenita mediam unciam aut plus aut minus, secundum quod homo fuerit, fortior aut debilior misceat [Bl. 140^{r}] cum uno haustu vini, in quo bulliet modicum de rutha aut scabion miscendo et calefaciendo modicum ebibat, post bibicionem ad quatuor horas non comedat nec bibat, sed deambulabit in commodo hinc inde movendo ventrem et lumbas aut transglucietis sex aut septem pillulas pestilenciales, quae in omni casu pestilenciae secundum Ruffum in libro continentis valent. Si vero fuerit de frigida causa, quae raro evenit, ex tunc purgetur cum benedicta laxativa una uncia aut media secundum quod corpus fuerit forte aut debile miscendo cum uno haustu vino calefaciendo ebibatis de mane in aurora aut dulcem lax⟨ativam⟩ unam dragmam aut duas; et si voluerit sumere, ex tunc capiat pillulas septem benedictae aut novem aut quinque, quia non debilitat hominem, nec sint eis meliores, quia ad eas intrant ista quatuor. Addetur thus, mirra et crocus, haec omnia praeservant infallibiliter a reumate et ab omni putredine, quare appellantur a medicis pillulae salutis, quia salvam praestant sanitatem, et alio nomine dicuntur salvatoris, quia in passione

domini scribitur, quoniam mirratum fuerat corpus Iesu et mandavit Mariae Magdalenae emere centum libras aloe ad praeservandum corpus salvatoris a putredine. Et de sero ante introitum lecti transglucietis cum cerevisia aut vino aliqualiter acetoso, quoniam acetum est medicina contra pestem. In causa vero calida valent pillulae reubarbari, in utraque causa valent pillulae pestilenciales, ut postea de facili non faciatis recidivacionem [nun kommt der Schluß der beiden anderen Handschriften:] et hoc de regimine praeservativo et curativo causa brevitatis ad praesens sufficiant. Et quamvis sit breve regimen, tamen qui cum auxilio dei tenebit praedictum regimen praeservativum et curativum, evadet omnino pestilenciam, dummodo non neglexerit principium egritudinis hoc est primam diem, quia in principio facietis minutionem et purgacionem et sacramenta statim omnia percipiatis [Bl. 140v] devote. Nam febris pestilencialis confirmatur et post hoc efficitur incurabilis. Sed per viginti quatuor horas moram in corpore perfecerit et quando confirmatur secundum quod corpus plus aut minus ad istam impressionem dispositum fuerit, quia corpora iuvenum citius inficiuntur, quam senum, in pestilencia autem citius moriuntur.

Angefügt ist ferner der Abschnitt:

De signis pestilenciae. Nota quinque sunt aut plura in pestilencia consideranda, primum, urina si fuerit multum rubea, signum est salutis, si vero alba ... pestilencia praeter voluntatem aliqualiter, cicius evadunt. Qui vero non comedunt, cicius moriuntur. Tercium ... non inveniens locum quietum, cicius moritur. Quartum, qui habuerit fluxum ventris . . . moritur indubie. Quintum sustineat sudores ... Sextum, si expuit cum sputo tussim emittitet faciendo fumum in commodo de thimiama vel mirra vel thure vel granis juniperum usque ad vij dies inclusive propter correctionem aeris aut lauri baccis.

Fast völlig das Nämliche, wie wir es oben aus *Ms. I, G. 23* der Prager Universitätsbibliothek bei Nr. 63 schon kennen gelernt haben.

Im *Ms. Prag. XI, D. 10* folgt schließlich noch ein ganz kurzes Stück, das „Nota generale regimen praeservativum", das alles Wichtige in wenige Zeilen komprimiert:

Caveatis a longa sessione serotina, a bibicione multa, a lacte et caseo cocto, a fructibus, a cepis crudis, ab oleribus de tunna,[1]) a multo aceto, a medone turbido, ab omni turbido potu, a potu aquae, a piscibus siccis et salsis diu, de sale induratis et exiccatis nimis ut tendat lucei antiquitis siccitate, a carnibus diu fumigatis, a lardo veteri, a boletis, ab una a fri-

[1]) Tonnengemüse (Eingemachtes).

gido potu in yeme vitanda cena et pro cena habeatis unicum ferculum assatum. Item a quiete et ocio. Sed sitis in motu et labore ac gaudio et sitis in abstinencia.

Manches deckt sich wieder mit gleich kennen zu lernenden Äußerungen ALBICHS zur Pest (Abschnitt 64), aber so enge zusammengedrängt bin ich solch prophylaktischen Maßregeln doch noch nicht begegnet. Es wird dann auf der letzten Zeile des Bl. 140ᵛ noch ein Absatz über den Trank begonnen, der aber sofort abbricht und nirgends weitergeführt wird in dieser Handschrift.

De potu. Potus vester sit cerevisia clara, non acetosa aut vinum ...

9. Causae, signa et remedia contra pestilentiam edita per Magistrum Henricum (de Bremis oder de Ribbenicz).

Unter den Dozenten der Medizin, die J. RITTER VON HASNER im ersten Halbjahrhundert der Universität Prag aufgefunden hat, nennt er auch einen HENRICUS DE BREMIS, der 1381 Baccalar und 1384 „Professor in artibus" geworden und 1392 Rektor der Universität war; noch 1397 wird er als Examinator genannt. Er soll Mediziner gewesen sein. Nun habe ich vor 3 Jahren im IV. Bande dieses Archives, S. 205—222, die Pestschrift eines HENNRICUS DE RYBINITZ nach einer Berliner und einer Lübecker Handschrift publiziert, ohne den Verfasser, wenn ich auch auf die Rektorschaft eines HENRICUS DE RIBBENIZ in Prag (S. 207) 1392 hinwies, ausdrücklich mit v. HASNERS „HENRICUS DE BREMIS" zu identifizieren. Es kann aber doch wohl an dieser Identität kein ernstlicher Zweifel sein; ja das „de Bremis" ist vielleicht nur ein Schreib- oder Lesefehler für „de Ribeniz". Nun fand ich aber im ***Ms. I. F. 11*** der Prager Universitätsbibliothek, von zweifellosester böhmischer Provenienz einen Pesttraktat, der als seinen Verfasser gleichfalls einen Meister HENRICUS nennt. Und überdies stimmt dieser Pesttraktat trotz anderer Anordnung und bedeutendster Abweichungen doch auch wieder so vielfach mit den früher publizierten überein, daß auch dieser Text für Identität der beiden Persönlichkeiten spricht. Ich habe es aber doch für nötig gefunden, diesen Traktat der Prager Handschrift wortgetreu hier zum Abdruck zu bringen. Er ist zugleich ein charakteristisches Beispiel des Schicksales und der Über- und Umarbeitungen solcher Pestschriften.

Incipiunt praenosticationes pestilenciarum Maystri Galieni et Maystri Avicennae nec non Ypocratis.

Galienus sumus medicorum princeps volens dare scienciam plenam de praeservatione corporum humanorum a morbis pestillencialibus, ideo secundum doctrinam eorum in isto libro primo signa et circlusas [?]. Secundo ponam de praeservatione pestilenciarum, in qualiter debeant homines praeservare a pestilencia. Tercio de minutionibus bubonum, id est apostematum venenosorum seu curam contra pestilenciam pro communi vtilitate dimittant preciosa et rara seu ignara, sed solum communia, quae in omni loco haberi possunt. In praesenti libello agrediar sequens documenta ab autoribus edita. Sequitur de signis et causis pestilenciarum et dicere, quando multiplicantur formae igneae et stellae sicut cadentes in principio autumpni fuerint, multae exaltationes et vaporationes secundum passiones ut fulgura et tonitrua et caprae saltantes, ut patet primo methaurorum, quae exaltaciones aliquando non possunt consumi totaliter et maxime circa octobrem in principio septembris, quia tunc sol attractos vapores non potest consumere, eo quod tunc obtusos emittit ra[Bl. 139r]dios ad angulos diminutos propter elongacionem solis a nobis tales vapores putrefacti inficiunt aerem Secundum signum etiam quando aer continue transmutatur, jam lucidus, jam obscurus, jam nebulosus, jam pluit, jam non pluit, jam aer calida, jam frigida. Ista omnia signa sunt futurae pestilenciae. Tertium signum est quando sole oriente aparerent, quasi essent pulveres vel cineres semper in aere ante solem. Quartum signum est, quando aves fugiunt de nidis suis sive a locis altis ad loca inferiora certe vel ad alias regiones, sencientes aerem corruptum in alto. Et etiam quandoque animalia habitancia in terra exeunt de terra et fugiunt propter corruptum aerem, buffones et praecipue talpae et glires et tunc multae capiuntur, ex quo sequitur istud, quod quando mures et glires multae videntur super terra, tunc frequenter erit pestilencia propter quod notandum, quod quando animalia in locis altis habitancia fugiunt ad terram tunc pestilencia provenit ex aere corrupto in locis superioribus. Sed quando animalia habitancia in terra fugiant de terra, tunc pestilencia provenit de terra propter corruptionem vaporum ibi existencium. Secundum signum est, ut dicit Damascenus in amphorismis suis, in quacunque provincia, quo anno muscae habundaverunt, putredines quoque morborum seu pestilenciarum super habundabuntur in corporibus habitatorum. Tercium signum est, ut dicit Raisses in primo libro secretorum de fructibus pomorum pirorum: Quando maturantur, si vermes in eis nascantur plus isto anno quam alio, significant annum pestilencialem, nec debent comedi, quia sunt venena ibi mortalia et quia ex eis accidit ut putrescat sanguis et crescant febres mortales seu pesti-

lenciales et similiter quandoque multiplicantur erucae super folia herbarum et arborum, id est vermes rodentes caules et folia arborum, significat aerem esse corruptum et vegetabilia crescencia anno illo morientur. Item aliud signum ponit Raysses tractatu illo secretorum: Si in autumpno fuerit multitudo nebulae cum pluvia permanente plus uno anno quam alio, prognosticamus pruritum, puncturas qui cum apostematibus fiunt, et pestilencias et lupos et aegritudines in cruribus. Item subdit et si nebula venit sive plu[Bl. 139ᵛ]via et autumpna precesserit et fuerit sicca, pronosticamur egritudines capitis sive epilenciam, id est morbum caducum,[1]) vel melancolias et etiam pestilencialem. Et ratio ista est, quia ista omnia proveniunt ex coruptela ipsius aeris. Nota quod aer triplum corrumpitur, primo propter malam constellacionem, sicut est constellatio et coniunctio saturni et jovis

Coniunccio {
—maior saturni et iovis,
—media saturni et martis,
—minor iovis et martis,

vel coniunccio saturni et martis vel coniunccio jovis et martis, ut patet in signo superius posito, unde dicit Messahalach in libro de radice inferiori et superiorii: nos narramus, quid mundo minantur futura pericula ut pestilenciae epydemiae, vindemiae per coniuncciones planetarum, quae corrumpuntur aerem et generant pestem, ratio est quia saturnus elevat vapores siccos. Sed jupiter in redendo corrumpit eos et sic fit aer venenosus et aliquando mixta fiunt pestifera a tali aere, ut vinum et cerevisia et omnes liquores. Si quis bibit istud vinum vel liquorem, moritur aut dementabitur, id est sincopizabit. Secundo aer corrumpitur propter putredinem cadmeorum, tercio ex foetido, id est ex ratione anhelitus foetidi, et ergo malum est visitare infirmos in pestilencia propter anhelitum. Nota, quod aer et aqua sunt passibiliora aliis elementis, quia minus resistunt mixtioni aliorum corporum, et ergo dicunt facilime corrumpi, sed diceres contra nullum simplex esse corruptibile extra generatione circa finem, sicut, illa sunt elementa simplicia. ergo etiam dicendum est, corrupcio est quadruplex: primo est transmutatio huius totius in hoc totum et sic elementa simplicia corumpunt ut aer in ignem; secundo dicitur corumpi et hoc in virtute, ut quando humor eorum vertitur in venenum; tertio est corupcio per ebullicionem et hoc est in febribus inter corpora humana; quarto est corrupcio alicujus puri per mixtionem alicujus impuri. et sic in proposito per vapores putridos et sic aer et aqua corumpunt magis aliis. Diceres tu, quod omnis epidemia aeque in causa, dico quod non, racio est, quia quando elementa corumpunt in substancia et qualitatibus simul, tunc

[1]) Der ja auch für „contagios“ bis zu gewissem Grade im Mittelalter galt. Vgl. dieses Archiv, Bd. VI, S. 454.

est maior epydemia. Sed si corumpunt in altera qualitatum [Bl. 140^{r}] sic in activa, tunc est aliquantulum remissior. Sed si uno tantum in qualitate passiva illa dicitur remissiva. Nota quidam dubitant, utrum epydemia vel pestilencia possit curari a medicis et ab ea aliquis praeservari, ad quod respondetur quod sic ratio est, quia omnis talis corruptio poterit per contraria reduci; est etiam materia infecta per medicos peritos potest evacuari et eici. nota dubitatur, utrum epidemia sit morbus omnibus aeque communis corporibus humanis. ad quod respondet Avicenna primo phen quarti canonis quarto capitulo et ponit conclusionem negativam et dicit eorum corpora praeparata ad febres pestilenciales sunt aliqua et non omnia primo sunt cachocimica et plena malis humoribus, secundo corpora multum coeuncia, tertio corpora multum porosa et rara, quarto corpora humida multae balneacionis ergo multus coitus et trinus [?] vesata [?] et balnea in pescina sunt maxime vitanda. Nota regulas Galieni et Avicennae: prima regula, corpora rara cicius a pescina inficiuntur et cicius curantur. secunda regula, corpora compacta et densa tardius inficiuntur et tardive curantur. Nota quod Raysses dicit Almansoris capitulo de mortalitate, quia plures illos qui fortiter comederunt ter vel quater evaserint. Nota signa future pestilenciae coliguntur per aliquid sic: Si pluribus diebus semper et simpliciter placuit [?] est modo aestas modo frigus et, aer caliginosus et spissus, modo ventus modo non ventus et aparet pluvia futura et non pluit et aves coniunctionibus magnis tractatu quinto. Sed causae istae pestilenciae sunt duplices, sicut aer, aqua, terra, et haec dupliciter corupta in substancia quatuor videlicet ex radiis stellarum, ex fumo venenoso ungentorum ex fetore putrido, ex impressione aeris, In qualibet dupliciter ex nimia humiditate, ex caliditate et siccitate modo mixta sive composita, ex elementis dupliciter ex cibo venenoso vel potu venenoso hoc totum legitur. Sed causa coniuncta est ipsum apostema, quoniam putrescat ex omnibus istis colligitur istud quod sunt tres causae omnium pestilenciarum scilicet causa primitiva et causa accidens et causa coniuncta. Modo causa primitiva distinguit omne quod est extra corpus extra corpus humanum et potest ipsum corpus laedere, ut es coniunccio saturni et [Bl. 140^{v}] jovis cum coniunccione aliorum planetarum, ut patet in figura superiori. Sed causa antecedens distinguit omne istud, quod est extra corpus et potest notare ipsum corpus et ipsum laedere sicut aer ventus et aqua. Sed causa conjuncta est ipsum apostema cum sit in putrefieri. Item causa specialis pestilenciae est aqua fetida et infecta propter aliqua posita ad illam aquam, quae corrumpit aerem et maxime ubi linum vel canapus ponitur ad aquam, quod maxime interficit homines ut vidi. Etiam accidunt fetores ab interioribus terrae et corumpuntur aquam, quae corumpit aerem per exalacionem etiam alios fructus terrae, ut poma et pira et huiusmodi

corrumpunt et inficiunt et per conspectus [?] animalia comedendia inficiunt, ut dictum est. Nota differentiam inter pestilenciam, epidemiam et vindimiam: pestilentia fit ex constellatione pura, epidimia fit ex resolucione terrae, ut frequenter ex vaporibus coruptis, vindimia fit ex coruptione putridare aquae vel cadaverum. Item quinque sunt morbi contagiosi, qui transeunt de hominibus in homines, ut lepra, pestilenciae febres, caducus, catarrus et quam plures alii morbi sub istis continentur. Circa hoc est notandum quod pestilentia est morbus valde contagiosus et infectuosus et deambulans, quia ambulat de homine in hominem, de animalibus in animalia, quia in rei virtute unus pestilenticus in una domo posset inficere totam domum et illa domus potest inficere V domos in civitate una, illae quinque domus possunt inficere totam terram sive regionem, sicut nos vidimus ad experienciam. Item sciendum est, quando aer corrumpitur ex constellacione planetarum, dicimus pestilenciam regnare. Sed pars terrae resolvitur in humores putridos, sicut sunt araneae et pulveres volantes in aere, quae corumpunt aerem, tunc dicimus epidímiam regnare. Sed quando corrumpitur ex putrefactione aquae fetidae vel cadaverum, tunc dicimus undimiam regnare. Item nota quod corpora [1]) propria dimittunt nidos suos et ova et multa reptilia aparent super terram. Ista omnia generalia signa sunt, ut dictum est. Sed specialia signa sunt in eodem corde. calor non aparet intensus extra, sed intus est fortis cum siti et lingua arida, dolor cordis, difficultas anhelitus. Nota praenosticacio in speciali est, quia caveat sibi medi[Bl. 141^{r}]cus de falsa promissione, quia urina apparet laudabilis et ypostasiata, sed hoc non est ex materia morbi, sed ex materia cibi et potus, quia tam malus est morbus, quod natura non audet invadere morbum et sic tu expectares crisim et bonum et veniet mors, et ergo habeas ante oculos istum amphorismum acutorum morborum, non omnino certe pronosticaciones sunt neque vitae neque mortis. Nota quod quando tunc pestilenciam fieri, quando in hyeme est frigus excellentissimum, et hoc fit rarissime, et tunc fiet pomum mambrae vel pomum de calidis aromaticis. Si fuerit vero tempus valde calidum, sicut fit ut plurimum, puta ut in fine aestatis versus autumpnum, sicut dicit comentator, ibi aegritudines autumpnales oportet fieri, tunc fac pomum de aromaticis frigidis, quando ista poma debeant confici, hoc totum patet inferius. Item fetor maxime est signum causae ipsius pestilentiae unde witemus nichil in tantum corumpit sicut fetor aquae, ergo cavendum nori servacula vel canalia vel aliqua subterranea loca, in quibus potest latere sicut in domibus, ne illa aqua stando corumpitur vel putrescat et tunc eventationem et flatu venti adveniente et extunc ad domum et homines habentes magis corpora rara in-

[1]) corvi?? es steht „*cor*^{a}“ da, also corpora.

ficiantur. Et aliquando contingit, quod homines habitantes in una domo omnes inficiuntur et moriuntur, ex quo sequitur, ista sunt specialia signa pestilenciae et adhuc plura alia possunt adduci, ut quando flatus ventorum defert malos vapores aliquos de locis fetidis et profundis et etiam quando ventus defert fetorem de corporibus mortuorum et interfectorum in bellis non sepultorum, item causae omnium pestilenciarum sunt triplices prima est coniunccio saturni et jovis in aquario cum ecclipsi lunae, secunda est coniunccio saturni et martis in cancro et haec sunt causae primae pestilenciae, hoc est causa et coniunccio saturni et jovis in aquario cum eclipsi lunae, et haec sunt causae primae pestilenciae, constellacio mortifera. Secunda coniunccio saturni et martis in cancro et hoc totum patet per messiam Cath[1]) de coniunccionibus planetarum capitulo [Bl. 141^{v}] quo etiam patet istud per albumazar, est signum malum. Item sciendum est, quod quando aliquis inimicus propter apostema evadendum, quod ille recipiat medicamina bona et hoc iuxta doctrinam medici periti, quae medicamenta ponam in forma.

Modo ad curam pestilenciae accedamus. Primo aer rectificetur in cameris cum redolentibus aromaticis, quia si aer esset nimis frigida calefieri debeat. Si calidus est aer nimis infrigidetur iterum cum aromaticis. Aliqua tamen aromatica infrigidant, aliqua calefaciunt, circa quod sciendum est in aestate et in tempore calidi aeris malicia cum frigidis temperetur et corigatur in camera vel locus habitacionis aceto vel aqua roseacea aspergatur, sternentur in ea frondes, folia et flores frigidi, ut herbae virentes, salices, roseae, vitis et gramina virida et odoretur aquam rosarum vel acetum vel vinum factum de pomis silvestribus et homines teneant spongiam, infusam aceto ante nares. Sed in tempore frigido, si aer non est clarus nec purus sed nebulosus, sicut sit frequenter in autumpno, ut eligatur habitacio in camera et malicia aeris corigatur igne facto de lignis siccis et odoriferis, modo lingua magis conveniencia, sicut iuniperus, fraxinus, vitis et roris marini, contrarius de istis tamen simplicibus fiet ignis in autumpno et subfumigaciones sint aromaticae et stipticae et iocundae convenienter calidae et inter ista lignum ambrae et alloes, muscus et storax, costae, olibanus, maiora, mastix et ciprus et ista omnia rectificant, aerem ad bonas qualitates, fiant autem tales subfumigaciones ex rebus praedictis ante ortum solis et ante ocasum solis in media nocte, unde subfumigaciones satis convenient, possunt fieri de libano et granis iuniperi ponendo ad ignem; domatur etiam malicia aeris ex expositione frusti recentis super carbones, quod sic dimittatur quousque comburatur, et istud valet pro pauperibus. Item declarat Avicenna per acetosa, quia totum prohibet putrefactionem, quia omne acetosum habet infrigidare

1) Messahalah?

ratione humiditatis et calefaccione racione acetositatis et non debet [Bl. 142r] esse nimis acetosum vel multum debet sumi, quia acetum continue sumptum inducit senium. Circa hoc est notandum, si aliquem invaserit pestilencia, quod absit, sciri potest per hoc, si aliquis senciat sibi factum in enuctoriis[1]) bubonum, primo sciendum est, quod apostemata, quae fiunt in enuctoriis[1]) membrorum principalium, id est in locis expulsionis superfluitatum, ut bubones, carbunculi, cancer, antrases, morbilli, rariolae.[?] Ista omnia nascunt⟨ur⟩ in corpore, tamen non dicunt pestilenciales, nisi in quantum putredinem causant in corde. Differentia est inter bubones et apostemata. Bubones dicuntur apostemata venenosa et fiunt in pestilenciis, sed apostemata fiunt ex humoribus et non venenosis et hoc extra pestilenciam. Ex hoc sequitur, quod inproprie dicitur quando est apostema: Iste homo patitur apostema sed debes dicere: iste habet bubones et apostemata venenosa. Notandum quod wonrroys[2]) et Galienus dicit, quod apostema, quod fuit in locis enuctoriis,[3]) possunt esse quadruplicis complexionis, qui⟨a⟩ quaedam sunt sanguineae complexionis et ista rubent et mollent et sunt curabilia, sed flegmatico et melancolico colerico sunt signa in pestilencia mortis. modo aliquem vestrum apostema invasit, quod sit in tribus locis, secundum quod triplex est enuctorum[3]) cerebri circa aures vel in collo, quando homo incurrit apostema, tunc distinguendus est, aut est repletus aut apostematus. Si primo modo faciatis sibi duplicem flebotomari, primo in brachio ex oposito de cefalica, de vena capitali, secundum vero faciatis in brachio eiusdem lateris, in quo est apostema, iterum de cephalica, si est senex, si autem est iuvenis, aperiatis sibi in dextro brachio pulmaticam, secundo aperiatis sibi medianam in sinistro brachio. Si autem est extenuatus, tunc faciatis minucionem solam in brachio eiusdem de cephalica. Si autem apostema est sub brachijs, tunc iterum est destingwendum; si homo est repletus, faciatis sibi flebotomiam in pede eiusdem lateris propter sanguinis minoracionem de zapena circa talum et vocatur proprie frau ader. Si autem est extenuatus, tunc in pede ex oposito de zefena; si autem apostema est in loco inguinarij [*Lücke*], tunc faciatis flebotomiam et in brachio ex oposito, scilicet de mediana vel basilica sub cubito, postea altera die in eodem brachio, scilicet de pulmatica. [Bl. 142v.] Item eodem modo poterit, fieri flebotomia sub talo in pedibus ambobus, item quam plures aperiunt in pestilencia zapenam, quae est sub genu, quando apostema est circa crura circaque, quanto plus apostema est elongatam a corde et quanto plus apropinquata ad membra inferiora, tanto melius est signum. Sed quando est sub ascellis id est sub veribus, tunc sumat acetum mixtum

---

1) emunctoriis.

2) Averroes, ibn Roschd.

3) emunctoriis.

cum vino, bibat tamen uno hausto quantum uno anhelitu et postea sumat parvulum de mira praedictum. Si autem apostema sit magnum sive parvum in quacunque parte corporis, immediate sup⟨er⟩ ponatur ventosa et post scorificetur cum flebotomia[1]) et extrahatur materia inferius.[2]) ambram et muscum et amphoram [!] et rutham, ista invenientur in apotecis, etiam adoret de istis omnis circumstans, ne inficiatur, deinde inungatur locus cum tiriaca et metradico,[3]) quia ista habent virtutem attrahendi venenum in loco apostematis, post hoc iterum scarificetur locus et iterum aponatur tiriaca et metridatum sicut prius, et sic iterum terciario. Item dicit Avicenna quarto canonis de tiriaca, quia tiriaca est duplex, et ergo dicit Awerrois vero [quinto?] Galieth tiriaca et metridatum sunt medicinae civiales in corporibus humanis, quia tyriaca mediat inter corpus et venenum, attrahit enim, ut venenum tunc conficiatur cum adicione veneni et sumitur ante pestilenciam, quando homo aliquando sentit iminere non ratione qualitatis sed proprietatis sibi ad mentem[4]) et si non incurretur apostema, ipse statim deberet inungere istud cum tyriaca et aponere tres guttas aquae ipsius acedulae super linguam. Item corpus plenum malis humoribus non debet uti tyriaca, nisi corpore prius purgato, quia mirabilis operationis est. Sed temperatus homo sive extenuatus sumere debet ad parvam quantitatem secundum complexionem corporis. Item metridatum sumi debet cum vuclossa aquae vel acedula. Item recipiantur poma silvestria et de hijs extorquatur vinum cum torculari et illud vinum bibi debet de mane stomacho ieiuno. Item bonum est decoquere buglossam cum aceto, item absinthium cum granis eius et rutham cum semine; tunc cariofolas teneatis ante nares item absinthium et buclosam et yzopum cum aqua buclosae sume de mane et mire quantum conferat. [Bl. 143r] Item seduarium de mane commestum confertat cor et purgat epar, item pflegmaticis enula campana, illam misce cum aqua rosacea et cum melle et sume de mane ieiuno stomacho, quia est calidae naturae; item nux muscata comesta de mane in modica quantitate et confortat cor et cerebrum, de sero autem comesta facit terribilia sompnia et multa comesta inficit cerebrum, et ratio est, quia atrahit humores ad caput; item radices encianae transglutientur de mane cum aqua roseacea, et est laxativum cordis, item enciana cum coriandro in aceto coquatur et sumatur de mane et hoc infrigidat. Item sume panem intinctum in sucum pomorum silvestrium de mane, item sucum acedulae cum pane, hoc enim laxat, semen aut⟨em⟩ constipat. Item cariofoli duo vel tria grana super morsellum assi praeservat pauperes, item alloe conficitur cum croco et cum mirra comiscendo cum aqua voraginis,[5]) istud mirabiliter [?] praeservat et resolvit. Item

---

[1]) Wohl *flebotomo* gemeint! [2]) Hiervor fehlt wohl etwas.

[3]) mithridato. [4]) Ist *advenientem* gemeint? [5]) boraginis.

sciendum quod crocus est laudabilis et tamen nocivus in parte et res perniciosa in medicina et quadam quantitate magna et habet hominem ridendo interficere; ratio est quia facit exalare spiritus. Mirra maxime praeservat hominem et crocus, et esse debent in modica quantitate, quia homo posset in tantum sumere quod accideretur, et ergo de quolibet, sumatur ad dragmam unam vel minus. Item dicit awerroys quinto Gabeth: Quia nuces comestae laxant et paralisim lingwae faciunt et maxime praeservant, a putrefaccione cum addicione ruthae et cum ficu, quia ista expellunt, malos humores, sed debiles homines non debent comedere nuces avelanas, sed homo robustus potest eciam sumere et sanus item recipiatur pomum magnum et recens et assetur primo et cavetur et deponatur arula et tunc recipitur mirra, yropus et absinthium et conficiatur hoc simul, et pone in istud pomum cavatum, et istud pomum debet spergicum aqua roseacea et pone ad pannum rarum et habeas ante nares pro pauperibus. Recipe syperi, thuris, rosarum ana, id est aequale, dragmam unam, laudam quia sufficit et fiat, pomum ante nares. Item pauperes odorent herbas odoriferas, ut sunt rutha, balsamus, zynziber, cariofoli. Item pro medio[Bl. 143^{v}]-cribus fiet istud pomum ℞ Cariofolorum, cynamomum, croci, fandalorum[1]) rubeorum ana dragma semis, masticis dragmam, musci, canforae ana grana duo, laudani quod sufficit, quod et fiet pomum ante nares. Item pro divitibus ℞ Aliptae muscati chaliae ana dragmam unam, pulveris olibani, mentae siccae, chalami aromatici, cariofoli, seduarii, madragoram unam semis, conficiantur cum laudario[2]) et aponatur grana quatuor, camphorae et musci quinto[?] multa poma possunt hic aduci et medicamenta valencia contra pestilenciam. Ideo, de his omnibus dicere modicis delinquo fugere de patria sive de loco, ubi iam actu regnat pestilentia ad alios regiones, ubi non regnat. Deus autem omnipotens est sunpnum remedium, qui dignetur nos custodice ab omni malo, Amen. Expliciunt causae, signa et remedia contra pestilenciam edita per magistrum henricum.

64. **Sigmund Albich über die Pest.**

Der Arzt und Gelehrte, der vorübergehend (1411 und 1412) in wirrer Zeit den Prager Erzbischofstuhl eingenommen hat, Sigmund Albich, wird seit langem als wissenschaftliche Leuchte des medizinischen Mittelalters an der Prager Hochschule gepriesen und hat zweifellos eine eindringendere biographische und medizingeschichtliche Würdigung verdient, als Hasner sie ihm, a. a. O., S. 19—35,

[1]) Statt *sandalorum*. [2]) Wohl *laudano*.

trotz aller Ausführlichkeit zu geben vermochte. Er soll ums Jahr 1347 geboren sein[1]) und ist am 23. Juli 1427 verstorben. Offenbar deutschböhmischer Abstammung bestand er 1382[2]) an der Prager Hochschule das Bakkalariatsexamen und trat früh in die Lehrtätigkeit ein, der Zeitsitte gemäß. Auch die akademischen Würden der Juristenfakultät errang er an der böhmischen Hochschule (nach 1389) und zweifellos auch die der medizinischen, wenn uns gleich die Einzeldaten darüber abgehen. Von einer Reise nach Italien in den Jahren 1402 und 1403 heimgekehrt, wurde er Leibarzt König WENZELS, dem er schon seit 1394 ärztliche Dienste geweiht haben soll und auch nach seiner Resignation vom Episkopat erneut seine Dienste bis zu dessen Tode (1419) zuteil werden ließ. Auch mit Kaiser SIEGMUND stand ALBICH im ärztlichen Verkehr.

Von seinen Schriften sollen drei in Druck gelegt sein, eine „Praxis medendi", ein „Regimen hominis s. Vetularius" und ein „Regimen pestilentiae", alle 1484 bei MARCUS BRANDT in Leipzig. Eine besondere Untersuchung wird festzustellen haben, ob nicht alle drei nur ein einziges Büchlein darstellen, wie es mir nach meinen bisherigen Untersuchungsergebnissen scheint, das allerdings recht vielseitig interessant ist, wenn es auch die großen Lobeserhebungen vielleicht doch nicht so ganz verdient, die man ihm so freigebig gespendet hat.

Ferner ist in Druck gelegt ein „**Regimen contra reumata,** quod misit ante obitum suum Sigismundo Romanorum, Bohemiae ac Ungariae regi", das ANDREAS SCHRUTZ 1909 mit tschechischer Übersetzung und Kommentar herausgegeben hat,[3]) nach *Ms. X. G. 19.* der Prager Universitätsbibliothek, Bl. 231ᵛ—232ʳ.

Handschriftlich sind außer einigen Rezepten[4]) noch vorhanden: Eine „Medicina contra paralysim,[5]) quam dom. Albicus ante agonem

[1]) Angeblich in Mährisch-Neustadt. Vgl. HASNER, S.-A., S. 19.

[2]) Man muß also seine Geburt um das Jahr 1360 setzen!

[3]) Časopisu lékařův Českých' Roč, 1909. Der Sonderdruck faßt 23 S. kl. 8⁰.

[4]) „Pro sompno", 1398 [Prag, U. *Ms. IV. F. 5*, Bl. 203ʳ]; „Remedia contra tussim" [Prag, U. *Ms. VIII. F. 11*, Bl. 26ᵛ]; „recepta ad coitum et contra coitum superfluum", „contra dolorem dentium" [Prag, U. *Ms. X. H. 16*, Bl. 142ʳ]; „Experimenta" [Breslau, Univ., *Ms. III. Q. 12*, Bl. 289ʳ], „Recepta et experimenta Albici", *München, Hof- und Staatsbibliothek, cod. lat. 238*, Bl. 1—24.

[5]) Ob ein für König WENZEL abgefaßtes Regimen gegen die Paralyse, das ich in einer Heidelberger Handschrift des 15. Jahrhunderts gefunden habe, auf ALBICUS zurückgeht, bedarf noch der Untersuchung.

mortis suae domino regi a. d. 1416 in civitate Buda, Strigon. diocesis fecit“ (Prag, Univ.-Bibl., *VIII. H. 34*, Bl. 149ᵛ).

Ein „Tractatus de rectificatione aëris“ steht im *Ms. I. F. 11* der Prager Universitätsbibliothek.

Dieses Schriftchen, das sich mit der Überschrift einführt [Bl. 6ᵛ]: „Incipit Tractatus de rectificatione aeris magistri Albici“, beginnt folgendermaßen: Aer in nimis parva quantitate per anhelitum inspiratus facit difficultatem anhelitus. Ymo carencia aeris facit suffocacionem et mortem, quia sine aere nemo vivere potest, ut patet de cadentibus ad aquam, qui ibi suffocantur . . . [Bl. 7ʳ] Rectificatio aeris. Aer sanus debet esse mundus et purus non admixtus fumis vel vaporibus extraneis. Et si purum non fuerit, sed turbidus vel nebulosus, claudantur fenestrae domus et praeterea tempore sereno aperiantur, ut per accessum et post recessum ventoratus aer purificetur. Si autem extra domum aura non cito fuerit serena, tunc aer rectificetur. Si fuerit tempore aestatis aspergendo comodum cum aceto vini [Bl. 7ᵛ] Capitulum secundum de exercicio et motu . . . . tercium de sompno et vigilia . . . . quartum de balneo . . . X. de minucione sanguinis . . .

Trotzdem man an eine Pestabhandlung vielleicht hätte dem Titel nach denken können, handelt es sich also um ein allgemeines Gesundheitsregimen, das gelegentlich bearbeitet werden soll.

Ein „Regimen corporis, consilium ad Sigismundum“ enthält der Münchener *lat. 321* der Hof- und Staatsbibliothek, S. 89ᵛ—92ʳ.

Als Reportata ex lectionibus magistri Albici bezeichnet sich ein Schriftstück im Prager Manuskript *I. F. 11*, Bl. 18ᵛff., das mit einer ausführlichen Auseinandersetzung über die Fieber beginnt.

Ein „Tractatus de crisi“, ist aufbehalten in *Ms. 1200* der Leipziger Universitätsbibliothek.

Eine „Quaestio solemnis, utrum terminum acutarum aegritudinum sit dies quarta decima? Videtur quod non“ in der gleichen Handschrift.

Die „Practica“ ALBICHS findet sich handschriftlich im *Ms. 1200* und *1226* der Leipziger Universitätsbibliothek, im *Ms. III. Q. 5* der Breslauer Universitätsbibliothek, S. 86ʳ—288ᵛ, im *Ms. F. 10* der Stadtbibliothek zu Elbing, Bl. 1—192ʳ (in 92 Kapiteln). Ein deutsches „půch der erczney von maister albico“, Arzneiverordnungen a capite a calcem verwahrt der deutsche Kodex *731* der Münchener Universitätsbibliothek, Bl. 87ʳ—108ᵛ.

Schließlich findet sich in einer Reihe von Handschriften ein Regimen tempore pestilentiae Albici medici, Prag, Univ.-Bibl., ***Ms. XIV. H. 16***, *Bl. 61v—63v*, ebenda ***Ms. XVII. D. 10***, *Bl. 11v—13r*, Leipzig, Univ.-Bibl., ***Ms. 1328***, *Bl. 131r—132v*, und ein Deutsches Pestregimen Albici archiaepiscopi, Breslau, Univ.-Bibl., ***Ms. I. Q. 100***, *Bl. 222v—224v*. Das erste lateinische Pestregimen steht auch im ***Ms. Gl. Kgl. Sml. 1658*** der Kopenhagener Kgl. Bibliothek, *Bl. 17r—18v*, aus dem 15. Jahrhundert, ohne Autornennung.

Sehen wir uns beide einmal an!

Regimen tempore pestilenciae Albici medici.[1]

Omni mane comedas nuces magnas duas vel tres cum sale combusto, desuper non bibendo, aut tostum panem cum sale intinctum in acetum, desuper non bibendo. Si es sacerdos illa facias post divina, si vero laycus in aurora recipias aut comedas vnum ex istis, desuper non bibendo, aut cum sacerdos capias desero circa introitum lecti, eo plus salsando et desuper bibendo[2] et hoc facias propterea, quia de mane propter divinum officium non potes sumere. Et scias, quod sal et acetum diligas, si volueris evitare pestilenciam, et dulcia vitando[3] ut mel et medonem et lacticinia et huiusmodi:[4]. ¶ Nota quod tempore pestilenciae fugias ista, quia pestilencia est morbus contagiosus et vadit ab vno homine ad alium, ymmo solo anhelitu unus inficit alium [Bl. 62r] et[5] iacens unus cum alio inficit alium. Propter haec fugias balnea,[6] quia solacia cum hominibus et loca in quibus habitant pestilentici[7] et omnia dulcia et mellita et maxime ut non loquantur homines nec cogitant de pestilencia, quoniam solus timor de peste et ymaginacio et loquela facit, hominem pestilentem infallibiliter.[8] Quia dicunt doctores generaliter approbati, quod sola ymaginacio pestis hominem facit pestilenticum. Et quia pestilencia[9] non generatur nisi ex humido

[1] Im Kopenhagener Manuskript [K] beginnt das Schriftchen folgendermaßen: „Regimen tempore pestilencie. Omni mane comedatis de sale sacerdotalj, ut unam parvam nucem aut comedatis nuces magnas duas aut tres cum sale combusto, desuper non bibendo, aut comedatis rutam et ficus cum sale aut comedatis grana juniperij, ficus aut tostam panis intinctam in acetum [17v] desuper non bibendo. Haec faciat sacerdos post divina sua sed lajcus in aurora recipiat aut comedat unum ex istis . . ." Im Leipziger Manuskript *1328* [L] lautet die Überschrift: „Item aliud regimen egregij domini doctoris magistri Albici quondam archiepiscopi pragensis, quo ad tempus pestilenciae".

[2] non bibendo K. [3] fugiatis dulcia K. [4] medonem, uxores, balnea, sermones, conuersacionem hominum K. [5] ubi K. [6] balnea comunia K. [7] habitat pestilencia K. [8] fehlt K; statt des folgenden Satzes heißt es dort: „cuius rationem reddere esset diffusum et longum". [9] Item sciatis quod febres pestilenciales aut pestilencia K.

putrefacto,[1]) quare ignem habere in comodo aut stubellam[2]) calefactam et iacere in ea praeservat a pestilencia. Aut ponat super carbones ignitos modicum de myrra alba aut thure aut grana iuniperi aut lauribacas. Item fugias[3]) lac, fructus crudos, pisces, caseum mollem, butirum crudum, serotinam[4]) potacionem et longam sessionem ⟨serotinam et balnea⟩.[5])

De minucione tempore pestilencie.

Item notandum, si aliquis habuerit apostema[6]) retro aures in collo aut in capite, minuat de vena cephalica in utraque manu, si est iuvenis modicum, si est senex plus, et statim post anuncionem detur sibi de tiriaca ad[7]) unam parvam nucem cum vno haustu vini vel cervisiae antiquae miscendo[8]) et calefaciendo [Bl. 62v] ebibat et ponat se ad lectum et bene cooperiens se sudabit et si non sudaverit, tunc capias flascula repleta[9]) aqua calida et applicet pectori apponendo laterem calidum ad soleas[10]) pedum, et sudabit, in quo sudore iacebit ad unam horam horologii. Elapsa una hora tergat corpus bene a sudore cum panno et postea ordinentur[11]) ei cibaria,[12]) fundantur acetosa propter appetitum provocandum,[13]) et non apponatur ad[14]) apostema aliud nisi raphanus minor contritus cum sale et aceto ad modum salsae calidae, mane et sero usque ad septimum diem. Tunc septimo die[15]) opponatur ungenta de malva et bismalva[16]) id est eybisch cum butiro contrito et buliatur, modicum apponendo de croco XII flores aut cepas assas[17]) vel frixas in patella cum butiro et croco et exibit apostema et non moveat se extra domum ad quindenam.

¶ Signa mortis in pestilentia sunt haec. Primum, si non dormit, secundum, si non comedit, tertium, si querit diversa loca ad dormiendum et iacendum et non dormit, quartum, si habet vomitum, quintum, si habet difficultatem anhelitus, sextum si habet multos secessus,[18]) septimum si fatuisat et tunc inungatur statim infirmus oleo sacro.[19])

Si fuerit apostema sub humeris extunc minuatur statim de utraque vena in manibus [Bl. 63r] prope primum digitum et statim post hoc sumatur[20]) tiriaca postponendo omnem potacionem[21]) et comestionem sicut supra scriptum est. Si est antiquus, detur sibi de tiriaca ad alteram dimidiam nucem[22]) cum vino aut

---

[1]) putrefactione K. [2]) stubam K. [3]) fugiat pestilenticus K. [4]) sobriam K. [5]) ⟨—⟩ K; L fügt „comunia“ bei und „Hinc superius scripta pro conservatione sanitatis tempore pestilenciae“. [6]) Pro cura sciatis K. Si aliquis fuerit pestilenticus K. [7]) ut K. [8]) miscendo simul K. [9]) flastulam replendo K. [10]) calefactum ad solia K. [11]) ordinabit K. [12]) cibaria ad comedendum, quae non sunt prohibita. Saepius semper ad cibaria fundat acetum K. [13]) faciendum K. [14]) super K. [15]) die primo K. [16]) populi K. [17]) assatas K. [18]) sedes seu secessus K. [19]) eundem oleo laeticiae, ut vadat ad patres suos K. [20]) detur sibi de tyriaca K. [21]) bibici K. [22]) ad ij nucem parvam K.

cervisia calida in vno haustu, si iuvenis est, tunc minus minuat,[1]) prout supra scriptum est.[2]) per omnia festinandum est in pestilentico cum minucione sa⟨n⟩gwinis et statim post hoc sumat[3]) tyriacam antequam comedat aut bibat. Si autem aliquis[4]) habuerit apostema in ingwine circa[5]) pubes et genitalia, minuat de utroque pede circa[6]) parvam pedicam. Si iuvenis tunc minus, si senex ut XX vel XXX annorum, tunc plus minuat et statim post hoc capiat teriacam, ut scriptum est supra per omnia, quia iuveni existenti infra XX annos ad mediam[7]) parvam nucem miscendo cum uno haustu cerevisiae vel vini calefactum ebibat[8]) et post sumpcionem ⟨tyriace homines volunt semper vomire, ad restringendum vomitum lavetur post sumpcionem⟩[9]) tiriacae os bene cum aceto frigido sepius et teneatur[10]) tostus panis tinctus in aceto ante os et odor atque sapor panis attrahatur per anhelitum. Item capiatur manutergium et intingatur[11]) in aceto et circumligetur collo infirmantis[12]) et ista prohibent nauseam vel vomitum, aut capiantur poma acetosa incidendo in rotulas et accipiatur vna rotula ad os extrahendo in ore sucum et partes grossae proiiciantur.[13]) Talis succus receptus ad intra restringit vomitum infallibiliter.[14])

Regimen magistri Albici archiepiscopi Pragensis.

Vor der behaldunge der pentilencien [!] nemit drey pillen pestilenciales czu dreymole in der wochin, als an dem montage, an der methewochin und an dem vreytage des obindes, wenne ir sloffin wellet geen.

Ir sullet meyden mylich, fischsche und von vruchte, alle sucze ding und sullet liben sawere speise.

Auch meydet bat, gemeynschaft der lewte vnd vil reden mit den lewthen, worumme eyne mensche wirt von dem andren vorgift, dorumm so meydet das wirtschafftyn und sloffin in gemachin mit vil menschin.

Wenne eyn mensche alleyne von dem odeme wirt vor gift von roch vnd von smakke, dorumme wo ir des nachtis sloffet, do machit eynen raŭch von mirre und von coste und thut dy venstir veste czu. Der burger neme abir thymean und harcz von kynhowlcze und mache do von eyn rowch. Der arme mache abir eyne rowch von lorbern vnd yachandilber, rawthe vnd saluien.

Der wiche in der pestilencian muscam und ambram, mir-

[1]) detur sibi K. [2]) faciendo K. [3]) cum K. [4]) pestilenticus K. [5]) idem circa K. [6]) penes K. [7]) dabitur de tyriaca ut mediam K. [8]) bibatur, prius tamen minuat de venis duabus modicum, prout scripsimus. Quia post K. [9]) ⟨—⟩ fehlt K. [10]) tene digitis tostam panis spissam tinctam K. [11]) trudat in acetum K. [12]) circumdet collum suum K. [13]) proiciat vias K. [14]) K und L fügen bei: Et ideo iuxta illa scripta potest se quilibet regere.

ram, storiachon, beyd weich czu machin vnd kewlecht als eyn cleyne appel und das bewindet mit alder seyde vnd das halb tag und nacht in eyner bochßyn, das icht der roch do von gee. Sunder des morgens vrew sullet ir doran rychen nuchteren in der kirchin und dornach.

Item der prister adir burger ryche mirre cust vnd spica-nardi czu sammen gebunden in eyn tuch von aldir seyde, der arme reiche [!statt „rieche"] abir eyn [Bl. 223r] tuch, das geweicht ist in essig, adir geneczt. Das sullen essin reich und arm bitter confeckt als gros als eyn kleyne noes und sullen doruff nicht tryncken.

Ist abir eyn kint von czwelf yorin, so esse is als gros als eyne bone, ist is abir eldir, so esse ys mer.

Ist abir eyn burger adir prister so esse her eczliche bletir von saluie vnd rawthe, iczlichs drey stemmeleyn mit den bletirn, mit essig vnd tryincke doruff nicht, adir esse nabilworcz, als gros als eyn bone, adir alzo vil enczian, mit eyn wenig salcze. Ist her abir arm so esse her yachandilber, newn adir czehen korner, adir gerost brot in essig getuncket.

Wilt du abir, so lege czu sampne, den reichen, den burger, den prister vnd den gelarten vnd den armen, aws den alczu malen, mache eyn confeckt und das ist vil heyl samer vor dy vorgiftunge der pestilencien und das behalt durch eyne veste vnd starke beweyßunge der vorsuchten doctorum adir lerer vnd wol bewernten, czu voraus magistri albici.

In ewir speyße gebrucht alle wege eßig und wenig worcze, alzo pfeffir vnd cenomey,[1]) safferan und den gleich.

Ir sollet meyden des mittagis czu sloffin, milch, fissche und rôe fruchte, swemme, mete, honig und in gernge [gehunge?] der kirchin adir der schûle; des morgens essit veygen, rawthe und welsche nosse.

Ist abir ymant krang an der pestilenczien, der loße czu stund czu der adir. Ist ym we hyn[Bl. 223v]der den oren, adir an dem halze, so loze her balde dy howpt odir, welche stunde is ist, am tage adir in der nacht, nicht an czu sehen den monden adir dy czeyt, vnde loze, balde neme her pestilenciales pillulas czu vorslyngen vnd esse nicht doruff.

Dornoch in der mitternacht, neme her tyriaca als gros als eyn hazil noes, adir me, gemischet mit essig und rosen wasser, ap man is gehabin mag, das her switczet, dornoch esse her nicht fleysch sundir grutcze mit mondilmilch, adir verlorne eyer mit essige, und trycke gersten wassir gesothen vnd smere das hewpt und dy stirne mit rosyn wasser adir mit nachtschaten wasir und tryncke pottir milch und nute keyne worcze in dem tranck und stoße rawte und enczian, mirre und salcz und lege das uf dy pestilenzie, dicke czu vornewen, wenn iz derre vnd

1) Cinamomum, Zimmet.

trewge wirt und esse der gemachtin confeckt, dy do gut ist vor dy pestilencia, czweer adir drey stund an dem tag und der nacht.

Ist abir dy pestilencia undir dem arme, so loze her dy longe odir des armes; und alle andir ding, alz vor geschrebin stet, sullen gethon werden.

Ist abir dy pestilencia bey dem knochil an deme beyne, so laze her dy vrawe odir bey der cleynen czee und thu alz vor geschrebin steet.

Das gesynde in dem ganczen hauße essen alle morgen, dy weyle sy gesunt seynt, raythe, czwu veyfen[1]) und eyn welsche noes, dy reyne geschelin ist, mit eym wenig salcz.

Ir sullet wissen, wenne eyn mensche hot dy pestilencia, der loze alzo czu der adir czu stund und thu alz obin geschrebin steet und weme dornoch tyriacam als eyne cleyne noes adir rotilsteyn als eyn bone, das mischet [Bl. 224^{r}] mittenandir mit eyme trunke weynes gesothin, doryne gesotin ist rawthe adir nabilwurcz und das trincke lelich aus. Dornoch lege her sich in das betthe und wasche den munt wol mit essige und lege eyne stunde adir zwu und decke sich warm czu, das her switcze. Noch dem sweyse lege her aus dy rechte hant und den linken fůs und trewge wo̊l den sweis do von mit eyme tuche.

Wirt aber eyn junger von czwenczig yoren adir dorunder krank in dirre sewchen, der neme das do weniger tyriacam.

Ist her czehen adir czwelf yor alt, dem gebe man als gros als eyn erbis tyriacum.

Ist her abir eldir, so gebe man ym als eyn cleyne nos und thu als vor geschrebin steet.

Ist is abir sache das der mensche dresyt adir nyset nach der nemunge der tyriaca, so wassche de her dycke den munt mit essig und halde gerost brot vor den munt und czyhe den odym czu ym adir czyhe das saff aus eyme sawern appel und wirff das grobe wedir aus deme munde.

In der pestilencia ist gut vrewdin und redin von dem reiche gotis, adir von wonzamkeit, mal[2]) sal dicke essin und trincken und sal sich nicht vorchten, noch an keyne sewche gedenckyn, worinne alleyne dy vorchte und dy gedancken an dy pestilencia, dy geberyn und machin den menschin krang und syech.

Offenbar als unorganisch angeklebter Anhang ist das Folgende zu betrachten, wenn es auch die gleiche, äußerst saubere Hand aus dem Anfange des 15. Jahrhunderts geschrieben hat, wie das Vor-

[1]) Feigen. [2]) Wohl statt „man“.

hergehende. Dieser heterogene Anhang bringt im ersten Absatze eine Aufzählung tödlicher Zeichen, welche beim Verlauf der Pestkrankheit beobachtet werden — das möchte noch hingehen, desgleichen die Ermahnung, die heilige Kommunion zu genießen und sich dadurch für den Sterbensfall vorzubereiten. Daß aber dann noch einmal prophylaktische Vorschriften gegeben werden in zwei Absätzen, ist der ganzen Einteilung und Gliederung des Regimens ALBICHS völlig zuwider. Vieles gerade in diesen beiden letzten Absätzen kennen wir denn auch anderwärtsher schon lange. Trotzdem sei der ganze Anhang hier im vollen Wortlaut mitgeteilt; einiges Einzelne ist doch von Wichtigkeit.

Dy czeichen des todis synt, das, sleffet her nicht und suchet manchierley stete czu slafen und czu lager, her stirbet; hot her keyne begerunge, adir tut torlich, so stirbet her; hot her vil stule adir vorlet her, so ist is abir eyn czeichin des todis; adir swiczet her und wirt ym nicht leuchte dornoch, her stirbet [Bl. 224ᵛ] in der wochin on dem czehenden adir virzehendin tage. Auch sint ym dy hende adir fuße kald so stirbet her abir.

Dorumme ist is meyn roth, das eyme iczlichen, der do krang ist an der sewche, das her sich bereyte mit dem hilgen sacramento, und das ist ym dy beste ertzney.

Du armer czu bewaren dich vor der pestilencia adir das du icht vallist in dy pestilencia, so is alle morgen eyne snete gerostis brotis mit essig, adir drey welsche noße, adir czwu veygen, adir eyn wenig nabilworz als eyne hasil nos, adir rawte, adir enczian mit eyme wenig salcze, adir czwelf yachandilber, und alle deyne speyse, dy is mit essige, und trincke sy doryn und den essig habe in ryme salchirchin [?].

Du salt meyden gemeyne bat, predigot und alle dy da krang sint an der sewche, dy meyde vnd gedanckin bekummerunge und redin von der pestilencien, wenne worinne alle dy bekummerunge und dy gedanckin von der pestilencian machin dem menschin dy pestilencien und sal alleyne sloffin, wenne worumme es ist eyne anhangende seuche und kumpt balde von eyme an den andern.

[Folgen Verse an die Madonna in Latein: „Gaude virgo graciosa . . .]

Schauen wir schließlich an, was der Druck des sogenannten „Vetularius“ über die Pest bringt!

Im Jahre 1484 wurde zu Leipzig in Druck gelegt [die ersten drei Zeilen in Rotdruck]:

Tractatulus de regimine hominis compo || ſitus per ma= giſtrum et dñm dñm Albicũ || archiepiſcopum Pragenſem. Incipit.

38 Bl. 4° [vier Quaternionen und ein Ternio, deren vordere Blätter fortlaufend *a* bis *t* am Fuße signiert sind, so daß 19 Doppelblätter Signaturen tragen]. Am Ende Blatt 38^v [r_2^v] des Kolophon:

Magiſtri Albici (sign) arte medici nec nõ eccleſie || pꝛagenſ archiepiſcopi Regimen ſanitatis || qd' alio nomine Vetularius nũcupatur finit || feliciter Impſſum in Lipcȝk per Marcum || brand' anno dñi. M.cccc.lxxxiiij.xxvi. die || Menſ Auguſti.

Den Inhalt des Büchleins[1]) hat Hasner schon mit einiger Ausführlichkeit dargelegt (Sonderdruck S. 31—34), darum nur über das die Pest Betreffende ein paar Worte, das allerdings 7 von den 33 Abschnitten füllt. Es beginnt Bl. 16^v mit den Vorbeugungsmaßregeln: „Ad preservandem a pestilencia dives omni mane, comedat nuces magnas ex aceto cum ruta vel salvia cum sale sacerdotali coaspersas et electuarium amarum apud medicos. Alii capiunt tormentellam, id est *nabelworcz* modicum cum sale mane. Pauperes capiant tostam panis intinctum in acetum et comedant desuper non bibendo. Alij ...“ Die Pest sei kontagiös, man solle also die Bäder und anderen Verkehr meiden, da ein Sprechender den anderen infiziere. Auch die „ymaginacio“ und die Ansteckungsfurcht mache die Menschen pestkrank, also solle man fliehen, wo die Pest herrsche. Auch in der Nahrung sei Vorsicht nötig (Süßes, Most, Fische). Die meisten stürben im Herbst an der Pest, darum sei in dieser Jahreszeit besonders sorgfältig Diät zu beobachten und Räucherungen am Kamin bei Reich und Arm, damit die Rheumata nicht das Übergewicht gewinnen, die alles mögliche Unheil außer der Pest anzurichten vermögen. Auch Ambraäpfel sind im Herbst zu gebrauchen, deren Bereitung gelehrt wird, für Reich und Arm. Auf die „Mater pessima, quae generat pessimos filios“ kommt er immer wieder zurück und gegen die Gefahren des Herbstes und Winters empfiehlt er „stubellas calefactas“ und Gewürze, der Jahreszeit angepaßt, sowie das sal sacerdotale. Die Kur sei in den ersten drei Tagen notwendig einzuleiten, sonst komme sie zu spät.

Er geht dann zu dem Aderlaß bei der Beulenpest über, wobei er allerlei allgemeine Erklärungen und Auseinandersetzungen ein-

[1]) Das Albich schrieb, als er schon 30 Jahre in Prag gelehrt hatte (Bl. 24^r, 1b), „legi ante tempora in vniuersitate pragensi fere XXX annos“.

fließen läßt und Vorschriften samt Arzneimitteln und Diätetik. Es schließt sich eine Darlegung der prognostischen Zeichen für bösen und guten Ausgang an, ohne recht beim Thema zu bleiben, sondern statt dessen Verhaltungsratschläge einzuflechten und Lokalbehandlung der Pestbubonen, um schließlich gegen den „ydeota" und „medicus deperditus" loszuwettern, der dabei falsch vorgeht. Zu Pestzeiten soll man die Füße öfters waschen, worüber eingehend gehandelt wird, sowie abermals über die Lokalbehandlung der Bubonen. — „Hec Albicus archiepiscopus pragensis, Doctor et magister vtriusque juris."

Von seinem Exkurs über kontagiöse Krankheiten mit Entgleisung in die Astrologie kommt Albich dann zu seinem „modus meus practicandi in pestilencia" (Bl. 22r); er eilt mit dem Aderlaß, wenn der Kranke viele Beschwerden hat, läßt dabei sich aller Speise und Trank enthalten und Theriak nehmen in warmem Wein oder Bier, den Mund spülen und wohl zugedeckt sich niederlegen zwei Stunden, dann gesäuerte Nahrung genießen, was dann für die verschiedenen Lebensalter noch genauer ausgeführt wird, besonders in bezug auf Nahrung und eventuelle Üblichkeit und deren Bekämpfung, sich verzögerndes Schwitzen, wo man mit einer „flascula", gefüllt mit „aqua calida" helfen soll.

All dies berührt sich ja bald mit dem oben gegebenen lateinischen Text der oben gegebenen Pestregimina unter Albichs Namen vielfach, bald mit den deutschen, oft auch mit beidem. Einige Abschnitte hiervon werden wir handschriftlich weiter unten unter Nr. 67 bei Christannus von Prachatitz wiederfinden.

65. Ein lateinisches „Remedium reportatum" für die Pest des Meister Christannus von Prachatiz,
und ein Exkurs über die Kur der Apostemata.

Christannus aus Prachatic war dort 1368 geboren, studierte auf der Prager Hochschule, wo er 1388 den Baccalar, 1389 den Magister artium errang. Im Jahre 1403 wurde er Dekan der philosophischen Fakultät und Rektor noch im gleichen Jahre. Seit 1405 Pfarrer bei St. Michael in der Prager Altstadt, wurde er 1412 wiederum Rektor, besuchte 1415 Johannes Hus in Konstanz, ward 1417 abermals Dekan der Artistenfakultät, von 1427—1429 aus Prag vertrieben, wurde er 1434 nochmals Universitätsrektor und starb 1439 im 71. Lebensjahre. Seine Bedeutung für die medizinische Wissen-

schaft in Böhmen ist nicht ganz gering, größer noch seine politische Wirksamkeit in den politisch-religiös-nationalistischen Wirren seiner Zeit. Einige seiner Schriften in tschechischer Sprache hat HASNER[1]) angeführt, ein Herbarium, eine iatromathematische Schrift und einiges über den Aderlaß. Ich habe in Paris auf der dortigen Nationalbibliothek[2]) ein Herbar durchmustert, das entschieden eingehenderes Studium und Publikation der Ergebnisse desselben verdient hätte. Im ***Ms. 808*** (15. Jahrh.) der Fürstl. Bibliothek zu Donaueschingen findet sich gleichfalls der Herbarius Magistri CHRISTIANI DE PRACHATITZ (Bl. 65—74); im Prager ***Cod. V. G. 19*** stehen „signa egritudinum Cristanni" vom Jahre 1462;[3]) der Vindobonensis (Hofbibliothek) ***lat. 5512*** aus dem Jahre 1436 einen Traktat „de sanguinis evacuatione" (Bl. 1—8 und 146/147).

Gleich allen namhaften böhmischen Ärzten des 14. und 15. Jahrhunderts hat sich auch CHRISTANNUS mit der Pest beschäftigt. Wie oben schon angedeutet, findet sich im ***Ms. IX. A. 4.*** der Prager Universitätsbibliothek auf Bl. 168v und 169 ein lateinisches Pestschriftchen unter seinem Namen, das wir zunächst betrachten wollen.

In ista peste sive pestilencia[4]) non est melius nisi fugere loca pestifera, quia sicuti qui fugit ignem, ignis non sequitur. Eum aut⟨em⟩, si non licet fugere, nec locum mutare, tunc prae cavere debet ab omni cibo et potu, qui poterit infici, unde remedium est uti de tyriaça, de terra sigillata ante comestionem et ante bibitionem, quia ista medicina prodit pestilenciam et

[1]) a. a. O., S. 18.

[2]) Das Pariser ***Ms. latin. 11231*** der Bibl. nationale in kl. 8° war vor 100 Jahren in Leipziger Besitz und hat von dieser Zeit her noch beachtenswerte Eintragungen über den Leibarzt des Königs SIGISMUND; es verweist auf die Abhandlungen der K. Böhm. Gesellschaft der Wissenschaften, Bd. I, Wien und Prag 1791, pag. 347, und die Leipziger Literaturzeitung vom 29. Dezember 1827, Nr. 334, S. 2666. Das Manuskript beginnt mit dem Herbularium Magistri Christiani, Bl. 1—70r; es folgt Bl. 70v—88r das Antidotarium Magistri Christian de Prachatiz, an dessen Ende es heißt: „Et sic est finis antidotarii compilati per magistrum Cristianum de prachatycz anno domini millesimo cccc°xxxij f. Iohannis baptistae in novadomo [Neuhaus im Taborer Kreise] per manus Sigismundi de hradea . . ." Es folgt noch ein „Registrum curacionis et modis curandi" und ein Abschnitt „de ponderibus et medicinis". Die Handschrift scheint alter Stammbesitz der Leipziger Löwenapotheke gewesen zu sein.

[3]) Abgedruckt bei SCHRUTZ, Albíkova životospráva, 1909, S.-A., S. 17f.

[4]) Am Rande von der gleichen Hand: „quae erant de anno domini M°cccc°9° post festum Sancti Bartholomei".

curat eam, quia si quis sumit de ista medicina ante comestionem ad quantitatem unius nucis avelanae, et sic si tunc fuerit aliquod cibum infectum vel pestilenciale, statim cogitur illum evomere et hoc si tunc acciderit, tunc plus de ea sumat, quousque illum totum malum evomat, et tunc sumat post hoc de tyryaca maiori ad quantitatem unius dragmae vel minus cum tali decoccione rutae, salviae, encianae, astulogiae, baccarum lauri et tormentilla et herba truncij (?), quae alio nomine polimomen appellatur et haec decoctio fiat in vino bono, et post hoc colletur munde, et tunc de tali decoccione et collamento vini sumatur tyriaca modo consueto, et si nollet balneari, tunc sumat in lecto iacendo ante auroram diei vel hora matutina et sudet in lecto et in fine faciat sudorem abstergere optime de toto corpore cum panno lintheo sive lineo, bene calido, aut si vellet balneari, intret balneum sic in ieiunio, nihil aliud sumendo praeter tiriacam et sudaret in balneo in calore lento et semper abstergatur sudor cum panno calido in fine sudoris. Valet etiam in praeservatione a tali peste tale electuarium: Postea recipias nuces maiores xx, ficuum mundorum xv, rute manipulum, radicis gencianae ij et semis, aristologyae longae j, salis communis ad quantitatem nucis, mellis purissimi, quantum sufficit, conficiantur in modum electuarij. Aliqui addunt, tormentillam et herbam truncij [?] et bene, de quo sumatur ieiuno stomacho ad quantitatem nucis avellanae. Usus istius electuarij praeservat a toxis et venenis, uti etiam pilulis pestilentialibus multum iuvat et praeservat ab aere infecto, uti etiam pilulis magistri Nicolai infra xv dies vel citra, valet multum, quia illae pilulae purgant malos humores et etiam venenosos, uti de tiriaca maiori, sicut modo prius scripsi. Optimum est et hoc infra dies vel citra, quando contingeret, quod tamen deus dignetur praecavere, quod illud apostema inciperet oriri, statim apponatur aut in isto loco vel proprie inferius ventuosa cum scarificatione, ut extrahatur tota materia venenosa, et sanguis minuatur, ut si oriretur superius sub ascellis, tunc minuatur sanguis de parte opposita, ita quod si oriretur sub ascella sinistra, tunc minuatur sangwis de brachio dextro de vena epatica, et si oritur sub ascella dextra, tunc minuatur sangwis de brachio sinistro, et sic intelligatur de aliis partibus corporis. Et si oriretur apostema inferius sicut in iguine in iguinibus, tunc si oritur in parte sinistra tunc minuatur sanguis de pede dextro sub talo de vena zaphena sicut mittunt communiter mulieres, ut si oritur in parte dextra, tunc minuitur sanguis de sub talo pedis sinistri semper in parte opposita, ut distrahatur venenum sive materia venenosa ad partem oppositam. Et semper post minucionem necesse est, ut sumatur tiriaca tempore suo, sicut prius dixi et semper sola et per se nichil aliud sumendo cum ea usque post dissudacionem. Explicit remedium reportatum per magistrum Cristianum.

66. **Ein Traktat über Apostembehandlung aus Prag.**

Wenn er sich auch von der Pest fast völlig entfernt und nur ganz ausnahmsweise auf die Pestbeulen bezug nimmt, so sei doch der direkt auf das „Remedium" des Magister Christannus folgende Exkurs über Aderlaß und Ruptorienbehandlung der Abszesse im Prager *Codex IX. A. 4*, Bl. 169, hier noch angefügt:

Restat videre de apostematibus, datur autem tunc regula de fleubotomia, quia in omnibus competit et hoc in principio, dum non est in fluxu, sive causa interior sive exterior et semper in parte opposita. et causa hujus est quia evacuatur humores, qui erant causa materialis apostematis, ad opositum [?] trahuntur, ita quod minus fluant ad locum dolorosum, unde in apostemate stomachi debet fieri flebotomia et in squinancia in duobus brachijs. de vena flebotomia et clistere sunt duae evacuaciones, quae statim hominem liberant de morte, si fiant, quando fieri debent, unde in colica et hyliaca passione statim fieri debent clistere, ne nimis paciens moriatur. Et quia ad ista apostemata maxime sequitur febris, continua et interpollata, debet paciens tenere dyetam febricitancium propter istud accidens, quia valde periculosum est, item quia squinarium apostema est valde periculosum et morbus peracutus, debet paciens abstinere a cibo in quartum diem et debet parum bibere de tizana calida clara in aqua cocta, quo liquiricium supponendum est, quod virtus sit sufficiens ad tantum tempus. et facta minucione fiat gargarismus ad reprimendum fluxum, humorum cum dyamoron id est de moris immaturatis in aqua tepida decoctis vel de rosis, liquiricijs in aqua decoctis. Item in illis apostematibus interioribus, scilicet pulmonis, laterum et stomachi debet pocionentes bibere syropum violaceum, comedere dyaperudyon, quia in ista est ardor et constriccio pectoris, contra quae valent ista duo, et si fortissimus calor sit et siccitas dyadragantum loco dyaperudyion sumatur, item minucio debet fieri in principio apostematis in parte opposita sed unam, unde si apostema fuerit, in destro latere debet minucio fieri apostematis in sinistro brachio et non de tibia, quia est dupliciter opposita et non valet. Eodem fit in inguinum dextro non debet fieri minucio, quia iam est simplex oppositio, sed in eadem parte sicut in brachio vel in tibia, quia cum istae partes sunt rectae, satis possunt dici partes, ubi est apostema, trahitur in materia ad oppositum et diversum evacuatur. Item minucio competit epilensiae, apoplexiae, ubi sanguis habundat in eis; item in dolore renum et ancharum confert minucio de vena exteriori pedum et de vena, quae est sub talo, unde nota quod unde sunt vasa, per quae sanguis deducitur per totum corpus, unde cepha-

lica est vena capitis, quam incidimus propter dolorem capitis et oculorum infusione, medianam incidimus propter passionem pulmonis, epaticam propter dolorem epatis vel stomachi, desuper policem incidimus propter inflacionem pulmonis et tussim et propter reumatizantes, desuper minimo digito pro indigestione splenis, in occipite duas propter querelam capitis in manniae passionem, de ambobus tymporibus propter infusionem oculorum, de sub lingwa duas propter reuma gingivarum vel vicium dencium, de fronte propter dolorem capitis vel frontis, de naribus duas propter gravedinem capitis, de collo duas propter humorem capitis et oculorum reumatizantes, de sub talo duas propter podagram aut nenfresim aut propter ciaticos sive propter mulieres non parientes, sicut quae se non purgant, desuper pollicem pedum propter indigestionem.

Sciendum quod flebotomia habet duas horas, electivam horam et horam necessariam. hora electiva est in vigore diei et post digestionis complementum propter firmitatum pulsionem, hora necessaria est quae tardari non potest, in qua res prohibita non attenditur. Contra pestilenciam, qui patitur apostema item [!] tyriacam in vino vel cerevisia et da pacienti si evomuerit et non poterit conservare, signum est mortis; si autem non evomuerit, signum est sanitatis, postea fac sibi emplastrum de tyriaca et arwina leporis et superpone super apostema et paciens curabitur. Fac hoc ter vel quater, sicut videbis experienciam pacientis. Ad maturandum apostema cava grossam cepam et impone pulverem thuris et obtura cum stupa et pone sub cinere calido et ibi mitte decoqui et coctum kathaplasma addictum [?]. ℞ lapacium acutum et involve in stupa et sic coque in cineribus, deinde pista cum auxiungia porcina et superpone apostemati ad rumpendum omne apostema: accipe fermentum vel micam panis fermentati, fel thaurinum, lardum et mel et fac adictum [?] emplastrum, superpone apostemati. Addicti emplastri ad maturandum apostema: ℞ seminis lini lb. j et coque, ita quod tota substancia resolvatur et cum manu j foliorum malvae et ponatur auxungia porcina malaxata et simul buliant. Item emplastrum contra inflationem et apostemata gutturis hoc modo fit: Ex mica panis et melle simul mixtis, sed tamen magister Johannes de sancto Aegidio exacuit cum suco apii ad maiorem solucionem et magis acuit cum stercore anserino etc.

67. **Ein deutsches Pestregimen unter dem Namen des Magister Christianus Pragensis (von Prachatitz).**

Im ***Cod. lat. 15545*** der Wiener Hofbibliothek aus der 2. Hälfte des 15. Jahrhunderts finden sich eine Reihe von Pestschriftchen, die als Ganzes als „Regimen pestilentiae" zusammengefaßt

sind und ausdrücklich ihre Übersetzung aus dem Lateinischen zu Beginn betonen: „gewandelt von Lattin zcu Deutsche von worte zu worte“. Da gegen Ende der Name des Christannus von Prachatitz im Text als der des Verfassers genannt ist, hat ein bibliothekarischer Bearbeiter des Kodex über das Ganze dessen Namen gesetzt, wie mir scheint mit Unrecht, da er sich nur als Verfasser eines letzten selbständigen Abschnittes gibt, den ich deshalb hier als seine angebliche Arbeit an die Spitze setze, wenn sie auch keine vollständige Erschöpfung des Themas bringt, vielleicht aber auch gar nicht bringen wollte. Obendrein ist der Anfang dieser Ausarbeitung mit einem Abschnitt aus Albichs „Vetularius“ fast gleichlautend.

Vor dy pestilencia.

Wen ich besuchte den krancken vnd sach das is ym herte lag, so her schrey vnd kunde keyne ruge han, sunderlichen der pestilencz was, dem lis ich czum ersten ein adir slon, dernach e her aß adir trank, gab ich ym tyriakar, was her alt vnd stark, den gab ich deste mer vnd sot termitille mit weyne adir mit byre vnd gab es ym leblich czu trinken. Dornoch gebot ich ym czu waschen den munt mit kaldem waßer adir mit essige vnd des gefache vnd dackte warm czu vnd lis en legen j stunde adir ij, das her switzte vnde noch dem switzen tat her j hant vnde I fuß hervor vnd woschte den sweiß ab, dor noch gab ich ym czw essen weyche kost, mit essige gemacht vnd gab ym czu trinken byr, dor ynne lag gerost brot, adir wyn gemischet mit wasser, von rute adir von salvie gesoten. Item ab nw eyn iungk mensche hette druse, der do wer xx adir xxiiij jor alt, vnd den lis ich j adir slon vnd dor noch tiriaca mit einem bissen armen[1]) als j nuß in wyne adir in byre leblich getrunken.[2])

Alzo das man sich beware vor der pestilencie, so sal man alle morgen eßen I kroste brot geweycht in essige und ruche den. [Bl. 9^{v}.]

Welch mensche slefft ꝑ man ym let, so hilfft daß loßen nicht, zu welcher zeit is dem menschen an kompt, so her sal sich hutten vor dem sloffe.

Item ap eyn mensch moge genißen der ungenade. Du salt mercken das vunff czeichen sint an deme menschen, dor an man irkennet, ap der mensche von der vngenade leben

[1]) *bolum armenium* vermutlich.

[2]) Vgl. hierzu Bl. 22^{r} aus dem Vetularius: „Quando visitavi pestilenticum et vidi in eo forcia accidentia, ita ut propter nimium dolorem clamavit et non potuit habere aliquam requiem, festinavi cum minucione modo, quo supra dixi, post hoc sine omni usu cibi et potus dedi ei thiriacam . . . statim dedi ei thiriacam et boli armenum ut unum pisum . . .“

blybet adir stirbet. Das erste czeichen ist das. Ap das menschen harne wol rot ist, so ist das blut noch frisch yn ym und ist eyn czeichen der gesuntheit; Ist abir der harn weyß, so ist es eyn czeichen des todes. Das andere czeichen ist, ap dy, die do haben dy vngenade, essen sere wedir eren willen, dy geneßen wol, dy abir nicht esßen wellen, dy sterben. Das dritte czeichen ist, das der mensche, der do suchet an eyner heil stete unde das her an eyner stadt nicht mag bleyben, der stirbet ane czweyffel. Das virde czeichen ist, ap der mensche wedir gebe das essen und trinken unde her iß nicht mach gedowen und sy nicht nutzen des confectis egedocht unde der ertzteyen, dy sint ouch des todes. Das wuniffte czeichenn ist, das der mensche an ym sweyß hot yn deme bade vnde [Bl. 12r] ouch warm gedeckt ist vnd dy decke nicht von ym wirffet, ap her des sweyses nicht geleyden mochte, der geneset wol. Sunder mag her sweyses nicht geleyden, her stirbet ane zweyfel. Das sechte czeichen ist, das der mensche, der dy ungnode hot bynnen adir bowßen leibes vnd das her huffet und den speichel leichticlichen auß wi⟨r⟩ffet, der genest wol. Ouch so sal man eynen rouch machen in deme slouff gemache des kranken von den wurtzenn thimema, mirren und weyrouch, lorbern und wachandeln, und sal thun siben tage durch der vorgifftigen lufft wegen; wenne der siche, der dy ungenode an ym hot, der wirt do lufft balde geware, welcher abir dy ungenade an ym hot und hot nicht den verlos, das her wedir gibt, der hartet diste lenger und komen offte do von, ab sy sere essen widder eren willen. Hyr ynne so rothe ich meyster Cristannus, das ßy nicht essen newe fruchte, alze kirßen und eppil und birnen etc., noch milch ungesoten und fissche, sy sint denne wol abegeworczet und sower gemacht. Ouch saltu wissen, das du alle dingk in der worgifftigen vngenade salt swer[1]) essen ane dy fissche, dy in dem rouche getrowgen sint, ap du dy nicht suer magest. etc.

Daß das Übrige, was sonst noch im Cod. Vindobonensis 15545 als Pestregimen zusammengefaßt ist, mit Christannus als Autor etwas zu tun hätte, ist mir recht zweifelhaft. Zunächst fällt ja allerdings auf, daß die Bezeichnung „die Ungenade" für die Pest sich durchgehends in der ganzen Zusammenstellung findet, auch in dem Abschnitt, der sich ausdrücklich als christannisch bezeichnet. Doch das mag auf den Übersetzer zurückzuführen sein. Den Beginn des zusammengestellten Pestregimen bildet eine neue deutsche Bearbeitung

1) suwer, sauer.

des „Missum imperatori", die von der im IV. Bande des Archives, S. 199, gegebenen völlig abweicht. Auch das darauf Folgende kennen wir schon aus anderem Zusammenhange zum größten Teil. Alles scheint mir in den Böhmischen Pestkonzern zu gehören, trotz niederdeutscher Anklänge, ich lasse es also getreu der Handschrift hier folgen.

68 und 69. **Zwei deutsche Pestregimina aus Prag.**

Das ist regimen pestilenciae und gesanden hot un von bowßen landern und ist gewandelt vom lattin zcu dewtsche von worte zcu worte vnd lowtet alzo.

Zcum ersten. Item ap eynem menschen wurde an komen eyne ungenade hinder den oren, so sal man czu der odern loßen an der selbigen seyte an der hant czwischen dem dommen vnd deme necsten vingern.

Zcum anndern. Item ap denne eyne ungenade entsprunge bey der brust adder dor vnder adder bey den armen, so sal man czu der odirloßen an der selbigen seyten dy menyge adir.

Czum dritten. Item ap denne dy ungenade eynen anqueme bey dem gemechte, ßo sal man loßen dy frawen adir, alzo man das gewonlich ist.

Czum virden mole. So sullet ir euch man alzo halden, werne yr czu bette wellet geen yn ewer sloff gemach. Item nemet lorbern vnd jachandel bernn und beyfus, der do gederet ist, dy alle czu samne gebrant yn eyner storczen vnd beßunder, das alle venster sullen seyn geslossen, off das rich gee yn ewren munt und yn ewer fleyschliche sweys locher; vnd das ist ouch gut.

Czum v. Item alle ewer ersten gerichte sullen seyn mit essige gemacht vnnd sullet stetis nutzen sulcher gerichte und mußer, wo ir kunnet. [Bl. 6.^{r}]

Czum sechsten vnd sibenden mole. Do sullet ir vormeyden gemeyne bade und ouch euch sullet hutten vor giftige stete und vor leuten, dy do haben dy ungenade.

Zum viii und ix. Item so sullet ir gebrouchen alle morgen rute und dy do reyne gewaschun ist und mit salcze besprenget und denne genutczt.

Item so sullet ir ouch alle wege tragenn yn ewer hant etwas wolrichendes, alzo eppel gemacht adir der geleich.

x und xi. Und so ir wordet merken, das ewir leychnam ist beswert und sorgveldig, so sullet yr ouch loßen, baden und sallet seyn frolich, senfftmutig und ouch wolmutig und sullet ouch nicht essen fissche, dy do nicht schuppen haben und dy do werden gefangen yn fulen waßerenn.

Czum xiiten mole. Item yn dy czeyt, so dy pestilencie obichten nymt, do• sullet ir des morgens essen welsche nußenn mit rute adir czwe feygen und thw ßo alle wege.

Czum xiiin mole. Item an welchere stadt eyme eyne ungenade entsprewset, so sal man nemen droy adir vuniffe welsche nüße und czwe houpte knobelouches und rute alzo groß alß eyne welsche nuße und sal dy czu samne reyben und legen sy off dy ungenade, das hilfft.

Zcum xv. und xvj. [Bl. 6^{v}] Item ap ir wordet gestereye haben, so sullet ir alle bette gewandt berouchen mit den egedochten krewternn, do denne dy geste sullen offe legen, off das, das denne deze lowfft, von der krowtere macht wurde vortzert. Item off dy selbige czeit so entczennt sich nicht vil czu vasten. Item hartte speyse mit essige genutzt ist allewege gut. Item ouch ist is sere gut, das man czw czeyten dy wonunge wandelt durch der pestilencien und ungenaden willen.

Zcum xviij und xix und xx mole, das dy luft des nachtes deme menschen sere schedelich ist. Item der odem des vorgiftigen menschen von der ungenaden wegen steet zw meyden, off das eyner nicht entpheet von dem andernn. Item wachs [!] vnnd rute mit essige czu samne gethonn yn eyn vesseleyn und do sal das brot legen denne off dy ungenade, wer dy hot, unde das gevache gethon das hilfft.

Regimen pestilenticum.

Item deme menschen deme du helffen will und der dy ungenade hot, item nym ruten saff und czwene leffel vol weynes und czwene leffel vol guttis essiges und mache dy zw samne warm und gib sy czw trinkenn denn, der dy ungenade hot, und so sol man [Bl. 7^{r}] yn furen hyn und her alzo lange, das her wol begynnet czw switczen, ßo sal man yn denne legen czu bette und warm czu decken, das her alzo beharre yn dem sweyße ungetrunken und ungegessen. So her denne wol hot geswitzet, so sal man ym machen eyn getrenke. Item nym eynen totir von eynem eye und czw slag den mit wasser unde essige und mit wenigk saffran und gip ym das warm czw trinken. So denne das gescheen ist, so gib ym aber czw essen dy weychen totir von den eyren und .dy mit saffran gemischet, und czu trinken gib ym gut byr, das do reyn und clar ist, und mag essen alle fruchte vz genomen haszel nossze, dy nort nymandes gut ßeyn.

Dy vornewrunge der luffte.

Is setzet euch der eddele meyster Avicena yn deme Kapiteln von der pestilencia vnd saget gebende lere, wy sich eyn itzlich mensche sal enthalden von bozen luften, von bozer gemeyneschafft der samenunge der lewte und wy der leichnam

des menschen, der do fellet yn sewche, snelle mag werden geent werth der geßuntheytd.

Von den lufften des mittages.

Dorumbe so sal man stetis meyden vnd sich hutten vor den mittages lufften, wenne sy yn sich haben vil czeichen der entzundunge der ungenade und stinken gerne. Die denne [Bl. 7v] ist ayn czeichinn der pestilencie vnd eyn swachhayt der leichname, wenne es ist geschriben yn dem buche Amphorismorum, das der groze wint der mittages machet eynes sweres und krankes houpt, und dor umbe ßo sal man dy venster czu thun ken[1]) dem mittage und offen dy kegen[1]) deme morgen.

Von dem stanke.

Item so sal man sich hutten vor allem stanke des windes, bezunder vor dem stanke der waßern, wenne yn etzlichen hewzernn wirt wasser gehaldenn nacht adir vire und ouch so sal man sich hitten vor der abazocht, dy vnder der erden sint, vor den außgengen, dy do flißenn vz den kochenn. Item so sal man ouch nicht geen vff dy markt, do man kol und fleisch feil hot, wenne do von den vordorten kroytern kompt gar grozer und bozer rouch und sal sich ouch hutein vor den kranken unnd toden lewthen, wanne gleicher weiße alzo dy jnwendigen krefte des menschen werden yr qwicket durch eynen wolrichenden smagk. Alzo werden sy denne ouch weder gekrenget und geswackt gar snelle von deme aneblicke des bozen roches unde stankes.

Vonn der lufft.

Item so sal man wissen das alle fewchte [Bl. 8r] und nasse lufte sint eyn vorbilde der pestilencie und alle fewchtikeyt sint gerne denne aynes bozen stankes, als denne aynes bozen stankes als denne spracht Avicenna yn seyner erzteye, das man aynen luft sal mit den andern lufften vortreyben. In sulcher weyze das man yn deme gemache do her ynne pfleget czu sloffen und czu sitzunn sal habenn eyn fewer von guttem trwgen holze und sal denne machen eyn geroche von Toste, Steynmuncze, Beyffus und rute, ysop und beyffus, alzo das man yo der krowter eyne wirffet yn das fewer, duch sal man sulche krawter legen yn dy venstern und hengen yn dy thoren der gemechire, das sich dy lufte denne mogen vorwandelen und vor andern von macht der krewter wegen.

Vom slowffe.

Item so sal man sich hutten vor obrigem slowffe und wan eyn mensche sich erkente, das her dy ungenade hette, so sal her mit nichte slowffenn, wenne yn deme sloffe gibt sich dy naturliche hitcze czw den ungeweden und dy vorgift umbe-

[1]) gegen.

gibt denne das hertcze, das ym denne nicht steeth czw helffenn.

Vor obirflößiger speyße.

Item so sal man sich hutten vor oberflossikeit, speyße unde getrenkes, wenne veil lewthe [Bl. 8^{v}], dy do mehe vorgeen von obirffloßikeyt, wenne von enthaldunge wegen dy hobisschen leychname nicht viel dorffen leiden. Dorumbe so rote ich, ap sich ymant czw sere hot obirfollet, das her sich wedir mesige und renige durch arczteye und purgaciones, und das ist meyne bite und meyn rot.

Signa pestilencialia.

Item dis saltu merken und dich dor noch richten und erkennen, wenne dyr dy ungenade welde ankomen, so kompt is dit yn deme leibe und welczert sich von ayner seyten off dy andere, und so das du nicht magest gesloffen, item so wirstu swere an deynem leychnam und dyr begynnet das houpt we czu thun. Item ßo begynnet dyr ouch nicht sweyß yn dem sloffe vz czu kribbelen und togken [?] forne an der brust, und der munt des magens begynnet dyr we czu thun, und sulche und ander alle das sint czeichen der ungenade. So soltu denne balde czw der oder lozen alzo vor geschreben steht. Item so sal man ouch nutzun pillen, gemacht von aloe, saffran und mirre und sal ouch sust purgaciones nemen, wo her die gehaben magh.

[Bl. 9^{r}.] Item sal wissen, das dy pestilencie ist sam eyn wint, wenne is kommet, das czu weylen von den steten und dorffern, do die pestilencie ist, kompt der wint und furet den bozen stang yn eyne gutte reyne stad. Dorumbe so geschiet is offte, das dy bozen luffte vorgiftigen czu czeyten gutte und reyne state, dovor dy pestilencia nicht gewest ist. Alzo kompt is denne, das dy vorgifftigen luffte ummesigen des menschen hercze und syne unwendige krefſte, das man ym denne nicht mag helffenn.

Von baden und essen.

Is spricht ouch der meyster Avicenna, das man sich sal hutten vor vil baden, bezunder vor den gemeynen batstoben; weene yn deme bade so offene sich alle sweyßlocher und was denne von dem boßen stanke, von der luft, von wassire, von deme menschen, denne do ist das entghet denne der mensche durch dy offenunge egedacht, alzo das ym denne nicht zcu helfen steet und so das denne vil gesunder lewte werden, im sulchen vortoten unde getotet.

Wy her sich halten sol.

Is spricht auch der meyster Avicenna, das man sich sal halden mesigk und sal gebroüchen gutter speiße, dy do dewlich [Bl. 9^{v}] ßint, alzo wiltbroth und wilde vogil, dy do nicht grober nature sint. Wenne sulche leute dy sulcher speyße egedocht gebrouchen, mogen sich bas enthalden, denne dy lewte, dy do

sint grober naturen und ouch grober speyse gebrouchen. Dorumbe ist is, das dy armen lewte unde betlers, dy dann sulche regimente nicht haben und vormogen, sterben ir danne ander lewte, dy do noch volgen dem rote der erczten.

Item dor vmbe bite und rote ich, das man alle gerichte czu mole vor vnd noch sower[1]) sullet machen, wenne der essig, der vorczeret dy obirge boze foychtikeyt durch seyne togunt und ist unmaßen czw vil dingenn gut.

Item wiltu wissen, ap du ungenade host ader nicht, so nym eynen appil und thu dor yn wyrouch und broten denne alzo und so du yn denne host gebroten, so iß yn, off wurdest dü den appil mit deme weyrouche behalden yn deme leybe, so ist is eyn czeigen der gesuntheidt. Gat is abir von dir, so hastu ungenade und denn soltu alzo helffenn. Nym hundistille und sut dy mit byre, und so du is denne wol host gesoten, so nym und trink eynen trungk adir viere, dyr gewirret denne [Bl 10'] mit der hulffe gotis nichtes nicht, vnde ist vorsucht.

Item worde dyr dy czeit czu korcz seyn, das du des nicht kundest ubeten, so nym dy obirsten blumen von der hundes tylle und czu reybe sy yn der hant und thu waz essiges dor czu und tring das, das hilfft.

Item wordestu abir erkennen und fulenn dy swolst der ungenade, is sey an den armen, an der brust adir am halse, so nym dy egedochte hundestille yn dy hant under der seyten do dir die ungenade ist und czu reib sy en wenig in der selbigen hant und halt sy alzo lange bis das sich dy vorgifft czw hat an den arm adir an dy fuße und wo is dir denne behaget, do muß sy beharren.

Item hostu sy abir bey deme gemechte, so bint das krut egedocht vnder dy fuße und so muß sich dy ungenade nochvolgen yn dy vusße.

Item deyne egene netcze, senff, saluien, lorbern, jachandel bern, rettich somenn, pebirgeil und czu reib dy alle mittenander und güß weyn off und los is wol sidenn unde seyge is denne durch eyn tuch und das trink des morgens und obendes so kanstu nicht vorgifftiget werden.

Item nym rute, dy wol gewaschen ist und eyne walsche nuß und eyne halbe feyge und is dy czu samne, das sal dich ouch enthalden mit der hulffe des almechtigenn gotis.

Wem dy druse off varn.

Wem dy drüze off varn, der sal nemen seynes egen mistes und holder blater wol gestozen underenander und das da of geleth

Pestilencie von howt, haltze und brust.

Rot kol, holunger bletere eyns so vil als des anderen, große emißen mit eren eyeren eyn teil, potter das ander, honig

[1]) sauer.

das dritte teil, eyns noch der wicht so vil alzo des andern genomen czu dem kole und holunder blat yn eynen top geton, des krutes des aller meyste teyl und nicht czu sneten, den top czu gedackt und verkleybet, das nicht brodem auß geet und ij teil in gesoten wirt denne auß genomen umbe den halß adir uff dy brust und under dy arme geleyt, off gebunden mit eynem bloen tuche ist eyn czerop vor allerley drüze, pestilencie, geswolste des leybes, das treybet man von dem houbte, von dem halse, von den henden, von denn armen, von der brust, auß dem buche, von den hoden, von dem arße, von den beynen. [Bl. 11r.] Bas an dy fuße under dy kny adir gancz von dem menschen.

Dieses zweite Schriftstück hat in größeren Abschnitten sehr nahen Zusammenhang mit dem aus einer Breslauer Handschrift in doppelter Gestalt überlieferten „Regimentum tempore pestilentiali“ (Nr. 16) mit seinem stark „praeservativen“ Charakter, namentlich z. B. die Abschnitte Zeile 36—48 und 79ff.; vgl. dieses Archiv, Bd. IV, S. 406—412.

70. **Von den Drüsen.**

Ein kombiniertes Schriftstück, das zu den eben nochmals zusammengestellten Prager Pesttraktaten engen Zusammenhanges in offensichtiger Beziehung steht, treffen wir im Berliner ***Codex. Lat. Fol. 88***, *Bl. 325*v und *326*r, von einer sauberen Hand aus der Zeit um 1400 geschrieben. Die Handschrift war früher in der Hand des Münchener Arztes Siegmund Gotzkircher[1]); von seiner Hand geschrieben ist das Folgende aber nicht, sondern etwas älter. Im Grunde ist es unser Nr. 1 „Der Sinn der höchsten Meister von Paris“, in seinen erweiterten Formen;[2]) die also auch auf Prag zurückgehen, wo sich der Einfluß von Montpellier und Paris die Wage zu halten scheinen.

¶ Von den drüsen, wo ain drüs auf vert an aim menschen, der schol dar vber nicht slaffen, er schol jn lazzen nach des puchs ler.

Item wem ein drüs auf vert czwischen den schultern, der schol daruber nicht slaffen er schol jm cze padstuben mit

---

1) Vgl. Paul Lehmann, Haushaltungsaufzeichnungen eines Münchener Arztes aus dem 15. Jahrhundert. Sitzungsberichte d. Bayer. Ak. der Wissensch., Phil.-hist. Kl., Jahrg. 1909, 5. Abt., München 1909, 47 S.

2) Vgl. dieses Archiv, Bd. II, S. 379ff.; IV, S. 191ff. und vorn Bd. VII, S. 64.

czwain chophlein lassen vnder den schultern vnd vnder dem geschosse.

Item wem ain drüs würd an dem hals oder an dem hawbt, der schol jm lassen dy hawp adern an peden henden vnd dy vindt man czwischen dem dawmen vnd dem czayger.

Item wem ein drüs auz vert vnder dem rechten arme, der schol jm lassen auf der lung ader, dy vindt man czwischen dem czaiger vnd dem mitterlisten vinger ander selben seytten oder auf der media.

Item vnd würd ain drus vnder den tenken[1]) arm, so schol man lassen an der selben seytten auff der milcz ader, dy vindt man czwischen dem ungenanten vnd dem mynsten vinger.

Item wem ein drüs auz vert an dem herczen, der schol jm auch lassen die milcz ader an der rechten seytten, dy vindt man czwischen dem vngenanten vnd dem mynsten vinger.

Item wem ein drüs aufvert ander tenkchen[1]) seyten pey den haydrüsen, oder wo sy aus vert an dem lenken pain, der laz jm die gicht ader, die vindt man czwischen der mynsten czechen vnd der negsten da pey.

Item vnd wem ain drüs aufvert an der rechten seytten pey den haydrüsen oder wo sy aus vert an dem pain, der lazz jm an der frawn ader, dye vindt man jnwendig vnder dem enkel der fuezz.

Item vnd vert ain drus aus an dem rukch, der schol jm lassen dy grozz ader, dy auf dy grozz czehen get.

Item nv nembt war, vnd wem ain drüs aus vert, wa das sey am leib, vnd slafft er daruber, so hilfft jn chain lazzen nicht.

Item dy erczney wart geschriben dem kẅnig von frankreich von dem pesten arczt, mayster cze paris, der hayzzt pestilencia.[2])

Item vnd wer sich hütten woll jn der czeyt des gemain lawffs, der nem saluey pletter vnd pranperpleter vnd holerpleter ains als vil als des andern vnd syed das mit gütem wein, der lawtter sey, vnd tü darczwe gestossne yngwer vnd trinkch das des morgens nicht ee, das du aus dem haws gest, vnd auch des nachtz, wenn du slaffen wild gen.

Item auch scholltu ezzeich nüczen zw all deiner speiz, du schalt auch speis ezzen, dy däwleich sey.

Item nym ein stukchen weizz semel pratz und leg daz in güten essäch, da wermüt ine gesoten sey, und la[3]) daz semlein

---

[1]) *tenc*, *tenke*, links, linke.

[2]) Eine Derivation der in der 2. Hälfte des 14. Jahrhunderts schon öfters zu findenden deutschen Wendung „der pest (beste) Arzt, der heizet Auicenna“.

[3]) laß.

prät dar inn ligen drey tag und nacht und lazz daz darnacher truckchen werden, und daz scholtu richen und für dy nasen halten an dem weg oder wo du gest.

Item enpfindestu icht fäwcht oder chrankchait, so lazz dir czestund auf der ader scilicet media und gee nicht wo mangerlay volkch gesammet sey und hüett dich auch vor den, dye vil chrankcher gepresten an in habent. [Bl. 326r]:

Item vnd is auch alle morgen nücht⟨er⟩ pybenell für dy übring fåwcht, dy raynigt dich vor der gifft.

Item auch scholtu alle morgen, ee du auz dem haws gest under awgen[1]) waschen mit essäch, da ein wenigk dryackers inn czergangen sey, vnd hüett dich daz dir dez in die awgen icht chöm, wann ez in den awgen schad wer etc.

Item und ob sich ain druez erhüeb under den üksen, czw welcher czeyt ez dann sey des jars oder des tags, der schol jm czehant lassen an dem selben arm, daran sich die drues erhebt hat, auf der media.

Item und ob sich ain druez erhüeb an dem diech pey der scham, so scholl man lassen auf den füessen dye ader auf yeder grössen czechen oder jnwendig wider dem Enkchel des füezz.

Item hüett ewch an allen steten vor chrankchen läwten, dye des sterbens siechtum habent.

Item darnach, als lang der sterb wert, so scholtu czwir oder dreystund[2]) in der wochen nemen Chranwitter holz vnd chranwitter per vnd wermüt vnd leg das auf glüennd chöler jn ewr slaff chamer, die überal gar wol vermacht sey, vnd cziecht den rükch jn ewch cze mund vnd cze nasen vnd get nicht vil jn freythoffen[3]) oder in gemain padstuben oder süst jn stuben, da vil vol⟨k⟩s jn sey, von des pösen gesmachen wegen.

Item vnd wenn ir des morgens auf stet vnd ee ir aus ewern häwsern get, so ezzt ein frischs wein chrawt, dy schön gewaschen sey vnd gesprengt mit salcz oder gestozzen auz essäch, vnd cze stund ein walhische nucz darauf, daz ist güt für daz aytter,[4]) vnd tragt alczeit in ewren henden gewürcz von chräwtern oder waz gewürcz daz sey, das ein gůten starkchen gesmachen hat als wermüt, das ist güt für den pösen lufft.

Item wenn das ist, das dich die hawt jukcht[5]) oder der arm, wa das an dem leib sey, und wildu dann wissen, ob das ein drues ist oder nicht, so räwster dich ein vart oder öffter. Enphindestu dann, ob ez dich jukch an der selben stat von dem räusten oder von dem hüsten, so ist do ain drues ge-

1) Vgl. dieses Archiv, Bd. III, S. 147, 148, 151 und IV, S. 193.

2) dreimal. 3) Friedhof, Kirchhof. 4) (brennendes, tierisches) Gift.

5) Vgl. dieses Archiv, Bd. III, S. 225f.; Bd. IV, S. 193 und 201.

wisleich, darnach schaltu dir czestunden lassen, ee du darauf slaffest, an den henden oder ann füezzen, als oben geschriben stet.

Item auch scholtu wissen, daz aller pawm frucht vngesunt ist, darumb scholl man alles obs mäsleich essen, an walhisch nuzz allain, die sind gesundt. Man schol sey awer auch czemassen essen.

Item und wer sich dann vorhin besörgen wil, daz er jn den siechtum nicht vall des gemain lawffs, der da chümpt von drüsen oder von vnrainn platern, der nem salvia, pesmalten, holepper und weyssen, frischen jngwer, yegleicher geleich, und stozzt yecz besunder cze pulver und misch dann das alles cze sammen und trinkch das scapp in gueten wein des nachtz, wenn du slaffen wild gan, und des morgens nüchter, so wirstu des ligers und des siechtums des gemain lawffs über, an sorg und an alle swär sicherleich, ez sey denn doch die recht czeit hie, das der mensch nicht langer leben schol. Dann für den rechten töd ist chain erczney güet etc.

Mir scheint, diese Prager Pestliteratur aus dem ersten Jahrhundert der Universität und der mittelalterlichen Pestkenntnis ist immerhin beachtenswert. In einem späteren Abschnitte (VIII), der sich mit der schlesischen Pestliteratur beschäftigt, werden wir noch weitere Anknüpfungen nach Prag hin finden. Zunächst wollen wir uns zu süd- und westdeutscher Pestliteratur wenden.

Berühmte chinesische Ärzte.

Von

Dr. med. et phil. Hübotter in Berlin.

(Hierzu Tafel VI.)

Götter und Göttinnen der Heilkunde oder einzelner Zweige der Medizin finden wir bei vielen Völkern des Altertums. Es sei hier nur erinnert an die Göttin Meskhenit der Ägypter, welcher in mancher Beziehung die buddhistisch-chinesische Göttin Koan-yin P'ou-sa entspricht, an Buddha als den König der Heilkunde bei Indern und Tibetanern, an Asklepios und Hygiaia bei den Griechen, an Äskulap bei den Römern. Aber die Chinesen dürfen für sich den Ruhm in Anspruch nehmen, das einzige Kulturvolk der Erde zu sein, welches den berühmtesten Ärzten der Nation Tempel erbaut hat und in diesen Tempeln den Manen jener Ärzte vergangener Tage noch heute Opfer darbringt.[1]) Die Tempel führen den Namen Yao-wang-miao „Tempel der Medizinkönige". Sie finden sich in China an zahlreichen Orten, besonders in großen Städten. Naturgemäß findet sich auch in der jetzigen Hauptstadt Peking ein solcher Tempel.

In diesem Tempel werden außer dem Kaiser Chen-nong,[2]) welcher auch den Beinamen „der Medizinweise" führt und im 28. vorchristlichen Jahrhundert regierte, sowie dem Kaiser Hoang-ti[3]) (dem „gelben Kaiser", der im 27. vorchristlichen Jahrhundert

[1]) Allerdings sind auch in Japan zwei sagenhafte Männer, welche nach der Überlieferung etwa 1000 Jahre vor unserer Zeitrechnung lebten und auch nebenbei Medizinalpflanzen gesammelt und in der Heilkunde angewendet haben sollen, deifiziert worden, nämlich Onamuji-no-Mikoto und Sukunabikona-no-Mikoto; sie fungieren aber jetzt als fuku-no Kami als Glücksgötter.

[2]) An den Namen des Chen-nong knüpft die älteste chinesische Pharmakologie an. Auf diese sowie auf den unter Nr. 17 genannten Li Che-tchen und sein großes Werk gehe ich näher ein in meinem kürzlich erschienenen Buche: „Beiträge zur Kenntnis der chinesischen sowie der tibetisch-mongolischen Pharmakologie". (Verlag Urban & Schwarzenberg, Berlin-Wien 1913.)

[3]) Auf Hoang-ti wird das Hoang-ti nei-king „Des gelben Kaisers Buch über innere Medizin" zurückgeführt, dessen heutiger Text auf das dritte vorchristliche Jahrhundert zurückzugehen scheint.

regierte und auch HIEN-YUAN oder YAO-WANG „Medizinkönig" genannt wird), folgende zehn hochberühmte Ärzte verehrt, deren Namen im Tempel auf Tafeln aufgezeichnet sind.

1. K'I PE (1) auch YAO-TSOU, Ahnherr der Medizin genannt; er war ein Nordchinese, Helfer und Lehrer des Kaisers HOANG-TI bei dessen medizinischen Forschungen.

2. LEI KONG (2), der nach der Tradition ein Zeitgenosse des Kaisers HOANG-TI war.

3. PIEN TS'IO (3). Er lebte etwa ein Jahrhundert vor HIPPOKRATES im 6. vorchristlichen Jahrhundert, war ein Zeitgenosse des CONFUCIUS. PIEN TS'IO ist auch unter dem Namen TS'IN YUE-JEN oder LOU-I bekannt; er wurde in Po-hai, der heutigen Stadt Ho-kien-fou in der Provinz Che-li geboren. Er soll zuerst genauere Kenntnisse der inneren Organe erworben haben, auch die chinesische Pulstheorie wird auf seinen Namen zurückgeführt. Seine Lebensbeschreibung übersetze ich nachstehend aus dem 105. Kapitel des Che-ki, den historischen Denkwürdigkeiten des SE-MA TS'IEN.

4. CHOUEN YU-I (4) lebte zur Zeit des Kaisers WEN-TI (179 bis 156 v. Chr.). Er hatte die staatlichen Kornspeicher des Landes Ts'i unter sich und führt deshalb auch den Namen T'AI-TS'ANG KONG. Unter seinem Namen existiert eine Rezeptsammlung.

Seine Biographie findet sich auch im Che-ki und wird demnächst von mir übersetzt werden.

5. TCHANG TCHOUNG KING (5), auch TCHANG KI oder KI TCHOUNG KING genannt (vergleiche WYLIE, Notes on chinese literature; New Edition, Shanghai 1902, Seite 99 und 101). Er wurde in Nan yang, in der heutigen Provinz Ho-nan geboren, lebte gegen Ende des zweiten nachchristlichen Jahrhunderts. Er war Präfekt der Stadt Tch'ang-cha in Hou-nan. Der berühmte Arzt hinterließ mehrere Werke über innere Medizin. (Siehe chinesische Tabelle unter Nr. (6)).

6. HOA-T'OUO (7), sein Literaturname ist YUAN-HOA, er war gebürtig aus P'ei-kouo-ts'iao (dem jetzigen Pouo-chou in Ngan-hoei); er lebte in der zweiten Hälfte des zweiten und in der ersten Hälfte des dritten nachchristlichen Jahrhunderts; er soll in die Geheimnisse des Taoismus eingeweiht gewesen sein und große chirurgische Operationen ausgeführt haben. Um die Patienten während der Operationen unempfindlich zu machen, soll er ein Betäubungsmittel angewendet haben, das in der Überlieferung Ma-fei-san genannt wird, unter welchen Mittel z. B. STANISLAUS JULIEN und TATARINOW eine Abkochung

von Cannabis indica und eine alkoholische Lösung verstanden wissen wollen. Bretschneider ist anderer Ansicht und sagt, der Ausdruck bedeute ganz allgemein Anästhetikum; nach ihm enthält das Rezept Ma-yao, wie es heute in den Pekinger Apotheken angefertigt wird, Akonit, Tubera von Giftpflanzen aus der Arumfamilie, Henbane und bisweilen Datura. Er soll Abdominaloperationen, speziell Magen- und Darmoperationen, sogar die Magennaht ausgeführt haben. Die Operationshautwunden bedeckte er mit einer Paste, so daß sie nach vier bis fünf Tagen verklebt waren. Ob und inwieweit diese Traditionen auf einen historischen Kern zurückgehen, bedarf erst noch eingehender, gewiß sehr schwieriger und mühseliger Nachforschungen, jedenfalls sind sie vorläufig mit großer Reserve aufzunehmen, obwohl wir nach meiner Ansicht nicht berechtigt sind, sie vollständig in das Reich der Fabel zu verweisen. Hoa-t'ouo soll sogar den Koan Yu, welcher jetzt als Kriegsgott in China verehrt wird (er spielt eine große Rolle in dem berühmten Roman „Geschichte der drei Reiche", er wurde übrigens mehrfach besiegt, schließlich gefangen genommen und im Jahre 219 nach Chr. hingerichtet), operiert haben. Koan Yu war von einem vergifteten Pfeile in den linken Arm getroffen worden, die Wunde eiterte und schloß sich erst nach längerer Zeit, er hatte aber in der Wunde noch Schmerzen, so oft es regnete. Hoa-t'ouo erbot sich, die Wunde wieder aufzuschneiden, den Knochen auszukratzen, auszuspülen und die Wunde mit Medizinfäden zu vernähen. Er führte die Operation, welche ziemlich blutig verlaufen sein soll, aus, während Koan Yu mit einem Freunde zechte, nach anderer Version mit diesem Freunde Schach spielte. Alles verlief nach Wunsch, Koan Yu wurde ganz gesund. Hoa-t'ouo wurde ein Opfer seines operativen Draufgängertums. Der berühmte General Ts'ao-ts'ao (welcher die Weidynastie gründete) litt an Kopfschmerzen. Hoa-t'ouo schlug ihm zur Heilung eine Trepanation vor, aber Ts'ao-ts'ao hielt das für einen Mordanschlag, ließ den Hoa-t'ouo einkerkern und zum Tode verurteilen. Vor der Hinrichtung gab Hoa-t'ouo alle seine medizinischen Handschriften dem Kerkermeister, sie gerieten in die Hände der Frau des Kerkermeisters; diese bekam Angst für ihren Mann, wenn er nämlich versuchen würde, nach der Methode des Hoa-t'ouo selbst zu kurieren, und verbrannte die Schriften; der Kerkermeister konnte nur noch eine Schrift über Tierheilkunde retten.

Eine den Namen Hoa-t'ouos tragende Rezeptsammlung dürfte kaum von ihm herrühren.

7. WANG CHOU-HO (8), gebürtig aus Kao-p'ing, in der Provinz Chan-tong, war Hofarzt von 265—317, er schrieb ein berühmtes Buch über den Puls, das MOUO-KING oder MAI-KING (9).

8. KO HOUNG (10), geboren in Kiu-young, dem heutigen Kiang-ning-fou, in der Provinz Kiang-sou. Sein Literaturname ist PAO-P'OUO TSE.

Die Namen seiner Werke siehe chinesische Tafel Nr. (11).

Er war ein berühmter Taoist und Alchymist.

9. HOANG-FOU (12), vielleicht auch HOANG-FOU MI, lebte 215—282.

Seine Werke siehe chinesische Tafel Nr. (13).

In einem Tempel der Umgegend von Peking findet sich an Stelle seiner Namenstafel die des

SOUN SE-MOUO (14) eines berühmten Arztes und Taoisten aus dem 7. Jahrhundert.

Seine Werke siehe chinesische Tafel Nr. (15).

10. LI CHE-TCHEN (16), möglicherweise gleich LI CHE-TCHEN. (17), dem Autor des Pen-ts'ao Kang-mou, der im 16. Jahrhundert lebte. Im oben erwähnten Tempel findet sich an seiner Stelle die Namenstafel des

WEI TSE-TSANG (18), eines im Anfange des 8. Jahrhunderts beberühmten Hofarztes.

Im folgenden gebe ich die Lebensbeschreibung des an dritter Stelle aufgeführten Arztes PIEN TS'IO. Ich übersetze sie direkt aus dem altchinesischen Urtext, aus den „Historischen Denkwürdigkeiten", dem Che-ki, welches von SE-MA TS'IEN um das Jahr 100 vor Chr. herum verfaßt wurde. Die Biographie findet sich im Kapitel 105. (Näheres über das Che-ki siehe Professor W. GRUBE „Geschichte der chinesischen Literatur" S. 187—207.) Diese Biographie ist bisher in keine europäische Sprache übersetzt worden, meines Wissens auch in keine asiatische; ich habe auch eine in Japan gedruckte Ausgabe des Che-ki benutzt, mit japanischem Kommentar, der jedoch manche Stellen unrichtig, die schwierigsten mitunter gar nicht erklärt.

Ich war bestrebt, möglichst wörtlich zu übersetzen; nur über manche Stellen, die sonst lange Erläuterungen erfordert hätten, habe ich mit einer etwas freieren Übersetzung hinweggeholfen, zumal eine rein philologische Übersetzung nicht im allgemeinen Interesse der historisch interessierten Ärzte liegen konnte; aus diesem Grunde bin ich auch auf die abweichenden Auslegungen chinesischer Kommentatoren meist nicht näher eingegangen. Soweit es mir in Kürze möglich schien, habe ich die vorkommenden chinesischen

Termini technici zu erklären gesucht, vielfach mit Worten chinesischer Kommentatoren; eine Entwickelung der Theorien der chinesischen Medizin wird niemand billigerweise in diesem Aufsatz suchen. Diese Theorien sind äußerst verwickelt, zugleich eng mit philosophischen Anschauungen verknüpft. Das männliche Prinzip Yang und das weibliche Prinzip Yin und das Zusammenwirken beider erinnert an Gedanken bei JAKOB BÖHME z. B. „daß in Ja und Nein alle Dinge bestehen", sowie an eine Periode der SCHELLINGschen Philosophie.

Bei der Umschreibung chinesischer Eigennamen bin ich dem französischen System gefolgt.

Auf Fußnoten ist mit kleinen Notenziffern verwiesen worden; während die Zahlen hinter Namen dazu dienen sollen, die entsprechenden chinesischen Schriftzeichen auf der beigefügten Tafel zu finden.

Historische Denkwürdigkeiten des Se-ma Ts'ien.
Abschnitt 105. I. Teil.

PIEN TS'IO (3), aus dem Distrikt Po-hai,[1]) war ein Mann des Landes Tcheng.[2]) Sein Familienname war SOU CHE (19), sein Vorname YUE-JEN (20). In seinen jungen Jahren war er Häupter unter den Hausgenossen[3]) eines Mannes namens TCH'ANG-SANG KIUN (21). TCH'ANG-SANG KIUN erkannte, daß unter seinen Hausgenossen nur PIEN TS'IO außergewöhnliches Talent besaß, er behandelte ihn immer mit ausgesuchter Höflichkeit, auch wußte er ja, daß PIEN TS'IO kein Alltagsmensch war.

Nachdem PIEN TS'IO mehr als zehn Jahre bei ihm gewesen war, rief TCH'ANG-SANG KIUN ihn beiseite und sagte ihm unter vier Augen: „Ich habe Geheimrezepte,[4]) ich bin alt und will dir die Rezepte übergeben, aber du darfst nichts davon verraten." PIEN

---

[1]) Po-hai, das heutige Ho-kien-fou, Provinz Tche-li.

[2]) Tcheng ist ein mittelgroßer Staat jener Zeit. PIEN TS'IO ist auch noch bekannt unter dem Namen TS'IN YUE JEN und der „Arzt von Lou".

[3]) Hausgenossen sind meist jüngere Freunde eines einflußreichen Mannes, welche in einem gewissen Abhängigkeitsverhältnis zu ihm stehen und bei ihm Wohnung und Verpflegung haben. Vergleiche mein Buch: „Aus den Plänen der kämpfenden Reiche", Seite 4. (Verlag Calvary & Co., Berlin 1912.)

[4]) Chinesisch Kin fang, „verbotene Rezepte". Der Kommentar erklärt: Da diese Rezepte imstande waren, sowohl die Menschen am Leben zu erhalten als auch sie zu töten, war es infolge der Gefährlichkeit verboten, sie den Menschen mitzuteilen, daher die Bezeichnung.

Ts'io nahm das Anerbieten dankbar an. Da entnahm Tch'ang-sang Kiun die Mittel seiner Brusttasche und gab sie dem Pien Ts'io, er gab sie ihm, mit chang-tch'e Wasser[1]) einzunehmen und zu trinken. Nach dreißig Tagen kannte Pien Ts'io die Sache. Nachdem Pien Ts'io sich also den Inhalt des Geheimbuches vollständig zu eigen gemacht hatte, übergab Tch'ang-sang Kiun ihm das ganze Buch, verschwand plötzlich und ward nicht mehr gesehen.' Vielleicht war Tch'ang-sang Kiun kein menschliches Wesen.

Dreißig Tage nachdem Pien Ts'io die Worte des Tch'ang-sang Kiun befolgend die Medizin getrunken hatte, da konnte er durch alle Hüllen in das Innere des menschlichen Körpers hineinsehen, und so die Krankheiten erkennen. Er durchschaute völlig die fünf Eingeweide (Herz, Lunge, Milz, Leber, Nieren), ihren Inhalt und ihren Konnex. Speziell untersuchte er den Puls und schuf dessen Nomenklatur.[2]) Er war Arzt entweder im Lande Ts'i oder im Lande Tch'ao,[3]) in Tch'ao wurde er Pien Ts'io genannt.

Zur Zeit des Herrschers Tchao Kong von Tsin (regierte 531 bis 526 vor Chr.)[4]) waren die Großen des Landes Tsin mächtig, aber das Herrscherhaus war schwach. Ein Großwürdenträger mit Namen Tch'ao Kien-tse hatte die Regierung des Landes in seiner Hand. Dieser Kien-tse erkrankte, schon fünf Tage lang erkannte er niemand von seiner Umgebung, die Großen des Landes gerieten in Besorgnis und ließen den Pien Ts'io herbeirufen. Pien Ts'io untersuchte den Kranken. Nach der Untersuchung fragte ihn ein gewisser T'oung Ngan-yu. Ihm antwortete Pien Ts'io: „Die Blutgefäße funktionieren, da ist also kein Grund zu Besorgnis." Einst war der Herrscher Mou Kong[5]) von Ts'in in gleicher Weise erkrankt, er erwachte nach sieben Tagen wieder zum Bewußtsein.

---

[1]) Damit ist hier wohl ein mystisches, zauberkräftiges Wasser gemeint. Wörtlich heißt der Ausdruck: Wasser aus dem oberen Teich. Nach dem Kommentar erklären es alte chinesische Gelehrte für Wasser von gesammelten Tautropfen, andere für Wasser von großer Reinheit. Meines Erachtens erfassen diese Erklärungen den Sinn der Stelle nicht.

[2]) Auf seine Lehre und Nomenklatur soll das im dritten vorchristlichen Jahrhundert verfaßte, 81 Kapitel enthaltende, medizinische Werk „Nan King" zurückgreifen.

[3]) Vergleiche mein Buch: „Aus den Plänen der kämpfenden Reiche", Einleitung Seite 5.

[4]) Näheres über Tchao Kong und die damaligen Zustände in seinem Lande Tsin findet sich bei Tchepe, in dessen Histoire du Royaume de Tsin. Variétés sinologiques, Band 30, Seite 345—362.

[5]) Mou Kong, einer der fünf Hegemonen, regierte 669—621 vor Chr.

Als er erwachte, sagte er zu den beiden Würdenträgern Kóng Suen-tche und Tse-yu: „Ich war nach dem Himmel gereist und hatte große Freude. Wenn ich etwas lange fortgeblieben bin, so habe ich (dafür) auch etwas nützliches erfahren. Der Himmelskaiser sagte zu mir: ‚Im Lande Tsin wird es große Verwirrung geben, fünf Generationen lang wird es nicht zur Ruhe kommen, es wird ein Hegemon erstehen, aber er wird nicht lange am Leben bleiben, sein Sohn wird dann China beherrschen und zwischen Männern und Frauen wird keine Trennung vorgenommen werden!‘ Kong Suen-tche schrieb das auf, barg das Schriftstück in dem Archiv von Tsin und ging fort. Jene Verwirrung ist die des Hien Kong,[1]) der Hegemon ist Wen Kong;[2]) dann besiegte Siang Kong[3]) das Heer von Ts'in in der Schlacht bei Hiao, kehrte heim und gab sich der Zügellosigkeit hin. Diese Ereignisse sind Ihnen doch bekannt. — Nun stimmt die Erkrankung jenes Fürsten (Mou Kong) mit der des Tch'ao Kien-tse genau überein, ehe drei weitere Tage verflossen sind, wird er sicher genesen; wenn er genesen ist, wird er auch sicher eine (ähnliche, berichtende) Äußerung machen."

Nach $2^1/_2$ Tagen erlangte Kien-tse wieder das Bewußtsein und sprach zu den Großwürdenträgern seiner Umgebung: „Ich war nach dem Himmel gereist und hatte große Freude, ich ging mit den hunderterlei Geistern spazieren im Paradiese (Kiun t'ien), ich genoß die 9 Arten der Ts'ou Musik und die zehntausend Tänze; jene Musik stimmt mit der der drei letzten Dynastien nicht überein (ist also ganz alt), ihre Töne sind herzergreifend. Ein Bär wollte mich packen, der Himmelskaiser befahl mir, zu schießen, ich schoß den Bären tot; da kam ein großer gelber Bär, ich schoß ihn auch tot. Der Himmelskaiser freute sich sehr und schenkte mir zwei Körbe. Durch den Zwischenraum, zwischen diesen beiden Körben hindurch sah ich einen Sohn an der Seite des Himmelskaisers. Der Himmelskaiser schenkte mir einen Fasanenhund, indem er sagte: ‚Zu deiner und des Sohnes Kraft!‘ Darauf sprach der Himmelskaiser zu mir: ‚Das Land Tsin ist schon seit Generationen in Verfall begriffen, nach sieben Generationen wird es untergehen,[4]) das Haus

[1]) Hien Kong 676–652. 19. Herrscher des Landes Tsin.

[2]) Wen Kong 635—628. 24. Herrscher des Landes Tsin, einer der fünf Hegemonen.

[3]) Siang Kong 627–621. 25. Herrscher des Landes Tsin. Näheres über die drei Herrscher findet sich bei Tchepe, Variétés sinologiques, Bd. 30, S. 24—98.

[4]) Tsin zerfiel um das Jahr 450 vor Chr. in die drei Teilstaaten Han, Wei, Tch'ao.

Ing wird groß werden und die Leute von Tcheou westlich von Fan-k'ouei besiegen, ohne jedoch das Reich in Besitz nehmen zu können'."

T'OUNG NGAN-YU schrieb diese Worte auf und verbarg das Schriftstück. Er erzählte dem KIEN-TSE die Worte des PIEN TS'IO. KIEN-TSE schenkte daraufhin dem PIEN TS'IO ein Gebiet von 40000[1]) Morgen.

Später wandte PIEN TS'IO seine Schritte nach dem kleinen Staate Kouo (dem heutigen Bezirk Hioung-iang, in Ho-nan). Der Kronprinz von Kouo lag im Sterben. PIEN TS'IO begab sich an die Schwelle der Palasthalle und fragte den Palastbeamten HI FANG-K'I: „Was für eine Krankheit hat der Kronprinz? Man opfert im Lande allgemein für seine Genesung." Der Palastbeamte antwortete: „Die Krankheit des Kronprinzen ist folgendermaßen: Blut und Pneuma zirkulieren nicht ordnungsmäßig (halten die bestimmte Stunde nicht inne),[2]) haben sich irrtümlich verbunden und können nicht abfließen, sie drängen plötzlich nach außen, wodurch das Innere geschädigt wird, indem nämlich der reine Geist dem unreinen Pneuma nicht Einhalt gebieten kann. Da sich nun das unreine Pneuma aufsammelt und nicht abfließen kann, so erschlafft dadurch die Tension des männlichen Prinzipes und das weibliche Prinzip drängt sich plötzlich in den Vordergrund, deshalb der plötzliche Tod."

PIEN TS'IO fragte: „Wann ist denn der Tod eingetreten?" Der Palastbeamte entgegnete: „Vorhin, beim ersten Hahnenkrähen." PIEN TS'IO fragte weiter: „Liegt er schon im Sarge?" Der Palastbeamte antwortete: „Nein! Er ist ja noch keinen halben Tag tot!" Da sagte PIEN TS'IO: „Mein Name ist TS'IN YUE-JEN aus Po-hai in Ts'i. Ich wohne im Lande Tcheng. Ich habe den zarten Glanz (d. h. den Kronprinzen) noch nicht gesehen, ich bitte, ihn erst einmal sehen zu dürfen. Ich höre, daß er ohne (vorhergegangene) schwere Erkrankung gestorben ist, da könnte ich ihn ins Leben zurückrufen."

Da sagte der Palastbeamte: „Prahlen Sie auch nicht? Wie können Sie sagen, Sie seien imstande, den Kronprinzen ins Leben zurückzurufen! Ich habe gehört, in ganz alten Zeiten gab es einen

[1]) Mir ist nicht bekannt, daß jemals ein größeres Honorar an einen Arzt gezahlt worden wäre, wohlgemerkt für eine einzige Konsultation; auch wird nicht berichtet, daß PIEN TS'IO irgend eine Medizin verordnete.

[2]) Nach chinesischer Auffassung hat jedes der großen Körperorgane eine bestimmte Tagesstunde, während welcher ihm Blut und Pneuma besonders zuströmen.

Arzt[1]) Yu Fou (22); bei der Behandlung von Krankheiten gebrauchte er keine Dekokte, Infuse, alkoholischen Extrakte oder dergleichen, sondern gespitzte Steine, Massage und Ziehen des Körpers; er massierte in zirkulärer Richtung; bei giftigen Erkrankungen legte er Pflaster, in einheitlicher Weise kurierte er, indem er sah, worauf es bei der betreffenden Krankheit ankam, und die Störungen der fünf Eingeweide ergründete. Er öffnete die Haut, löste das Fleisch, trennte die Adern, verknüpfte die Sehnen, wirkte komprimierend auf Mark und Gehirn, er nahm das Zwerchfell und untersuchte es, er kratzte[2]) das Zwerchfell[3]), er spülte Darm und Magen und wusch sie, er reinigte die fünf Eingeweide, er säuberte den reinen Geist (wie man Seide durch Kochen präpariert) und veränderte das Aussehen (nämlich, verschaffte den Leuten wieder ein gesundes Aussehen). Wenn Ihre Mittel, Meister, ebenso wirksam sind, wie die jenes alten Arztes, dann kann der Kronprinz ins Leben zurückgerufen werden; wenn Sie ihn aber ohne diese Voraussetzung ins Leben zurückrufen wollen, ist das nicht gleich der Prahlerei eines kleinen Kindes!"

Pien Ts'io blickte zum Himmel und sagte seufzend: „Ihre Methode ist so, als wenn man den Himmel durch eine Röhre betrachtet oder die astrologischen Gebilde durch eine Mauerspalte ansieht. Meine Methode bedarf nicht der Untersuchung der Adern. (Im Hoang-ti Souo-wen-Buche[4]) heißt es: Man untersuche die Adern (mai), dann erkennt man die Krankheit. Die 6 mai, die 3 yn und die 3 yang, alle erleiden Veränderungen entsprechend den vier Jahreszeiten, worauf man seine Aufmerksamkeit bei der Untersuchung zu richten hat, dann erkennt man die Abweichungen von der Norm.)

Ich horche! (Im Hoang-ti Souo-wen heißt es: Neigt der Kranke zum Weinen, so handelt es sich um eine Lungenkrankheit; neigt er zum Singen, um eine Milzerkrankung; neigt er

[1]) Yu Fou soll zur Zeit des „Gelben Kaisers" also etwa im 27. vorchristlichen Jahrhundert gelebt haben.

[2]) Der japanische Kommentator vermutet einen Textfehler.

[3]) Vielleicht auch nur die Ansatzstelle des Diaphragma am Rippenbogen gemeint, so daß Yu Fou vielleicht äußerlich kratzen konnte. Die Ausdrücke für Zwerchfell sind an beiden Stellen verschieden, über die medizinische Bedeutung des sonst in dem Sinn von Baldachin, Kleidungsstück gebräuchlichen chinesischen Zeichens herrscht Unsicherheit.

[4]) Über dieses Buch vergleiche Wylie, Notes on chinese literature, new edition, Chang-hai 1902, Seite 96f.

zu unbesonnener Rede, um eine Herzerkrankung; neigt er zum melodischen Rezitieren, so handelt es sich um eine Nierenkrankheit; neigt er zum Rufen und Schreien, um eine Leberkrankheit.) Ich übe die Inspektion! Vermutet man eine Krankheit im Innern, so untersucht man das Yang des Kranken und erlangt so Aufschluß über sein Yin; wenn man das Yin des Kranken untersucht, erlangt man Aufschluß über sein Yang. (Im Buche Nan King heißt es: Eine Yin-Krankheit verdrängt das Yang, eine Yang-Krankheit verdrängt das Yin, infolgedessen findet dasjenige, welches vom Yin umhüllt wird, seinen entsprechenden Ausdruck im Yang. Nun sagt der Arzt Yang Huan-ts'ao (23): ‚Der Bauch ist Yin, die fünf Eingeweide befinden sich alle im Bauche, deshalb sagt man, sie befinden sich im Innern, vom Yin umhüllt; das Rückgrat ist das Yang, die fünf Eingeweide stehen in Beziehung zum Rückgrat, deshalb heißt es, sie entsprechen dem Yang. Wenn die im Innern liegenden Eingeweide erkranken so manifestiert sich das außen am Yang. Das Yang hat sein Correspondens im Rückgrat. Wenn aber die Außenseite des Körpers erkrankt, so äußert sich das nach innen im Yin, das Yin wird vom Bauche umhüllt.' — Eine Akupunkturregel besagt: vermittels des Yang kann man am Yin ziehen, vermittels des Yin kann man am Yang ziehen.)

Alle Krankheiten haben entsprechende Kennzeichen an der Körperoberfläche, sie gehen nicht tausend Li (Kilometer) weit hinaus. Die entscheidenden Merkmale der Krankheiten sind zahlreich, man kann Krumm nicht für Gerade halten. Sie schenken meinen Worten keinen Glauben. Ich möchte hineingehen und den Kronprinzen untersuchen. Ich muß das Geräusch seines Ohres und die hebende Bewegung an seiner Nase wahrnehmen und an seinen Schenkeln entlang zum Unterleib fühlen, ob er, was zu hoffen steht, noch warm ist!"

Als der Palastbeamte die Worte des Pien Ts'io gehört, wurde sein Blick unsicher, aber er blinzelte nicht, seine Zunge hob sich nach oben, aber senkte sich nicht wieder. (Ausdruck des Erstaunens.) Dann berichtete er bei Hofe die Worte des Pien Ts'io. Der Fürst von Kouo erschrak, kam heraus, um den Pien Ts'io zu sehen, und empfing ihn in der mittleren Palastpforte mit den Worten: „Meine Wenigkeit hat schon lange von Ihrem Ruhme vernommen, aber ich hatte bisher noch keine Gelegenheit, Sie persönlich kennen zu lernen. Nun ist der Meister nach meinem kleinen Lande gekommen, wir

freuen uns, Sie empfangen zu dürfen. Mein Sohn,[1]) der Kronprinz dieses entlegenen Landes, ist sehr krank, wenn Sie (rechtzeitig) hier gewesen wären, würde er am Leben sein; da Sie aber nicht hier waren, hat er Schaden an seinem Leben genommen, so daß er begraben werden wird; er ist tot und kann nicht mehr ins Leben zurückkehren!"

Er hatte noch nicht zu Ende gesprochen, als seine Brust vor Schluchzen erzitterte und er herzzerbrechend weinte; die Tränen stürzten ihm aus den Augen, die er vor Schmerz nur noch blinzelnd öffnen konnte, vor Kummer konnte er sich nicht mehr allein aufrecht halten und wechselte erbleichend die Farbe.

Pien Ts'io sprach: „Was die Leute veranlaßt, die Krankheit des Kronprinzen als eine zu bezeichnen, welche bereits den Tod herbeigeführt habe, beruht darauf, daß das männliche Prinzip, Yang, in das weibliche, Yin, eingedrungen ist, auf den Magen drückt und ihn einschnürt; die Gefäße sind nach unten zu getrennt an ihrer Verbindung mit den drei tsiao und der Blase. (Tcheng Hi schreibt: Im 81. Kapitel des Buches Nan King heißt es: Die drei tsiao sind der Weg der Flüssigkeiten und der Speisen, der Ursprungs- und der Endpunkt des Pneuma. Das obere tsiao beginnt unter dem Herzen und geht im Mediastinum hinab bis zum oberen Magenmund; das mittlere tsiao liegt in der mittleren Magengegend, erstreckt sich weder nach oben noch nach unten; das untere tsiao liegt unterhalb des Nabels und geht bis zum oberen Blasenmund. Infolgedessen drängen die Yanggefäße nach unten, die Yingefäße nach oben. Das Pneuma an den acht Vereinigungsstellen ist verstopft und kann nicht zirkulieren, das weibliche Yin steigt nach oben, das männliche Prinzip Yang dringt nach innen vor, treibt den Unterleib wie eine Trommel auf und kann nicht nach oben, die Verbindung nach oben und nach außen ist ihm abeschnitten, es besteht keine Kommunikation mehr. Nach oben sind die Yanggefaße abgeschnitten, nach unten die Yingefäße unterbrochen. Dadurch schwindet die Farbe. Infolge der Revolution der Gefäße liegt er ruhig da, wie ein Toter. Der Kronprinz ist aber noch nicht wirklich tot Bei dem Eindringen des männlichen Prinzipes in das weibliche ist die Galle nämlich lebendig;

[1]) So faßt der chinesische Kommentator T'oung Fen diese Stelle auf. Nach dem chinesischen Texte könnte man auch anders übersetzen, nämlich: Meine armseligen Untertanen sind sehr erfreut; denn wo Sie, Meister, sind, bleibt alles am Leben, wo Sie nicht sind, da stirbt und verkommt alles, schon lange herrscht hier Sterben, ohne daß wir es aufhalten könnten.

bei dem Eindringen des weiblichen in das männliche jedoch, stirbt sie ab. In jedem derartigen Falle tritt Scheintod plötzlich ein, sobald das Pneuma aller fünf Eingeweide zum Herzen drängt, dieses beengend. Ein tüchtiger Arzt kann da rettend eingreifen, ein ungeschickter führt durch seine Unschlüssigkeit den wirklichen Tod herbei!“ [1])

PIEN TS'IO ließ darauf von seinem Neffen TSE YANG eine Nadel auf einem Stein schärfen. Er punktierte die drei Yanggefäße [2]) und die fünf Hoei-Akupunkturstellen. (Das hundertfache Hoei, das Brust-Hoei, das Tugend-Hoei, das Pneuma-Hoei und das Oberarm-Hoei.) Nach einer Weile erwachte der Kronprinz. Dann ließ PIEN TS'IO durch seinen Neffen einen heißen Breiumschlag, aus fünf Ingredienzien bestehend, bereit machen, ebenso ein Dekokt von acht Drogen. Er legte den heißen Umschlag unter die beiden Rippenbögen, da richtete sich der Kronprinz auf und setzte sich hin. Um vollständig die verdorbenen Teile des Yin und Yang zu entfernen, ließ er den Kronprinzen 20 Tage die Medizin einnehmen; da war der Kronprinz wieder so gesund, wie ehedem.

Infolgedessen meinte alles Volk, PIEN TS'IO könnte Tote wieder lebendig machen. Aber PIEN TS'IO sagte: „Tote kann ich nicht wieder lebendig machen! In dem Kronprinzen war noch etwas Leben, ich vermochte nur, es anzufachen und ihn zum Aufstehen zu bringen.“

PIEN TS'IO reiste nach dem Lande Ts'i. Der Fürst HOUAN von Ts'i nahm ihn gastlich auf. PIEN TS'IO erschien in Audienz und sagte: „Majestät haben eine Krankheit, welche sich noch oberflächlich in der Hautregion befindet, wenn sie nicht ärztlich behandelt wird, dürfte sie schlimm werden.“ Der Fürst HOUAN sagte: „Meine Wenigkeit ist nicht krank.“ Nachdem PIEN TS'IO sich verabschiedet hatte, sagte der Fürst zu seiner Umgebung: „Da sieht man, wie die Ärzte auf ihren Vorteil bedacht sind, sie wollen auch aus gesunden Leuten Profit schlagen!“ Nach fünf Tagen erschien PIEN TS'IO wieder und sagte: „Majestät haben eine Krankheit, welche ihren Sitz in den Blutgefäßen hat, wenn sie nicht ärztlich behandelt wird, fürchte ich eine Verschlimmerung.“ Der Fürst HOUAN entgegnete: „Meine Wenigkeit ist nicht krank.“ PIEN TS'IO empfahl

[1]) Diese Stelle übersetze ich ziemlich frei, die Auffassungen der chinesischen Kommentatoren gehen auseinander und scheinen mir gekünstelt.

[2]) t'ai-yang, großes Yanggefäß; siao-yang, kleines Yanggefäß; kiue-yang, kurzes Yanggefäß.

sich, der Fürst ärgerte sich. Nach fünf Tagen erschien PIEN Ts'IO wieder und sagte: „Majestät haben eine Krankheit, welche ihren Sitz zwischen Darm und Magen hat, wenn sie nicht ärztlich behandelt wird, wird sie schlimm werden!“ Der Fürst HOUAN antwortete ihm garnicht. PIEN Ts'IO empfahl sich, der Fürst ärgerte sich. Nach fünf Tagen erschien PIEN Ts'IO wieder, machte aber Kehrt, sobald er des Fürsten ansichtig wurde, und lief davon. Der Fürst HOUAN schickte einen Boten und ließ fragen, weshalb er fortliefe. Da antwortete PIEN Ts'IO folgendes: „Wenn die Krankheit oberflächlich in der Hautregion sitzt, kann man ihr mit Dekokten und warmen Umschlägen (24) beikommen; wenn sie bis zu den Blutgefäßen vorgedrungen ist, kann man ihr mit Akupunktur und heißen Steinen beikommen; wenn sie ihren Sitz in Darm und Magen hat, kann man ihr mit alkoholischen Extrakten beikommen; wenn sie aber ihren Sitz erst in dem Knochenmark hat, dann kann man sie, selbst wenn es den Kopf kosten sollte, doch nicht mehr heilen. Nun hat die Krankheit des Fürsten bereits ihren Sitz im Knochenmark, deshalb zog ich vor, nicht um Audienz zu bitten.“

Nach fünf Tagen wurde der Fürst wirklich krank, er schickte nach PIEN Ts'IO, der aber war schon entflohen. — In der Folge starb der Fürst HOUAN.

Das veranlaßt weise Leute, ihr Augenmerk schon auf die ersten, unbedeutenden Anfänge von Krankheit zu richten, dann kann man sich frühzeitig in die Behandlung eines tüchtigen Arztes begeben, so kann die Krankheit behoben und der Körper am Leben erhalten werden. Wenn die Krankheit eines Menschen erst ernsthaft geworden ist, dann ist die Zahl der heilbaren Krankheiten gering.

Also gibt es sechs Klassen von Leuten, die nicht zu kurieren sind:

1. Die Stolzen, Willkürlichen, mit denen sich kein vernünftig Wort reden läßt.

2. Die, welche über der Sucht nach dem Gelde ihren eigenen Körper vernachlässigen.

3. Die, welche das elegante Schlemmerleben nicht lassen können.

4. Die, bei denen sich das Yin und Yang, das männliche und das weibliche Prinzip vermischt haben, so daß infolgedessen das verborgene Pneuma seine bestimmten Funktionen nicht ausübt.

5. Jene äußerst hinfälligen Patienten, welche keine Medizin mehr schlucken können.

6. Diejenigen, welche mehr Vertrauen zu den Kurpfuschern[1]) haben, als zu den Ärzten.

Wenn jemand zu einer dieser sechs Klassen von Leuten gehört, dann ist er sehr schwer zu kurieren.

Pien Ts'io wurde zum berühmten Arzt in ganz China. Er begab sich nach Han-tan, der Hauptstadt des Landes Tch'ao; er erfuhr, daß dort die Frauen sich besonderer Gunst erfreuten, deshalb kurierte er dort Frauenkrankheiten. Er kam nach Lo-yang, der Hauptstadt des kaiserlichen[2]) Territoriums der Tcheou-Dynastie; er brachte in Erfahrung, daß sich in Tcheou die alten Leute besonderer Gunst erfreuten, deshalb kurierte er ihre Ohren- und Augenleiden. Er kam nach Hien-yang, der Hauptstadt des Landes Ts'in, hörte, daß sich in Ts'in die Kinder besonderer Gunst erfreuten, infolgedessen kurierte er dort Kinderkrankheiten. Er verstand also, den Umständen und dem Volkscharakter Rechnung zu tragen.

Der Vorsitzende des Medizinalkollegiums in Ts'in, namens Li Hi (25) kam bald zu der Einsicht, daß Pien Ts'io ihm an ärztlichen Fähigkeiten weit überlegen war, er ließ ihn meuchlings ermorden.

---

[1]) Ou ist eigentlich ein Magier, ein Exorzist usw., dürfte hier aber wohl am besten mit Kurpfuscher oder Scharlatan zu übersetzen sein.

[2]) Offiziell gab es damals in China den Kaisertitel nicht. Vergleiche die Einleitung meines Buches: „Aus den Plänen der kämpfenden Reiche".

Medizinische Marginalien aus dem Cod. Trevirens Nr. 40.

Von

CHRIST. FERCKEL.

(Aus dem Institut für Geschichte der Medizin zu Leipzig.)

Als E. SCHROEDER[1]) vor drei Jahren die von ROTH aufgefundenen altdeutschen Zaubersprüche aus dieser Handschrift des 10. Jahrhunderts zusammen mit den lateinisch-althochdeutschen bzw. altenglischen Glossen[2]) veröffentlichte, wies er bereits auf die medizinischen Marginalien hin, zwischen welchen sie stehen und von denen er einige Proben mit abdrucken ließ. Diese Rezepte und Fragmente, die nachträglich (jedoch noch im 10. Jahrhundert) von verschiedenen Händen unter den Haupttext — einige hier nicht weiter interessierende Glossare — auf den unteren Rand geschrieben wurden, habe ich im November 1911 kopiert; sie scheinen mir der Veröffentlichung wert und mögen daher zunächst einmal hier folgen.[3]) Orthographie und Interpunktion sind unverändert geblieben, nur die Abkürzungen sind in der Regel aufgelöst[4]) und die Auflösung, wo sie vielleicht eine andere Deutung zuließ, ist als solche kenntlich gemacht, ebenso die Konjekturen, die an den verblaßten oder abgeriebenen Stellen des Pergamentes nötig waren. Der beigefügte Kommentar wird, so lückenhaft er ist, manchem doch vielleicht willkommen sein.

Die Marginalien der ersten neun Blätter enthalten Auszüge nach dem Vulgatatexte der Etymologien ISIDORS von Sevilla (Buch IV) — das „Verzeichnis griechischer Krankheitsnamen" bei SCHROEDER; die

[1]) Z.f.d.A. (1) S. 169 ff., dazu Nachtrag S. 396, MEYER S. 390 ff. und SCHLUTTER (2) Z.f.d.W. S. 323 ff.; siehe auch BRAUNE (3) S. 551 ff. — Die Zaubersprüche stehen auch in BRAUNES Althochdeutsch. Lesebuch[7] unter den altniederdeutschen Stücken im Anhange, S. 166 (Halle 1911).

[2]) Letztere Glossen nochmals mit Anmerkungen herausgeg. von SCHLUTTER (2) A. S. 145 ff. — Das anschließende Glossar zur Passio Thomae abgedr. Arch. f. Gesch. d. Naturw. u. Techn. IV, S. 165; es wäre merkwürdig durch Erwähnung einer Heißwasserheizung, wenn man nicht ein rein willkürliches Interpretament annehmen müßte.

[3]) Die Beschreibung des aus dem Zisterzienserkloster Hemmenrode (bei Manderscheid in der Eifel) stammenden Kodex s. bei SCHROEDER.

[4]) Nur bei den deutschen Segenssprüchen und zuweilen den Nomina sacra ist davon abgesehen.

Schrift auf der ersten Seite ist aber völlig unleserlich geworden und wird erst ab f. 1v entzifferbar (ISID. l. IV c. IX § 2) bei der Einteilung der Therapeutik in Diät, Chirurgie und Pharmazie entsprechend der auf den Empiriker THEUDAS zurückgehenden Dreiteilung der Medizin.[1] Dieser Isidorusteil schließt f. 9r: Ordeolus . . . collectio in⟨palpebrarum⟩pilis (cf. ISID. IV Et. VIII § 16). Dann folgt anschließend nachstehender Text:

[f. 9v] Hec est certissima sal⟨us⟩corporis:[2] Duo sunt remedia certissima. Primum est decimo die te abstine.[3]) deinde postera die lauare . ciboque firmo utere . que res saluberrima per omne corpus uicia elimat. Ad capitis purgationem. Bete[4]) radices tunde et sucum earum exprime et admisce mel et mitte in nares. Ad lacrimosos oculos. Betonicam mane ieiunus manducet . et sucum deglutiat . oculos claros facit. [f. 10r] Ad raucitudinem. Duas partes rute . et terciam partem absinthii coquas in simul intermixto pipere . et cum pene frigidum sit sumas . mire sanat. Item Tolle rute manipulum .I. infunde etiam uinum quantum sufficiat . et eluctato suco fac in sartaginem et calefacias . adde mel et piper aliquantulum . optime iuuat. Ad dentium dolorem. Herbe uerbene radices decoque . et ex eo dent⟨es⟩ sepius laua . quamuis grauissimus dolor sit inter biduum tollit.

[f. 10v] Ad tumorem pedum. Herba symphoniaca[5]) cum suis radicibus trita et super pedes posita tumorem tollit. Ad albumen (?) oculorum. Sucum exprime de prunis siluaticis . id̄ [= id est] de sleuuon[6]) et per linteum colas et in oculos

---

[1]) Eigentlich „ein in letzter Linie auf die Schule des DEMOKRITOS zurückgehendes System der Logik". USENER in Sitzungsber. d. k. b. Ak. 1892 (phil.-hist. Kl.) S. 593 f. — Üb. THEUDAS s. GALEN, Subfiguratio empirica ed. BONNET S. 41 f. (Dissert. philol., Bonnae 1872).

[2]) Stammt (— uicia elimat.) aus Ps.-HIPPOKR. ad MAECENAT. s. MARCELL. EMPIRIC in MA (4) Bl. 85v Z. 12 ff. (p. 12, 13 ed. HELMR.).

[3]) ut te abstineas a cibo et potione (MARC. EMP.).

[4]) Beta vulgaris L oder Beta Sicla L vgl. DIOSC. (5) S. 219; PLIN. (6) XIX § 132.

[5]) = hyoscyamus — DIOSC. (5) S. 402 f. —, unter den zerteilenden Mitteln bei CELSUS (II c. 33), bei GALEN (K. XI 751) als zusammenziehend (πυκνωτικός) bezeichnet. Gegen Parotis und Drüsenschwellungen bei THEODOR. PRISCIAN. (I § 23 u. 28 R.). — Die Letten verwenden noch jetzt Bilsenkrautöl gegen Mandelanschwellung, allerdings mit Aberglauben verquickt (Umbinden des linken Strumpfes) s. KOB. (7) IV S. 183. — Zu obigem vgl. Ps.-APUL. de vir. herbar. c. IV in MA (4) Bl. 212v.

[6]) (kann auch sleuuoti heißen!) sleuuon = dat. plur. von ahd. slêâ, slehâ Schlehe, Prunus spinosa L, auch bei PLIN. (6) XXIII § 133 prunus silvestris genannt. GALEN (K. XII 33) hebt die adstringierende Wirkung der „wilden Pflaume" hervor; vgl. DIOSC. (5) S. 141. [Der Saft herber unreifer Trauben bei Ps.-DIOSC. (8) S. 29

mitte mane et sero sursum uersus . pauloque interuallo transacto post lacrimas . lac intromitte mulieris[1]) . que puerum nutrit . et si pupille sane sunt quamuis cecus sit . deo propitio sanabitur. Ad tussim grau⟨em⟩ Cer⟨a⟩si gran⟨um⟩[2]) in uino solutum et in sorbitione sumptum . uetustissime tussi medetur. [f. 11r] it⟨em⟩ Mirram subtus linguam teneat[3]) . et in ipso momento tussis desinit. Ad calculum sol⟨uendum⟩ Mense augusto sume epar ex capro et salsugine bene c⟨on⟩dies illud . quod qui calculo laborat postquam bene fuerit conditum quottidie unam buccellam ex eo ieiunus comedat . et tamdiu sic agat donec ex eo perpetuam salutem consequatur. Co⟨ntra⟩ d⟨e⟩mon⟨iacos uel c⟩aducos Herbam pioniam perforabis et ad collum suspe⟨ndat⟩[4]) et ipsam herbam bibat . et illi qui timidi sunt in nocte simul port⟨ent⟩. [f. 11v] Ad tussim siccam. Apii semen . feniculi semen . aneti semen . equis ponderibus betonicam in puluerem redige . et misce cum melle et uteie. Contra rabiem canum siue morsum seu⟨ientium qua⟩drupedium. Hec scribe in pane et da eis manducare.[5]) Bis serona † . que † dissipis. Creade † .

---

u. 30 als Augenmittel.] — Zu Umschlägen gegen Augenentzündungen empfahl in neuerer Zeit BUJALSKI das Dekokt der verwandten Traubenkirsche (Prunus Padus L), deren Rinde in der Ukraine in der gleichen Weise verwendet wird, s. KOB. (7) I S. 228.

[1]) Üb. die medizinische Verwendung von Frauenmilch s. HÖFLER, die volksmedizin. Organotherapie S. 208 Anm.

[2]) Die (Blausäure abspaltenden) Kirschkerne als Mittel gegen Hustenreiz anscheinend sonst nicht nachweisbar. [Bittere Mandeln als Hustenmittel s. DIOSC. (5) S. 142, PLIN. XXIII 144.] Kirschgummi bei chronischem Husten s. DIOSC. (5) S. 134 und Ps.-DIOSC. (8) S. 222.

[3]) Zur Verordnung vgl. DIOSC. (5) S. 79.

[4]) cf. GALEN K. XI 859, THEOD. PRISC. Physic. § 5, Ps.-APUL. c. 65 [MA.(4) Bl. 217v], ebenso der Perser ABU MANSUR MUWAFFAK (X. s.) bei KOB. (7) III S. 240. [ALEXANDER V. TRALLES läßt (ed. PUSCHMANN I, S. 570) Päonienwurzel und Nachtschatten als Pillen bei abnehmendem Monde nehmen.] CONSTANTINUS AFRICANUS empfiehlt in seiner — auch unter dem Namen GALENS gedruckten — Schrift üb. die Amulette (9) S. 320 neben der Päonienwurzel auch das pyrethrum (Anthemis pyrethrum L, Bertramwurz) am Halse getragen, [vorher (S. 319) empfiehlt er — nach ARISTOTELES — den Smaragd; vgl. ALEX. TRALL. l. c.]. Ein Kranz von Gichtrosenzweigen nach einer Miniatur vom Ende des 14. Jahrh. s. in KLEINS Alte Meister d. Med. u. Naturk. Nr. 5 Taf. XIX. — Die noch heute als sympathetisches Volksmittel gebrauchten Päoniensamen bei DIOSC. (5) S. 354 und Ps.-DIOSC. (8) S. 21 gegen Alpdrücken.

[5]) Derartige mit der Sator-Arepo-Formel*) beschriebene Brote sind bei tollwütigen Menschen als Gegenmittel in Bosnien heutzutage noch üblich s. HÖFLER, Heilbrote in Festschrift für HERMANN BAAS S. 182 (1908); üb. Eulogien-Brote als Vorbeugungsmittel gegen Hundswut im Jahre 841 s. HÖFLER, Janus VII S. 191 (1902).

*) Über diese s. HEIM (15), S. 530.

dettonis † . sicconte †[1]) karama †. Ad plagatos in osse. Agrimoniam cum axungia ueteri ossi fracto inpone et sanat.

[f. 12^{r}] Isti .III. dies periculosissimi sunt in anno.[2]) Tres sunt dies cum omni diligentia obseruandi . quia tunc omnes vene plene sunt . id⟨est⟩ .V. Kal. aprilis . Kalend. aug⟨usti⟩ Kal. ianuarii. Qui istis diebus hominem inciderit aut pecus . aut statim . aut ⟨in⟩ die tercia morietur . aut ad septimam non pertingit . et si potionem acceperit . ante .XV. [f. 12^{v}] dies moriturus erit . et si masculus aut femina in his tribus natus fuerit . mala morte et cum labore moriturus erit . et si de auca in his manducauerit ante XL dies morietur. Ad vermes tollendos carmen † Allubia † ∠ ababantes † tronsonat † Troisiat † ad remedium et ad tollendum uermem de equo [f. 13^{r}] isto amen. Domine ih'u xpe qui liberasti iob de uermibus . libera equum istum de vermibus. Ad tortionem ventris. Neptam[3]) des bibere cum uino calido uermes et lumbricos mortuos foras iecit [!]. Ad pulices. Herba coliandri asperge in domo et effugiunt . aut ipsam herbam coque in aqua et asperge in domo. Ad Nares stagnandas [f. 13^{v}]. Pone manum super caput et dic.[4]) Vnde uenis tu iordane sanguis et aqua. Periuro te in nomine dei patris et filii et spiritus sancti . ut redeas et ultra non exeas . de naribus istius hominis . tribus uicibus. Al⟨iud⟩ . Primum . Pater noster . Post . xp̄s et sanctus iohannes ibant ad flumen iordanem restitit tunc flumen iord⟨anis⟩ . donec transiit [f. 14^{r}] xp̄s et sanctus iohannes. Sicut restitit flumen iordanis ita restet uena .N. cui nares sangvin̄[5]) . . . [f. 14^{v}] puluerem et da bibere. Ad apes confirmandas. Vos estis ancille dei . uos facitis[6]) . . .

[Bei den Letten muß der Tollsüchtige drei mit einer Zauberformel beschriebene Brotstückchen schweigend ins Wasser werfen, Kob. (7) IV, S. 247.] — Üb. das Verschlucken von Amuletten usw. s. Fel. Liebrecht, Zur Volkskunde, S. 436 ff. (Heilbronn 1879) u. R. Andree, Votive u. Weihegaben S. 21 (1904).

[1]) Die Kreuze stehen in der Handschrift über den vorangehenden Worten. — Vgl. dazu die praecantatio im lateinischen Oribasius (10) V S. 916.

[2]) Dieser Abschnitt (— f. 12^{v} morietur), der auch Clm 4622 f. 7^{v} (XII s.) am Schlusse einer kurzen Aderlaßvorschrift steht, ist fast identisch mit einem Passus in Ps.(?)-Beda, de minutione sanguinis (11) VI S. 350, wo es sich aber um Montage handelt. Über einen entsprechenden griechischen Text, der aber eine Übersetzung aus dem Persischen nach einer arabischen Vorlage ist, s. Max Förster, Herrigs Archiv CXX S. 213 f. Anm. — Alt- und mittelenglische Fassungen bei Förster, ebd. CX S. 352 ff. (1903).

[3]) Die καλαμίνθη des Diosc. (5) S. 287, Mentha gentilis L.

[4]) vgl. die ähnliche (deutsche) Fassung des Jordansegens aus einer Pariser Hs. bei MS (12) II S. 275; s. auch Anhang II.

[5]) [6]) Fortsetzung herausgeschnitten. Der Bienensegen entspricht in seinem Anfang genau dem Wiener Segen bei MS (12) II S. 92; üb. Bienensegen s. Franz (12) II S. 135 f.

[f. 15^{r}] GARGARISSIMVM AD FLECMA PROICIENDA. Sinapi . piper . puleium . Satureiam . Nepetam . Fisagriam.[1] Piretrum . Mel coctum . Acetum. Hec omnia conmisce et in calido loco tota die mane . et de illo garriza. Electuarium domni [f. 15^{v}] damiani[2] pro dolore stomachi et iecoris . et ad omnem dolorem intestinorum et lateris. Piper . Git .[3] Ciminum . Gingiber. Hec omnia tere diligenter simul cum melle . et exinde accipe qua hora uolueris. A⟨d capiti⟩s purg⟨ationem⟩ . . . r⟨a⟩d⟨ice⟩s . . .[4] [f. 16^{r}] et sucum earum exprime . et admisce mel et mitte in nares. AD LVmBRICOS Tollen⟨dos⟩ Sucum raphani[5] bibe . et omnes uermes expellit. Medicam⟨entum⟩ ad omnes plagas. Lilii folii suci vncias .V. Mellis unc̄ .I. acoeti (!) . unc̄ .I. coque ut spissum fiat . repone et utere. Potio ad paralysin. Myrram . et ruta et puleium . saluiam [f. 16^{v}] et corticem tremuli[6] da bibere . si uomuerit uitalis n̄ē [= non est].

Ad uentris dolorem Puleium contunsum dolorem uentris emendat. Ad calculum in uesica. Leporis pellem sanguinatam in puluerem redige . inde cocl⟨earia⟩ .II. in aqua calida . cyathos. III potui datos remedium prestant. Mitte in eandem [f. 17^{r}] potionem lapides quos uolueris . et solutos inuenies. Ad morsum serpentis. Nepetam da ei bibere . herbam centauricam[7] minorem . et puluere diligenter facto . in uino da ei bibere. Herba diptāpnū . uocata hanc habet uirtutem.[8] [f. 17^{v}] Siquis percussus fuerit de sagitta . eamque gustauerit sagittam de corpore educit. Legens eam sic dices. Diptāpnū herba . precor per cum qui iussit te nasci . ut uenias ad me cum tuis uirtutibus . et prestes auxilium sanitatis. Ut capilli non canescant. Vermium terrenorum cinis admixtus oleo caput ung^{v}a-

---

[1] = stafisagria, Delphinium Staphisagria L; zur Verordnung vgl. DIOSC. (5) S. 452.

[2] Bei STEINMEYER-SIEVERS, Altd. Gloss. IV S. 530 (nach Clm 7999) ausführlicher abgedruckt: Piper. Gith. ciminum . gingib⟨er⟩. ana unciam .I. tere diligenter 7 conmisce cum melle . accipias . exinde cocleare .I. qua hora uolueris.

[3] = melanthium, PLIN. (6) XX § 182, Nigella sativa L?; s. DIOSC. (5) S. 316.

[4] Die Lesung, da das Pergament abgewetzt ist, sehr unsicher.

[5] Aus der Gattung Raphanus L (Rettich), Arten s. DIOSC. (5) S. 214; zur Geschichte der medizin. Verwendung s. KOB. (7) I S. 178.

[6] Populus tremula L. — Die (salizinhaltige) Rinde von Pappelarten bei Podagra und Ischias, also ebenfalls die Bewegungsfähigkeit herabsetzenden Leiden, empfiehlt DIOSC. (5) S. 102.

[7] Erythraea Centaurium Pers., Tausendgüldenkraut.

[8] vgl. Ps.-ARIST. hist. anim. IX c. 6 (Aub.-Wimm. II S. 223 wo weitere Belegstellen), ferner PLIN. VIII § 97 u. XXVI § 142, Ps.-APUL. c. 62, ISID. HISPAL. Etym. XVII, IX 29. Dieser ursprünglich kretische Volksglaube bezieht sich auf Origanum Dictamnus L, s. DIOSC. (5) S. 285.

tur.[1]) Ad sanguinem de [f. 18r] naribus sistendum. In xp̄i nomine in fronte scribis[2]) de ipso sanguine ipsius nomen beronice . ipsa est que dixit . si tetigero fimbriam uestimenti domini mei . salua ero. [f. 18v] Siquis uermes intra uiscera habuerit. Bettonice dragmas .III. ex aqua calida ciathos .VI. bibe et exeunt uermes. Ad difficultatem pariendi res probatissima.[3]) Elisabet' . peperit precursorem. Sancta maria [f. 19r] genuit saluatorem. Adiuro te per xp̄m . ut siue tu es puer siue puella . exeas foras quia saluator te uocat. Omnes sancti dei intercedant pro ista femina. Item in alia membranula scribat et super pectus et super pectus [*wiederholt!*] eius ponat. Lazare ueni foras. [f. 19v] Ad candidum faciem agendam. Radicem lubestici[4]) bullies in aqua et inde faciem laua. Ad catarrum dic[5]) Crist uuarth giuund tho uuarth he hel gi ok[6]) gisund . that bluod forstuond so duo thu bluod . amen. Ter. Pater noster Ter.

[f. 20r] Quemcunque spina uel stirps punxerit et in manu uel pede manserit. Sumat radicem polipodii . ac cum axungia terat ueteri . et altera parte manus seu pedis econtra mittat . et mox per uulnus regreditur sine dubio. Vt homo ⟨castus⟩[7]) in [f. 20v] perpetuum fiat. Accipe illum uermiculum qui in estate per noctem lucet sicut lucerna in summitate caude . et

---

[1]) = PLIN. (6) XXX § 134. Wegen ihrer vielseitigen medizinischen Verwendung — s. darüber KOB. (7) IV S. 121 ff., WINKLER, Animalia als Arzneimittel S. 62 (Innsbruck 1908) u. ALB. HELLWIG, Arch. f. Kriminal-Anthropol. u. Kriminalistik XXVIII S. 376 ff. (1907), wo weitere Literatur — wurden die Regenwürmer nach PLIN. XXIX § 92 u. XXX § 115 in Honig konserviert.

[2]) vgl. dazu die Segen bei Ps.-THEOD. (14) S. 276 u. HEIM (15), S. 521 f. Obiger Segen bereits veröffentlicht von HOFMANN (Sitzungsber. d. k. b. Akad. 1870, I S. 517) aus dem bekannten Kodex 58 der Züricher Wasserkirch-Bibliothek, wo noch statt „beronice" richtiger „emorrovsae" (αἱμοῤῥοοῦσα cf. Ev. Matth. IX v. 20 ff.) steht. [Üb. dieses Patronat der hlg. Veronica, die auch in einem Blutsegen bei HEIM (15) S. 525 aus Nicolaus Myrepsus vorkommt, s. FRANZ (13) II S. 510.] — Eine merkwürdige Umgestaltung dieser Vorschrift in sizilianischer Mundart bei GIANNINI, Una curiosa raccolta di segreti (Città di Castello 1898) S. 84 Anm. 4.

[3]) s. Anhang I.

[4]) = λιγύστικον, DIOSC. (5) S. 297 f., Levisticum officinale Koch, s. MARZELL in Naturwissensch. Wochenschr. 1912 S. 327 ff.

[5]) s. Anhang II.

[6]) altsächs. = ags. ge éak und auch, s. BRAUNE (3) S. 554.

[7]) Der Text hier (ca. 6 Buchstaben) sowie am Schluß der Vorschrift (ca. 12 Buchstaben) ist wegradiert; „castus" scheint zwar nicht dagestanden zu haben, entspricht aber jedenfalls dem Sinne, vgl. THOMAS CANTIPRATAN. l. IX de natur. rer. [noch unveröffentlicht] cap. de cicendula (= cicindela, λαμπυρίς, Glühwürmchen cf. PLIN. h. n. XVIII § 250 ff., ISIDOR. HISP. Etymol. XII, VIII, 6): „Virtute mirabili praeditus (scil. vermis instar musce parve) invenitur. Nam siquis tres ex hijs comederit libido in eo penitus exstinguetur; et hoc experti plurimi probaverunt."

da ei bibere quem uis . . . . A corde[1]) curam habemus. A pulmone superbimus. Ex felle et stomacho irascimur. Ex splene [f. 21r] ridemus. A iecore concupiscismus. Ad fastidium tollendum. Sanguinariam[2]) et nepetam cum uino bibe. Contra inguina tumencia. Symphoniace[3]) radices . in femur liga mox sedat tumorem.

[f. 21v] De inquisitione fleotomie. Inquisitiones uenarum sunt multe . id⟨est⟩ in flexu brachii .III. que per omne corpus discurrunt. Kaphalicon [!] . Meson . et epaticon . Kephalicon . id⟨est⟩ que in capite habet principatum . incidimus[4]) propter [f. 22r] dolorem capitis . et infusionem oculorum . medianam incidimus propter passionem pulmonis . id⟨est⟩ depsnia . ortopsnia . et asmacia . apud apoferasis sepius faciendum. Epaticam incidimus id⟨est⟩ lateranam propter epatis dolorem et pleurisis querelam . et stomachi causas. [f. 22v] et alias multas passiones. Desuper pollice uenam incidimus . propter inflationem[5]) pulmonis . et que ex reumatis motu fiunt. Desuper digito minimo uenam incidimus . propter indignationem[6]) splenis. Arterias in occipitio incidimus [f. 23r] duas propter querelam capitis et manie passionem. De ambobus temporibus uenas incidimus . propter effusionem oculorum. Sub lingua uenas duas incidimus propter reuma gingiuarum . et bucce ac dentium uicia. [f. 23v] Incidimus duas in fronte propter dolorem capitis . et alienationem que per frenesim ueniunt. De naribus duas incidimus . propter grauedinem capitis. De collo duas incidimus . propter hvmores capitis et oculos reumatizantes. De subtus [f. 24r] talis duas incidimus . propter podagricos et nefreticos[7]) . uel sciaticos . aut mulieribus que menstrua non purgant . et que non concipiunt.

---

[1]) Zum Folgenden vgl. Firm. Lactant. divin. instit. l. VI (Migne P. L. VI col. 629): „ut medici affirmant, laetitiae effectus in splene est, irae in felle, libidinis in jecore, timoris in corde.“ u. de opif. dei c. XIV; Isidor. Hisp. Etym. XI, I, 127.

[2]) = πολύγονον, cf. Celsus II 33, Plin. (6) XXVII § 113, Polygonum aviculare Vogelknöterich, Diosc. (5) S. 368 f.

[3]) S. ob. S. 130, Anm. 5.

[4]) Deckt sich von hier ab (abgesehen von einer Einschaltung, einer Umstellung und leichten Abweichungen) mit Ps.-Beda, de minut. sanguin. (11) VI S. 350, ganz ähnlich Ps.-Soran, in art. med. isagoge c. XXI in MA (4) Bl. 163. — In Clm 7999 (XIII s.) findet sich mit — von Steinm.-Siev. Altd. Gloss. 1054b Nachtr. mitgeteilten — altdeutschen Glossen fast der gleiche Text nach „ypocras“. Ein Göttweiher Donationsregister vom 12. Jahrh. erwähnt denn auch eine Schrift „de medica arte, in quo excerpta Bedae de Gallieno et Ipocrate“ (Migne, P. L. 172 col. 33 f.). — Vgl. die Aderlaßvorschriften bei Hippocr. K. I 364 = 508 sq. L. VI 58 = IX 176, Galen. K. XI 296 ff., XVI 139, XIX 522 und im latein. Oribasius, Synopsis I, X (10) V S. 812.

[5]) inflammationem Ps.-Soran.

[6]) inflammationem Ps.-Soran., inflationem Ps.-Beda.

[7]) phreneticos Ps.-Beda.

Desuper pollice pedis duas incidimus . propter indignationem testiculorum.

Die nun f. 24^{r}—27^{r} folgenden Nomina olerum mit (61) althochdeutschen Glossen sind bei SCHROEDER abgedruckt (S. 172f.) und besprochen (S. 175f.).

[f. 28^{r}] Scirosis . i⟨d est⟩ . duricia . Clister . i⟨d est⟩ . potio subterior . Suabulum . stercus durum. Ad caput purgandum uel uocem exclarandam siue glandulas reprimendas. Absinthii fasciculum .I. Marrubii . simil⟨iter⟩ . Piperis grana . c⟨entum⟩ (?) farine de fab⟨is⟩ [1]) .III. coclear⟨ia⟩. Mellis despumati . eminam .I. coquas in olla ut ad spissitudinem ueniat. [f. 28^{v}] Sed postea tollas ab igne et refrigerare sinas . et in ampulla reponas . et cum opus fuerit . dabis inde cocleare .I. ieiuno . cauens ne his diebus . lardum nec oleum manducet . butyrum licitum est. Contra maximum ficum. [2]) Tolle herbam [f. 29^{r}] bilisam [3]) cum radice et foliis et semine et coque cum lacte capelle [4]) per dimidiam uel totam diem usque dum VIIII. excoquas . uel amplius et calidum comedat . et si loqui non possit . hauri aquam tacens et da ei bibere. [f. 29^{v}] Contra glandulas ubicunque fuerint . Calcem uiuum [5]) et axungiam ueterem teris simul et insuper ponas. Contra emigraneum . Emigraneus duplex est aut ex uerme aut ex gutta. Si ex uerme in utraque parte capitis uicissim uersatur . fimum muris misce cum melle et aceto . et utraque tympora perungue . et idem uermis de naribus exit.

---

[1]) Vicia faba L; zu obiger Verordnung vgl. DIOSC. (5) S. 208 und ORIBAS. (10) VI S. 460 u. 517.

[2]) üb. ficus s. HÖFLER (16) KNB S. 126f. — Die nacherwähnte Sprechstörung (Aphonie?) vielleicht als Tropeïn-(Hyoscyamin-)Wirkung zu deuten.

[3]) ahd. für Hyoscyamus L Bilsenkraut, belisa bei PANSIER (Janus XII 443). — Die identische herba Apollinaris bei Scribon. Largus gegen Karzinom s. KOB. (7) V S. 41, bei PLIN. (6) XXVI § 140 u. 147 gegen alte Wunden und Geschwüre. Üb. die volksmedizin. Verwendung bei den Germanen s. HÖFLER in BLÜMMLS Quell. u. Forschung. V S 90f.

[4]) Ein Becher Eselsmilch zur Beseitigung unerwünschter Nebenwirkungen des Bilsenkrauts empfohlen bei HIPPOCR. (K. II 736). Den Samen mit Eselsmilch zusammen verordnete auch (allerdings bei anderer Indikation) HERACLIDES nach PLIN. (6) XX § 193. [Bilsenkraut in Stutenmilch verkocht und in Hirschleder als Amulett um den Hals getragen empfiehlt zur Verhütung der Schwangerschaft CONSTANTIN. AFRIC. (9) S. 319.] Die Abkochung von Heilkräutern in Ziegenmilch als keltischer Volksbrauch angeführt von HÖFLER, Arch. V S. 279.

[5]) ungelöschter Kalk.

[f. 30^r] HE INUENTIONES ATQue PRECEPTA HYPOCRATIS MEDICI.[1])

Hypocras ad precauendas imbecillitates ita dicit. Itaque exordium incipiamus a solsticio ab VIII Kal. ianuarii ex qua die humor corporibus crescit . [f. 30^v] usque ad equinoctium uernum . qui sunt dies .XC. Hoc tempus agit homines [!] flegma . ex quo frequenter nascitur hominibus catarrum . et distillatio une . et punctio laterum . caligo et tinnitus aurium . et odorari nihil possunt . Tali igitur tempore calidis et laseratis[2]) cibis et optimis piper et sinapum habentibus . raro lauare . sine intermissione caput [f. 31^r] purgare . uino indulge . ueneri non parcas . dies .XLV. Ab octaua Kal. aprilis usque ad VIII. id . mai sunt dies X^L^V . his diebus augentur hominibus humores dulces . id ⟨est⟩ sanguis . utere bene olentibus cibis et acerrimis . **E**x die VIII^a^ id. mai . usque ad .VIII. Kal. iul⟨ii⟩ XLV . dies sunt. His diebus crescit bilis amara . [f. 31^v] hoc est colera rubea . utere cibis dulcib⟨us⟩ . uino indulge . ueneri parce . ieiuna[3]) minime exequere. **T**empus .estiuum incipit ab VIII Kal. iul⟨ii⟩ ipso momento incrementa fellis rubei amittuntur et colera nigra accrescit . usque ad equinoctium autumni . utere cibis dulcibus cunctis et bene olentibus et frigidiorib⟨us⟩ et qui uentrem [f. 32^r] molliunt . per dies .XC. **A**b VIII Kal. oct⟨obris⟩ usque VIII Kal. ianuar⟨ii⟩ desinit nigri fellis amaritudo . et humoris crassitudo augetur . utere cibis calidis et acerrimis omnibus . et abstiner [!] uenerem . et minus lauabis . die suprascripto . usque in diem .VI. id. februarii . sunt dies XLVI. De hac hora hominib⟨us⟩ sanguis accrescit . conuenit ergo comedere [f. 32^v] letissimos cibos . et indulgere uino et ueneri . hi autem dies hiberni sunt .XLVII. **H**iemps[4]) est frigida et

---

[1]) = BEDA, de temporum ratione c. 30 (11) VI S. 204f. nach HIPPOCRATES ad Antigon., vgl. MARCELL. EMPIRIC. MA (4) Bl. 84^v (p. 8, 9 ed. Helmr.), etwas abweichend bei Ps.-SORAN. Isagoge, MA (4) Bl. 159^v. Inhaltlich verwandt ist der betr. Passus des von HENSCHEL (Janus I S. 677f.) veröffentlichten Briefes an MAECENAS, wo aber die Krankheiten nicht angeführt werden und dafür eine allgemeine Diät vorgeschrieben wird.

[2]) laseratus, mit laser dem Safte von Laserpitium = σίλφιον versetzt. Üb. diese vielberufene, wahrscheinlich der Gattung Narthex Falc. (Umbelliferen) angehörige Pflanze s. BERENDES (5) S. 318f. u. (8) S. 17f.; neuerdings für die Seychellennuß gehalten, vgl. Mitteil. X 306, XI 494, XII 312.

[3]) in „ieiunus" korrigiert?

[4]) = BEDA, de temp. rat. c. 35 (11) VI S. 217f., vgl. auch Ps.-SORAN. Isag. c. 5, MA (4) Bl. 160^r. — Aus derselben Schrift BEDAs (11) VI S. 200 scheint mir auch folgender Passus der oberen Marginalien zu stammen, — SCHLUTTER (2) Angl. 35 S. 146 —: [f. 3^r] A quinta decima luna . usque ad XXII. arbores precidende . eo quod istis octo diebus cesa . materies inmunis seruatur a carie. Post solsticium quoque [?] estiuale id est post mensem iulium et augustum . usque ad Kal. ianuarii . materies cedantur [f. 3^v] his namque mensibus arescente humore sicciora . et ideo sunt fortiora ligna.

humida aqua similiter . Ver humidum et calidum . Aer humidus et calidus. Aestas calida et sicca . Ignis calidus et siccus. Autumnus siccus et frigidus. [f. 33^{r}] Terra sicca et frigida. Sanguis qui uere crescit humid⟨us⟩ et calid⟨us⟩ . Colera rubea que estate . calida et sicca . Colera nigra que autumno . sicca et frigida . Flecmata que hieme . frigida sunt et humida. Sanguis in infantibus maxime uiget. [f. 33^{v}] In adolescentibus colera rubea. Melancolica in transgressoribus id⟨est⟩ fel fece nigri sanguinis ammixtum. Flegmata dominantur in senibus. Sanguis eos in quibus maxime dominatur . facit hilares . letos . misericordes . multum ridentes et loquentes. Colera uero rubea . facit macilentos . multum tamen comedentes . ueloces . audaces . [f. 34^{r}] iracundos . agiles. Nigra bilis . stabiles . graues . compositos moribus . dolososque facit . flegmata . tardos . somnolentos . obliuiosos generant.

Der sich nun unmittelbar anschließende, NOMinA HERBARVm betitelte Abschnitt reicht bis f. 36^{r} und enthält 16 ahd. Glossen; er ist ebenfalls bei SCHROEDER abgedruckt (s. S. 173f. u. 177).

[f. 36^{r}] INCANTACIO CONTRA EQVORVm EGRITVDINEm QVAm NOS DICIMus SPVRIˀALZ[1]). Quam krist endi scē stpehan [!] Zi ther burg . Zi saloniu^{n} . thar uuarth [f. 37^{r}] scē stephanes ˀros entphangan.[2]) So So krist gibuoZta[3]) themo scē stephañ hrosse thaZ entphangana . so gibuoZi ihc it mid kristes fullesti thessemo hrô [?] Paternoster. Uuala krist thu geuuertho gibuoZian thuruch thina gnatha [f. 37^{v}] thesemo hrosse thaZ antphangana . atha thaZ spurialZa sose thu themo scē stphanes ˀrosse gibuoZtos Zi thero burg saloniun . amen.

Accipe[4]) cerebrum ⟨c⟩erui [?] aruinam lupi plantam f⟨i⟩bri . linguam rane . ^{ie}cor ⟨u⟩pube et pone in corium . . . pones sub ascella tua dicens. Deli.on [?] beneriestas deufacan

---

[1]) zu spurihalz „spurlahm" s. HÖFLER (16) S. 907 unter Spör-Lieren und LESSIAK in Ztschr. f. d. A. u. d. L. LIII S. 158 (1911); SCHAUFFLER (12) S. 50 bringt spur mit σφυρόν Knöchel zusammen. — Aus „Heinrichs Krone" zitiert MS (12) II S. 50 (von einem Rosse): „ez waz gebrosten nider hinden ûf diu lit: spurholz was ez dâ mit." MEYER (1) S. 393 glaubt, daß „spurihalz" mit einer Verwechslung der Überschriften zu erklären ist und dementsprechend erst nachträglich auch in den Text hineingeflickt wurde.

[2]) s. HÖFLER (16) S. 117; LESSIAK l. c. 156f. „ein zauberisches ergreifen, anfassen".

[3]) „Büssen" die urgermanische Bezeichnung für Besserung einer Krankheit oder für Wiederherstellung eines Schadens, HÖFLER im Archiv für Religionswissenschaft 1903 S. 164.

[4]) Das Folgende ist von späterer Hand und auf das nächste Blatt übergreifend unter die ursprünglichen Marginalien geschrieben und großenteils kaum entzifferbar.

meon . . . te maionon . orion ad . . . uos . p⟨ater⟩ et fi⟨li⟩ et s⟨ancte⟩ . s⟨piritus⟩ . ut me custo-

[f. 38r] In nomine patris et filii et spiritus sancti. Benedicati [!] sanctus xp̄s et sanctus christoforus . sanctus benedictus . sanctus bonefacius . xp̄s supme [supreme?]. In nomine d⟨ei⟩ . Marcus . Matheus . Lucas . Iohannes. Dominus abraham sesedit et lacrimauit . planxit noster dominus . seuenit abraham . qui sedit solus plenus sum de febribus et de fractionibus . abraham laua . laxa . febris supra

-diatis ne quis me ui . . . (?) am⟨en⟩ t⟨er⟩ fiat . t⟨er⟩. [f. 38v] petram . hic ueniat sanctus Ismodus . et accipiat febres in catenas . et in fontem maris mittat . † dicatur hoc tribus uicibus cum collecta de sancta trinit[ate] . Om⟨ni⟩p̄⟨oten⟩s scp̄ tē [scripturae?] legatur evangelium . In principio . semel.

f. 39r—f. 40r, dessen unterer Marginaltext nur zu einem kleinen Teil erhalten ist, folgen griechisch-lateinische Glossen, darunter:

[f. 39v] Carpobalsamum[1]) . fructus balsamum. Xehilobalsamum . i . lignum balsami . Opobalsamum . i . sucus balsamum . Taina pulpa . i . pauina caro . Taos [ταώς] . i . pauo . . . . Sicomorus id est serte [fatue] fici fructus . et dicitur ficus fatua . moro similis[2]) . [sico3 ficus et][3]) moro[s] [f. 40r] gr⟨aece⟩ lat⟨ine⟩ fatuus dicitur . . . .[4])

[f. 41v] AD UERMEM QVI DICITur TALPA TOLLENDVM.

Si quis homo uel equus uel aliud pecus hab⟨et⟩ illum uermem qui dicitur talpa[5]) . accipe illum ac conuerte in orien-

---

1) Zu nachstehendem vgl. Isid. Hisp. Etymol. XVIII, VIII 14.

2) cf. id. XVII, VII 20.

3) wie vorher „fatue" nachträglich übergeschrieben; scheint zu heißen: sicus est ficus et mor. usw.

4) Bei dieser Gelegenheit seien aus den von Schlutter und Schroeder veröffentlichten Glossen einige hier interessierende beigefügt. Obere Marginalien: Cecuciens . i . lippiens . non uidens. — Condilomata . . sunt nodositates quas patiuntur articuli digitorum [zu „condylos" bei Martianus Capella p. 24 Z. 17 ed. Eyssenh.]. Circumciliones sunt heretici a circumcidendo dicti Abscidebant enim sibi omnia deuouentes [vgl. die Circumcelliones bei Isid. Hisp. VIII Etym. V, 53]. — Sciada morbus dictus quasi umbratilis a scena [st. σκιά] umbra . . . — Acimum Tortum os habens . Simo [? σιμός cf. Aristol. Probl. XXXIII, 18] impressas nares habens. — Allox [hallux]. pollex in pede . Anilitas . i . senectus. Alibantes [ἀ-λίβαντες] . i . mortui. Untere Marginalien: Stantinus . Groztharm. — Angina . Kelesuth . NOCOC . i . languor. — Omoptoicus qui sanguinem spuit [αἱμοπτυϊκός]. — Coli passio . ilium dolor. — Scotomatici . i . qui uertiginem patiuntur . Apostoma . collectio puris [ἀπόστημα].

5) s. Höfler (16) S. 799f. — Stammt die Bezeichnung „Maulwurf" aus dem Griechischen? Diese Frage ist nicht so unberechtigt: in den Euporista des Ps.-Galen steht (K. XIV 558) ein Rezept πρὸς ἀσπάλακας das sich nur auf eine Krankheit beziehen kann.

talem plagam . in decrescente luna . [f. 42^r] tuumque dextrum pedem pone super illius dextrum pedem . et dic in eivs aurem subscriptam sententiam . cum dominica oratione . et post semel dictum . gira eum per dextram partem . ac dic iterum sicut prius feceras . [f. 42^v] iterumque gira . sicque facias tercia uice . prius duabus vicibus . nisi tercio[1]) non dicas in dominica oratione . sed libera nos a malo. Hec est sententia. Piupi et uripi inopia est arapere est . Beatvs iob [f. 43^r] tenebatur uermibus [?] m⟨odo⟩ [?] non habet . sic non habeat iste homo . uel equus albus aut niger . ita uelit dominus et sancta maria ac bonvs iob.

Ab f. 44^r stehen dann die Kapitel de betonica und de plantagine des Ps.-Apulejus, die sich nach Schroeder auch in einer Prager Hs. (Univ.-Bibl. VII G. 25; XIII. Jahrh.) beisammenfinden. Reihenfolge und Wortlaut weichen von denen der gedruckten Texte ab. Beim Kapitel de betonica[2]) fehlt hier wie in dem von Henschel beschriebenen Kodex (Janus I S. 639—684; 1846) der Brief des Musa, ebenso die ausländischen Pflanzennamen, welche durch eine Beschwörungsformel ersetzt sind, die sich in den Drucken nicht befindet, aber handschriftlich vorkommt.[3])

[f. 44^r] Precatio vetonice herbe. Herba betonica que prima inuenta e⟨s⟩ ab esculapio his precibus adesto. Peto magna herbarum domina . [4]) per hunc qui te creauit . ut cum XL^{ta} VII tuis uirtutibus ade⟨sse⟩ [f. 44^v] uelis. Legis eam ante solis ortum. Mense aug⟨usto⟩ cum radicibus et foliis.

[1]) „nisi tercio" steht in der Hs. später nach „malo", ist aber durch Versetzungszeichen an diese Stelle verwiesen.

[2]) Das, wenngleich in den Drucken als angebliche Schrift des Musa abgetrennt, doch zweifellos mit den übrigen Kapiteln des Ps.-Apuleius zusammengehört; s. Joret (17) S. 340. — Üb. einen dem Benjamin Judaeus zugeschriebenen Traktat *Γαληνοῦ καὶ Ἱπποκράτους περὶ βερονίκης* s. Diels, die Handschr. d. antik. Ärzte I S. 22.

[3]) s. Joret (17) S. 345, wo auch abgedruckt, ebenso Heim (15) S. 503. Siehe auch oben Z. 92 die — so ziemlich der bei Joret S. 345 veröffentlichten praecantatio an die Minze (hedyosmus) entsprechende — Grußrede an den Diptam. — Eine Sammlung derartiger Beschwörungsformeln bei Henschel, l. c. S. 663 (= Joret S. 343f.), s. auch Heim, S. 553f..

[4]) Ähnlich nennt schon Walafrid Strabo die artemisia „mater herbarum", ein Beiname, der ihr das ganze Mittelalter hindurch verblieb, im angelsächs. Neunkräutersegen heißt so der Wegerich (Wegbráde „wyrta môdor"). So wurde der Attich (Zwerghollunder) im Département H^{te} Garonne von den Bauern als „moussu l'aoûssier" angesprochen, der Hollunder in Süddeutschland als „man" oder — wird jetzt noch — als „Hollerfrau" begrüßt — s. Höfler, Volksmed. Botan (16) der Kelten S. 23, der Germanen S. 29.

Das Kapitel vom Wegerich ist unvollständig: es bricht [f. 64r] nach § 22 der Drucke mit der Überschrift Ad morsum canis rabiosi ab, enthält aber zum § 13 einen in diesen fehlenden Eingang:

[f. 62v] Ad condologmate (!)[1]) podagre. Herba plantaginis trita cum pane fermentatum inpone et sanabitur.

Bei einer kritischen Neuausgabe des Ps.-Apulejus wäre also diese Handschrift[2]) vielleicht mit Nutzen heranzuziehen.

Bei den im vorgedruckten Texte eingestreuten Rezepten wird man wohl einen Hinweis auf ihre mutmaßliche Herkunft vermißt haben, wie dies für die diätetischen Partien beispielsweise geschehen ist: meine Bemühungen, die Quellen ausfindig zu machen, blieben aber ohne Resultat. Doch kann kein Zweifel sein, daß sie letzten Endes auf die griechisch-römische Antike zurückgehen; auch die einzige Vorschrift, in welcher nur der germanische Pflanzenname gebraucht wird (s. oben Text, Z. 158), macht schwerlich davon eine Ausnahme. Vielleicht sind diese Rezepte erst Sammlungen zweiter, dritter Hand entnommen; ob sie dabei von den Schreibern dieser Marginalien mit den Heilsegen, den diätetischen und Aderlaßvorschriften und was sich da sonst noch alles findet, erst in obigen Zusammenhang gebracht wurden oder aus einer Vorlage schon in dieser Reihenfolge geschrieben wurden, kann dahingestellt bleiben. Tatsächlich besteht unser Text eigentlich nur aus Bruchstücken; ja er ist so fragmentarisch, daß die Frage nicht unberechtigt ist, ob die Veröffentlichung derartiger Potpourris einer Übergangsepoche überhaupt einen Zweck habe? Nun, ich glaube, daß solche kurzen Zusammenstellungen — und ich hoffe deren noch mehr aus jener Zeit veröffentlichen zu können — mit ihren größtenteils rein praktischen Vorschriften für die Durchsetzung der einheimischen Volksmedizin mit den Lehren der klassischen oder nachklassischen Antike von größerer Bedeutung waren, als die damals bereits übersetzten umfänglicheren Werke noch so berühmter Ärzte, deren Handschriften schließlich doch nur auf solche Klöster beschränkt blieben, die sich eine entsprechende Bibliothek anlegen konnten. Solche kleinere Samm-

---

1) Vgl die Glossen: „Gal. Condilomata hoc est glandulas" und „Condilomata tumores per loca durissimi sed tamen parvi" (Schepps im Arch. f. ält. d. Geschichtsk. IX p. 183; 1884), s. auch oben S. 139, Anm. 4.

2) Von einer Pariser Hs. des Apuleius und Sextus Empiricus (a. d. VII. s.) besaß nach Choulant (zitiert bei Henschel) Julius Sillig in Dresden eine Abschrift. Wo ist sie geblieben?

lungen — für den alltäglichen Gebrauch sozusagen — mochten außerdem nach Bedarf um weitere Rezepte und Zusätze vermehrt werden und erhielten sich auch fernerhin neben den Werken der Gelehrtenmedizin in andauernder Beliebtheit; sind doch gerade die in die Vulgärsprachen übersetzten „Arzneibücher“ großenteils nichts anderes als ein ähnliches Durcheinander von Heilsprüchen, Arzneiverordnungen mit diätetischem Einschlag und — hie und da — prognostischen Hinweisen nebst einer kurzen Qualitätenlehre, wobei besonders die pseudepigraphische Literatur eine große Rolle spielt. — Auf einzelnes komme ich in späteren Veröffentlichungen noch zurück, so besonders auf die Segenssprüche, denen diesmal nur ein kurzer

Anhang

gewidmet sei:

I. Zum Geburtssegen S. 134. — Im Pariser Urivasius [aus CHATRES, VII, 5] findet sich (10) II, S. 622f. neben einem Vers aus der Aeneide, der auch in längeren Segen bei FRANZ (13) II, S. 201f. wiederkehrt ein kürzerer Spruch: „Helisabet peperit Iohannem, Maria Salvatorem, aut masculus aut femina, exi foras sol te vocat“. Bei HEIM (15) S. 564 ein eben so kurzer: „Sicut Adam clamavit ad Evam: advena, exi foras. Adam exspectat, age ergo III.“ Ein anderer neben einem antik-heidnischen bei THEOD. Prisc. ad Octav. (14) S. 340f. — Die obenstehende Fassung ungemein häufig s. HEIM (15) S. 550, eine ganze Reihe solcher Segen bei FRANZ (13) II, S. 198—202, bei COCKAYNE, Leechdoms I 392 (mit angelsächs. Gebrauchsanweisung) u. in HEINRICHs Mittelenglischem Arzneibuch [1]). — Im Clm 14851 f. 112^{v} (XIV. s.) steht folgendes: [2]) „So daz wip chindes genesē sol . so schri^{e}b disē bief . vñ bīt ir in o^{v}f dē bo^{v}che. De uiro uir . v⟨ir⟩go de v⟨ir⟩gine . vic⟨it⟩ leo de tribu iuda . Maria peperit xp̄m . elysabeth sterilis Johannem baptistam. Adiuro te infans . per p⟨atrem⟩ 7 f⟨ilium⟩ 7 s⟨anctum⟩ s⟨piritum⟩ . si masculus sis aut femina . ut exeas de uulua ista. Exinanite . Exinanite . Exinanite. Als daz chindlī geborne wirt . so nī daz b^{i}evlī ab“. Ein ähnlicher Spruch aus dem Cod. Amplon. 8, 62b ist abgedruckt in SCHUMs Katalog S. 722; derselbe Kodex hat vorher (f. 4^{r}) nachstehenden Segen: „Elihabvt [?] peperit iohannem . maria saluatorem . sicut ipsa sine dolore peperit ih'm . x^{m} ita tu in eius no⟨mine⟩ statim sine mortis periculo . parias hunc puerum . exi . infans . exi. exi . x^{9} [Christus] te uocat . exinanite . ex⟨inanite⟩ . —φ [?] ad fundamentum in eo.“ — Üb. derartige Briefe s. FRANZ (13) II, S. 202f. und ebd.

---

[1]) S. 145; Halle 1896. — Obige Formel auch in dem im N. Arch. f. ältere d. Gesch.-K. XI S. 107 mitgeteilten Geburtssegen enthalten.

[2]) Von den bei FR. WILLEKE, Das Arzneibuch des ARNOLDUS DONELDEY (Münster 1912) S. 57 abgedruckten deutschen Segen entspricht der des Leipziger Arzneibuches fast völlig diesem Münchener Segen.

Anm. 8; vgl. auch P. MEYER, Un bref superstitieux du XIIIe siècle en vers francais.[1])

II. Zu diesem „ersten Trierer Zauberspruche" (SCHROEDER) und dem Jordansegen vgl. die MS (12) II, S. 273ff. angeführten Sprüche. Der oben angezogene Erfurter Kodex enthält (f. 8^{r}) neben anderen Segensformeln, die später hier veröffentlicht werden sollen, eine ähnliche (durch Beschneiden der Blattränder) leider verstümmelte Fassung:[2]) „Ad restingendum sanguinem. In nomi⟨ne⟩ p⟨atris⟩ 7 f⟨ilii⟩ 7 s⟨ancti⟩ s⟨piritus⟩. Crist wart gesunt [durchstrichen!] wun⟨d⟩ des wart er gesunt . stāt blu^{o}t . sta.. blu^{o}t stant hir inne . du^{o}re des heili⟨gen⟩ cristes willeN . pater noster . diz si diu . . [oder din?] bu^{o}zeN . istud dic tribus vicibus. It⟨em⟩ vi . . nē manare de ferreo fonte ille sang⟨uis⟩ stitit . u^{t} xp̄c p̄ca . . [ut Christus praecatus est?] stant blu^{o}t habe blu^{o}t habe dine s . . . [?] blu^{o}t. Sancta ⟨maria⟩ [?] liga hec u. . . also uerstāt du^{o} . so der iorea⟨n⟩ [!][3]) stu^{o}t̄ . u⟨b⟩i sanctus ih'es [st. Johannes] xp̄m filium dei b⟨ap⟩tizauit . pater noster . tribus uicibus ista . . [Schluß fehlt, da der untere Rand herausgeschnitten].

Literatur.

(1) E. SCHROEDER und F. W. E. ROTH, Althochdeutsches aus Trier, Zeitschr. f. deutsch. Altertum und deutsche Literatur 52. Bd., S. 169—182 (1910). — RICH. M. MEYER, Trier und Merseburg, ebd. S. 390—396. (2) O. B. SCHLUTTER, Altenglisches-Althochdeutsches a. d. Cod. Trevir. no. 40, Anglia Bd. 55, S. 145—154 (1911). — Ders. Handschriftliche Bemerkungen zu „Althochdeutsches aus Trier", Zeitschr. f. deutsche Wortforschung Bd. 13, S. 323—326 (1912). (3) W. BRAUNE, Zu den Trierer Zaubersprüchen, Beitr. z. Gesch. d. deutsch. Sprache u. Liter. Bd. 36, S. 551—559 (1910). (4) Medici antiqui . . Venetiis 1547 (Aldina). (5) Des PEDANIOS DIOSCURIDES Arzneimittellehre übers. von J. BERENDES, Stuttgart 1902. (6) C. PLINI SECUNDI natural. histor. Cl. XXXVII ed. JAN-MAYHOFF, Lips. 1870—1897. (7) Histor. Studien a. d. pharmakolog. Instit d. kais. Univ. Dorpat, hrsg. von KOBERT (5 Bde.) Halle 1889—1896. (8) Die Hausmittel des PEDAN. DIOSCURIDES, übers. von I. BERENDES, Janus XII (1907). (9) CONSTANTINI AFRICANI med., ad filium de incantationibus et adiurationibus epistola, Opera Basileae 1536 (ap. HENRIC. STEPHAN). (10) BUSSEMAKER et DAREMBERG, Oeuvres d'Oribase, Paris 1851 bis 1876. (11) The complete works of venerable Bede . . . by J. A. GILES, London 1843. (12) MÜLLENHOFF und SCHERER, Denkmäler . . . des 8.—12. Jahrh.[3] 1892. — TH. SCHAUFFLER, Althochdeutsche Literatur,[4]) Leipzig 1912. (13) AD. FRANZ, Die kirchlichen Benediktionen im Mittelalter (2 Bde.), Freiburg i. Br. 1909. 14) THEODORI PRISCIANI, Euporiston ll. III . . . ed. a VAL. ROSE, Lipsiae 1894. (15) Incantamenta magica gr.-lat. . . . ed. RIC. HEIM, Jahrbücher f. class. Philol., XIX. Suppl.-Bd., Leipz. 1893. (16) M. HÖFLER, Deutsches Krankheitsnamen-Buch, München 1899. — Ders., Volksmedizin. Botanik der Germanen, Quell. u. Forschung. z. deutsch. Volksk. hrsg. von BLÜMML, Bd. V, Wien 1908. — Ders., Volksmedizin. Botanik der Kelten, Arch. f. Gesch. d. Med. Bd. 5 1911. (17) JORET, Les incantations botaniques . . ., Romania t. XVII, Paris 1888.

---

[1]) Bull. de la soc. des anc. text. franç., XV, S. 66ff. (Paris 1889). — Über Geburtsamulette s. auch Arch. d. Ges. f. ält. d. Gesch.-K. VII, S. 1020 (1839).

[2]) Ist, wie ich bei der Korrektur bemerke, bereits MS II 274 abgedruckt.

[3]) Zu dem Stillstehen des Jordans s. FRANZ (13) II, S. 511.

[4]) Auf dieses billige und ausgezeichnete Büchlein aus der GÖSCHENschen Sammlung sei hier ausdrücklich aufmerksam gemacht, leider sind (in der letzten Auflage wenigstens) die lateinischen Segen zur Erklärung nicht mehr beigedruckt worden.

Kleinere Mitteilungen.

Ärzte-Privilegien.

Regesten aus dem Wiener Staatsarchiv.

Mitgeteilt von

Dr. Robert Donath.

Vorwort.[1])

Gar viele fühlten sich berufen, aber nur wenige hatten auch die nötigen Mittel, die einmal begonnenen „studia medica ad gradum doctoratus zu prosequieren“. Sie waren verlorene Existenzen, wenn man ihnen nicht irgend ermöglichte, ihre erworbenen Kenntnisse in einem selbständigen bürgerlichen Berufe zu verwerten. So waren es vor allem Erwägungen sozialer und nicht zuletzt fiskalischer Natur, welche die Gesetzgebung im Römischen Reiche deutscher Nation bestimmte, auch Nichtpromovierte unter gewissen einschränkenden Bedingungen zur Heilpraxis zuzulassen.

Indem man ein Gesetz schuf, das den „Heilpraktikanten“ (medicinae practicis) bestimmte chirurgische Operationen, die übrigens nach der Ulmer Ratsordnung nur im Beisein eines gelehrten Arztes vorgenommen werden durften, gestattete, jedes „innerliche Kurieren“ aber, Verschreiben, Bereiten und Verkaufen „innerlicher Arzneien“ aufs strengste untersagte, glaubte man ihnen ohne Gemeinschaden „zur Exerzierung ihrer Kunst“ ein Kaiserl. Privilegium erteilen zu dürfen. Der Bedeutung des Gegenstandes entsprach eine gewisse rigorose Handhabung der Verleihung, indem die Bewerber um eine Kaiserl. Ärztekonzession ihre Fertigkeit in den überhaupt zulässigen Operationen durch ein Prüfungszeugnis einer deutschen medizinischen Fakultät und sonstige Atteste zu erweisen hatten. War es auf diese Weise den Doktorenkollegien, den berufenen Vertretern der gelehrten Ärzteschaft, in die Hand gegeben, die Erteilung eines Privilegiums zu verhindern, so läßt sich mit Recht annehmen, daß sie schon im Hinblick auf ihre Standesinteressen den Examinanten die Sache nicht leicht gemacht hatten. Das mußte natürlich die Stellung eines „approbierten Kaiserl. priviligierten Arztes“ so weit erhöhen, daß er auch selber berechtigt war, Schüler heranzubilden und nach mehrjähriger Lehrzeit „nach Kunstgebrauch frei und ledig“ zu sprechen.

Da die „Wundärzte“ im allgemeinen keinen ständigen Wohnsitz hatten, sondern auf den Jahr- und Wochenmärkten im Reiche ihre Praxis ausübten, sicherte das Kaiserl. Privilegium seinem Inhaber mit dessen gesamter Bagage die ungehinderte Reisemöglichkeit, das freie Passieren der Reichsterritorien.

---

[1]) Die ausführliche Behandlung des Gegenstandes sei einer Separatpublikation vorbehalten.

Von den Kaiserl. Privilegien, die ihre Rechtswirksamkeit aufs ganze Reich erstreckten, unterschieden sich jene der einzelnen Landesherren, die natürlich auch das Recht für sich in Anspruch nahmen, für den Bereich ihrer Territorien Konzessionen und Lizenzen zu verleihen.

Stattlich ist auch die Zahl derer, die sich in „rebus chymicis" versuchten, in „Präparierung und Destillierung" allerlei Geheimmittel, Essenzen, Lebenswässer usw., die mit Attesten, oft medizinischer Autoritäten, ausgestattet, der leidenden Menschheit empfohlen wurden. Der Alleinverkauf ward durch ein Kaiserl. Privilegium geschützt, das auch die Erben und „Erbens Erben" des Erfinders in sich schloß. Da der Handel mit geschützten Präparaten sehr einträglich war, suchte man vielfach auf dem Wege der Zession oder Heirat in den Besitz privilegierter Geheimmittel zu kommen und erwarb das Recht der Verwertung derselben durch ein Gesuch „pro transcriptione privilegii".

Neben Spezereihändlern, Materialisten, Apothekern finden wir auch gelehrte Ärzte für ein probates „arcanum" ein Kaiserl. Privilegium nachsuchen. Denn auch diesen war es nicht erlaubt, Medikamente, die sie doch verschreiben mußten, selber zu bereiten und zu verkaufen. Vielmehr waren sie gehalten, selbst „arcana" durch privilegierte Apotheker dispensieren zu lassen, da diese in den jährlichen Kammerabgaben und auch sonst große Unkosten hätten. (Hamburger Apotheker-Ordnung, Art. 7 u. 8.)

Die Gesuche um derlei Arznei-Privilegien mußten mit 18 Mustern der zu privilegierenden „Arzneien" belegt sein und wurden mangels dieser abgewiesen. Oft waren diese Muster wohl eingereicht, aber bei der Kaiserl. Hauptmaut liegen geblieben und dort gar in Verlust geraten. Wie hart solch ein Mißgeschick die Beteiligten treffen mußte, vermag man unschwer zu ersehen, wenn man bedenkt, wie gerade bei der Erwerbung „ausschließender Privilegien" die Priorität eine so große Rolle spielte und man alles daran setzte, die lebhafte und nicht immer ganz einwandfreie Konkurrenz auszuschalten. Traf es sich doch, daß Leute ein Privilegium „per falsa narrata zu erschleichen" vermochten, dessen Gültigkeit freilich angefochten wurde; allerdings nicht immer mit Glück.

Ansuchen um Privilegien überhaupt wurden teils vom Bittsteller selbst, teils durch einen Anwalt (Reichshofratsagenten) bei der Reichshofkanzlei eingebracht, allfällige Abschriften von Dokumenten vom Registrator dieses Amtes „gehörig vidimiert"; der Reichshofrat referierte darüber und ließ die Urkunden ausfertigen, die gegen Erlag der Gebühren den Parteien ausgefolgt und von denselben zwecks Vervielfältigung gewöhnlich in Druck gelegt wurden. Diese Taxen betrugen z. B. im Jahre 1586 10 fl., 1711 u. f. 60 fl. und wurden zuweilen nachgesehen. So erhielt der Okulist GEORG BARTISCH (siehe d.) das Privileg taxfrei verliehen. (Reichstaxbücher.)

Bis zum Regierungsantritte Kaiser KARLS VI. (1711) wurden die Privilegien mit zeitlich unbeschränkter Gültigkeit verliehen, mußten bloß bei einem Regierungswechsel von dem neuen Kaiser bestätigt werden. Die „confirmatio" geschah in den meisten Fällen „in forma priori".

Kleinere Mitteilungen.

Ärzte-Privilegien.

Regesten aus dem Wiener Staatsarchiv.

Mitgeteilt von

Dr. Robert Donath.

Vorwort.[1])

Gar viele fühlten sich berufen, aber nur wenige hatten auch die nötigen Mittel, die einmal begonnenen „studia medica ad gradum doctoratus zu prosequieren". Sie waren verlorene Existenzen, wenn man ihnen nicht irgend ermöglichte, ihre erworbenen Kenntnisse in einem selbständigen bürgerlichen Berufe zu verwerten. So waren es vor allem Erwägungen sozialer und nicht zuletzt fiskalischer Natur, welche die Gesetzgebung im Römischen Reiche deutscher Nation bestimmte, auch Nichtpromovierte unter gewissen einschränkenden Bedingungen zur Heilpraxis zuzulassen.

Indem man ein Gesetz schuf, das den „Heilpraktikanten" (medicinae practicis) bestimmte chirurgische Operationen, die übrigens nach der Ulmer Ratsordnung nur im Beisein eines gelehrten Arztes vorgenommen werden durften, gestattete, jedes „innerliche Kurieren" aber, Verschreiben, Bereiten und Verkaufen „innerlicher Arzneien" aufs strengste untersagte, glaubte man ihnen ohne Gemeinschaden „zur Exerzierung ihrer Kunst" ein Kaiserl. Privilegium erteilen zu dürfen. Der Bedeutung des Gegenstandes entsprach eine gewisse rigorose Handhabung der Verleihung, indem die Bewerber um eine Kaiserl. Ärztekonzession ihre Fertigkeit in den überhaupt zulässigen Operationen durch ein Prüfungszeugnis einer deutschen medizinischen Fakultät und sonstige Atteste zu erweisen hatten. War es auf diese Weise den Doktorenkollegien, den berufenen Vertretern der gelehrten Ärzteschaft, in die Hand gegeben, die Erteilung eines Privilegiums zu verhindern, so läßt sich mit Recht annehmen, daß sie schon im Hinblick auf ihre Standesinteressen den Examinanten die Sache nicht leicht gemacht hatten. Das mußte natürlich die Stellung eines „approbierten Kaiserl. priviligierten Arztes" so weit erhöhen, daß er auch selber berechtigt war, Schüler heranzubilden und nach mehrjähriger Lehrzeit „nach Kunstgebrauch frei und ledig" zu sprechen.

Da die „Wundärzte" im allgemeinen keinen ständigen Wohnsitz hatten, sondern auf den Jahr- und Wochenmärkten im Reiche ihre Praxis ausübten, sicherte das Kaiserl. Privilegium seinem Inhaber mit dessen gesamter Bagage die ungehinderte Reisemöglichkeit, das freie Passieren der Reichsterritorien.

---

[1]) Die ausführliche Behandlung des Gegenstandes sei einer Separatpublikation vorbehalten.

Von den Kaiserl. Privilegien, die ihre Rechtswirksamkeit aufs ganze Reich erstreckten, unterschieden sich jene der einzelnen Landesherren, die natürlich auch das Recht für sich in Anspruch nahmen, für den Bereich ihrer Territorien Konzessionen und Lizenzen zu verleihen.

Stattlich ist auch die Zahl derer, die sich in „rebus chymicis" versuchten, in „Präparierung und Destillierung" allerlei Geheimmittel, Essenzen, Lebenswässer usw., die mit Attesten, oft medizinischer Autoritäten, ausgestattet, der leidenden Menschheit empfohlen wurden. Der Alleinverkauf ward durch ein Kaiserl. Privilegium geschützt, das auch die Erben und „Erbens Erben" des Erfinders in sich schloß. Da der Handel mit geschützten Präparaten sehr einträglich war, suchte man vielfach auf dem Wege der Zession oder Heirat in den Besitz privilegierter Geheimmittel zu kommen und erwarb das Recht der Verwertung derselben durch ein Gesuch „pro transcriptione privilegii".

Neben Spezereihändlern, Materialisten, Apothekern finden wir auch gelehrte Ärzte für ein probates „arcanum" ein Kaiserl. Privilegium nachsuchen. Denn auch diesen war es nicht erlaubt, Medikamente, die sie doch verschreiben mußten, selber zu bereiten und zu verkaufen. Vielmehr waren sie gehalten, selbst „arcana" durch privilegierte Apotheker dispensieren zu lassen, da diese in den jährlichen Kammerabgaben und auch sonst große Unkosten hätten. (Hamburger Apotheker-Ordnung, Art. 7 u. 8.)

Die Gesuche um derlei Arznei-Privilegien mußten mit 18 Mustern der zu privilegierenden „Arzneien" belegt sein und wurden mangels dieser abgewiesen. Oft waren diese Muster wohl eingereicht, aber bei der Kaiserl. Hauptmaut liegen geblieben und dort gar in Verlust geraten. Wie hart solch ein Mißgeschick die Beteiligten treffen mußte, vermag man unschwer zu ersehen, wenn man bedenkt, wie gerade bei der Erwerbung „ausschließender Privilegien" die Priorität eine so große Rolle spielte und man alles daran setzte, die lebhafte und nicht immer ganz einwandfreie Konkurrenz auszuschalten. Traf es sich doch, daß Leute ein Privilegium „per falsa narrata zu erschleichen" vermochten, dessen Gültigkeit freilich angefochten wurde; allerdings nicht immer mit Glück.

Ansuchen um Privilegien überhaupt wurden teils vom Bittsteller selbst, teils durch einen Anwalt (Reichshofratsagenten) bei der Reichshofkanzlei eingebracht, allfällige Abschriften von Dokumenten vom Registrator dieses Amtes „gehörig vidimiert"; der Reichshofrat referierte darüber und ließ die Urkunden ausfertigen, die gegen Erlag der Gebühren den Parteien ausgefolgt und von denselben zwecks Vervielfältigung gewöhnlich in Druck gelegt wurden. Diese Taxen betrugen z. B. im Jahre 1586 10 fl., 1711 u. f. 60 fl. und wurden zuweilen nachgesehen. So erhielt der Okulist GEORG BARTISCH (siehe d.) das Privileg taxfrei verliehen. (Reichstaxbücher.)

Bis zum Regierungsantritte Kaiser KARLS VI. (1711) wurden die Privilegien mit zeitlich unbeschränkter Gültigkeit verliehen, mußten bloß bei einem Regierungswechsel von dem neuen Kaiser bestätigt werden. Die „confirmatio" geschah in den meisten Fällen „in forma priori".

Karl VI. verfügte jedoch die zeitlich beschränkte Rechtswirksamkeit Kaiserl. Freibriefe; eine vermutlich aus finanziellen Rücksichten gebotene Maßregel, die fortan mit wenigen Ausnahmen in Geltung verblieb.

Diese Privilegien (Konzessionen, Hoffreiheiten) seien im folgenden, soweit sie sich in den Beständen des K. u. K. Haus-, Hof- und Staatsarchivs zu Wien vorfinden, als Beitrag zur Geschichte der Medizin und Pharmazie der neuzeitlichen Jahrhunderte regestenweise mitgeteilt. Bei Bearbeitung derselben konnte ein von dem ehemaligen Direktor des Wiener Staatsarchives, Sektionschef Winter, verfaßtes „Repertorium der Ärzte- und Arznei-Privilegien" (handschriftlich) benutzt werden, das bei der Identifizierung der Namen treffliche Dienste leistete.

An dieser Stelle sei auch mit großem Danke des sprichwörtlichen Entgegenkommens der Herren vom Wiener Staatsarchiv gedacht, in erster Linie des Direktors, Hofrats v. Karolyi, der Herren DDr. Goldmann, Gross, Lunz, Mayr, kurz aller, die so bereitwillig diese Arbeit zu fördern wissen.

1. Aich, Basilius, bürgerlicher „Chymicus" zu Augsburg.

a) Privilegii transcriptio für den „Haupt-, Herz-, Magen- und Schlagbalsam" (der Anna Regina Thoman und ihres Schwiegersohnes Joh. Gessner) auf 10 Jahre. Dat. 12. I. 1767. Beilagen: Gesuch; Privileg Karls VI. für A. R. Thoman, dd. 11. V. 1740; Zessionsurkunde der Witwe und Tochter Gessners; Niederlassungszeugnis Aichs; Relation des Reichshofrats; Attest über die Heilwirkung von Aichs Gesundheitstinktur. — b) Renovatio privilegii (weil durch 3 Jahre nicht ausgeübt). Dat. 20. VIII. 1770. Beilage: Gesuch. — c) Extensio ad alios 10 annos. Dat. 21. VIII. 1780. Beilagen: Gesuch; Privileg, dd. 20. VIII. 1770 (diente als Konzept des neuen).

2. Algarotti, Bartholomaeus de Liberalibus; „successor Victoris Algarotti medici Veronensis".

Bitte um Privileg für das von Victor Algarotti erfundene Heilpulver „ut videre est in compendio ipsius Algarotti Antverpiae impresso anno 1603 apud bibliopolam Verdussen" (lat.). (Bewilligt 17. VII. 1673.)

3. Amelung, Justus Christian, Leipzig.

Privilegium für „medicamentum contra calculum" und „Tinctura solaris oder Stein-Tinctur". Dat. 26. VI. 1660.

4. Amersin, Joh. Christoph, Okulist, Zahn-, Stein-, Bruch- und Wundarzt. Geb. Kaufbeuern in Schwaben, seßhaft in Wels (Oberösterreich).

Privileg auf 10 Jahre. Dat. 1. XII. 1739. Beilagen: Gesuch, Prüfungszeugnis der Wiener med. Fakultät.

5. Archangelis, Franz de, gen. Poëtinus, Chirurg, Chemiker und Zahnarzt.

Privileg (lat.) „ut artem suam ubique locorum in imperio libere exercere possit". Dat. 6. XI. 1626. Beilage: Gesuch (ital. in duplo).

6. Arnholdt, Joh. Georg, Apotheker zu Schneeberg in Sachsen.

Privileg für folgende Arzneien: „Balsamus vitae, spiritus Bezoarticus, cornu cervi rectificati, tartari volatilis, und volatilis zum Geruch, auch pulveres: antiepileptici, dentifrici, contra vermes, pro fumo, sternutatorii, stomachales, communes, contra pestem ac vitae, ingleichen sal volatile oleosum, elixire stomachicum, nec non pestilentiale Paracelsi, sambt tincturae Bezoarticae, metallorum et theriaci, emplastrum Schneebergense, cephalicum, massa Hispanica et trochisci contra pestem" auf 10 Jahre. Dat. 12. III. 1716. Beilagen: Gesuch; 7 Gutachten, darunter 5 medizinische der

DDr. Joh. Ernst Richter, Stadt- und Vogtländischer Kreisphysikus, Zwickau; Georg Philipp Berringer, Hof- und Stadtphysikus, Bamberg; H. Schörly, Stadtphysikus, Mainz; G. M. Schmidt, Speyer; Joh. Mart. Tack und Joh. Adam Allmacker, Worms.

7. Arns, Albertus Johannes, Okulist, Stein- und Bruchschneider aus Elbing in Preußen.

Bitte um Privileg. Präsentiert 27. X. 1617. Beilagen: Eine Liste von Personen, die seine Heilerfolge bezeugen, darunter Anna, geb. Herzogin zu Württemberg und Teck. (Kanzleivermerk: „Abgeschlagen".)

8. Awenmüller, Joh. Jakob, Okulist, Bruch- und Steinschneider von Helmbrecht aus dem Vogtland; Schüler des privileg. Arztes Christ. Albert v. Reichenstein aus Schlesien.

Privileg. Dat. 28. II. 1659. Beilagen: Gesuch, Prüfungszeugnis der Wiener med. Fakultät.

9. Baader, Jos. Franz de Paula, phil. et med. Dr., Leibarzt der Herzöge Clemens und Maximilians III. von Pfalzbayern, Kurfürstl. Rat und „collegii medici assessor" in München.

a) Privileg für Abführpillen auf 10 Jahre. Dat. 15. IV. 1771. Beilagen: Gesuch. Approbation der med. Fakultät München; „Avertissement" (gedrucktes Flugblatt) über die Pillen, Relation des Reichshofrats. — b) Privileg für „Seifenmandelsyrup für Kinder'. (Ausgestellt vom Reichsvikar Kurfürsten Karl Theod. von Pfalzbayern), auf 10 Jahre; dat. 3. VII. 1790. Beilagen: Gesuch, Broschüre über dieses Mittel (gedruckt bei Franz Seraph Hübschmann-München, 1790; 8 Bl. kl.-8°), Gutachten der Münchener med. Fakultät, zugleich Privileg für Bayern. Dat. 29. XII. 1783.

10. Bartisch, Georg, Okulist, Schnitt- und Wundarzt aus Dresden.

Privileg. Dat. 25. II. 1586.

11. Bartisch, Tobias, Sohn des Vorigen, Okulist, Schnitt- und Wundarzt aus Dresden.

Privileg. Dat. 20. XII. 1612. Beilagen: Gesuch; Privileg des Vaters; Geleitsbrief für Vater und Sohn von Friedrich Wilhelm, Administrator in Sachsen, dd. 4. III. 1597; Empfehlung des Erzherzogs Matthias für Georg Bartisch, zugleich Zeugnis über Kurerfolg bei seinem Diener, dd. 16. I. 1601; Geleitsbrief vom Erzmarschall Christian II. von Sachsen für Tobias Bartisch, dd. 1. VIII. 1607.

12. Baumgarten, Joh. Baptist v., Salzburgischer Stadt- und Landarzt, aus Schwatz in Tirol gebürtig, Schüler des auch in Ungarn privileg. Arztes Joh. Rupert Jos. Kögler v. Köglerg, Landarztes von Kärnten; ansässig zu Salfelden im Erzstift Salzburg, war Regimentsfeldscher und Chirurg im „Walserischen regulierten Regiment zu Fuß" in Kurbayern, hatte sich 12. III. 1706 „verpflichtermaßen aufgedingt" und wurde 19. X. 1710 frei und ledig gesprochen.

Privileg auf 8 Jahre. Dat. 8. I. 1725. Beilagen: Gesuch; Lehrbrief; Prüfungszeugnis des Salzburger „collegium medicum", dd. 21. X. 1711; Privileg des Erzbischofs Franz Anton von Salzburg, dd. 13. X. 1711; Zeugnisse über Heilerfolge in der „Alten Stadt Prag", dd. 21. XI. 1714; Nürnberg, 29. VII. 1718; Graz, 3. IV. 1709; des Kurfürstl. Bayr. Kämmerers Philipp Ernst Frh. v. Stein, dd. 12. VII. 1720; des Stadtrichters v. Steyr, 27. V. 1710; Prüfungszeugnis der Wiener med. Fakultät; Bestätigung über 2 weitere Heilerfolge.

13. Baumgarten, Joh. Michael, Okulist, Stein- und Bruchschneider aus Naumburg in Schlesien.

Privileg. Dat. 16. XII. 1703. Beilage: Gesuch.

14. BÄUMLER, NIKOLAUS, Chemiker zu Nürnberg.

Gesuch um Privileg für seinen „Universalbalsam gegen allerlei äußerliche und innerliche Beschwerden". Präs. 15. VII. 1720. Beilagen: 7 Atteste (1 von Dr. CHRIST. MAUR. HOFFMANN, Sächs.-Koburgischem Hofmedikus); 1 gedrucktes Flugblatt (2. S. fol. in duplo). Bescheid: „Includatur dem Magistrat zu Nürnberg umb Bericht sub termino duorum mensium". 28. VII. 1720.

15. BAYER, JOH. GEORG, Chemiker zu Augsburg. (Siehe: BÖSSINGER).

Privilegii renovatio et transcriptio für „weißen und braunen Lebensbalsam" auf 15 Jahre. Dat. 20. IV. 1779. Beilagen: Gesuch; Zessionsurkunde seines Vetters JOH. NEP. BÖSSINGER, der das arcanum von seinem Großvater JOSEF BÖSSINGER (siehe diesen) ererbt hat; Gesuch des Anwalts um Protokollauszug als Quittung für die „18 exemplaria".

16. BECHLER, JOH. MATTHIAS, Mag. chem. et pharm. in Essingen a. d. Donau.

a) Privileg für „productum chemicum contra epilepsiam et alios nervorum morbos" auf 10 Jahre. Dat. 3. VII. 1786. Beilagen: Gesuch; Zeugnis der Universität Tübingen; des Stadtphysikus von Essingen, med. Dr. STEINMANN. — b) Renovatio. 26. VIII. 1800. Beilagen: Gesuch; Zeugnis des Pflegeamtes Vils in Hohenfreiberg.

17. BECKER, DANIEL, Wien.

Gesuch um Hoffreiheit als Balbierer. Präs. 4. V. 1633. Beilagen: 3 Zeugnisse.

18. BEER, AMBROSIUS, Okulist und Wundarzt.

Privileg. Dat. 4 XII. 1628.

19. BEETZ, FRANZ JULIUS, Okulist und Wundarzt, geb. Ried in Bayern, wohnhaft Hall in Oberösterreich.

Privileg auf 10 Jahre. Dat. 15. VI. 1723. Beilagen: Gesuch; Prüfungszeugnis der Wiener med. Fakultät.

20. BELLOSTE, MICHAEL ANTON, med. Dr. zu München, Sohn des AUGUST BELLOSTE, Rats und ersten Chirurgus der Königin von Sardinien, Herzogin in Savoien, Autors des Buches „Le chirurgien d'hopitale" (Paris 1695).

a) Privileg für die von seinem Vater erfundenen „mercurialischen Pillen" auf 10 Jahre. Dat. 31. X. 1746. Beilagen: Gesuch; Zeugnis des „collegium sanitatis" zu Venedig, dd. 12. VIII. 1739; 2 gedruckte Flugblätter über die „pillules mercurielles" (franz. u. ital. je 1 S. fol.). — b) Renovatio. Dat. 15. XII. 1757. Beilagen: Gesuch mit Privileg von 1746 (zurückgewiesen, da die 18 Muster fehlten); Neuerliches Gesuch (Bescheid: Detur nunc petitum privilegium ad alios 10 annos a lapsu priorum). — c) Transcriptio auf Witwe und Erben. Dat. 9. IX. 1760. Beilagen: Gesuch; Privileg für Frankreich auf 30 Jahre (franz.), dd. 8. VI. 1758.

21. BENZLER, THOMAS, Balbierer und Wundarzt, aus Graz geb., wohnhaft zu Ulm; hat eines Scharfrichters Tochter geehelicht.

Bitte, trotz seiner Ehe den Beruf eines Arztes weiter ausüben zu dürfen. Präs. 21. XI. 1619. (Kanzleivermerk: „Abgeschlagen".)

22. BERCHFELDT, HEINRICH, Apotheker und „medicinae practicus", aus Osnabrück geb., wohnhaft zu Ulm.

Verleihung (lat.) des Titels eines med. Dr. Dat. 14. X. 1668. Beilagen: Gesuch; Referat des Reichshofrats; Kaiserl. Befehl an die Hofärzte RECHBERGER und DE BOXIS, Bittsteller zu prüfen; Bitte um Zulassung zum „iuramentum corporale in conspectu Caesareae Majestatis".

(Fortsetzung folgt.)

Druck von Metzger & Wittig in Leipzig.

Archiv für Geschichte der Medizin

Band VII | August 1913 | Heft 3

Die Lehre von den Hirnventrikeln in textlicher und graphischer Tradition des Altertums und Mittelalters.

Von

WALTHER SUDHOFF.

(Aus dem Institut für Geschichte der Medizin an der Universität Leipzig.)

(Hierzu Tafel VII.)

In CHOULANTS[1]) graphischen Inkunabeln sollen die seltenen und oft schwer zugänglichen Werke, in denen viele interessante Abbildungen enthalten sind, die die frühesten Anfänge von naturwissenschaftlichen und medizinischen Illustrationen darstellen, durch eine auf genauer Quellenforschung beruhende Geschichte und Bibliographie erläutert werden. Aber weder hier, noch in CHOULANTS Abhandlung über ALBERTUS MAGNUS[2]) findet sich eine Abbildung erwähnt, die sich in einigen Inkunabeldrucken von ALBERTS DES GROSSEN Schrift „de anima“ befindet:[3]) ein vom Beschauer aus nach links blickender Männerkopf, in dessen Schädelregion drei Kreise eingezeichnet sind. Im ersten dieser Kreise steht bei dem Bilde der Ausgabe von 1490 (Taf. VII, a): „Imaginatio, Sensus communis“, im zweiten: „Extimatio, Imaginativa“, und im dritten: „Membrorum motiva, Memorativa“, während am Hinterkopfe zum Hals hinunterziehend „ab hic ramificant nervi per nucam et spondilia dorsi ad totum corpus“ steht. Diese „Legenden“ fehlen dem Bilde der Ausgabe von 1496 (Taf. VII, b); doch außen um die Schädelwölbung steht bei beiden das Gleiche: „I. Ventriculus, II. Ventriculus, III. Ventriculus.“ Was sollen diese drei Kreise bedeuten? Darauf gibt uns ALBERTUS MAGNUS im Texte seiner Schrift selbst Aufschluß. Es heißt dort Cap. XIII ff.:[4])

[1]) LUDWIG CHOULANT, Graphische Inkunabeln für Naturgeschichte und Medizin, Leipzig 1858.

[2]) LUDWIG CHOULANT, ALBERTUS MAGNUS in seiner Bedeutung für die Naturwissenschaften. HENTSCHELS Janus, I, S. 127 ff., Breslau 1845.

[3]) ALBERTI MAGNI opus philosophiae naturalis . . . Brixiae impraessum per Praesbyterum Baptistam de Farfengo: Anno domini MCCCCLXXXX. Die vero decimo mēsis Septēbris (53 Bl.). — ALBERTI MAGNI . . . opus philosophiae naturalis . . . Impressum Venetiis per Georgium de Arrivabenis: Anno domini MCCCCLXXXXVI. Die ultimo mensis Augusti; darin an 5. Stelle die Schrift „De anima“.

[4]) Der Text ist im Auszug gegeben.

„Sensus ergo communis est vis animae sensibilis: ordinata in prima concavitate cerebri: ... Secunda vis sive virtus sive potentia est imaginatio. Est autem, sicut dicit Avicenna, vis ordinata in extremo concavitatis anterioris partis cerebri ... Tertia virtus est, quae vocatur imaginativa sive cogitativa sive formativa. Quae secundum Avicennam est vis ordinata in media concavitate cerebri ... Est autem extimativa, sicut dicit Avicenna, vis ordinata in summo concavitatiis mediae cerebri ... Memorativa virtus est vis ordinata in posteriori concavitate cerebri ... generaliter autem motiva fundatur in extrema parte cerebri et capitis, a qua oriuntur nervi motivi sicut ab anteriori parte nervi sensitivi."

Seit Choulant haben die Inkunabeln mit ihren Abbildungen lange geruht, bis Karl Sudhoff[1]) die Untersuchungen in anderer Weise wieder aufnahm, indem er den Nachweis erbrachte, woher die anatomischen und verwandten Abbildungen, die man in den Inkunabeldrucken findet, ihren Ursprung nahmen. Er stellte zunächst fest, daß die anatomische und alle damit im Zusammenhang stehende medizinische Graphik der Wiegendrucke direkt, anfangs

---

[1]) Karl Sudhoff, Tradition und Naturbeobachtung in den Illustrationen medizinischer Handschriften und Frühdrucke vornehmlich des 15. Jahrhunderts. Studien zur Geschichte der Medizin, Heft 1, Leipzig 1908. — Derselbe, Ein Beitrag zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter, speziell der anatomischen Graphik. Studien zur Geschichte der Medizin, Heft 4, Leipzig 1908. — Derselbe, Zur Anatomie des Lionabdo da Vinci. Archiv für Geschichte der Medizin, Bd. I, S. 67 ff. — Derselbe, Neue Handschriftenbilder von Kindslagen und der Situs einer Schwangeren vom Jahre 1485. Archiv für Geschichte der Medizin, Bd. I, S. 310 ff. — Derselbe, Der Wundenmann im Frühdruck und Handschrift und sein erklärender Text. Ein Beitrag zur Quellengeschichte des „Ketham". Archiv für Geschichte der Medizin, Bd. I. S. 351 ff. — Derselbe, Die medizinische Fakultät zu Leipzig im ersten Jahrhundert der Universität, eine Jubiläumsstudie. Studien zur Geschichte der Medizin, Heft 8, Leipzig 1909. — Derselbe, Eine Pariser „Ketham"-Handschrift aus der Zeit König Karls VI. Archiv für Geschichte der Medizin, Bd. II, S. 84. — Derselbe, Die Leipziger Kindslagenbilder mit deutschem Texte. Ebenda, Bd. II, S. 422 ff. — Derselbe, Abermals eine neue Handschrift der anatomischen Fünfbilderserie. Ebenda, Bd. III, S. 353 ff. — Derselbe, Drei noch unveröffentlichte Kindslagenserien des Soranos-Muscio aus Oxford und London samt einigen Bemerkungen über die Gesamtüberlieferung dieser lehrhaften medizinischen Illustrationen aus dem Altertum durchs Mittelalter. Ebenda, Bd. IV, S. 109. — Derselbe, Neue Beiträge zur Vorgeschichte des „Ketham". Ebenda, Bd. V, S. 280 ff. — Derselbe, Über medizinische Fachillustrationen aus der Antike in mittelalterlicher Überlieferung. Vortrag, gehalten in der „Deutschen Gesellschaft" zu Leipzig am 5. II. 1912 (Referat im Jahresbericht der „Deutschen Gesellschaft", Leipzig 1912). — Derselbe und Ernst Seidel, Drei weitere anatomische Fünfbilderserien aus Abendland und Morgenland. Archiv für Geschichte der Medizin, Bd. III, S. 165.

bestimmt ohne jede eigene Zutat der Herausgeber, aus den Illustrationen der mittelalterlichen Handschriften sich herleitet, sklavisch, was das Materielle betrifft, sich anlehnend an die Vorlagen, und vom Zeichner nur in unwesentlichen Äußerlichkeiten manchmal etwas umstilisiert. Er fand ferner, daß auch die Graphik der Handschriften der Originalität fast vollkommen entbehrt, daß sie auf Vorlagen aus der Antike, wenn auch in mehrfachen Umstilisierungen, schließlich zurückgeht. Es gelang ihm zu zeigen, daß zu Unterrichtszwecken für Anfänger dienende Abbildungen aus hellenistischer Zeit in zwei großen Überlieferungslinien, einer abendländischen und einer morgenländischen, in die Graphik des Mittelalters übergegangen waren. Die schematischen Darstellungen des Arteriensystemes, des Venensystemes, des Knochensystemes, des Nervensystemes und des Muskelsystemes z. B., wie die Handschriften sie enthalten, stammen zweifellos von alexandrinischen Vorbildern her, da die nämlichen Figuren bis in die kleinsten Äußerlichkeiten der Gestalt und Gliederhaltung in abendländischen Handschriften des 11.—14. Jahrhunderts und in persischen Handschriften zu finden sind. Eine verwandte Untersuchungsreihe soll in dieser Arbeit für das oben genannte Hirnblatt mit seinen Lokalisationen der Geisteskräfte geliefert werden.

I.

Überblicken wir zuerst, wenn auch nur in groben Zügen gezeichnet, die Entwickelung der Lehre von den Gehirnhöhlen vom Altertum bis ins Mittelalter in textlicher Fixierung.

Schon früh war das Gehirn als der Sitz der Seele angenommen worden. So verlegt z. B. Pythagoras (427—347) den Vernunftteil der Seele ins Gehirn, und lokalisiert, wie Diogenes, lib. VIII, c. 1, angibt:[1])

> τὸ μὲν ἐν τῇ καρδίᾳ μέρος αὐτῆς ὑπάρχειν θυμόν, φρένας δὲ καὶ νοῦν ἐν τῷ ἐγκεφάλῳ.

Auch sein jüngerer Zeitgenosse Alkmaion sucht den Geist im Gehirn, denn von ihm wird folgendes erzählt:

> Theophr. de sens., 25 f.: Ἀλκμαίων . . . λέγει . . . ἁπάσας δὲ τὰς αἰσθήσεις συνηρτῆσθαι πῶς πρὸς τὸν ἐγκέφαλον· . . .

---

[1]) Zitiert nach Arthur Schneider, Die Psychologie Alberts des Grossen, Münster 1903, S. 174.

Und weiter heißt es, auch diese Angabe entnehme ich, wie die vorhergehende HERMANN DIELS:[1])

Aet., IV, 17, 1: *Ἀλκμαίων ἐν τῶι ἐγκεφάλωι εἶναι τὸ ἡγεμονικόν . . .*

ANAXAGORAS von Klazomenai, geboren um 500 v. Chr., versuchte als erster systematisch-anatomische Studien am Gehirn; er soll nach FUCHS,[2]) NEUBURGER und DÖLLKEN[3]) die seitlichen Ventrikel des Gehirnes entdeckt und gefunden haben, daß bei einem einhörnigen Bocke nur eine Hirnhöhle vorhanden war. — Mir ist es leider nicht geglückt, sichere Belege für diese angebliche Tatsache zu finden, weder bei DIELS noch bei RITTER[4]) fand ich Stichhaltiges. Die einzige Stelle, die hierzu in Beziehung gebracht werden könnte, lautet nach DIELS:[5])

Plut. Pericl., 6: *λέγεται δέ ποτε κριοῦ μονόκερω κεφαλὴν ἐξ ἀγροῦ τῶι Περικλεῖ κομισθῆναι . . . τὸν δ' Ἀναξαγόραν τοῦ κρανίου διακοπέντος ἐπιδεῖξαι τὸν ἐγκέφαλον οὐ πεπληρωκότα τὴν βάσιν, ἀλλ' ὀξὺν ὥσπερ ὠιὸν ἐκ τοῦ παντὸς ἀγγείου συνωλισθηκότα κατὰ τὸν τόπον ἐκεῖνον, ὅθεν ἡ ῥίζα τοῦ κέρατος εἶχε τὴν ἀρχήν. καὶ τότε μὲν θαυμασθῆναι τὸν Ἀναξαγόραν ὑπὸ τῶν παρόντων . . .*

Doch vermag ich hier nicht die Entdeckung der Seitenventrikel herauszulesen.

Auch HIPPOKRATES (459—377 v. Chr.) und seine Schule wissen nichts von dieser Entdeckung des ANAXAGORAS. Nach den im Corpus Hippocraticum[6]) niedergelegten Anschauungen ist das Gehirn entweder eine kalte, klebrige Drüse, der jede Einteilung fehlt, oder nach anderen das Zentrum des Empfindungslebens des Menschen.[7])

---

[1]) HERMANN DIELS, Die Fragmente der Vorsokratiker, Bd. I und II, 2. Aufl., Berlin 1906—1910 (Bd. I, S. 101).

[2]) In PUSCHMANNS Handbuch der Geschichte der Medizin, Jena 1902, S. 177.

[3]) MAX NEUBURGER, Geschichte der Medizin, Bd. I, Stuttgart 1909, S. 159, und DÖLLKEN, Die großen Probleme in der Geschichte der Hirnlehre, Leipzig 1911, S. 6.

[4]) M. RITTER et L. PRELLER, Historia philosophiae graecae. Editio septima, quam curaverunt Fr. Schultess et Ed. Wellmann, Gothae 1888.

[5]) DIELS, a. a. O., S. 297.

[6]) Oeuvres complètes d'Hippocrate, traduction nouvelle avec le texte grec par E. LITTRÉ, Paris 1849, 10 Bde.

[7]) ULRICH VON WILAMOWITZ-MOELLENDORF, Die hippokratische Schrift *περὶ ἱερῆς νούσου*. Sitzungsberichte der Kgl. Preuß. Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1901.

Auch PLATO (427—347 v. Chr.) sieht das Gehirn als das Zentrum des Geistes und der Seele an. Auf seine Einteilung der Seelenkräfte soll, da dies zu weit führen würde, nicht eingegangen werden, zumal da sie gar nicht in unsere Untersuchungsreihe gehört. Als Beleg für PLATOS Anschauung über den Sitz der Seele und ihre Wichtigkeit mag jene Stelle aus dem Phaedon genügen, wo SOKRATES folgende Worte in den Mund gelegt werden:[1])

> *. . . ὁ δ' ἐγκέφαλός ἐστιν ὁ τὰς αἰσθήσεις παρέχων τοῦ ἀκούειν καὶ ὁρᾶν καὶ ὀσφραίνεσθαι, ἐκ τούτων δὲ γίγνοιτο μνήμη καὶ δόξα, ἐκ δὲ μνήμης καὶ δόξης λαβούσης τὸ ἠρεμεῖν κατὰ ταῦτα γίγνεσθαι ἐπιστήμην· . . .*
>
> (Phaedon, cap. XLV, p. 96, B.)

ARISTOTELES (384—322 v. Chr.) teilt zwar die Seele in drei Teile: *φαντασία, μνήμη* und *ἀνάμνησις*,[2]) verlegt aber den Sitz der Seelenfunktionen in das Herz. Auch entdeckte er die mittlere Gehirnhöhle und schreibt darüber:[3])

> *Ἔχει δ' ἐν τῷ μέσῳ ὁ (ἐγκέφαλος) τῶν πλείστων πᾶς κοῖλόν τι μικρόν.*
>
> (ARISTOT., De animalibus historiae, lib. 1, cap. XVI.)

Nach HARLES[4]) sind unter dieser kleinen Höhle aller Wahrscheinlichkeit nach die Seitenhöhlen des Gehirnes, vielleicht auch zugleich die dritte Höhle zu verstehen. Doch ist dies sehr ungewiß, da nur das eine feststeht, daß ARISTOTELES anatomische Studien am Gehirn getrieben hat.

Erst HEROPHILOS (330—250 v. Chr.) unterscheidet klar verschiedene Ventrikel:

> *Καὶ οἷς γε τετάρτη τις αὕτη κοιλία νενόμισται, κυριωτάτην εἶναί φασιν αὐτὴν ἁπασῶν τῶν καθ' ὅλον τὸν ἐγκέφαλον. Ἡρόφιλος μὲν οὐ ταύτην, ἀλλὰ τὴν ἐν τῇ παρεγκεφαλίδι, κυριωτέραν ἔοικεν ὑπολαμβάνειν.*
>
> (GALEN, De usu partium, lib. VII, cap. XI. KÜHN, Tom. III, S. 667.)

---

[1]) PLATONIS Euthyphro . . . Phaedo recognovit MARTINUS WOHLRAB, Lipsiae 1902.

[2]) Cf. ARTHUR SCHNEIDER, Die Psychologie ALBERTS DES GROSSEN, I. Teil, Münster 1903, S. 154 ff.

[3]) ARISTOTELIS opera edidit Academia Borussica, Berolini 1831—1870. ARISTOTELIS opera omnia graece et latine, Parisiis 1874—1878.

[4]) CHRISTIAN FRIEDRICH HARLES, Versuch einer vollständigen Geschichte der Hirn- und Nervenlehre im Altertum, Erlangen 1801.

Ἡρόφιλος (τὸ τῆς ψυχῆς ἡγεμονικὸν) ἐν ταῖς τοῦ ἐγκεφάλου κοιλίαις (καθίζει).

(GALEN, De historia philosophiae liber spurius, cap. XXVIII. KÜHN, Tom. XIX, S. 315.)

Damit verlegt HEROPHILOS den Sitz der Seele in die Gehirnventrikel, und so geht auf ihn die ganze Lehre von dem Sitz der seelischen Kräfte in den drei respektive vier Hirnhöhlen[1]) schließlich zurück; denn sein großer Zeitgenosse ERASISTRATOS (etwa 330 bis 250 v. Chr.), der die vier Ventrikel sehr genau kennt, nimmt als Sitz der Seele die Hirnwindungen, respektive die Hirnhäute an.

Ἐρασίστρατος (τὸ τῆς ψυχῆς ἡγεμονικὸν καθίζει) περὶ τὴν μήνιγγα τοῦ ἐγκεφάλου, ἣν ἐπικρανίδα λέγει.

(GALEN, De historia philosophiae liber spurius, cap. XXVIII. KÜHN, Tom. XIX, S. 315.)

Wie gut ERASISTRATOS die Hirnventrikel kannte, erhellt daraus, daß er zum ersten Male die Ventrikel genau in ihrer Lage zueinander beschreibt:

Ἔχει δὲ ἡ ῥῆσις αὐτοῦ (τοῦ Ἐρασιστράτου) τόνδε τόν τρόπον· ἐθεωροῦμεν δὲ καὶ τὴν φύσιν τοῦ ἐγκεφάλου, καὶ ἦν ὁ μὲν ἐγκέφαλος διμερής, καθάπερ καὶ τῶν λοιπῶν ζώων, καὶ κοιλίαν παρὰ τῷ μήκει τῷ εἴδει κειμένην, συντέτρηντο δ' αὗται εἰς μίαν κατὰ τὴν συναφὴν τῶν μερῶν. ἐκ δὲ ταύτης ἔφερεν εἰς τὴν ἐπεγκρανίδα καλουμένην, καὶ ἐκεῖ ἑτέρα ἦν μικρὰ κοιλία, διεπέφρακτο δὲ ταῖς μήνιγξιν ἕκαστον τῶν μερῶν . . .

(GALEN, De placitis Hippocratis et Platonis, lib. VII, cap. III. KÜHN, Tom. V, S. 602—603.)

Etwa 75 Jahre nach ERASISTRATOS beschäftigte sich der Stoiker POSIDONIOS aus Apamea in Syrien mit unserer Frage. Er soll, wie uns GALEN, dessen Schriften ich nachfolgenden Text entnehme, berichtet, die gleiche Dreiteilung wie ARISTOTELES haben:

. . . τὸ μὲν δὴ τὰς δυνάμεις τῆς ψυχῆς τρεῖς εἶναι τὸν ἀριθμόν, αἷς ἐπιθυχοῦμέν τε καὶ θυμούμεθα καὶ λογιζόμεθα, καὶ Ποσιδώνιος ὁμολογεῖ, καὶ Ἀριστοτέλης· . . .

(GALEN, De Hippocratis et Platonis placitis, lib. V, cap. IV. KÜHN, Tom. V, S. 454.)

Es folgen auf POSIDONIOS CELSUS, PLINIUS D. J. und RHUPHOS VON EPHESOS. AULUS CORNELIUS CELSUS spricht in seinem Werke

[1]) Später kamen durch Teilung des 1. Ventrikels in einen rechten und linken 4 Ventrikel auf, wie wir ja auch heute noch von 4 sprechen.

„De medicina" weder von den Hirnventrikeln, noch über Geisteslokalisationen. Wohl aber berichtet C. PLINIUS D. J. (23—79 n. Chr.) in seiner „Naturgeschichte" von der Vorzugsstellung des Gehirnes:[1])

> . . . hoc cerebrum est viscerum excelsissimum proximumque caelo capitis sine carne, sine cruore, sine sordibus; hanc habent sensus arcem, hunc venarum omnis a corde vis tendit, hic desinit, hoc columen altissimum, hic mentis est regimen . . .
>
> (lib. XI, cap. XXXVII, sect. 49.)

Von den Hirnhöhlen weiß PLINIUS nichts zu berichten.

RHUPHOS VON EPHESOS, der auch im ersten Jahrhundert nach Christi Geburt lebte (man setzt ihn in die Zeit der Regierung Kaiser TRAJANS [98—117]), beschäftigt sich in seinem Buche *περὶ ὀνομασίας τῶν τοῦ ἀνθρώπου μορίων*[2]) mit der Anatomie des Gehirnes, ohne dabei wesentlich Neues zu bringen. Er erwähnt nur die

> . . . *κοιλότητες, κοιλίαι ἐγκεφάλου.*[3])

Das ist alles!

Weiter verbreitet sich hierüber der um weniges später lebende GALEN (130—201 n. Chr.). Er kannte die Hirnventrikel, wie aus manchen der vorhergehenden Zitate schon hervorgeht, aus den Berichten des HEROPHILOS, ERASISTRATOS und anderer mehr. Doch hat auch er wohl selbst Studien über ihre Lage und Funktion gemacht. SOURY[4]) betont wiederholt, daß GALEN die seelischen Funktionen nie in die Ventrikel verlegt hat, sondern stets in die Hirnsubstanz. Es ist daher verkehrt, in seinen Anschauungen den Ursprung dieser mittelalterlichen Lehre zu suchen; diese geht eben, wie schon oben gesagt, auf HEROPHILOS zurück. Freilich ist es recht schwer zu entscheiden, was bei GALEN selbst Beobachtetes und was von anderen Übernommenes ist, da er oft in seinen Ansichten zu schwanken scheint und sich nicht klar ausspricht. Er bringt, wie auch MEYER-STEINEG[5]) annimmt, in seiner anatomischen Beschreibung kaum

---

[1]) Der Text ist zitiert nach: C. Plini secundi naturalis historiae libri XXXVII recensuit JULIUS SILLIG, Hamburgi et Gothae 1852.

[2]) Cf. ROBERT Ritter VON TÖPLY, Anatomische Werke des RUPHOS und GALENOS. Erste deutsche Übersetzung (Anatomische Hefte, I. Abteilung, Arbeiten aus anatomischen Instituten, Bd. 35, S. 343—472), Wiesbaden 1904.

[3]) Zitiert nach: DAREMBERG-RUELLE, Oeuvres de Rufus d'Ephèse, Paris 1879.

[4]) JULES SOURY, Le système nerveux central, structure et fonctions, Paris 1899, Bd. I.

[5]) THEODOR MEYER-STEINEG, Studien zur Physiologie des GALENOS. Archiv für Geschichte der Medizin, Bd. V, S. 173 ff., Leipzig 1912.

nennenswerte Fortschritte. Nur ganz wenige Stellen seien daher zur allgemeinen Charakterisierung aus seinen Schriften angeführt; zuerst eine Stelle, in der er von dem Sitz der Seele und den Hirnventrikeln spricht:

> ... Τοῖς γὰρ ἐκ τῆς ἀνατομῆς φαινομένοις ἀκολουθοῦσιν ἡμῖν εὔλογον ἐφαίνετο, τὴν μὲν ψυχὴν αὐτὴν ἐν τῷ σώματι τοῦ ἐγκεφάλου κατῳκῆσθαι, καθ' ὃ καὶ τὸ λογίζεσθαι γίγνεται, καὶ ἡ τῶν αἰσθητικῶν φαντασιῶν ἀπόκειται μνήμη· τὸ πρῶτον δ' αὐτῆς ὄργανον εἰς ἁπάσας τὰς αἰσθητικάς τε καὶ προαιρετικὰς ἐνεργείας εἶναι, τὸ κατὰ τὰς κοιλίας αὐτοῦ πνεῦμα, καὶ μᾶλλόν γε κατὰ τὴν ὄπισθεν· οὐ μὴν οὐδὲ περὶ τῆς μέσης κοιλίας ἀπογινώσκειν προσῆκεν ὡς οὐ κυριωτάτης· πολλὰ γὰρ εὔλογα καὶ πρὸς ταύτην ἡμᾶς ἄγει, καθάπερ γε τῶν ἐμπροσθίων δυοῖν ἀπάγει ...
>
> (GALEN, De locis affectis, lib. III, cap. IX.
> KÜHN, Tom. VIII, S. 174f.)

Hieraus geht hervor, daß GALEN die Seele selbst in die Hirnsubstanz verlegt hat, während das Pneuma in den Ventrikeln, deren er hier vier annimmt, haust. Über die Einteilung der Seele und die Zahl der Seelenkräfte spricht er an einer anderen Stelle:

> ... ἡ λοιπὴ δὲ ἐνέργεια τῆς ψυχῆς ἡ κατ' αὐτὸ τὸ ἡγεμονικὸν εἴς τε τὸ φανταστικὸν καὶ διανοητικὸν καὶ μνημονευτικὸν διαιρεῖται ...
>
> (GALEN, De Symptomatum differentiis liber, cap. III.
> KÜHN, Tom. VII, S. 56.)

Diese beiden Stellen mögen genügen.[1]) Lokalisationen sind allerdings keine zu finden; diese erscheinen erst viel später.

200 Jahre nach GALEN wurde OREIBASIOS im Jahre 325 zu Pergamon geboren. Er hat das Verdienst, aus den Werken der Vorfahren das Beste ausgewählt und in seinen Schriften übersichtlich zusammengestellt zu haben. In seiner Gehirnbeschreibung geht er auf GALEN zurück und berichtet, daß die beiden vorderen Ventrikel die Ein- und Ausatmung des Gehirnes bewirken, und daß diese Ventrikel auch das *ψυχικὸν πνεῦμα* bereiten (*παρασκευάζουσιν*) und es in die anderen Ventrikel abgeben. Er kennt vier Ventrikel und sagt, die Hirnsubstanz sei weicher als die Nerven, besonders weich sei die Substanz des Vorderhirns, während das Kleinhirn härter sei. Da OREIBASIOS zu unserer Untersuchung nicht viel Neues

---

[1]) Näheres über GALENS psychologische Anschauungen siehe in: E. BRENNER, Die Seelenlehre des GALENOS. Primitiae Czernovicienses herausgegeben von I. HILBERG und J. JÜTHNER, Czernowitz 1909, S. 65ff.

bringt, führe ich den Wortlaut seiner Äußerungen nicht mit an. Lokalisationen von Geisteskräften finden sich bei ihm nicht. Erst von dem berühmten Nervenarzt Posidonios, der im 4. Jahrhundert n. Chr. lebte, wird uns berichtet, daß er die Phantasie in den vorderen Teil des Gehirnes, den Verstand in die mittlere Hirnhöhle, das Gedächtnis in den hinteren Teil des Gehirnes verlegt.[1] Er tut dies in klarer Weise bei Gelegenheit einer ätiologischen Schilderung der Geisteserkrankungen,[2] und zwar berichtet uns hierüber Aetius v. Amida[3] im 6. Buche, Kapitel 2, folgendermaßen:

Περὶ φρενίτιδος ἐκ τοῦ Ποσιδονίου.

. . . τοῦ μεν οὖν προσθίου μέρους τοῦ ἐγκεφάλου βλαβόντος, τὸ φανταστικὸν μόνον ἠδίκηται, τῆς δὲ μέσης κοιλίας τοῦ ἐγκεφάλου βλαβείσης παρατροπὴ γίγνεται τοῦ λογιστικοῦ, τοῦ δὲ κατὰ τὸ ἰνίον ἐπισθίου ἐγκεφάλου βλαβόντος, ἀπόλλυται τὸ μνημονευτικόν . . .

Fast zu derselben Zeit tritt eine neue Lehre auf: sie geht von Nemesios (geb. 340 n. Chr.) aus, der im Gegensatz zu Posidonios auch den vorderen und dritten Ventrikel zum Sitz einer Geistesfunktion macht; denn Posidonios scheint mit *μέρος* und *τὸ ἰνίον* doch wohl die Gehirnsubstanz zu meinen. Auch ist bei Nemesios die Verteilung der einzelnen Geistesfunktionen in den verschiedenen Ventrikeln eine andere als bei Posidonios, wie aus folgendem Text, den ich nach der Nemesios-Ausgabe von 1802[4] zitiere, hervorgeht. (Wie Töply[5]) und mit ihm auch Döllken[6]) zu der Angabe, Nemesios verlege in die erste Gehirnhöhle die Einbildungskraft [*τὸ φανταστικόν*] und in die mittleren den Verstand [*διαλογιστικόν*], kommen, habe ich leider nicht klarstellen können.)

. . . Ἐπειδὴ δὲ τῶν μὲν αἰσθήσεων ἀρχὰς καὶ ῥίζας τὰς ἔμπροσθεν εἶναι κοιλίας φαμὲν τοῦ ἐγκεφάλου, τοῦ δὲ διανοητικοῦ τὴν μέσην, τοῦ δὲ μνημονευτικοῦ τὴν ὄπισθεν, ἀναγκαῖόν ἐστιν ἐπιδεῖξαι.

---

[1]) Max Neuburger, Geschichte der Medizin, 2 Bände, Stuttgart 1909—1911, Bd. II, S. 54.

[2]) Über die Bedeutung des Antyllus, Philagrius und Posidonius in der Geschichte der Heilkunde nach dem Manuskripte des verstorbenen cand. med. A. Lewy bearbeitet von Dr. Landsberg. Henschels Janus 1847/48, S. 298 ff.

[3]) Aetii Amideni medici clarissimi libri sedecim. Venetiis MDXXXIIII.

[4]) Nemesius Emesenus, de natura hominis denuo edidit Christian. Frideric. Matthaei. Halae Magdeburgiae 1802.

[5]) Robert Ritter von Töply, Studien zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter, Wien und Leipzig 1898, S. 43.

[6]) Döllken, Die großen Probleme in der Geschichte der Hirnlehre, Leipzig 1911, S. 14.

Auch der zur gleichen Zeit lebende AUGUSTINUS (354—430) berichtet über Zentren in den Hirnhöhlen in seiner Schrift „De genesi ad litteram"[1]) in ähnlicher Weise wie NEMESIOS:

> „. . . ideo tres tamquam ventriculi cerebri demonstrantur: unus anterior ad faciem, a quo sensus omnis; alter posterior ad cervicem, a quo motus omnis, tertius inter utrumque, in quo memoriam (?) vigere demonstrant . . ."

Nur ist hierbei der dritte Ventrikel in die Mitte verlegt und daher auch eine andere Reihenfolge der Funktionen eingetreten als bei NEMESIOS. Doch in seiner Schrift „de spiritu et anima" spricht er in der uns bekannten Weise über diese Lokalisation und stimmt hier mit NEMESIOS und POSIDONIOS überein:[2])

> „. . . Et sicut mundus iste visibilibus quinquepartita quadam distinctione est ordinatus . . . sic animae in mundo sui corporis peregrinanti quinque progressus sunt ad sapientiam; sensus scilicet, imaginatio, ratio, intellectus et intelligentia . . . Vis animalis est in cerebro et inde vigere facit quinque sensus corporis . . . Tres namque sunt ventriculi cerebri: Unus anterior, a quo omnis sensus; alter posterior a quo omnis motus; tertius inter utrumque medius, id est rationalis . . . In prima parte cerebri vis animalis vocatur phantastica, id est imaginaria; . . . In media parte cerebri vocatur rationalis; . . . In ultima parte vocatur memorialis . . ."

Nun soll nach EDUARD ALBERT[3]) die Tradition folgende Wege genommen haben. Die in dem Fragmente des POSIDONIOS enthaltene soll von den Arabern angenommen und von diesen auf die italienischen und französischen Chirurgen übergegangen sein. Die bei NEMESIOS und AUGUSTINUS vorhandene soll in die philosophischen und theologischen Werke des Mittelalters übergegangen sein und hier ebenso wie die andere Tradition ihre Modifikationen erfahren haben. Ich werde im folgenden die einzelnen Notizen chronologisch geordnet anführen, um schließlich das Fazit zu ziehen.

Als nächster Autor folgt THEOPHILOS, der zur Zeit des Kaisers HERAKLIOS, also in der ersten Hälfte des 7. Jahrhunderts, gelebt

---

[1]) AURELII AUGUSTINI de genesi ad litteram libri duodecim, recensuit JOSEPHUS ZYCHA. Pragae, Vindobonae, Lipsiae 1894.

[2]) AURELII AUGUSTINI Hipponensis episcopi opera omnia Tom. VI. Migne Patr. lat. 40, Parisiis 1844, Spalte 782 ff.

[3]) EDUARD ALBERT, Beiträge zur Geschichte der Chirurgie, Wien 1877, S. 31 f.

haben soll (doch ist nach Bloch[1]) diese Angabe nicht erwiesen), mit der Schrift „de corporis humani fabrica“. (Welcher von den vielen Theophili der Verfasser dieser Schrift ist, war nach Töply[2]) nicht sicher festzustellen.) Die Schrift selbst ist ein christlich-theologischer Auszug aus Galen, was sich auch aus der hierher gehörigen, im 4. Buche im X. Kapitel stehenden Stelle[3]) ersehen läßt.[4]) Sie lautet:

> *Θεασώμεθα δὲ τοῦτο ἐξ ἀνατομῆς· εἰ γὰρ εὐσχήμως τις ἀτρέμα κλάσας κρανίον ἐξάροι τὰ ὀστᾶ πάντα, γυμνὸν καταλιπὼν τὸν ἐγκέφαλον, σχίσας τε αὐτὸν ἐντέχνως, εὑρήσει κοιλίας ἐν αὐτῷ ἀποφραττομένας ὑπὸ ὑμένων λεπτοτάτων τε καὶ διαυγῶν, καὶ χωριζομένας ἀπ' ἀλλήλων δεξιά τε καὶ ἀριστερά, ἔμπροσθέν τε καὶ ὄπισθεν. Ἐν ταύταις ταῖς κοιλίαις τοῦ ἐγκεφάλου περιέχεται τὸ ψυχικὸν πνεῦμα, λεπτομερές τε, καὶ ἀθόλωτον, καὶ καθαρώτατον . . .*

Theophilos verlegt also nur das Pneuma in die Gehirnhöhlen, ohne, wie es seine Vorgänger taten, dieses zu zerlegen und die verschiedenen Geistesfunktionen in ihnen wohnen zu lassen.

Genauer und weniger schwankend sind die Angaben über den fast zur gleichen Zeit lebenden Joannes Damaskenos. Von ihm wissen wir, daß er 756 starb und die Mönchsgelübde abgelegt hatte. (Man hüte sich, ihn mit anderen gleichen Namens zu verwechseln, so z. B. mit dem bekanntesten Johannes Mesue, Damascenus medicus und anderen mehr.[5]) Unser Joannes Damaskenos hat wieder wie Nemesios die Dreiteilung der Geisteskräfte, die wir bei Theophilos vermißten, und zwar spricht er von ihr in seinem Werke „De fide orthodoxa“, lib. II, cap. 17, 19 und 20:

---

[1]) Iwan Bloch, Byzantinische Medizin. Puschmanns Handbuch der Geschichte der Medizin, Jena 1902, Bd. I, S. 546.

[2]) Robert Ritter von Töply, Studien zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter, Leipzig und Wien 1898, S. 51f.

[3]) Theophili Protospatharii de corporis humani fabrica libri V ed. Guilielmus Alexander Greenhill, Oxonii G 1892, S. 141f.

[4]) Die oben zitierte Stelle erinnert mich mehr an die Beschreibung der Gehirnsektion im 9. Buch der Schrift Galens *περὶ ἀνατομικῶν ἐγχειρήσεων* als an die lange Gehirnbeschreibung in der Schrift *περὶ χρείας μορίων*, die nach Töplys Angaben (l. c. S. 55) Theophilos ausgeschrieben haben soll.

[5]) Vergleiche Sancti patris nostri Joannis Damasceni monachi et presbyteri Hierosolymitani, opera omnia quae exstant, edidit P. Michalis Lequieu. Mignes Patrologie, Ser. Gr., Tom. 94, Paris 1864, wo auch der angeführte Text zu finden ist.

Ὄργανον δὲ τοῦ φανταστικοῦ, ἡ ἐμπρόσθιος κοιλία τοῦ ἐγκεφάλου. (cap. 17.)

Τοῦ δὲ διανοητικοῦ εἰσιν αἵ τε κρίσεις . . . Ὄργανον δὲ καὶ τούτου, ἡ μέση κοιλία τοῦ ἐγκεφάλου, καὶ τὸ ψυχικὸν πνεῦμα τὸ ἐν αὐτῇ . . . (cap. 19.)

Ὄργανον δὲ τοῦ μνημονευτικοῦ, ἡ ὄπισθεν κοιλία τοῦ ἐγκεφάλου, ἣν καὶ παρεγκεφαλίδα καλοῦσι, καὶ τὸ ἐν αὐτῇ ψυχικὸν πνεῦμα. (cap. 20.)

Auf Theophilos und Joannes Damaskenos folgt ein Mann, dessen Schriften einen großen Einfluß auf die Literatur des Orients ausübten, da sie als Vermittler griechischer Wissenschaft nach dem Orient dienten. Dieser Mann ist Costa ben Luca (864—923), ein christlicher Arzt und Philosoph aus Baalbek. Leider sind genauere Angaben über ihn in den Lehr- und Handbüchern der Geschichte der Medizin nicht zu finden (mit Ausnahme von Haeser,[1]) der erwähnt, daß durch Verunstaltung des Namens in „Consta" viele Schriften des Costa ben Luca dem Konstantin von Afrika im Mittelalter zugeschrieben wurden, was auch Steinschneider[2]) bestätigt). Daher will ich hier auf den Lebenslauf dieses Mannes kurz eingehen.[3]) Costa ben Luca machte weite Reisen und sammelte auf diesen in griechischen Städten Bücher, die er mit nach Syrien brachte. Später wurde er nach Bagdad berufen, um griechische Werke zu übersetzen, und dort entfaltete er eine reiche schriftstellerische Tätigkeit auf den verschiedensten Gebieten. Im Mittelalter wurde aus seinem Namen Constabulus gemacht und dieser Name, der sich bei Albertus Magnus und anderen zitiert findet, hat zu der oben angegebenen Verwechslung geführt. Eine sich auf meinen Untersuchungsgegenstand beziehende Stelle findet sich in der Schrift „de differentia animae et spiritus liber"[4]) cap. 2:

[1]) Heinrich Haeser, Lehrbuch der Geschichte der Medizin, Bd. I, Jena 1875, S. 684.

[2]) M. Steinschneider, Constantinus Africanus und seine arabischen Quellen. Virchows Archiv, Bd. 37, S. 351—410, Berlin 1866.

[3]) Genauere Angaben finden sich bei: Ferdinand Wüstenfeld, Geschichte der arabischen Ärzte und Naturforscher, Göttingen 1840, und bei Sigmund Barach: Excerpta Alfredi Anglici de motu cordis item Costa ben Lucae de differentia animae et spiritus liber translatus a Johanne Hispalensi, Innsbruck 1878.

[4]) Ich zitiere den Text nach der vorgenannten Arbeit Barachs, der wieder die um die Mitte des 12. Jahrhunderts angefertigte Übersetzung des Johannes Hispalensis zugrunde liegt. Dort finden sich in der Einleitung mit genauer Quellenangabe ausführliche Berichte über das Leben, die Schriften und den Namen Costas.

.... Cerebrum vero dividitur in duas divisiones, quarum una est anterior, quae est maior, et altera quae est posterior; et in illa anteriori sunt duo ventriculi habentes introitum ad commune spatium, quod est in medio cerebri. In posteriori vero est unus ventriculus faciens iter ad supradictum spatium, quod est commune utrisque ventriculis, qui sunt in anteriori parte cerebri .... Intellectus vero et cogitatio et providentia et cognitio fit per spiritum, qui est in ventriculo, qui participatur illis duobus ventriculis, qui sunt in anteriori cerebro .... Probatur ergo per hoc, quod diximus, certissime, quod ille spiritus, qui est in anterioribus ventriculis, operatur sensus i. e. visus, auditus, gustus, odoratus, tactus et olfactus, et cum his operatur acagum, quem Graeci phantasiam vocant, et quod spiritus, qui est in ventriculo medio, operatur cogitationem et cognitionem atque providentiam, et spiritus, qui est in posteriori ventriculo, operatur memoriam et motum ....“

Zur gleichen Zeit etwa wie COSTA BEN LUCA lebte der Perser RAZES (AR-RĀZĪ), denn er starb hochbetagt im gleichen Jahre wie COSTA. RAZES gibt in seinem Buche „ad Almansorem“ Geisteskräftelokalisation und Hirnventrikelbeschreibung. Ich entnehme die einschlägigen Stellen der Venediger Ausgabe[1]) von 1500. Die Lokalisation der Geisteskräfte steht Blatt 2^{v}, cap. 1, wo es heißt:

„.... Cerebrum autem praeter haec, quod ipsum est origo sensus et motus voluntarii, est etiam secundum Galeni sententiam imaginationis, cogitationis et memoriae fundamentum. Imaginatio quidem in duobus ventriculis anterioribus perficitur, cogitatio vero in medio expletur, memoria autem posteriorem possidet ventriculum ....“

Genauer beschreibt er dann die Hirnventrikel auf Blatt 4^{v}, cap. 7:

De figura cerebri.

„Cerebrum vero est solidum, secundum quasdam habet concavitates, quae ipsius dicuntur ventriculi et sunt secundum Galienum quattuor, inter quos et quidam reperiuntur transitus, quibus ab uno in alium perveniri possit, quorum duo in anteriori cerebri parte statuuntur; et unus in medio alius autem in occipitio sistitur, quarum haec est figura ....“

Hier findet sich nun in der Pariser Handschrift (Ms. arab. SLANE 2866 Bibliothek Nationale) der erste bekannt gewordene Ver-

[1]) Opuscula Venetijs per M. Johannem hertcog de Landoia alemanum. Anno Dom. 1500. Die vero februarii 19 (contenta in hoc volumine liber Rasis ad Almansorem).

such einer bildlichen Darstellung der Lage der einzelnen Ventrikel zueinander, während sie in der gedruckten Ausgabe fehlt. (Vgl. Zeile 5 des unten stehenden Ausschnittes aus der Handschrift, Fig. 1.)

Haly Abbas (ʿAli ibn ʾal ʾAbbas), ein Perser (gestorben 994), bringt im anatomischen Teile (2. und 3. Buch) seines umfassenden Lehrbuches[1]) „al-Maliki" Razes gegenüber nicht viel Neues. Allerdings ist der Stoff hier weitaus eingehender behandelt als bei Razes. Haly Abbas gibt eine eingehende Schilderung des Gehirns und seiner Höhlen und erwähnt, daß in diesen sich das Pneuma befinde, bei der In- und Exspiration aus den vorderen Ventrikeln

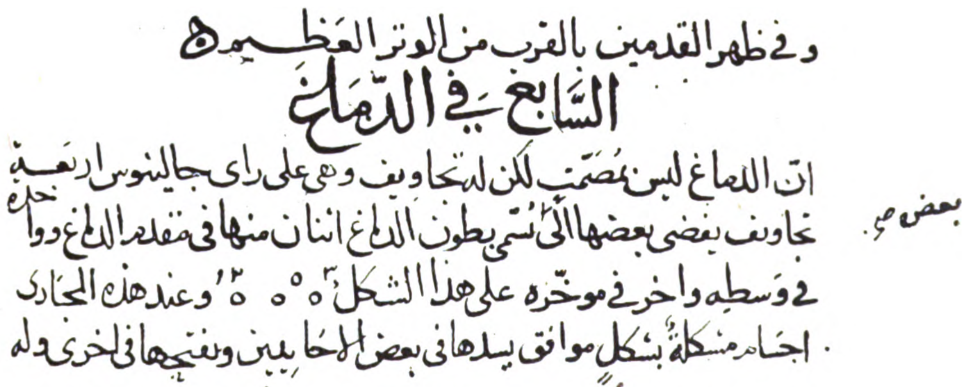

وفي ظهر القدمين بالقرب من الوتر العظيم ه
السابع في الدماغ
ان الدماغ ليس مصمت لكن له تجاويف وهي على راي جالينوس اربعة
تجاويف يفضي بعضها الى بعض التي تسمى بطون الدماغ اثنان منها في مقدم الدماغ وواحد
في وسطه واخر في موخره على هذا الشكل وعند هذه المجاري
اجسام مشكلة بشكل موافق يسدها في بعض الاحايين ويفتحها في اخرى وله

Fig. 1.

ausgeschieden respektive in sie aufgenommen werde und von diesen in die anderen übergehe.[2]) Erst im physiologischen Teil (4. Buch) geht er auf die Geistesfunktionen und ihren Sitz mit folgenden Worten ein:[3])

> Animalis autem virtus illa est, cui cerebrum sedes deputata est et fornax. Huius virtutis genera sunt tria .... Quod

[1]) Dieses Lehrbuch zerfällt in zwei Teile, deren jeder 10 Bücher umfaßt; der I. Teil ist der theoretische, während der II. Teil der praktische ist.

[2]) Dies erinnert sehr an Oreibasios. Da dieser Text nichts wesentlich Neues enthält, zitiere ich ihn nicht. Näheres siehe bei P. de Koning, Trois traités d'anatomie arabes, Leiden 1903, S. 279 ff. und Buch III, cap. 11 der folgenden Ausgabe des Haly Abbas.

[3]) Liber totius medicine necessaria continens, quem sapientissimus Haly filius abbas .... edidit .... Et a Stephano philosophie discipulo ex arabica lingua in latinam satis ornatam reductus .... Hoc preclarum opus .... Lugduni typis Jacobi Myt. exacte impressum fuit anno domini millesimo quingentesimo XXIII (1523) die vero XVIII mensis martis.

si divisionem susceperit, in tres distribuitur partes: in virtutem, per quam fit phantasia, et virtutem, quae cogitationi praeest eamque, per quam fit memoria .... Phantasiae itaque locus est duo prorae cerebri ventriculi. Cogitationis locus, in quo est medius cerebri ventriculorum. Memoriae locus posterior est cerebri pars, id est puppis ventriculus.

(Buch 4, cap. 9.)

Wir sehen hier wieder die Dreiteilung der Geistesfunktionen und ihre Verteilung in den Hirnhöhlen, die ebenso auch in den Schriften der „lauteren Brüder" zu finden ist.

Die „lauteren Brüder" waren ein Geheimbund in Basra, der durch die Erforschung der Wissenschaften und Religionslehren eine erhabenere Auffassung des Lebens zu begründen versuchte und durch eine höhere geistige und sittliche Bildung seinen entarteten und verhärteten Glaubensgenossen entgegentreten wollte. Leider gibt es, soweit mir bekannt ist, keine mittelalterliche Übersetzung dieser Schriften, und daher ist es sehr schwer, zu sagen, ob sie einen Einfluß auf die abendländische Gelehrtenwelt des Mittelalters und ihre Literatur ausgeübt haben und wie groß dieser war. Erst DIETERICI hat in zahlreichen Schriften[1]) die 51 Abhandlungen dieser im 10. Jahrhundert bestehenden Sekte übersetzt und kommentiert und sich so ein großes Verdienst um die Geschichte der Philosophie der Araber erworben. Über die Geistesfunktionen wird in den Abhandlungen 22—30 der „lauteren Brüder" gesprochen, die DIETERICI unter dem Namen Anthropologie zusammenfaßt.[2]) Dort heißt es laut DIETERICIS Übersetzung:

Vom Vorderhirn breiten sich feine Nerven aus, welche sich mit den Sinnesorganen verbinden. Sie zerteilen sich hinter denselben und bilden ein Gewebe wie das Netz einer Spinne. Gelangt nun das Wahrnehmbare in seiner Qualität zu den in normaler Mischung befindlichen Organen, ändert sie dieselbe in ihrer Qualität und gelangt diese Änderung vermöge der Nerven zum Vorderhirn. Da nun alle Sinne die gewonnenen Abbilder hierher senden, sammeln sich dieselben bei der Vorstellungskraft. Die Vorstellungskraft übergibt die gesammelten Bilder der Denkkraft, welche im Mittelhirn ist, um dieselben zu betrachten, ihren Wert und ihre Eigentümlichkeiten fest-

[1]) FRIEDRICH DIETERICI, Die Philosophie der Araber im IX. und X. Jahrhundert n. Chr. aus der Theologie des ARISTOTELES, den Abhandlungen ALFARABIS und den Schriften der lauteren Brüder. Teil II: Mikrokosmos, Leipzig 1879; Teil VII: Die Anthropologie, Leipzig 1871, beziehen sich auf unsere Untersuchung.

[2]) Cf. Teil VII, S. 35, und Teil II, S. 99/100.

zustellen und sie dann der bewahrenden Kraft (dem Gedächtnis) im Hinterhirn zuzuführen, welche die Eindrücke bis zur Zeit, wo sie sich deren erinnert, aufbewahrt.

(Zitiert nach: „Mikrokosmos", S. 99.)

Auch der Perser Avicenna (Ibn-Sīnā, 980—1037) hat in seinen Schriften die Verteilung der Geisteseigenschaften, wie wir sie bei Posidonios und anderen fanden, angegeben, und zwar steht diese Angabe im 3. Buche seines berühmten Kanon:[1])

. . . Cerebrum praeterea in longitudine sua tres habet ventres et sic unusquisque venter in sua latitudine duas habet partes. Et anterior quidem pars sensibilis est separationis in duas partes, dextram et sinistram . . . Venter autem postremus est etiam magnus . . . Medius autem venter est sicut transitus a parte anteriore ad partem posteriorem . . .

(Venetianer Ausgabe von 1544, Buch III, fen. 1, tractatus 1, cap. 2, Blatt 182v, Spalte 2.)

Soweit die Lage der Ventrikel. Was aber darin seinen Sitz hat, erfahren wir aus Buch I, fen. I, Doctrina VI, cap. 6:

. . ., est sicut genus quinque virtutum: una est virtus, quae vocatur sensus communis et phantasia, et apud medicos quidem sunt una virtus, sed apud certificantes, qui sunt ex philosophis, duae sunt virtutes . . . Sed qualitercumque fuerit, eius sedes et operationis eius principium est anterior cerebri ventriculus. Et secunda quidem est virtus, quam medici vocant cogitativam. Sed certificatores vocant quandoque imaginativam, quandoque cogitativam . . . Et huius quidem virtutis sedes est ventriculus cerebri medius. Et haec est instrumentum virtutis, quae procul dubio in animali est occulta comprehensiva. Et est existimativa: et ipsa quidem est virtus, qua animal iudicat, quod lupus est inimicus, et filius est dilectus . . . Et medico quidem non est curandum, ut hanc virtutem sciat . . . Tertia vero illarum, quas nominant medici, est quinta, aut quarta, cum certificaverimus, quae est virtus conservativa et memorialis . . . et eius quidem locus est posterior cerebri ventriculus . . . Reliqua vero virtus, quae est una de virtutibus animae comprehensivis, est humana rationalis. Et quia medici virtutem existimativam non consideraverunt, propter causam, quam diximus, ideo hanc virtutem non consideraverunt. Non

---

[1]) Avicennae liber canonis, de medicinis cordialibus, et Cantica. Cum castigationibus Andreae Alpagi Bellunensis philosophiae medici clarissimi, una cum eiusdem nominum Arabicorum interpretatione Venetiis 1544.

enim fuit eorum consideratio, nisi in operationibus trium virtutum tantum, et non in aliis.[1])

Kurz nach AVICENNA schreibt in Salerno, wo er vorübergehend Lehrer an der Ärzteschule gewesen sein soll, um 1050 CONSTANTINUS AFRICANUS, der Begründer der medizinischen Scholastik, eingehend über das Gehirn, seine Funktionen und ihre Lokalisation. Allerdings soll er viel den alten Ärzten, so GALEN und HIPPOKRATES,[2]) doch auch dies wohl vorwiegend unter Vermittlung arabischer Autoren,[3]) deren Schriften er vielfach ins Lateinische übersetzte,[4]) entnommen haben; wie stark z. B. AVICENNA auf ihn gewirkt hat, will ich hier nicht entscheiden. Durch KONSTANTIN sollen dann die Lehren ADELARDS VON BATH, WILHELMS VON CONCHES und anderer mehr beeinflußt sein.[5]) Aus der langen Auseinandersetzung KONSTANTINS führe ich im folgenden nur das an, was für meine Untersuchung wichtig erscheint.[6])

. . . Cerebrum quatuor habet concavitates, quae cerebri vocantur ventres. Duo ventriculi in prora positi vocantur prorae ventriculi . . . Puppis unus est ventriculus, qui puppis esse dicitur, ad quem spiritus accedit animalis, cum in duobus aliquantulum mutatus sit prorae ventriculis. Quia viam habent perforatam, unde spiritus animalis ad ventriculum transeat puppis. Necesse enim fuit ut duo prorae ventriculi ventriculo iungerentur puppis. Unde huius viae perforatio ventriculorum trium est continuatio. Sed haec via antequam ad puppim veniat in eundo reperit quaedam spaciola. Ubi dum dilatatur quartus ventriculus conficitur . . .

(Liber III, cap. 11, de compositis membris interioribus ut cerebro.)

---

[1]) Den Text aus Buch I zitierte ich nach: AVICENNAE medicorum Arabum principis, liber Canonis . . . Nunc demum a Benedicto Rinco Veneto . . . eruditissimis accuratissimisque lucubrationibus illustrata. Basileae per JOHANNES HERUAGIOS 1556.

[2]) DÖLLKEN, Die großen Probleme in der Geschichte der Hirnlehre, Leipzig 1911, S. 16, und FRIEDRICH UEBERWEG, Grundriß der Geschichte der Philosophie, fortgeführt von MAX HEINZE, Teil 1—4, Berlin 1905, Bd. II, S. 273.

[3]) JULES SOURY, Le système nerveux central, structure et fonctions, Paris 1899, Bd. I, S. 329. M. STEINSCHNEIDER, CONSTANTINUS AFRICANUS und seine arabischen Quellen, VIRCHOWS Archiv Bd. 37, S. 351—410, Berlin 1866, und UEBERWEG-HEINZE, l. c.

[4]) SOURY, DÖLLKEN und UEBERWEG-HEINZE, an genannter Stelle.

[5]) DÖLLKEN, a. a. O., und UEBERWEG-HEINZE, an genannter Stelle und Bd. II, S. 217.

[6]) Summi in omni philosophia viri CONSTANTINI AFRICANI medici . . . Constantini Africani de communibus medico cognitu necessariis locis libri X. Basileae apud Henricum Petrum MDXXXIX (1539).

Dies sind also KONSTANTINS Ansichten über die Lage der Ventrikel. Den Sitz der einzelnen Geistesfunktionen verlegt er, wie er selbst angibt, im Anklang an GALEN, in die einzelnen Gehirnabschnitte; doch scheint es, daß KONSTANTIN sich dabei auch von den Lehren des POSIDONIOS hat beeinflussen lassen, und in der anderen, im folgenden angeführten Stelle lehnt er sich, wenn auch mit kleinen Abweichungen, sehr an AVICENNA an.

> . . . Spiritus animalis in cerebri nascitur ventriculis, per nervos tendens ad totius corporis membra . . . Spiritus autem, qui ad puppim pertransiit, motum ibi et memoriam facit. In prora immorans, sensum creat et fantasiam. Spiritu medii ventriculi intellectus sive ratio fit. Dicunt quidam philosophi, hunc spiritum cerebri esse animam, et eandem corpoream . . .
>
> (lib. IV, cap. 19, De spiritibus.)

> . . . Sed quia mens tripliciter est divisa in phantasiam, rationem et memoriam, quarum unaquaeque principalem suum locum in cerebro videtur obtinere, necesse est, ut, si patiatur una tantum pars, illa actionem suam amittat, caeterae vero actionibus suis non priventur. Si enim patitur cerebri prora, impeditur a suo cursu phantasia, ut aut tota mutetur videns quae realiter non videntur. Sicut . . . de quo testatur Galienus . . . Si media pars cerebri patiatur, aut tota ratio aufertur, non discernens discernenda ante discernendis, sicut quidam de quo Galienus dicit . . . Si puppis patiatur cerebri, memoriae nocumentum fit . . . Sicut de quibusdam Galienus testatur se vidisse . . .
>
> (lib. VI, cap. 11, De accidentibus sensum, et a visu incipientium.)

Diese vorstehend angeführten Stellen mögen genügen, da sie KONSTANTINS Ansicht vollkommen klarstellen.

Es folgt zeitlich nun der Araber ALGAZEL (AL GAZZÂLÎ, 1059 bis 1111), ein Philosoph zu Bagdad. Auch er beschäftigte sich eingehend mit den Seelenkräften und hat auf diesem Gebiete zweifellos einen Einfluß auf ALBERTUS MAGNUS ausgeübt, wie SCHNEIDER[1]) nachgewiesen hat. Da mir keine der Schriften ALGAZELS zugängig war, folge ich hier SCHNEIDERS Zusammenstellung. Hiernach verlegt ALGAZEL in die erste Gehirnkammer den sensus communis und die imaginatio, in die zweite, die imaginativa und cogitativa und in die dritte die aestimativa und die memoria.

Um 1000 folgt die Anatomie des COPHO, die bei den Ärzten

[1]) ARTHUR SCHNEIDER, Die Psychologie ALBERTS DES GROSSEN nach den Quellen dargestellt, I. Teil, Münster 1903.

des Mittelalters in sehr hohem Ansehen stand, so daß sie sogar lange Zeit dem GALEN zugeschrieben wurde.[1]) Dieses Buch des jüngeren COPHO zeigt, wie TÖPLY[2]) angibt, deutlich die Abhängigkeit von griechischen und arabischen Schriften. Auch für unsere Gehirnanatomie findet sich hier eingehende Darlegung.

> . . . Dividitur itaque caput secundum unam divisionem scilicet in proram et puppim; et secundum hoc prora dicitur pars anterior capitis, scilicet loco quo memoralis (soll fantasia heißen) cellula coniungitur reliqua parti capitis. Puppis vero dicitur pars illa, in qua continetur memoralis cellula. Dividitur item caput secundum aliam divisionem in tres partes vel cellulas scilicet in fantasticam seu anteriorem cellulam, rationalem seu mediam, memorialem seu postremam. Secundum vero priorem divisionem duae sunt partes, scilicet sinciput et occiput. Sinciput igitur est sensuum discretio, occiput determinatum voluntarie motilitati . . .[3])

Dieser Auseinandersetzung COPHOS, der sich ganz an CONSTANTINUS angeschlossen hat, steht ein Text sehr nahe des zur gleichen Zeit (am Ende des 11. und Anfang des 12. Jahrhunderts) lebenden ADELARD VON BATH, der, wie schon oben erwähnt, auch von CONSTANTINUS AFRICANUS stark beeinflußt worden ist. Ich entnehme die folgende Stelle der Inkunabel 4⁰ s. a. 14. der Münchener Hof- und Staatsbibliothek mit dem Titel: „Adelardi bathoniensis questiones naturales". Es fehlt diesem Buche die Jahreszahl und der Drucker, doch ist es vermutlich um 1490 in Löwen in die Presse gekommen. Das Buch ist in Dialogform geschrieben und folgende Worte dem „Nepos" in den Mund gelegt:

> . . . Cum enim de comitantibus cerebrum sermo nobis sit, elice, si vales, qua ratione loca fantasiae rationis et memoriae a philosophis deprehensa sint. Nam et Aristoteles in phisicis et alii in tractationibus aliis sic discernunt, ut fantasiam exercere dimittant in parte cerebri anteriore, rationem in medio, memoriam in occipite. Unde et tribus inde cellulis nomina imposuerunt fantasticam rationalem et memorialem . . .
>
> (cap. 18.)

[1]) J. PAGEL, Geschichte der Medizin im Mittelalter. PUSCHMANNs Handbuch, Jena 1902, Bd. I, S. 647.

[2]) TÖPLY, Anatomie im Mittelalter, Leipzig und Wien 1898, S. 89.

[3]) Cf. Anatomia Cophonis abgedruckt in: IGNATZ SCHWARZ, Die Handschriften der Königl. Universitätsbibliothek in Würzburg, Würzburg 1907, S. 71—76, und Collectio Salernitana edidit S. DE RENZI, Tom. II, p. 388—401, Napoli 1853.

Fast zur gleichen Zeit mit COPHO und ADELARD VON BATH schrieb in Spanien AVENZOAR (IBN-ZUHR, gestorben 1162), der auch ein Zeitgenosse des gleich zu erwähnenden AVERROËS ist, in seinem Hauptwerk „al-Teisir“,[1]) Lib. I, tract. 9, cap. 4, nachdem er von den Erkrankungen des Gehirns und seinen Höhlen gesprochen hat, folgende kurze Notiz:

> . . . Et huic parti posteriori (cerebri) memoria appropriatur, quemodmodum cogitativa mediae et anteriori imaginativa deputatur.

AVERROËS (IBN-ROSCHD, 1126—1198) berichtet in seinem „Colliget“,[2]) das im Mittelalter in sehr hohem Ansehen stand, vom Gehirn und seinen Höhlen:

> Forma capitis naturalis est rotunda . . . Habens intrinsecus concavitates coniungentes se adinvicem et nominantur cellulae cerebri et sunt duae existentes in parte anteriori cerebri et una in medio et alia in posteriori parte et prope coniunctionem istarum cellularum scilicet partis cum altera.
>
> (Colliget lib. I, cap. XVI.)

> Et virtutes cerebri scilicet imaginativa et cogitativa et reminiscibilis et conservativa, quamvis non sint membra vel instrumenta, ipsa tamen habent propria loca in cerebro, in quibus manifestantur operationes earum; et propterea de eis dicendum est. Et dicimus, quod virtus imaginativa stat in prora cerebri et illa est, quae retinet figuram rei, postquam separata est a sensu communi. Sed cogitativa plus manifestatur in media camera et per hanc virtutem cogitat homo in rebus, quibus pertinet cogitatio et electio, quousque apprehenderit, quod convenientius est. Propterea non invenitur hic virtus, nisi in homine et animali bruto concessa fuit extimativa loco istius. Et locus virtutis reminiscibilis et conservativae est puppis sive pars posterior capitis . . .
>
> (Colliget lib. II, cap. XX.)

Im Anfang des 12. Jahrhunderts, also vor den letztgenannten beiden großen Herren Westarabiens, findet sich in dem Werke „De

[1]) Die beiden Schriften, der Teisir des AVENZOAR und das Colliget des AVERROËS, wurden zu Ende des Mittelalters häufig zusammen in einem Band gedruckt und herausgegeben. Ich zitiere die einschlägigen Texte nach einem Venetianer Inkunabeldruck: Abhomeron (gleich al-Teisir) Abynzohar, Colliget Auerroys . . . Explicit . . . emendatus per . . . Hieronymum Surianum . . . Impensis . . . Octaviani Scoti . . . arte autem Boneti Locatelli Bergomensis Venetijs . . . 1496 ultimo maij. Er enthält Bl. 2r.—44r. den AVENZOAR und Bl. 45r.—107r. den AVERROËS.

[2]) Das Colliget soll gleichsam der gewaltige Kommentar zum ersten Buche des Kanon des AVICENNA sein. Cf. NEUBURGER, Geschichte der Medizin, Bd. II, S. 188.

natura corporis et animae" des in Südfrankreich lebenden WILHELM, Abtes zu Saint-Thierry die gleiche Lehre wieder.[1])

> ... Ipse (spiritus) vero transit ad puppis ventriculos per viam mediam prorae et puppis, et memoriam et motum ibi facit, sicut in prora phantasiam et sensum. Est autem prora anterior pars cerebri in anteriore parte capitis locata, puppis vero posterior pars cerebri in posteriore parte capitis posita. Unaquaeque autem quasi proprium domicilium quendam habet ventriculum, in quo virtus sua continetur, inter quos medius ventriculus rationem continet et intellectum ...

Das sind WILHELM VON THIERRYS Worte über die Geisteseigenschaften. Allerdings hat er keine Quellenangabe gemacht, wie ADELARD VON BATH, der irrtümlicherweise den ARISTOTELES zitiert. WILHELM VON THIERRY hat sich übrigens dadurch einen Namen gemacht, daß er den berühmten Lehrer der Dialektik ABÄLARD seiner kirchlichen Lehren wegen aufs schärfste angriff. Aber nicht nur diesen verfolgte sein religiöser Eifer, sondern noch viel mehr hatte darunter sein genialer Zeitgenosse WILHELM VON CONCHES, dessen Lehre von der Entstehung des Menschen er bekämpfte, zu leiden. Die Lehren WILHELMS VON CONCHES sind im wesentlichen auch wieder von CONSTANTINUS AFRICANUS abhängig, doch bringen sie, wie aus folgendem ersichtlich, manche wesentliche Erweiterung. Die Hauptschrift WILHELMS, der 1080—1150 lebte, scheint verloren gegangen zu sein, nur eine „Philosophia minor" ist erhalten und in den Werken des BEDA VENERABILIS gedruckt.[2]) Doch auch unter dem Namen HONORIUS VON AUTUN sind uns Schriften des VON CONCHIS aufbewahrt.[3]) Ich füge den Text nach einer Prager Handschrift hier an, den ich für den besten glaube halten zu dürfen:[4])

> ... Cerebrum ... Huius in capite tres sunt cellulae, in prora, in medio, in puppe. Prima vero cellula est calida et sicca et dicitur phantasia, id est visualis; quia in ea est vis videndi et intellegendi, et calida est et sicca, ut formas rerum et colores attrahat. Media vero logistica, id est rationalis, quia in ea est vis discernens. Quod enim phantastica attrahit, ad hanc transit ibique anima discernit, et est calida et humida,

---

[1]) J. P. MIGNE, Patrologiae cursus completus, Tom. CLXXX, Spalte 701/702, Paris 1855.

[2]) Opera BEDAE VENERABILIS, Basileae, Anno 1563.

[3]) HONORII AUGUSTODUNENSIS opera omnia ex Codicibus Mss. et editis nunc in unum collecta accurante J.-P. MIGNE, Paris 1895.

[4]) Prag, Universitätsbibliothek Ms. XI, A. 4, Bl. 294 v.

ut melius discernendo proprietatibus recto se conformet. Tertia vero memorialis dicitur, quia in ea est vis retinendi in memoriam aliquid. Quod enim in logica discretum est, transit ad memoriale per quoddam foramen, quod claudit quidam panniculus, donec aperiat, quando aliquid tradere memoriae vel ad memoriam volumus. Ista est frigida et sicca, ut melius retineat; frigidi et sicci est constringere. Si diceret aliquis: Quomodo potuit hoc unquam probari? Dicimus per vulnera in illis partibus accepta. Cum enim esset aliquis bonae intelligentiae, rationis et memoriae, vidit physicus, quod accepto vulnere in aliqua illarum, vim illius ammittebat, vires aliarum retinebat, unde Solinus in polistoriis narrat de quodam, qui accepto vulnere in occipite ad tantum devenit ignominiam, quod nesciebat se nomen habere. Ergo antiqui merito discebant in capite esse sedem sapientiae. In capite enim habent sedem, quae faciunt sapientiae, intellectus sed ratio et memoria ...

Es ist aus diesem Text ohne weiteres ersichtlich, daß er eine sehr beträchtliche Umarbeitung gegen den früheren erfahren hat; und ich halte es sehr wohl für möglich, daß auf WILHELM VON CONCHES und die Ärzteschule von Chartres, der er angehörte, manche der mittelalterlichen Anatomen zurückgegriffen haben. Daher ist es nicht recht verständlich, daß WILHELM VON CONCHES in keiner der größeren Werke über Geschichte der Medizin erwähnt wird, und daß von der Ärzteschule von Chartres erst NEUBURGER in seiner Geschichte der Medizin Bericht gibt.[1]) Es ist das Verdienst CHRIST. FERCKELS,[2]) WILHELM VON CONCHES ins rechte Licht gesetzt und ihm seinen gebührenden Platz in der Geschichte der Medizin verschafft zu haben.

Auf WILHELM VON CONCHES folgt nun, wenn wir chronologisch weitergehen, wieder ein Salernitaner. Es ist der Magister RICHARDUS SALERNITANUS, der von 1130—1180 gelebt hat, wie TÖPLY[3]) scharfsinnig nachgewiesen hat, während PAGEL und von ihm veranlaßt TARRASCH[4]) annimmt, daß RICHARDUS SALERNITANUS der Scholastik angehörte, also später gelebt habe und daß diese Anatomie eine Art Mittelglied zwischen der salernitanischen und der späteren Anatomie

---

[1]) MAX NEUBURGER, Geschichte der Medizin, Stuttgart 1911, Bd. II, S. 272.

[2]) CHRIST. FERCKEL, Die Gynäkologie des THOMAS VON BRABANT. Ein Beitrag zur Kenntnis der mittelalterlichen Gynäkologie und ihrer Quellen, München 1912.

[3]) ROBERT VON TÖPLY, Geschichte der Anatomie im Mittelalter, S. 96.

[4]) JULIUS PAGEL, Die Spezialzweige der Heilkunde im Mittelalter im PUSCHMANNschen Handbuch, Bd. I, S. 702, und VIKTOR TARRASCH, Die Anatomie des RICHARDUS, Inauguraldissertation, Berlin 1898, S. 8.

des 14. Jahrhunderts bilde, wodurch RICHARDUS SALERNITANUS als ein Vorläufer MONDEVILLES erscheine. Nach dem Ergebnis meiner Untersuchung gibt es außer RICHARDUS noch viele „Mittelglieder“ bis zur spätmittelalterlichen Anatomie, wenigstens in der Gehirnanatomie, und ich glaube, daß TÖPLYS Annahme zu Recht besteht. Den nun folgenden Text zitiere ich nach der Ausgabe von SCHWARZ,[1]) da die FLORIANsche[2]) viele Fehler enthält und die von TARRASCH[3]) manche willkürliche Ergänzung bringt, also auch nicht ganz einwandfrei ist.

> . . . Cerebrum est secundum quosdam . . . . . . et tribus cellulis distinctum. Humidum est, ut facile formarum suscipiat, impressiones, subtile propter subtiles operationes anime scilicet imaginationem, rationem et memoriam. Molle, ut cito cedat impressioni, . . . Tribus cellulis distinguitur, ut dictum est. Duae enim mirginae faciunt tres plicaturas inter se denexas in quibus tres sunt cellulae, fantastica, logistica et memorialis. In fantastica cellula, quae est in anteriori parte cerebri viget imaginatio, in logistica, quae est in medio, racio, in memoriali, quae est in occipicio, viget memoria. Fantastica cellula multum habet de spiritu, ut eorum multitudine et motu plena fieret formarum attractio, parum habet de medulla, ut ibi esset quaedam utilitas (statt wie in den anderen Hss. richtig „vacuitas“), ut flueret frequens cursus spirituum ad formas suscipiendas. Logistica cellula multum habet de spiritu ad operationes racionis peragendas et multum de medulla, ut plena fieret spiritum restauracio. Memorialis cellula parum habet de spiritu, ne propter multitudinem spirituum fieret formarum, quas racio memoriae commendat deiectio. Multum habet de medulla, ut fieret sufficiens ad impressiones suscipiendas. Fantastica cellula est calida et sicca, ut ibi vigeat formarum attractio. Logica cellula est calida et humida, ut ibi fiat bona digestio, id est bona racionis discretio; sicut enim in bona digestione per calidum et humidum separatur purum ab impuro, ita per discretionem bonum a malo, falsum a vero, honestum ab inhonesto secernitur. Memorialis cellula frigida est et sicca, ut retinendorum bona sit, retencioque viget per frigidum et siccum. Item cerebrum dicitur templum anime vel sapientie vel scientie. Sicut enim in templo sunt tres partes principales, scilicet vestibulum, consistorium apotheca, sic in cerebro. Anima igitur in fantastica cellula quasi in vestibulo diversae imagiantur formae. In logistica quasi in consistorio de imaginativis discernitur. In memoriali quasi in apotheca autem ea, quae imaginacio suscipit, racio decernit (et) memoriae

[1]) Anatomia Richardi Salernitani abgedruckt in: IGNATZ SCHWARZ, Die Handschriften der Kgl. Universitätsbibliothek, Würzburg 1907, S. 79—82.

[2]) Die Anatomie des Magister RICHARDUS zum ersten Male herausgegeben von JULIUS FLORIAN, Inauguraldissertation, Breslau 1875.

[3]) TARRASCH, l. c.

commendat conservanda. Notandum autem est, quod vestibulum animae, id est fantastica cellula, V partes, id est V sensus habet ante se. Ab illa enim oriuntur nervi, qui ad V sensus diriguntur et ideo sensibiles dicuntur ...

In diesem Text nun zeigt sich ebensowohl ein Anklang an Konstantin von Afrika als auch an Wilhelm von Conches und deren Vorlagen.

Es folgt Albert der Grosse (1193—1280), der Aristoteles des Mittelalters, wie er wohl bezeichnet wird. Außer dem zu Anfang erwähnten Werk hat er noch an anderen Stellen vom Gehirn und seinen Funktionen gesprochen, so auch in seiner Summa:[1])

... Tres sunt cellulae capitis, scilicet anterior, posterior et media. Prima dicitur phantasia ab antiquioribus, secunda sillogistica, tertia memorialis; spiritus autem animalis a priori transit in mediam a medio in postremam et in prima operatur sensum proprium in organis sensitivis. Sensum communem in prima concavitate cerebri et imaginationem in medio anterioris partis cerebri et phantasiam et estimativam in posteriori anterioris partis, ut supra dictum est, ut dicit Constabulus[2]) ...

Auch Thomas von Aquino, der größte Schüler Alberts, beschäftigt sich mit den Geistesfunktionen. Er spricht von ihnen unter dem Namen von vires interiores in seiner Summa theologica, indem er sie zwar nicht scharf lokalisiert, doch aus der Reihenfolge ihrer Aufzählung auf die Reihenfolge ihrer Lokalisation schließen läßt. Er sagt nämlich folgendes:[3])

... Sic ergo ad receptionem formarum sensibilium ordinatur sensus proprius et communis, de quorum distinctione post dicitur. Ad harum autem formarum retentionem aut conversationem ordinatur phantasia sive imaginatio, quae idem sunt; est enim phantasia, sive imaginatio quasi thesaurus quidam formarum per sensum acceptarum. Ad apprehendendum autem intentiones, quae per sensum non accipiuntur ordinatur vis aestimativa; ad conservandum autem ea vis memorativa,

---

[1]) Summa Alberti Magni (folio) auf Blatt 79r: Incipit liber secundae partis summae Alberti Magni ... De Homine ... Explicit secunda pars Summae Alberti Magni ... De homine. Venetijs impressa domi Andree Lorretani de Asula, arte vero Simonis de Luere 1498 feliciter. Blatt 138.

[2]) Constabulus ist nach Angaben Arthur Schneiders (Die Psychologie Alberts des Grossen, Münster 1903—1906, S. 9, Anm. 3) Costa ben Luca; siehe auch in dieser Abhandlung weiter oben S. 15.

[3]) Thomae Aquinatis ... opera omnia ad fidem optimarum editionum accurate recognita, Parmae 1852 ff.

quae est thesaurus quidam huius modi intentionum . . . Et ideo, quae in aliis animalibus dicitur aestimativa naturalis, in homine dicitur cogitativa . . . Avicenna vero ponit quintam potentiam mediam inter aestimativam et imaginativam, quae componit et dividit formas imaginatas . . . Et sic non est necesse ponere nisi quatuor vires interiores sensitivae partis, scilicet sensum communem, et imaginationem, aestimativam et memorativam.

Vol. I. quaestio 78. De potentiis animae in speciali. Articulus IV. Utrum interiores sensus convenienter distinguantur (De anima art. 13 corp.).

Fast gleichzeitig mit ALBERTUS MAGNUS und THOMAS VON AQUINO lebte RICARDUS ANGLICUS (gestorben 1252) aus Oxford. Er war Leibarzt des Papstes GREGOR IX., nach dessen Tode er sich nach Paris begab, wo er bis zu seinem Tode literarisch tätig war. Dort soll er unter anderem eine Anatomie verfaßt haben (ed. ROB. Ritter VON TÖPLY.[1]) Inwieweit diese Behauptung richtig ist, läßt sich noch nicht entscheiden, da hier noch weitere Klarstellung nottut. Auch diese Anatomie beschäftigt sich mit dem Gehirn und den Geistesfunktionen, wenn auch nur sehr kurz.

Cerebrum dividitur in tres substantias s. in velatam . medullarem . et ventres spiritus, qui sunt principia nervorum a cerebro oriuntium. Cerebrum autem est frigidum et molle et humidum, frigidum, ne inflametur vapore fumorum ascendentium a stomacho et ne inflametur motu nervorum sensibilium, vel per operationes sensibiles, imaginationes et cogitationes, ut te(m)peret sua frigiditate spiritus vitales calidos ascendentes, molle et humidum est, ut de facili suscipiat impressiones sensibiles, ut possit esse nutrimentum nervorum, qui in principio sui molles sunt et gradatim et successive indurantur . . .

Die zu gleicher Zeit lebenden Denker BARTHOLOMAEUS ANGLICUS, THOMAS VON CANTIMPRÉ, VINCENZ VON BEAUVAIS, ALEXANDER NECKAM und ALFREDUS ANGLICUS will ich nur erwähnen. Sie alle haben sich bei der Abfassung einer Anatomie mit der Seelenlehre beschäftigt, doch lehnen sie sich hierbei so sehr an ALBERTUS MAGNUS, dessen Schüler sie zum Teil waren, und andere früher genannte Autoren an, daß es sich erübrigt, die einschlägigen Texte hier anzuführen.[2])

---

[1]) Anatomia RICARDI ANGLICI ad fidem codicis Ms. N. 1634 in Bibliotheca palatina Vindobonensi asservati primum edidit ROBERTUS TÖPLY. Vindobonae 1902.

[2]) Vergleiche auch ROBERT TÖPLY, Studien zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter, Leipzig und Wien 1898, und J. PAGEL, Geschichte der Heilkunde im Mittelalter; in PUSCHMANNs Handbuch der Geschichte der Medizin, Jena 1902.

Nur einen möchte ich noch kurz erwähnen, da sein Name schon frühe einen guten Klang hatte und seine Werke, soweit sie erreichbar waren, viel gelesen wurden und Einfluß ausübten: ROGER BACON (gestorben 1292). Er spricht in seinem lange verborgen gewesenen Opus maius pars V, cap. 2ff.[1]) eingehend über die Seelenkräfte und streift dabei auch die Ventrikeleinteilung:

> . . . et habet (cerebrum) tres distinctiones, quae vocantur thalami et cellulae et partes. Et divisiones in prima cellula sunt duae virtutes; et est una sensus communis in anteriori eius parte consistens . . . Et ideo oportet quod sit alia virtus animae in ultima parte primae cellulae . . . quae vocatur imaginatio, et est arca ac repositorium sensus communis . . . Nam ex secundo de Anima et de Somno et Vigilia et libri de Sensu et Sensato[2]) patet, quod phantasia et sensus communis sunt idem secundum subiectum . . . Sed aestimatio non retinet speciem, licet recipiat eam sicut sensus communis, et ideo indiget alia virtute in ultima parte postremae cellulae . . . et haec est virtus memorativa . . . Cogitatio vero seu virtus cogitativa est in media cellula, quae est domina virtutum sensitivarum, et loco rationis in brutis, et ideo vocatur logistica, id est rationalis, non quia utatur ratione, sed quia est ultima perfectio brutorum sicut ratio in homine, et quia illi immediate unitur anima rationalis in hominibus . . .

Es folgen jetzt die anatomischen Werke der um die Wende des 13. und Mitte des 14. Jahrhunderts lebenden Chirurgen WILHELM VON SALICETO, LANFRANC, HEINRICH VON MONDEVILLE, MONDINO und CUY DE CHAULIAC, die den Schluß vorliegender Textuntersuchung bilden sollen, da mit der Mitte des 14. Jahrhunderts die im II. Teile zu besprechenden und illustrierten Texte schon eine gewisse Verbreitung gewonnen haben. WILHELM VON SALICETO[3]) (gestorben nach 1280) schreibt im 1. Kapitel des 4. Buches seiner Chirurgie:

> . . . Cerebrum namque molle est in sui substantia et medullosum habens figuram longam secundum longitudinem capitis et dividitur totaliter in tres partes, in anteriorem, mediam et posteriorem, quae partes ventriculi appellantur, eo quod in istis divisionibus formam quasi ventris et cum quadam rotunditate quaelibet pars assumit; et isti ventriculi supra concavitates

[1]) The „Opus Majus" of ROGER BACON edited by John Henry Bridges, London, Edinburgh, Oxford 1900.

[2]) Alles aristotelische Schriften.

[3]) Chirurgia Magistri GUILELMI DE SALICETO. Venetiis impressum anno domini MCCCCLXXXIX Augustino Barbadino. — Chirurgie de GUILLAUME DE SALICET. Traduction et Commentaire par PAUL PIFTEAU, Toulouse 1898.

in quibus spiritus animales constistunt . . . Et quamvis tales ventriculi tres numerentur in communi quia anterior, qui satis est maior omnibus aliis in duas manifestas dividitur partes. Et ideo a quibusdam dicuntur ventriculi isti cerebri quatuor . . . Dividitur enim hic (primus) ventriculus in partes duas manifestas. In prima parte primi ventriculi cerebri ordinatur virtus, quae appellatur sensus communis vel fantasia, quae apprehendit omnes formas apprehensas a quinque sensibus . . . In secunda parte primi ventriculi ordinatur imaginatio, quae retinet vel servat formas apprehensas a sensu communi. In secundo ventriculo ordinatur cogitatio, in medio illius ventriculi secundi ordinatur exstimatio. In ultimo ventriculo ordinatur memoria . . .

Die Stelle „isti ventriculi supra concavitates" scheint verderbt und der Nachprüfung in den Handschriften zu bedürfen. Jedenfalls ist es gewagt, daraus, wie EDUARD ALBERT[1]) es tut, die Ansicht zu gründen, daß nach WILHELM VON SALICETO die Geisteskräfte nicht in den Ventrikeln selbst zu suchen seien, sondern in darüber gelegenen Hohlräumen. „Ventriculi" bedeutet bei ihm offenbar die Hirnsubstanz selber, „concavitates" also etwa das, was wir unter Ventrikel verstehen. Allerdings nimmt SOURY[2]) an, daß die Ärzte und Philosophen des Mittelalters, wenn sie kurzweg von „ventriculi" oder „cellulae" sprechen, auch wenn sie es nicht extra erwähnen, nicht die Hirnhöhlen, sondern die Hirnsubstanz im Auge haben.

Sehr stark lehnt sich an WILHELM sein Schüler LANFRANC (gestorben 1306) an, der, von Geburt ein Italiener, als Fachmann von Ruf aus seiner Mailändischen Heimat fliehen mußte und weiterhin in Frankreich lebte und lehrte. In seiner „Chirurgia maior"[3]) führt er die Lehren seines Lehrers WILHELM VON SALICETO genauer aus (Tract. II, cap. 1), das heißt, er umschreibt in breiter Weise die Bezeichnung der Funktionen der einzelnen Ventrikel, die WILHELM scharf und bündig angibt:

. . . Pia mater totum cerebrum cingit et distinguit, quod quidem est in tribus cellulis distinctum, scilicet anteriori, media et posteriori, quae licet omnes seu singulae per medium divisae aliquantulum videantur. Anterior tamen manifestius in duas divisa videtur, ita quod aliqui quattuor ventriculos cerebri

[1]) EDUARD ALBERT, a. a. O., S. 35.

[2]) JULES SOURY, a. a. O., S. 356.

[3]) (Collectio chirurgica veneta.) Cyrurgia Guidonis de Gauliaco Lanfranci . . . Venetijs impressarum mandato et expensis nobilis viri Domini Octavi Scoti civis Modoetiensis cura et arte Boneti Locatelli Bergomensis, Anno a salutifero virginali partu millesimo quadringentesimo nonagesimo octavo (1498), Bl. 166v—210v.

esse dicunt. Anterior est latior et maior multum habens de spiritu eo quod multarum rerum fuerit susceptiva. Est enim ymaginativae virtutis proprium instrumentum, quae suscipit res a fantasia comprehensas, quas communis sensus recipit per propria sibi instrumenta. Et licet cerebrum totum ceteris aliorumque corporibus membrorum comparatione frigidum iudicatur et humidum. Haec tamen cellula ad cellulas alias comparata calida iudicatur et sicca. Media omnibus minor formam habet pineatam, versus anteriorem locum latam, versus posteriorem acutam, ut plus apta sit recipere et donec in ea rei receptae ab ymaginativa fuerit, per aestimativam data sententia retinere. Hic ventriculus locatus est inter duo addittamenta, quae duabus naribus hominum simul iunctis assimulantur, quae huic ventriculo sunt sicut sedes et culcitra, super quam extenditur, quando res ymaginatas suscipit . . . Deinde est posterior ventriculus, qui est maior isto et durior, quia ad alios comparatur, frigidus iudicatur et siccus, qui similiter amplior est versus medium et posterius acuitur, qui sententias pronunciatas recepit et secrete conservat illa . . ., et sic una quaeque virtus in suo ventriculo suam compleret actionem, antequam, res comprehensa posset ad sequentem ventriculum pertransire.

Heinrich von Mondeville, der ein Schüler Lanfrancs und auch Wilhelms von Saliceto (?) gewesen sein soll, verbreitet sich in seiner Anatomie auch über das Gehirn mit seinen Funktionen. (Ich entnehme folgenden Text der Ausgabe J. L. Pagels:[1])

Anathomia panniculorum cerebri.

. . . Pia mater immediate cerebrum circumvolvit et ipsum apparenter dividit in tres ventriculos aut cellulas et distinguit, quorum ventriculorum quilibet per mediam saltem exterius apparenter videtur esse distinctus, quae divisio videtur magis in anteriori ventriculo profundata, donec dictus ventriculus esse duo ventriculi videatur. Iste autem est maior et latior ceteris, plures habet species, quia plura suscipit, quia in ipso virtus ymaginativa fundatur, quia recepit a sensu communi species rerum sensatarum, quas ab extrinseco suscipit sensus communis sibi per propria organa praesentatas. Totum cerebrum iudicatur frigidum et humidum respective: primus ventriculus respectu ceterorum calidus et siccus iudicatur; medius ventriculus multo minor est ceteris a quo virtus aestimativa radicatur et ibi discernens et revolvens iudicat de oblatis et iste iudicatur calidus et humidus ad alios comparatus; deinde est ventriculus tertius

[1]) Julius Pagel, Die Anatomie des Heinrich von Mondeville. Nach einer Handschrift der Kgl. Bibliothek zu Berlin vom Jahre 1304, zum ersten Male herausgegeben, Berlin 1889, S. 35.

maior medio, minor primo, quia respectu aliorum frigidus et siccus iudicatur, qui pernunciatas rerum formas recipit et secreta thesaurizat . . .

Es folgt MONDINO DE' LIUCCI (1275—1326) aus Bologna. Er war der berühmteste Anatom seiner Zeit, ja er kann sogar als der Hauptrepräsentant der Anatomie im Mittelalter gelten. In seiner „Anatomia",[1]) die eine Anleitung zu Präparierübungen enthält, Bl. 63 recto, steht die für uns einschlägige Stelle:

. . . Postea vero vade scindendo leviter per mediam donec pervenias ad ventriculum anteriorem magnum. Et antequam profundes usque ad lacunam nota ventriculum esse divisum in dextrum et sinistrum. Etiam parietes hinc inde sunt descendentes usque ad basim. Et divides dextrum a sinistro tunc statim videbis amplitudinem uniuscuiusque ventriculorum, in anteriori parte eius scilicet in angulo anteriori locata est phantasia, quae retentiva est specierum, a sensibilibus particularibus receptarum. In angulo posteriori est imaginativa, quae apprehensiva est harum specierum in phantasia retentarum et eas apprehendit componendo et dividendo, discernendo hoc esse hoc. In medio huius est sensus communis, qui est apprehendens species delatas a sensibus particularibus et ideo sensitiva hic terminatur ad illum locum ut rivi ad fontem, ut videbis. Et haec omnia sunt secundum sententiam Avicennae, de virtutibus animalibus et licet secundum sententiam Aristotelis et Galeni, ibi tantum sit sensus communis, qui diversimode potest dici et phantasia et ymaginatio, ut alias declaravi . . . Apparet ventriculus medius, qui est sicut quaedam via et transitus ab anteriori ad posteriorem et in isto est locata virtus cogitativa . . . Post ipsum procedendo tibi apparebit ventriculus posterior, qui est in cerebro posteriori situatus et locatus . . . operatio sive iuvamentum istius cerebri posterioris unum est, ut sit principium motivorum et nuchae, aliud est, ut sit instrumentum virtutis memorativae. Et ex hoc patet, quae passio propria huic est, quando laesa est memoria, sicut quando laesa est cogitativa, aegritudo propria est ventriculo medio, et quando laesa est imaginativa, passio est in ventriculo anteriori, sicut quando passio est communicans toti cerebro, omnes laesae sunt virtutes . . .

Soweit der einschlägige Text, der mir, was die Art und Weise des Vorgehens bei der Gehirnsektion anlangt, stark von GALEN[2])

---

[1]) Anatomia Mundini . . . impressum per Johannem de Noerdlingen et Henricum de Harlem socios anno domini MCCCCLXXXIII.

[2]) Cf. GALEN, De anatomicis administrationibus, lib. IX, cap. 2. KÜHN, Tom. II, S. 719 ff.

beeinflußt zu sein scheint. Die Art der Geistesstörung bei der Verletzung der einzelnen Ventrikel geht wohl auf die vorne angeführte Beschreibung des Posidonios zurück.

Der letzte in unserer Untersuchungsreihe ist Guy de Chauliac. In der Auvergne geboren, begann er 1363 seine „Chirurgie“ zu schreiben und starb 1368 hochbetagt. Wie Pagel[1]) angibt, soll er „nicht zum geringen Teil auf den Schultern Mondevilles ruhen“. Dies kann ich von der von mir anzuführenden Stelle nicht behaupten; denn während die einschlägige Stelle bei Mondeville ziemlich unklar ist, zeichnet sich der Text des Guy de Chauliac durch seine klare und präzise Sprache aus. Im Tractatus I. seiner Chirurgie,[2]) der „de Anatomia“ betitelt ist, schreibt Guy in Doc. II, cap. 1:

> ... Cerebrum secundum longitudinem habet tres ventriculos, et unusquisque venter habet duas partes, et in qualibet parte organisatur una virtus. In prima parte ventriculi anterioris assignatur sensus communis, in secunda imaginativa. In medio ventriculo situatur cogitativa et rationalis. In posteriori vero servativa et memorativa; et quod inter istos ventriculos anterior est maior, medius minor, posterior mediocris; et de uno ad alium sunt meatus per quos transeunt spiritus ...

Mit diesem Text will ich die Untersuchungsreihe abschließen und nun versuchen, die in der vorhergehenden Zusammenstellung in bunter Reihe aufgeführten Texte nach ihrem Inhalt zu vergleichen mit dem Hinweis darauf, wie sich wohl die Lehre von der Seele, ihrem Sitz und ihren Kräften, die ich bisher mit Geisteskräften bezeichnet habe, fortgepflanzt und ausgebildet haben mag.

Herophilos ist der erste, der dem Geist die Hirnhöhlen zuweist, von dem ja allgemein angenommen wurde, daß er im Gehirn seinen Sitz habe. Aristoteles teilt die Seelenfunktion zuerst in drei Kräfte; diesen Vorschlag nahmen die folgenden Philosophen an und behielten die Dreiteilung bei. Allerdings war für Aristoteles das Herz der Sitz der Seele, während Galen die Hirnsubstanz als Seelenzentrum ansah. Der erste ausgesprochene Lokalisationsversuch

[1]) Julius Pagel, Die Spezialzweige der Heilkunde im Mittelalter. Puschmanns Handbuch, Band I, Jena 1902, S. 730.

[2]) Cyrurgia Guidonis de Cauliaco ... Venetijs impressum mandato et expensis ... Octavi Scoti civis ... cura et arte Boneti Locatelli Bergonensis Anno ... millesimo quadringentesimo nonagesimo octavo (1498) genannt: „Collectio chirurgica Veneta“.

findet sich im 4. Jahrhundert unserer Zeitrechnung bei dem Arzt Posidonios, sodann bei dem Bischof Nemesios und dem Kirchenvater Augustinus, indem diese die Seelenkräfte Galens in die einzelnen Ventrikel verteilten. Von nun an bleibt im großen und ganzen die Art und Anlage der Verteilung die gleiche, nur kommen, wie beiliegende Tabelle zeigt, immer neue Zutaten hinzu. Daß die Überlieferung die Wege genommen hat, die, wie vorne erwähnt, Albert und Soury[1]) annehmen, ist möglich, doch scheint mir die Behauptung nicht genügend erwiesen. Denn es läßt sich für keinen der Überlieferungswege eine typische Lokalisationsreihe zusammenstellen, vielmehr scheint es mir wahrscheinlich, daß jeder der genannten Autoren, wenn er auch seinen Vorlagen meist strenge folgte, doch nebenher seinen eigenen Anschauungen über die Verteilung der Geisteskräfte Spielraum ließ und ihnen zum Ausdruck zu helfen versuchte. Trotzdem ist es außer Zweifel, daß Plato, Aristoteles, Galen, Augustinus, Costa ben Luca, Avicenna, Constantinus Africanus und Albert der Grosse den Haupteinfluß auf die Entwickelung der allgemeinen Anschauungen ausgeübt haben, schon allein deshalb, weil ihre Schriften die bekanntesten waren. Ich füge hier eine Tabelle ein, aus der klar ersichtlich ist, wie sich die einzelnen Autoren an die herkömmliche Art der Verteilung gehalten haben und wie jeder, allerdings mit einigen gelegentlichen kleinen Änderungen an seiner Vorlage festhielt und diese getreulich weiter überlieferte. Die einzelnen Untereinteilungen in den Ventrikeln selbst habe ich in der Tabelle der klaren Übersicht wegen nicht berücksichtigt.

	I. cellula	II. cellula	III. cellula
Posidonios	*φανταστικόν*	*λογιστικόν*	*μνημονευτικόν*
Nemesios	*αἴσθησις*	*διανοητικόν*	*μνημονευτικόν*
Augustinus	sensus communis phantastica[2]) imiginaria	rationalis	motus omnis
Joannes Damaskenos	*φανταστικόν*	*διανοητικόν*	*μνημονευτικόν*
Costa ben Luca	sensus, phantasia	intellectus cogitatio providentia cognitio	memoria motus
Razes	imaginatio	cogitatio	memoria
Haly Abbas	phantasia	cogitatio	memoria

[1]) Albert, l. c., S. 31 f., Soury, l. c., S. 355 f.

[2]) Bei Adjektiven dieser Art ist das Substantiv virtus oder vis zu ergänzen.

	I. cellula	II. cellula	III. cellula
Die lauteren Brüder	Vorstellungskraft (phantasia)	Denkkraft (cogitatio)	Gedächtnis (memoria)
AVICENNA	sensus communis phantasia	cogitativa imaginativa existimatio	conservativa memorialis
CONSTANTINUS AFRICANUS	sensus phantasia	intellectus ratio	motus memoria
COPHO	phantasia	ratio	memoria
ADELARD V. BATH	phantasia	ratio	memoria
AVENZOAR	imaginativa	cogitativa	memoria
AVERROËS	sensus communis imaginatio	cogitativa extimativa	reminiscibilis conservativa
ALGAZEL	sensus communis imaginativa	imaginativa cogitativa	aestimativa memoria
WILHELM VON CONCHES	cellula phantastica	cellula logistica sive rationalis	cellula memorialis
RICHARDUS SALERNITANUS	cellula phantastica, imaginatio	cellula logistica ratio	cellula memorialis memoria
ALBERT DER GROSSE[1]	sensus communis imaginatio phantasia et estimativa	existamativa (imaginativa) cogitativa formativa	memorativa virtus motiva
THOMAS VON AQUINO	sensus communis phantasia sive imaginatio	existimativa cogitativa	memorativa
RICARDUS ANGLICUS	operationes sensibiles	ymaginationes cogitationes	
WILHELM VON SALICETO	sensus communis phantasia imaginatio	cogitatio existimatio	memoria
LANFRANC	sensus communis ymaginativa phantasia	aestimativa	conservat sententias pronuntiatas (memoria)
HEINRICH VON MONDEVILLE	sensus communis ymaginativa	aestimativa	secreta thesaurizat (memoria)
MONDINO	fantasia sensus communis imaginativa	cogitativa et rationalis	motiva memorativa
GUY DE CHAULIAC	sensus communis imaginativa	cogitativa et rationalis	servativa memorativa

Außer diesen streng begrenzten Lokalisationsversuchen der in der Tabelle angeführten Autoren haben natürlich auch viele andere über die Seele und ihre Einteilung und deren lokale Gliederung und Fixierung geschrieben. Bei vielen ist der Einfluß AUGUSTINS durch seine im platonischen Geiste gehaltenen Abhandlungen recht

[1]) Bei ALBERT DEM GROSSEN geht in der Tabelle die Verteilung etwas durcheinander, da ich aus den beiden vorne angeführten Textstellen die Lokalisationen zusammenstellte. Es wäre daher interessant, einmal nachzuprüfen, welche der beiden Stellen die Ansicht ALBERTS am besten verkörpert.

groß gewesen, so bei ISAAC DE STELLA,[1]) den Viktorinern, für deren Anschauungen ich HUGO VON ST. VIKTOR[2]) als Paradigma nennen will, und ALANUS DE INSULIS.[3]) ALANUS lehnt sich sehr oft auch an CHALKIDIOS[4]) an, der eine Interpretation des platonischen Timaios herausgab. Später kam mit ALFREDUS ANGLICUS, ALEXANDER NEKAM und nicht zum mindesten mit ihrem Vorbild ALBERT DEM GROSSEN eine Zeit, in der ARISTOTELES als einzig maßgebend galt. (ALFREDUS ANGLICUS ging sogar so weit in seiner Verehrung der Lehren des ARISTOTELES, daß er in seiner Schrift „de motu cordis“ den Sitz der Seele ins Herz verlegte.)

Ebenso starr, wie die in der Tabelle genannte textliche Überlieferung ist die, oft von ihr beeinflußte, Tradition in der Graphik des Gehirnbildes mit seinen Lokalisationen im Mittelalter.

II.

Wie schon vorne erwähnt, fand sich die erste Lageaufzeichnung der Hirnventrikel mit einem erläuternden Text bei RAZES (900 n. Chr.), die uns in der Pariser Handschrift aus dem 14. Jahrhundert[5]) erhalten ist.

Eine andere Zeichnung findet sich in einer provenzalischen Handschrift der Basler Universitätsbibliothek, die „*D. II. 11*“ signiert ist.[6]) Das älteste Stück dieser Handschrift ist ein anatomischer Traktat, der ganz bestimmt noch im 13. Jahrhundert, etwa

---

1) Ven Gerhohi opera omnia accedunt . . . Isaaci Abbatis de Stella opuscula. Migne Patr. Lat. Tom. 194, Sp. 1689/1690ff., Paris 1855.

2) HEINRICH OSTLER, Die Psychologie des HUGO VON ST. VIKTOR, Münster 1906.

3) M. BAUMGARTNER, Die Philosophie des ALANUS DE INSULIS im Zusammenhange mit den Anschauungen des 12. Jahrhunderts, Münster 1896, und seine Seelenlehre: Alani de Insulis opera omnia. Migne, Patr. Lat. 210, Paris 1855, Sp. 819D und 922B.

4) Platonis Timaeus interprete Chalcidio cum eiusdem Commentario edidit JOH. WROBEL, Lipsiae 1876.

5) Paris, Bibliothèque Nationale, *Ms. arab. Slane 2866.*

6) Vergleiche KARL SUDHOFF, Ein Beitrag zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter, speziell der anatomischen Graphik nach Handschriften des 9. bis 15. Jahrhunderts, Leipzig 1908, S. 15 und Tafel II. (Studien zur Geschichte der Medizin, Heft 4. Der Text und die Abbildung sind dieser Arbeit entnommen.)

um 1250, geschrieben worden ist. In diesem Traktat findet sich folgende Textstelle über das Gehirn:

> Del ceruel.
>
> (L)o ceruel a iij. cambras. la primeira a nom ymaginatiua. car entent et a pauc de mol e molt desperit et es calent e secca. La segonda a nom logistica. so es receptiua, calent e humida. et a mot de cada un. La tresa a nom memoria et a mot de mol e pauc desperit et es frega e seca.

Auf dieses Kapitel folgt eines, das „De la ymaginatiua" betitelt ist. Die Ähnlichkeit dieser provenzalischen Lehre mit einigen der vorne erwähnten Texte ist nicht zu verkennen.[1]) Diesem Traktate sind anatomische Demonstrationsabbildungen beigefügt; bei der die Anatomie des Venensystemes darstellenden Abbildung (Bl. 170[r]) ist in den Schädel ein horizontal liegendes Oval eingezeichnet (Fig. 2), in dem drei durch geschlängelte Linien begrenzte Fächer zu sehen sind. Offenbar sollen diese drei Fächer die im oben angeführten Text genannten „cambras" sein. Wir hätten mithin hier eine weitere Darstellung der Hirnventrikel mit einem erklärenden Text.



Fig. 2.

Sehr ähnlich diesem provenzalischen Schema ist ein anderes, das sich in dem von VAN LEERSUM[2]) benutzten Manuskript *Ms. 1263* der Genter Universitätsbibliothek befindet. Dieses Manuskript enthält die „Cirurgie von meester Jan Ypermann" (1328), und auf Bl. 3[v] das fragliche Schema.

Es besteht aus vier konzentrischen Kreisen, in deren drei äußeren von außen nach innen zu lesen ist:

craneum dura mater pia mater.

Der mittelste Kreis ist in drei Abschnitte geteilt, in denen von oben nach unten steht:[3])

[1]) Cf. RICHARDUS SALERNITANUS.

[2]) E. C. VAN LEERSUM, De „Cyrurgie van meester Jan Ypermann", Leiden 1913, Seite XXXIV; die Abbildung auf Seite 7.

[3]) V. LEERSUM hat hier das Wort tertia nicht gelesen und „pertie" statt „partie"; es steht aber ein deutliches „a" da.

prima partie es vore dander partie es die monde[1]) in den middel tertia es achter.

Am Rande sind vier männliche Figürchen angebracht, deren jede einen Bandstreifen hält, mit folgenden Aufschriften:

meester Galienus, meester Avicenna, meester Bruun, meester Lanfranc.

Scheinbar viel lokalisatorischen Detail im Gehirn gibt ein anatomisches Einzelbild in einer Oxforder Handschrift des 13. Jahrhunderts. Sie befindet sich unter den *Ashmole-Handschriften* der Oxforder Bodleiana als *Nr. 399*, und hat außer manchen anderen anatomischen Diagrammen, Situsbildern und Darstellungen von Einzelorganen auf Bl. 27 das in Fig. 3 abgebildete Diagramm.

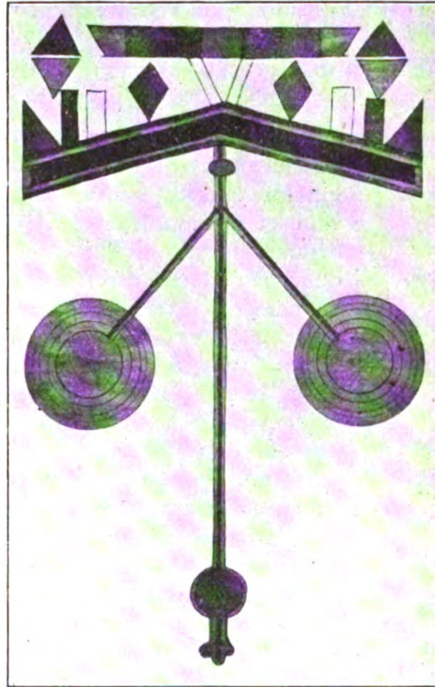


Fig. 3.

Wir sehen auf demselben in der Mitte die Nase mit der zu ihr hingehenden Schleimableitung aus dem Gehirn, die beiden Augäpfel mit fünf Häuten und die von ihnen nach dem Hirn laufenden, innen hohlen Nervi optici. Die Schädelhöhle selbst ist durch eine winkelig verlaufende, gestreifte Hülle abgegrenzt, die das epicraneum, craneum, die dura und pia mater darstellt. Innerhalb, beziehungsweise hinter derselben sind verschiedene rautenförmige Hirnzellen angedeutet; im ganzen vier, wenn man von der gestreiften Querleiste absieht, die wohl die Gegend des Hinterhirns andeuten soll. Die mit einfachen Linien umsäumten Streifen waren, wie sich aus anderen Abbildungen des Kodex ergibt, für Legenden bestimmt, die fast auf allen Bildern nicht ausgeführt sind, so auch nicht auf unserem Hirndiagramm. Was auf demselben als Vorderzelle, Mittelzelle und Hinterzelle, beziehungsweise als Seitenventrikel zu deuten ist, läßt sich nach diesem Bilde nicht feststellen.[2])

[1]) monde ist wohl gleich mande, Gemeinschaft, gemeinschaftlich.

[2]) Wie wenig klar diese Lagenverhältnisse der Ventrikel den mittelalterlichen Autoren waren, zeigt gleich der folgende Text aus Cambridge, dessen Ventrikel-

Das Ganze blickt zweifellos auf eine sehr alte Tradition zurück und ist in der fortlaufenden Überlieferung völlig zum Schema erstarrt, ja versteinert, wie sich bei der Untersuchung der übrigen Organabbildungen dieser Handschrift noch klarer herausstellen wird, deren Publikation durch die Leitung des Institutes für Geschichte der Medizin vorbereitet ist und demnächst erfolgen wird.

Etwas klarer liegt die Sache bei dem Text mit Abbildung, der sich in der dem Jahre 1310 entstammenden Handschrift *„G. g. I. 1"* der Cambridger Universitätsbibliothek befindet. Dort heißt es *Bl. 490r bis 491r*:

Qualiter caput hominis situatur.

De ista materia tractat Thomas in prima parte summae[1]) quaestione 78 articulo quarto, ubi ponit animae quattuor partes interiores scilicet sensum communem, imaginationem, aestimativam et memorativam. De distinctione sensuum interiorum et organis eorum et rationibus et actibus primo sciendum est, quod per doctrinam Constabili in libro de differentia spiritus et animae[2]) in cerebro debemus intelligere duas partes, prima, quae maior est, et postrema quae minor est, et in prima parte cerebri sunt duo ventriculi, unus in anteriori parte primae partis cerebri, unde illi ventriculi sunt multum vicini ita, quod quidam d. [dicit], quod esset una concavitas divisa in partem priorem et posteriorem. In postrema parte cerebri est etiam ventriculus unus et inter primam partem cerebri, in qua dicti sunt duo esse ventriculi, et postremam partem est ventriculus unus habens partem inferiorem et superiorem, vel sunt duo ventriculi una coniuncti, ut de difficili distinguantur. Et inter illum ventriculum, qui est in anteriore[3]) cerebri et ventriculum, qui est in posteriori parte cerebri, hoc est, quasi in porta medii ventriculi, respicite ventriculum, qui est in posteriori parte cerebri, est quasi quidam corpus ad similitudinem vermis, quod clauditur et aperitur, cum opus fuerit memorari.[4]) Et a primo ventriculo partis primae cerebri oriuntur septem paria nervorum, de quibus unum par servit virtuti visivae et oritur unus nervus a dextra parte illius ventriculi, alius a sinistra, et qui oritur a

---

beschreibung man ohne viel Mühe das Oxforder Schema als Illustration zur Seite stellen könnte.

[1]) Gemeint ist THOMAS VON AQUINO, cf. den vorne angeführten Text.

[2]) Bezieht sich auf den vorne zitierten Text des COSTA BEN LUCA.

[3]) Vielleicht muß „trunco" gelesen werden (?).

[4]) Der Schreiber hat hier das Arachnoidalgewebe im Auge, dem fast in allen mittelalterlichen Anatomien diese Funktion zugeschrieben wird. Auch die jetzt folgende Nervenverteilung findet sich in dieser oder ganz ähnlicher Form dort stets wieder.

dextra, tendit in sinistram et contra, et in concursu superponuntur sibi in modo crucis et procedunt illi nervi et elargantur, quousque veniant ad oculos,[1] aperiuntur ibi nervi, quousque poterunt recipere in suis oris in [*folgt Lücke*][2] humorem vitreum. Hoc dicit Avicenna de animalibus, capite ultimo; debes etiam scire, quod in loco concursus est concavitas communis utrique nervo. In istis etiam nervis est quaedam concavitas, per quam potest, etiam esse transitus ipsius spiritus usque ad primum ventriculum primae partis cerebri, et ab illo ventriculo est via usque ad ventriculum posteriorem primae partis et ab illo usque ad medium ventriculum ipsius cerebri et ab illo usque ad posteriorem ventriculum ipsius cerebri. Isti ergo duo nervi procedentes a prima concavitate cerebri ad organum virtutis visivae, et iudicat visus de visibili in illa concavitate communi utrique nervo,[3] quia si antea fieret iudicium de visibili, tunc videns cum duobus oculis iudicaret unum esse duo propter hoc, quod iudicaret de una re per duas similitudines existentes in diversis sitibus; huic consonat Avicenna sexto naturalium libro, tertio (fen.), quarto (tractatu) capitulo octavo, et sic patet, quod est organum virtutis visivae, cuius est apprehendere colores.

Virtus autem sensitiva propinquior isti virtuti est sensus communis, qui habet organum in primo ventriculo anterioris partis cerebri, cuius actus est, iudicare differentia inter sensibilia sensum particularium et apprehendere illa alteriori cum tanto quantum sensibus particularibus. Ad hanc autem virtutem videntur concurrere organa sensuum particularium quantum ad centrum, unde dicit Avicenna sexto naturalium, libro quarto capitulo primo, quod haec virtus, quae vocatur sensus communis, est centrum omnium sensuum et a qua derivantur rami et cui reddunt sensus et sine hac virtute non videtur esse completus actus videndi, quia sicut non perfecto scio, nisi cum scio me scire, ita non video perfecte, quousque sentiam me videre. Videtur autem, quod visus non sentiat se videre, quia potentia alligata organo non reflectitur super actum nec super organum suum, non enim est organum medium, nec inter se et suum actum, nec inter se et ipsammet unde Avicenna sexto naturali[um] libro V. capite primo: virtus intellectiva intellectum instrumenta corporali oportet,[4] ut non intelligeret se ipsum,

---

[1] Vgl. die Sehnervenkreuzung des vorigen Bildes, die auch auf anderen Bildern des Mittelalters vielfach wiederkehrt. S. HIRSCHBERG, Gesch. d. Augenheilkunde, II. Buch, Abt. 1, Leipzig 1905, S. 150—153.

[2] Die Lücke ist vielleicht mit „capsula", „pelliculis", „pannis" oder „panniculis" zu ergänzen, die der Schreiber nicht entziffern konnte.

[3] Vgl. den Knoten zwischen Sehnervenkreuzung und Schädelwand in Fig. 3.

[4] Der Sinn erfordert „oportet"; was dasteht ist Abkürzung für „ostenditur" oder „objective".

nec intellectum instrumentum suum, nec intellectum se intelligere; inter ipsum enim et essentiam suam non est instrumentum nec inter ipsam et instrumentum eius esse instrumentum, nec inter ipsam et id, quod intelligitur, esse instrumentum. Hic patet, quod virtus, quae cogit per organum, non flectitur super organum suum nec super se nec super actum suum. Visus ergo non apprehendit se videre. Oportet[1]) ergo, quod videns apprehendat, se videre per alteriorem virtutem, quam sit visus, et illa videtur sensus communis, quae propinquior est visui, unde de vi sensitiva communi dicit Avicenna sexto naturali(um) libro, quarto, capite primo: et quod ipsa est, quae vere sentit; in sompnis autem legatur ista virtus quantum ad faciem, quam habet versus sensus particulares, in quantum in sompnis nichil recipit ab eis, sed non est ligatus quantum ad faciem, quam habet versus imaginationem. Hanc virtutem describit Avicenna sexto naturalium libro (tract.) primo capitulo sexto: Phantasia, quae est sensus communis et cetera. Post hanc autem est imaginatio, cuius organum est posterior ventriculus anterioris partis cerebri, cuius actus est, sicut patet in aqua, quae habet potentiam recipiendi impressiones et inscriptiones, non tamen cognitam redimendi; haec Avicenna quarto, capite sexto. Sordendi [?] etiam describit etiam hanc virtutem. Post hanc autem est vis, quae nominatur cogitativa, habens organum in inferiori parte concavitatis, quae est in medio cerebri, cuius actus est facere compositum inter ea, quae servantur in imaginatione vel for(ma) unde Avicenna sexto naturalium libro, quarto capite; iam scimus verissime in anima nostra esse, ut componamus sensibilia in se et diiudicemus formam, quam videmus, quam ipsas non credamus, ea esse vel non esse; opportet[2]) igitur, ut in nobis sit virtus, quae cum intellectus ei imperat, vocatur cogitativa, sed cum virtus animalis illi imperat, vocatur imaginativa, hanc virtutem describit Avicenna virtute sensitiva [?] libri primo capite sexto; per hanc autem virtutem possum ego cogitare solem videre imaginative, cum tamen nunquam solem videre viderem, sed in imaginatione est similitudo solis, in alia parte similitudo viriditatis. Haec virtus potest concipere imaginationem compositam ex illis duobus etc. Deinde est vis aestimationis, cuius organum est in supremo medio concavitatis cerebri, cuius actus est apprehendere intentiones, quae nunquam ceciderunt sub aliquo particulari sensu. Tamen tantum apprehendit virtus in aliquo apprehensio per aliquem sensum particularem; haec est virtus, per quam ovis, et si nunquam aliquo sensu particulari apprehenditur lupus, ipsa ovis per istam virtutem apprehendet tamen inimicitias in ipso et aestimabit ipsum

[1]) Der Sinn erfordert „oportet", was dasteht ist Abkürzung für „ostenditur" oder „objective".

[2]) Es steht eigentlich „ostenditur", bzw. „objectiv" da; s. o.

esse inicimicum et fugat ab eo, unde Avicenna virtute sensitiva libro quarto capite primo.[1]) ⸢

Es folgt hier am Schlusse von Bl. 490[v] zwischen den letzten Zeilen eingeschoben das weiter unten abgebildete und beschriebene Bild (Fig. 4). Auf Bl. 491[r] geht der Text wie folgt weiter:[2])

Aliquando iudicamus de sensibilibus per intemperies, quas non sentimus, aut ideo, quia natura sua non sunt sensibiles, ullo modo arguitur, quia sunt sensibiles, sed non sentimus in hora iudicii, sed quae non sunt ex natura sua, sunt sicut inimicitiae et maiicia, quam apprehendit ovis de forma lupi et ideo intentio, quae facit eam fugere ab eo est concordia, quam apprehendit de socia sua et ideo intentio, quam gratulatur in illa, sunt res, quam apprehendit anima sensibilis ita, quod sensus non doceat aliquid de illis. Ergo virtus, quam haec apprehenditur, est virtus, anima scilicet anima cogitativa et vocatur aestimativa, aut sunt sensibiles exempli gracia, cum vides aliquid ceruleum, vidimus esse mel et dulce; hoc enim non reddit nobis sensus in illa hora, cum ipsum sit de genere sensatorum, quamvis iudicium eius non sentiatur ullo modo. Vides ergo, quod actus istius virtutis est, apprehendere intentiones non sensibiles, per quem sensum . particularem et aliquos sensus particulares natus est, apprehendere, quamvis alias non apprehenderit. hac etiam virtute dicit Avicenna in c(anone) c(apite) prius: Quod comparantur in homine iudicia propria, ex quo est istud, et anima pertinaciter negat esse res, quae non imaginantur nec describuntur, et ideo non vult cedere eas esse. Et dicit Avicenna, quod facit in animali iudicium non definitum, sicut est iudicium intellectuale, immo iudicium imaginale coniunctum cum singulari et forma sensibili; hanc virtutem describit Avicenna VI. naturali(um) libro I. cap. VI. et dicit, quod videtur et haec vis operari in imaginatione coruptionem et divisionem. Deinde est vis memorativa, cuius organum est ventriculus, qui est in posteriori parte cerebri, cuius actus est, retinere ea, quae apprehensa sunt per aestimationem, unde videtur se habere ad aestimationem, sicut imaginatio ad sensum. Sicut sensus communis apprehendit, apprehendit ea, quae sibi reduntur a sensibus particularibus. Non retinet tamen forte ad modicum tempus vel quamdiu est in actu vel similitudini (?) ymaginationis, aut illa retinet et conservat, quae aestimatio; ita

[1]) Dieser Passus vom Instinkt des Schlafes findet sich auch bei vielen anderen Abhandlungen über die Seele; so z. B. auch, außer beim angeführten Avicenna, bei Thomas von Aquino, Summa theologica, Vol. I, qu. 78, art. IV, bei Roger Bacon, opus maius, pars V, cap. IV, und bei dem viel früher lebenden Alfarabi (vergleiche den einschlägigen Text bei Friedrich Dieterici, Die Philosophie der Araber im 9. und 10. Jahrhundert, Bd. 15, S. 121.

vis memorialis retinet et conservat, quae aestimatio apprehendit, quia in aestimatione non servatur, nisi quamdiu est in actu apprehendendi, ut dicit Avicenna VI. naturali libro I. in c. VI. quod comparatio virtutis, memorialis ad virtutem aestimationis talis est, qualis est comparatio virtutis, quae vocatur imaginativa ad sensum et operationem huius virtutis ad formas sensibiles, istam virtutem describit libro I. ca. sexto.

Nota, quod sensitivae hic positae de sensibus et eorum organis et actibus sunt recte ex descriptionibus Avicennae, qui propter hoc hic dimitantur.

Soweit der Text! Es gehört hierzu das folgende Bild (Fig. 4), das sich, wie schon erwähnt, auf Bl. 490ᵛ befindet.



Fig. 4.

Es ist ein nach seiner rechten Schulter sehender Männerkopf auf geblümtem Grund. Über der Schädelwölbung ist ein Streifen angebracht, in dem von links nach rechts „anterior pars cerebri, media pars, posterior pars“ zu lesen ist, in den Schädel selbst sind fünf Kreise eingezeichnet: zwei liegen in der Stirnregion nebeneinander und stellen, wie aus dem Text ersichtlich ist, die beiden vorderen Hirnventrikel dar; dann liegen zwei andere Kreise in der Mitte des Schädels übereinander gelagert, und dies sind die beiden Teile des mittleren Ventrikels; zum Schluß ist im Hinterhaupt ein Kreis eingezeichnet, der vierte Ventrikel. Von den beiden vorne gelegenen Kreisen gehen zwei sich kreuzende

Streifen zu den Augen, ohne Zweifel die Nervi optici. Weitere Streifen verbinden den mehr nach rechts gelegenen Kreis im Vorderteil des Schädels mit dem links gelegenen Kreis und den beiden in der Mitte gelegenen Kreisen, während diese beiden ihrerseits mit dem letzten Kreis verbunden sind. Es ist wohl nicht zu zweifeln, daß diese Verbindungsstreifen die „transitus" des Textes darstellen sollen.

Die Inschrift in den Kreisen lautet wie folgt:

Es steht im linken Kreis der Stirnregion: sensus communis vel sensatio,
im rechten Kreis der Stirnregion: ymaginatio vel formalis,
im oberen Kreis der Schädelmitte: estimativa,
im unteren Kreis der Schädelmitte: cogitativa vel ymaginativa,
im Kreis im Hinterhaupt: vis memorativa.

Ein gleichfalls nach rechts blickender Menschenkopf findet sich in einer im 14. Jahrhundert, wahrscheinlich 1347, geschriebenen Handschrift der Königlichen Hof- und Staatsbibliothek in München[1]) auf Blatt 64v. Sie steht dort am Ende eines Traktates von AVICENNA „De generatione embryonis"; leider fehlt ein erläuternder Text. Es ist im Gegensatz zu der vorhergehenden eine kunstlose Zeichnung (s. Fig. 5) eines Menschenkopfes im strengen Profil.

In den Schädelteil sind wieder 5, die Teile der Gehirnzellen darstellende, Kreise eingetragen; in den 4., den größten, Kreis ist noch ein Dreieck eingeschrieben, dessen Winkel mit a (oben), b (rechts unten) und c (links unten) bezeichnet sind. Eine feine Linie geht der Schädelbasis entsprechend quer durch den Kopf und von ihr nach oben gehend teilen zwei Linien die ersten beiden Kreise von dem dritten und vierten und den dritten und vierten von dem fünften Kreise, und trennen so drei die Gehirnzellen darstellende Fächer ab. Weiterhin sind noch 5 Kreise über das Antlitz verteilt; und zwar findet sich einer am Auge, einer am Ohr, einer an der Wurzel der Nasenflügel, einer am Mundwinkel hinter der ausgestreckten Zunge und einer am Halse. Linien verbinden die Mittelpunkte der 5 außerhalb der Schädelregion liegenden Kreise mit dem kreisförmigen Mittelpunkt des vordersten Kreises im Schädel. Vom Mittelpunkt des vorderen Kreises ziehen zwei Tangenten zum zweiten Kreise, während umgekehrt vom Mittelpunkt des zweiten Tangenten zum ersten Kreise ziehen. Der zweite, dritte und vierte Kreis sind durch zwei Linien verbunden, die von Peripherie zu Peripherie gehen. Den Mittelpunkt des fünften Kreises, am Hinterhaupt, verbinden zwei Tangenten mit dem vorletzten. Außer diesen Linien führen noch kurze Striche von den Mittelpunkten der kleinen Kreise neben den Sinnesorganen zu diesen selbst.

Neben dem Kopf steht oben in der linken Ecke: Ista est anathomia capitis pro medicos.

[1]) München, Hof- und Staatsbibliothek, *Cod. lat.* 527.

Um die Schädelwölbung des Kopfes, den Kreisen entsprechend, ist ganz links verzeichnet: sensus communis, fantasia,
weiter nach rechts: ymaginativa,
noch weiter rechts über dem 4. Kreise: cogitativa seu estimativa
und ganz rechts am Hinterhaupt: memorativa.
Im Schädel selbst steht etwas unterhalb zwischen dem ersten und zweiten Kreis, der ersten Linieneinteilung entsprechend: 1ª (prima) cellula,

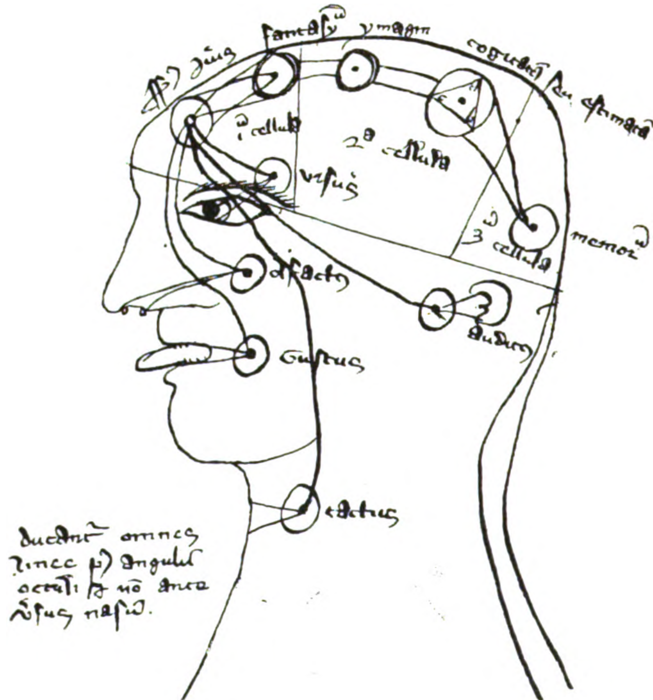


Fig. 5.

etwas unterhalb zwischen dem dritten und vierten Kreis, analog dem 2. großen Feld: 2ª (secunda) cellula,
unter dem fünften Kreis, der dem 3. Fache allein angehört: 3ª (tertia) cellula.
Weiterhin findet sich rechts neben dem Kreise über den Augenbrauen: visus,
rechts neben dem Kreise in der Höhe der Naselflügel: olfactus,
rechts vom Kreise am Mund: gustus,
neben dem Kreise am Hals: tactus,
am Ohr, rechts vom Kreise, unter dem Ohrläppchen: auditus.
Unten in der Ecke vor dem Hals ist zu lesen: Ducantur omnes lineae post angulum oculi, sed non ante versus nasum.

Das sind die Legenden dieser Zeichnung, aus denen hervorgeht, daß auch hier die gleiche Verteilung der Geisteskräfte in die „cellulae“ stattgefunden hat, wie wir sie bisher zu finden gewöhnt waren. Es liegen nämlich in dem ersten Fache: sensus communis fantasia, in dem mittleren: (virtus) imaginativa, cogitativa seu estimativa und in dem letzten: (virtus) memorativa, eine Verteilung, die sich fast mit der Lokalisation AVICENNAS deckt.

Ich muß jetzt eine Handschrift erwähnen, die ER. WICKERSHEIMER erst vor kurzem herausgegeben hat.[1]) Es ist ein Manuskript vom Jahre 1345, das sich in der Schloßbibliothek zu Chantilly befindet und reich illustriert ist. Ich verweise auf die der Arbeit WICKERSHEIMERS beigefügten Tafeln, wo sich auf Tafel III, Fig. XIV und XV rechts ein nach rechts sehender Menschenkopf befindet, in dessen Schädel 5 kleine Kreise eingezeichnet sind.

Zwei sind vorne nebeneinander im Bereich der Stirne und die anderen drei liegen in der Mitte des Schädels hintereinander. Dazu entnehme ich der vorgenannten Arbeit folgenden Text, der zu den Tafeln gehört:

> In quintadecima figura, amota pia matre et dura matre, . . . et erunt in medio cerebri per longum tria[2]) foramina sive ventriculi, in quibus stat anima et spiritus, dantes sensum et motum toti corpori, . . . ac eciam in primo ventriculo dicitur esse virtus apprehensiva sive fantastica, in secundo ventriculo dicitur esse virtus raciocinativa, in tertio ventriculo dicitur esse virtus memorativa . . .

So lautet der Text in der Handschrift selbst; bei der Zeichnung steht:

> Hec est quintadecima figura anothomiae capitis, in qua nobis ostendit totum cerebrum nudum ab omnibus pelliculis, in quo nobis ostendit esse in medio cerebri tria foramina que vocantur ventriculi cerebri, in quibus viget anima . . .

Es muß hier noch einer anderen Zeichnung gedacht werden, die auch im 14. Jahrhundert entstanden ist; doch stammt sie aus dessen zweiter Hälfte und ist vermutlich um 1380 entstanden. Sie findet sich im *Arundel-Kodex 251* des Londoner Britischen

[1]) ER. WICKERSHEIMER, „L'Anatomie“ de GUIDO DE VIGEVANO, medecin de la reine JEANNE DE BOURGOGNE (1345), Archiv f. Gesch. d. Medizin, Bd. VII, S. 1 ff.

[2]) Offenbar sind die 5 Kreise in der Abbildung einer anderen Traditionslinie entnommen.

Museums.[1]) Es ist eine ganz geschickte Federzeichnung, die eine nackte menschliche Figur darstellt.

Der Kopf sieht auch dieses Mal nach der rechten Schulter. Die Arme sind im Ellenbogen gebeugt und die Hände erhoben, das linke Bein ist vorgestellt. Auf den Gliedern und neben ihnen sind zahlreiche anatomisch-physiologische und pathologische Bezeichnungen angebracht. Ich beschränke mich darauf, hier nur die aufs Gehirn bezüglichen zu wiederholen.

Auf dem Kopfe findet sich geschrieben:

auditus tempora cerebrum frons.

Den Kopf umgeben strahlenkranzartig, durch Striche voneinander getrennt, von der rechten Schulter angefangen, folgende Beischriften:

cellula memoria, quae dicitur occipicium,
sensitiva communis, fantastica, ymaginacio,
ymaginativa cogitatio,
auditus prora (?).

Zwischen Kinn und linker Hand steht: Homo memoria differt a brutis et hoc ideo, quia solius hominis est recordari.

Ein weiteres Bild der gleichen Art findet sich in einer Pariser Handschrift aus der Zeit ums Jahr 1400. Es findet sich dort im Zusammenhang mit anderen bildlichen Darstellungen, welche ein Jahrhundert später als Illustrationen des „Fasciculus Medicinae" eines „JOHANN VON KETHAM" in Venedig im Druck erschienen.



Fig. 6.

In diesem Ms. lat. 11299 findet sich auf Bl. 37v:

Ein sogenannter „Krankheitsmann",[2]) dessen Schädel von oben nach unten in vier Abschnitte geteilt ist, die von oben nach unten folgende eingeschriebene Erklärungen tragen:

sensus communis, cellula imaginativa, cellula aestimativa rationis, cellula memorativa.

Vergl. Fig. 6.

---

[1]) Dieses Bild wurde schon früher publiziert; cf. KARL SUDHOFF, Neue Beiträge zur Vorgeschichte des „KETHAM", Archiv f. Geschichte d. Medizin, Bd. V, S. 287f., Leipzig 1911. Ich entnehme dieser Publikation den einschlägigen Text. Da das Bild keine Andeutung von Topographie der Hirnventrikel bringt, ist von seiner Reproduktion abgesehen worden.

[2]) Publiziert von KARL SUDHOFF im Archiv f. Geschichte d. Medizin, Bd. II, S. 94f. und Tafel IV. Fig. 4.

Eine ähnliche Darstellung enthält der Cod. Pal. Germ. 644 der Heidelberger Universitätsbibliothek auf dem ersten Blatt, gezeichnet in der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts.

Dieser Krankheitsmann, der wie der vorhergehende nach der rechten Schulter sieht, weist in der Schädelcalotte, von der rechten Stirnhälfte nach dem Hinterkopf verlaufend, eine Reihe von vier Ringlein auf, von denen Bogenlinien zu den seitlich links und rechts angeordneten, beigeschriebenen Bezeichnungen verlaufen:

sensus communis, cellula ymaginativa, cellula aestimativa vel cogitativa rationalis, cellula memorativa.

Im Cod. lat. 4394 der Münchener Hof- und Staatsbibliothek[1]) ist auf Blatt 11ᵛ in freierer Zeichnungsweise eine sogenannte Krankheitsfrau in kurzem Hemdchen (Bademagd) zu sehen, mit leicht nach links geneigtem Kopfe.

Von der linken Stirnseite zur rechten Schläfe läuft ein Bogen von vier Ringlein, von denen Verbindungslinien zu vier Schriftbändern laufen mit den Legenden:

hic est sensus communis, hic est cellula ymaginativa, hic est cellula aestimativa seu cogitativa rationalis, hic est cellula memorativa.

Auch in einer um 1500 entstandenen Kopenhagener Handschrift[2]) trafen wir einen sogenannten „Krankheitsmann"[3]) (Fig. 7), an dessen beiden Seiten hinunter zahlreiche Bezeichnungen mit Verbindungslinien zu den betreffenden Körperstellen stehen. Uns interessiert hier wieder nur der Kopf.

Hier ist das Haupt, wie fast immer, zur rechten Schulter gewandt; im Schädelteil sind vier Fächer abgetrennt, von deren Mitte je eine Linie zu einem der über dem Haupt in einer Reihe gelegenen vier Kreisen führt.

In diesen Kreisen steht von links angefangen, im ersten: sensus communis,
im zweiten: ymaginativa,
im dritten: estimativa vel cogitativa vel rationalis,

[1]) Veröffentlicht gleichfalls im Archiv f. Geschichte d. Medizin, Bd. V, S. 299 und Tafel VI, Fig. 2.

[2]) Kopenhagen, *Ny Kgl. Saml. 84 b*, Bl. 5ʳ.

[3]) Unsere Fig. 7 bringt nur einen verkleinerten Ausschnitt der großen Tafel des Originales.

im vierten, am weitesten rechts gelegenen: memorativa.
Darüber steht eine Zeile folgenden Wortlauts: caput dividitur in quatuor cellulas.

Wir haben durch diese Serie in der Tradition eng zusammengehöriger Bilder zur Illustrierung der Krankheitsterminologie, welche im Schädelteil ihrer Menschenfiguren regelmäßig die normale Hirnanatomie der psychischen Funktionslokalisationen enthalten, indem wir diese Bildwerke vom Ende des 14. bis Anfang des 16. Jahrhunderts herab verfolgten, unsere chronologischen Darweisungen in etwas unterbrochen und kehren nun wieder zum Ende des 14. Jahrhunderts zurück, unseren regelmäßigen Untersuchungsgang wieder aufnehmend.

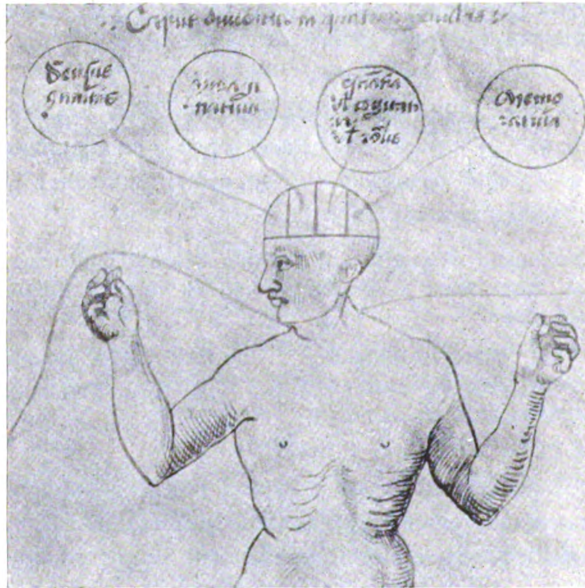


Fig. 7.

Eine weitere interessante Zeichnung ist in einer Oxforder Handschrift[1]) enthalten.

Es ist ein einfacher Kreis (cf. Fig. 8), der in fünf senkrechte Streifen geteilt ist. Diese Streifen sollen die Gehirnzellen darstellen. Denn die das Bild erklärende Unterschrift lautet:

[1]) Oxford, Bodleian lib. *Ms. Canon. Misc. 366*, Bl. 1v.

Hic ymaginatur esse totum cerebrum in animalibus.

Auch hier liegt die Zelle im Vorderhaupt von dem Beschauer am weitesten nach links, wie wir es bisher stets bei den nach rechts blickenden Köpfen fanden. Nach links, also nach vorne, gehen zwei sich kreuzende Linien, zwischen denen zu lesen ist: „nervi otici".[1]) Über dem Kreis fassen drei Klammern einzelne der Streifen zusammen, und zwar die erste, an der „pars anterior" steht, die beiden ersten Streifen,

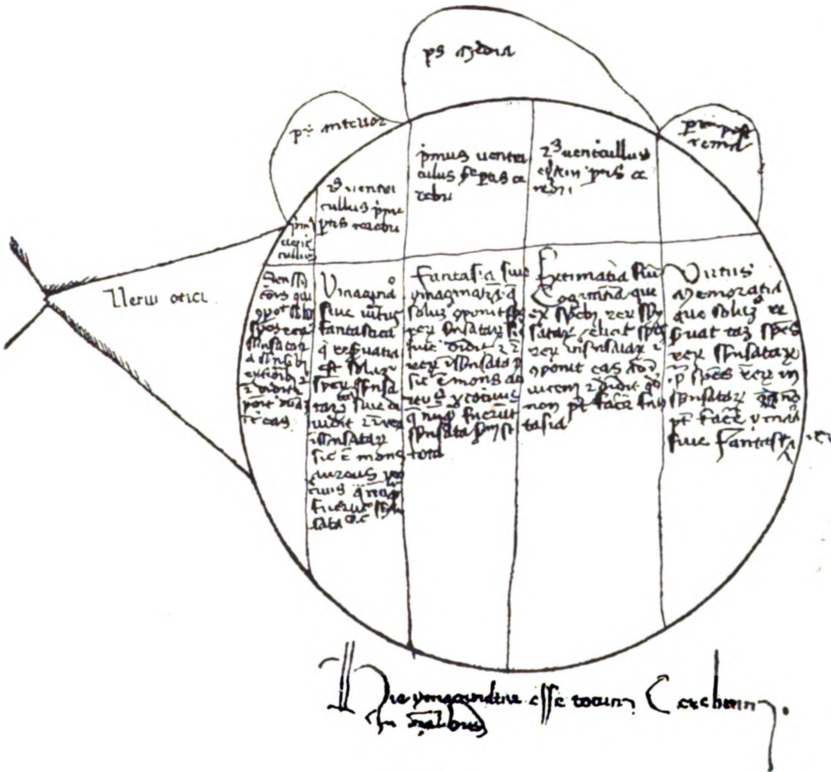


Fig. 8.

die zweite mit der Bezeichnung „pars media" den dritten und vierten und die dritte mit „pars postrema" den fünften. Eine Horizontallinie teilt im Kreise selbst oben noch ein Stück von den Vertikalstreifen ab, so daß fünf kleine Fächer entstehen. In dem ersteren steht verzeichnet:

primus ventriculus,

im zweiten: secundus ventriculus primae partis cerebri,

im dritten: primus ventriculus secundae partis cerebri,

im vierten: secundus ventriculus eiusdem partis cerebri.

[1]) = optici, „ottici" italienisch.

Das fünfte Fach trägt keine Bezeichnung. Im ersten Streifen selbst steht: sensus communis, qui componit solum species rerum sensatarum a sensibus exterioribus et etiam di(vi)ditur; ponit duas inter eas,

im zweiten: Ymaginativa sive virtus fantastica, quae reservativa est solarum specierum sensatarum sive dividit, et etiam rerum insensatarum sic est mons aureus ycocervus (?), quae nunquam fuerunt sensatarum,

im dritten: fantasia sive imaginativa, quae solum componit species rerum sensatarum, sive dividit et etiam rerum insensatarum, sic est mons aureus ycovernus et quae nunquam sensata, secundum sic tota,

im vierten: extimativa sive cogitativa, quae ex speciebus sensatarum elicet species rerum insensatarum et componit eas ad invicem et di(vi)dit, quod non potest facere fantasia,

im fünften: virtus memorativa, quae solummodo reservat tam species rerum sensatarum, quam species rerum insensatarum, quod non potest facere imaginativa sive fantastica.

Auf dieses Gehirnschema folgt nun wieder eine Zeichnung eines Menschenkopfes. Sie befindet sich in einer Handschrift[1]) zu Cambridge, die etwa 1410 geschrieben ist.

Es ist ein nicht sehr geschickt gezeichneter, halb nach rechts blickender Kopf auf Bl. 57v des Manuskriptes (s. Fig. 9). Auf dem Kopf steht ganz oben in einem schmalen die Schädelwölbung umziehenden Streifen, von rechts nach links gelesen:

anterior pars dura mater media pars posterior pars.

Unter den Worten dura mater steht: pia mater.

Der Gesichtsteil ist durch einen, dem eben erwähnten entsprechenden Streifen vom Schädel getrennt, in dem ganz analog: dura mater steht, während darüber: pia mater

und darunter: craneum

zu lesen ist. In der Schädelhälfte sind verschieden geformte Fächer eingezeichnet. Das erste am weitesten nach links gelegene ist ein Rhombus, wie wir solchen ja auch in dem Manuskript der Bodleiana im Hirnventrikel antrafen (s. o. Fig. 3), und enthält die Worte:

sensus communis vel fantasia.

Das zweite Fach, ein Rechteck, verzeichnet: ymaginativa vel formalis fantasia secundum aliquos.

Dann folgen zwei übereinander gelegene Kreise. Im oberen steht: estimativa,

im unteren: cogitativa.

[1]) *Cambridge, Trinity coll. Ms. O. 2. 40.*

Im letzten am meisten nach rechts gelegenen Fach, das durch einen kräftigen senkrechten Strich von den anderen getrennt ist und einen Rhombus enthält, steht:

memorialis.

Von dem ersten, dem am meisten links gelegenen Fache führen zwei sich kreuzende Linien zu den Augen und der oberhalb von diesen an der Kreuzungsstelle gelegenen Inschrift:

visus organa, qui principaliter consistit in nervo optico admodum etiam transversaliter.

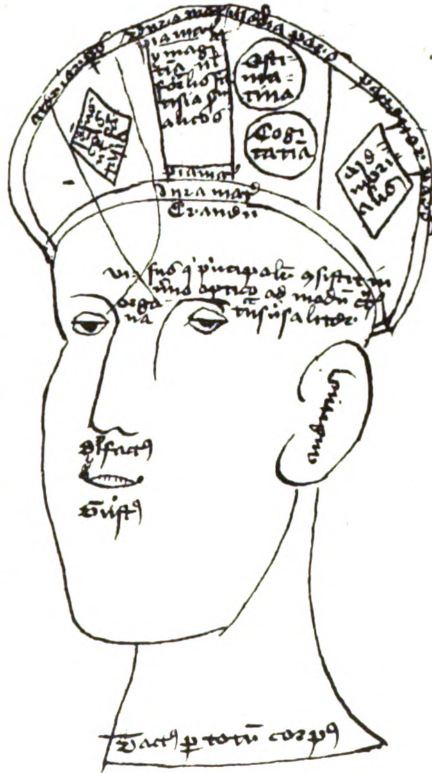


Fig. 9.

Ferner steht an der Nasenspitze:

olfactus,

an der Mundöffnung: gustus,
in der Ohrmuschel: auditus,
am Hals: tactus per totum corpus.

Neben dem Kopf auf der rechten Seite findet sich längs (vertikal) geschrieben der Vermerk:

the forthyr parte of ye brayn is hoot and drye
the medyl parte hoot and moyste
the hyndyr parte colde and moyste
the rygth syde hoot ande dry
the leyft syde colde ande drey.[1])

Daneben zwischen Zeile drei und vier steht von der gleichen charakteristisch englischen Hand des 15. Jahrhunderts nochmals der im Text unten wiederkehrende Name:

Wymondham.

Unter dem Bilde folgt der Text:

Istud capud pertinet ad quintam conclusionem libri medicinae; et etiam in summitate capitis est os, quod dicitur craneum, circumdans totum cerebrum, interius asperum et spinosum et habet pelliculam sibi firmiter annexam, quae vocatur dura mater,

[1]) Diese Angabe über die Temperatur, den Feuchtigkeitsgehalt und die Konsistenz der einzelnen Gehirnabschnitte findet sich auch bei den vorn erwähnten Texten sehr häufig. So bei Wilhelm von Conches, Richardus Salernitanus, Ricardus Anglicus, Lanfranc und anderen mehr, bei denen ich, um nicht zu weitläufig zu werden, diese Stelle nicht mit zitierte.

quae mirabiliter corroborat craneum. Deinde est pellis, quae dicitur pia mater, in qua continetur cerebrum. In posteriore parte cerebri est cellula, quae vocatur memorialis sive reminiscentia, connexa ymaginationi duobus organis. In duobus organis inferioribus effluit quaedam virguncula[1]) serpentina, non quia fit vermis sed ad modum vermis, per quem oblita reducuntur in memoriam et qui habent istam virgam de facili mobilem in depressione capitis procul dubio boni est ingenii; et etiam dicit frater Wilelmus Womynndam de Kyrkeby canonicus.

Ich will hier zweier anatomischer Abbildungen aus einer Stockholmer Handschrift gedenken,[2]) die, beide aus jener Zeit stammend, ungefähr das Gleiche darstellen. Es sind Sagittalschnitte durch einen menschlichen Körper. Bei dem einen ist der Schnitt von vorn begonnen, so daß die beiden Hälften mit dem Rückenende aneinander stoßen, während es bei der anderen Abbildung gerade umgekehrt der Fall ist. Bei beiden ist das Gehirn durch zwei an der Basis beginnende, leicht nach außen gebogene Linien in drei Teile geteilt. Es bleibt fraglich, ob diese drei Teile die Hirnventrikel bedeuten sollen oder die ganze Substanz in drei Teile geteilt darstellen, wie es seit dem Altertum verschiedene Autoren annahmen.



Fig. 10.

Klarer liegt die Sache bei einer anderen Abbildung, die sich in einem Münchener Manuskript[3]) gefunden hat.[4]) Es ist ein skizzenhaft entworfener, nach links blickender Menschenkopf, ca. 1435 bis 1440 gezeichnet. Seine Schädelregion ist in drei Teile geteilt (cf. Fig. 10), und aus jedem Abteil gehen Striche zu den um den Kopf gruppierten Legenden, die von links nach rechts also lauten: ymaginatio vel fantasia
aestimativa vel cogitativa vel cognitiva
memorativa vel reminiscentia.

[1]) Vgl. die Anmerkung 4 auf S. 38.

[2]) Auf einer langen Rolle mit Abbildungen aus der Stockholmer Kgl. Bibliothek.

[3]) München, Hof- und Staatsbibliothek, *Cod. lat. 73.* Auf der Innenseite des Deckels; Dieses Manuskript war auch einmal im Besitze des berühmten Dr. HARTMANN SCHEDEL in Nürnberg.

[4]) Vgl. KARL SUDHOFF, Tradition und Naturbeobachtung in den Illustrationen medizinischer Handschriften und Frühdrucke vornehmlich des 15. Jahrhunderts. Studien zur Geschichte der Medizin, Heft 1, Leipzig 1907, S. 59.

Darüber steht von der gleichen Hand, nämlich der des Wiener Professors MARTIN GULDEIN VON WEISSENBURG,[1]) wie aus einer darüber stehenden Notiz hervorgeht:

> Actio laesa est, quando virtus laeditur in suis operationibus, qualitas mutata, quando color mutatur. Exi(g)ens mutatum, quando urina vel egestiones mutantur, in qualitate aut colore. Tria primum sunt trahentia scilicet vacuum, calidum et a tota specie.

Noch in einer anderen Münchener Handschrift,[2]) die 1441 geschrieben ist, findet sich eine Lokalisationsabbildung. Auch sie ist mit der eben genannten schon abgebildet und beschrieben worden.[3]) Es ist eine ausgeführte Federzeichnung, die weit mehr ins einzelne geht als die vorige.

Sie stellt einen gleichfalls zur rechten Schulter sehenden Frauenkopf dar, mit einem haubenartigen Kopfputz, der geschickt dazu benutzt ist, Bemerkungen anzubringen; es findet sich ganz oben ein schmaler Streifen, in dem von rechts nach links zu lesen ist:

> anterior pars cerebri media pars cerebri posterior pars cerebri.

Die Haube selbst ist in vier Teile geteilt. In jeder Abteilung befinden sich Rechtecke. In dem der ersten Abteilung steht:

> sensus communis fantasia,

in dem der zweiten: ymaginatio vel formalis sive fantasia,
in dem oberen der dritten: estimativa,
in den unteren: cogitativa vel ymaginativa,
in dem der letzten: memorativa.

In das Stirnband der Haube sind sechs kleine Quadrate eingezeichnet, die alle durch zwei Striche miteinander verbunden sind. In diesen ist, wenn ich von links beginne, folgende Inschrift:

> sensus communis, ymaginativa, virtus phantastica, estimativa virtus, virtus incorporativa, secundum locum motiva.

Vom Rande der Haube gehen zwei geschweifte Linien von einem Punkt zum rechten Ohr und linken Auge, und von einem zweiten Punkt ebenso zum linken Ohr und rechten Auge. An den von dem mehr links gelegenen Punkte ausgehenden steht
nach links zum rechten Ohr des Kopfes verlaufend: organum auditus,
nach rechts zum linken Auge: organum visus situatur iuxta cerebrum.

An dem von dem mehr rechts gelegenen Punkte ausgehenden steht nach links zum rechten Auge hin: organum visus,

---

[1]) Über Mag. MARTINUS GULDEIN DE WEISSENBURG, art. et med. doctor, siehe Näheres in: Acta Facultatis medicae Universitatis Vindobonensis II. (1436 bis 1501), aus der Originalhandschrift herausgegeben von KARL SCHRAUF, Wien 1899.

[2]) München, Hof- und Staatsbibliothek, *Cod. lat. 5961.*

[3]) KARL SUDHOFF, a. a. O., S. 60.

nach rechts zum linken Ohr der Figur ziehend: organum auditus situatur iuxta cerebrum.

An der Stirn zwischen den Augenbrauen ist zu lesen: organa,
an der Nasenspitze: olfactus,
unter dem Mund: gustus,
unter dem Kinn: medium tactus.

Von den beiden Augen, der Nasenspitze, dem linken Ohr und dem Mund ziehen Linien in einem Punkt zusammenlaufend zu einem vor dem Hals befindlichen, senkrecht stehenden, schmalen Rechteck. An den Linien steht, von oben nach unten gelesen:

medium visus, medium olfactum, medium auditus, medium gustus,

in dem schmalen Rechteck: communis sunt visibile, auditus, olfactibile, gustabile, tanggibile.

Um den Hals schlingt sich quer ein Streifen, in dem zu lesen ist: Tactus est in omni parte corporis versatus.

Außerdem gehen von einer herzförmigen Zeichnung (wie ein „Anhänger", aber offenbar durch den folgenden Text veranlaßt) auf der Mitte der Brust drei Bänder nach oben. Von links begonnen stehen auf dem ersten:

organum tactus situatur iuxta cor,

auf dem mittleren: organum gustus situatur iuxta cor, sed quandam representationem ad sensum communem,

auf dem dritten, am weitesten rechts gelegenen: corpus, cum opus sit incorporari, viget versus partem posteriorem, eo quod in illa parte sunt incorporea.

Hinter dem Kopfe, neben den in den Nacken hängenden Haubenbändern, ist ein schmaler, senkrecht stehender Bandstreifen angebracht, mit folgender Inschrift:

secundum oppinionem Avicennae in cerebro ordinatur ista inferior pars de quinque sensibus inferioribus.

Nahe am linken Rande des Bildes findet sich auch ein breites, gleichfalls senkrecht stehendes Rechteck mit der Inschrift:

In summitate capitis est os, quod dicitur craneum, circumdans totum cerebrum, interius asperius et spumos(um) et habet pelliculam firmiter sibi annexam, quae vocatur dura mater, quae mirabiliter corroborat, craneum; deinde pellis, quae dicitur pia mater, in qua continetur cerebrum. In posteriori parte est cellula, quae vocatur memorialis sive reminiscentia, connexa ymaginationi duobus organis et estimativae tribus organis. In duobus organis inferioribus effluvit quaedam virguncula serpentina, cum tamen non sit serpens, sed ad modum vermis, per quem oblita reducuntur in memoriam et qui habet istam virgam de facili mobilem, inde praecisione capitis procul dubio boni est ingenii, quia non opportet habere istam virgulam; et super craneum sunt pori, per quos crines exeunt.

Dieser Text zeigt, wie ein Vergleich sofort erkennen läßt, sehr große Ähnlichkeit mit dem Text in der Cambridger Handschrift

(Trinity Coll. Ms. o, 25, 40), die auf Seite 51 beschrieben ist. Er ist, wenn man von einigen Stellen absieht, sogar wörtlich der gleiche, nur fehlt dem Münchener Texte die Angabe des Autors, dem die Stelle entnommen sein soll. Auch die Bilder mit ihrem hohen Kopfputz und den rautenförmigen beziehungsweise rechteckigen Ventrikelprojektionen können eine gewisse familiäre Ähnlichkeit durchaus nicht verleugnen.

Fast gleichzeitig mit der Münchener Abbildung ist eine andere entstanden, die sich in einer Wolfenbütteler Handschrift befindet. Diese Handschrift[1]) ist von verschiedenen Händen geschrieben. Unser Bild (cf. Fig. 11) befindet sich bei der 1444 geschriebenen Anathomia Mundini[2]) am Rande des Abschnittes „Panniculi elevati, apparebit cerebrum in homine" auf Blatt 264ᵛ.

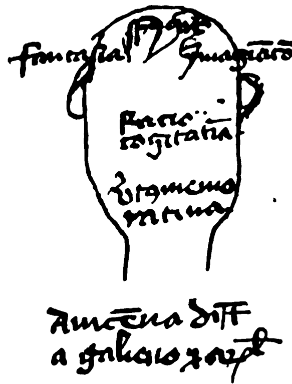


Fig. 11.

Es ist ein nur in den äußersten Konturen ausgeführter Menschenkopf mit abstehenden Ohren (offenbar von hinten gesehen), dem auch jede Fächer- oder Zelleneinteilung im Gehirn fehlt. Es steht darin oben:

sensus communis,

darunter, von links begonnen:

fantasia ymaginatio,

in der dritten Zeile: ratio,
in der vierten: cogitativa,
in der letzten: virtus memorialis.
Unter dem Kopf: Avicenna dissentit a Galieno et Aristotele.

Überblicken wir kurz nochmals die Lokalisationsabbildungen in den Handschriften, so ist die gleichmäßige Anlehnung an die betreffenden Vorbilder ohne weiteres ins Auge springend, und zwar bis in kleine Äußerlichkeiten hinein. Schon die Haltung des Kopfes

---

1) *Wolfenbüttel, Herzogliche Bibliothek, Codex Augustanus* 42, 1. folio.

2) Die Anatomia Mundini geht von Bl. 250—268; die Schlußschrift dieses Teiles lautet: Expleta est anathomia domini et magistri Mundini in Padua 1444, completa in die sancti Silvestris Liber factus est circa annos Domini 1315 (in mense Januario), ut patet capitulo de matrice. Die hier abgeschriebenen Kapitel entsprechen den Kapiteln auf S. c. 2ᵛ ff. der Anatomia Mundini . . . Impressum per Johannem de Noerdlingen et Henricum de Harlem socios Anno Domini MCCCCLXXXII (Kleinfolio) oder dem Kapitel 37 auf Bl. D. VIIIʳ bis E. Iᵛ der Mundinusausgabe: Anathomia Mundini Emēdata p. doctorē melerstat (Näheres über diese Ausgabe siehe in: Karl Sudhoff, Die medizinische Fakultät zu Leipzig im ersten Jahrhundert der Universität. Studien zur Geschichte der Medizin, Heft 8, Leipzig 1909, S. 122).

mit der leichten Drehung nach rechts zeigt, daß niemand mit der Tradition brechen wollte oder mit ihr gebrochen hat. Selbst der Verfasser des an zwölfter Stelle genannten Oxforder Kreisschemas hat, der starren Überlieferung folgend, die Reihenfolge der Kammern so gewählt, daß wie auf den anderen Schemata die erste Kammer für den Beschauer am weitesten links liegt, daß, würde man einen Kopf dazu zeichnen, dieser wieder zur rechten Schulter blicken müßte. Die Legenden zeigen, soweit sie nicht wörtlich übereinstimmen, gleichfalls eine unverkennbare Ähnlichkeit untereinander, ebenso wie mit den Worten früher lebender Autoren.

Mit Beginn der Buchdruckerkunst blieb dieses starre Festhalten an den Vorlagen in den Wiegendrucken das Gleiche. Ein Blick auf das zu Anfang der Arbeit erwähnte Bild in der Philosophia naturalis (1490) ALBERTS DES GROSSEN läßt erkennen, daß hier Haltung, Blickrichtung, Art der Einteilung usf. ganz die nämlichen geblieben sind. Dieses Bild in den ALBERTUS-Drucken hat aber Schule gemacht. Denn schon kurze Zeit später finden wir in dem 1491 bzw. 1493/95 gedruckten „Fasciculus medicinae“ des „JOHANNES DE KETHAM“[1]) auf Bl. b. 4r bzw. c. 6r einen „Krankheitsmann“, der nach der rechten Schulter blickend, zu beiden Seiten des Kopfes je zwei Kreise zeigt, von denen vier Striche zur Gehirnregion des Kopfes führen, und in denen von links nach rechts zu lesen ist:

1. sensus communis, 2. cellula ymaginativa, 3. cellula estimativa seu cogitativa seu rationalis, 4. cellula memorativa.

Diese Beischrift stimmt, außer der Hinzufügung von „cogitativa“ in der dritten Zeile, ganz mit den vorn schon erwähnten „Ketham“-Bildern überein; wörtlich aber und auch in der Anlage des Schemas paßt sie zu der bei den „Krankheitsmännern“ zuletzt erwähnten Handschriftenabbildung aus Kopenhagen, die ja überhaupt nur den Illustrationsbestand des „Ketham“ bringt.

Etwas anders liegt die Sache bei PEYLIGK, der in seinem Compendium[2]) von 1499 in dem allgemeinen Situsbild[3]) das Arrangement nach RAZES, das vorne erwähnt wurde (cf. Fig. 1), auf-

[1]) JOHANNES DE KETHAM, Fasciculus medicinae, gedruckt bei JOHANNES ET GREGORIUS fratres de Forlivio, 26. Juli 1491 (Großfolio), und beim gleichen Drucker (JOH. et GREG. DE GREGORIIS fratres) am 15. Okt. 1495 (Kleinfolio).

[2]) Philosophiae naturalis compendium (Compendiosa capitis phisici declaratio)... Impressus est in oppido Lipsiensi Melchior Lotter, Anno salutifere incarnationis milesimo quadringentesimo nono pridie idus septembris.

[3]) Vgl. Studien zur Geschichte der Medizin, Heft 8, Tafel VII.

nimmt und dasselbe auch bei den Einzelorgandarstellungen (Fig. 12 und Fig. 13) beibehält, einmal sogar mit der auch von MONDINO[1]) erwähnten „lacuna cerebri". Die gleichen Abbildungen kehren dann in der „Compendiosa . . . declaratio" vorr 1516 in noch roherer Ausführung wieder.[2])

Wieder zu den bekannten mittelalterlichen Lokalisationen leitet MAGNUS HUNDT in seinem „Antropologium" von 1501 zurück.[3]) Wenigstens in seinem Bilde der geistigen und Sinnesqualitäten ist die Anlehnung an diese nicht zu verkennen, zumal, da die Legenden auch viel Ähnlichkeit zeigen.[4]) In den Einzeldarstel-

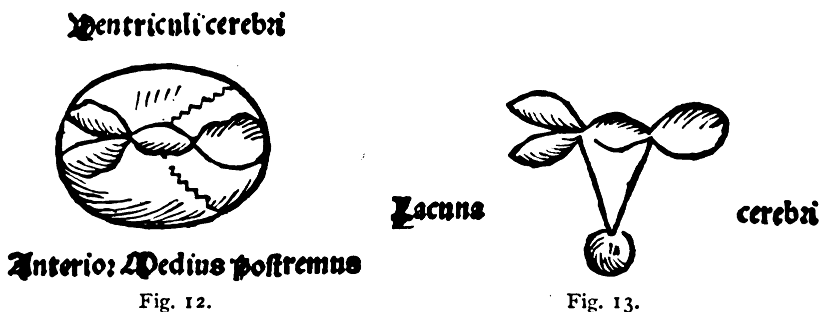


Fig. 12. Fig. 13.

lungen der Organe folgt er wie PEYLIGK dem Arrangement des RAZES.

Viel eleganter ist die Ventrikeleinzeichnung bei der Abbildung (Fig. 14) in der Margarita Philosophica des GREGOR REISCH von 1504 und den folgenden Jahren,[5]) die in der Art der Lokalisation und

[1]) Siehe: Antatomia Mundini . . . Impressum per Johannem de Noerdlinger et Henricum de Harlem socios. Anno Domini MCCCCLXXXII, Bl. c. 3r.

[2]) Compendiosa capitis Phisici declaratio . . ., Lipsie impressit Vuolfgangus monacensis 1516. Vgl. Studien zur Geschichte der Medizin, Heft 8, Tafel XII u. S. 119.

[3]) Antropologium de Hominis dignitate, natura et proprietatibus . . . Impressum et finitum Liptzick per Baccalaurium Wolfgangum monacensum. Anno nostre salutis MCCCCCI. Vgl. Studien, Heft 8, Tafel IX.

[4]) Eine ganz getreue Kopie der HUNDTschen Abbildung bringt auch DRYANDER in seiner Anatomie von 1537 (Anatomiae, Hoc est corporis humani dissectionis pars prior . . . Omnia recens nata per Io. Dryandrum . . . Marpurgi apud Eucharium Cervicornum Anno 1537 mense Junio); diese Abbildung gleicht der ebengenannten derart, daß eine Beschreibung oder gar Reproduktion sich erübrigt.

[5]) Margarita Philosophica, rursus exaratum in opera Johannis Schotti Argeninensis ad. 17. K. K. Apriles anno Gratie 1504. Ich nenne an dieser Stelle nur das älteste mir zugängige Exemplar, habe aber auch die Ausgabe Basel 1508 und Basel 1517 eingesehen.

auch der Art und Weise der Bezeichnung der äußeren Sinne völlig auf den graphischen und textlichen Bestand der kunstlosen Zeichnung aus München von 1347 zurückgreift, wie man das ja auch von der Abbildung aus Hundts „Antropologium“ behaupten könnte.

Als Beweis, wie mächtig die Vorlage auf den Zeichner auch noch ganz zu Ende des Mittelalters gewirkt hat, möchte ich hier die Abbildung in einer Erlanger Handschrift erwähnen,[1] wo auf Bl. 67ᵛ sich ein Aquarell befindet, das einen ebenfalls zur rechten

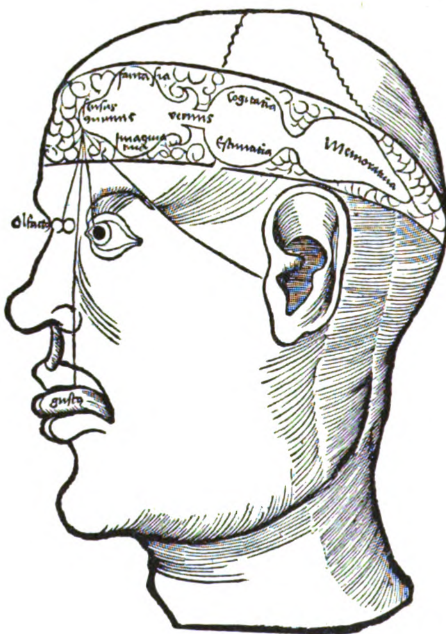


Fig. 14.

Schulter blickenden Männerkopf darstellt, dem in den Schädel die gleiche Figur mit der gleichen Inschrift gezeichnet ist, wie der Kopf der „Margarita Philosophica“, nämlich:

sensus communis, fantasia, ymaginativa, vermis, cogitativa, estimativa, memorativa.

Den Bruch mit der handschriftlichen Tradition vollzog zuerst Lionardo da Vinci (gest. 1517) mit seinen anatomischen Unter-

[1]) Ms. 1463 der dortigen Universitätsbibliothek; vgl. die Beschreibung von Christ. Ferkel in den Mitteilungen zur Geschichte der Medizin, Bd. XII, S. 278 bis 281.

suchungen und experimentellen Versuchen, ebensowohl in der gesamten Anatomie, wie das HOLL[1]) nachgewiesen hat, als auch in der Ventrikellehre. Hier ging er in seiner Untersuchung so vor, daß er die Gehirnventrikel offenbar vom Recessus infundibuli aus, mit einer wachsartigen Masse injizierte und so die Ventrikel darzustellen versuchte. Die Zeichnungen zu diesen Injektionsversuchen findet man in den Sammelausgaben seiner Skizzenblätter.[2]) Bei einem Ventrikelausguß[3]) finden sich im Anklang an unsere Tradition einige Bezeichnungen, und zwar:

im Seitenventrikel: imprensiva,
im dritten Ventrikel: senso commune,
und im letzten: memor(ia).
Darunter ist zu lesen: figura del senso commune gittato di cera [ausgegossen mit Wachs] pel fondo pel la basa del craneo pel buco in prima che si segasi il cranea.

So lehnt sich also LIONARDO an die Tradition der Hirnlehre an, sucht aber unter Vorausnahme moderner Methodik durch Benutzung des Experimentes die Bewahrheitung und Kontrolle des Überlieferten.

VESAL (1514—1565) hat in anatomisch-präparatorischem Vorgehen die Lage der Hirnhöhlen festgestellt und bildet in seiner 1543 erschienenen Anatomie[4]) auf S. 608ff. die Ventrikel ab, die er auf S. 633 sachlich beschreibt, während er auf S. 622 die alte Hirnlokalisationslehre kurz erwähnt: Der Tag der modernen anatomischen Forschung ist angebrochen.

---

[1]) M. HOLL: Ein Biologe aus der Wende des XV. Jahrhunderts, LEONARDO DA VINCI, Graz 1905.

[2]) LÉONARDO DA VINCI, Croquis et dessins de nerfs et vaisseaux Feuillets inédits, reproduits d'après les originaux, Paris 1901, und LEONARDO DA VINCI quaderni d'Anatomia I. Tredici fogli della Royal Library di Windsor. Publicati da OVE C. L. VANGENSTEN, A. FONAHN, H. HOPSTOCK, Christiania 1911.

[3]) Cf. die Pariser Ausgabe a. a. O. Feuillet 6^r.

[4]) Andreae Vesalii Bruxellensis Scholae medicorum Patavinae professoris de Humani corporis fabrica Libri Septem. Basiliae ex officina Joannis Oporini, anno salutis reparatae MDXLIII Mense Junii.

Kleinere Mitteilungen.

Die Lektüre der Krakauer Ärzte und Studierenden im 16. Jahrhundert.

Archivalische Untersuchungen

von

Dr. JOHANN LACHS in Krakau.

Mit den Methoden des medizinischen Studiums an der Krakauer Universität in den ersten beiden Jahrhunderten ihrer Existenz, mit den Fortbildungsmethoden der ältesten Krakauer Ärzte, mit ihrer Denkart wie auch der Art der Ausübung ihrer ärztlichen Pflichten sind wir leider vorläufig noch sehr wenig vertraut. Sehr spärlich sind wir auch informiert über die ältesten polnischen Ärzte, deren Existenz kaum einige Tatsachen, die bis an den heutigen Tag gelangten, beweisen. Um so weniger gibt es vorläufig eine Möglichkeit, ihre Bedeutung zu beurteilen, als sich weder unmittelbare noch mittelbare Beweise — in den Werken späterer Ärzte — ihres literarischen Wirkens vorfinden. Es sind nämlich aus dem ersten Jahrhundert nach der Gründung der Jagellonischen Universität kaum einige medizinische Werke, die in Polen und speziell in Krakau das Licht der Welt erblickten, bis auf den heutigen Tag gelangt. Unvergleichlich besser sind wir diesbezüglich über das 16. Jahrhundert informiert, dessen verhältnismäßig reiche Literatur darauf hinzuweisen scheint, daß das medizinische Studium auch im 15. Jahrhundert in Polen nicht ganz vernachlässigt wurde. Es ist dies wohl nur eine Annahme, die aber an Wahrscheinlichkeit gewinnt, wenn man bedenkt, daß eine Literatur von dem Werte, wie sie die polnischen Ärzte des 16. Jahrhunderts zurückließen, nicht plötzlich und von selbst entstehen konnte, daß sie vielmehr eine Vorgängerin haben mußte.

Es ist eine allgemein bekannte Tatsache, daß die polnischen Mediziner — trotzdem es doch schon sehr früh eine medizinische Fakultät in Krakau gab — sehr gern ins Ausland, und besonders nach Italien, zu Studienzwecken reisten. Andererseits wird als feststehend angenommen, daß erst im Jahre 1527 der erste Arzt in Krakau promoviert wurde. Ohne diese letztere Annahme auf ihre Stichhaltigkeit näher zu untersuchen, gelangt man in Anbetracht dieser beiden Tatsachen zu dem Schlusse, daß vor dem ersten Viertel des 16. Jahrhunderts die Jagellonische Universität jedenfalls nicht viele Ärzte hervorbrachte. Ihr Wissen und Können muß aber zumindest im Anfang ihres Wirkens — in Anbetracht dessen, daß sie in Italien meistens studierten — als den an den italienischen Universitäten herrschenden Strömungen entsprechend angesehen werden. Anders verhält es sich damit später. Je mehr sich der Arzt von der Quelle seines Wissens entfernt und je mehr er eigene Erfahrung besitzt und sammelt, desto häufiger gelangt er zu Ansichten, die ganz anders sind als jene, welche er vom Lehrer übernommen; er kann sie sein eigen nennen. Diese letzteren werden bekannt, insofern sie in Büchern — welche bis auf uns gelangten — dargelegt sind

und interessieren uns, da sie die Grundprinzipien der ärztlichen Heranbildung und des ärztlichen Denkens überliefern. Zur Erkenntnis dieses wichtigen Problems gelangt man durch das Studium ihrer Werke und Vorträge — insofern sie als Professoren solche abhielten — und zwar durch das Studium des Gegenstandes, des Inhaltes und ihrer Vortragsart, durch das nähere Untersuchen ihrer Lektüre, der Handbücher und Werke, deren sie sich bei ihren Vorlesungen oder behufs eigener Fortbildung bedienten. Von Nutzen könnte da eine Publikation dieser Art sein, wie sie WISLOCKI für die philosophische Fakultät veranstaltete.[1]) So lange es aber eine solche für die medizinische Fakultät nicht gibt, sind wir gezwungen, andere, wenn auch mühsamere Wege zu benützen, welche aber auch zum erwünschten Ziele führen. Zu diesen gehört auch — unserer Meinung nach — der von uns gewählte, das ist das nähere Untersuchen der von den Krakauer Ärzten und Buchhändlern erhaltenen Inventare ihrer Büchersammlungen.

Es ist uns klar, daß die Meinungen über den Wert des hier verfolgten Weges auseinander gehen werden, insbesondere über die Schlußfolgerungen, die sich uns aufdrängen; doch wären die letzteren nur insofern von zweifelhaftem Werte, als sie sich einzig und allein auf buchhändlerische Inventare stützen. Wenn nämlich Bücher, die in eines Arztes oder eines anderen Forschers Büchersammlung vorgefunden werden, als mehr oder weniger sicherer Beweis dafür dienen können, daß sie von ihrem Besitzer gelesen wurden, so kann doch nicht dieselbe Behauptung und mit derselben Bestimmtheit aufgestellt werden in bezug auf die beim Buchhändler vorgefundenen Werke. Eine größere Anzahl nämlich von Exemplaren eines und desselben Werkes, die er am Lager hat, kann ebensogut als Beweis einer kleinen Nachfrage wie eines großen Absatzes desselben dienen. Bei gewissem Vertrauen aber zum kaufmännischen Sinne der Buchhändler wird man eher geneigt sein zur Annahme, daß das Angebot wahrscheinlich der Nachfrage entsprochen hat. Doch wird es auch hier Ausnahmen geben. Denn wenn einerseits das Anhäufen einer großen Anzahl von Exemplaren von Werken eines HIPPOKRATES, GALEN, ARISTOTELES, PLATO, EUCLIDES, THOMAS VON AQUINO, ERASMUS VON ROTTERDAM im Buchhändlerladen keineswegs doch beweist, daß diese Autoren wenig begehrt wurden, so kann uns dieselbe Tatsache für Werke, von denen es von anderswo bekannt ist, daß sie nur wenig gelesen wurden, in diesem Glauben noch eher bestärken. Von Wichtigkeit ist deshalb für unsere heutige Untersuchung die Anzahl der beim Inventarisieren eines Ladens vorgefundenen Exemplare eines und desselben Werkes, wie nicht minder sein Format, weil es manchmal ausschlaggebend sein kann für die Frage des Erscheinens des benützten Exemplares und so mit entscheiden helfen, wann ein Buch nach Krakau gelangt ist.

Die von uns durchgesichteten Inventare, die an anderer Stelle vollständig erscheinen werden, sind die ältesten, die im Krakauer Stadtarchiv vorzufinden waren, sie sind zwischen den Jahren 1546 und 1602

---

[1]) WISLOCKI, Liber diligentiarum facultatis artisticae, Krakau.

entstanden und betreffen unter anderem Büchersammlungen von Ärzten, deren Wirken bereits in das erste Viertel des 16. Jahrhunderts fällt, so daß das hier entworfene Bild bis zu einem gewissen Grade für das ganze Jahrhundert maßgebend sein kann, ja sogar vielleicht für die in ganz Polen herrschenden Strömungen, wenn man bedenkt, daß die medizinische Fakultät in Krakau die einzige im Königreiche im 16. Jahrhundert war, wie auch, daß diese Stadt die königliche Residenz war. — Es kommen da in Betracht Aufzeichnungen von Büchern von Ärzten, welche auf Grund ihres Doktortitels teils als außerordentliche Professoren (lector extraneus) der philosophischen Fakultät (facultas artistarum), teils als Ordinarien (lector ordinarius) der medizinischen Fakultät fungierten. Einer von ihnen, und zwar SIMON SIMONIUS, hat sogar noch, bevor er nach Krakau kam, über Philosophie in Genua und Heidelberg und später über Medizin in Leipzig gelesen. Außer diesen Aufzeichnungen von Personen, welche als Lehrer der Medizin in Betracht kommen, fanden wir und benützten hier noch Bücherinventare, welche praktische Ärzte, einen königlichen Chirurgen und einen Apotheker betreffen. Es gelang uns aber auch, in die Werkstatt von Personen, die geschäftliche Verbindungen mit dem Ärztestande pflegten, hineinzublicken, und zwar in Buchhändlerläden und Druckereien und in erster Reihe in die seinerzeit wohlbekannte Buchhändlerfirma SCHARFFENBERG, in die UNGLERsche Druckerei, in die Hinterlassenschaft eines Vilnaer Schreibers (advocatus) und eines Krakauer Bürgers. Das von uns gesichtete Material betrifft somit die verschiedensten bürgerlichen Kreise der Stadt Krakau im 16. Jahrhundert.

Am weitesten zurück, denn bis in das Jahr 1546, reichen die Bücheraufzeichnungen des „artium et medicinae doctoris" WENZEL COLERUS DE HIRSCHBERG,[1] des ausgezeichneten Hebräisten und nicht minder tüchtigen Kenners der griechischen und lateinischen Sprache. Dieser Arzt, der sechs Jahre als „lector extraneus" der philosophischen Fakultät daselbst Vorträge über ARISTOTELES, CICERO und OVIDIUS abhielt und sich dabei sehr intensiv mit der hebräischen Literatur befaßte, sammelte Bücher, welche dieser seiner Beschäftigung voll und ganz entsprachen, unter denen aber die medizinischen Werke einen dritten Platz einnehmen. Unter diesen letzteren findet man neben einzelnen Exemplaren von Aphorismen des HIPPOKRATES, die Schriften des DIOSKURIDES, GALEN, PAULUS VON AEGINA und des AËTIUS, die Araber RHAZES, MESUE, von MONDINO DE LUZZI kommentiert, JOHANNITIUS, AVICENNA und TACUINUS, von späteren Schriftstellern den VALESCUS DE TARANTA, wahrscheinlich mit seinem „philonium", die „consilia" von MONTAGNANA, die Kommentare des medizinischen Philologen BEROALDUS, dessen „declamatio" und „modus epistolandi" schon im Jahre 1514 resp. 1512 in Krakau erschienen, und von den Neuesten die Werke des JOHANNES REUCHLIN, mit welch letzterem Doktor COLERUS die Kenntnis des Hebräischen gemein hatte. Unser Schlesier steckte, wie aus der dargestellten Probe zu ersehen ist, noch ziemlich tief bei den Griechen

[1]) Acta advocatialia cracoviensia a. 1546 (Nr. 483), Fol. 404—406.

und Arabern, wobei es auffällt, daß in der ganzen Büchersammlung kein einziges von einem Polen verfaßtes oder in Polen gedrucktes Werk sich vorfindet.

Gleichzeitig mit diesem Arzte wirkte in Krakau ein anderer und zwar ANDREAS VON OPOCZNO, der ähnlich wie jener als „extraneus" der philosophischen Fakultät wirkte und als solcher den ARISTOTELES bekämpfte. Aus seiner sehr spärlichen medizinischen Bibliothek, die nach seinem im Jahre 1550 erfolgten Tode vorgefunden wurde,[1]) wären hervorzuheben die Aphorismen von HIPPOKRATES, DIOSKURIDES, einiges von GALEN, von späteren JOHANNES ACTUARIUS und ANTONIUS GUAINERIUS, von den Arabern einer der SERAPIONE, der im Inventar nicht näher angeführt wird, und AVICENNA und von den Aktuellen VESALS Schriften. Auch dieser Arzt vernachlässigte somit nicht die Griechen und Araber, er interessierte sich aber für die neueren damaligen Erscheinungen, was das Vorfinden der Schriften eines ACTUARIUS, GUAINERIUS und in erster Linie jener von VESAL beweisen soll.

Anderer Art, als die soeben erwähnte Sammlung war jene eines Zeitgenossen von beiden erwähnten, des praktischen Arztes ERASMUS LIPNICKI.[2]) In dieser gibt es zwar nicht viele medizinische Werke und das, was sie uns bietet, enthält nicht das wichtigste seines Zeitalters, doch kann es nicht mehr unbemerkt bleiben, daß Dr. LIPNICKI eine deutliche Schwenkung von den Griechen und Arabern vornahm. Da findet man nämlich neben den Repräsentanten dieser letzteren die Schriften des so sehr im Westen geschätzten NICOLAUS DE FALCONIIS, die früher so gerne gelesenen, aber jetzt bereits der Vergessenheit geweihten „consilia" des CERMISONIUS, die „consilia" eines BENEDICTUS VICTORINUS und MONTAGNANUS, den BEROALDUS und den CORNELIUS AGRIPPA, somit lauter Autoren, deren Wirken mit Ausnahme des letzteren nicht über den Anfang des 16. Jahrhunderts hinauslief.

Im Jahre 1554 wurde die Inventarisierung des damals verstorbenen Arztes HILARIUS vorgenommen.[3]) Dr. HILARIUS, der die Witwe des ERASMUS LIPNICKI heiratete, kam auf diese Weise auch in den Besitz seines Bücherschatzes. Es fällt auch nicht schwer, diese Bücher in der Sammlung, die der neue Besitzer bedeutend vergrößerte, herauszufinden. So wurden da neben den bereits aufgezählten vorgefunden: PLATONS Schriften in einigen Exemplaren und verschiedenen Ausgaben, die Werke von ARISTOTELES, kommentiert durch den Tomisten JOANNES VERSOR, die Philosophie des Theologen, Mathematikers, Astronomen und Dichters, des gewesenen Schülers und späteren Professors in Krakau und daselbst im Jahre 1534 verstorbenen Okamisten MICHAEL VON BRESLAU (VRATISLAVIENSIS), Bücher über Astronomie von JOHANN MÜLLER REGIOMONTANUS, dem ausgezeichneten Schüler des PURBACHIUS, von JOHANNES DE SACROBOSCO und ADALBERT DE BRUDZEVO, welch letzterer Schüler des soeben erwähnten MICHAEL VON BRESLAU und als späterer Uni-

---

[1]) Advocatialia crac. a. 1550 (Nr. 63), Fol. 477.
[2]) Advocatialia crac. a. 1553 (Nr. 66), Fol. 715.
[3]) Advocatialia crac. ab a. 1554 ad a. 1556 (Nr. 491), Fol. 750—758.

versitätsprofessor Lehrer des COPERNICUS wurde. Neben diesen Schriften von echt wissenschaftlicher Bedeutung gab es da einige astrologische, wie auch jene von CARDANUS, deren Titel leider nicht angeführt werden, so daß es schwer fällt, zu entscheiden, ob ihr Eigentümer mit Hilfe des CARDANUS GALEN bekämpfen oder gar seine neoplatonischen Ansichten näher kennen lernen wollte. Interessant erscheint die Tatsache, daß in diesem Inventar in Krakau gedruckte medizinische Werke, welche von zwei Krakauer Professoren und einem Krakauer Arzte stammen, aufgenommen wurden. Es sind dies nur drei Werke, von denen zwei, und zwar die „Conservatio sanitatis" von dem „phil. et med." Doktor und späterem Krakauer Domherrn und Universitätsprofessor MATHIAS DE MIECHOW (geb. 1457, gest. 1523), wie auch das „enchiridion" von SIMON A LOWICZ bereits im Sterbejahre des Dr. HILARIUS keine neuen Erscheinungen auf dem Büchermarkte waren. Als solche konnte nur mehr das Buch „de natura ac dignitate hominis, Cracoviae 1554" gelten, das aber von keinem Professor, sondern von einem praktischen Arzte, dem JOHANNES ARUNDINENSIS (TRZCINSKI), stammt.

Ein ganz anderes Bild bietet die Lektüre des im Jahre 1569 verstorbenen Krakauer Arztes DOMINICUS DROSDOWSKI.[1]) Ein Zeitgenosse des PARACELSUS und Zeuge des Kampfes beider durch den letzteren ins Leben gerufenen und sich so hartnäckig bekämpfenden Lager, gab er diesem Kampfe Ausdruck in der Auswahl seiner Bücher. So findet man bei ihm mehrere Exemplare der Paracelsischen Schriften und neben diesen Bücher über den Okkultismus und über Astrologie, als deren Repräsentant hier CORNELIUS AGRIPPA mit seinen beiden Hauptwerken, „de vanitate rerum" und „de occulta philosophia", an der Spitze einherschreitet. Dabei wurden von DROSDOWSKI die anderen Okkultisten nicht vernachlässigt, und zwar sein Zeitgenosse CARDANUS und der viel ältere, von CORNELIUS AGRIPPA kommentierte RAIMUND LULL. Trotz dieser Studien vernachlässigte aber dieser Krakauer Arzt nicht im mindesten jene Zweige der wissenschaftlichen Medizin, welche zu jener Zeit ihre Hauptthemen bildeten, und zwar die Anatomie, die Chirurgie und die Lehre von der Franzosenkrankheit. Daher kommt es, daß man da neben den Schriften des Mystikers und Praktikers und Leibarztes des Königs SIGISMUND I., AMATUS LUSITANUS, auch jene der Repräsentanten der neueren Richtung in der Medizin von dem Maße eines JAKOB SYLVIUS, GIOVANNI INGRASSIA und LEONHARD BOTALLO vorfand. Für die Chirurgie mußten da eintreten JOHANNES A VIGO und der ihn bekämpfende BOTALLO, und für die Syphilodologie SEBASTIANUS AQUILANUS mit seinem „de morbo gallico" und zwei gleichartige Werke, deren Autoren leider nicht angeführt werden.

Eine nicht minder reichliche Büchersammlung hinterließ der „phil. et med. doctor" STANISLAUS ROSARIUS, der Bürgermeister der Stadt Krakau war und daselbst im Jahre 1571 starb.[2]) Wie DROSDOWSKIS Bücherei als gewisser Beweis gelten kann für das Interesse, welches

[1]) Advocatialia crac. ab a. 1569 ad a. 1572 (Nr. 502), Fol. 956—959.
[2]) Advocatialia crac. ab a. 1571 ad a. 1572 (Nr. 503), Fol. 876—889.

dem Paracelsus in Polen entgegengebracht wurde, so scheint wieder aus der Sammlung des Rosarius ein ganz anderer Geist, und zwar ein fortschrittlicher Geist zu wehen. Danach zu urteilen, muß angenommen werden, daß Rosarius die Strömungen in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts, welche das medizinische Studium auf neue Wege brachten, genau verfolgte. Es waren dies Zeiten, in welchen die italienischen Ärzte sich daran erinnerten, wieviel die Medizin den Griechen und insbesondere dem Hitpokrates verdankt. Als Folge dessen war ein Neuerwachen des Studiums und ein Kommentieren der griechischen medizinischen Literatur, das zum Naturstudium führte und auf diese Weise den Untergang des von Galen errichteten Gebäudes vorbereitete. Als sichtbarer Ausdruck dieser Vorgänge in der Medizin kann für uns heute die große Anzahl der neuesten Erscheinungen, die so glänzend in der Büchersammlung des Rosarius repräsentiert sind, dienen. Daher kommt es, daß man da den Galen-Kommentar des Scholastikers Alderotti, den Hippokrates-Kommentar von Cornarus, die Schriften der Mediziner-Philologen und Anhänger des Hippokrates, wie Herculanus, Leonhard Fuchs, Hollerius, Fracastorius, die Werke der Praktiker Brassavola, Thaddaeus Dunus, Jason a Pratis usw. neben jenen von Galen-Gegnern, wie Fernel und Argenterius, vorfindet. Nach solch gründlicher Vorbereitung für das Studium der Medizin konnte es Rosarius versuchen, sich die neuesten Errungenschaften anzueignen, die ihm Winter von Andernach, Vesal, Fallopio in der Anatomie und in der Chirurgie Vigo, Vidus und wieder Fallopio und Vesal darboten. — Sehr schwach ist in dieser reichhaltigen Sammlung die polnische medizinische Literatur vertreten, denn außer der „ars sphygmica“ von Struthius und Zimmermanns — hier Tectander genannt — Ausgabe des „morbus gallicus“ findet man da nichts vor.

Rosarius scheint aber die naturwissenschaftlichen Studien als Hilfsstudium zum besseren Verständnis der Medizin nicht vernachlässigt zu haben. Darauf weisen nämlich hin neben den Schriften des Griechen Theophrast und des Römers Plinius die „historia stirpium“ des Leonhard Fuchs, die „historia frumentorum“ des Dodonaeus, Kentmanns „de omni fossilium genere“ und besonders Gessners Schriften, auch die astronomischen Werke des mit dem Krakauer Astronomen Martin von Olkus befreundeten Regiomontanus, des Purbachius, der mit dem Krakauer Arzte und Astronomen Martin Rex aus Zorawica in regem Verkehr stand, und des Johannes de Sacrobosco, dessen „sphaera“ in Krakau im Jahre 1522 erschien. Solch ein intensives Studium der Naturwissenschaften mußte auch das Bedürfnis des philosophischen Studiums in Rosarius erwecken. Dieser Annahme entspricht auch die Tatsache, daß in seiner Büchersammlung eine ganz bedeutende Anzahl von Aristotelischen Werken vorgefunden wurde und zwar kommentiert von den verschiedensten Autoren, wie von den Peripathetikern Alexander von Aphrodioias, Themistius, Eustratius und Athenaeus, von Ammonius, dem Repräsentanten der alexandrinischen Schule des 5. Jahrhunderts, von den Neoplatonikern Simplicius und dem von den Arabern so gut gekannten Johann Philoponus.

Neben diesen gab es da philosophische Werke des DE VIVIS, des Platonikers und Arztes MARSILIUS FICINUS, des Humanisten ERASMUS VON ROTTERDAM und vieler anderer.

Einen ganz anderen und im Vergleiche mit der soeben besprochenen Büchersammlung einen fast armseligen Anblick bietet jene des „lector in medicinis" JOHANN MIACZYNSKI.[1]) Verpflichtet, sich an das Vortragsprogramm der medizinischen Fakultät zu halten, sammelt er in erster Reihe Bücher, die er für die Vorlesungen benötigte. Daher kommt es, daß da neben GALENS Werken jene von DIOSKORIDES, ALEXANDER TRALLIANUS, PAULUS VON AEGINA, wie auch der Araber MESUË DES JÜNGEREN und AVICENNA oder Schriften des JOHANN ACTUARIUS und Hippokratische Ideen verbreitender Ärzte, wie WINTER VON ANDERNACH, JOHANN CORNARUS, HOLLERIUS und dessen Schüler ANNUTIUS FOËSIUS vorgefunden werden. Die die damaligen Grundlagen der Medizin erschütternden Strömungen finden da kaum einen schwachen Ausdruck in der „curandi ratio" und „de humani corporis fabrica" von FUCHS, wie auch in den „observationes anatomicae" von FALLOPIO.

Von polnischen Verfassern oder von Krakauer Erscheinungen wurde auch diesmal wenig vorgefunden, und zwar das „opus ruralium commodorum" von PETRUS DE CRESCENTIIS, „de tuenda bona valetudine" von JOHANN ANTONINUS, dem Leibarzte der Könige SIGISMUND I. und II. und einem Freunde des ERASMUS VON ROTTERDAM, und die „sphaera" des JOANNES DE SACROBOSCO.[2])

Ein anderes Bild! Der Arzt und Doktor der Philosophie SIMON SIMONIS übersiedelte im Jahre 1582 nach Krakau, nachdem er schon zuvor Professor der Philosophie in Genua und Heidelberg und der Medizin in Leipzig war.[3]) Damit ist wahrscheinlich sein für jene Zeiten ganz bedeutender Bücherschatz zu erklären. Doch was findet man da vor? Der gewesene Professor der Philosophie gibt in der Auswahl seiner Bücher in erster Reihe dieser seiner Beschäftigung Ausdruck, wobei Bücher medizinischen Inhalts nur eine nebensächliche Rolle spielen. So gibt es da Repräsentanten der Philosophie der verschiedensten Zeitalter und Schulen, von den ältesten bis zu den zeitgenössischen; denn neben PLATONS und des ARISTOTELES Werken fallen in dieser Sammlung auf die Schriften des Stoikers EPICTET, des Verfechters der Dämonenlehre APULEIUS, des ALBERTUS MAGNUS, THOMAS VON AQUINO, PORPHIRIUS, die Logik des AMMONIUS, Schriften des THEMISTIUS, WILHELM OCCAM, die Logik des DUNS SCOTUS und viele andere, teils mit Originalwerken, teils als Kommentatoren anderer. Unter den letzteren wären hervorzuheben ALEXANDER VON APHRODISIAS — der Repräsentant der peripathetischen Schule in Athen zu Zeiten des SEPTIMIUS SEVERUS — mit seinem Kommentar zum ARISTOTELES, OLIMPIODORUS, AVERROËS,

[1]) Advocatialia crac. ab a. 1578 ad a. 1581 (Nr. 508), Fol. 1374—1377.

[2]) JOANNIS DE SACROBOSCO, Sphaericum opusculum cum lucida et familiari expositione per Matthaeum Schamotuliensem artium mgrum. in studio almae univ. crac. collecta. Cracoviae apud Florianum 1522.

[3]) Advocatia crac. ab a. 1585 ad a. 1586 (Nr. 511), Fol. 898—917. — Vgl. RABL, Gesch. d. Anatomie in Leipzig, Leipzig 1909, S. 27 u. 28.

EUSTRATIUS, THOMAS VON AQUINO und sein Schüler AEGIDIUS, BURLAEUS, der Gegner von OCCAM, der Scholastiker BURIDANUS, CAJETANUS, PETRUS VICTORIUS, STURMIUS, ZIMARIUS, der Krakauer STANISLAUS CARPENTARIUS mit seiner Logik wie auch als Kommentator des ALCIANUS VON PLATO und JOACHIM CAMERARIUS.

Von den wenigen Büchern medizinischen Inhalts wäre hervorzuheben HIPPOKRATES, kommentiert von AGRICOLA und FUCHS, DIOSKORIDES, kommentiert von AMATUS LUSITANUS, das Buch über die Diätetik des ISAAK JUDAEUS, die Bücher von AVICENNA, begleitet von JOHANN BAPTISTA MONTANUS, das um jene Zeit schon ein wenig in Vergessenheit geratene „compendium medicinae" des GILBERTUS ANGLICUS, das Buch „de curandis morbis" von VARIGNANA, wie auch die damals mitunter noch gelesene Anatomie des MONDINO DE LUZZI. Neben diesen Werken, die zu Zeiten des SIMONIUS schon mehr von geschichtlicher Bedeutung waren, besaß er auch neuere Erscheinungen, und zwar jene von BRUNFELS, FALLOPIOS „in Galenum de ossibus", die Chirurgie des PARACELSUS und PARÉ, die Lehre von den Krankheiten des Gehirnes von JASON A PRATIS und das Buch über Hautkrankheiten von HIERONYMUS MERCURIALIS, dessen Schriften auch die Polen GROSCESIUS und SCHELIGIUS herausgaben. Von aktuellen Erscheinungen gab es da die Lehre von den Sirupen von MICHAEL SERVETO, die Werke des PARACELSUS und die „synonima" von MARTIN RULAND. Einer bescheidenen medizinischen Bibliothek entsprach eine bescheidene Anzahl von Büchern naturgeschichtlichen Inhalts, denn außer den Namen von HERMOLAUS BARBARUS, PETRUS DE CRESCENTIIS, HIERONYMUS TRAGUS, KONRAD GESNER, MATTHIOLUS, TAISNER, des Polen JOACHIMUS CURAEUS, eines Schülers von MELANCHTON, die hier nicht immer durch ihre bedeutendsten Schriften vertreten sind, wurde nach dem im Jahre 1602 erfolgten Tode des Dr. SIMONIUS nichts Nennenswertes vorgefunden.

Die Qualität der bei den Krakauer Buchhändlern des 16. Jahrhunderts vorgefundenen Literatur[1]) läßt sich am besten bestimmen durch den Hinweis auf die zeitgenössische italienische Literatur, wie auch auf jene, die im Westen kultiviert wurde, denn — das wollen wir gleich vorausschicken — sie spiegelt fast genau sowohl die eine wie die andere ab. Den damals herrschenden Strömungen Genüge leistend, hatten diese Buchhändler am Lager neben einer großen Anzahl von Exemplaren griechischer, lateinischer und arabischer Originalien auch ihre von bekannten Humanisten besorgten Ausgaben, wie jene von NICOLAUS LEONICENUS, WINTER VON ANDERNACH, LEONHARD FUCHS, JOHANNES LANGE, JOHANN MONTANUS, MERCURIALIS, HOLLERIUS, HEURNIUS und von anderen.

Da auch in Polen die Ärzte immer mehr beschäftigt waren und immer weniger Zeit hatten, sich mit dem intensiveren Studium der

[1]) Advocatialia crac. a. 1547, Fol. 515—528; a. 1551, Fol. 421—437; a. 1580 ad a. 1583, Fol. 109—115, Fol. 117 et 122; ab a. 1585 ad a. 1586, Fol. 807—811, Fol. 877; a. 1602 ad a. 1603, Fol. 1631—1795.

Neben diesen gab es da philosophische Werke des DE VIVIS, des Platonikers und Arztes MARSILIUS FICINUS, des Humanisten ERASMUS VON ROTTERDAM und vieler anderer.

Einen ganz anderen und im Vergleiche mit der soeben besprochenen Büchersammlung einen fast armseligen Anblick bietet jene des „lector in medicinis" JOHANN MIACZYNSKI.[1]) Verpflichtet, sich an das Vortragsprogramm der medizinischen Fakultät zu halten, sammelt er in erster Reihe Bücher, die er für die Vorlesungen benötigte. Daher kommt es, daß da neben GALENS Werken jene von DIOSKORIDES, ALEXANDER TRALLIANUS, PAULUS VON AEGINA, wie auch der Araber MESUË DES JÜNGEREN und AVICENNA oder Schriften des JOHANN ACTUARIUS und Hippokratische Ideen verbreitender Ärzte, wie WINTER VON ANDERNACH, JOHANN CORNARUS, HOLLERIUS und dessen Schüler ANNUTIUS FOËSIUS vorgefunden werden. Die die damaligen Grundlagen der Medizin erschütternden Strömungen finden da kaum einen schwachen Ausdruck in der „curandi ratio" und „de humani corporis fabrica" von FUCHS, wie auch in den „observationes anatomicae" von FALLOPIO.

Von polnischen Verfassern oder von Krakauer Erscheinungen wurde auch diesmal wenig vorgefunden, und zwar das „opus ruralium commodorum" von PETRUS DE CRESCENTIIS, „de tuenda bona valetudine" von JOHANN ANTONINUS, dem Leibarzte der Könige SIGISMUND I. und II. und einem Freunde des ERASMUS VON ROTTERDAM, und die „sphaera" des JOANNES DE SACROBOSCO.[2])

Ein anderes Bild! Der Arzt und Doktor der Philosophie SIMON SIMONIS übersiedelte im Jahre 1582 nach Krakau, nachdem er schon zuvor Professor der Philosophie in Genua und Heidelberg und der Medizin in Leipzig war.[3]) Damit ist wahrscheinlich sein für jene Zeiten ganz bedeutender Bücherschatz zu erklären. Doch was findet man da vor? Der gewesene Professor der Philosophie gibt in der Auswahl seiner Bücher in erster Reihe dieser seiner Beschäftigung Ausdruck, wobei Bücher medizinischen Inhalts nur eine nebensächliche Rolle spielen. So gibt es da Repräsentanten der Philosophie der verschiedensten Zeitalter und Schulen, von den ältesten bis zu den zeitgenössischen; denn neben PLATONS und des ARISTOTELES Werken fallen in dieser Sammlung auf die Schriften des Stoikers EPICTET, des Verfechters der Dämonenlehre APULEIUS, des ALBERTUS MAGNUS, THOMAS VON AQUINO, PORPHIRIUS, die Logik des AMMONIUS, Schriften des THEMISTIUS, WILHELM OCCAM, die Logik des DUNS SCOTUS und viele andere, teils mit Originalwerken, teils als Kommentatoren anderer. Unter den letzteren wären hervorzuheben ALEXANDER VON APHRODISIAS — der Repräsentant der peripathetischen Schule in Athen zu Zeiten des SEPTIMIUS SEVERUS — mit seinem Kommentar zum ARISTOTELES, OLIMPIODORUS, AVERROËS,

[1]) Advocatialia crac. ab a. 1578 ad a. 1581 (Nr. 508), Fol. 1374—1377.

[2]) JOANNIS DE SACROBOSCO, Sphaericum opusculum cum lucida et familiari expositione per Matthaeum Schamotuliensem artium mgrum. in studio almae univ. crac. collecta. Cracoviae apud Florianum 1522.

[3]) Advocatia crac. ab a. 1585 ad a. 1586 (Nr. 511), Fol. 898—917. — Vgl. RABL, Gesch. d. Anatomie in Leipzig, Leipzig 1909, S. 27 u. 28.

EUSTRATIUS, THOMAS VON AQUINO und sein Schüler AEGIDIUS, BURLAEUS, der Gegner von OCCAM, der Scholastiker BURIDANUS, CAJETANUS, PETRUS VICTORIUS, STURMIUS, ZIMARIUS, der Krakauer STANISLAUS CARPENTARIUS mit seiner Logik wie auch als Kommentator des ALCIANUS VON PLATO und JOACHIM CAMERARIUS.

Von den wenigen Büchern medizinischen Inhalts wäre hervorzuheben HIPPOKRATES, kommentiert von AGRICOLA und FUCHS, DIOSKORIDES, kommentiert von AMATUS LUSITANUS, das Buch über die Diätetik des ISAAK JUDAEUS, die Bücher von AVICENNA, begleitet von JOHANN BAPTISTA MONTANUS, das um jene Zeit schon ein wenig in Vergessenheit geratene „compendium medicinae“ des GILBERTUS ANGLICUS, das Buch „de curandis morbis“ von VARIGNANA, wie auch die damals mitunter noch gelesene Anatomie des MONDINO DE LUZZI. Neben diesen Werken, die zu Zeiten des SIMONIUS schon mehr von geschichtlicher Bedeutung waren, besaß er auch neuere Erscheinungen, und zwar jene von BRUNFELS, FALLOPIOS „in Galenum de ossibus“, die Chirurgie des PARACELSUS und PARÉ, die Lehre von den Krankheiten des Gehirnes von JASON A PRATIS und das Buch über Hautkrankheiten von HIERONYMUS MERCURIALIS, dessen Schriften auch die Polen GROSCESIUS und SCHELIGIUS herausgaben. Von aktuellen Erscheinungen gab es da die Lehre von den Sirupen von MICHAEL SERVETO, die Werke des PARACELSUS und die „synonima“ von MARTIN RULAND. Einer bescheidenen medizinischen Bibliothek entsprach eine bescheidene Anzahl von Büchern naturgeschichtlichen Inhalts, denn außer den Namen von HERMOLAUS BARBARUS, PETRUS DE CRESCENTIIS, HIERONYMUS TRAGUS, KONRAD GESNER, MATTHIOLUS, TAISNER, des Polen JOACHIMUS CURAEUS, eines Schülers von MELANCHTON, die hier nicht immer durch ihre bedeutendsten Schriften vertreten sind, wurde nach dem im Jahre 1602 erfolgten Tode des Dr. SIMONIUS nichts Nennenswertes vorgefunden.

Die Qualität der bei den Krakauer Buchhändlern des 16. Jahrhunderts vorgefundenen Literatur[1]) läßt sich am besten bestimmen durch den Hinweis auf die zeitgenössische italienische Literatur, wie auch auf jene, die im Westen kultiviert wurde, denn — das wollen wir gleich vorausschicken — sie spiegelt fast genau sowohl die eine wie die andere ab. Den damals herrschenden Strömungen Genüge leistend, hatten diese Buchhändler am Lager neben einer großen Anzahl von Exemplaren griechischer, lateinischer und arabischer Originalien auch ihre von bekannten Humanisten besorgten Ausgaben, wie jene von NICOLAUS LEONICENUS, WINTER VON ANDERNACH, LEONHARD FUCHS, JOHANNES LANGE, JOHANN MONTANUS, MERCURIALIS, HOLLERIUS, HEURNIUS und von anderen.

Da auch in Polen die Ärzte immer mehr beschäftigt waren und immer weniger Zeit hatten, sich mit dem intensiveren Studium der

[1]) Advocatialia crac. a. 1547, Fol. 515—528; a. 1551, Fol. 421—437; a. 1580 ad a. 1583, Fol. 109—115, Fol. 117 et 122; ab a. 1585 ad a. 1586, Fol. 807—811, Fol. 877; a. 1602 ad a. 1603, Fol. 1631—1795.

Literatur abzugeben, über die Tagesfragen aber doch genau informiert sein mußten, griffen sie auch da zu den verschiedenen Auszügen, die in der Form der „epistolae medicinales", „enarrationes", „consilia" und „consultationes" ihnen von den Buchhändlern dargeboten wurden. Daher kommt es, daß beim Inventarisieren der Krakauer Bücherläden aus dieser Literatur unter anderem folgendes vorgefunden wurde: die „epistolae medicinales" von JOHANNES LANGE, AUGENIUS und MUNDELLA, die „consilia" von SOLENANDER und TRINCAVELLA, die „consilia", „observationes" und „enarrationes" von VALERIOLA, die praktischen Winke eines ALESSANDRO MASSARIA und HEURNIUS, die Beobachtungen der Niederländer DODONAEUS und FOREEST und die Erzählungen über Wunder in der Natur und den Aberglauben von LUDWIG LEMNIUS. Da wären noch zu erwähnen das Handbuch des CLEMENTINUS, der in seinen „lucubrationes" verhältnismäßig früh die Uroskopie bekämpfte, ANTONIUS DONATUS, HORATIUS AUGENIUS mit seiner „ratio curandi per sanguinis missionem", das Handbuch der inneren Krankheiten von SYLVIUS und jenes über allgemeine Therapie von JOHANN RIOLANUS, dem Verfechter des Galenischen Systems und der Hippokratischen Therapie und dem Gegner des PARACELSUS, wie auch JOHANNES HEURNIUS, der Berater der jungen Mediziner, dessen Erfahrungen aus der Praxis hier ebenfalls dargeboten werden.

Über die Semiotik und Prognostik belehren neben anderen die bereits erwähnten Clementinischen „lucubrationes", das Buch „de praesagienda vita et morte aegrotantium" von PROSPER ALPINUS, wie auch die bereits angeführten „epistolae" des JOHANNES LANGE, der den zu weitgehenden Schlüssen, die man aus der Uroskopie ziehen wollte, entgegentrat. Die Schriften der eminentesten Vertreter dieses Kampfes gegen den Arabismus, wie jene von BRUNO SEIDL und PETER FOREEST haben die Krakauer Buchhändler nicht am Lager. Dagegen hat dieser Kampf bei ihnen einen Ausdruck gefunden in der therapeutischen Literatur, und zwar in der Lehre über das Kochen der Säfte, und erreichte den Höhepunkt in den Diskussionen zum Thema über die Prädilektionsstelle für den Aderlaß. Daß sich aber die Krakauer Ärzte auch für diese Frage interessierten, kann als Beweis dienen die einschlägige Literatur, die beim Inventarisieren der Bücherläden vorgefunden wurde. Die erste Kategorie dieser Literatur ist hier durch die Schriften eines MICHAEL SERVET repräsentiert, während der anderen — in Ermangelung der Schriften von BRISSOT — jene von BENEDICTUS VICTORINUS, von ANTONIUS DONATUS, dem Gegner BRISSOTS, die „epistolae medicinales" von KONRAD GESSNER, die bereits erwähnte Schrift über den Aderlaß von AUGENIUS, das Buch „de medicina veteri et nova" von WINTER VON ANDERNACH, die „disputatio de putredine" von THOMAS ERASTUS, die gesammelten Werke von TRINCAVELLA, die „controversiae" von SILVATICUS, „de ratione curandi" von THADDAEUS DUNUS, die Lehre vom Aderlaß von BOTALLO, die „paradoxa" des JOUBERT und andere entsprachen.

Das größte und zugleich bleibende Verdienst der Ärzte des 16. Jahrhunderts bilden ihre anatomischen Untersuchungen, weil diese auf die

diesbezüglichen Fehler bei GALEN die Aufmerksamkeit lenkten und so mit dazu beitrugen, um das von ihm errichtete Gebäude, welches bis jetzt unerschütterlich schien, wankend zu machen. Von diesen Forschern findet man bei den Krakauern Buchhändlern die Vorläufer VESALs nur schwach vertreten, denn außer der Anatomie des MONDINO findet man nur noch das Buch „de dissectione partium corporis humani" von CAROLUS STEPHANUS und die „institutiones anatomicae" von WINTER VON ANDERNACH. Von VESALS Anatomie gibt es da nur einige Exemplare, neben dieser aber die „apologia pro Vesalo" von HENERUS und von GABRIEL CUNEUS „apologiae Franc. Putei pro Galeni anatome examen" als Ausdruck des Kampfes, den VESAL und seine Anhänger im Interesse der Wahrheit auszufechten gezwungen waren. Als Zeitgenossen des VESAL werden da angeführt: FALLOPIO, REALDO COLOMBO, ARANZIO, SALOMON ALBERTI und von den etwas späteren MARCUS ANTONIUS ULMUS, CASPAR BAUHIN und andere.

Das anatomische Studium, früher als Zweck in sich selbst betrachtet, hörte es auf zu sein, sobald genauere Kenntnisse über den Bau des menschlichen Körpers errungen wurden, sondern wurde langsam zum Mittel, welches nur das weitere Studium der wissenschaftlichen Medizin ermöglichen sollte. Am frühesten waren die Vorteile dieses Studiums im Gebiete der Chirurgie und der chirurgischen Literatur zu bemerken, von welcher leider im Krakauer Buchhandel dem Anscheine nach nur wenig dargeboten wurde. Von diesem wenigen wären zu erwähnen die einschlägigen Schriften der Italiener FALLOPPIO, CASPAR TALIACOTIUS, FABRICIUS AB AQUAPENDENTE, CARCANO LEONE, der Franzosen TAGAULTIUS, PARÉ, des Spaniers ARCAEUS und der Deutschen WÜRTZ und WILHELM FABRICIUS.

Viel geringer als der Vorrat in der chirurgischen Literatur war in den Krakauer Buchhändlerläden jener, der auf die Frauen-, Kinder- und besonders auf die Augenkrankheiten Bezug hatte. Denn wenn von den beiden ersten Disziplinen hier und da doch noch etwas zu haben wäre, so findet man aus der damals wohl noch sehr armseligen, die Augenheilkunde betreffenden Literatur kein einziges Exemplar vor.

Dem Interesse, welches sich für die Lehre von der Lues kundgab, gab man Ausdruck, indem man folgende Schriften über diese Krankheit vorrätig hatte: Von FRACASTORIUS „de contagione et contagiosis morbis" und „de morbo gallico", „de medicina veteri et nova" von WINTER VON ANDERNACH, die „epistolae medicinales" von JOHANNES LANGE, das Traktat über die Lustseuche von PARACELSUS, „de morbo gallico" von NICOLAUS MASSA, „luis novae in Moravia exortae descriptio" von THOMAS JORDANUS, „lues venerea" von HERCULES SAXONIA und noch manches andere.

Etwas reichhaltiger, als den Vorrat an Büchern betreffend die Lustseuche, finden wir jenen über die Pest, wenn wir nur folgende, von anderen Gebieten der Medizin her bekannte Namen, die mit ihren Schriften hier vertreten sind, aufzählen: WINTER VON ANDERNACH mit der soeben erwähnten „de medicina veteri et nova", PARACELSUS,

JULIUS PALMARIUS mit einigen Exemplaren „de morbis contagiosis", der Anatom und Chirurg VIDUS VIDIUS mit dem Buche „de febribus", MANARDUS mit seinen „epistolae', das Buch „de febris pestilentis cognitione et curatione" von REALDO COLOMBO, „de peste" von ODDUS DE ODDIS und von PARÉ, „de bubonis curatione" von JOHANN BAPTIST GEMMA, dem in Krakau im Jahre 1608 verstorbenen Leibarzte des Königs SIGISMUND III. und die „synopsis de peste" von HIERONYMUS DONZELLINUS.

Einer Erwähnung verdient noch die Stellung der Buchhändler gegenüber dem Auftreten des PARACELSUS. Dem Ansehen, das dieser Arzt genoß, gab man in Krakau Ausdruck, indem schon ziemlich früh, denn schon im Jahre 1569, eine Krakauer Ausgabe seiner Schrift „de praeparationibus" veranstaltet wurde, wie auch durch die besonders große Anzahl seiner Werke und durch die sehr reichhaltige, seine Theorien betreffende Literatur, die jederzeit im Buchhandel vorzufinden war. Es gab da neben den Schriften seiner Anhänger, wie die „idea medicinae philosophiae" von PETER SEVERIN, das „Kreuterbuch" von CARRICHTER, die „practica", „de phlebotomia", „de balneis", „loci communes", „de dente aureo", die „synonima" und endlich die „centuriae completae" von RULAND, GERHARD DORNS „clavis totius philosophiae chymisticae", „fasciculus paracelsicae medicinae" und das „artificium chymisticum", die „responsio" des Franzosen QUERCETANUS, Schriften der Antiparacelsisten, wie des unversöhnlichen THOMAS ERASTUS mit seinen „disputatio de putredine", „contra Theophrastum", „de occultis pharmacorum potestatibus", „de nova medicina Paracelsi" und der „responsio ad scriptum Mercenarii", des DESSENIUS „medicinae veteris . . . defensio", des ANDREAS LIBAVIUS, von dessen zahlreichen Schriften hier zu erwähnen sind „de veteri medicina", die „controversiae", die „neoparacelsica", die „epistolae chymicae" und die „chymia", und des Franzosen RIOLANUS, dessen „compendium", „generalis methodus medendi" und „in Fernelium" hier genannt sein sollen. Auch das dritte Lager, das zwischen diesen beiden sich aufs schärfste bekämpfenden eine vermittelnde Rolle einnahm, fand da seine Vertreter, unter denen wir wieder WINTER VON ANDERNACH mit der schon oft genannten „de medicina veteri et nova" nennen.

Es fällt nicht schwer, aus den hier besprochenen ärztlichen Büchersammlungen die Überzeugung zu gewinnen, daß ihre Besitzer den verschiedensten medizinischen Schulen huldigten und als ein Echo dieser Tatsache können die Krakauer Buchhändler angesehen werden und dies sogar so weit, daß bei diesen letzteren, ähnlich wie bei den ersteren, von Werken polnischer Schriftsteller oder von polnischen Erscheinungen kaum nur einiges zu finden war. Eine Ausnahme von dieser Regel bilden die Krakauer Verlagsbuchhandlungen oder Druckereien, in welchen von diesen literarischen Erscheinungen ein größerer Vorrat vorzufinden war. Bestimmte Schlüsse daraus zu ziehen, wäre vielleicht trügerisch, doch könnten solche mit einem gewissen Anspruche auf Wahrscheinlichkeit gemacht werden, wenn der vorgefundene Vorrat mit jenem aus dem ärztlichen Besitze verglichen wird. Daß dieser Vergleich sehr zu-

ungunsten der polnischen Publikationen ausfällt, liegt nach dem Vorausgesagten auf der Hand.

Von Krakauer Erscheinungen, die von der UNGLERschen Druckerei stammen, wurde hier vorgefunden das „opus ruralium commodorum“ von PETRUS DE CRESCENTIIS in polnischer Übersetzung, das „regimen contra saevam pestem“ von MATHIAS A MIECHOV, „de praeservatione a peste“, das „centiloquium de medicis et infirmis“ und das „enchiridion medicinae pro tyrunculis“ von SIMON A LOWICZ, „de herbarum virtutibus“ von AEMILIUS MACER, ein polnisches Werk gegen die Pest von ANDREAS A COBYLINO und „de regimine a peste“ von JACOBUS FERDINANDUS BARIENSIS. Von anderen Druckereien stammen kaum einige Schriften, und zwar die „pestilentiae curatio“ von dem königlichen Leibarzte JOHANNES BENEDICTI SOLFA, der „elenchus de conceptione“ von STANISLAUS A LOWICZ, die „bonae valetudinis conservandae rationes“ von HELIUS EOBANUS HESSIUS, die „ars sphygmica“ von STRUTHIUS, „de sensibus“ von JOACHIM CUREUS, „in iatromastigos“ von FRANZ TIDICAEUS und „de bubonis curatione“ von GEMMA. Es sind somit meistens Erscheinungen aus der Literatur über die Pest und in so bescheidener Anzahl, daß wir vielleicht nicht fehlgehen werden, wenn wir daraus schließen, daß das bescheidene Angebot polnischer Publikationen wahrscheinlich die Folge einer ebenso bescheidenen Nachfrage war.

Erwiderung auf die Bemerkungen von Vangensten, Fonahn und Hopstock zu meinem Artikel „Leonardo da Vincis Verhältnis zur Anatomie und Physiologie der Kreislauforgane“.[1])

Von

HEINRICH BORUTTAU.

Die Herren Verfasser der Bemerkungen „zu HEINRICH BORUTTAUS Artikel «LEONARDO DA VINCIS Verhältnis zur Anatomie und Physiologie der Kreislauforgane»“ erklären, daß sie „auf den medizinischen Inhalt meines Artikels, meine Deutungen und Schlüsse nicht eingehen wollen, weil noch nicht das ganze hierzu nötige Material vorliege“. Sie erwähnen ausdrücklich, daß mein Artikel im letzten Novemberheft des „Archivs für Geschichte der Medizin“ erschienen sei, während „Quaderni d'Anatomia II“ bereits am 2. September 1912 vorgelegen habe. Sie geben ihre Lesarten der von mir auf Grund der ROUVEYREschen Ausgabe zitierten Stellen unter Hervorhebung aller einzelnen Worte, in denen sie anders gelesen haben als ich, und ziehen aus dieser Vergleichung den Schluß, daß nicht nur die ROUVEYREsche Ausgabe für wissenschaftliche Zwecke unbrauchbar sei, sondern daß auch dort, wo die Mängel dieser Ausgabe es nicht entschuldigten, ich durchweg falsch

---

[1]) Dieses Archiv, Bd. VI, Heft 5, S. 397 ff.

oder ungenau gelesen habe, dementsprechend meine Zitate ohne Ausnahme unzuverlässig seien, — endlich, daß ich mitunter auch auf Grund meiner eigenen Lesarten ganz seltsame Übersetzungen gebe.

Hierzu habe ich folgendes zu erwidern. Der Inhalt meines Aufsatzes ist in einer Sitzung der Berliner Gesellschaft für Geschichte der Naturwissenschaften und Medizin am 5. Juli 1912 vorgetragen und das Manuskript Anfang August in Herrn Geheimrat SUDHOFFS Händen gewesen, der wegen Materialüberflusses es erst im Novemberheft zum Abdruck hat bringen können. Meine Untersuchungen sind also zu einer Zeit erfolgt, wo „Quaderni d'Anatomia II" noch nicht vorlagen und ich nur die ROUVEYREsche Ausgabe habe benutzen können.

Ich habe mich an der Hand beider Ausgaben davon überzeugt, daß in der weitaus überwiegenden Anzahl der Fälle an der Richtigkeit der Lesarten, die in den „Quaderni d'Anatomia" gegeben sind, und an der Unrichtigkeit der meinigen gar nicht gezweifelt werden kann. Textkritisch hätten mir also die Herren Verfasser eine Anzahl von Ungenauigkeiten nachgewiesen. Textkritik, so sehr sie rein als solche dem Philologen wertvoll und von höchstem Interesse sein mag, kann für die historische Forschung im allgemeinen und die medizin-historische im besonderen indessen nur ein Hilfsmittel sein, den richtigen Sachverhalt zu erfahren. Falsche Lesungen und bei fremdsprachlichem Text demzufolge unrichtige Übersetzungen bringen dementsprechend die Gefahr einer Entstellung der Tatsachen mit sich. Im vorliegenden Falle kann ich mit gutem Gewissen folgendes behaupten und bitte jeden Interessenten, den Versuch zu machen: Man setze statt meiner Zitierungen die entsprechenden Stellen nach der italienischen Lesung und der deutschen Übersetzung, die in „Quaderni d'Anatomia" gegeben ist, in meine Arbeit ein und man wird an meiner Besprechung und Deutung der LEONARDOschen Bilder und Notizen auch nicht ein Wort zu ändern oder zu streichen brauchen! Die Mehrzahl der inkorrekten Lesungen betrifft ja einzelne Worte, die an dem Zusammenhang nichts ändern; aber, auch wo ich ganz offen zugebe, mich gründlich verlesen bzw. recht ungenau übersetzt zu haben, ändert dies an meiner Beurteilung des Verhältnisses LEONARDOS zur Anatomie und Physiologie des Kreislaufes nicht das mindeste.

So bei der Stelle, deren Überschrift ich „Disserrare" statt „del serrare" gelesen habe: unter dieser Überschrift ist vom Schluß *und* der Öffnung der Atrioventrikularklappen die Rede. Ob das eine oder das andere in der Überschrift steht, ist für die Beurteilung der Richtigkeit der Darstellung LEONARDOS vom Mechanismus des Klappenapparates durchaus gleichgültig. Ja durch die richtigen Lesarten der Quaderni, fol. 11^r, Absatz I, wird gerade aufs unwiderleglichste nachgewiesen, daß LEONARDO trotz richtiger Abbildung der Klappen und richtiger Anschauung ihres Mechanismus den Blutkreislauf nicht erkannt hat, sondern in der galenischen Vorstellung einer hin- und hergehenden, mit Ebbe und Flut zu vergleichenden Bewegung des Blutes stecken geblieben ist.

Wenn ich bemerkt habe, daß ich in die völlige Verurteilung der ROUVEYREschen Ausgabe nicht durchaus einstimmen kann, so hat mir

gewiß nichts ferner gelegen, als etwa die Ausgabe der „Quaderni“ überflüssig erklären oder auch nur irgendwie herabsetzen zu wollen. Im Gegenteil, wie die gesamte Fachkritik kann auch ich nur meine Bewunderung aussprechen für diese großartige Unternehmung, die meisterhafte Ausführung der Reproduktionen, die aufs gewissenhafteste wohl fehlerlos durchgeführte Textlesung und die auf die Übersetzungen gewendete Mühewaltung. Indessen frei von Mängeln ist kein Menschenwerk, und so kann ich angesichts der von den Herren Verfassern der Bemerkungen gegen mich erhobenen Vorwürfe doch nicht umhin, auf einige Stellen hinzuweisen, die mir bei Durchsicht von Band II der Quaderni aufgefallen sind.

Kaum von Belang für die Benutzung durch den medizingeschichtlichen Forscher dürften einige Versehen bei der Übersetzung sein: so daß Quaderni, S. 42, III, 8 „le lagrime veng*a*no dal core e non dal cervello“ deutsch übersetzt worden ist: „lasset die Tränen vom Herzen und nicht vom Gehirn kommen“, obwohl sonst die Endung -ano als Indikativ richtig erkannt und übersetzt worden ist, z. B. S. 41, I, 14, vengano, movano, 18, si convertano u. a. m. Da mir die Herren Verfasser der Bemerkungen aber Inkonsequenz der Lesung vorgeworfen haben, glaube ich zu diesem Hinweis berechtigt zu sein, ebenso, daß S. 11, I, 4, „del sanghue“ unrichtigerweise übersetzt ist mit „the blood, das Blut“, — während hinwiederum S. 12, VII, „ventrichulo desstro, cholatorio del chore, ventrichulo sinistro“ deutsch übersetzt ist mit „*der* rechte Ventrikel, *das* Sieb des Herzens, *der* linke Ventrikel“, wogegen englisch der Artikel wie im italienischen Original weggelassen ist. Aber das sind Kleinigkeiten, und ich habe mir darum auch nicht die Zeit genommen, die nicht mit Herz und Kreislauf sich beschäftigenden Abschnitte von Band II und den Band I der Quaderni auf Übersetzungsversehen näher anzusehen.

Aber wie mir scheint, sollten die Quaderni eine Ausgabe des Bildermateriales und Textes von Leonardo da Vincis anatomischer Hinterlassenschaft, nebst Übersetzung in zwei Sprachen bilden, bei welcher eine *Kommentierung* und damit ein Vorgreifen der Facharbeit der Anatomen, Physiologen und Medizinhistoriker nicht beabsichtigt war?! Nun, hier und da haben die hochgeschätzten Herren Verfasser doch der Rolle des Erklärers etwas vorgegriffen, und gerade hier sind ihnen einige Irrtümer unterlaufen, die zwar leicht zu erkennen sind, aber doch sicher im Interesse des Werkes und seiner Benutzer lieber vermieden worden wären!

So vor allem Quaderni, S. 5 resp. Fol. 2 verso, „de' nomi delle vene del chuore“, was sinngemäß übersetzt ist mit „Über die Namen der *Gefäße* des Herzens“ — noch wortgetreuer wäre vielleicht „*Adern*“ gewesen. Hier nennt Leonardo in Absatz II und III die vena chyli (was die Verfasser ganz unnötigerweise durch das moderne „vena cava“ wiedergeben) und die „Pforte der Lunge“ oder „vena arteriale“ — die φλὲψ ἀρτηριώδης oder vena arteriosa Galens, heutzutage arteria pulmonalis, und setzt zu: „e cqueste son nel ventricholo desstro“. Soweit wäre ja alles klar und richtig. Nun steht aber bei Leonardo weiter

(Absatz VI der Quaderni): „Ventrichulo desstro à due orifiti, l'uno nella *vena aorto:* apransi di dentro in fori — l'altro orifitio è nell' arteria venale e va dal core al polmone" usw. Hier finde ich zu meinem nicht geringen Erstaunen in der Übersetzung: „der rechte Ventrikel hat zwei Öffnungen, die eine in der Vena aorto (= *arterialis*)" usw. Wie in aller Welt, wenn sie je die galenische Terminologie der großen Gefäße des Herzens kennen gelernt haben, kommen die Verfasser dazu, Leonardos „vena aorta" mit vena arterialis, der antiken Bezeichnung für die Lungenarterie, zu erklären?! Nirgends in der ganzen Literatur von Hippokrates bis Vesal findet sich die geringste Grundlage für diese Erklärung. Als „*Vena*", d. h. Ader, und zwar als größte Vene finden wir vielmehr die Stammutter des Arteriensystems, die Aorta schon bei Aristoteles bezeichnet, der sie bei den höheren Tieren aus einem „dritten Ventrikel" entspringen läßt,[1]) und diese gelegentliche Bezeichnungsweise geht durch bis zu Mundinus (Raimondo de' Luzzi) und seinen Kommentatoren: So steht in dem Kommentar des Berengar von Carpi zur Anatomie des Mundinus, die 1521 in Bologna bei Hieron. de Benedictis gedruckt ist, auf fol. 352 verso für jedermann deutlich zu lesen: „De anatomia venae ahortae" und darunter: „Primo incipiendo ab anatomia arteriae (sic) ahortae. Monstratum nam est superius a ventriculo sinistro (NB) cordis exire venam (sic) magnam ahortam ab Aristotele dictam primo de historia caput VII; qui dicit sinum medium esse adnexum huic venae ahortae. Tamen supra monstratum est istam venam ahortam esse adnexam ventri sinistro (secundum medicos) et secundum veritatem. Istam arteriam (sic) teste Zerbo Galenus vocabat vas maximum, et Mundinus vocat arteriam ahorti." So zu lesen mehrere Jahre nach dem Tode Leonardos, für den übrigens die Anatomie des Mundinus eine hauptsächlich benutzte Quelle galenischer Weisheit gewesen sein dürfte.[2]) Daß also die „vena aorto" Leonardos nur die *Arteria* Aorta sein kann, darüber lassen die nächsten Paragraphen Berengar von Carpis gar keinen Zweifel: Fol. 353 verso lautet die Überschrift: „De Anatomia Arteriae venosae sive venalis" und noch weiter Fol. 355 verso: „De Anatomia venae arterialis", und in beiden Fällen entspricht der angezogene und kommentierte Text des Mundinus so gut wie wörtlich den italienischen Notizen Leonardos. Denn es heißt bei diesem (Quaderni, S. 5, Abs. VI, Zeile 12) nach Erwähnung der „vena aorto" gleich weiter: „L'altro orifitio è nell' arteria venale, e va dal core al polmone, e à una sola tonicha, e dimandasi (per chonto del sanghue sottile) arteria, e per la vena scienpia è decta venale." D. h. also am gleichen Ventrikel mit der „vena aorto" wird

---

[1]) Aristotelis Historia animalium *Γ*, 3, 513a, ed. Dittmeyer (Leipzig, Teubner, 1907) heißt es S. 77: *ἔχει δὲ τοῦτον τὸν τρόπον ἡ τῶν φλεβῶν φύσις· δύο φλέβες* (sic!) *εἰσὶν ἐν τῷ θώρακι κατὰ τὴν ῥάχιν ἐντός, ἔστι δὲ κειμένη αὐτῶν ἡ μὲν μείζων ἐν τοῖς ἔμπροσθεν, ἡ δ᾽ ἐλάττων ὄπισθεν ταύτης, καὶ ἡ μὲν μείζων ἐν τοῖς δεξιοῖς μᾶλλον, ἡ δ᾽ ἐλάττων ἐν τοῖς ἀριστεροῖς, ἣν καλοῦσι τινες ἀορτὴν* (sic!) *ἐκ τοῦ τεθεᾶσθαι καὶ ἐν τοῖς τεθνεῶσι τὸ νευρῶδες αὐτῆς μόριον. αὗται δ᾽ ἔχουσι τὰς ἀρχὰς ἀπὸ τῆς καρδίας* usw.

[2]) Ich werde darüber gelegentlich ausführlicher berichten.

die arteria venalis oder venosa, die *ἀρτηρία φλεβώδης* GALENS, die heutige Lungenvene, genannt und richtig charakterisiert. Ohne Zweifel hat also, wie ich es in meiner Arbeit auch erklärt habe, LEONARDO die Ventrikel verwechselt und „rechter“ statt „linker“ geschrieben, wie auch an mehreren anderen Stellen, wo die Herren Verfasser es aber gemerkt und sogar in die Textlesung *hineinkorrigiert* haben, so Quaderni, S. 22, VI, 1 und S. 39, VI, 30. Daß es sich hierbei, wie die Herren Verfasser in einer Fußnote zur deutschen Übersetzung ausdrücken, immer um einen lapsus calami (zu deutsch: einen Schreibfehler) gehandelt hat, hat bei denjenigen Stellen, wo unmittelbar zuvor der eine Ventrikel genannt war und gleich darauf fälschlich wieder derselbe genannt wird, ja immerhin eine gewisse Wahrscheinlichkeit; immerhin fällt die Häufigkeit gerade dieses Irrtumes auf und mag doch wohl bei dem in Spiegelschrift schreibenden Linkshänder (oder Ambidexter?) LEONARDO DA VINCI auf eine gewisse Neigung, rechts und links zu verwechseln, zurückzuführen sein. Nach der Deutung der Herren Verfasser „vena aorto gleich vena arterialis“ indessen würde LEONARDO an dieser Stelle Lungenarterie und Lungenvene haben beide aus dem rechten Herzen hervorgehen lassen, und dieser Irrtum ist gerade an dieser Stelle, der sichtlich GALEN resp. MUNDINUS zugrunde liegt, ausgeschlossen.

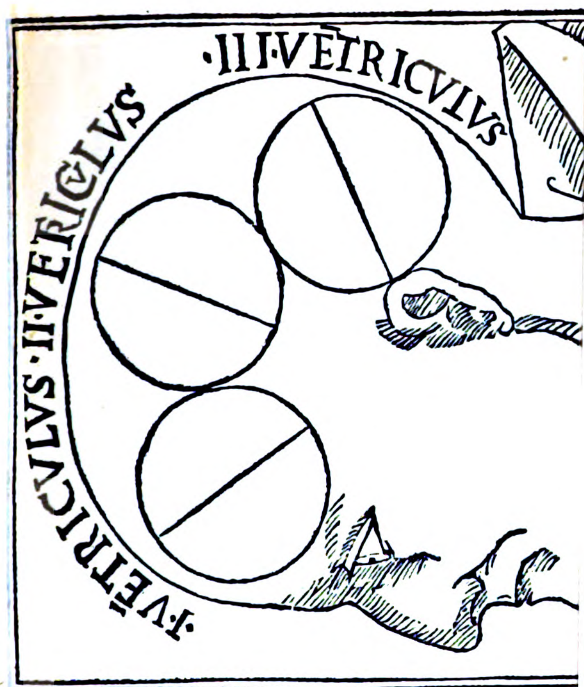
Die Herren Verfasser haben ihrer Ausgabe ein dreisprachiges kurzes Inhaltsverzeichnis der Blätter (breve indice, brief table of contents) beigefügt, in welchem Umschreibung und Deutung des Textes allerdings nicht zu vermeiden war. Aber es durfte der Arbeit der Fachmediziner hier wohl nicht vorgegriffen werden. Ob die Deutung des Absatz 15 von Fol. 1 recto auf verkalkte käsige Herde kleiner Bronchien wirklich so zweifellos ist, darauf soll hier, wo es wesentlich auf die Beziehungen zur Blutbewegung ankommt, nicht eingegangen werden. Aber wenn für Fol. 4 verso im deutschen und englischen Inhaltsverzeichnis der Ausdruck „Erfrischen (engl. refreshed) des Blutes in den Lungengefäßen“ schon nicht ganz unverfänglich ist, so ist der Satz im italienischen Indice „il sangue *si rinnuova* nei vasi polmonari“ direkt *falsch*. Von „Erneuerung“ des Blutes in den Lungengefäßen findet sich bei LEONARDO nirgends ein Wort. Diese Erneuerung des in den peripherischen Organen verbrauchten Blutes, also die Bildung immer neuen Blutes aus den Bestandteilen der Nahrung, besorgt nach ihm die Leber (siehe Fol. 17 verso, Abs. VI und VII der Quaderni!); die Lunge dient der *Abkühlung* (rinfrescare LEONARDO; wieweit bei diesem Begriffe der Alten eine Aufnahme von Bestandteilen der Luft vorausgeahnt ist, ist mindestens zweifelhaft; siehe meinen „Versuch einer kritischen Geschichte der Atmungstheorien“ in SUDHOFFS Archiv, 1908) *des im Herzen* durch die Bewegung (oder die eingepflanzte Wärme) *erhitzten Blutes* durch die eingeatmete Luft.

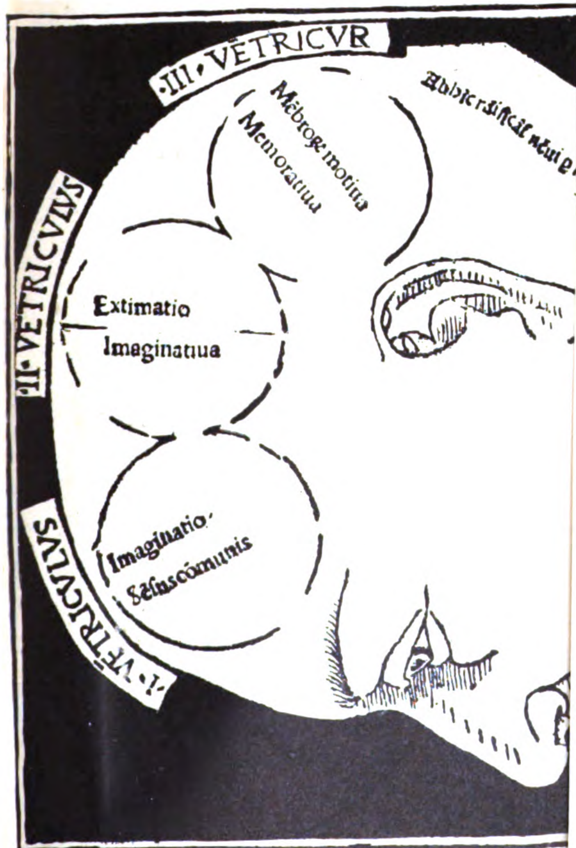
Alles dies ist durchaus galenisch. Daß letzteres der durchgehende Charakter von LEONARDOS Notizen ist, hat der uns zu früh entrissene PAGEL kurz vor seinem Hingang in seiner Rezension des ersten Bandes der Quaderni mit Recht betont. Daß LEONARDO den Kreislauf des

Blutes nicht erkannt hat, hat neuerdings auch BOTTAZZI[1]) behauptet, wenn auch ohne nähere Begründung durch den Text der Notizen; zu der gleichen Überzeugung ist auch BRODERSEN[2]) hauptsächlich auf Grund sorgfältiger Betrachtung der Abbildungen gelangt. LEONARDOs Unkenntnis vom Kreislauf und durchaus galenischen Standpunkt hinsichtlich der Blutbewegung auf Grund seiner Notizen zuerst sicher festgestellt zu haben, dieses Verdienst beanspruche ich aufs entschiedenste für meine Arbeit, und daß trotz vieler recht bedauerlicher Irrtümer ich in zur Erreichung jenes Zieles durchaus hinlänglichem Maße LEONARDO habe lesen können, wie auch daß (bei aller zukünftiger Bevorzugung der Quaderni) die ROUVEYREsche Ausgabe dazu ausreichen konnte, das wird hoffentlich kein einziger wirklich unparteiischer Leser in Abrede stellen können!

[1]) LEONARDO DA VINCI, Conferenze fiorentine; MILANO, TREVES 1900, S. 209.
[2]) Festschrift der med.-nat. Gesellschaft, Münster 1912, S. 235.

Druck von Metzger & Wittig in Leipzig.





Walther Sudhoff

2

—

B
a
g
sc
n
B
h
A
E
le
Q
h
k

—

Archiv für Geschichte der Medizin

Band VII Dezember 1913 Heft 4

Eine Verteidigung der Heilkunde aus den Zeiten der „Mönchsmedizin".

Von

KARL SUDHOFF.

Bei der Durcharbeitung der gesamten erhaltenen Handschriftenmassen medizinischen Inhalts in lateinischer Sprache, die vor dem Jahre 1100 geschrieben sind, bin ich in dem bekannten Bamberger ***Codex. L. III. 8***[1]) auf eine halb selbständige Ausarbeitung eines ärztlichen Klerikers gestoßen, die ich aus der handschriftlichen Überlieferung herausheben möchte.

Die Handschrift ist im 9. Jahrhundert in Deutschland geschrieben und war zu Ende des 10. Jahrhunderts im Besitze des wissensdurstigen und auf seine klassische Bildung stolzen Kaisers OTTO III., aus dessen Nachlaß sie durch HEINRICH II. an das Bamberger Kapitel[2]) geschenkt wurde. In OTTOS Hände war sie vielleicht durch seinen angeblichen Erzieher, den Kalabresen JOHANNES (PHILAGATHOS), Bischof von Placentia, gelangt, der sie an diesem seinem Bischofsitze mit anderen Handschriften aufgefunden haben soll, wie eine Notiz auf Bl. 42v des Kodex zu besagen scheint.[3])

Die Handschrift enthält, außer einigen kleinen vorangestellten Stücken, die „Libri V Curationum", welche sich als CAELIUS-Exzerpte ausgeben (Bl. 35v), tatsächlich aber Auszüge aus der größeren „Medicina Plinii" darstellen, wie sie 1509 zu Rom gedruckt ist;[4]) an-

---

[1]) Als „Med. 1" im Kataloge der Handschriften der Königl. Bibliothek zu Bamberg, bearbeitet von FRIEDRICH LEITSCHUH, 1. Band, 2. Abteilung, 3. Lieferung, Bamberg 1899. S. 423—425, eingehend beschrieben und von VALENTIN ROSE im Hermes VIII (1874), S. 44—47, einer ausführlichen Besprechung unterzogen.

[2]) Das Bistum wurde dort 1007 gegründet.

[3]) Vgl. die Nachweise bei ROSE, a. a. O., S. 46, Anmerkung, und bei LEITSCHUH, a. a. O., S. 425.

[4]) Caji Plinii secundi Medicina, libri V. Vgl. ROSE, a. a. O., S. 45 ff., und desselben Anecdota graeca et graeco-latina, 2. Heft, Berlin 1870, S. 119, Anmerkung. Es ist der mit Unrecht so genannte „Plinius Valerianus" des PAULUS IOVIUS, bestehend aus PSEUDO-APULEIUS, dem „Breviarium Plinii", den Responsiones medicinales des CAELIUS AURELIANUS usw.

gefügt ist eine Abkürzung des „Epistola Anthimi ad Theudericum regem“, um 515 von dem griechischen Leibarzt und staatsmännischen Bediensteten Theodorichs des Grossen in Italien für den Frankenkönig, zu dem er als gothischer Gesandter gekommen war, verfaßt.[1])

An den Anfang der Handschrift ist als Einleitung zum Ganzen, das im 8. Jahrhundert in Deutschland zusammengestellt zu sein scheint und wohl aus einem Benediktinerkloster stammt, eine Verteidigung der Medizin gestellt, geschrieben vom Standpunkte eines medizinischen Studien geneigten Klerikers, der auch selbst ärztliche Praxis trieb. Es läßt sich daraus erkennen, in welchen Händen im 8. Jahrhundert die Pflege der Heilkunde im Abendlande lag — und in welchem Geiste sie betrieben wurde.

Als Autoren des Mittelalters sind nur Isidor von Sevilla († 636), Gregor der Grosse († 604) und anscheinend auch Beda († 735) genannt. Benutzt ist Cassiodorus († ca. 570). Die Abfassungszeit kann also nicht vor die zweite Hälfte des 8. und nicht hinter die Mitte des 9. Jahrhunderts fallen.

Cogor respondere his, qui me inaniter hunc dicunt librum scripsisse, dicentes, parum in eo verum esse conscriptum. Sed ego eorum uerba tamquam surdus non audiebam, quia magis considerabam necessitatem indigentium quam repr(a[2])ehensionem aduersum me bacchantium, quamobrem respondebo eis, non meis sed sacrarum scripturarum uerbis, quia non est respuenda humana p(a[2])enitus medicina, cum eam constet diuinis non esse incognitam libris. Igitur, quod dictum est, domino fauente iam prosequatur.

In multis enim libris scriptum est et, antequam scriptum fieret, uerum erat, quia fecit deus caelum et terram, mare et omnia, quae in eis sunt, et quia domini est terra et plenitudo eius orbis terrarum et universi, qui habitant in eo, et rursum psalmista domino clamat: Tui, inquid, sunt caeli et tua est terra, orbem terrae et plenitudinem eius tu fundasti. Ergo si omnia, quae in terris sunt, a deo creata et fundata sunt, quod absit aliquem aliter credere, procul dubio cuncta bona sunt. Deus enim malum non fecit, sed si aliquid malum est, ipsum sibi auctor maliciae exstitit, non deus, de quo scriptum est: et vidit deus cuncta, que fecerat, et erant ualde bona. Neque

[1]) Vgl. Val. Rose, Anecdota, II, 59 ff., und seine Editio der Epistola Anthimi in der Bibliotheca Teubneriana, Lipsiae 1877.

[2]) *a* ausradiert; wie mancher andere Buchstabe weiterhin bei der Revision durch einen gleichzeitigen Korrektor oder bei eigener späterer Revision des schreibenden Klostergelehrten.

enim deus omnipotens, quod etiam infideles fatentur verum,[1] cui summa potestas, cum summum bonum[2] sit, ullo modo sineret, mali aliquid esse in operibus suis. Si ergo cuncta, quae deus creauit, ualde bona sunt, itaque sapientes mundi boni per naturam fuerunt, sed per superbiam et infidelitatem mali extiterunt, et idcirco boni, quia homines, ideoque mali, quia superbi fuerunt. Quorum tamen sapientia atque doctrina, quia a domino data, imitanda esse uidetur, dicente domino in euangelio: omnia, quae dicunt, facite, vt subaudias, omnia quae in dictis eorum, ad necessitatem tam presentis quam et futurae pertinet uitae, seruate et facite, secundum opera, inquid, eorum facere nolite, vt quid ipsi non ad dei sed ad suum fauorem fecere, uos ad dei gloriam omnipotentis agite. Itaque quando in scriptis eorum aliquid utile sumitur, quasi aurum, quod sepe contigit, in sterquilinio repperitur, sicut quidam uir dei interrogatus, cur gentilem legerit, ostendit dicens: aurum in sterquilinio quero.

Horum igitur sapientiam ueteres philosophiam uocauerunt, id est omnium humanarum et diuinarum rerum scientiam, huiusque philosophiae tres partes esse dixerunt, id est phisicam, loicam, aethicam. Aethica namque ad institutionem pertinet morum et diuiditur in quattuor [Bl. A^v] principales uirtutes, prudentiam scilicet atque iustitiam, fortitudinem siue temperantiam, quarum discretionem scire qui uoluerit, librum omeliarum sancti Gregorii super Hiezechihel legat. Loica uero constat ex dialectica siue raethorica, in quarum disciplina et supra dictus vir intentionem habere, dinoscitur. Nam orator Baedanj presbyteri[3] ore nuncupatur. Oratores enim loicae disciplinas sequuntur. Phisica autem in septem diuiditur disciplinas, e quibus quidem quaedam religioni[4] conueniunt, quaedam uero longe modis omnibus aliena sunt. Quarum prima est arithmetica, secunda geometrica, tertia musica, quarta astronomia, quinta astralogia, sexta mechanicia,[5] septima medicina. Quarum ad quam pertinent rationem scrire qui cupit, librum aethimologiarum sancti Isidori Spalensis ecclaesię episcopi legat. Mihi tantum hic de medicina dicere sufficit. Medicina est scientia curationum, quae[6] ad temperamentum uidelicet corporis uel salutem inuenta est, quae et diuinis non est incognita libris, ita ut diriuatiua ab ea nomina inueniantur. Dicitur enim per Isaiam: omnis plaga tumens non est circumligata nec curata medicamine neque fota oleo. Et in libro exodo praecipitur,[7] ut si quis alienum uulnerauerit, operas eius et inpensas in medicos restituat.

---

1) Es ist „rerum“ verschrieben.

2) Es stand „summe bonus sit“ da, die Endung „um“ ist beidemal übergeschrieben.

3) Korrigiert aus „baedano presbytero“.

4) Korrigiert aus relegioni.

5) Es stand „mechanichia“ da; das „h“ ist aber ausradiert.

6) Über der Zeile beigefügt.

7) Es steht „praecipatur“ da.

Non solum autem mentionem eius facere in diuinis cognoscimus libris, sed et specierum, unde aliquando fieri constat, nomina inuenimus.[1]) Legitur enim in Hieremia: Num quid resina non est in Galaad [2]) aut medicus non est ibi? Quare ergo non est obducta cicatrix. Et rursum idem propheta: si laueris, inquid, te nitro et multiplicaueris tibi herbam borith, maculata es. In quibus omnibus secundum litteram dumtaxat animaduertere possumus, quod ad obducendam cicatricem uulnerum resina probatur esse idonea et at macularum squalorem reformandum nitrum [3]) herbaque borith sint preualida. Paulus quoque apostolus, medicinam donum esse spiriti sancti, euidenter ostendit dicens: alii datur per spiritum scientia curationum. Nec inmerito, donum esse spiritus sancti, dicitur, per quam homo ad opus bonum exercendum reparatur. Tribus enim ex causis infirmitates accidunt corpori, id est ex peccato, ex temptatione, ex intemperancia passionum,[4]) sed huic tantum nouissimae humana potest medicina succurrere, illis autem sola pietas diuinae misericodiae. Uerumtamen et ipsae [5]) aliquando non curabuntur sine solacio humano, quod melius ostendimus, si testimonium adhibebimus. Ex peccato quippe flagellabatur Saulus oculorum amissione,[6]) sed tamen non nisi hominis curatur manus inpositione. Ex temptatione sicut Tobias, quando oculorum officia in uia iustitiae constitutus amiserat, quem tamen angelus Rafahel, qui dicitur, medicinandi [Bl. 2r] non per se sed per filium eius medicamento ex pisce facto curauerat. Ex intemperantia passionum,[7]) sicut ille, cui apostolus precipit, qui infirmus est, holera manducet, et sicut eiusdem apostoli discipulus, quem exhortatus est, dicens, modico utere uino propter stomachum et frequentes tuas infirmitates, in quibus omnibus liquet, quia penitus [8]) aut solacia aut medicina humana non est refutanda, quia, si contempnenda esset, nequaquam dominus Paulo per Annaniae manus inpositionem lumen redderet, nec discipulis suis preciperet, ut manus super egros, quatinus [9]) melius habeant, inponerent, neque Tobiam angelo demonstrante per filium eius medicamento curaret. Et si uinum, in quo, si supra quam necesse est sumitur, luxuria [10]) est, sospitatem plerumque non fecisset corpori, nequaquam egregius predicator, qui alio in loco dicit, bonum est, carnem et uinum non sumere, discipulo suo preciperet, ut modico uino infirmitates suas subleuaret. Itaque, quando dicebat, bonum est, carnem non manducare et uinum non bibere, sanis et bene

[1]) Es stand „inueniamus" da, das „a" ist ausradiert. [2]) Gilead, Jeremias, VIII, 22. [3]) Aus „intro" gebessert [4]) Es stand „passione" da, „vm" ist übergeschrieben. [5]) Es stand „ipse" da und ist „ipsae" korrigiert. [6]) Es stand „ammissione" da; das erste „m" ist wegradiert.

[7]) Es stand „passione" da; „vm" ist übergeschrieben. [8]) Es stand „paenitus" da; das „a" ist ausradiert. [9]) Es stand „quatenus" da und ist in „quatinus" korrigiert. [10]) Es stand „luxoria" da; ein „v" ist eingesetzt.

habentibus loquebatur, quando uero aiebat, modico utere uino propter stomachum, infirmis et male habentibus compatiebatur. Non enim dicebat, utere uino propter delectationem, sed propter stomachum atque frequentes infirmitates. Sed solent aliqui dicere, quam necessitatem habemus, a medicis curari, qui sollicitudinem nostram in ipsum proicimus, cui curae de nobis constat esse? Num quid non [1]) sine medicamentis nos potest sanos permittere consisti, qui solo sermone uniuersa ualet restaurare? Verum quidem dicere comprobantur, quia absit, ut deo aliquid impossibile asscribatur, sed necesse est, ut eius verbis fidem accommodent, quem eorum curam habere non diffidunt.[2]) Dicit enim, non egent sani medico, sed male habentes. Scire etenim debent, quia nullus, quamlibet iustus, homo hanc presentem uitam euadere potuit sine flagello. Beatus namque Job, qui ita perfectus fuit, ut licet a leuioribus delictis, sine quibus nec unius diei infans esse potest, non esset immunis, tamen nullo sibi crimine conscius erat, ita ut dicere auderet: non enim reprehendit me cor meum in omni uita mea, qui etiam uoce dominica ita laudatur, ut nullum habuisse in terra similem diceretur, ulcere pessimo percussus esse, ita ut testa saniem fluentem et uermium scatentem globum raderet, narratur. Sed et Paulus apostolus, infirmitatem se carnis habere sepius manifestat, cum dicit: quando infirmor, tunc potens sum, et rursum, libenter inquid gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me uirtus Christi; o quam optabilis tribulacio carnis, quae uirtutem habitare facit in homine redemptoris. Sed hoc nullo cura[Bl. 2^{v}]tos legimus medicamento, sed dominus noster Jesus Christus, qui nobis exemplum reliquit, ut sequamur uestigia eius, quatinus innueret medicinam et solacia humana[3]) in necessitate non refutanda, hoc euidentissime in euangelio dignatus est ostendere. Nam cum in domo pharisaei recubuisset et mulier ad eum meretrix accepto alabastro unguenti pretiosi accessisset atque super capiti ipsius recumbentis infunderet, non indigne ferebat, sed magis deuotionem eius laudabat, ita ut pharisaeo diceret: Amen dico tibi, remittuntur ei peccata multa; de qua et discipuli eius conquaesti sunt dicentes, ut quid perditio haec unguenti! quibus dominus ait: opus bonum operata est in me; mittens enim hoc unguentum in corpus meum, ad sepeliendum me fecit. Qua ratione igitur purus homo uituperat, quod deus homo non uituperandum manifestat. Cuius exempli Paulus apostolus imitator extitit, hoc, quod iam diximus, dicendo „qui infirmus est, holera manducet“, sed et alii quam plurimi sancti uiri aemulatores exstiterunt, quos suam egritudinem medicamento subleuasse et caelestis regni aditum cognouimus introisse. Sed nobis horum hic memorasse sufficiat. Germanus namque,

[1]) Über der Zeile eingefügt. [2]) Es stand „diffident“ da; das „v“ ist übergeschrieben. [3]) Es steht „hamana“ in der Handschrift.

Capuanae urbis episcopus, cum grandem corporis molestiam habuisset, dictauerunt ei medici, ut pro corporis salute in angularibus [1]) thermis lauari debuisset. Que haec, quantocius [2]) potuit, implere curauit, in quibus termis et animam Paschasii, urbis romae diaconi recognouit. Postea uero uenerabilis uir, benedictus abbas, intempesta noctis hora per fenestram respiciens vidit eiusdem Germani episcopi animam in spera ignea ab angelis in caelum ferri. Cui rei et seruandus diaconus testis exstitit, ut in duorum testimonio fidelis esset relatio. Sed Gregorius papa, qui haec, quae [3]) de Germano diximus, retulit, talem aliquando uexationem patiebatur, ut uix loqui potuisset, ipso in omeliis euangeliorum narrante ac dicente, fractus longa molestia stomachus, loqui me de expositione prohibuit et rursum aestiuum inquit [4]) tempus, quod corpori meo valde contrarium est, loqui me de expositione longa mora interueniente prohibuit, quem proculdubio medicamento perfrui cognoscimus, si eius omeliarum uel dialogorum libros intente legamus. Dicit enim in omeliis, per amarum poculum confectionis peruenitur ad gaudia salutis. Rursum in dialogorum libris, quidam inquid monachus, Iustus nomine, medicina [5]) arte fuerat inbutus, qui mibi in meo monasterio constituto sedulo obsequi atque in assiduis egritudinibus meis excubare consueuerat. Isidorus [6]) quoque episcopus, cuius iam superius mentionem fecimus, passionem se sustinere his indicat uerbis. Miserere domine misero Isidoro,[6]) indigna agenti et digna patienti, [Bl. 3r] assidue peccanti et tua flagella cotidie sustinenti, quod [7]) tam mentis quam et corporis flagella possunt intellegi. Neque enim deus aut iusto aut impio misericordiam abstrahit, quia aut bonos hic per afflictionem [8]) indicat et illic remunerat per miserationem, aut malos hic remunerat per temporalem clementiam et illuc punit per aeternam iustitiam. Valde enim salubris est infirmitas, quae mentem a duritia frangit, sed ualde perniciosa sanitas, quae ad inoboedientiam hominem ducit. Magis ergo corripitur, qui a deo diligitur, Salomone dicente: Quem enim diligit dominus, corripit; flagellat autem omnem filium, quem recipit. Et sicut Amos propheta ait: tantummodo uos cognoui ex omnibus nationibus terrae, idcirco uisitabo super omnes iniquitates uestras; quam uisitationem psalmista implorat dicens: uisita nos in salutari tuo, vel: ita ipse dominus in apocalipsin dicit: Ego, quos amo, arguo: et castigo, quia ualde eis necessarium est in hac uita et uitiis temptari et uerberari flagello, vt dum uitiis pulsentur, de uirtutibus

1) Es stand „angularis" da; das „h" ist übergeschrieben; desgleichen das „h" über dem folgenden „termis". 2) Ist „quanto citius" gemeint?

3) Aus „quod" korrigiert. 4) Aus „inquod" korrigiert.

5) Statt „medica" oder „medicinae".

6) Es stand „Esidorus" da, was in „Isidorus" korrigiert ist. 7) „quo"?

8) Aus „adflictionem" korrigiert.

non superbiant, dum uero aut animi aut carnis dolore atteruntur, a mundi amore trahantur. Quapropter unus quisque, quando egritudine corripitur, caueat, ne murmurationis malum incurrat; qui enim de flagellis murmurat, deum plus irritat; sed meminere studeat, quoniam per multas tribulationes oportet intrare in regnum dei, et quia dei iudicia numquam iniusta, et quia nemo hic potest gaudere cum seculo et illic regnare cum Christo. Non sunt, inquit apostolus, condigne passiones huius temporis ad futuram gloriam, quae reuelabitur in nobis, ideoque inpatientia nostra secundum domini mandatum debemus possidere [1]) animas nostras, quia, quamdiu in hoc mundo sumus, necesse est, ut flagella et labores sustineamus, quemadmodum scriptum est: sex dies arabitis, septimo cessabitis. Quid enim aliud per senarium numerum nisi omne tempus uitae presentis accipitur, in quo nobis arare, id est tribulationem sustinere praecipitur, et quid per septimum diem, in qua cessari [2]) ab aratione iubetur, nisi requies aeternae uitae figuratur, in quo omnis labor patienter sufferentium perenni pausatione remunerabitur. O quam optabilis aratio tribulationis sex dierum! quae remuneratur requie dierum numerum excedentium. Sed non ideo humana refutanda medicina, sed cum gratiarum actione in labore utenda, quia nemo debet carnem suam, in eo quod condita est, odio habere, sed in eo, quod facilis est ad peccandum, ei frenum delectationis non relaxare, licet Paulus diceret: „carnis curam ne feceritis“, quia statim adiecit „in desideriis“. [Bl. 3v]. Quod enim in desiderio prohibuit, in necessitate nimirum concessit. Nunc iam quaerendum est, si dominus medicus dici ualeat, aut si aliquid ab eo medicinali more actum esse constet? [3]) Qua ratione igitur dominus [4]) medicus dici non poterit, qui totum mundum, infidelitatis languore oppressum, sanauit? Denique quando populus Israel, egressus ex Egipto, ad aquas peruenit amarissimas et eas [5]) bibere non potuit, murmurare contra dominum coepit. Sed dominus, eorum fatigationi [6]) misertus, precepit, ut lignum Moyses sumeret et in aquam mitteret. Quod cum misisset, aqua potabilis facta est. Rursum precepit Heliseo, ut postulantibus Hiericho habitatoribus, quatinus [7]) aquas steriles et malignas sanaret, acciperet uas rude fictile et mitteret in eo sal et detergeret illud in flumine et statim aquae sanarentur. Cui enim hoc iuxta hystoriam medicinali more actum esse non uidetur? Quando hactenus medici hoc solent agere, cum aliquid amarum et fastidiosum esse

[1]) Korrigiert aus „possedere“. [2]) Korrigiert aus „cessare“.

[3]) Folgender auf den oberen Rand des Blattes gechriebener Satz ist durch Zeichen hier eingefügt: „Digne namque quaestionis est atque . . . [unleserlich, weil weggeschnitten], quia ministerium illud exercent“. [4]) Später über der Zeile beigefügt. [5]) Korrigiert aus „eam“. [6]) Aus „fatigatione“ korrigiert. [7]) Korrigiert aus quatenus.

sentiant, melle aut alio aliquo [1]), quo amaritudinem fastidiumque temperari [2]) existimant, conmiscent. Sed multo magis his in factis figuram medici inueneris, si mysticum sensum inquirere non pigriteris. Sicut ergo Moyses aquam amarissimam fideli populo ligni inmissione dulcorauit, ita et deus omnipotens per inmissionem ligni crucis, confessionem in aquam baptismatis, cunctis fidelibus amaram ueteris testamenti literam in spiritus sancti dulcedinem conuertit, et sicut Helisaeus inmissione salis in uas fictile aquas Hiericho steriles et malignas sanauit, ita et pater omnipotens sapientiam suam in corpus humanum mittendo omnem a malignitate et sterilitate [3]) mundum liberauit. Per salem enim sapientia figuratur, Christus autem dei uirtus et dei sapientia dicitur, qui, in carne cum apparuisset, medicum se esse fatebatur, dicendo, non indigent sani medico sed male habentes, in quibus uerbis, quia semetipsum designauit, sequentia testantur uerba: non, inquit,[4]) ueni uocare iustos sed peccatores, quod et factis ostendere dignatus est. Nam cum quendam uidisset hominem caecum a natiuitate sua, exspuit in terram et fecit lutum ex sputo et liniuit oculos eius et ait illj, uade et laua in natatorio [5]) Siloe. Qui cum lauisset, repente uisum recepit. Nec mirum, si terrae inlinitione caeco dominus uisum reddidit, qui ex ea cunctis mortalibus medelam nasci constituit, sicut per quendam sapientem dicitur, altissimus creauit de terra medicinam. Congruum quippe deo dispensante fuerat, ut homo, qui de terra formatus est, ex eadem suae infirmitatis solacia repperiret; nihil enim terra sine causa, sed omnia necessaria producit, unde psalmista dicit, de fructu operum tuorum satiabitur terra, producent fenum iumentis et herbam seruituti hominum. Quamobrem nullus terrenam debet [Bl. 4r] spernere medicinam, ubi sibi profectum et non damnum irrogari [6]) cognoscit, quando eam a sanctis uiris non contemptam esse constat. Lucas quippe, uir apostolicus, qui actus apostolorum, ut uidit, et euangelium Christi, ut audiuit, conscripserat, medicinae artis peritiam habuisse ostenditur, cum per Paulum dicitur: saluta tuos, Lucas medicus carissimus meus, cuius laus [7]) in euangelio per omnes ecclesias esse narratur, nec non et martyres incliti exstant, qui medicinam in usu habere et eius studiis intentos fuisse dicuntur, id est Cosmas et Damianus. Quamobrem honorem impendamus medicis, ut nobis subueniant egrotis, memores illud sapientis: honora medicum propter necessitatem, etenim illum creauit altissimus, et quod tibi propinatur, non

[1]) Ohne das dastehende „aliquid" zu tilgen, ist ein „o" (also „aliquo") übergeschrieben. [2]) Aus „temperare" korrigiert. [3]) Korrigiert aus „sterelitate". [4]) Korrigiert aus „inquid". [5]) Es steht eigentlich „natatoria" da. [6]) Aus „inrogare" korrigiert.

[7]) Aus „et laudem" korrigiert.

diffides sumere. altissimus, ait idem sapiens, creauit de terra medicinam et uir prudens non abhorrebit illi. qui ergo in necessitate medicinam non quaerit, insipiens et inprudens dici ualebit. Iccirco inquam, ut iustum est, satis fac medico, dum sanus es, ut si egritudinem incurreris, eius beneficia ualeas consequi, ne forte, si incolomis spreueris, in necessitate occurrat nemo tibi. Vult enim deus honorari in mirabilibus suis, quae per hominem geruntur, quia quidquid boni per hominem geritur, a deo perficitur Isaia[1]) testante. Omnia, ait, opera nostra operatus est nobis dominus, et ipse in euangelio dicit, sine me nihil potestis facere, ideoque quando infirmatur, requirat a medico cum reuerentia aptum suae infirmitati medicamentum et a domino inploret cum humilitate egritudini suae salubre remedium. Tunc enim salubre remedium postulat, quando ad bene operandum sanus fieri exoptat. Nam quando aliter sanus fieri laborat, ipse sibi orationis effectum euacuat, vnde et contigit, ut sanitatem consequi non ualeat, quia dominus noster, cum ignorantes noxia et contraria nobis petimus, ita clementer negat, quomodo si aestuans febribus aquam frigidam a medico postulet, dicens, miserere mei et da quod peto, et ille respondeat, scio quo tempore debeam dare, quod petis, non misereor modo, quia misericordia ista crudelitas est et uoluntas tua utilitati tuae probatur esse contraria. Quapropter nullus a domino petat, quod uoluntatem eius non esse putat, quia si petitur exaudire non dignabitur, sed petat, ut quomodo uoluntas eius decreuerit, ita ei proueniat. Ille enim omnes homines uult saluos fieri. Quod si medicamento circumdatus minime sanitatem consequitur, hoc suae aut culpae aut probationi, non medicorum reputetur imperitiae. Nec ideo debet cessare curam agere carnis suae, sed, quantum ualet, eam fouere contendat, nonque concupiscentias ad implendum, sed ad bene operandum quatinus[2]) habeat, unde tribuat necessitatem patientibus. Si autem nihil profecerit eius studium, [Bl. 4v] tunc ad patientiae medicamenta recurrat, unde illi non fallitur, quin ad aeternam salutem, non tantum corporis, sed etiam animae peruenire ualeat. Ideo quippe uindemiae tempore botriones pedibus conculcantur, ut postea regalibus conuiuiis[3]) intersint et absque eorum sanguine nulla potestas imperii, et idcirco triticum mola tunditur, ut panis mundus efficiatur et in mensa magni regis ponatur. Quanto enim hic unusquisque tribulatione tunditur, tanto in futuro regno, si tantum patiens sit,[4]) purior inuenitur.

Sed iam uos etiam alloquor fratres egregios, qui humani corporis salutem sedula tractatis curiositate et egrotantibus officia beatae pietatis inpenditis, tristes passionibus alienis, de perecli-

---

1) Korrigiert aus „Esaia“. 2) Korrigiert aus quatenus.

3) Das zweite „i“ am Ende ist nachträglich übergeschrieben.

4) Über der Zeile beigesetzt.

tantibus maesti, susceptorum dolore confixi et in alienis calamitatibus maerore proprio semper attoniti, vt, sicut artis uestrae peritia docet, languentibus sincero studio seruiatis, ab illo mercedem recepturi, a quo possunt pro temporalibus aeterna retribui. Et ideo discite quidem naturas herbarum, discretionem pimentorum commixtionesque specierum sollicita mente tractate. Verum non ponatis in herbis spem, non in humanis oculis sospitatem. Nam quamuis medicina legatur a domino constituta, ipse tamen sanos efficit, qui uitam sine dubio concessit. Scriptum est enim: omne quod facitis in uerbo aut opere in nomine domini Iesu Christi, facite gratias agentes domino et patri per ipsum dicentes: non nobis domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam. Et illud, quod iam supra diximus: omnia opera nostra operatus es domine. Nolite ergo pigri esse,[1] languentibus domini gratia subuenire. Quicquid enim male habentibus facitis, Christo domino impenditis,[2] ipso in die iudicii dicente: infirmus fui et uisitastis me, et quamdiu fecistis uni de his minimis, mihi fecistis. Igitur nolite negligere Christum uisitare. Denique scire debetis, quod utinam sic ageretis, quemadmodum scitis, quia in pauperioribus magis Christus uisitatur, diuitum quippe habundantia ipsa sibi uisitationem exigit medicorum. Mementote operum domini, qui centurionis seruo non dedignabatur[3] occurrere oppresso languore, qui tamen reguli filio per corporalem personam dedignabatur[4] adesse. Hic quippe superbia nostra retunditur, qui in hominibus non naturam, qua ad imaginem domini facti sunt, sed honores et diuitias ueneramur. Ecce, qui de caelo uenit, seruo occurrere non dispicit, et nos, qui puluis et cinis sumus, ad pauperes egrotos intrare dedignamus? Nolite ergo conspicere, qualem in hoc seculo, sed qualem in futuro mercedem recipiatis. Beati enim eritis, si his curationem uestram inpenditis, quos retribuere nobis non posse perspicitis. Nihil quippe debetis ab eis exigere, si mercedem in aeterna requie [Bl. 5r] uultis inuenire, quia beatius est dare magis quam accipere. Visitate ergo, quos pauperes aspicitis et quos foris cernitis dispectos saeculi. Intus arbitramini amicos domini ad uisitandum, nämque pigri cur estis, quando hoc, quod iacenti in terra porrigitis,[5] sedenti in caelo datis. Ideo discite pauperibus misereri, ut et dominus uestri quandoque misereatur. Beati enim misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur. Ergo si hoc facientes Christi et non uestram gloriam quaeritis, in die iudicii cum his, qui in dextris erunt, audire meremini: venite benedicti patris mei, percipite regnum, quod uobis paratum est ab origine mundi. Quod si uobis non fuerit grecarum litterarum nota facundia, est liber herbarum

[1] Es stand „estote" da; „esse" ist übergeschrieben.
[2] Es stand zuerst „inpenditis" da.
[3] Korrigiert aus „dignebatur".
[4] Das „ba" ist übergeschrieben.
[5] Korrigiert aus „porregitis".

Dioscoridis, qui herbas agrorum mirabili proprietate disseruit atque depinxit. Posthaec legite Ypocratem atque Galienum latina lingua conuersos, id est tharapeutica Galieni ad philosophum Glauconem distinata et anonimum quendam, qui ex diuersis auctoribus probatur esse collectus, deinde Caelii Aurelii de medicina et Hyppocratis de herbis et curis diuersosque alios medendi arte compositos. Hos ergo legite et quemadmodum dixerint medicamina conficite et ita languentibus subuenite a Christo mercedem recepturi, a quo calicem aquae frigidae in nomine eius datum certum est remunerari regno perenni, in quo cum patre et spiritu suo uiuit et regnat in secula seculorum, Amen.

Nach Abschluß seiner „Libri quinque curationum“ in Abschrift nach älterer Vorlage, treibt es den Klosterarzt, seine eigenen Gedanken niederzuschreiben, wie sie ihm während der Arbeit, die er doch nur aus dem Gefühl ihrer Wichtigkeit und Ersprießlichkeit heraus unternommen hatte, und in den Gesprächen mit anderen Klostergelehrten und Laien aufgestiegen waren. Sie werden ihm zu einer Verteidigung der medizinischen Wissenschaft und jedes heilenden Tuns ex professo, zur Verteidigung des ärztlichen Standes, wenn er sich seiner Aufgabe und der Würde seines Tuns voll bewußt ist. Bis zu gewissem Grade ist sein einleitend Wort sogar eine Widerlegung oder Abwehr der Vorrede des von ihm auszugsweise abgeschriebenen Pliniusbreviars und der weiteren „Libri V“, die zwar überlieferte ärztliche Wissenschaft aus einer Laienquelle gebrauchsfertig zusammenstellen, aber von dieser Laienquelle, dem Plinius, auch die Abneigung gegen die Ärzteschaft mit übernehmen und ein Buch voll entlehnter ärztlicher Erfahrung ausgesprochen in der Absicht für Laien zusammenstellen, die beruflichen Vertreter und Pfleger dieser Heilwissenschaft tunlichst entbehrlich zu machen, wie dieser pseudoplinianische Brief besagt:

„Frequenter mihi in peregrinationibus accidit, ut aut propter meam aut propter meorum infirmitatem varias fraudes medicorum experiscerer, quibusdam vilissima remedia ingentibus pretiis vendentibus, aliis ea, quae curare nesciebant, cupiditatis causa suscipientibus. quosdam vero comperi hoc genere grassari, ut languores, qui paucissimis diebus vel etiam horis possent repelli, in longum tempus extraherent saevioresque ipsis morbis existerent. Quapropter necessarium mihi visum est, ut undique valitudinis auxilia contraherem et velut breviario colligerem, ut

quocunque venissem, possem eiusmodi insidias vitare et hac fiducia ex hoc tempore iter ingredi, ut sciam, si quis mihi languor inciderit, non facturos illos ex me reditum nec taxaturos occasionem.“ — —

Der „Verfasser“ des Bambergensis erklärt von vornherein, die Einwürfe, welche der Medizin der Alten und speziell diesen Plinius-exzerpten einen rechten Wahrheitsgehalt absprechen, könne man, wie er selbst, ruhig überhören und sich mit der Unentbehrlichkeit ärztlichen Tuns trösten, die auch aus der heiligen Schrift hervorleuchte. Wie alles aus Gottes Hand vollkommen hervorging und gut, so auch die Menschenweisheit, freilich durch Übermut und Hoffart so verderbt, daß man das Gute nun erst herausklauben muß wie Gold aus dem Kehricht. Nach der Darlegung, wie sich die Medizin in das System der übrigen Wissenschaften als Teil der „Physica“ eingliedert unter Hinweis auf Isidor, Bischof von Hispalis (Sevilla), wird der Nachweis des Zusammenklanges der Medizin mit der Religion versucht.

Sie werde in den heiligen Schriften öfters erwähnt, auch Arzneidrogen zum Wundverband und Reinigungsstoffe; es werde dort aber auch ausdrücklich ihre Bedeutung anerkannt, auch von Christus selbst. Heilsam sind die Krankheitszüchtigungen Gottes um der ewigen Seligkeit willen. Christus habe ja selbst und Jehova durch Moses und andere Ärztliches getan und ärztliche Vorschriften gegeben, wie an einzelnen Beispielen dargewiesen wird. Aus Erde sind wir gemacht, aus der Erde wächst uns auch die irdische Heilung. Daß Lucas ein Arzt gewesen, tun Pauli Worte dar, daß auch heilige Märtyrer sich die Heilkunst zu eigen gemacht und sie geübt, Kosmas und Damianos. Darum ermahnen uns die Worte der Weisheit, den Arzt zu ehren und unsere Pflicht gegen ihn zu erfüllen, damit wir ihn haben können in der Not. Wie wir aber vom Herrn nicht die Gewährung aller unserer Bitten erwarten dürfen, sondern nur das, was er uns heilsam weiß, so auch vom Arzte, der uns auch in der Fieberglut den schädlichen kalten Trunk trotz unseres heißen Verlangens uns zum Heile versagen wird.[1]) Und wem Arzneien zur Hand sind, darf dem Arzte die Schuld nicht zumessen, wenn Genesung ihm versagt bleibt, sondern muß

[1]) Was von Askleplades bekanntlich auf die Spitze getrieben wurde, der im Beginn des Fiebers selbst das Mundspülen verbot. — Aus „Methodischem“ vor allem hat unser Autor also doch wohl hauptsächlich seine Weisheit gesogen.

geduldig sich bescheiden; irdische Leiden werden im Himmel vergolten.

Der Autor wendet sich schließlich[1]) mit einer Apostrophe an seine Berufsgenossen unter den Klerikern, die großenteils Wort für Wort aus der bekannten Schrift des M. Aurelius Cassiodorus († ca. 570) „De institutione divinarum litterarum“ entlehnt ist, wo das Kapitel XXXI „De monachis curam infirmorum habentibus“ folgendermaßen lautet:

> Sed et vos alloquor fratres egregios, qui humani corporis salutem sedula curiositate tractatis et confugientibus ad loca sanctorum, officia beatae pietatis impenditis: tristes passionibus alienis, de periclitantibus moesti, susceptorum dolore confixi, et in alienis calamitatibus moerore proprio semper attoniti, ut si artis vestrae peritiam decet [al. peritia docet], languentibus sincero studio serviatis, ab illo mercedem recepturi, a quo possunt pro temporalibus aeterna retribui. Et ideo discite quidem naturas herbarum commixtionesque specierum solicita mente tractate, sed non ponatis in herbis spem, non in humanis consiliis sospitatem [Eccles. 38. 4]. Nam quamvis medicina legatur a Domino constituta, ipse tamen sanos efficit, qui vitam sine dubitatione [al. fine] concedit. Scriptum est enim: Omne quod facitis in verbo aut in opere, in nomine Domini Iesu facite, gratias agentes Deo et Patri per ipsum [Coloss. III, 17]. Quod si vobis non fuerit Graecarum litterarum nota facundia, imprimis habetis herbarium Dioscoridis, qui herbas agrorum mirabili proprietate disseruit atque depinxit. Post haec legite Hippocratem atque Galenum Latina lingua conversos, id est Therapeutica Galeni ad philosophum Glauconem destinata et anonymum quemdam, qui ex diversis auctoribus probatur esse collectus. Deinde Aurelii Coelii de Medicina, et Hippocratis de Herbis et curis, diversosque alios medendi arte compositos, quos vobis in bibliothecae nostrae sinibus reconditos, Deo auxiliante, dereliqui.[2])

Unser Autor hat also den Text des Cassiodor einfach herübergenommen, wie er ihm vorlag (zu dem der Wortlaut unserer Handschrift manche interessante Variante liefert) und durch eine lange Einschiebung (Zeile 326—357) die Ermahnung, Bedürftige um Gotteswillen zu behandeln, noch verstärkt, wohl auch um die Klerikerärzte vor dem schlimmen Renommee zu behüten, das die

---

[1]) Von Zeile 312 ab bis zum Ende.

[2]) I.-P. Migne, Patrologia latina, Tomus LXX, Paris 1847, Sp. 1146.

Laienärzte zu Ende der Antike, wie wir oben gesehen haben, genossen.

Besonders interessant ist der gleichfalls dem CASSIODOR entlehnte Hinweis auf die in lateinischer Übersetzung schon vorhandene ärztliche Literatur aus dem Griechischen, den „Dioscurides langobardus“ [1]) und die dioskurideischen Pflanzenbilder aus den Krateuas,[2]) die alten Hippokratesübersetzungen,[3]) die der Galenischen Therapeutik an GLAUKON, die Sammelschrift eines Anonymus, die sich zunächst nicht sicher fixieren läßt,[4]) die Schrift des CAELIUS AURELIUS, womit wohl nicht der CAELIUS AURELIANUS gemeint sein wird, der ja auch zwar schon ins 5. Jahrhundert gehört, sondern der sogenannte „AURELIUS“, eine Übersetzung des 6. Jahrhunderts nach einem Soranusschüler,[5]) der Dogmatisches und Methodisches durcheinandermengt, endlich die Schrift des Pseudohippokrates „De herbis et curis“, welche aus dem Anfange des 6. Jahrhunderts stammt und von ROSE zum ersten Male ediert worden ist,[6]) eine Bearbeitung von „De diaeta“ II.

Hätte es des Beweises für die Klosterangehörigkeit des Verfassers dieser religiösen Verteidigung der Heilkunde noch bedurft, so würde sie durch diese Entlehnung aus dem Gönner des Benediktinerordens, dem großen Staatsmanne, der schließlich noch selbst in Sizilien in den Orden eintrat, an Wahrscheinlichkeit noch gewinnen.

Angefügt hat der Schreiber eine Reihe von Distichen, die auch in ihrem Inhalt an die vorhergehende Einleitung ziemlich direkt anknüpfen, jedenfalls hier mit angeschlossen sein mögen.

---

[1]) Bzw. „latinus“, edidit. H. STADLER, cf. Romanische Forschungen I, 49 ff.; X, 181 ff. und 369 ff.; XI, 1 ff.; XIII, 1 ff.; XIV, 601 ff.

[2]) M. WELLMANN, Krateuas.

[3]) Vgl. z. B. GUNDERMANNS Ausgabe der alten lateinischen Übersetzung von „De Aere, aquis et locis“ in LIETZMANNS „Kleinen Texten“, Nr. 77, Bonn 1911. Auch die Prognostica, die Aphorismen und De regimine acutorum sind in solchen alten Übersetzungen erhalten.

[4]) Vermutlich das Buch „De concordantia Ippocratis, Galieni et Surani“, das auch in Chartres benutzt wurde.

[5]) Vgl. ROSE, Anecdota, II, S. 168, und HENSCHELS Janus, II, S. 478—499 und 690—731.

[6]) ROSE, Anecdota, II, S. 157.

Cosmas, Damianus, Ipocratis, Galienus,

Quos claros orbis celebrat medicina magistros,
hos praesens scriptos pagina signat [1]) uiros.
Sunt medico dona, [2]) quamdiu quisque loborat,
eger iam surgit, nulla laguna uenit.
Quod debes medico redde eger, ne mala rursus
occurrent. Currit denuo nemo tibi.
Pauperis attende medice censum atque potentis,
dispar conditio dispari habenda modo.
Si fuerit diues, sit iusta occasio lucris,
si pauper, merces sufficit una tibi.
Quicquid Arabia, quidquid fert Indus odoris,
quicquid oceani peruehit unda maris,
cinamomum, myrram, folium ac siamque nitentem,
Balsamatus calamum coriciumque crocum.
Haec possunt magnorum pigmentaria rerum
et domus inmensi proflua diuitiis.
Nos uiles fruimur pratorum germinis herbas,
quas humilis rura et iuga celsa fertur.
Ergo sacri Esperidum montes et rura ualete;
nam multis curis munera nostra ualent.
Hic odorata latent, hic spirant cynama thura,
quaeque serunt seres quaeque Sabea feret
vnguenti genera, dum sunt gratissima plura,
nil nardo et stacten dulcior esse potest;
unguenti genera dum constent florida plura,
nil rosae, uiolae gratius esse ualet.
Vnguenta cernis uaria, quae Grecia misit,
plurima Hisperia de regione sumus.
Vascula congregata fragili de puluere creta,
pigmenta gerimus, pocula nulla damus.

[1]) „signat pagina scripta“ ist gleichzeitig übergeschrieben, ohne das auf der Linie Stehende zu tilgen.

[2]) „sua munera“ ebenso übergeschrieben.

Aus den medizinischen Briefen des pfalzgräflichen Leibarztes Johannes Lange.

1485—1565.

Von

Viktor Fossel.

Unter den deutschen Ärzten der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts, die dem Brauch der italienischen Meister folgten und wissenschaftliche Abhandlungen und Mitteilungen in Briefform kleideten, war Johannes Lange einer der frühesten Epistolographen. Sein Ansehen als Praktiker, die Stellung an einem illustren Fürstenhofe, noch mehr die profunde Belesenheit in den Schriften der Alten verhalfen ihm wie seinen Briefen zu langwährender Berühmtheit.

Sein Studiengang unterschied sich wenig von dem damaligen Wege der gelehrten Bildung eines Arztes. Geboren 1485 zu Löwenberg in Schlesien, woher sein Beiname „Lembergensis“ sich ableitet, studierte er anfänglich Philosophie und Naturwissenschaften in Leipzig, erwarb dort 1514 die Magisterwürde und hielt einem Kreise von jungen Männern, darunter Joachim Camerarius, Vorträge über Plinius. Doch die Vorliebe für die Heilkunde, die schon seine Vorfahren ausgeübt, trieb ihn nach Italien, wo er in Ferrara von Nicolaus Leonicenus den ersten Unterricht empfing. Länger verweilte er in Bologna und erwarb sich neben medizinischen Kenntnissen auch solche in der Chirurgie unter Berengar von Carpi. Nach seiner Promotion zu Pisa 1522 wanderte er nach Deutschland zurück und trat alsbald in die Dienste des Kurfürsten von der Pfalz. Es war ihm beschieden, 40 Jahre hindurch unter 5 Regenten das Amt des Archiater Palatinus zu versehen. Kurfürst Friedrich II. hatte er 37 Jahre lang auf Reisen durch ganz Europa begleitet und war ihm in Ungarn zur Seite, als dieser an zwei Reichskriegen gegen Sultan Soliman teilgenommen hatte. Sein Nachfolger, der kunstsinnige Kurfürst Otto Heinrich, hat ihn gleichfalls durch Gunst und Vertrauen ausgezeichnet, ja zu seinen Minister und Geheimen

Rat ernannt. JOHANNES LANGE schied als 80jähriger am 21. Juni 1565 zu Heidelberg aus dem Leben.[1])

Einzelne kleine Schriften, die LANGE über medizinische Gegenstände verfaßt, hat A. v. HALLER verzeichnet.[2]) Der weitaus größere Teil hat nachträglich Aufnahme in die Episteln gefunden. Diese selbst sind noch zu Lebzeiten des Autors umgearbeitet und ergänzt worden. Nach dessen Tode hat einer seiner Verwandten, Dr. GEORG WIRTH, Leibarzt KARL V. und PHILIPP II., eine vermehrte Neuausgabe veranstaltet, ein anderer Verwandter, der Rechtsgelehrte NIKOLAUS REUSNER in Jena, sodann den Wiederabdruck der Sammlung in die Hand genommen.[3])

LANGE repräsentiert anschaulich den Mediziner seines Zeitalters. An den blühenden Hochschulen Welschlands herangebildet, in der Philosophie, der Medizin, wie der Chirurgie tüchtig geschult, hängt er mit ganzer Seele an der Antike. Zu Skepsis und kritischer Abwägung nur gering veranlagt, nimmt er die Alten als seine Führer hin und erbaut sich noch an seinem Lebensabend an der Weisheit der Hellenen. Selbst den Arabern zollt er Beifall dort, wo sie entweder in seinem Sinne die Dogmen des Pergameners weiterbauen oder wo er ihre reichhaltige Pharmakologie zu Rate zieht. Doch nicht bloß die konservative Richtung des Jahrhunderts, die er mit den gelehrtesten Ärzten geteilt, tritt auf jedem Blatte seiner Episteln zutage; auch darin verrät er sich als Jünger, der von den Zeitströmungen fortgetrieben wird, wo er im Wunder- und Aberglauben befangen und vom Neuplatonismus umgarnt erscheint. Er, der mit ungezügelter Heftigkeit gegen abergläubische Prozeduren ankämpft, gegen den Hokuspokus der Volksärzte und heilbeflissenen Magier im weltlichen und geistlichen Gewande voll Erbitterung zu Felde zieht, ist selber ein Spielball der Superstition, nur daß er Wunder-

---

[1]) N. REUSNER in der Vorrede zur Sammlung der Epistolae medicinales. — MELCHIOR ADAM, Vitae Germanorum, 1620, S. 140. — E. GURLT, Geschichte der Chirurgie, 1898, III. Band, S. 32—37; derselbe in der Allg. Deutsch. Biographie, Bd. 17, S. 637.

[2]) HALLER, Bibl. med. pract., III, S. 83.

[3]) Der ursprüngliche Titel lautete: Medicinalium epistolarum miscellanea, varia et rara. Basil. 1554, 1560 (mit 83 Briefen). Frankf. 1589, 1605, 1689 (mit 144 Briefen). Die von G. WIRTH, bzw. von N. REUSNER übernommene Edition trägt den Namen: Joann. Langii Lembergii V. Palatinorum Electorum archiatri Epistolarum medicinalium volumen tripartitum, denuo recognitum et dimidia sui parte auctum. Hanoviae 1605. Diese Ausgabe, 150 Briefe und Abhandlungen umfassend, hat unserem Aufsatz vorgelegen.

geschichten aus grauer Vorzeit, mirakulöse Begebenheiten aus der Gegenwart, verborgene Heilkräfte oder dämonische Einflüsse durch Belegstellen aus alten oder neuen Schriftwerken zu erklären und zu bekräftigen sucht. Indem er bestrebt war, den Lehren der Neuplatoniker gläubige Anhänger unter seinen Landsleuten zu werben, mag vielleicht ein ansehnlicher Teil der Gebildeten um so dankbarer seine Sentenzen aufgenommen haben.

LANGES Episteln erstrecken sich auf die verschiedensten Materien der Heilkunde und ihre Nachbargebiete. Sie sind der übergroßen Mehrzahl nach an bestimmte Persönlichkeiten gerichtet (oft nur mit dem Taufnamen bezeichnet), kein Schreiben trägt jedoch das Datum der Abfassung. Abweichend von anderen medizinischen Briefstellern schickt er der Sammlung eine eigene Vorrede voran, um dem Leser zunächst die Gründe auseinanderzusetzen, die ihn zur Publikation der Briefe bewogen haben. Er sagt, es sei ihm nach der Rückkehr aus Italien die Rückständigkeit vieler Ärzte in Deutschland aufgefallen, die lediglich aus dem Harn die Krankheit und deren Verlauf prophezeihten und von den Lehren des HIPPOKRATES und GALENOS nicht das geringste wissen wollten. Ebenso habe er den entsetzlichen Haufen der Chirurgen kennen gelernt, die jeglicher Bildung entbehrend und durchwegs Analphabeten, auf gut Glück ans Handwerk schreiten, Verrenkungen auf das grausamste mißhandeln, das ganze Fieber aus der brauntrockenen Zungenfarbe als „Brein" diagnostizieren, mit verdünntem Pferdekot, gestoßenen Krebsschalen die Zunge, den vermeintlichen Sitz der Krankheit, malträtieren. Wie traktieren sie — ruft er aus — Phlegmonöse und Erysipelatöse mit Abwaschungen, das sogenannte „Gliedwasser" (genuini ex articulo humoris effluvium quod „Gliedwasser" appellant) mit stinkenden Salben, verstopfen mit Pferkekotzen, Ziegenhaaren die Wundöffnung, und bringen deren ganze Umgebung in Fäulnis? Haupt- und Gehirnwunden wollen sie mit aufgelegten Fetzen kurieren, dabei förmlich mit Eiterkrusten das Gehirn verklebend und den Brand züchtend. Wieviel tausende Soldaten sind diesen verwegenen Pseudoärzten rettungslos in Kriegsseuchen preisgegeben? Wie leidet die Menschheit unter dem Geiz, Unverstand und Aberglauben solcher Heilkünstler? Warum schreitet die Obrigkeit nicht gegen sie, die praktizierenden Juden und entlaufenen Mönche, ein und verbietet den Unfug des Kurierens?

„Um daher die armen Kranken vor der Schinderei und den betrügerischen Gaukeleien solcher Leute zu schützen, habe ich,

obschon von der Last der Geschäfte beinahe erdrückt und durch die weitverstreuten Krankenbesuche in Anspruch genommen, nebenbei diese medizinischen Briefe niedergeschrieben. Ich habe darin aus der Zahl der ‚Dreiheller-Ärzte' gewisse Typen aufgestellt, deren ganze Kunst von den Harnzeichen abhängt, um unbekannte Krankheiten und die richtige Behandlungsmethode zu verkünden. Ebenso ist es meine Absicht, die verderblichen Betrügereien dieser durchtriebenen Schelme aufzudecken, die den Säckel der Bettlägerigen ausbeuten und den unzeitigen Tod der Leidenden beschleunigen. Unbekümmert um deren Mißgunst, Gezänk und Verleumdung, will ich mich ihrem Neid aussetzen, der mir der Ansporn zur Rechtschaffenheit und zum Studium sein wird. Aber ich vertraue auf die ebenso pflichtgemäßen, wie dem Staate nützlichen und nötigen Bemühungen anderer; die Mitarbeit, Gunst und Vorliebe der Ärzte, die aufrichtige und wahrhafte Gelehrte sind, wird mir nicht fehlen. Jeder von ihnen hat in seiner Art und durch langjährige Beobachtung herausgefunden, wie sehr die Heilkunde durch die Possen der Barbaren und Sophisten besudelt wurde. Sie werden auch in der Lage sein, dieses mein Unternehmen zu befördern und nach Kräften zu unterstützen." [1])

Es ist also ein Programm der Säuberung der Medizin von unlauteren Elementen, das unser Autor entwickelt und den Kollegen ans Herz legt. Das Thema kehrt in den Episteln immer wieder, sowie er die Chirurgen mit den unwissenden, habgierigen Kurpfuschern auf eine Stufe stellt und in einem Atem abkanzelt. Dabei ergeht er sich gerne in chirurgischen Exkursen, schildert die Wundbehandlung im Altertum, um desto strenger mit den Badern und Barbierern seiner Zeit ins Gericht zu gehen. Die völlige Unkenntnis der damaligen deutschen Wundärzte über den Trepan und seine Anwendung setzt ihn in Erstaunen, während er sich rühmt, von Vigo, dem päpstlichen Leibchirurgen von Rom, über den Gebrauch des schon bei Galen erwähnten Perforativ-Trepans, des „Abaptiston", unterrichtet worden zu sein. [2])

Über die Schußverletzungen spricht Lange an mehreren Stellen. Nach seiner Meinung seien sie als Quetschwunden aufzufassen, bei denen mit Unrecht die Gefahren der Verbrennung gefürchtet werden, da doch die Bestandteile des Schießpulvers an sich nichts Schädliches

[1]) Praefatio, Lib. I, S. 1.

[2]) Epist. I, 5, S. 29.

enthalten. Trotzdem glauben die Medikaster, nichts besseres als die „Pulverlöschung" (pulverem halinitri quamprimum ex vulneribus eluere) vornehmen zu müssen, wobei der eine den Urin eines Knäbleins, der andere Ziegenmolke auf die Wunde träufelt.[1]) Wichtiger dünkt uns, zu erforschen, ob und welche Ansichten er über die Giftigkeit der Schußverletzungen geäußert hat. Obzwar er mit GIOVANNI VIGO, dem Vertreter dieses Glaubenssatzes im Verkehr gestanden, gedenkt er nur vorübergehend desselben, ja in dem an GEORG WIRTH gerichteten Schreiben sagt er: „— Ich stelle es nicht ganz in Abrede, daß Geschosse oder Kugeln aus Eisen, Blei oder anderen Metallen infolge der langen Bewegung und Abschwächung des Anpralles glühend werden können; aber daß die aus der Entzündung des Salpeters herrührende Hitze oder dessen Giftigkeit, wenn ihm welche eigen ist (aut eius virulentia, si quam habet), auf die Geschosse, Kugeln oder auf die Wunde übertragen werde, wirst Du mir nicht einreden —."[2])

Verlassen wir die Kapitel von der Chirurgie und wenden wir uns dem Felde des Aberglaubens zu, auf welchem LANGE sowohl wie seine Mitwelt heimisch war. Mit ehrlicher Betrübnis beklagt er, wie sehr die Medizin unter Irrtümern leide und selbst der bessere Teil der Ärzte in falschen, barbarischen Meinungen derart grau geworden sei, daß es leichter falle, einen noch so verhärteten Skirrhus auszurotten, als jene von den aus Kindeszeiten eingepflanzten abergläubischen Vorstellungen zu befreien.[3])

So strenge er die Magier der alten Völker aburteilt, als Verbündete der bösen Geister hinstellt, die die Religion und Heilkunde entweiht hätten, ebenso lobend gedenkt er jener aus fürstlichem Stamme entsprossenen Kenner der Magie bei Persern und Chaldäern, „die in den Geheimlehren der Philosophie und Mathematik erzogen, die scharfsinnigsten Erklärer der Sympathie der natürlichen und göttlichen Dinge gewesen sind. Ihre Lehren von der Sympathie und Antipathie sind wunderbar und die von ihnen vollbrachten Werke grenzen gemeinhin ans Unglaubliche. Es ist fürwahr allen Dingen des Universums die Eigenschaft der gegenseitigen Anziehung oder Abstoßung angeboren, wodurch sie auch innerhalb der sichtbaren Berührung beiderseits beeinflußt und verändert werden".

[1]) Epist. I, 9, S. 34.
[2]) II, 4, S. 509.
[3]) I, 2, S. 14.

Unzweifelbar sei — fährt er fort — die Übereinstimmung der Pflanzen und Steine mit den Gestirnen; wie jedem Stern ein spezieller Geist (peculiaris intelligentiae daemon), so sei jedem Menschen ein Genius nach göttlichem Willen beigegeben. Freilich sei daraus der gefährliche Betrug der Astrologen hervorgegangen und die jüdische Kabbala hätte aus der Magie die reichste Nahrung gezogen. In breiter Eloquenz erörtert er die Literatur, aus der er nicht unterläßt, Beispiele vom Wesen und Unwesen der Geheimkünstler und Zauberer beizubringen, tröstet aber sich und den Freund mit dem Gedanken: der Stifter unserer Religion habe uns von diabolischer Gewalt erlöst. [1])

Und doch war es nur seine Frömmigkeit, die LANGE zu diesem Zuspruch verleitete, in Wirklichkeit war er von der Existenz des Teufels überzeugt, sah in den bösen Dämonen die Urheber von allerlei Krankheiten und barg demnach in sich nicht den leisesten Zweifel an der Besessenheit und Verhexung der Menschen. „Wie es sich ereigne, daß in den vornehmlich von einem bösen Geiste besessenen Kranken Dämonen mit List und Verschlagenheit walten, haben wir auch in unseren Tagen erlebt.“ [2])

An alten und neuen Teufelsgeschichten erklärt er, daß Besessene meisthin von zweifacher Krankheit heimgesucht seien: von körperlicher und seelischer Art. Erstere stamme aus der schwarzen Galle und äußere sich in Wahn- und Trübsinn, weshalb sein Lehrer POMPONATIUS zu Bologna hingedeutet hätte, daß die alten Exorzisten vor dem Akte der Beschwörung die Leiber der Befallenen von der „atra bile“ zu reinigen pflegten. Die seelischen Leiden, nämlich Verzweiflung, Betrübnis, Furcht und Lebensüberdruß seien das härteste Los derartiger Opfer. Wo die Kirche nichts auszurichten imstande sei und an ärztliche Hilfe (wie in einem speziell erwähnten Falle) appelliert werde, dürfe man nicht ermüden, geistliche und medikamentöse Bemühungen fortzusetzen, vielleicht glücke es, den Dämon zu verabschieden (— ex andorato daemone, forsan feliciter assequeris). [3])

In einer besonderen Epistel versucht es unser Autor, die Frage zu lösen, ob die Seelen oder die Dämonen der Besessenen nach Austreibung durch Stürme in die Luft oder Wasserwellen verschlagen

[1]) I, 33, S. 134.
[2]) I, 38, S. 166.
[3]) III, 34, S. 643.

werden? Das Problem dünkt ihm wichtig genug, um neben der Geschichte auch geographische Kenntnisse auszubreiten, denn glaubhafte Erzählungen meldeten, daß sie sporadische Inseln nächst Britannien u. a. O. zum Aufenthalt wählten. Er kann sich diesen Meinungen nicht anschließen, sondern ist der Ansicht, sie hausten in wilder Gebirgseinsamkeit, wofür ja auch die bekannten Orgien der Hexen sprächen.[1])

Auch seine Gläubigkeit an die „Sage vom Giftmädchen" kommt zum Vorschein. Fraglos adoptiert er die mittelalterliche Mär, wonach schöne Mädchen, die man von Kindheit an mit Gift genährt hatte, nach erreichter Mannbarkeit jenen, die mit ihnen geschlechtlich verkehrten, den Tod einflößten.[2]) „Du weißt — schreibt er — von dem Mädchen, das mit dem allerheftigsten Gift des Sturmhutes (nepalli veneno) ernährt und mit dem Liebreiz jugendlicher Schönheit geschmückt war. Als Indiens König, Alexander den Grossen, listig sie geschenkt, Aristoteles aber, sein Lehrer, ihre sprühenden und nach Schlangenart winkenden Augen gesehen hatte, sprach er: Hüte Dich, Alexander, vor dieser, denn sie bereitet Dir den Untergang. Nach dem Zeugnis des Aristoteles blieb der Erfolg nicht aus, denn mehrere Freier der Jungfrau sind durch den Umgang vergiftet zugrunde gegangen." [3])

Sollen wir aus dem Wunder- und Aberglauben des Zeitalters noch weitere Exempel aufzählen, an denen Lange festhielt? Ist es vonnöten, daran zu erinnern, daß er wie andere Ärzte in den medizinischen Wert der Ligaturen, Amulette, in die Wirksamkeit der Liebestränke usf. ohne jeglichen Argwohn einstimmte? Um so wohltuender berührt es den Leser der Briefe, wiederholt auf Stellen zu stoßen, wo der Praktiker, der begeisterte Neuplatoniker und Anwalt der „Sympathia rerum naturalium" von der Astrologia medica sich losgesagt und die Kalenderträumereien verwirft. Er verurteilt in der Medizin die Ephemeriden der Sterndeuter, nennt die Tagwählerei in therapeutischen Handlungen ein verderbliches Spiel, das oft die unbedingte Indikation zu einer Venäsektion bei Gefahr am Verzuge vereitle; ebenso sträflich sei es, wenn der Arzt an unglücklichen Tagen vor Arzneigaben zurückscheut, vor Verabreichung des Medikamentes den Stand des Mondes und der anderen Planeten befragt

[1]) II, 35, S. 650.
[2]) Vgl. Wilh. Hertz, Ges. Abhandlungen, 1905, S. 156 ff.
[3]) I, 12, S. 49.

und nach der Konjunktion des Mondes ausspäht, um die Krise oder den lethalen Ausgang der Krankheit vorherzusagen. „Was würde THALES VON MILET, der erste Verkünder der Sonneneklipse denken, hätte er die Torheiten der Astrologen unseres Jahrhunderts gesehen? Würde er nicht ausrufen: O vanitas vanitatum, et super omnia astrologorum vanitas?“ [1])

Schon in den Eingangsworten seines Programmes erhebt LANGE Klage über den Unfug der Uroskopie unter den deutschen Ärzten. Wie sehr ihm die Harnschau als ein unter den Landsleuten geübter Mißbrauch der diagnostischen Kunst angewidert, erhellt aus einer Reihe von Episteln. So schreibt er einem Gevatter (compater): „Du staunst, wie es komme, daß der Name der Ärzte Deutschlands im Ausland nicht sonderlich bekannt ist und von den Einheimischen nicht gefeiert wird, während doch nach Gottes Ratschluß die deutsche Erde, so reich gesegnet mit Talenten jedweder Gelehrsamkeit, in den Studien der freien Künste in höchster Blüte steht, hingegen einzig und allein in der Heilkunde verachtet darniederliegt. Die Gründe habe ich in meinem ‚Symposium de Republica‘ [2]) auf das ausführlichste dargelegt, darunter als den vorwiegenden hingestellt, daß den obersten Teil der Medizin die Diagnostik bildet, weil sie aus ihren Anzeichen und Grundsätzen lehrt, die Natur der Krankheit, deren Ursachen und Wesen zu erkennen. Sie wird aber ignoriert oder aus Trägheit vernachlässigt, so lange der Pöbel der Ärzte ausschließlich nach dem trügerischen Urteil des stinkenden Urins die Essenz der Krankheit zu entscheiden bemüht ist.“ [3])

Nach Glossierung der von RHAZES und DAMASCENUS niedergeschriebenen Aphorismen über die Normen der Krankenuntersuchung fährt er fort: „Auch von den Charlatanen der Heilkunst, Marktschreiern, entlaufenen Mönchen, treulosen und den Christen feindseligen Juden, unwissenden Leutpriestern, Chymisten und derlei Schelmenvolk (fast hätte ich die wahrsagenden Vetteln vergessen) werden sie in den Wind geschlagen. Denn sie haben nicht die Grundbegriffe der Naturphilosophie oder der Medizin erlernt und experimentieren ungestraft mit dem Tod der Menschen. Nichts Nützlicheres kann dem gemeinen Wohl beschieden werden, als end-

[1]) I, 36, S. 160 und II, 60, S. 764.

[2]) Eine besondere Schrift des Autors, erschienen 1547 und dem 3. Buch der Briefe angeschlossen, worüber noch gesprochen werden wird.

[3]) I, 12, S. 44.

lich das Christenvolk von der Räuberwirtschaft und Tyrannei der Leute zu befreien, die vor aller Welt hinter der ihnen völlig unbekannten Harnschau die eigene Ignoranz verbergen, den Namen eines Arztes sich anmaßen und wie Wespen in fremde Bienenstöcke in das Metier der Heilkunst eindringen. Ich glaube, es werden Dir daraus die Gründe einleuchten, um derentwillen die Medizin und ihre Professoren unter unserem Himmelsstrich so geringen Anwert genießen." [1])

Dem befreundeten Arzte Dr. Echt (Leibmedikus des Herzogs von Jülich) entwickelt unser Archiater ebenfalls seine Meinung über das Harnbesehen. Im besonderen bespricht er mit ihm die Frage, ob die Sekretion der Nieren das Stadium der Roheit oder Kochung der Krankheit anzeige oder nicht. Er erzählt ihm von der Dissonanz der Ärzte bei einem abgehaltenen Konsilium und belustigt sich über die Naivität der Kollegen, die schon aus der Farbe des Harns allein fixe Schlüsse auf das Leiden des Patienten gezogen hatten. Er aber rief Hippokrates, Galen, Alexander von Tralles und andere Gewährsmänner herbei, um an der Hand ihrer Lehren die Variationen des Sekretes, dessen Klarheit, Trübung und Sedimentierung je nach dem Charakter der Krankheit und der Dauer des Fiebers weise zu kommentieren. „Indem sie — schließt er — meine Anschauungen gebilligt, habe ich sie, die gleichsam wie von einer Beschreiung bezaubert oder wie durch ein Gift unsinnig geworden erschienen, darum mit dem Harnwasser besprengt, gereinigt (ob id lotii aspergina lustrandos), verabschiedet und bin nach Hause gekehrt." [2])

Es begreift sich, daß Lange die stattliche Zahl seiner Episteln auserwählt hat, um vor Ärzten wie befreundeten Honoratioren des Laienstandes die Grundgesetze der Pathologie und Therapie geziemend klarzulegen. Es ist nicht minder verständlich, wenn er hierin den Alten folgt, die Griechen und Araber preist und in dieser Anhänglichkeit keineswegs durch die Angriffe der „Neoterici" gegen Galen und Avicenna beirrt wird. Schätzt er etwa Paracelsus und dessen Glaubensgenossen überhaupt nicht für bedeutsam ein, so daß er Streit und Polemik als unnützes Werk erachtet, oder geht er, im guten wie im schlimmen Sinne ein Bekenner des Autoritätsglaubens, dem Lärm des Tages absichtlich aus dem Wege, genug,

[1]) I, 12, S. 44.
[2]) II, 41, S. 677.

er hält sich an die Schriften der Hellenen und ihrer mittelalterlichen Kommentatoren, wenn er andere belehren und die in seinen Augen tiefgesunkene Medizin der Deutschen heben und beleben will.

Obschon wir das Bild unseres Archiaters in der Zeichnung nicht vorbedacht abschwächen wollen, glauben wir doch gut zu tun, wenn wir uns nicht in Einzelheiten der von ihm vertretenen Krankheits- und Heilmittellehre einlassen. Sie unterscheidet sich kaum von dem Schatz, der ihm von den Vorfahren anheimgefallen war, und welchen er nur getreu und eifrig verwaltet. Und doch greifen wir von ungefähr einen der Briefe heraus, der ihn als denkenden Arzt kennzeichnet. So geht er von dem unvermeidlichen Vorwurf gegen die Pseudoärzte auf die wahren Prinzipien der Semiotik und Prognostik über, in denen die Alten zum Muster dienen. Ohne Diagnose, ohne die Gabe, Gesundes von Ähnlichem, Krankhaftes von Unähnlichem zu trennen, sei der Arzt ein Stümper, erst lange nach der Feststellung der pathognomischen Zeichen und des jedweder Erkrankung im speziellen zukommenden Symptomenkomplexes gelange die Therapie an die Reihe, die sonst fruchtlos wäre und leerer Geschäftigkeit gliche. Galen, der staunenerregende Polyhistor auf medizinischem Gebiete, habe über alle Dinge Aufschluß erteilt, doch die Semiotik nach keiner rationellen Methode ausgebaut, sondern nur beiläufig in der Schrift „de constitutione artis medicae" den Samen davon ausgestreut. Hingegen hätten Avicenna, Rhazes und andere arabische Autoren, sowie jene der spätgriechischen Periode, wie Paulus von Aegina, Aetius, Alexander von Tralles und Actuarius, die alten Empiriker nachgeahmt und die Syndrome der Zeichen und Begleiterscheinungen für die einzelnen Krankheitskapitel zusammengestellt. Freilich seien sie dabei so verwirrend (indistincte) zu Werke gegangen, daß man nicht ermessen könne, was pathognomische, was accidentelle oder Symptome besonderer Art seien. Gerade aber dem gelehrten Arzte komme es zu, ihre Gruppierung zu zergliedern, das Hauptsächliche von Nebendingen zu sondern und abzuwägen. Darum müsse man den Eintritt der entscheidenden Änderungen im Auge behalten, die kritischen Tage strenge verfolgen und niemals das Ganze übersehen, damit man von der Roheit oder Kochung der Krankheitsmaterie, von der Wendung zu Genesung oder Tod jederzeit sich Rechenschaft zu geben imstande sei. Denn wenn die gefährlichen Erscheinungen, sei es nach Qualität oder Intensität, die Kräfte des Organismus

übersteigen, dann läßt das lethale Ende nicht lange auf sich warten.[1])

Selbst wo LANGE von den „neuen Krankheiten“ spricht, verläßt er nur auf wenige Schritte den Standpunkt der Alten. Er nennt den Freund, der ihn darüber interpelliert, „novitatis amator“, sich selbst aber „antiquitatis amator“. Himmlische und irdische Einflüsse, verkehrte Lebensweise und andere Schädlichkeiten brächten es mit sich, daß ähnlich den Mißbildungen unnatürliche Spielarten unter den Krankheiten auftreten, wieder vergehen oder andere Formen annehmen. So seien der Englische Schweiß und die aus Neapel verschleppte venerische Seuche ein Gemengsel von Krankheiten (farrago morborum), das leichterdings andere Erkrankungen vermitteln könne. Es gäbe drei Klassen von Krankheiten: Epidemische, die durch Infektion der Luft und des Wassers, durch „private“ Ansteckung oder Gottes Verhängnis grassieren. Andere seien endemisch, Familienübel eines Volkes, von verdorbenem Wasser verursacht, wie die in Kärnthen und anderen Alpenländern einheimischen Kröpfe oder die in Dänemark eingenistete Mundfäule. Die dritte Gattung wird jene der sporadischen genannt, die durch schlechte Lebensordnung entstanden, allenthalben verbreitet sind. HIPPOKRATES habe Unrecht, die Ursache aller gemeinsamen Krankheiten auf die Luft zurückzuführen. Welche Leiden seien den Heeren der Römer nicht aus Verderbnis von Speise und Trank erwachsen? Ist nicht auch der „Scherbock“ in nordischen Landstrichen vom Genuß salziger Fische usw. gekommen?[2])

Der Glaube an die Vergänglichkeit und Wiedergeburt von Krankheiten bestrickt unseren Autor ebenfalls, wenn er von dem neuartigen Fleckfieber in Italien und der Schrift FRACASTOROS handelt. Er geht von der Annahme aus, endemische Krankheiten können sich unter dem Einfluß der erwähnten ätiologischen Faktoren in epidemische verwandeln. „Ich leugne — schreibt er —, daß neue Krankheiten auftauchen, deren Spuren nicht mindestens vorher erschienen wären. Was das Fleckfieber anbelangt, so hat es vor FRACASTOROS Geburt in Griechenland gewütet, wie AETIUS VON AMIDA bei Erklärung der Fieberausschläge, gestützt auf das Zeugnis des alten Arztes HERODOT, bestätigt. Nach seinen Worten treten die Exantheme am Beginn der Fieber auf, nicht etwa der einfachen,

[1]) I, 83, S. 459.
[2]) II, 13, S. 551.

sondern der bösartigen Fieber, über den ganzen Körper verstreut entwickeln sich Striemen oder Flecke, den Flohstichen ähnlich. Nun frage ich, kann man das Fleckfieber deutlicher beschreiben, als dies von AETIUS und HERODOT geschehen ist?"[1])

Die an ihn ergangene Anfrage über die Ursachen des im Jahre 1529 zum erstenmal über Deutschland hereingebrochenen Englischen Schweißfiebers bezeichnet er als ein Problem, worin es sich hauptsächlich um die Lösung der Aufgabe handle, zu entscheiden, ob die Seuche mit dem pestilentiellen Fieber identisch sei oder der von GALEN geschilderten feuchten Form des „Typhus" (febris quam Galenus typhodea et helodea appellat) gleichkomme. Für ihn ist es nicht zweifelhaft, daß die Krankheit im Altertum den Ärzten bekannt gewesen sei. Nach gelehrter Würdigung des dünsteschwangeren Nebels auf die menschlichen Säfte und Lebensgeister stimmt er mit der galenischen Doktrin vollends überein; wenn aber jemand unter der Krankheit ein ephemeres putrides Fieber verstanden wissen will, so habe er dagegen nichts einzuwenden. Dem behandelnden Arzte empfiehlt er nur, die Schweißausbrüche zu mäßigen und die Kräfte des Patienten zu stärken.[2])

Gleiche Schlüsse werden auf das hohe Alter der Syphilis gezogen und die Behauptung vorangestellt, der Morbus Gallicus sei keineswegs eine neue Krankheit; vielmehr bei den griechischen Ärzten aufgezeichnet. Es bietet geringes Interesse, zu verfolgen, wie er breitspurig humoralpathologische Ursachen aufzählt, die alle luetischen Krankheitsphänomene erklären sollen; hingegen sind die Andeutungen vom Zusammenhang der Allgemeinerkrankung mit Lepra und Elephantiasis so tief mit antiker Literatur verbrämt, daß es dem Leser nicht leicht wird, darüber Klarheit zu gewinnen, ob die anschauliche Schilderung der Symptome und des Verlaufes immer auf eigener Beobachtung beruht oder zeitgenössischen Schriftstellern entlehnt ist.[3]) Knapper ist die Darstellung der Gonorrhoe, von welcher er drei Arten angibt, eine Unterabteilung, die — wie er sagt — GALEN und den anderen alten Ärzten unbekannt geblieben sei. Er unterscheidet: 1. den unfreiwilligen, nächtlichen Samenfluß, 2. die durch Verderbtheit der Säfte verursachte Schleimsekretion der männlichen wie weiblichen Genitalien, und 3. die von

[1]) II, 15, S. 560.
[2]) I, 19, S. 82.
[3]) I, 42, S. 180.

der venerischen Seuche stammende virulente Form mit ihren Begleiterscheinungen: Dysurie, Epidymitis, Perinealabszesse u. a. m. Diesem von der „lues Gallica“ herrührenden Ausflusse eines „giftigen Ichors“ könne man nicht wirksamer beikommen, als mit Guajakdekokt oder Quecksilbersalbe![1])

In der allgemeinen und speziellen Therapie folgt LANGE den Prinzipien der Griechen und Araber. Dem Übergewicht der letzteren in der Pharmakologie seines Zeitalters begegnen wir in allen seinen weitläufigen Rezepten, in denen Anklänge an neuere Medikamente, wie z. B. an den Antimon, nicht zu vernehmen sind. Wir haben vergeblich in den Episteln nach dem Namen PARACELSUS gesucht, ebensowenig Spuren von Hinweisen auf die spagirische Medizin zu entdecken vermocht. Unser Autor konnte der Macht des Beharrens auch hierin sich nicht entwinden; er blieb unberührt vom Streite und lauschte inmitten des Lärmes, der andere Ärzte aufweckte und wach erhielt, lieber den Worten der Alten. So kam es, daß er an der Wirksamkeit hochgepriesener Medikamente, und mochte ihre Güte anderen schwer verständlich sein, nicht den leisesten Zweifel hegte. Die Bereitung von Medikamenten, die Gold oder Silber enthielten, protegiert und verteidigt er; in der Heilkraft der Edelsteine erblickt er Beweise supernaturalistischer Ausflüsse und verborgener Eigenschaften. So sagt er von den Mitteln, die zwar im Körper nicht assimiliert würden und zur Ernährung nichts beitrügen, daß sie wenigstens umstimmend wirken, den fauligen Schleim und beide Gallenspezies auflösen. „Andere an sich unverdauliche Arzneikörper aber stellen durch ihre angeborene Kälte, wie der Saphir, die febrile Dyskrasie der Leber und des Herzens dem Temperamente entsprechend her. So wie das Gold die Gabe besitzt, das heiße Herz abzukühlen, Wärme und Hitze gleichmäßig zu verteilen und zu erhalten, ebenso haben, wie berichtet wird, bei der Elephantiasis der Griechen und der Lepra der Lateiner Feilspäne aus Gold als immunisierend gegolten; auch ist ein dem Fieberkranken aufgelegtes Goldblättchen imstande, die brennende Trockenheit der Zunge zu benehmen . . .“[2])

Dieses Beispiel mag für viele aufgezählt werden. Sollen wir darum von dem Autor klein denken und ihm Böses nachsagen? Er war verwickelt im Glauben seines Zeitalters, jenem vielsagenden

[1]) II, 5, S. 515.
[2]) II, 49, S. 715.

Wortbegriff, den spätere Geschlechter in Aberglauben umgetauft haben.

Schließlich wollen wir noch der am Ausgang der Briefsammlung angefügten Abhandlung gedenken, die in die Form einer Epistel gekleidet und an den Grafen Ertbach, den rechtsgelehrten Hofmundschenk des Pfalzgrafen, gerichtet ist. Sie bildet eine Überschau des in den übrigen Schreiben niedergelegten Inhaltes, enthält namentlich die Klagen über die allerorts wuchernde Kurpfuscherei und faßt die Wünsche zusammen, die, dem Archiater am Herzen liegend, auf die Hebung des Medizinalwesens in der Heimat abzielen. Warum er den Titel „Medicum de Republica Symposium" gewählt, kann verschieden gedeutet werden. Waren die Gravamina wirklich das Ergebnis der Beratungen eines Sanitätskollegiums oder hat Lange nur das Bild einer solchen Sitzung gewählt, um seinem Anliegen würdigen Ausdruck zu verleihen? Die Eingangsworte, wonach keiner der Freunde an der Versammlung gefehlt, jeder an der Diskussion lebhaft sich beteiligt habe, lassen die Veranstaltung einer wissenschaftlichen Tagung vermuten, deren Abschluß — wie die Endzeilen bekräftigen — unter fröhlichem Klang der Becher einherging. Oder trifft jener das Richtige, der das Ganze für eine wohlerdachte Allegorie hält und nur positiv gelten läßt, daß der 60jährige Leibarzt noch nicht des deutschen Humors verlustig war? Er erhebt in männlicher Haltung die Forderung an die Regierung, Charlatane zu bestrafen, der Aftermedizin wirksam durch die Pflege des gelehrten Unterrichts zu steuern, die Heidelberger Hochschule durch ausgiebige Dotierung der Bibliothek besser instandzusetzen, ebenso das allgemeine Wohl durch den Aufschwung der Druckerpresse zu unterstützen. Nur wenn der Staat schon frühzeitig auf die Erziehung der Jugend in den Gymnasien bedacht sei, durch Verleihung von Stipendien würdigen Bewerbern das Studium der Medizin erleichtere, werde es gelingen, wahrhaft gebildete und erfahrene Ärzte heranzuziehen, denen der Bürger in Krankheitsnöten sich anvertrauen könne.[1])

Es ist nur ein dürftiger Ausschnitt aus Langes Briefen, den wir gebracht haben. Immerhin aber wird er einiges zur Vorstellung beitragen, wie sehr der mit Melanchthon und Peucer befreundete Gelehrte durch seine tiefen Kenntnisse in den Schriften der Alten unter den deutschen Ärzten hervorragte. Unschwer wird es verständlich, welchen Ansehens er bei den Zeitgenossen sich erfreute

[1]) III, 6, S. 902 seq.

und wie lebhaft sie im Widerstreit der Meinungen nach dem Worte eines berufenen Führers verlangten. Auch heute noch flößt uns seine Persönlichkeit Achtung und Teilnahme ein. Sein allseitiges Wissen, die Begeisterung für antike Vorbilder, die ihm dort, wo er die ärztlichen Mißstände jener Tage brandmarkt, eine so beredte Sprache verleiht, verdient vollauf unsere Anerkennung. Die Schwächen und Vorurteile, in denen sein Geist befangen erscheint, waren keineswegs LANGES alleiniges Eigentum; wir wissen, daß sie von den Besten des Zeitalters geteilt und zu charakteristischen Merkmalen des damaligen Gedankenlebens geworden sind. Sie vermögen nicht das Bild des Mannes zu stören, der aus den Episteln als eine der kräftigen Gestalten hervortritt, wie solche gerade dem 16. Jahrhundert so reich beschieden waren.

Das hippokratische Wort von der Gottgleichheit des „philosophischen" Arztes.

Von

Dr. Hubert Röck in Innsbruck.

I.

Dr. Nittinger, einer der verbissensten Impfgegner, die unter deutschen Ärzten aufgestanden sind, hat es sich nicht versagen können, auch den Ausdruck „philosophical researches", mit dem Jenner im Widmungswort an Dr. Parry zur Schrift „Further Observations" seine Kuhpockenforschungen bezeichnet, aufs Korn zu nehmen, hat aber dabei weidlich fehlgeschossen. Er ereifert sich darüber folgendermaßen: „In dem philosophischen 18. Jahrhundert, wo es sogar eine philosophische Physiologie gab, frappierte das nicht. In der Jetztzeit existiert die philosophische Physiologie mit ihren gewaltsamen und unfruchtbaren Synthesen gar nicht mehr, wir legen Gewicht auf Physik, Chemie, Mikroskop, physiologisches Experiment ... Philosophische Untersuchungen mit Kuhgift! ... Wir grollen dem Dr. Jenner nicht, er stützte seine Lehre von der Vakzination ausdrücklich auf ‚philosophische Untersuchungen'; aber wir verzeihen es den Jenneristen nicht, daß sie die Heilwissenschaft, deren Fundamente so weit weg von der Philosophie liegen, an ‚philosophische Untersuchungen' also ganz unsicher geheftet, damit die heilige Wissenschaft zu einer täuschenden Sophistik herabgewürdigt haben, welche nicht zur Ehre der Menschheit und der dabei Beteiligten dient". [1])

Nittinger hat eben keine Ahnung davon, daß der Ausdruck *Philosophie* im Englischen eine noch viel dehnbarere Bedeutung als im Deutschen besitzt. Im weitesten Sinne genommen, „it means the explanation of any set of phenomena, whether practical, causal or logical; theory, reasoned doctrine". [2]) Demgemäß ist „Natural Philosophy" nicht mit „Naturphilosophie", sondern mit „Physik" zu übersetzen. Helmholtz und Wertheim, die die von W. Thomson und P. G. Tait verfaßte „Natural Philosophy" unter dem Titel „Handbuch der theoretischen Physik" (Braunschweig 1871—1874)

übersetzt haben, bemerken zum Ausdruck „Natural Philosophy“: „Dies ist der englische Titel des Buches, entsprechend dem Titel von NEWTONS berühmtem Werke Philosophiae Naturalis Principia; im Deutschen entspricht diesem Begriff etwa der der *theoretischen Naturwissenschaft* oder auch in noch speziellerem Sinne geradezu: *Physik.*“ Was wir „Naturphilosophie“ zu nennen pflegen, heißt im Englischen „Philosophy of Nature“. Demgemäß sind ferner Bezeichnungen wie „Philosophy of Machines“, „Philosophy of Digestion“, „Philosophy of Hairdressing“, „The Art of Preserving the Hair on Philosophical Principles“, „Philosophical Instruments“ (z. B. für Thermometer, Barometer) u. dgl. zu verstehen.

Ebenso verhält es sich mit JENNERS Ausdruck „philosophical researches“. Mit der NITTINGER vorschwebenden Idee von Philosophie hat er nichts zu tun. *Philosophical* researches sind nichts anderes als *wissenschaftliche*, genauer gefaßt *naturwissenschaftliche*, noch genauer gefaßt *physiologische* Forschungen. Für JENNER selbst ist der Ausdruck gleichbedeutend mit „physiological investigation“.

Ähnlich verhält es sich nun auch mit dem hippokratischen Wort *ἰητρὸς φιλόσοφος ἰσόθεος*; ähnlich insofern, als hier gleichfalls der Ausdruck *φιλόσοφος* Mißdeutungen zu begegnen pflegt.

Ein „philosophischer“ Arzt und gottgleich! Einem PARACELSUS mochte das aus der Seele gesprochen sein, einem PARACELSUS, dem Philosophie, Astronomie, Alchimie und Religion als die vier Säulen der Medizin galten und Philosophie als die erste Säule, einem PARACELSUS, dem die Natur geradezu als „die sichtlich und greiflich dargestellte Philosophie“ und die Philosophie geradezu als „die unsichtige Natur“ erschien. Modernen Ärzten dagegen, besonders Ärzten deutscher Zunge und Bildung, klingt der Ausdruck „philosophischer Arzt“ als contradictio in adjecto ins Ohr. Ein „philosophischer“ Arzt wäre nach ihrer Auffassung einer, der das Lehrgebäude der Medizin anstatt auf „naturwissenschaftlichen“ auf „naturphilosophischen“, anstatt auf „physischen“ auf „metaphysischen“, anstatt auf „induktiven“ auf „deduktiven“, anstatt auf „empirischen“ auf „spekulativen“ Grundlagen errichtet wissen will und als solcher bestenfalls ein mehr lächerlich als traurig anmutendes Beispiel geistigen Rückschlags auf eine glücklicherweise überwundene Entwickelungsstufe ärztlicher Wissenschaft. NEWTON mußte noch der Physik zurufen: „Hüte dich vor der Metaphysik!“ Der moderne, der wirklich moderne Arzt bedarf dieser Mahnung nicht, weil ihm die

Fertigkeit, allem „Philosophischen" mit der Sicherheit eines Nachtwandlers aus dem Wege zu gehen, wenn nicht angeboren, so doch anerzogen ist. Mit NITTINGER spricht er: „Wir legen Gewicht auf Physik, Chemie, Mikroskop, physiologisches Experiment". „Philosophie" ist ihm Hekuba.

Wem sie ausnahmsweise wie einem HELMHOLTZ nicht Hekuba sein will, in dessen Augen ist doch der „philosophische" Arzt alles eher denn gottgleich. In seiner Rede über „Das Denken in der Medizin" läßt sich HELMHOLTZ folgendermaßen aus: „Als Fahne gleichsam der alten deduktiven Medizin diente das stolze Wort des HIPPOKRATES: *ἰητρὸς φιλόσοφος ἰσόθεος* — gottähnlich ist der Arzt, der Philosoph ist. Wir können es schon gelten lassen, wenn wir nur richtig feststellen, was unter einem Philosophen zu verstehen sei. Den Alten umfaßte die Philosophie noch alle theoretische Kenntnis; ihre Philosophen betrieben auch Mathematik, Physik, Astronomie, Naturgeschichte in enger Vereinigung mit eigentlich philosophischen und metaphysischen Betrachtungen. Will man also unter dem ärztlichen Philosophen des HIPPOKRATES einen Mann verstehen, der *vollendete* Einsicht in den Kausalzusammenhang der Naturprozesse hat, so werden wir in der Tat mit ihm sagen können, ein solcher wird einem Gotte ähnlich helfen können. So verstanden, bezeichnet der Satz in drei Worten das Ideal, dem unsere Wissenschaft nachzustreben hat. Ob sie es je erreichen wird, wer will es sagen? Aber auf so lange Frist ihre Hoffnungen hinauszuschieben, waren diejenigen Schüler der Medizin nicht geneigt, die sich schon bei eigenen Lebzeiten gottähnlich zu fühlen und anderen als solche zu imponieren wünschten. Man setzte die Ansprüche an den *φιλόσοφος* erheblich herab. Jeder Anhänger eines beliebigen welterklärenden Systems, in welches wohl oder übel die Tatsachen der Wirklichkeit hineinpassen mußten, fühlte sich als Philosoph." [3])

Angenommen, HELMHOLTZ hätte damit das Richtige getroffen, so wird man dennoch fragen dürfen, fragen müssen, wie er zu seiner Auffassung gekommen ist. Er selbst erwähnt nichts davon. Er brauchte auch nichts davon zu erwähnen, wenn es sich um ein allgemein angenommenes oder wenigstens von anderen genügend gesichertes Forschungsergebnis handelte. Handelt es sich darum? Mit nichten! Daß das hippokratische Wort von der Gottgleichheit des „philosophischen" Arztes gleichsam als Fahne der alten *deduktiven* Medizin gedient hätte, ist kein solches Forschungsergebnis. HIPPOKRATES wird im Gegenteil gewöhnlich als ältester Fahnenträger

der induktiven Medizin gepriesen. Was den eigentlichen Ruhmestitel der koischen Schule bilden soll, ist nach Th. Gomperz gerade die Einsicht, „daß die Prämissen für die Anwendung der deduktiven Methode noch nicht vorhanden, ja nicht einmal in Sicht waren und daß phantastische Konzeptionen die Stelle der hierzu erforderlichen vollwertigen Induktionen einnahmen.“ [4]) Schwerlich ist Helmholtz auf Grund eigener Lektüre der hippokratischen Schriften zu seiner Auffassung gelangt. Sonst wäre das grobe Mißverständnis kaum begreiflich.

Kaum begreiflicher Mißverständnisse machen sich freilich auch solche schuldig, denen es, wie Robert Fuchs, dem Übersetzer der hippokratischen Schriftensammlung, an Vertrautheit mit deren Inhalt gewiß nicht fehlt. Gleichwohl werden wir von ihm zum Beleg dafür, daß Hippokrates „aus einer philosophisch bewegten Zeit herausgeboren war und um deswillen überall eine *echt philosophische Auffassung des Seins* durchblicken läßt“, auf das hippokratische Wort von der Gottgleichheit des philosophischen Arztes verwiesen. Auch hätte sich bei den Griechen die Medizin mit den anderen Einzelwissenschaften „aus der umfassenden allgemeinen Wissenschaft, der *Philosophie*“, entwickelt und „alle die berühmten Ärzte“ seien zugleich *Philosophen* gewesen.[5]) Lauter Mißverständnisse!

II.

Die hippokratische Schrift, die das Wort von der Gottgleichheit des „philosophischen“ Arztes enthält, führt den Titel *Περὶ εὐσχημοσύνης*, auf deutsch „Über das Wohlverhalten“. Sie handelt nicht bloß vom sittlichen Wohlverhalten des Arztes, sondern auch von den im äußerlichen Verkehr mit den Patienten sowie bei deren Behandlung im allgemeinen zu beobachtenden Verhaltungsmaßregeln.

Gleich die Eingangssatze der Schrift bieten den Schlüssel dazu dar, inwiefern der Arzt „*philosophisch*“ sein soll. Die Sätze lauten im Originaltext (bei Ermerins):

Οὐκ ἀλόγως οἱ προβαλλόμενοι τὴν σοφίην πρὸς πολλὰ εἶναι χρησίμην, ταύτην δὴ τὴν ἐν τῷ βίῳ. Αἱ γὰρ πολλαὶ πρὸς περιεργίην φαίνονται γεγενημέναι· γέγω δέ, — αὗται αἱ μηδὲν ἐς χρέος τῶν πρὸς ἃ διαλέγονται·

Übersetzt: „Es ist keine unverständige Behauptung, daß *die Weisheit* zu vielem nützlich ist, diejenige nämlich, die sich *aufs Leben* bezieht. Denn die meisten (scil. *σοφίαι*) scheinen aus Neugier entstanden zu sein; ich rede von denjenigen, die sich mit zu nichts Brauchbarem befassen."

Man beachte wohl: *σοφίη*, *σοφίη ἐν τῷ βίῳ* — *Weisheit, Lebensweisheit!*

Zwischen *σοφίη* und *σοφίαι* wird hier nicht im Sinne der umfassenden allgemeinen Wissenschaft und deren Tochterwissenschaften, auch nicht im Sinne von Wissenschaft im allgemeinen und Einzelwissenschaften, sondern zwischen *σοφίη κατ' ἐξοχήν* und den übrigen *σοφίαι* unterschieden.

Σοφίη κατ' ἐξοχήν hat aber zum Gegenstand das Leben, das menschliche Leben, die Lebensführung, nicht das Sein, die Natur, den Kosmos.

Ein *Weisheitsfreund*, ein *Freund der Lebensweisheit*, nicht sogenannter Naturphilosophie oder Metaphysik, soll der Arzt sein. Dann ist er ein „*philosophischer*" Arzt.

Das ist ja auch der eigentliche, ursprüngliche, lebendige Sinn des Ausdrucks „*philosophisch*" und hier hat er seinen eigentlichen, ursprünglichen, lebendigen Sinn. Gehört doch das Wort von der Gottgleichheit des „philosophischen" Arztes zu den ältesten Fundstellen des Ausdrucks *φιλόσοφος*! Dagegen wird der Ausdruck *φιλοσοφία* in der Schrift *Περὶ εὐσχημοσύνης* nirgends gebraucht. An den Stellen, wo man seinen Gebrauch erwarten möchte und wo die Übersetzer, Robert Fuchs inbegriffen, sich die Freiheit nehmen, davon Gebrauch zu machen, steht überall *σοφίη*, *σοφίη* im Sinne von Lebensweisheit.

Man übersetze wörtlich, man übersetze *σοφίη* mit Lebensweisheit und man bewahrt sich und andere vor Mißverständnissen, zu denen der Gebrauch des Ausdrucks Philosophie erfahrungsgemäß allzu leicht verführt.

Besonders gilt dies von der die Gottgleichheit des „philosophischen" Arztes verkündenden Hauptstelle im 5. Kapitel (Text wie überall nach Ermerins):

Διὸ δεῖ ἀναλαμβάνοντα τούτων τῶν προειρημένων ἕκαστα μετάγειν τὴν σοφίην ἐς τὴν ἰητρικὴν καὶ τὴν ἰητρικὴν ἐς τὴν σοφίην. Ἰητρὸς γὰρ φιλόσοφος ἰσόθεος.

Übersetzt: „Deshalb muß man, alle vorerwähnten Einzelheiten sich aneignend, die Lebensweisheit in die Heilkunst und die Heil-

kunst in die Lebensweisheit einführen. Denn ein die Lebensweisheit liebender Arzt ist gottgleich."

Die „vorerwähnten Einzelheiten", auf die Bezug genommen wird, vorerwähnt im 3. Kapitel, sind im wesentlichen die gleichen, die in unmittelbarem Anschluß an die Hauptstelle als gemeinsame Merkmale der Lebensweisheit und der Heilkunst aufgezählt werden, indem es heißt:

„Ist doch der Unterschied zwischen beiden nicht groß. Alles nämlich, was zur Lebensweisheit gehört, gehört auch zur Heilkunst: Uneigennützigkeit, Rücksichtnahme, Scham, Würde, Ansehen, Urteil, Gleichmut, Entschiedenheit, Reinlichkeit, Reden in Denksprüchen, Kenntnis des zum Leben Nützlichen und Notwendigen, Verwerfung der Lasterhaftigkeit, Freiheit von Aberglauben, göttliche Erhabenheit. Besitzen sie doch, was sie besitzen, um sich vor Zügellosigkeit, Handwerksmäßigkeit, Habsucht, Sinnlichkeit, Beraubung, Unverschämtheit in acht zu nehmen. Denn sie ist die Kenntnis und Betätigung dessen, was Freundschaft und Kinder, Hab und Gut angeht. Mit ihr ist also eine gewisse Lebensweisheit verbunden, weil auch der Arzt das meiste davon besitzt." [6])

Nämlich der Arzt, wie er sein soll. Weil aber nicht wenige Ärzte das meiste davon an sich vermissen lassen oder es wenigstens nicht in zureichendem Maße besitzen, ist es geboten, die Lebensweisheit in die Heilkunst einzuführen. Doch ist das unter *zwei* bemerkenswerten *Einschränkungen* zu verstehen, wovon das 4. Kapitel handelt. Erst durch diese Einschränkungen bekommt das Wort von der Gottgleichheit des „philosophischen" Arztes seinen spezifischeren Sinn.

Erstens muß die in die Heilkunst einzuführende Lebensweisheit so geartet sein, daß sie fähig ist, den von ihr erwarteten Leistungen gerecht zu werden. Denn nicht alles verdient den Namen Lebensweisheit, was darauf Anspruch erhebt. Manches ist vielmehr von einer Beschaffenheit, daß vor der Einlassung mit ihm nicht genug gewarnt werden kann. Anderes ist so geartet, daß es, um leistungsfähig zu werden, das ihm Fehlende gerade von der Heilkunst, deren kunstgerechten Betrieb vorausgesetzt, am ehesten zu lernen vermag; daher die Forderung, daß die Heilkunst in die Lebensweisheit einzuführen sei.

Zweitens müssen die Personen entsprechend geartet sein. Wie andere zu echter Meisterschaft in ihrem Fache Berufene muß der „philosophische" Arzt nicht bloß so gut als möglich dazu erzogen,

sondern vor allem dazu wohl veranlagt sein. Nur dort wird der Same der Lebensweisheit fruchtbringend aufgehen, wo er auf einen von Natur aus hierfür bereiteten Boden fällt.

So sehr die äußere Form gelitten hat, worin diese Gedanken vor 23 Jahrhunderten gegossen worden sind, ist doch der Gedankengehalt im großen und ganzen unversehrt geblieben.

Das 4. Kapitel lautet: „Das Wesentlichste nun von allen vorerwähnten Dingen[7]) ist die *Natur;* die den Künsten sich Widmenden nämlich schreiten, wenn diese mit ihnen ist, mit Hilfe aller vorerwähnten Dinge fort. Denn die Praxis ist bei der Lebensweisheit nicht lehrbar. Auch in der Kunst zieht und reißt die Natur, bevor sie unterwiesen worden ist, zum Beginnen hin, die Lebensweisheit aber dahin, das von der Natur selbst Bewirkte zu tun zu verstehen. Viele sind ja in beiden Gegenständen unterlegen, weil sie sich in beiden keineswegs an die Tatsachen zum Beweis gehalten haben. Sobald daher einer von ihnen etwas von dem in Frage Gebrachten der Wahrheit gemäß untersuchen soll, wird ihnen das Naturgemäße keineswegs vonstatten gehen. Diese geraten eben, jenen folgend, auf einen ähnlichen Weg. Gerade deshalb hüllen sie ihre Blöße in lauter Schlechtigkeit und Ehrlosigkeit. Schön ist nämlich eine Lehre durch das Werk, das sie lehrt; denn alles kunstgemäß Ausgeführte wird von einer Lehre getragen. Das kunstgemäß Besprochene, aber nicht Ausgeführte wurde zur Anweisung kunstwidriger Methode. Das Wähnen nämlich, aber Nichthandeln ist ein Kennzeichen von Unwissenheit und Kunstwidrigkeit; denn besonders in der Heilkunst gereicht der Wahn den Besitzern zum Vorwurf, den davon Gebrauch machenden aber zum Verderben. Wenngleich sie, bei ihren Lehren sich selbst überredend, ein Werk der Wissenschaft gemäß zu verrichten wähnen, werden sie sich doch gleichwie der Feuerprobe unterworfenes unechtes Gold als so Geartete erweisen."[8])

Und nun höre man, mit welcher Einmütigkeit sogar Geschichtschreiber der Medizin das hippokratische Wort falsch interpretieren.

Wenn man es für das Wesen der Philosophie halte, meint HECKER, die Natur der Dinge aus gewissen höchsten Vernunftideen herzuleiten und diese in das einzelne überzutragen, ohne vorher von dem einzelnen belehrt zu sein, mit einem Worte, rein analytisch zu Werke zu gehen, so sei HIPPOKRATES vielleicht der schlechteste Philosoph gewesen, der jemals die Heilkunde bearbeitet habe. Indessen sei er weit davon entfernt gewesen, der *Naturphilosophie*

seiner Zeit gar keinen Eingang in die Heilkunde zu gestatten. Mehr aus seinen eigenen Äußerungen als aus dem Ausspruche eines falschen hippokratischen Schriftstellers sehen wir, daß er eine gegenseitige Verbindung und Hilfsleistung der Medizin und Philosophie für notwendig und den wahrhaft philosophischen Arzt für einen göttlichen Mann gehalten habe.[9])

Häser paraphrasiert die Hauptstelle: „Mehrfach wird ferner darauf hingewiesen, daß für den Arzt eine allgemeine (philosophische) Bildung unerläßlich sei. ‚Die Medizin kann die allgemeinen Wahrheiten der Philosophie ebensowenig entbehren, als letztere die durch die Heilkunde ihr dargebotenen Tatsachen‘.“ [10])

Franz Spät erklärt es für ausgeschlossen, daß Werke, in denen gegen „eine *philosophische* Behandlung *medizinischer* Fragen“ an sich in scharfer Polemik Stellung genommen sei, von Hippokrates stammten, da doch wohl nicht anzunehmen sei, daß derselbe später in solcher Weise gegen einen Standpunkt ankämpfe, den er selbst in die Medizin eingeführt habe. „Dieser Befürwortung einer *philosophischen* Behandlungsweise *medizinischer* Fragen“ begegneten wir „ganz besonders“ in der Schrift *Περὶ εὐσχημοσύνης*, wo „*ganz besonders* auf die Notwendigkeit einer *Kenntnis der Werke der Natur*“ hingewiesen sei. [11])

Und das alles sagt Spät, obschon in der ganzen Schrift keine einzige Stelle sich findet, die zu einer solchen Interpretation im entferntesten Anlaß gäbe. Die Stelle von der „*Kenntnis der Werke der Natur*“, die er anführt, hat auf sogenannte Naturphilosophie keinen Bezug. Anstatt an den Originaltext hat er sich an Robert Fuchs gehalten, der die Stelle im 4. Kapitel „*ἡ δὲ σοφίη ἐς τὸ εἰδῆσαι τὰ ἀπ' αὐτῆς τῆς φύσιος ποιεύμενα*“ übersetzt mit „die Weisheit andererseits zur *Erkenntnis der Werke der Natur*“. Gegen diese Übersetzung wäre an und für sich nicht viel einzuwenden. Aber sie kann leicht so mißverstanden werden, wie es Spät widerfahren ist. Unter *Natur* ist ja hier nicht der Inbegriff der Körper und Kräfte des Makrokosmos gemeint, sondern der Inbegriff jener angeborenen Anlagen des Mikrokosmos, die den einen befähigen, ein „philosophischer“ Arzt zu werden, während sie dem anderen fehlen. Dementsprechend übersetze ich die Stelle mit „die Lebensweisheit aber dahin, das von der Natur selbst Bewirkte zu tun zu verstehen“. Wie der Zusammenhang lehrt, bedeutet *εἰδῆσαι* hier das theoretische und zugleich das praktische Verstehen, das Sichverstehen auf etwas, das *etwas zu tun Verstehen*, das *Verstehen*

nämlich, *den natürlichen Antrieben zur Lebensweisheit gemäß zu handeln.*

Georg Weiss scheint Häsers Paraphrase zu paraphrasieren, wenn er sagt: „Die Philosophie muß man nach seiner Anschauung in die Medizin hineintragen, damit dieser große, führende Gesichtspunkte nicht verloren gehen, und die Medizin in die Philosophie, damit diese Fühlung behalte mit dem alltäglichen Leben. Ein Arzt, der zugleich Philosoph ist, steht den Göttern gleich.“ [12])

Unter allen mir bekannt gewordenen Autoren, die sich über den Sinn des hippokratischen Wortes aussprechen, ist Kurt Sprengel der einzige, der es nicht falsch auffaßt, wenngleich er sich dessen volle Bedeutung augenscheinlich nicht zum Bewußtsein gebracht hat. Das geschieht aber erst in der 1821 erschienenen dritten Auflage seines „Versuches einer pragmatischen Geschichte der Arzneikunde“. In der 1800 erschienenen zweiten Auflage heißt es noch: „Aber ganz im Geiste der hippokratischen Methode zu philosophieren ist es, wenn es im Buche vom äußeren Anstande des Arztes heißt: Wer alles vorher Gesagte gehörig überlegt, wird einsehen, daß man die Philosophie in die Medizin einführen und die Medizin wieder bei der Philosophie benutzen müsse. Denn ein philosophischer Arzt ist ein wahrhaft göttlicher Mann“ (S. 383f.). Dagegen heißt es in der dritten Auflage, wo auch die Ersetzung der Ausdrücke Philosophie und philosophisch durch „*Weisheit*“ und „*Freund der Weisheit*“ zu beachten ist: „Aber ganz falsch hat man folgende Stelle ausgelegt: ‚Wer alles vorher Gesagte gehörig überlegt, wird einsehen, daß man die *Weisheit* in die Medizin einführen und die Medizin wieder bei der *Weisheit* benutzen müsse. Denn ein Arzt, der *Freund der Weisheit* ist, ist ein göttlicher Mann‘. Wer diese Stelle *im Zusammenhang* liest, findet sogleich, daß der Verfasser unter *Weisheit* so wenig die *Philosophie der Schulen* versteht, daß er vielmehr ausdrücklich sagt: Zu der Weisheit gehöre vor allen Dingen Gottesfurcht und dann alle die Tugenden, deren Übung beim Arzte vorzüglich gepriesen wird, als Uneigennützigkeit, Verschwiegenheit, Menschenliebe und Kenntnis der gottesdienstlichen Läuterungen usf.“ (S. 374). Doch das ist bei Sprengel eben alles.

Zu beanstanden ist bloß die Wendung, daß man die Medizin wieder „*bei der Weisheit benutzen müsse*“. Benutzen? Inwiefern benutzen? Vielleicht insofern, wie es Pseudo-Demokrit in einem an Hippokrates gerichteten Briefe verlangt? Darin heißt es: „Alle Menschen, mein Hippokrates, müssen sich auf die Heilkunst ver-

stehen, da es schön und zugleich zuträglich fürs Leben ist, besonders diejenigen, die auf wissenschaftliche und literarische Bildung Anspruch machen. Ich halte nämlich die Weisheitskunde für die Schwester und Genossin der Heilkunde; denn die Weisheit reinigt die Seele von den Leidenschaften, die Heilkunde beseitigt die Krankheiten des Körpers. Es gedeiht der Geist bei Anwesenheit der Gesundheit, weshalb es lobenswert ist, wenn die auf das Edle Bedachten für sie Sorge tragen. Leidet aber das körperliche Befinden, so besitzt auch der Geist keine Neigung zur Pflege der Tugend; denn vorhandene Krankheit schwächt die Seele gewaltig, indem sie den Verstand in Mitleidenschaft zieht." [13])

Sprengel hüllt sich über diesen Punkt in Schweigen. Anscheinend hat er jedoch an eine solche Benutzung der Medizin bei der Weisheit gedacht. Dafür spricht der Umstand, daß er die Bemerkung des Celsus „sehr richtig" findet, wonach die Heilkunde ursprünglich für einen Teil der Weisheit (sapientia) angesehen worden wäre, so daß die Behandlung der Krankheiten und die Betrachtung der Dinge dieselben Urheber gehabt hätten. Wie Celsus ferner bemerkt, ohne daß jedoch Sprengel darauf einginge, wären diejenigen am meisten an der Heilkunde interessiert gewesen, die ihre Körperkräfte durch untätiges Nachdenken und durch Nachtwachen geschwächt hätten, weshalb wir von vielen Weisheitslehrern hörten, die darin erfahren gewesen seien, so vor allem Pythagoras, Empedokles, Demokrit. [14])

Freilich ist dann nicht zu verstehen, daß die Forderung, die Medizin bei der Weisheit zu benutzen, nicht wie eine längst erfüllte behandelt, sondern wie eine erst zu erfüllende erhoben wird, und noch weniger ist die von Celsus im Anschluß an seine obige Bemerkung gemachte Angabe zu verstehen, daß derjenige, der die Heilkunde vom Studium der Weisheit getrennt habe (ab studio sapientiae separavit), Hippokrates gewesen sei.

Andererseits ist Sprengels Übersetzung bloß daraus zu verstehen, daß er den Text, soweit die Forderung des *μετάγειν* der Heilkunst in die Weisheit in Frage kommt, mißverstanden hat, was um so mehr wundernimmt, als es ihm, wie andere Äußerungen bezeugen, an den zum richtigen Verständnis dieser Forderung nötigen Überlegungen nicht gefehlt hat. Denn er sagt: „Hippokrates mußte sehr bald einsehen, daß der gemeine empirische Weg in allen Wissenschaften am sichersten zum Ziele führe, daß in der Physik wie in der Medizin die Vernunft irreleite, sobald sie nicht von der

Erfahrung unterstützt werde. Es unterschied sich also des Hippokrates Philosophie von allen übrigen Methoden und Philosophien dadurch, daß man erst eine hinreichende Menge Erfahrungen gesammelt haben mußte, wenn man daraus Schlüsse zu ziehen wagen wollte." [15])

Und nun lese man das oben mitgeteilte 4. Kapitel noch einmal aufmerksam durch und man wird sich meines Erachtens der Einsicht nicht verschließen können, daß mit der Forderung, die Heilkunst in die Weisheit einzuführen, die Einführung der von den Ärzten, den echten und rechten Ärzten, bei ihren Forschungen befolgten naturwissenschaftlichen Methode gemeint ist, einer Methode, deren oberster Grundsatz es ist, „sich an die Tatsachen zum Beweis zu halten", die Theorie durch die Praxis zu bewahrheiten.

In diesem Punkte, in der Unterscheidung zwischen echter und falscher naturwissenschaftlicher Methode, in der scharfen Entgegensetzung der beiden, in der ausschließlichen Billigung der einen und in der schonungslosen Verwerfung der anderen, erweist sich der Verfasser der Schrift „Über das Wohlverhalten" als würdiger Geistesgenosse jener Hippokratiker, von denen die Schriften „Über die Kunst", „Über die alte Heilkunst", „Vorschriften", „Über Lüfte, Wässer und Örtlichkeiten", „Über die heilige Krankheit" herstammen.

Das Gesagte kurz und frei zusammengefaßt, ist demnach folgendes der Sinn der Hauptstelle:

Die Heilkunst kann und soll von der Philosophie lernen, nicht soweit diese sogenannte Naturphilosophie, sondern Lebensweisheit, brauchbare Lebensweisheit ist. Aber auch die Lebensweisheit kann und soll von der Heilkunst lernen, welcher Methode sie sich zur Gewinnung einer wissenschaftlichen theoretischen Grundlage zu bedienen hat. Der Arzt, der beides in sich zu vereinigen weiß, wissenschaftliche Betätigung seiner Kunst und wissenschaftliche Betätigung der Lebensweisheit, das ist der mit einem Gott zu vergleichende *philosophische Arzt*.

III.

Falschen Auffassungen gegenüber, wie der des hippokratischen Wortes von der Gottgleichheit des „philosophischen" Arztes, ist es mit der sachlichen Widerlegung allein noch nicht getan. Um sie

vollends zu widerlegen, ist es nötig, ihr bis auf die Quellen, wenigstens bis auf die Hauptquelle, nachzugehen, woraus sie gespeist wird, und diese abzugraben. Sonst wird sie immer wieder aufs neue auftauchen.

Im vorliegenden Falle ist es eine andere falsche Auffassung, die die Hauptquelle bildet, die falsche Auffassung nämlich oder vielmehr die falschen Auffassungen, die über das eigentliche Wesen aller Philosophie nicht allein im großen Publikum, sondern auch unter akademisch Gebildeten, und zwar merkwürdigerweise gerade unter den *Philosophen* Genannten verbreitet sind.

Hier eine kleine Musterkarte solcher Auffassungen aus dem Zeitabschnitt der letzten hundert Jahre. Fichte definiert die Philosophie als Wissenschaftslehre, Hegel als Wissenschaft vom Absoluten, Herbart als Bearbeitung der Begriffe, Zeller als die Wissenschaft von den letzten Gründen des Erkennens und Seins und vom Zusammenhang alles Wirklichen mit denselben, Kuno Fischer als die Selbsterkenntnis des menschlichen Geistes, Überweg als Wissenschaft der Prinzipien, Herbert Spencer als vollkommen vereinheitlichte Erkenntnis, Wundt als die allgemeine Wissenschaft, die die durch die Einzelwissenschaften vermittelten allgemeinen Erkenntnisse zu einem widerspruchslosen System zu vereinigen hat, Paulsen als den Inbegriff aller wissenschaftlichen Erkenntnis, Döring als Glückseligkeitswissenschaft, Gutberlet als Erkenntnis aller Dinge aus ihren letzten und höchsten Gründen, Avenarius als Denken der Welt gemäß dem Prinzip des kleinsten Kraftmaßes, Windelband als die kritische Wissenschaft von den allgemeingültigen Werten.

Bis ins einzelnste ausgeführt und begründet, stellen sich diese Auffassungen vom Wesen der Philosophie noch viel bunter und einander widersprechender dar. Manche darunter haben überhaupt nichts als die Etikette „Philosophie" gemein. Noch heilloser erscheint natürlich ihr Widerstreit, wenn man bei ihrer Auswahl auf alle Jahrhunderte der traditionellen Philosophiegeschichte Rücksicht nimmt.

Angesichts eines solchen Wirrwarrs hat schon Fichte erklärt, nicht willens zu sein, sich auf den „unfruchtbaren Wortstreit", was Philosophie und was nicht Philosophie sei, einzulassen, weshalb er diesen Namen schon längst preisgegeben und mit „Wissenschaftslehre" vertauscht habe.[16] Ähnlich äußert sich Alexius Meinong im Hinblick auf die Tendenz, den Namen Philosophie auf „Erkenntnistheorie" zu beschränken: „Meritorisch ließe sich dagegen wenig bei-

bringen; wollte man aber schon einmal mit der usuellen Verwendung des Wortes Philosophie brechen, wäre es da nicht ratsamer, sich desselben sogleich ganz zu entschlagen? Schädigung der *Sache* möchte davon kaum zu fürchten sein." [17])

Heutzutage ist der Wirrwarr so weit gediehen, daß man immer häufiger die These wiederholen hört, durch historische Vergleichung wäre ein allgemeiner Begriff der Philosophie nicht zu finden, weshalb nichts übrig bliebe, als auf eine allgemein gültige Definition des Wesens der Philosophie zu verzichten. Derjenige, der mit dieser These zuerst Schule gemacht hat, ist Zeller gewesen. Ihm folgend, haben damit besonders Windelband, Wundt, Külpe, Deussen Schule gemacht. Indessen stimmen sie in der Begründung so wenig überein, daß die These selbst trotz alles Anscheins von Plausibilität unmöglich richtig sein kann.

Es gibt, behaupte ich, einen durch geschichtliche Vergleichung zu gewinnenden allgemeinen Begriff der Philosophie. Wenn, wie Alois Riehl sagt, erst der ausgesprochene Begriff der vollendete Begriff und die Namengebung ganz eigentlich die Begriffsschöpfung ist, [18]) so liefert Name und Begriff der Philosophie die beste Illustration dazu.

Wörtlich genommen heißt *φιλοσοφία* Liebe zur *σοφία*, sachlich genommen ist zwischen *φιλοσοφία* und *σοφία* kein Unterschied. *Σοφία* ist aber dabei nicht im allgemeinsten Sinne, in dem es jedes Wissen und Können bedeutet, auch nicht im allgemeinen Sinne von „Wissenschaft" zu verstehen, sondern in jenem engeren und engsten Sinne, in dem es, wie in der Schrift *περὶ εὐσχημοσύνης* eine besondere *σοφία*, die *σοφία ἐν τῷ βίῳ*, die *Lebensweisheit*, bedeutet.

Ungeschichtlich ist es, wenn Diogenes Laërtius angibt, daß Pythagoras zuerst der Philosophie ihren Namen gegeben und sich einen Philosophen genannt habe, [19]) den geschichtlichen Tatsachen entsprechend aber, wenn er ferner angibt: „Eher hieß sie (scil. *φιλοσοφία*) *σοφία* und der sie auszuübende Erklärende ein *σοφός*." [20]) Was sich die Griechen unter *σοφία ἐν τῷ βίῳ* dachten, hat allerdings in Pythagoras zuerst einen in seiner Art klassischen Vertreter gefunden.

Ob Heraklit wirklich, wie Diels annimmt, als der Erfinder des Wortes Philosoph gelten dürfe, [21]) lasse ich dahingestellt sein. Das betreffende Fragment (Nr. 35 bei Diels) lautet: „Denn gar vieler Dinge kundig müssen *philosophische* Männer sein (*χρὴ γὰρ εὖ μάλα πολλῶν ἵστορας φιλοσόφους ἄνδρας εἶναι*). Gewiß ist, daß Heraklit,

falls der Ausdruck *φιλοσόφους ἄνδρας* ihm angehören sollte, Anhänger der *σοφίη ἐν τῷ βίῳ* im Auge hatte, wovon Fragment 112 (bei DIELS) Zeugnis abliegt: „Besonnen zu sein, ist die größte Tugend und *Weisheit* ist, die Wahrheit zu reden und auf die Natur horchend zu handeln (*τὸ φρονεῖν ἀρετὴ μεγίστη, καὶ σοφίη ἀληθέα λέγειν καὶ ποιεῖν κατὰ φύσιν ἐπαΐοντας*).

Schade, daß CICEROS „Hortensius" verloren gegangen ist, eine Schrift, die eine begeisterte und begeisternde Aufmunterung zur Philosophie sowie eine Verteidigung ihren Tadlern gegenüber enthielt. Der neunzehnjährige AUGUSTIN, der die Schrift zunächst bloß zu dem Zweck in die Hand genommen hatte, um daraus für seine rhetorische Ausbildung Nutzen zu ziehen, war vom Inhalt dermaßen hingerissen, daß er sofort in stürmischer Liebe „zur Weisheit, die in griechischer Sprache Philosophie heißt", entbrannte.[22]) Der Verlust des „Hortensius" ist um so bedauerlicher, als er gleich den übrigen philosophischen Schriften CICEROS nicht eine Originalarbeit desselben, sondern die stilistisch geputzte Kopie einer griechischen Vorlage gewesen ist,[23]) und zwar die Kopie des leider ebenfalls verloren gegangenen „Protreptikos" des ARISTOTELES. Wohlgemerkt, des ARISTOTELES! Desselben ARISTOTELES, der sich nach ZELLER das Verdienst erworben haben soll, das Gebiet der Philosophie durch Ausschluß der *praktischen* Tätigkeit begrenzt zu haben.[24]) AUGUSTINS Worte verraten jedoch deutlich genug, daß der *allgemeine* Philosophiebegriff, zu dem sich ARISTOTELES im „Protreptikos" bekannt hatte, derselbe gewesen ist, zu dem sich nach CICEROS Zeugnis in seinen auf uns gekommenen philosophischen Schriften oder vielmehr nach dem Zeugnis der von ihm kopierten philosophischen Autoren das ganze Altertum bekannt hat. Von den vielen einschlägigen Stellen möge folgende aus dem 2. Kapitel des II. Buches der Schrift „De officiis", für die in diesem Teile der Stoiker PANÄTIUS das Gedankenmaterial geliefert hatte, hier Platz finden:

„Was, bei den Göttern, ist wünschenswerter als *Weisheit* (sapientia)? . . . Die nun nach ihr trachten, werden *Philosophen* (philosophi) genannt. Denn *Philosophie* (philosophia) ist ja, übersetzt nichts anderes als Streben nach *Weisheit* (studium sapientiae). *Weisheit* ist aber nach der Definition der alten Philosophen die Kenntnis (scientia) der göttlichen und menschlichen Dinge und der Ursachen, wodurch diese Dinge zusammengehalten werden. Wenn einer das Streben danach tadelt, weiß ich wahrlich nicht, was denn seiner Meinung nach zu loben wäre. Denn mag man Genuß für den

Geist und Erholung von den Sorgen suchen, was kann mit den Bestrebungen derjenigen verglichen werden, die immer etwas erforschen, was *ein angenehmes und glückliches Leben* bezweckt und dazu beiträgt? Oder mag die Rücksicht auf Charakterfestigkeit und Tugend in Frage kommen, so ist dies die Kunst (ars), durch die wir diese Dinge erlangen, oder es gibt eine solche überhaupt nicht. Auf die Behauptung, daß es keine Kunst für die wichtigsten Dinge gebe, während es für die unbedeutendsten an keiner Kunst fehle, können bloß Leute verfallen, die unüberlegt reden und in den wichtigsten Dingen irren.“

Was Aristoteles betrifft, nimmt er übrigens auch in den uns erhaltenen Schriften hinsichtlich des allgemeinen Philosophiebegriffs denselben Standpunkt ein. Obschon er Mathematik, Physik und Theologie, die drei „theoretischen Philosophien“, für begehrenswerter (*αἱρετώτεραι*) als die anderen Wissenschaften und die Theologie, auch *σοφία* und *πρώτη φιλοσοφία* genannt, für die begehrenswerteste erklärt,[25]) gilt ihm nichtsdestoweniger die Politik in dem die Ethik mitumfassenden Sinne als „die wichtigste und vorzugsweise führende“ Wissenschaft (*κυριωτάτη καὶ μάλιστα ἀρχιτεκτονική*).[26]) Die Politik ist es, die verordnet, welche Wissenschaften in den Staaten notwendig seien, welche jeder einzelne zu lernen habe und bis zu welchem Grade, und ihr Zweck ist es, „die Bürger so und so beschaffen, sie tüchtig und zur Betätigung des Edlen fähig zu machen“.[27])

Es muß daher als *Geschichtsfälschung* gebrandmarkt werden, daß das Wort *Philosophie*, in der platonisch-aristotelischen Schule zur technischen Bezeichnung geworden, genau dasselbe wie im Deutschen das Wort *Wissenschaft* bezeichne und erst in der hellenistischen Zeit die „einseitig praktische“ Bedeutung von *Lebensweisheit* angenommen haben soll.[28])

Die Grundbedeutung des Wortes Philosophie war bei Griechen und Römern vielmehr von Anfang an die von *Lebensweisheit* und ist es das ganze Altertum hindurch geblieben, geblieben bis zur Unterdrückung der Philosophenschulen durch das von seinen ersten Apologeten als „unsere Philosophie“, als „die einzig sichere und heilsame Philosophie“ gefeierte Christentum.

Erst seitdem begann das eigentliche Wesen der Philosophie jene Verdunkelung zu erfahren, die in dem sich gern als das „historische“ brüstenden 19. Jahrhundert zur Leugnung des Bestehens eines allgemeinen Philosophiebegriffes geführt hat. Das

seltsame Unterfangen mutet um so seltsamer an, als es hauptsächlich von solchen ausgegangen ist, die der Parole „Zurück auf Kant!" folgen oder zu folgen sich anstellen. Hat etwa Kant mit der Leugnung des Bestehens eines allgemeinen Philosophiebegriffs den Anfang gemacht?

„In der Bedeutung, wie die Alten das Wort verstanden," sagt Kant in der „Kritik der praktischen Vernunft", war *Philosophie* „eine Anweisung zu dem Begriffe, worin das höchste Gut zu setzen und zum Verhalten, durch welches es zu erwerben sei". Und er fügt hinzu: „Es wäre gut, wenn wir dieses Wort bei seiner alten Bedeutung ließen, als eine Lehre vom höchsten Gut, sofern die Vernunft bestrebt ist, es darin zur Wissenschaft zu bringen." [29]) Anderwärts heißt es bei ihm noch entsprechender im Sinne der Alten: „Der Name der Philosophie . . . seine erste Bedeutung: einer wissenschaftlichen Lebensweisheit." — „Sie ist das, was schon ihr Name anzeigt: Weisheitsforschung." — „Der praktische Philosoph, der Lehrer der Weisheit durch Lehre und Beispiel, ist der eigentliche Philosoph." [30])

Wohlan denn, ihr Herren Kantianer, zurück auf Kant!

Zu der „scheinbar so harmlosen, in Wirklichkeit so delikaten Frage", wie Richard Avenarius die Frage „Was ist denn eigentlich Philosophie" nennt,[31]) hat Nietzsche in seiner Weise die vortrefflichen Bemerkungen gemacht: „Es gibt eine Kunst, sich die Dinge nur durch Worte und Namen, die man ihnen beilegt, fernzuhalten: ein Fremdwort macht uns oft das fremd, was wir sonst recht gut aus der Nähe kennen. Sage ich Weisheit und Liebe zur Weisheit, so empfinde ich gewiß etwas Heimischeres und Wirksameres. als wenn ich Philosophie sage: aber wie gesagt, es ist mitunter eben die Kunst, sich die Dinge nicht zu nah kommen zu lassen . . . wäre es wahr, daß vielleicht gar keine Liebe zur Weisheit da ist und die fremdländische Bezeichnung . . . nur den Mangel an Inhalt, die Leere des Begriffs verhüllen soll? . . . Ist das, was wir jetzt Philosophie nennen, wirklich Liebe zur Weisheit? Und *gibt es jetzt überhaupt wahre Freunde* der Weisheit? Setzen wir ungescheut Liebe zur Weisheit an Stelle des Wortes Philosophie, es wird schon herauskommen, ob sie sich decken." [32])

Es gibt demnach einen durch geschichtliche Vergleichung zu gewinnenden allgemeinen Begriff der Philosophie und sein Name ist *Lebensweisheit* (σοφία, σοφία ἐν τῷ βίῳ). Wir kennen sogar sein Prägungsjahr, wenn wir nämlich als solches das Jahr 586 v. Chr.,

in dem THALES als der erste mit dem Titel eines *σοφός* geehrt wurde, bezeichnen dürfen.[33]) Allerdings ist der Begriff der Lebensweisheit schon von PYTHAGORAS mit allerlei Ballast beladen worden, wogegen sich HERAKLITS scharfes Wort richtet: *πολυμαθίη νόον ἔχειν οὐ διδάσκει.*[34]) Das ist in der Folgezeit noch ungleich ärger, am ärgsten bei PLATON und ARISTOTELES geworden, was SENECA zur Klage veranlaßt: itaque quae philosophia fuit, facta philologia est.[35]) Trotz alledem aber ist das eigentliche Wesen der Philosophie nie mehr in Vergessenheit geraten, auch in den neueren Jahrhunderten und selbst im neunzehnten und zwanzigsten nicht.

Folglich darf Philosophie oder was sich darauf bezieht, zumal nach antikem Sprachgebrauch, nicht, wie seit langer Zeit fast zur Sitte oder vielmehr zur Unsitte geworden ist, mit „Naturphilosophie", „Metaphysik", „Universalwissenschaft", „Spekulation" u. dgl. verwechselt, vermengt oder gar ohne weiteres identifiziert werden. Welche Mißverständnisse dabei herauskommen, Mißverständnisse, die vom wahren Sinne nichts übrig lassen oder ihn ins Gegenteil verkehren, haben wir im Falle des hippokratischen Wortes von der Gottgleichheit des „philosophischen" Arztes vor Augen. Was hilft es, wenn HELMHOLTZ, zwischen Metaphysik und Philosophie unterscheidend, das Verhältnis der ersten zur zweiten mit dem der Astrologie zur Astronomie verglichen wissen will, wenn seines Erachtens der Philosophie, nachdem sie die Metaphysik aufgegeben habe, dafür die Kenntnis der geistigen und seelischen Vorgänge und deren Gesetze reserviert bleiben, wenn hier die Aufgabe „der echten Wissenschaft der Philosophie" liegen soll![36]) Zum Verständnis des hippokratischen Wortes hilft dies nichts. HELMHOLTZ hat eben vom eigentlichen Wesen der Philosophie keine Ahnung gehabt.

Ein trefflich erläuterndes Seitenstück zum „philosophischen" Arzt ist der „philosophische" Architekt nach dem Herzen VITRUVS. Unter den von VITRUV an den Architekten gestellten Forderungen findet sich auch die, daß er „philosophos diligenter audierit". Und weshalb? In erster Linie deshalb, um sich *Lebensweisheit* anzueignen. VITRUV sagt: „*Philosophia* vero perficit architectum animo magno et uti non sit adrogans, sed potius facilis, aequus et fidelis, sine avaritia, quod est maximum; nullum enim opus vere sine fide et castitate fieri potest; ne sit cupidus neque in muneribus accipiendis habeat animum occupatum, sed cum gravitate suam tueatur dignitatem bonam famam habendo; et haec enim *philosophia* praescribit." Erst in zweiter Linie soll er die Philosophen deshalb hören,

um sich die für seinen Beruf unentbehrliche Kenntnis der „principia rerum naturae“ anzueignen, die im Griechischen φυσιολογία genannt werde. VITRUV fährt fort: „Praeterea de rerum natura, quae graece φυσιολογία dicitur, philosophia explicat . quam necesse est studiosius novisse, quod habet multas et varias naturales quaestiones. ut etiam in aquarum ductionibus . incursibus enim et circumitionibus et librata planitie expressionibus spiritus naturales aliter atque aliter fiunt, quorum offensionibus mederi nemo poterit, nisi qui ex philosophia principia rerum naturae noverit . item qui Ctesibii aut Archimedis et ceterorum, qui eiusdem generis praecepta conscripserunt, leget, sentire non poterit, nisi his rebus a philosophis erit institutus.“ [37])

Diese Unterscheidung zwischen philosophia schlechthin und φυσιολογία genannter philosophia ist zugleich ein weiterer Beleg dafür, daß die Alten das eigentliche Wesen der Philosophie in der Lebensweisheit und nicht in der „Physiologie“, weder in der naturwissenschaftlichen, noch in der naturphilosophischen, erblickt haben. Demgemäß heißt es bei einem Doxographen in bezug auf ARISTIPP, daß er, das höchste Gut in die Lust, das schlimmste Übel in den Schmerz setzend, *„die übrige Physiologie“* (τὴν ἄλλην φυσιολογίαν) ausgeschlossen und erklärt habe, das einzig Nützliche sei die Untersuchung, „was dir Böses und Gutes in deinem Hause gescheh'n sei.“ [38])

Hiermit glaube ich den Sinn des hippokratischen Wortes von der Gottgleichheit des „philosophischen“ Arztes soweit geklärt zu haben, als dies auf Grund der Schrift *Περὶ εὐσχημοσύνης* mit Sicherheit möglich ist. Weiter zu gehen, würde viel zu weit führen. Auch die naheliegende Frage, ob etwa HIPPOKRATES selbst als Verfasser der Schrift anzusehen sei, soll deshalb unangeschnitten bleiben; mit Sicherheit ist sie übrigens gar nicht zu lösen.

Bloß aufgeworfen sei zum Schluß noch eine Frage. Nur ein guter Mensch könne ein guter Arzt sein, pflegte NOTHNAGEL zu sagen. Um aber ein guter Mensch sein zu können, muß man dazu nicht ein *Philosoph* im Sinne der Alten sein, ein *Freund der Lebensweisheit?*

Stellennachweise und Textbelegstellen.

[1]) NITTINGER, Die Impfzeit und die Protestanten gegen JENNERS Gift und Zauber (Leipzig 1859), S. 17f., 19, 61.

[2]) J. M. BALDWIN, Dictionary of Philosophy and Psychologie (New York and London 1901), II, p. 290.

³) HELMHOLTZ, Vorträge und Reden (Braunschweig 1884), II, S. 170.

⁴) TH. GOMPERZ, Griechische Denker (Leipzig 1896), I, S. 249.

⁵) ROBERT FUCHS, HIPPOKRATES (München 1895), I, S. 6.

⁶) HIPPOCRATIS et aliorum medicorum veterum reliquiae, ed. FRANC. ZACH. ERMERINS, volumen tertium (Traiecti ad Rhenum 1864), cap. V: *οὐ πολλὴ γὰρ διαφορὴ ἐπὶ τὰ ἕτερα· καὶ γὰρ ἔνι τὰ πρὸς σοφίην ἐν ἰητρικῇ πάντα, ἀφιλαργυρίη, ἐντροπή, ἐρυθρίκησις, καταστολή, δόξα, κρίσις, ἡσυχίη, ἀπάντησις, καθαρειότης, γνωμολογίη, εἴδησις τῶν πρὸς βίον χρηστῶν καὶ ἀναγκαίων, ἀκαθαρσίης ἀπεμπόλησις, ἀδεισιδαιμονίη, ὑπεροχὴ θεία. Ἔχουσι γὰρ ἃ ἔχουσι πρὸς ἀκολασίην, πρὸς βαναυσίην, πρὸς ἀπληστίην, πρὸς ἐπιθυμίην, πρὸς ἀφαίρεσιν, πρὸς ἀναίδειαν ἐνιδεῖν. Αὕτη γὰρ ἡ γνῶσις τῶν προσιόντων καὶ χρῆσις τῶν πρὸς φιλίην καὶ πρὸς τέκνα, πρὸς χρήματα. Ταύτῃ μὲν οὖν ἐπικοινωνὸς σοφίη τις, ὅτι καὶ ταῦτα τὰ πλεῖστα ὁ ἰητρὸς ἔχει.*

⁷) *Vorerwähnt* im 3. und wiedererwähnt im 5. Kapitel.

⁸) cap. IV (ERMERINS): *Ἡγεμονικώτατον μὲν οὖν τούτων ἁπάντων τῶν προειρημένων ἡ φύσις· καὶ γὰρ οἱ ἐν τέχνῃσι, ἣν προσῇ αὐταῖσι τοῦτο, διὰ πάντων τούτων πεπόρευνται τῶν προειρημένων. Ἀδίδακτον γὰρ τὸ χρέος ἐν τῇ σοφίῃ· καὶ ἐν τῇ τέχνῃ, πρόσθε μὲν ἢ διδαχθῆναι, ἐς τὸ ἀρχὴν λαβεῖν ἡ φύσις κατερρύη καὶ κέχυται, ἡ δὲ σοφίη ἐς τὸ εἰδῆσαι τὰ ἀπ' αὐτῆς τῆς φύσιος ποιεύμενα. Καὶ γὰρ ἐν ἀμφοτέροισι τοῖσι λόγοισι πολλοὶ κρατηθέντες οὐδαμῇ ἐν ἀμφοτέροισι ἐχρήσαντο τοῖσι πρήγμασι ἐς ἔνδειξιν· ἐπὴν οὖν τις αὐτῶν ἐξετάζῃ τι πρὸς ἀλήθειαν τῶν ἐν ῥήσι τιθεμένων, οὐδαμῇ τὰ πρὸς φύσιν αὐτοῖσι χωρήσει. Εὑρίσκονται γοῦν οὗτοι παραπλησίην οἶμον ἐκείνοισι πεπορευμένοι. Διόπερ ἀπογυμνούμενοι τὴν πᾶσαν ἀμφιέννυνται κακίην καὶ ἀτιμίην. Καλὸν γὰρ ἐκ τοῦ διδαχθέντος ἔργου λόγος· πᾶν γὰρ τὸ ποιηθὲν τεχνικῶς ἐκ λόγου ἀνηνέχθη. τὸ δὲ ῥηθὲν τεχνικῶς, μὴ ποιηθὲν δέ, μεθόδου ἀτέχνου δεικτικὸν ἐγενήθη. τὸ γὰρ οἴεσθαι μέν, μὴ πρήσσειν δέ, ἀμαθίης καὶ ἀτεχνίης σημεῖόν ἐστι· οἴησις γὰρ μάλιστα ἐν ἰητρικῇ αἰτίην μὲν τοῖσι κεκτημένοισι, ὄλεθρον δὲ τοῖσι χρεομένοισι ἐπιφέρει· καὶ γὰρ ἣν ἑωυτοὺς ἐν λόγοισι πείσαντες οἰηθῶσι εἰδέναι ἔργον τὸ ἐκ μαθήσιος, καθάπερ χρυσὸς φαῦλος ἐν πυρὶ κριθείς, τοιούτους αὐτοὺς ἀπέδειξε.* Der Schluß des Kapitels ist so verworren, daß ich ihn wie ERMERINS und FUCHS unübersetzt ließ.

⁹) HECKER, Geschichte der Heilkunde (Berlin 1822), I, S. 133.

¹⁰) HÄSER, Lehrbuch der Geschichte der Medizin, 3. Bearbeitung (Jena 1875), I, S. 207.

¹¹) FR. SPÄT, Die geschichtliche Entwicklung der sogenannten hippokratischen Medizin im Lichte der neuesten Forschung (Berlin 1897), S. 18f.

¹²) GEORG WEISS, Die ethischen Anschauungen im corpus Hippocraticum (Archiv für Geschichte der Medizin, Bd. IV, Heft 4, S. 238).

¹³) Nach dem Text von DIELS in den „Vorsokratikern": *χρὴ πάντας ἀνθρώπους ἰητρικὴν τέχνην ἐπίστασθαι, ὦ Ἱππόκρατες (καλὸν γὰρ ἅμα καὶ ξυμφέρον ἐς τὸν βίον), τουτέων δὲ μάλιστα τοὺς παιδείας καὶ λόγων ἴδριας γεγεννημένους· ἱστορίην σοφίης γὰρ δοκέω ἰητρικῆς ἀδελφὴν καὶ ξύνοικον. σοφίη μὲν γὰρ ψυχὴν ἀναρύεται παθέων, ἰητρικὴ δὲ νούσους σωμάτων ἀφαιρέεται. αὔξεται δὲ νόος παρεούσης ὑγείης, ἣν καλὸν προνοέειν τοὺς ἐσθλὰ φρονέοντας· ἕξεως δὲ σωματικῆς ἀλγεούσης οὐδὲ προθυμίην ἄγει νόος ἐς μελέτην ἀρετῆς· νοῦσος γὰρ παρεοῦσα δεινῶς ψυχὴν ἀμαυροῖ, φρόνησιν ἐς συμπαθείην ἄγουσα.*

¹⁴) Versuch einer pragm. Geschichte der Arzneikunde, 2. Aufl., I, S. 282f. (3. Aufl., I, S. 281) — A. CORNEL. CELS. De medicina (rec. C. DAREMBERG, Leipzig 1891), Prooemium: Primoque medendi scientia sapientiae pars habebatur, ut et mor-

borum curatio, et rerum naturae contemplatio sub iisdem auctoribus nata sit: scilicet iis hanc maxime requirentibus, qui corporum suorum robora quieta cogitatione, nocturnaque vigilia minuerant. Ideoque multos ex sapientiae professoribus peritos ejus fuisse accepimus; clarissimos vero ex iis Pythagoram, et Empedoclem, et Democritum. Hujus autem, ut quidam crediderunt, discipulus Hippocrates Cous, primus quidem ex omnibus memoria dignis, ab studio sapientiae disciplinam hanc separavit, vir et arte et facundia insignis.

[15]) Versuch einer pragm. Geschichte der Arzneikunde, 2. Aufl., I, S. 382f.

[16]) J. G. FICHTE, Werke, I, S. 424.

[17]) ALEXIUS MEINONG, Über philosophische Wissenschaft und ihre Propädeutik (Wien 1885), S. 7.

[18]) ALOIS RIEHL, Beiträge zur Logik (Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie, 16. Jahrg., S. 4).

[19]) DIOG. LAËRT. Prooemium 12: *φιλοσοφίαν δὲ πρῶτος ὠνόμασε Πυθαγόρας καὶ ἑαυτὸν φιλόσοφον.* — Die Ungeschichtlichkeit der Angabe ist nachgewiesen in *meinem* Buche: *Der unverfälschte Sokrates*, der Atheist und „Sophist" und das Wesen aller Philosophie und Religion (Innsbruck 1903), S. 507—515. Auch sonst findet der Leser in diesem Buche vieles weiter ausgeführt und begründet, was hier nur kurz gestreift werden konnte.

[20]) Diog. L. Prooem. 12: *θᾶττον δὲ ἐκαλεῖτο σοφία καὶ σοφὸς ὁ ταύτην ἐπαγγελλόμενος.*

[21]) DIELS, Herakleitos von Ephesos, 2. Aufl. (Berlin 1909), S. X.

[22]) A. AUGUSTIN, Confess., III, 4.

[23]) CIC. epist. ad ATTICUM, XII, 52.

[24]) ZELLER, Philosophie der Griechen, 5. Aufl., I, S. 2.

[25]) ARISTOT. Metaphys., VI, cap. 1.

[26]) ARISTOT. Eth. Nicomach., I, cap. 1.

[27]) ARISTOT. Eth. Nicomach., I, cap. 10.

[28]) WINDELBAND, Lehrbuch der Geschichte der Philosophie, 3. Aufl., S. 1f. — WINDELBAND, Präludien, 1. Aufl., S. 12, 15f. — ZELLER, Philos. d. Griech., 5. Aufl., I, S. 2.

[29]) KEHRBACHs Ausgabe, S. 130f.

[30]) KANTs Werke, herausgegeben von ROSENKRANZ, I, S. 621, 655; III. 185.

[31]) RICHARD AVENARIUS, Über die Stellung der Psychologie zur Philosophie (Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie, I, S. 471).

[32]) FR. NIETZSCHE, Die Philosophie in Bedrängnis, Werke, Bd. X (Schriften und Entwürfe aus den Jahren 1872—1876), Leipzig 1896, S. 247.

[33]) ZELLER, Philos. d. Griech, I[5], S. 181.

[34]) Fragm. 40 bei DIELS.

[35]) SENEC. epist. ad Lucil. 108, 23.

[36]) HELMHOLTZ, Das Denken in der Medizin (Vorträge und Reden, II, S. 188f.).

[37]) VITRUV, De architectura ed. Krohn (Leipzig 1912), I, 1, 3; I, 1, 7.

[38]) PLUTARCHI STROMATA 9 (DIELS, Doxographi Graeci, p. 581).

Kleinere Mitteilungen.

Zu Heinrich Boruttaus „Erwiderung usw.“ im Augustheft 1913.

Von

Ove C. L. Vangensten, A. Fonahn, H. Hopstock.

Zu dieser Erwiderung wollen wir in Kürze bemerken:

Aus Herrn Boruttaus Artikel scheint hervorzugehen, daß es für ihn keine wesentliche Rolle spielt, ob er Leonardo falsch liest, wenn es ihm nur glückt, in seinem Schlußergebnis das Richtige zu treffen. Eine derartige Forschungsmethode dürfte kaum bei recht vielen Beifall finden.

Wir haben bei der Ausarbeitung des „Quaderni II“ den Satz: „le lagrime vengano usw.“ einer eingehenden Erörterung unterzogen, da er zwei verschiedene Übersetzungen zuläßt: man kann die Stelle als eine physiologische Bemerkung Leonardos verstehen, die feststellt, „daß die Tränen vom Herzen *kommen* usw.“, oder man kann sie als eine der bei Leonardo so häufig vorkommenden moralischen Axiome auffassen: „*Laß* die Tränen vom Herzen kommen usw.“ Da sich also die Stelle auf zweierlei Weisen übersetzen läßt, ist es klar, daß unsere Deutung strittig sein kann.

Herrn Boruttaus Berichtigung unserer Übersetzung von „del sanghue“, „ventrichulo desstro, cholatorio del chore, ventrichulo sinistro“ ist richtig.

Herr Boruttau sagt weiter: „Aber wie mir scheint, sollten die Quaderni eine Ausgabe des Bildmateriales und Textes von Leonardo da Vincis anatomischer Hinterlassenschaft, nebst Übersetzung in zwei Sprachen bilden, bei welcher eine *Kommentierung* und damit ein Vorgreifen der Facharbeit der Anatomen, Physiologen und Medizinhistoriker nicht beabsichtigt war?!“ Es liegt auf der Hand, daß, wenn man einen Mann wie Leonardo übersetzen soll, die Übersetzung oft eine Art Kommentierung bedingt, selbst wenn man sich so peinlich genau an den Originaltext hält wie möglich. Man stößt nämlich oft auf Wörter und Wendungen, bei denen der Übersetzer zu entscheiden hat, welche Ausdrücke er wählen soll, um, soweit tunlich, den Geist und den Sinn des Originales zu treffen. Infolgedessen muß eine derartige Übersetzung, soll sie wissenschaftlich befriedigend ausfallen, von Fachleuten ausgearbeitet werden, von Philologen und Medizinern in Gemeinschaft. Was Herr Boruttau dagegen *Kommentieren* von Leonardo nennt, besteht in Wirklichkeit in einigen ganz wenigen Worten, die wir in Klammern beigefügt haben, um es dem Leser zu erleichtern, den Text zu verstehen! Das ist es also, was er „ein Vorgreifen der Facharbeit usw.“ nennt.

Auch über das Inhaltsverzeichnis der Quaderni sagt Herr Boruttau: „Aber es durfte der Arbeit der Fachmediziner hier wohl nicht

vorgegriffen werden.“ Das ist aber doch wirklich lächerlich. Inhaltsverzeichnisse sind bei jeder wissenschaftlichen Arbeit notwendig und anstatt „der Arbeit der Fachmediziner vorzugreifen“, tragen sie im Gegenteil ganz wesentlich zur Brauchbarkeit des Werkes bei, und zwar sowohl für den, der es bloß flüchtig durchzulesen wünscht, wie auch für den, der es kommentieren will.

Betreffs des Passus [VI], Folio 2 verso, Quaderni II, soll bemerkt werden: Wir sind davon ausgegangen, daß LEONARDO Vena aorto für Vena arterialis geschrieben hat, da dieses Gefäß — dagegen nicht Aorta — bekanntlich vom rechten Ventrikel herkommt, den LEONARDO an dieser Stelle bespricht. Da diese erste Hälfte des Passus [VI] mit einem etwa 5 cm langem Striche schließt, und die 2. Hälfte des Passus mit einer neuen Zeile sowohl wie mit großem Buchstaben beginnt, haben wir angenommen, daß LEONARDO hier einen Sprung in seinem Gedankengang gemacht hat, in seiner Beschreibung vom rechten Ventrikel plötzlich zum linken übergegangen ist. Herr BORUTTAU meint, daß an dieser Stelle bei LEONARDO ein Lapsus calami vorliege: *rechts* anstatt *links*, und daß Vena aorto = Aorta sei. Dieser Deutung steht natürlich nichts im Wege, da man ja Aorta als Vena aorta bezeichnet findet; aber es will uns dünken, Herr BORUTTAU ist in seiner unnötigen Beweisführung dieser feststehenden Tatsache nicht gerade glücklich gewesen. Denn 1. wird in der von Herrn BORUTTAU selbst angeführten Zeile bei MONDINO Aorta mit *Arteria* ahorti bezeichnet, nicht mit *Vena* aorto, und 2., wenn Herr BORUTTAU BERENGARS Ausgabe vom Jahre 1521 anführt und dazu selbst bemerkt: „So zu lesen mehrere Jahre nach dem Tode LEONARDOS“, dann hätte er besser getan, einen Verfasser zu zitieren, dessen Arbeit *vor* dem Tode LEONARDOS erschienen ist.

Im übrigen gehen wir hier nicht näher auf LEONARDOS Behandlung des Gefäßsystems ein, da es unsere Absicht ist, wenn sämtliche LEONARDOschen Blätter veröffentlicht sind, fachlich sowohl wie sprachlich die ganze Anatomie LEONARDOS zu kommentieren. Und was gerade das Gefäßsystem anlangt, so wollen wir hier schon erwähnen, daß „Quaderni IV“, der in Arbeit ist, eine Reihe Blätter bringen wird, auf denen LEONARDO Herz und Gefäße behandelt.

Ein „*Hineinkorrigieren*“, wie es Herr BORUTTAU tadelt, ist, wo es sich um evidente Schreibfehler handelt, nicht nur ein wohlbekanntes Verfahren, sondern ist auch bei einer *kritischen* Textausgabe unbedingt erforderlich.

LEONARDOS „rinfresschato“ in Passus [I], Folio 4 verso, haben wir mit „refreshed“, bzw. „erfrischt“ übersetzt, welche Wörter wir auch in den entsprechenden englischen, bzw. deutschen Inhaltsverzeichnissen benutzt haben. Schon hieraus dürfte wohl hervorgehen, daß „si rinnuova“ nur durch eine Inkurie sich in das italienische Inhaltsverzeichnis eingeschlichen hat.

Herr BORUTTAU sagt zum Schluß: „LEONARDOS Unkenntnis vom Kreislauf und durchaus galenischen Standpunkt hinsichtlich der Blutbewegung auf Grund seiner Notizen zuerst sicher festgestellt zu haben, dieses Verdienst beanspruche ich aufs entschiedenste für meine Arbeit.“

Wenn Herr BORUTTAU indessen im selben Atem äußert, daß PAGEL, BOTAZZI und BRODERSEN zu demselben Ergebnis gelangt sind — *vor* Herrn BORUTTAU —, da sind Herrn BORUTTAUS Begriffe von Prioritätsrecht uns nicht ganz klar.

Kristiania, 30. August 1913.

Tierseuchenbekämpfung in Nordtirol in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts.

Nach Akten im Stadtarchiv zu Kufstein.

Von

Dr. SCHMUTZER in Kufstein.

Am 21. Januar 1753 erließ MARIA THERESIA zu Wien in Rücksicht darauf, „daß schon Zeit mehreren Jahren in diesem Unserem Erz-Herzogthum Oesterreich unter der Enns die leidige Vieh-Seuche fast unaufhörlich fürdaure", und auf die vielerorts mangelhafte Durchführung der Viehordnung von 1730, ein Patent, das eine „Vieh-Seuch-Ordnung" von zehn Paragraphen darstellt. Diese war aber für Tirol nicht bestimmt, wie die Vorschrift beweist, über alles einschlägige an die „N. Oe. Repræsentation, und Cammer", also an die niederösterreichische Regierung im Gegensatz zur oberösterreichischen zu berichten. Nichtsdestoweniger wandte man einzelne Vorschriften dieser neuen Ordnung in erweiterter Form noch im gleichen Jahre auch in Tirol an, als dort die Schafpocken auftraten. Vorher hatte man einen Bericht des oberösterreichischen Medizinalkollegiums eingeholt, der als interessantes Beispiel von Gutachtenerstattung jener Zeit in Tierseuchenangelegenheiten im Wortlaut folgen mag.

Unterthänig-gehorsamer Bericht
An eine Hochlöbl. Kayserl. Königl. O. Oe. Repræsentation,
und Hof-Cammer x. von dem O. Oe. Collegio Medico
wegen einige Zeit hero im Land Tyrol verspührenden
Schaaf-Seuche.

Gleichwie das Collegium Medicum nach reiflich gepflogener Uberlegung sowohl ex visis, & repertis, als anderen schon beschribenen Umständen erachtet / daß solcher ein morbus acutus putredinosus, auch malignus mit sogenannten Schaaf-Blatteren seye. Also ermanglet nicht die benöthigte Reglen / auch Curativ- und Præservativ-Mittel soviel die gute Erfahrnuß in gleichen Vorfallenheiten erzeuget / gehorsam vorzustellen.

Weilen nun alle Umständ deren Schaafen ob zwar auch von einer ringen Gattung seynd / ganz leicht gefährlich / erblich / und tödtlich sich ausbreiten / juxta illud: Morbida facta pecus totum corrumpit Ovile. Aus der Ursachen / daß die Schaaf von einer sehr weichen Natur seynd / und bey lang anhaltenden regnerischen Wetter absonderlich / oder feichten Waidenhaid gar oft erkranken / indeme auch ganz eng und trang bey-

sammen ligen / und bleiben / wovon leichterdings in denen versperrten Stallungen absonderlich / ein miasma virulentum, & contagiosum entspringet / dergestalten / daß öfter / wann sie krank seynd / ein Curativ-Mittel wenig / oder gar nicht helfen kan / also über alles die folgende Præcautions-Regel vorzunehmen nothwendig ist.

Primò: Daß die Absönderung deren inficirten von denen gesunden Schaafen allemahl gleich in Anfang gemacht / auch solche ebenfalls getödtet / und in einen absonderlichen Orth von denen Häusern und Stallungen abgesöndert / wo kein anderes Schaaf oder Vieh zu der Waiden-Haid getrieben wird / auch kein Hund / oder anderes Thier / so viel möglich ist / kommen dörfen / in aufgemachte grosse Gruben mit Haut und Haar tief begraben / und überdiß die Communication des suspecten Viehes ausgeschlossen werden solle.

Secundò: Ist wohl zu besorgen / daß die Schaaf bey diser Vorfallenheit richt [nicht] so eng und trang beysammen in denen Stallungen stehen / sondern mehr lüftig / und so weit möglich / eines von dem andern entlegen / sodann auch in gesunde Waiden-Haid / so nicht feucht oder mossig / getrieben werden.

Tertiò: Es wird auch nutzlich seyn bey gegenwärtiger Zeit die Schaaf / bevor daß dise die Krankheit bekommen / in denen suspecten Orthen wohl zu scheeren / mit einem laulechten Wasser / in welchem etwas Saiffen / Schwefel / und gestossene Kranabit-Beer[1]) gesotten / gut abwaschent und ebenfalls die Schnitt / oder Kritz der Haut mit zerlassenen flüssigen Pech schmieren.[2])

Quartò: Was anbelangt die Curativ- und Præservativ-Mittel / eines vom besten und leichtisten / so überall zu bekommen / das Decoctum salviæ hortensis, vel sylvestris zu brauchen geachtet wird / nemlich: ein halbe Hand-voll Salviæ, und ein mitteren Löfel-voll Saliter / in ein oder zwey Maß Wasser ein wenig gesotten / auch durchgeseicht / zu einen Saft ein oder zweymal im Tag eingegeben / und dises Mittel respectivè ad numerum deren Schaafen solle in viel grösserer Quantität in grosse Kessel juxta indigentiam gemacht werden; könte man beynebens omni meliore praecautione von Dirsten- oder Stein-Oehl ein wenig auf die Zungen denen Schaafen zu schlecken geben / und die Nasen / Ohren-Lappen / auch Ruckgrad damit überschmieren; welches also / wo dise Krankheit deren Schaafen sich äusseret / oder auch in neben suspecten Orthen zu gnädigen Befehl diser hohen Stelle zu beobachten nicht unnutzlich seyn wird.

Dieses Gutachten, dessen Datum nicht ersichtlich, wird mit dem erwähnten „Viehseuch-Patent" von der Regierung zu Innsbruck unterm 7. September 1753 den Unterbehörden hinausgegeben mit dem kaiserlichen Befehl, „daraus [aus dem Patent] zu verfügen: daß an jenen Oertern / wo sich die Schaaf- oder Vieh-Seuche geäusseret / die Ställe nicht nur einmal geräuchert / sondern solche nach dem ersten so stark gemachten Rauch / daß selber an denen Mauren wohl sichtbar seye / gut überweisset / sodann auf das neue stark ausgerauchet; ferners der

[1]) Wacholder.

[2]) Um dieselbe Zeit behandelte man pockenkranke Schafe in Languedoc, indem man die vereiterten Pusteln aufschnitt, reinigte, „und das Unschlitt von einem Licht darauf tröpfeln" ließ. PAULET-RUMPELT, Beiträge zu einer Geschichte der Viehseuchen, Dresden 1776, I. Band, S. 187.

Boden / wann solcher von Holz wåre / gånzlich vertilget / und nicht etwa nur abgehobelt / daferne aber solcher von Erden wåre / so tief als der Unflat des Viehs eingedrungen / aufgescharrt / diese Erden aber / oder auch das Holz nicht etwa an einem solchen Orth / wo das Vieh herzukommen pflege / erligen gelassen werde / allermassen das gesunde Vieh durch das alleinige Riechen an dergleichen Erden angesteckt werden kônne". Ferner bestätige Majestät die vom Medizinalkollegium vorgeschlagenen Mittel und füge dem, „soviel es die Vieh-Seuche ůberhaupts berühret", d. h. soweit überhaupt Seuchen (nicht allein die Schafpocken) zu bekämpfen sind, bei, „daß der Bahren / woraus das kranke Vieh gefressen / wie auch die Geschirre / woraus selbes getrunken / zu vertilgen seyen. Anerwogen daferne zu einem gesunden Vieh dergleichen Geschirr gebraucht wurde / solches Vieh gar leicht inficirt werden dôrfte. Wie dann ferners jenes Vieh / welches von der Seuche ergriffen und getôdtet worden / gegen 5. Schuh tief in die Erden zu vergraben / und Kalch auf die Gruben zu schůtten / folgends selbe mit Erden zu bedecken / und hinach erst mit Steinern und Dornstråuchen zu verwahren seyen; da widrigenfalls zu besorgen stunde / daß auch nach vielen Jahren das Vieh / welches von dem auf der Gruben eines solchumgefallenen Viehs wachsenden Gras essen wurde / von einer Seuche ergriffen werden môchte." Dies alles sei „bey ereignender Horn-Vieh- oder Schaaf-Seuche" zu beachten.

Ob also außer den Schafpocken im Jahre 1753 in Tirol auch eine Rinderseuche herrschte oder ob man nur deren Einschleppung befürchtete, ist nicht klar zu erkennen; denn das Medizinalkollegium spricht nur von ersteren und die Wendung in dem Erlaß der Innsbrucker Regierung, die von der Stalldesinfektion an Orten spricht, „wo sich die Schaaf- oder Vieh-Seuche geåusseret", kann nach dem Sprachgebrauch jener Zeit auch ausdrücken wollen: wo sich äußern sollte. Jedenfalls aber hielt man die Sache nicht für gefährlich, da man das Wiener Seuchenpatent nicht in seinem vollen Umfange in Tirol in Kraft setzte, sondern nur einzelne seiner Bestimmungen, wenn auch in teilweise verschärfter Form und mit gewissen Erweiterungen für den speziellen Fall seitens des Medizinalkollegiums. Wir müssen, um dies zu erkennen, jenes Patent auf seinen wesentlichen Inhalt hin ansehen. Seine zehn Abschnitte sagen der Hauptsache nach folgendes:

1. Erkranktes oder aus verseuchten Stallungen stammendes Vieh darf nicht verkauft werden. Marktverbot an Seuchenorten. Feilgehaltenes oder schon verkauftes infiziertes Vieh hat die Behörde sofort durch den Abdecker vertilgen zu lassen. Jeder Bezirk darf nur Vieh mit obrigkeitlichen Pässen über die Seuchenfreiheit der Herkunftsgebiete einlassen. Beim Viehtrieb auf Landstraßen haben die Anwohner samt ihrem Vieh jede Berührung mit den Transporten und deren Führern zu vermeiden und im Falle des unvermeidlichen Übernachtens darf Treibvieh nicht in Häusern, sondern nur in „abseitigen mit Schrancken zu versehenden" Plätzen (gegen Bezahlung) untergebracht werden.

2. Ordnet die Anzeigepflicht der Haushaltungsvorstände bei Seuchenausbrüchen. „Auf das Orth [auch Weiden] oder Haus" ist „ein solch-

kennbares Zeichen“ aufzustecken oder herauszuhängen, daß jeder Vorbeikommende es erkennen muß. Die obrigkeitlichen Personen haben das kranke von dem gesunden Vieh abzusondern und sich Heilmittel zu verschaffen, wie sie die Viehordnung von 1730 angibt (die in der Wiener Hofbuchdruckerei neu aufgelegt wurde und anzuschaffen ist); noch nicht angesteckte Orte sind nach Möglichkeit zu schützen.

3. Die Obrigkeiten haben ihre Beamten und Untergebenen ebenfalls zu sofortiger Anzeige von Seuchenausbrüchen anzuhalten, alle geeigneten Maßnahmen zu treffen und darüber an die Regierung zu berichten, sowie schriftliche Mitteilungen an die Nachbarorte zu machen, die ihrerseits diese Nachrichten wiederum an die nächsten Orte weiterzugeben haben.

4. Aus infizierten Gehöften darf gesundes Vieh nicht auf die Strasse oder Weide gelassen werden.

5. Da erfahrungsgemäß Menschen „durch den in ihre Kleidungen eindringenden Dunst des schon angesteckten Viehs die Seuche“ verschleppen, so wird vor dem Umgang mit Bewohnern von Seuchengehöften gewarnt, insbesondere vor jenen, „die zu Wartung des Viehs bestellet seynd / welche letztere sich beständig zu Haus halten / und allen Umgang mit der Nachbarschaft / so lang der Vieh-Umfall dauret / und die Stallungen nicht gereiniget seynd / sonderbar in denen bey dem krancken Vieh anhabenden Kleidungen meiden sollen“. Sie haben, ebenso wie Abdecker und sonst mit krankem Vieh in Berührung kommende Leute, zum sonntäglichen Kirchgang „frische Lein- und andere Kleider / mit welchen sie nicht bey dem seuchhaften Vieh gewesen seynd /“ anzulegen, sich von den übrigen Kirchenbesuchern möglichst fern zu halten, „oder mit Genehmhaltung der Geistlichkeit wohl gar zu Hause bleiben“.

6. Bewohner verseuchter Orte, deren Anwesen noch seuchenfrei, dürfen mit ihrem Zugvieh nach anderen Orten fahren, wenn sie einen Paß der Ortsobrigkeit mit der Bestätigung der Gesundheit ihrer Tiere haben. Der Paß muß ausdrücklich vorschreiben, daß die Zugtiere in keine fremde Stallung gestellt werden dürfen und von anderem Vieh abgesondert zu halten sind.

7. „. . . jede Obrigkeit / oder Gemeinde / wo die Seuche einreisset“, soll „eine tieffe Gruben in einem von denen Häusern entfernten / abgesönderten Orth zu Einscharrung des crepirten ganzen Viehs mit der Haut / welche überzwerg zerschnitten werden muß / auswerffen / das dahin legende Aas mit ungelöschtem Kalch (wann es anderst seyn kann) bedecken / und darüberhin mehrere Schuh hoch Erde schütten / solche darnieder stossen / und rings umzaunen . . . / damit die dahin kommende Wildschwein / Füchs / oder Hund so leichter Dingen davon nichtes aufwerffen / oder ausscharren können: auf welches alles / wie auch insonderheit / damit kein umgestandenes Vieh in ein Haus mehr vergraben werde / durch die Beamte öfters nachgesehen werden muß.“

8. Die Abdecker haben gefallenes Vieh sofort wegzuschaffen gegen mäßigen, obrigkeitlich festzusetzenden Lohn; „Allermassen auch allenfalls andere dingende Tagwerks-Leuthe unverletzter Ehren[1]) hierzu gebraucht werden können“.

[1]) Gegen den Makel der Unehrlichkeit, den nach „dem bisherigen Wahn . . . die zum Dienst des Publici ganz ohnentbehrliche . . . Scharfrichter / Abdecker / Schinder und Hundsschlager“ und die mit ihnen Verkehrenden zu erdulden hatten, wendet sich eine Kaiserl. Verordnung vom 13. Oktober 1753 und ein Hofkanzleidekret vom 25. April 1772, das erstere einschärft. Hiernach sollen die Genannten,

9. Zuwiderhandelnde sollen mit „empfindlicher Leibs-Straffe“, nachlässige Beamte usw. mit Geld- oder Leibesstrafe angesehen werden.

10. „Ist eine überzeugende kundbare Prob / daß nicht allein durch die infizierte Stallungen und Trinck-Geschier die Vieh-Seuche oft neuer Dings angefangen habe; dahero wird . . . verordnet / daß in jedem Hof / Haus / oder Wohnung / wo ein mit der Seuche angestecktes Vieh gestanden / und alda umgefallen ist / die gemauerte Stallungen mit frischem Kalch beworffen / die höltzerne aber / wann sie wegen Abgang deren Mitteln nicht neugebauet werden können / mit Wachholder / oder Wermuth / dann anderen starck riechenden Kräutern / worzu in der Eingangs bemeldten Vieh-Ordnung [vom Jahre 1730] verschiedene Mittel vorgeschlagen worden / mit behöriger Vorsichtigkeit / damit keine Feuers-Brunst entstehe / zum öftern wohl durchgerauchet / oder mit scharfen Zieh-Eisen starck abgezohen / und mit Laugen / oder Essig abgewaschen / sodann vor Einstellung eines anderen Viehs eine geraume Zeit leer gelassen / ein gleiches auch mit denen Baaren / oder Krippen beobachtet / dahingegen das kleinere / oder ringwerthige Holtzwerk / welches auf obige Weiß nicht wohl zu reinigen seyn möchte / in Gegenwart eines von dem Vorsteher des Orths hierzu bestimmten Aufsehers verbrennet werden solle.“

Die für Tirol eingeleiteten Maßnahmen bewegen sich somit im allgemeinen im Rahmen der Punkte 2, 7 und 10 des Wiener Patentes, über dessen Vorschriften andererseits besonders in der einen Richtung hinausgegangen wird, daß die Tötung und unschädliche Beseitigung erkrankter Tiere angeordnet wird. Daß man es in dieser Hinsicht ernst nahm, beweist ein Schreiben der Regierung, dd. Innsbruck, 18. September 1753, das beginnt: „Ob Zwar unlängst in der Gleurscher[1]) Alm Hof-Gerichts Wiltau [Wilten, Vorstadt von Innsbruck] zwischen den Schaafen einige Seüche entstanden, So ist doch solche Vormittlst absenderung [Absonderung] der gesunden Von Krancken, und abschlachtung der Bedencklichen nunmehro Vollständig gehoben, wie Vnnß die in Sachen eingelangte obrigkeitliche Berichte ganz einstim̄ig und gleich Lauthend Versicheren.“ Im Anschluß hieran wird Auftrag erteilt (hier der Stadt Kufstein), damit „der auf den Montag Vor Gally [Gallus, 16. Oktober] zu Axams [10 km südwestlich von Innsbruck] abhaltende Vich-Marckt andurch nichts zu Leiden habe“ den Untertanen zu eröffnen, „daß die Schaaf-Seüche nunmehro Vollstendig Cessiret, Von der Horn-Vich-Seüche daselbst niemahlen etwas Zu Verspühren gewesen, und Sie folgsam [folglich] gemelten Marckht Sowohl mit Horn-Vich als Schaafen ganz unbedenckhlich Besuechen können“.

Im Jahre 1758 gibt die Rinderpest von 1757, „welche in einigen Orthen des Erz-Herzogthums Oesterreich mit sehr gutem Erfolg“ bekämpft worden, Veranlassung zu einer Kaiserlichen Verordnung vom 4. Februar, in der die bewährt befundenen Mittel nach Innsbruck

---

wenn sie ihrem Beruf entsagen, ihre Weiber und Kinder aber an sich für ehrlich gelten. Auch dürfe niemand „wegen der öfters aus Noth erfolgenden Erschlagung eines Hunds / wegen Berühr- oder Wegtragung eines umgestandenen Viehs / und wegen ander-dergleichen unstatthaften Mißbräuchen mehr“ für unehrlich gehalten werden.

[1]) Gleirsch-Tal (Isarursprung) nördlich von Innsbruck.

und von hier unterm 20. Februar den Unterbehörden zum Schutz des gefährdeten Landes mitgeteilt werden, nämlich ein im „gräflichen Marckt Rossatz" [Niederösterreich] gebrauchtes „Curir-Mittel" und die von Bürgern zu Mauttern [Niederösterreich] angewandten „Præservativ-" und „Curir-Mittel". Besonders interessant ist, was hier der „Land- und Gerichts-Verwalter JOHANN GEORG WÖBER" zu „Schloß Rossaz den 19ten Decembr. 1757" berichtet, da er die natürliche Abschwächung der Seuche vor deren Erlöschen, die Gesundung einiger der zuletzt erkrankten Tiere als Erfolg einer harmlosen Therapie betrachtet, die dann durch die vorliegende behördliche Empfehlung zweifellos zu gewissem Ansehen kam:

So bald ein Vieh erkrancket / hat man das gesunde gleich von dem Krancken gesöndert / das Krancke aber / weilen alles Vieh allhier in der grossen Gallen [Rinderpest] gelitten / gleich Gilben [laxieren?] / und des anderen Tags die Hertz-Ader eröfnen lassen / nach diesem nimmt man ein Seitl guten alten Wein / legt 10. oder 12. Körnlen Myrrhen / auch so viel Asant[1]) darein / und lasset es so lang sieden / bis der dritte Theil davon eingesotten habe / nachmahlen giest mans frühe morgens laulicht dem Viehe nüchtern ein / und läßt es eine Stund darauf fasten / und so lang continuiret / bis das Vieh wieder gesund worden / mit diesem Mittel / welches erst gantz auf die lezt in disem gedauerten traurigen Vieh Umfall erfunden worden / zehlet Man an die 20. Stuck curiret / und erhalten worden zu seyn / wie sich nun dermalen das grassirende Uebel völlig geendet habe.

Ähnliche post hoc ergo propter hoc-Erfolge haben auch den Mautterern zur amtlichen Empfehlung ihrer Mittel verholfen, die in folgendem bestanden:

I. Vorbeugemittel. Innerlich „Türckischer Pfeffer / Angelica-Wurzen und Knofloch untereinander" früh und abends.

Oder Mischung von 1/8 ℔ Schießpulver, 1/8 ℔ Butter und 2 Lot „Glaß-Gall", Stallräucherungen „mit Box-Hörner / Kranwit-Beer / und derley".

II. Heitmittel. 1. Aderlaß. Einguß von einem halben Löffel Schießpulver und für 2 Kreuzer Leinöl mit einem Seidl süßer Milch. Räucherung mit „Box-Hörnl und Pöchl". (Empfohlen von JOHANN ZUSER.)

2. „Knofloch und Kranwit-Beer in einen Taig vermischter eingegeben / und mit verschiedenen Rauchen gerauchet." (GEORG ZÜNNER.)

3. Innerlich Knoblauch. Wacholderräucherungen, „vorhero aber Gillen lassen". (ANTON LINDEMANN.)

4. Innerlich „Knofloch und Pöchl . . . / mit Eßig / Pfeffer / und Salz das Maul ausgerieben / und mit verschiedenen Rauchen gerauchet". (ADAM HOFMANN.)

Ebenso wie man im Kampf gegen herrschende Seuchen nach jedem scheinbar bewährten Mittel in rein empirischer Weise griff, so suchte

[1]) Myrrhen, asa foetida oder Schwefelblumen verwandte der Wiener Arzt PLENCIZ als Zusatzmittel zu Quecksilber gegen die in Wien 1761 herrschende bösartige Maulseuche. PAULET-RUMPELT, a. a. O, I, 231, wo auch der Titel von PLENCIZ' 1762 erschienenem Werk angegeben.

man auch alles, was sich nur irgendwie in den Verdacht eines Seuchenerregers ziehen ließ, unschädlich zu machen. So begründet ein Regierungserlaß, dd. Innsbruck, 8. Januar 1762, den Befehl zur Vernichtung der aus dem letzten Sommer stammenden, besonders zahlreichen Raupennester („Bäum-Würme") durch Verbrennen oder Inswasserwerfen u. a. damit, daß durch diese Brut „dem Viehe Gift / und Krankheit beygebracht werden müßte".

Ähnliche Befürchtungen hegte man rücksichtlich lang andauernder Trockenheit. Von Innsbruck aus wird am 14. Oktober 1763 der Paßzwang für alles „ausser Gericht / oder auf Märkte" zu führende Vieh angeordnet, da in verschiedenen Gegenden, „besonders aber in Pusterthal / in Ober-Inthal / auch am Eysack / hin und wieder untern s.[alva] v.[enia] Horn-Vieh die leidige Seuche sich geäusseret / annebens die diesen Somer hindurch allzulang fürgedauerte Trockne billich besorgen läßt / daß bey mehreren Gemeinden unter ermeldten Horn-Vieh sich annoch in dieser Herbst- oder innstehender Winters-Zeit ein- oder andere ansteckende Krankheit entstehen därfte", umsomehr, als jetzt die Märkte für Mast-, Zug- und Zuchtvieh bevorstehen. Die Behörden haben dabei „jedem Unterthan ins besondere eine schriftliche Urkund keiner der Gesundheit des Viehes halber fürwaltender Bedenklichkeit gratis" auszustellen, die dann der Obrigkeit des Marktortes vorzulegen ist.

Diese Maßregel mußte aber naturgemäß unwirksam bleiben, solange Seuchenverheimlichungen an der Tagesordnung waren, die der Regierungserlaß vom 4. Februar 1764 auf das Bestreben der Betroffenen zurückführt, Kosten zu sparen. Zur Abstellung des „Unfuges . . . / daß die Obrigkeiten für die / in dem Ort ihrer Wohnung selbst / abhaltende Deputationen / Visitationen / oder Verhören / auch für erlassende Decreta, und Verbscheidungen / nicht minder für die Herwerts [an die Regierung] erstattende Berichte einen Tax abzufordern / auch solchen / zu des Unterthans Beschwerde / aus denen ohnehin mehr als zuviel angeschwollenen [belasteten] Wustungs[Gemeinde]-Cassen bezogen", wird daher angeordnet, „daß . . . alle Obrigkeiten in dem Ort ihrer Wohnung bey Gelegenheit der in Sanitäts-Sachen / oder anderen das Publicum unmittelbar betreffenden / und ihres Orts ex Officio zu besorgen habenden" genannten Bemühungen nichts, bei weiteren Entfernungen aber, „da sie nemlich zur Mittags- oder Nacht-Mahlzeit nicht mehr nach Haus kommen können / für den ganzen Tag 3. Gulden nebst der billigen Pferd-Lehnung" [Fuhrlohn] fordern, jedoch diese Gebühren stets vorher von der Regierung genehmigen lassen sollen.

Mit der Anzeigepflicht befaßt sich ein weiterer Erlaß vom 4. August desselben Jahres unter Bezugnahme auf den bisher unbefolgt gebliebenen Befehl vom 10. Mai 1763, wonach „die Innhaber der Alpen alljährlich ihre Senner / Hirten / und Alpenleute anweisen sollen / vor Besuch- und Beschlagung derselben bey der betreffenden Gerichts Obrigkeit die Pflicht und den Auftrag zu empfangen / daß bey entstehender Krankheit des Viehes / oder sogenanntem Disel [volkstümliche Bezeichnung für Seuche] auf den Alpen / die ungesäumte Anzeige hierüber der Obrigkeit des

Orts von ihren Sennern und Hirten bey unausbleiblicher Strafe zu beschehen habe". Künftighin sind zuwiderhandelnde Alpeninhaber mit 10 Taler Strafe zu belegen und in den innerhalb 14 Tagen nach dem Alpenauftrieb zu erstattenden Berichten namentlich aufzuführen; in dieser Berichterstattung säumige Obrigkeiten sollen „4. Thaller Straf / ex proprio . . . entrichten".

Gleichwohl ließ die Eindämmung der Seuchenschäden zu wünschen übrig. Denn laut eines am 4. August 1767 in Innsbruck „eingelangten Resoluti" der Kaiserin, das unterm 14. August den Unterbehörden mitgeteilt wird, soll „dem armen durch den diese Jahre her fürgewesten außerordentlichen Viehumfall[1]) so hart mitgenommenen Unterthan bey sich künftighin ereignenden derley widrigem Vorfalle alle nur immer thunliche Erleichterung verschaffet" werden, „welches erfolget, wenn die bishero von dem angesteckten Viehe vertilgte Häute, gleich es nach der Erfahrenheit in Frankreich, Holland, ja in diesseitigem Königreich Hungarn[2]) selbst ohne Gefahr der Verbreitung beschehen, von ihme zu Nutzen gebracht werden mögen". Es ergeht daher von Wien aus der Befehl, daß solche „Häute, als von welchen alleinig es hiemit gemeynet ist, ohne weniger weitere Præcaution unbedenklich abzuziehen, und wie andere von dem gesunden Viehe abnehmende Häute zu verkaufen, oder zur Verarbeitung abzugeben gestattet, somit alle bishero wider den Gebrauch, und die Verarbeitung sothaner Häute von dem umgestandenen inficirten Viehe ergangene Anordnungen ex nunc abgethan, und aufgehoben seyn sollen".

Es liegt auf der Hand, daß durch diese bedingungslose Freigabe der Felle der Seuchenverschleppung nur Vorschub geleistet wurde.

Andererseits suchte man nun auch den Weidebetrieb in einer Weise zu regeln, die dem Gesundheitsstand der Tiere zugute kommen sollte. Glaubte man doch nicht nur an die Ansteckung von Tier zu Tier, die durch gemeinsame Weidebenutzung gefördert wird, sondern auch an spontane Seuchenentstehung infolge zu kargen Futters oder böswilliger Vergiftung[3]) der Weiden. Eine ausführliche Kaiserliche Verordnung, dd. Innsbruck, 30. Dezember 1768, stellt diesbezügliche Nor-

[1]) Daß auch das Unterinntal in dieser Zeit nicht verschont blieb, beweisen folgende Votivtafeln in Wallfahrtskirchen: 1766. Mariastein (11 km — Luftlinie — südwestlich von Kufstein). Vor St. Leonhard, Madonna und St. Notburga knieender Bauer. Neun graubraune Kühe (Hornspitzen dunkel) mit zwei Kälbern, wovon zwei Kühe und ein Kalb liegend. — 1767. St. Leonhard in Nussdorf am Inn (18 km nördlich von Kufstein). Vor St. Antonius, Madonna und St. Leonhard knieende Bäuerin. Vier braune, zwei graue Kühe, eine graue Ziege, wovon je eine braune und graue Kuh und die Ziege liegen.

[2]) Gemeint ist wahrscheinlich die Rinderpest von 1765, über deren Zug KOCZIAN (Prüfung der Ursachen von der Hornviehseuche, Wien 1769, S. 4) sagt, daß sie im Februar aus der Türkei nach Ungarn eingeschleppt wurde, im März die Mitte des Königreichs, im April die Gegend von Preßburg, im Mai Bruck an der Leita erreichte, im Juli in der Lausitz herrschte und durch die Altmark bis an die Nordsee vordrang.

[3]) Nach Kaiserl. Patent (Wien, 15. September 1775) findet das Asylrecht privilegierter Kirchen u. dgl. keine Anwendung auf Leute, „(p) Welche Menschen, Brünne, andere Wasserbehältnisse, und die Hütwaiden vergiften".

malien auf, von denen die Innsbrucker Regierung ausdrücklich sagt, sie seien „in landesmütterlicher Rucksicht der dadurch zum Theil vermeidenden Viehkrankheiten, als auch erfolgender besserer Benutzung sowohl der gemeinen öden, als bereits fruchtbaren Gründen in gesammt Dero deutschen Erblanden" erlassen. Der erstere Gesichtspunkt scheint neu zu sein, wenigstens spricht ein früherer Regierungserlaß (5. September 1767) nur von der an höchster Stelle wiederholt gewünschten „Fruchtbarmachung aller öden unbebauten Plätzen", insbesondere der Gemeindegründe und gemeinsamen Weideplätze, was „ein ganz irrseliger Wahn aber von der vermeyntlichen Nothwendigkeit dieser gemeinen Weyden bis anhero . . . verhindert hat". Nun greift man die Sache radikal an. Maria Theresia befiehlt, da als Ursache der „Hornviehseuchen . . . nach einhelliger Meynung der Sache Kündigen . . . die üble Nahrung des Hornviehes auf den gemeinen Weyden sowohl, als in dem unbehutsamen und schädlichen Gebrauche des Wiesenfraßes, wie auch in die daselbst geschehende Vermischung des erkrankten mit dem gesunden" anzusehen sei, zur Verbesserung der Viehfütterung und zur Beseitigung „der so nachtheiligen Beschränkung [der Landeskultur] mittelst des Viehauftriebes"

1. die Aufteilung aller „gemeinen Hutweyden" im Laufe des Jahres 1769.

2. Jeder Besitzer soll bei Strafe des Verlustes seinen Anteil innerhalb zweier Jahre in Äcker, Wiesen, Klee- oder Grasfelder verwandeln.

6. „Die trocken und magern auf den Anhöhen gelegenen Hutweyden für das Schafvieh, oder die Pferde [können] unbedenklich beybehalten werden"; doch darf dort Hornvieh bei Verfall des üblichen Pfandgeldes nicht aufgetrieben werden.

7. Gemeinschaftliche Hornviehweiden in gebirgigen Gegenden „auf den sogenannten Alpen, oder andern Anhöhen", die nicht anders benützt werden können, dürfen zwar unter den Bedingungen „der neuen Viehordnung" in Benutzung bleiben, sind aber besser womöglich ebenfalls zu verteilen.

10. Nach der Verteilung, also nach einem Jahre, hat die mancherorts übliche „gemeinschaftliche Abätzung der fruchtbaren Wiesen, und anderer Feldungen zu Frühlings- und Herbstzeiten . . ., dieser schädliche gemeinsame Blumbesuch . . . [zu] unterbleiben"; jedem Einzelnen bleibt aber „die Herbstätz" auf seinem Eigentum erlaubt.

Die Ausführung dieser Aufteilung zog sich aber in die Länge und war im Jahre 1772 immer noch nicht beendigt, wie Dekrete der Kaiserin und der Regierung (beide dd. Innsbruck, 8. Mai) beweisen, worin sogar nachgesehen wird, daß, wo nötig, „in den Gemeindswaldungen die Weydeneyen mit dem Hornviehe auf forstmäßige Art, . . . gemeinschäftlich" besucht werden, also so, daß Jungholz vor Anbiß usw. geschützt wird.

Um endlich ein klares Bild von dem Gang der Seuchen zu gewinnen, rief man von Wien aus eine diesbezügliche Statistik ins Leben. Die Innsbrucker Regierung sollte zu Anfang jeden Jahres „eine Haupt-Tabelle" einreichen „und andurch die verläßliche Anzahl des im vorigen Jahre erkrankten, hergestellt- oder gefallenen Hornviehes" nachweisen.

Sie weist daher unterm 30. Juli 1768 die Unterbehörden an, wenn sich „eine Hornvieh-Seuche, oder Krankheit verspüren läßt, . . . das Verhältniß, nicht, wie bisher meistentheils beschehen, nur obenhin, sondern gründlich und ausführlich, mit eigentlicher Bestimmung der Anzahl des erkrankten, hergestellten, oder gefallenen Viehes dem betreffenden Kreisamt . . . genau [zu] eröffnen". Dieses hat die Originalschreiben mit Bericht über die ergriffenen Maßnahmen an die Regierung weiterzugeben. Die Ortsobrigkeit hat weiter während der ganzen Seuchendauer wöchentlich dem Kreisamt zu berichten, insbesondere, „ob, wann, und wie viel aus dem erkrankten Vieh gefallen, oder geschlagen worden, ob einige Stück, und durch was für Mittel zur vollkommnen Besserung gelanget, auch ob, und wie viel ehevor gänzlich gesund gewesen, und von der Krankheit seither neuerlich angegriffen worden, . . . was für Parteyen solche eigentumlich sind," welche Berichte die Kreisämter wiederum „wochentlich mit ihrer Meynung" an die Regierung weiterzugeben haben.

Viele Ortsbehörden kamen aber ihren allerdings verhältnismäßig hohe Anforderungen stellenden Pflichten so schlecht nach, „daß . . . die Anzahl des erkrankten, hergestellten, und gefallenen Viehes nicht benennet, wie auch die Krankheit selbst, sammt dem Ursprunge, oder auch der eigentlichen Ursache derselben, und die dabey sich erzeigten Syntomata, nicht minder die mit guter Wirkung gebrauchten Præservativ- und Curativ-Mitteln, um solche dem Publico mittheilen zu können, nicht" ersichtlich waren. Daher verordnet die Regierung am 7. Januar 1769, daß gänzlich fehlende Berichte ebenso wie gegebenenfalls Fehlanzeigen bei 10 Talern Strafe bis Ende Februar nachzuliefern sind, und daß künftighin sämtliche Obrigkeiten bei gleicher Strafe Jahresberichte über die oben aufgeführten bisher mangelhaft behandelten Punkte zu erstatten haben.[1]) Zu diesem Zweck wurde 1774 ein Tabellenformular eingeführt, das folgende Rubriken enthält: 1. Namen des Gerichts; 2. Anzahl der a) erkrankten, b) gefallenen, c) genesenen Tiere; 3. Ursache und Gattung der Krankheit; 4. Heilungsart; 5. andere allenfalls nützliche Anmerkungen. Die k. k. Kreishauptmannschaft Hall gibt dieses Formular am 21. März 1774 hinaus mit der Aufforderung, hiernach zum erstenmal für das abgelaufene Jahr innerhalb 8 Tagen zu berichten, damit die Kreishauptmannschaft die Haupttabelle für die Regierung anfertigen könne. Diese letztere Verpflichtung der Kreisämter zur Anfertigung einer Jahresstatistik war durch Erläuterungen (d. d. Innsbruck 8. Februar 1772) zum General-Sanitäts-Normativ vom Jahre 1770 stipuliert worden, worin die übrigen Pflichten der Untertanen und Behörden bei Seuchenausbrüchen als 20. und letzter Punkt folgendermaßen festgelegt werden:

„und schließlich beziehet man sich auf die bey ausbrechend epidemischen Viehseuchen normal-mäßig mitgetheilte Hülf- und Vorbeugungsmittel, und will sonderbar sowohl die Unterthanen von der Verhehlung abgewarnet, als die Obrigkeiten von ihrer Unthätigkeit ermuntert, und

[1]) Wegen Unterlassung solchen Berichtes für das Jahr 1769 wurde der Stadtmagistrat Kufstein mit 20 Talern bestraft.

die betreffenden Sanitäts-Partheyen verhalten haben, sich bey unnachläßlich geschärftester Einsicht weder lau, noch saumselig betreten zu lassen, vielmehr zu Hindanhaltung der Gefahr, und Heilung der Krankheit so ernstlich- als fördersamste Hand anzulegen, auch wo die Arzneyen gar nicht wirksam sind, mit Abthuung des Viehes in der Absicht, damit das Fleisch und die Haut, wenn beyde mit Beyzug eines Medici, oder in dessen Ermanglung eines Viehverständigen von der Obrigkeit unbedenklich erachtet werden, genutzet und gebrauchet, und vorzüglich das noch vorhandene gesunde Vieh erhalten werden möge, zu Beförderung des eigenen Vortheils, und Abtreibung der Ansteckungsgefahr von selbst vorzugehen."

Was endlich die Berichterstattung der Obrigkeiten betrifft, so werden diese ausdrücklich gewarnt, die Anzeigen über den Seuchenverlauf nicht auf ihre Jahresberichte zu verschieben, sondern dieselben von Zeit zu Zeit dem Kreisamt zu erstatten und seinerzeit im Jahresbericht zusammenzufassen.

Die ungenügende Befolgung aller Seuchenverordnungen seitens des Publikums wie der Behörden veranlaßt die Regierung (Innsbruck 15. Mai 1773) zu erneuten Anordnungen, da „vorigen Jahrs in manchen Orten des Landes sich diese Viehseuche geäußert, und zu befürchten stehe, daß dieses Uebel bey ein- oder anderm Viehe noch verborgen stecke, und also bey nicht zu beobachtender Vorsorge weiters um sich greifen möge". Es ergeht daher Befehl, 1. vor dem nächsten Alpenauftrieb alles Vieh „von verständigen, unparteyischen und aus der Nachbarschaft beygezogenen Männern" untersuchen und nur bei unbedenklichem Befund auf die Alpen zu lassen, bei verdächtigem dagegen sofort das nötige vorzukehren und an die Regierung zu berichten; 2. die Hirten oder Senner anzuhalten, „auf ihr Vieh allmöglichen Fleiß und Sorgfalt zu verwenden, und bey mindester sich zeigenden Krankheit alsogleich die Anzeige davon ihrer Gerichtsobrigkeit zu machen, auch ihr [vor dem Almauftrieb] hierauf das gewöhnliche Handgelübd abzulegen, welche Anzeige sodann an das betreffende Kreisamt, oder anher mitzutheilen sey, um hiernach das weitere verfügen zu können" (vgl. hierzu den Befehl vom 10. Mai 1763).

Im Herbst desselben Jahres endlich entschloß man sich, eine eigentlich recht naheliegende, aber bisher gänzlich vernachlässigte Maßnahme wenigstens in die Wege zu leiten. Das Kreisamt Hall schreibt unterm 4. September 1773: „Bey denen Schon seiter etlichen jahren[1])

[1]) 1770. Votivtafel in der Wallfahrtskapelle zu Bärnstadt am Hintersteiner See (7 km südöstlich von Kufstein). Vier stehende und drei liegende braune Rinder mit grauen Hörnern auf der Weide. Vor Christus, St. Leonhard und St. Petrus (?) knieender Bauer.

1772. „ein gewisser Bauer aus den Lahn thal [Lanthal am Inn zwischen Wörgl und Kundl] wurde mit einer so gefährlichen sucht unter den Viech auf einmahl überfallen, das es den Ansehen nach unmöglich schine, nicht um ein und das andere stuck zu komen"; infolge Verlöbnisses nach Mariastein ging aber „kein einziges stuck Verlohren, wo doch acht schon würklich angesteckt waren, und Zwey gleichsam auf den schragen lagen".

„Veith Ehrnsperger von Wöstendorf [Westendorf an der Giselabahn] hatte Vorjährigen Sommer [1772] unter dem Vieh eine gefährliche Seich, die bey seinen

hero bey dem Horn-Viech sich geäußerten Lungenkranckheiten haben die gebrauchte Viech-Arzte unterschiedliche Mitel angewendet." Da nun die Landesregierung u. a. „denen Vich Ärzten einen Gründlichen unterricht beyzubringen" beabsichtige, so sei innerhalb 14 Tagen hierher zu berichten, „wie Viell, und benantlichen waß für Viecharzten sich in daselbstiger gerichtsbarkeit befinden, und zu schleiniger Hilf des unterthañs anzustellen seyen". Also endlich wollte man ein wirklich sachverständiges Element heranbilden, auf welche Weise, das ist allerdings nicht ersichtlich. Besaß man doch selbst in Wien nur seit 1767 eine „Pferdekur-Operationsschule", während die eigentliche Eröffnung der dortigen tierärztlichen Hochschule von heute erst ins Jahr 1777 fällt. Man dachte also wohl an Belehrung durch einen Arzt, andere Wege kannte man eben nicht.

Wie zahlreiche Opfer auch weiterhin die Seuchen forderten, beweist die Mitteilung der Kreishauptmannschaft Hall vom 27. Januar 1774, wonach Ihre Majestät genehmigt habe, „daß in denen Fählen wo die Waasen Meistner bey einer graßirenden Vieh-seuche die Verscharr und Abstreifung deß in grosserer Menge Krepirten Viehs zu bestreiten nicht in dem Stande weren, solche auch dem Landtman Salva Fama, jedoch nur bey würcklich graßirenter Vieh-seüche, und mit der angehängten Bedingnus zu verrichten Verstattet werden könte daß die unterthanen daß Vieh alsogleich in diefe Gruben unter verantworthung der orthsoberkeit Verscharen sollen". (Vgl. Ziffer 8 des eingangs besprochenen Wiener Patents von 1730, wodurch außer den Wasenmeistern nur besondere Tagwerker, nicht aber Tierbesitzer selbst Hand anlegen durften.)

Aber schon 1777 beseitigt diese Erlaubnis eine allerhöchste Verordnung vom 10. Mai (Innsbruck 7. Juni), wonach nur die Wasenmeister das Abhäuten und Vergraben besorgen dürfen; „maßen, obgleich die Abhåutung derley gefallenen Viehes für ganz unschådlich anzusehen sey, so kônne doch die Unterlassung der nöthigen Vorsicht hierbey sowohl, als bey der Vergrabung, welche allerdings bey dem sich selbst überlassenen Unterthan zu befahren stehe, von schådlichen Folgen seyn, und zur Verbreitung des Uebels, oder anderweiterer Gefahr Anlaß geben".

Nachbarn so weit herain griffe. das sie ein stuck nach den anderen Zuschlagen genöthiget wurden: ia es hatte auch bei ihm schon das ansehen, als seye bey einigen kein anderes Mittl übrig. [Da verlobte er sich nach Mariastein,] . . . auf welches sich alsobald das übl gewendet, und ein stuck nach den anderen in bålde die genesung erlanget, so, das er keines einzigen Verlurstiget worden ita ipse 30 oct:"

1773. „ein gewisser Bauer aus der Thyrsee [Thiersee, Tal westlich von Kufstein] hatte einen Zimlich gefährlichen anstosß mit einer Kuhe, alldieweil sie Von einer ansteckenden Seuch ergriffen, und also nicht nur um selbe Zu komen, sondern auch die übrige angestecket Zu werden grosse Gefahr mitgelauffen. [Er verlobte sich nach Mariastein,] auf welches er so wohl der angesteckten nicht Verlurstiget, als auch bey denen übrigen aller Gefahr entsezet worden. ita ipse 22 julj."

„Peter mesner aus den Prantenberg [Brandenberg nördlich von Rattenberg] hatte etliche Jahr die plag unter den Vieh, das es gefährlich gebissen wurde von Vergift in stahl sich aufhaltenden Thieren, und ist auch aljährlich von darum um ein und das andere stuck gekomen, bis [er sich 1773 nach Mariastein verlobte,] auf welches ihm kein stuck mehr beschädiget oder berühret worden. ita ejus filia 2 jul."

(Von 1772 an aus dem handschriftlichen Mirakelbuch der Kaplanei Mariastein.)

Man machte aber offenbar mit der Freigabe der Häute (s. 1767) andauernd[1]) schlimme Erfahrungen, die endlich 1786 eine ausführliche „allerhöchste Vorschrift" veranlaßten, die den Gegenstand eingehend regelt und von der Regierung zu Innsbruck am 14. November in Kraft gesetzt wird.

Hiernach dürfen 1. die Häute nur dann verwertet werden, wenn die Tiere „in keiner Krankheit umgestanden sind, die Pestbeulen[2]) am Leibe, oder Ausschläge[3]) an der Haut hinterlassen hat ... Menschen, die solchen Thieren das Fell abziehen, setzen sich in Lebensgefahr,[4]) die Häute sind nicht nur giftig, sondern auch nicht zu gärben, folglich zu nichts zu gebrauchen", weshalb Vergrabung mit Haut und Haar zu erfolgen hat.

2. „Bei der sehr grossen Menge der übrigen Thiere, die in Seuchen umkommen, von denen die Häute genützt, und ohne Gefahr abgezogen werden därfen" ist folgendes zu beobachten. „Es darf ... 3. Keinem kranken Thiere, das todtgeschlagen, oder aus irgend einer Absicht geschlachtet wird, die Haut im Stalle oder nahe bei dem Stalle abgenommen, viel weniger aber diese Arbeit bei einem in Seuchen umgestandenen Thiere in, oder neben dem Stall verrichtet werden." 4. Alle verendeten Tiere sind sogleich auf einer Karre auf den Vergrabungsplatz zu bringen, dürfen „weder von Menschen, noch von Thieren ... auf dem Wasen dahin geschleppt werden". Dort „därfen sie 5. nicht in der Sonne, oder Hitze liegen bleiben", sind vielmehr sogleich zu enthäuten und zu vergraben. 6. Die abgenommene Haut „muß ... alsogleich 24 Stunden oder [entweder] in reine Aschenlauge, oder in gesalzenes Wasser, oder in Wasser, das entweder mit Essig, oder mit gestossenem Alaun gut gesäuert worden ist, geweicht, und mit Steinen eingeschweret werden. Eher ist weder der Verkauf, weder die Trocknung der Haut zu erlauben. 7. ... wo die Seuche in einem Lande, oder Orte, wo viele Thiere wohnen, entsteht, und die Krankheit reissend wird, müssen neben dem Platz, wo den Thieren die Häute ab-

[1]) 1774. Wallfahrtskirche Kirchanger bei Kirchberg (Giselabahn). Votivtafel: St. Leonhard, St. Antonius, Madonna, Papst Silvester (?), Bischof Martin. Auf einer Alm mit drei Hütten sieben braune Rinder (Hörner weiß mit schwarzen Spitzen, zwei haben weißen Bauch), von denen eins eben niederstürzt und die übrigen meist liegen (eins auf dem Rücken), und ein liegender Rappe.

1774. „Georg Walch von Wörgl wurde überfallen mit einer so gefährlichen Seuch unter dem Vieh, das er in etwelchen Tagen gleich eines Pferds und einer Kuhe Verlurstiget worden, und anbey noch in höchster Gefahr lieffe, und alles Ansehen hatte noch mehrerer Stuck Verlurstiget Zuwerden. [Da verlobte er sich nach Mariastein], auf welches alsobald sich alles übl Verlohren, und alle übrige Stuck Zu ihren Volkomenen Wohlstand Zu aller Verwunderung gelanget seind. ita ipse 14 jener" [also wohl noch auf 1773 bezüglich]. (Mirakelbuch zu Mariastein.)

1779. „Ein gewißes Haus von Audorf [Oberaudorf am Inn, 7 km nördlich von Kufstein] wurde unter dem Vieh sehr verunglückt, und trohte ihm die nahe Gefahr um ein Stuck nach dem anderen Zu kommen. [Auf ein Verlöbnis nach Mariastein hin] sie augenscheinliche Hilf erhalten. ita coram 24 May (Mirakelbuch zu Mariastein).

1781. Kirchanger. Votivtafel: Madonna, Papst Silvester; betende Familie. Elf braune Rinder mit weißen Hörnern, deren Spitzen schwarz; ein Rappe.

[2]) Karbunkulöse, weniger gefährliche Form des Milzbrandes. Exanthematische Form der Wild- und Rinderseuche mit ihren enormen Ödemen.

[3]) Rinderpestekzem.

[4]) Milzbrand. Tollwut siehe im folgenden.

genommen werden, Gärbetonnen gesetzt, die Felle ausgelaugt, getrocknet, und dann erst den Einwohnern zum Verkaufe wieder gegeben werden."

Der Hauptirrtum dieser Anordnungen ist demnach die Differenzierung der Häute in solche mit und ohne krankhafte Veränderungen, wovon allein man die Erlaubnis oder das Verbot der Hautverwertung abhängig machte. Man hielt also nur die lokal veränderten Teile für infektiös, nicht aber die Häute als solche für Krankheitsüberträger, die sie z. B. bei der Maul- und Klauenseuche in so hervorragendem Maße sind. Auch hinsichtlich der Tollwut gründet sich der Zwang zur Vergrabung mit Haut und Haar, den die diesbezügliche ausführliche Regierungsverordnung (Innsbruck, 3. April 1781)[1] unter 9. auch rücksichtlich der Pferde und Rinder fordert, auf diese Auffassung; denn sie erklärt die Haut selbst als stets direkt von außen vergiftet, indem sie einleitend ausführt, „daß das gräßliche Uebel der Wuth nicht nur durch Bisse, welche Blut nach sich ziehen, sondern auch durch die mindeste Aufritzung der Haut, ja sogar durch die blosse und geringste Berührung von dem Zahne, Geifer, oder Blute eines wüthigen Hundes, oder andern wüthigen Thieres dem Menschen sowohl, als dem Viehe, das Federvieh hiervon nicht ausgenommen, mitgetheilet zu werden . . . pflege".

An Tieren ist nach dieser interessanten Verordnung vor allem „theils wegen der Ungewißheit des Erfolges, und theils wegen der Gefahr weiteren Unglückes kein Heilungsversuch zu machen, sondern sogleich zu der Vertilgung desselben zu schreiten". Es soll daher I. der Ausbruch bei Tieren, II. wenn dieser doch erfolgte, jede weitere Beschädigung von Mensch und Vieh (also Weiterübertragung) verhütet und III. trotzdem „verunglückten Menschen" mit den besten Mitteln beigesprungen werden. Zu diesem Zwecke wird in 18 Punkten, soweit Tiere in Frage kommen, folgendes ausgeführt:

1. Da die Wut nur bei Hunden, Füchsen und Wölfen spontan entsteht, so ist die Hundehaltung, wo nötig durch obrigkeitlichen Zwang, möglichst einzuschränken. Unberührt hiervon bleiben Hunde, die zu einem Gewerbebetriebe oder zur persönlichen Sicherheit gehalten werden.

2. Jeder Eigentümer eines Hundes oder anderen Tieres hat sich über die nachstehenden Anfangssymptome zu orientieren und für alle Folgen zu haften, die sich daraus ergeben, daß er dem Ausbruch der Krankheit bei seinen Tieren nicht zuvorkommt.

3. Ein Hund, der wenig oder nichts frißt oder säuft, oder andere Krankheitserscheinungen aufweist, ist sorgfältig zu beobachten.

4. Wird er in der Folge „traurig, verkriechet er sich, fliehet er die Menschen, murret er nur anstatt zu bellen, sieht er in den Augen verwirrt aus, zeiget er sich unruhig, nimmt er nur wenige oder gar keine Nahrung mehr zu sich, verabscheuet und fliehet er das Wasser, oder das Nasse überhaupt", so ist er ohne Zweifel von der Wut ergriffen, deren wirklicher Ausbruch sich folgendermaßen zeigt.

5. „Derselbe kennet seinen Herrn nicht mehr, seine Stimme ist ganz

[1]) Recte 1. Februar (siehe unten).

verändert, er leidet nicht, daß man sich ihm nähere, beisset die, welche solches thun, entfernet sich von seinem Aufenthalte, hat einen schwankenden Gang, läuft nach der Quere, läßt den Kopf und den Wädel [Schwanz] hängen, schäumet vor dem Maule, strecket die Zunge heraus, welche meistens nicht mehr roth, sondern bleyfärbig ist, wird von anderen Hunden geflohen, welche ihn von Ferne riechen, und meistens ganz erschrocken von ihm fortzulaufen pflegen, schnappet rechts und links nach allem, was ihm begegnet, nach Menschen und Thieren, verabscheuet das Wasser und alles Nasse im höchsten Grade, sinket endlich vor Entkräftung zu Boden, erholet sich oft wieder, sinket wieder, bis er zuletzt liegen bleibet, und krepiret."

6. Im Zweifelsfalle hat der Eigentümer seinen Hund zur Beobachtung einzusperren „und weil er einen Strick abbeissen könnte, an eine Kette anbinden . . . weil die Hunde manchmal schon früher, als diese Zeichen recht sichtbar werden, um sich beißen, oder davonlaufen . . ." Hierbei muß mit größter Vorsicht verfahren „und ihm daher das Fressen oder Saufen auf eine solche Art hingestellet, oder hingeschoben werden, daß man von ihm nicht gebissen werden kann . . . säuft er aber durch einen oder zween Tage nicht mehr, oder verabscheuet er wohl gar das ihm vorgesetzte Wasser, welches daraus abzunehmen ist, wenn er sich so weit davon entfernet, als die Kette reichet, so ist die höchste Zeit vorhanden, ihn zu vertilgen". Auf die diesbezügliche Anzeige des Eigentümers hat die Ortsobrigkeit zu verfügen, „daß ein solcher Hund in dessen [des Eigentümers] Gegenwart von dem Wasenmeister todtgeschlagen, und sohin sammt der Haut recht tief verscharret werde; bey dessen Tödten und Verscharren hat man sich aber sehr zu hüten, daß man von seinem Blute oder Geifer nicht bespritzet, noch sonst davon berühret werde.

7. Was ander Thiere betrifft, so bestehen die Kennzeichen ihrer herannahenden Wuth hauptsächlich darin, daß sie traurig werden, wenig oder gar nichts fressen, weder saufen, und endlich das Wasser und alles Nasse sichtbar verabscheuen: welches letztere . . . an der Wuth des Thieres gar nicht mehr zweifeln läßt; kömmt die Wuth aber zum Ausbruche, so finden sich auch die meisten" der unter 5. geschilderten Symptome ein, „und alsdann ist für Menschen und Vieh die nämliche Gefahr, wie bey einem wüthenden Hunde vorhanden, weil in der Wuth jedes Thier, das Federvieh hiervon nicht ausgenommen, um sich beißet, und dieses entsetzliche Uebel all jenen Menschen oder Thieren mittheilet, welche von ihm gebissen, von seinem Zahne oder Schnabel gestreift, oder von seinem Geifer benetzet worden sind."

8. Da die Infektion ohne Wissen des Besitzers erfolgen kann, so soll dieser bei jedem kranken Tiere darauf achten, ob es nicht Zeichen der Wut, insbesondere Wasserscheu zeigt, im Verdachtsfalle das Tier absondern und „wenn es sich zeiget, daß die Wuth wirklich herannahet", der Ortsobrigkeit Anzeige erstatten, damit diese die Tötung und Verscharrung (wie unter 6. hinsichtlich der Hunde) sogleich anordne.

9. Ebenso ist zu verfahren, wenn dem Eigentümer bekannt ist, daß sein Tier „von einem wirklich wüthigen Hunde oder anderem wüthigen Thiere gebissen, gestreift, oder von dessen Geifer berühret worden sey . . . bey Pferden und Hornviehe vor der Vertilgung die Häute abzuziehen, und selbe zu seinem [des Besitzers] Gebrauche zu verwenden", ist verboten.

10. Läuft ein wütendes Tier frei im Orte herum, so „hat man gleich

Lärmen zu machen, damit man sich hütte, vorzüglich auf die kleinen Kinder Acht gebe, welche am öftesten gebissen zu werden pflegen, die Hunde und das andere Vieh einsperre" und das wütende Tier töte und verscharre, dessen Herkunft und Eigentümer von der Ortsobrigkeit festzustellen ist, sowie „ob von demselben nicht etwa ein Mensch, oder einiges Vieh in- oder außer dem Orte angegriffen worden sey?" Zugleich soll im Falle der Herkunft aus einem anderen Orte „jedem benachbarten Orte die alsbaldige Nachricht davon gegeben, hiebey auch die Farbe des Hundes oder Thieres beschrieben werden, damit man alldort die nämliche Nachforschung zu halten, und allem weitern Unglücke vorzukommen wisse".

(11.—17. enthält Verhaltungsmaßregeln für die von wütenden Tieren Gebissenen oder Begeiferten; hervorzuheben ist, daß das Aussaugen der Wunde strengstens widerraten wird, „weil dieses eben so gefährlich, als der Biß selbst ist". Dagegen werden Waschungen mit dem eigenen Urin empfohlen.)

18. In allen Fällen, auch wenn kein Schaden entstanden ist, hat die Ortsobrigkeit der zuständigen Behörde Anzeige zu erstatten.[1])

Ein Hauptmittel zur Eindämmung der Tollwut sah man schon damals in der Einschränkung und Kontrolle der Hundehaltung. Hierüber ergehen denn auch mehrfache Anordnungen; zunächst eine (fehlende) „höchste Verordnung" vom 25. April 1783, an die ein von Innsbruck aus unterm 23. September desselben Jahres in Kraft gesetztes Hofdekret vom 11. September anknüpft. Hiernach sind 1. Hunde, die ohne Halsband umherlaufen, zu erschlagen, 2. alle irgendwie kranken Hunde dem Abdecker getötet oder zur Tötung zu übergeben, 3. falls dies unterlassen wird, durch den „Hausinnhaber" Anzeige zu erstatten, widrigenfalls sowohl er wie der Hausmeister oder Inspektor u. dgl. und der Hundebesitzer exemplarisch zu bestrafen sind (in den Hauptstädten mit 24, in Kreis- und Landstädten mit 6, in Märkten mit 3 Dukaten, auf dem Lande mit 6 fl. bzw. mit achttägiger Arbeit in Eisen). Endlich wird die Bekanntgabe dieser Vorschriften „alle Jahre im Monat April als der gefährlichsten Zeit für die Hunde" angeordnet.

Für das Land erfolgt eine weitere Einschränkung durch einen allerhöchsten Befehl, der auf Veranlassung der Innsbrucker Regierung (Dekret vom 20. Oktober) vom Kreisamt Schwaz am 31. Oktober 1786 hinausgegeben wird, und wonach „auf dem Lande nur jenen Gewerbsleuten, welche Hunde brauchen, die ihnen höchst nöthige, den Bauern aber höchstens nur ein Haushund, und dieser nur an einer Kette unter einer Geldstrafe von 3 fl. zu halten gestattet, die Mehrern ohne weiterm getödtet" werden sollen unter „Haftung der Beamten, Richtern, Jägern, auch übrigen Vorstehern", die gegebenenfalls derselben Strafe unterliegen. Die hierauf anscheinend erfolgten Beschwerden werden durch ein weiteres Regierungsdekret vom 17. November 1786 (Kreisamt Schwaz, 22. November) abgewiesen, das die Kundmachung vom 31. Oktober bestätigt

[1]) Ein „Unterricht für die Wundärzte sämtlich in Tyrol Liegender Ortschaften", der offenbar im Anschluß an diese „Verordnung vom 1ten Hornung dieses Jahrs" ergangen ist (Innsbruck, den 3. April 1781), legt auch dem behandelnden Wundarzt die Anzeigepflicht (bei der Ortsobrigkeit) auf.

und hinzufügt, alle ohne „Kehlband" herumlaufenden Hunde seien zu töten, „jenen Armen Leuten hingegen, die aus blosser unvernünftiger Neigung zu dieser Thier-Gattung ohne aller Noth und uneracht des Almosen-Genußes Hunde halten, das Almoßen bis zu deren Entfernung einzuhalten". Dabei blieb es auf Jahre hinaus, wenigstens wurde dieses Schriftstück in Kufstein noch am 5. Dezember 1790 bekannt gemacht.

Wie die Tollwut bei Hunden, Füchsen und Wölfen spontan entstehen können sollte, so beim Klauenvieh andere Seuchen, sogar die Rinderpest. Diese Überzeugung veranlaßte eine Verordnung (Innsbruck, den 11. Mai 1784, gemäß Hofdekret vom 22. April), die der Gefährlichkeit von Weideländern, die überschwemmt waren, begegnen sollte durch diätetische und Reinlichkeitsvorschriften: 1. Sollen vor Beginn des Weidetriebes mehrere Tage hindurch in den Ställen Türen und Fenster geöffnet und nachts nur die Türen geschlossen werden. 2. Hierauf ist während der besten Tagesstunden das vorher gefütterte und getränkte Vieh in Höfe oder auf Plätze zu verbringen, wo es frei umhergehen, aber weder Wasser noch verdorbenes Futter finden kann; bei schlechtem Wetter ist es „in geöffneten Ställen zu behalten"; jedes ausgewachsene Tier kann täglich eine Handvoll Steinsalz zum Lecken erhalten. 3. Während des erwähnten Aufenthaltes im Freien müssen die Tiere „gestrigelt, geputzet, gerieben, oder mit lauem Wasser der Koth abgeschwemmet, und die Ställe ausgemistet, von Spinneweben, vom Staube, Koth x. gereiniget werden." 4. Nach diesen Vorbereitungen kann täglich einige Stunden auf die Weide getrieben werden, nachdem vorher zu Hause noch nach Möglichkeit gefüttert und jedem Tier eine kleine Handvoll Steinsalz verabreicht wurde. 5. Wenn möglich soll der Weidetrieb nicht eher beginnen, „als bis das Gras genußbar, das Wasser, die Witterung, und die Luft gesund, rein, und von den Eigenschaften, welche krank machen können und müssen, vollkommen befreyet sind". 6. Weiden, die überschwemmt oder gar überschlämmt waren, sind äußerst gefährlich; sie „erregen dem Hornviehe die Löserdürre [Rinderpest], die Magenseuche, die Ruhr, machen es krank, bringen ganz unfehlbar eine von diesen Plagen, oder andere Uebel hervor, wenn die Thiere auf solchen Plätzen ihre Nahrung lange, und besonders, wenn sie selbe grün genießen: dürr oder in Heu verwandelt, ist solches Futter weniger schädlich, allein grün gereicht macht es entweder krank, oder verursachet wohl gar den Tod. 7. Ist kein Mittel vorhanden das Hornvieh oder Schaafe mit anderm Futter zu nähren, und muß es schlechterdings auf derley Plätze getrieben werden, so darf es nie nüchtern geschehen, und keinen einzigen Tag ohne Steinsalze gelassen werden."

Ein ähnlicher, allerdings in erster Linie die Gesunderhaltung der Bevölkerung bezweckender Erlaß (Innsbruck, 13. Oktober 1789) aus Anlaß der letzten großen Überschwemmung fordert in §§ 8—10: Die „Ställe sollen geputzt, mit sehr viel Streu belegt, offen gehalten, und die Thiere viel in die freye Luft, aber nicht auf überschwemmte Wiesen, getrieben werden, so wie auch der Mist nicht lange in den Ställen verbleiben soll. Frühe und Abends soll das Viehe trocknes Heu, Gritschen,

(Kleyen) und vieles Salz, auch Kranabitbeere bekommen, um es in diesen Umständen gesund zu erhalten. Schädlich ist das trübe Wasser, wenn man es zu trinken giebt; bey Mangel an reinem Wasser soll daher das Schlammwasser in einem hohen Gefässe eine Weile durch stehen bleiben, und dann abgegossen werden. § 9. Das unter Wasser gestandene Heu oder Grummet ist zum Füttern unbrauchbar; indem hierdurch das Viehe leicht in Krankheiten verfällt, wodurch der Landmann einem zehnfach grössern Verluste ausgesetzt wird, als er an diesem Futter zu gewinnen glaubt. § 10. Der überschwemmte türkische Waizen, (Türken) muß alsogleich von den hier zu Lande so genannten Flitschen ausgelöset, vom eingedrungenen Schlamme kolbenweis gewaschen, und ganz dünn an einem lüftigen Orte aufgehangen werden, um geschwinde zu trocknen."

Daß derartige uns selbstverständlich scheinende Dinge damals behördlicherseits angeordnet werden mußten. zeigt am besten, wie sehr in der Bevölkerung die einfachsten Begriffe von Gesundheitspflege, von Stallhygiene u. dgl. fehlten.

Neben der Verhütung der Seuchenentstehung suchte man sich aber nach wie vor gegen Einschleppungen zu schützen. So schreibt das Kreisamt Schwaz am 19. November 1786, in Bayern und Salzburg herrsche eine sehr gefährliche Viehseuche, die schon 300—500 Stück Vieh dahingerafft haben soll. „Die Symptomata sollen in diesen bestehen, daß sich der Appetit verliehre, die Augen, und Nasen zu triefen anfangen, endlich die Lunge, und Leber geschwehle, das Vieh hierauf ein gähes Zittern überkomme, und binnen 3 Tagen falle, so daß, wie man davor haltet, diese Vieh Epidemie hauptsächlich in einer Lungen Geschwürung bestehe."[1]) In Tirol sei die Krankheit zwar noch nicht aufgetreten, gleichwohl sei größte Vorsicht am Platze. Insbesondere „sind die Ställe reinzuhalten, und öfters mit Kranewet, oder Wachholder Beren mit Aufschittung eines kalten Essigs auf heis gemachten Ziegl zu rauchen, dem Viehe am Salz kein Abgang zu lassen". Verdächtige Krankheitsanfälle sind sofort der Obrigkeit anzuzeigen; sollte ein Viehstück fallen, so ist als Warnungszeichen „sogleich eine Stange mit aufgebundenen Stroh aufzusetzen. Wo zugleich mit Absänderung des befallenen von dem gesunden Vieh vorsichtig zu Werke zu gehen ist." Es darf kein Vieh aus den genannten Ländern hereingelassen, nicht einmal außer Landes befindliches zurückgetrieben werden, was auch den Grenzzollämtern mitgeteilt wird, „nicht minder der Kreisphysicus instruiret worden ist".

Hier hören wir zum ersten Male von der Inanspruchnahme des im Bezirke angestellten Amtsarztes, dem die technische Mitwirkung bei der Seuchenbekämpfung oblag. Die Befähigung hierzu hatten die Ärzte durch Spezialstudien über Tierheilkunde zu erwerben.[2]) Es steht dies in engem Zusammenhang mit der im Jahre 1777 erfolgten Eröffnung des Wiener Tierspitals, der heutigen tierärztlichen Hochschule daselbst.

[1]) Rinderpest, pneumonische Form.

[2]) Ausführlicheres über das Folgende siehe SCHMUTZER, Aus den Anfängen der Wiener Schule. Tierärztliches Zentralblatt, 1913, Nr. 1, S. 48—51.

So wird in einem „Avertissement“ vom Jahre 1783 durch Hofkanzleidekret den Behörden zur Bekanntmachung insbesondere an die „Aerzte, welche diese Vorlesungen in Wien zu besuchen gedenken“, mitgeteilt, „daß der Professor der Vieharzeneykunde an der hohen Schule in Wien GOTTLIEB WOLSTEIN den Lehrkurs über die Krankheiten der Pferde in dem dortigen k. k. Thierspitale nunmehr endigen, und am 3ten nächstkünftigen Monats Hornung den Lehrkurs von den Seuchen und Krankheiten des Rindviehes, und der Schafe sowohl für die Aerzte in Wien, als auch für jene in den Provinzen anfangen werde“. Und schon im Jahre 1781 war desselben Prof. WOLSTEINS Werk „über die Seuchen des Horn- und Schaafviehes . . . allen Land- Kreis- und Stadtphysicis, und Chyrurgis . . . zu lesen, und zu studiren“, ja anscheinend für diese auf Amtskosten anzuschaffen befohlen worden, wobei in dem beigegebenen Bücherprospekt u. a. ausgeführt wird, daß nach allerhöchster Anordnung auch außerhalb Wiens, diese „Lehre in allen k. k. Erblanden, besonders wo hohe Schulen sind, von einem in Wien eigends dazu abgerichteten, und bestättigten Lehrer vorgetragen werden, auch künftig nicht nur die Land- und Kreis-Physici, sondern auch die Wundärzte dieser Viehheilungskunst kündig seyn sollen“. Am 12. März 1784 verfügt sodann die Regierung zu Innsbruck ausdrücklich: Es „wird hinfüro kein Wundarzt mehr irgendwo hier Landes approbiert oder angestellt werden, welcher nicht aus dieser Wissenschaft [der Vieharzneykunde] geprüfet ist, und sich dessen mittels ordentlichen Attestats wird ausweisen können,“ was sich auch auf jene bezieht, „welche etwa auf einer andern k. k. Universität oder Lyzäum aus der Wundarzneykunde sich prüfen lassen“. Zur richtigen Einschätzung dieser Maßregel sei darauf hingewiesen, daß erst durch Hofdekret vom 29. April 1785 (Innsbruck, 13. Mai) von den Wundärzten „in den Marktflecken und größeren Dörfern“ ein Zeugnis über bestandene Prüfung aus der Geburtshilfe [beim Menschen] gefordert wurde, während noch nach dem erläuterten Auszug (Wien, 10. April 1773) aus dem Generalsanitätsnormativ vom Jahre 1770 nur die Landschaftschirurgen derartige Ausbildung nachzuweisen hatten.

Zum Schlusse stoßen wir, wie zu Anfang der vorliegenden Kufsteiner Akten, auf seuchenhafte Erkrankungen der Schafe, nämlich auf Räude und Leberegelseuche (Distomatose). Gegen beide gibt die Regierung (Innsbruck, 23. Februar 1787) auf kaiserliche Anordnung folgende „durch veranstaltete Versuche bewährt und nützlich befundene Mittel“ samt Gebrauchsanweisung bekannt:

1. Zur Verhütung sowohl wie zur Heilung der „nassen und trockenen Räude der Schafe‘ wird „Hühnerkoth“ im Backofen getrocknet, gestoßen, gesiebt „und 5¼ Loth davon unter 1 Pfund Stein- oder Kochsalz, oder unter einem Zenten Lecksalz unfähr 17 Pfund gemischet . . . Das Oel, welches zum Einschmieren, sowohl der trockenen als nassen Räude zu gebrauchen kömmt, ist ein blosses Ziegelöl“. Wie wenig man sich über die Natur der Krankheit klar war, die sogar im Mutterleib erworben werden sollte, zeigt am besten die folgende ausführliche Gebrauchsanweisung.

a) „Wenn der ganze Stall schon angestecket wäre, muß man täglich

jedes Stück Vieh untersuchen, ob nicht bei der trockenen Räude neue Schuppen, oder bei der nassen neue Flecken auffahren."[1]) Diese wie jene benetze man mit einigen Tropfen des genannten Öles und gebe wöchentlich, trächtigen Tieren aber alle vierzehn Tage, das beschriebene Salz in derselben Menge wie gewöhnliches zur Lecke und lasse die Tiere bis zum folgenden Morgen nicht zur Tränke. Die Schafe werden nach anfänglicher Weigerung das Salz bald gerne nehmen und bei fleißiger Durchführung „wird die ganze Herde zuverlässig binnen Jahresfrist gereiniget sein; und man hat auch die Wiederkehr dieses Uebels nicht mehr zu befürchten, wenn nur alsdenn die Ställe ringsum sowohl von innen als aussen wenigstens 3 Schuh hoch abgekratzet, frisch angeworfen und geweisset werden".

b) „Ist die ganze Heerde noch nicht angestecket, so fange man nur augenblicklich jenes Stück Vieh, welches sich mit den Zähnen oder Füssen kneifet, oder gar an die Wände reibet" [Juckreiz!]; findet man solche Tiere bei der Untersuchung mit trockener oder nasser Räude behaftet, so ist nach a) zu verfahren.

Obwohl bei diesem Verfahren nach einem Jahre die Räude gewöhnlich verschwunden ist, „so pflegen doch im zweiten Jahre bei den Widdern durch das Springen, bei den Mutterschafen aber durch das Lamm (welches dieses Uebel im Mutterleibe erbet, und der Mutter bei dem Säugen neuerdings mittheilet) sich öfters neue Räudeflecken zu zeigen; die aber nicht mehr so bösartig und weit kleiner sein werden". Man hat dann wieder die oben geschilderte Behandlungsart anzuwenden, worauf bestimmt „auch der angesteckteste Stall im dritten Jahre rein sein und verbleiben wird".

„Wo es viele Insekten (Gewürme) gibt" sollen (zu deren Fernhaltung) „die mit dem obangeführten Oele beschmierten Schafe noch überdies mit Fetzen (Hadern) verwahret werden".

Hauptvorteile des geschilderten Verfahrens sind neben gründlicher Heilung, daß bei gesunden Tieren die Verabreichung des erwähnten Salzes die Ansteckung sogar dann verhütet, „wenn selbst räudiges unter dasselbe getrieben würde; und . . . weil . . . während der Kurzeit die sonst so mühsam als kostspielige Trennung der gesunden von den kranken Schafen nicht erfordert wird".

2. „Wider die Egeln der Schafe." Je 2 Pfund Kupferwasser, Schwefel, Lorbeer, dürres schwarzes Erlenlaub, 7 große im Backofen gedörrte Farrenwurzeln, doppelt so viel wie diese (an Gewicht) dürres Egelkraut[2]) und 4 bis 5 Pfund gedörrter Hühnerkot werden pulverisiert und mit 40 bis 50 Pfund Salz gemischt; „sodann giebt man den mit Egeln, Kröpfen oder Blattern[3]) behafteten Schafen von dieser Lecke nur einmal, so viel sie wollen zu fressen; wodurch schon alle Egel getödtet werden. Nur ist . . . in Acht zu nehmen, daß die Schafe . . . vorher in

---

[1]) Die „nasse Räude" hat vermutlich überhaupt nichts mit echter Dermatoptesräude (squamös) zu tun; sie war möglicherweise ein nässendes Ekzem harmloserer Provenienz (schlechte Stallverhältnisse, nasses Wetter).

[2]) Im Gegensatz hierzu hielt man in der Gegend von Regensburg „das Egel- oder Pfennigkraut (numularia)", allerdings in frischem Zustande, für den Vermittler der Leberegelinfektion. JAKOB CHRISTIAN SCHÄFFER, Die Egelschnecken in den Lebern der Schafe, Regensburg 1753, S. 25.

[3]) = Ödeme, „eine lockere, weiche Geschwulst, wie eine Wasserblase, unter dem Kinn der Schaafe, welche die Schäfer Gourmette nennen". PAULET-RUMPELT, a. a. O., II, 211.

der Frühe gut abgetränket werden müssen, indem sie nach dem Genusse dieses Lecksalzes sowohl am nämlichen, als am folgenden Tage von allem Wasser sorgfältig abzuhalten sind; denn sonst würden ihnen diese Mittel nicht allein nichts nützen, sondern bei vielen derselben den Tod befördern.

Acht Tage nach dieser Kur, kann man das Stück Vieh von der Heerde, das man glaubet, die meisten Egeln gehabt zu haben, schlachten; und sollten sich wider Vermuthen noch einige im Beischel[1]) zeigen, so hat man nur obige Lecke (jedoch mit eben der Vorsicht bei der Tränke) noch einmal zu wiederholen, wo alsdenn die Genesung verläßlich zu erwarten ist."

Als Nachtrag zu den Vorschriften über Räudebehandlung kann das Hofdekret vom 5. (Gubernialintimatum vom 28.) März 1788 aufgefaßt werden, wonach laut Ausschreibung des k. k. Kreisamtes Schwaz vom 10. April 1788 „zu Pekleniza und Maloirna in Kroatien ein Berg-Oel entdecket worden, welches nach den damit unternommenen kimischen Versuchen zur Vertreibung der Kräzen bei dem Viehe, wo es in der Art einer Salbe gebraucht wird, von gutem Erfolge, und Wirksamkeit gewesen", was „zur allgemeinen Bekanntmachung auch Belehrung der Aerzte, Wundärzte, und Apotheker hiermit zu wissen gemacht" wird.

Ärzte, Wundärzte und Apotheker — das sind zu jener Zeit die technischen Kräfte, die mit den Behörden die Tierseuchen zu bekämpfen haben. Und der nach unseren Begriffen nächste Sachverständige, der Tierarzt — wo bleibt der? Ihn gab es noch nicht. Gerade die unaufhörlichen Seuchenzüge waren es, die den Anstoß zur Gründung tierärztlicher Spezialschulen gaben, deren erste 1762 zu Lyon eröffnet wurde. Aber wenn man auch geeignetes Lehrpersonal zu schaffen wußte, so verstand man sich doch offenbar nicht auf Gewinnung richtigen Schülermaterials, das sich zunächst noch auf lange hinaus einerseits aus Schmieden, andererseits aus Ärzten zusammensetzte. Die ersteren mögen mitunter tüchtige Praktiker, die letzteren gute Theoretiker geworden sein, so weit das eine ohne das andere möglich ist. Daß man die amtlichen und die eine solche Stelle anstrebenden Ärzte zwang, sich mit Tierseuchenbekämpfung zu befassen, hat gewiß wie jeder Zwang vielfach abgestoßen und eine gewisse wenigstens passive Resistenz ärztlicherseits hervorgerufen. Die einzige fruchtbringende Verbindung von Theorie und Praxis war bei diesem Systeme nie zu erreichen. Man mag das an maßgebenden Stellen längst gefühlt haben, bevor man es tatsächlich ändern konnte, denn noch fehlten gänzlich Stellen, die entsprechend vorgebildete Leute hätten veranlassen können, um ihretwillen von vorne herein und ausschließlich Tiermedizin zu studieren. So mußte noch manches Jahrzehnt vergehen, bis ein eigentlich tierärztlicher Stand entstehen und bei der Tierseuchenbekämpfung allmählich in die Front rücken konnte, bis, in Wechselbeziehung hierzu, ein spezifisch tierärztlicher Wirkungskreis gewonnen und abgegrenzt war. Eine Entwicklung in dieser Richtung war aber natürlich nur möglich.

[1]) Jetzt volkstümliche Bezeichnung für Lunge; demnach früher = Leber.

wo Notwendigkeiten hierzu drängten. Solche ergaben sich auch aus dem System der Tierseuchenbekämpfung, wie es im Vorstehenden uns sich darstellt. Es sei in dieser Richtung nur ein Punkt hervorgehoben, der in jedem gefährdeten Bezirk von größter Wichtigkeit ist: die Untersuchung der einzelnen Viehbestände und Tierstücke auf Seuchenfreiheit, die in enger Beziehung zu der öfter vorgeschriebenen Erteilung obrigkeitlicher Viehpässe steht. Die vereinzelten Amtsärzte konnten für diese umfangreiche Arbeit unmöglich in Betracht kommen; auch die nur in größeren Ortschaften ansässigen Wundärzte hätten, selbst wenn man sie herangezogen hätte, dem Bedarfe des zum größten Teil schwer zugänglichen Landes mit seinem bis in beträchtliche Höhenlagen verstreuten Viehstande nicht genügt. So schob man diese verantwortungsvolle Tätigkeit Laien zu, die aber im Falle des Versagens wegen wirklicher oder angeblicher Unkenntnis kaum in wirksamer Weise zur Rechenschaft gezogen werden konnten. Ist doch gerade die richtige Diagnosestellung und die differentialdiagnostische Auseinanderhaltung der manchmal gleichzeitig herrschenden verschiedenen Seuchen von fundamentaler Wichtigkeit für die Wahl der zu ergreifenden Maßnahmen. Einen Ansatz zu solch sachgemäßer Differenzierung finden wir in den Vorschriften für Behandlung der Häute je nachdem die betreffenden Tiere mit dieser oder jener Seuche behaftet waren. Im übrigen sind gerade diese so oft wechselnden Bestimmungen über die Behandlung der Felle ein Beweis dafür, wie man sofort in Verlegenheiten kommen mußte, sobald es sich um eine nach unseren Begriffen unentbehrliche klare Diagnosestellung handelte, die es ermöglichen sollte, an Werten zu retten, was zu retten war, nicht mehr zu vernichten, als zum Zweck der Seuchenbekämpfung unbedingt nötig. Hier mußte das System versagen, das dort, wo es wie gewöhnlich einfach von „Seuche" im allgemeinen spricht, zweifellos sachgemäße Richtlinien zieht, wie Anzeigepflicht, Kennzeichnung verseuchter Örtlichkeiten, Absonderung, Tötung, unschädliche Beseitigung, Desinfektion.

Anmerkung. Auf Seuchen des letzten Jahrzehntes des 18. Jahrhunderts, über die aus den vorliegenden Akten nichts ersichtlich, deuten Votivtafeln:

1791. Wallfahrtskirche Kleinholz in Kufstein (Zell). Vier dunkelgraue Kühe (Hörner weiß mit schwarzen Spitzen), teils liegend, ebenso wie ein weißes Schaf. Bauer und Bäuerin vor der Madonna knieend.

1795. Kirchanger. Vier braune Rinder (Flotzmaul hell, Hörner weiß mit schwarzen Spitzen). Schimmel. Im Hintergrund Kirchanger. Familie vor St. Silvester, Madonna und St. Leonhard. Signiert C: C:

1796. Zwölf braune Rinder (wie oben). Rappe. Apfelschimmel. Große Familie. Heilige und Hintergrund wie oben. Ex voto.

1796. Neun rotbraune Kühe (Hörner weiß). Familie. Heilige und Hintergrund wie oben.

In Absam bei Hall (nächst Innsbruck):

1797. Zwei schwarzgraue und ein braunes Rind. Bauer und Bäuerin vor dem Absamer Gnadenbild (Madonnenkopf) knieend. EX VOTO.

1798. Madonnenkopf. Zwei weiße Rinder, wovon eines liegt. Hornspitzen dunkel. EX VOTO.

1799. Alm mit sieben dunkelgrauen Kühen und einem ebensolchen Kalb. Bauer und Bäuerin wie oben. EX VOTO.

1799. Zahlreiche Rinder, wovon viele liegen; die meisten hellbraun, zwei weiß,

zwei gelb. Hörner lang. Bauer vor dem Gnadenbild knieend. Unterschrift: Ich Johan Undnrauer uon Berg bekeñe den 3ten Dezem̃er wie das sein Nachbar Adam Madzel hat er sich her verlobt und ist unuerletzt geblieben Gott und Maria sei Dank EX VOTO 1799.

1799. Zwei braune, zwei gelbe (wovon je eins liegend) und ein weißes Rind. Bauer und Bäuerin wie oben. Langatmige Danksagung für nicht genannte Wohltaten. EX VOTO.

Ärzte-Privilegien.

Regesten aus dem Wiener Staatsarchiv.

Mitgeteilt von

Dr. Robert Donath.

(Fortsetzung.)

23. Bernhart, Melchior, zu Görlitz.

Gesuch um ärztl. Privileg und zur Herstellung „allerlei aquarum vitae et olearum". (In duplo.) Präs. 16. IV. 1594. (Kanzleivermerk: „Abgeschlagen".)

24. Blumentrost, Joh. Friedr., med. Dr. und Oberstadtphysikus in Mühlhausen (Thüringen). (Sein Vater war Stadtphysikus in Mühlhausen und durch 34 Jahre Leibarzt der „Zaarischen Majestät in Moskau").

Privilegium medicamenta libere elaborandi et distribuendi. Dat. 16. XII. 1699. Beilagen: Gesuch; „Intercession uud Bittschrift des thüringischen Adels pro privilegio medicamenta distribuendi insigni cuidam Medico clementissime concedendo". (Mit 19 Unterschriften.)

25. Blümer, Heinr. Angelo, med. Dr., ehemaliger Leibarzt des dermaligen Obersthofmeisters und früheren Kaiserl. Botschafters in Rom, Anton Florian Fürst v. Liechtenstein, protomedicus und Leibarzt Kaiser Josephs I., Dekan der Wiener medizinischen Fakultät.

Decretum „betreffs Aufnahme (resp. Bestätigung) zum protomedico bei dem Kaiserl. Reichshofrath und der geh. Reichshofkanzley, auch Kaiserl. Rath und Leibmedicus". Dat. 20. IX. 1712.

26. Bössinger, Josef, Materialist zu Augsburg. (Siehe Bayer.)

a) Privilegii transcriptio et extensio auf 15 Jahre für „weißen und braunen Lebensbalsam". Dat. 21. IV. 1739. Beilagen: Gesuch; gedrucktes Privileg (dd. 19. IX. 1729) und Zessionsurkunde seiner Vorgängerin Asra Schäffer. — b) Renovatio. Dat. 19. IV. 1763. Beilagen: Gesuch; Privileg von 1739; Ansuchen des Anwalts um Protokollauszug als Quittung für die 18 Muster mit seiner Vollmacht (mandatum procuratorium).

27. Boll, Joh. Jakob, Hofchirurg Kaiser Josefs I., Spezialist in „Beschauung des Urins", geb. Schlingen (Breisgau).

Privilegium für 8 Jahre; dat. 25. III. 1713. Beilagen: Gesuch; Prüfungszeugnis der Prager med. Fakultät, Privileg Josefs I. dd. 1708 für Böhmen, 5 Atteste Prager Patienten, ein Empfehlungsschreiben eines Kapuzinerpaters an die verwitwete Kaiserin Eleonore Magdalene Theresia, geb. Pfalzgräfin bei Rhein.

28. Bonnai, Joh. Jakob de Merville, „Licentiatus iuris, Kgl. Französischer Hohe-Raths-Advokat zu Kollmar im Elsaß", geboren in Straßburg, ansässig zu Friedberg i. d. Wetterau.

Gesuch an den Reichsvikar (Kurfürsten von Bayern) um Privileg für den Dr. Hoffmannschen „roten Lebens- und weißen Cordial-Balsam" auf 10 Jahre.

Präs. 5. VIII. 1790. Beilagen: Kurfürstlich Pfalzbayr. Patent von 1771 (Verkauf des Balsams an öffentlichen Marktzeiten betreffend); Atteste des Münchener Doktorenkollegiums und der med. Fakultät Heidelberg. Abgewiesen 7. VIII. 1790 Neuerliches Ansuchen. Präs. 14. X. 1790. Mit gleichen Beilagen und Relation des Reichshofrats. Bescheid: „Hat das Begehren nicht statt". 10. XII. 1790.

29. BRACKWEHR, JOH. FRIEDRICH, Bürger zu Straßburg.

Bitte um Privileg für den sogenannten „wahrhaften französischen Balsam". Präs. 17. X. 1774. Beilage: Gedrucktes Flugblatt von 1765 (aus welchem das Privileg für Frankreich und Approbation der Pariser med. Fakultät zu entnehmen). Bescheid: „Würde Implorant die Approbation von einer deutschen med. Fakultät beibringen, so erfolgt fernere Kaiserl. Verordnung. 18. X. 1774."

30. BRANDES, JOH., Okulist, Stein- und Bruchschneider in Hamburg; geb. Braunschweig.

Privilegium. Dat. 26. XI. 1640. Beilagen: Gesuch; Privileg des Kurfürsten JOH. GEORG von Sachsen, dd. 13. IX. 1619; Zeugnis der Stadt Hamburg mit einer Liste anderer Zeugnisse namhafter Städte.

31. BRANDT, JOH., Okulist, Chirurg.

Privilegium. Dat. 27. X. 1677.

32. BRAUN, LORENZ, Leib- und Wundarzt.

Privilegium. Dat. 6. I. 1694. Beilage: Gesuch (gerichtet an den Reichsvizekanzler Graf LEOP. WILH. ZU KÖNIGSEGG-ROTTENFELS).

33. BURRAUS, JOH. JAK., Okulist, Wund- und Brucharzt, Ulm.

a) Privilegium, auch für innerliche Kuren. Dat. 1. X. 1695. Beilagen: Gesuch. Ansuchen des Bürgermeisters und Rats der Stadt Ulm, das Privileg „soviel das innerliche Curieren betrifft, zu cassiren", dd. 8. V. 1696, mit folgenden Beilagen: 1. Dekret an BURRAUS auf 1 Jahr, bei „Hauptfällen und innerlichen Curen einen medicum zu consuliren". 2. Kaiserl. Privileg, dd. 1. X. 1695. 3. Prüfungszeugnis der Wiener med. Fakultät. 4. Eingabe des Ulmer Doktorenkollegiums „Memorial und Klagschrift des gesambten Collegij Medici alhier, BURRAUS betreffend". Beigegeben: A. Auszug aus den Ulmer Magistratsbestimmungen f. med. Doktoren, Apotheker und Wundärzte B. „Absurde und schädliche Curationes des Meisters BURRAUS mit absurden Rezepten." C. „Verzeichnis verschiedener anderer wider seinen Eid unternommener innerlicher Curen." Bescheid vom 15. VI. 1696. BURRAUS habe sich bis auf anderweitige Kaiserl. Verordnung „alles innerlichen Curierens gänzlich zu enthalten". — b) Nova concessio et confirmatio ad 12 annos. Dat. 17. II. 1716. Beilagen: Gesuch; Privileg, dd. 1. X. 1695, Lizenz für Salzburg.

34. BUSCH, JOH. JAKOB, Okulist, Stein- und Bruchschneider, auch Leib- und Wundarzt aus Leipzig, Schüler des privil. Arztes JOH. STENTZEL aus Friedland (Schlesien).

a) Privileg „nebst exercierung seiner Kunst auf Sal volatile oleosum, balsamum vitae u. panacea Orvietani". Dat. 12. XII. 1702. Beilagen: Gesuch; Prüfungszeugnis der Wiener med. Fakultät; Privileg für seinen Lehrer (1690). — b) Confirmatio durch KARL VI., beschränkt auf 10 Jahre. Dat. 24. XI. 1712. Beilagen: Gesuch mit 2 Privilegabschriften.

35. CALLON, JAKOB, Bürger und Handelsmann in Köln.

a) Privileg für „Haupt-Pulver" auf 6 Jahre. Dat. 30. III. 1722. Beilagen: Gesuch; Attest der med. Fakultät Köln. — b) Extensio privilegii ad alios 6 annos et nova concessio ad 6 annos auf sein „l'eau admirable apoplectique". Dat. 3. II. 1729. Beilagen: Gesuch; Privileg, dd. 30. III. 1722; 1 gedrucktes Flugblatt (1 S. kl.-4⁰).

36. CANTELMO, JOHANNES VON MARSILIEN, aus Brabant.

Privilegium „de non imitanda vel vendenda quinta essentia roris marini". Dat. 2. VI. 1609. Beilage: Gesuch.

37. CASPAR, BALTHASAR, Okulist, Bruchschneider und Wundarzt zu Wien; geboren in Trautenau (Böhmen).

a) Privileg. Dat. 4. V. 1633. — b) Renovatio privilegii. 27. II. 1640. Beilagen: Gesuch mit Privileg, dd. 4. V. 1633; Zeugnis der Wiener med. Fakultät; Kopie des Privilegs, beigeheftet 3 Atteste über Heilerfolge des Okulisten CHRISTIAN WINKLER aus Brieg in Schlesien.

38. CAVENAGUS, AMBROSIUS, Mediolanensis, artium et medicinae Doctor.

„Confirmatio acquisitionis unciarum trium ac dimidiae et unius decimae aquarum Martisanae." Dat. 15. XI. 1536.

39. CHRISTEN, CHRISTIAN, ehemaliger darmstädtischer Stadtschreiber in Schmalkalden.

Gesuch um Privileg für Lebensbalsam. Präs. 10. IX. 1659. Beilage: Gedruckte Beschreibung des Balsams. 4 Bl. 8⁰. (Gedruckt zu Schleusingen bey PETER SCHMIEDEN, 1658.)

40. CHRISTIAN, WOLF JAKOB, Bürger und Handelsmann in Nürnberg.

a) Privilegii transcriptio für die „Pillula Immanuelis" oder „Arnold'sche Pillen" auf 12 Jahre. Dat. 28. VI. 1718. Beilagen: Gesuch mit der Zessionsurkunde seiner Ehefrau ANNA (Witwe nach JOH. KIRBERGER und Tochter des JOH. ARNOLD, Erfinders dieser Pillen); Privileg JOSEFS I. für diese Pillen (verliehen an J. KIRBERGER), dd. 8. VII. 1708; Klageeingabe an den Reichshofvizekanzler Grafen v. SCHÖNBORN-PUCHHEIM gegen den Nachahmer der Pillen, DAVID LIEBEL, des ehemaligen Dieners CHRISTIANS, mit der Bitte, ihm das „per falsa narrata" erschlichene Privileg zu kassieren, belegt mit: Privileg KARLS VI., dd. 28. VI. 1718; Klage beim Nürnberger Magistrat gegen LIEBEL und dessen Verbotsdekret an letzteren, die Pillen herzustellen: Relation der Reichshofkanzlei über diese Streitsache. — b) Renovatio auf 12 Jahre. Dat. 20. III. 1731. Beilagen: Gesuch mit Privileg, dd. 28. VI. 1718 (ist irrtümlicherweise an den Reichshofrat anstatt an die Reichshofkanzlei gegangen); neuerliches Gesuch mit der Bitte „pro promovenda extensione privilegii".

41. CHRISTIAN, JULIANE MARIA, Witwe des Vorigen.

Privilegii transcriptio et extensio ad alios 12 annos. Dat. 12. III. 1743. Beilagen: Gesuch mit Privileg KARLS VI., dd. 28. VII. 1718; Klage wegen „Violierung des Privilegs" durch JOH. MICHAEL KÖSSLING in Christian-Erlangen mit „Beylage zu Num. 4 der Erlanger Historischen Auszüge", 1744 (4 Bl. kl.-8⁰) und „Num. 12 des Montägigen Ordinari-Friedens- und Kriegs-Courier", 1744 (4 Bl. kl.-8⁰), sowie 2 handschriftlichen Exzerpten aus der „Erlanger", bzw. „Baireuther Zeitung" desselben Jahres.

42. CHRISTIANS Erben.

a) Privilegii transcriptio et extensio ad alios 12 annos. Dat. 22. XII. 1766. Beilagen: Gesuch von CHRISTIANS Witwe mit Privileg KARLS VII. (dd. 12. III. 1743), präs. 17. II. 1755; Urgenz, präs. 1763, erhielt den Bescheid: „de consueta exhibitione facienda behörig zu cavieren" (betrifft den Erlag der 18 Muster, die bei der Kaiserl. Hauptmaut liegen geblieben waren); neuerliches Ansuchen, präs. 1764; Urgenz, zugleich Ansuchen der Erben (die Mutter war unterdessen gestorben), präs. 1765; Urgenz, präs. 1766. — b) Renovatio ad alios 12 annos. Dat. 22. XII. 1778. Beilagen: Gesuch mit Privileg, dd. 22. XII. 1766, erhielt den Bescheid: „Abschrift a registratore gehörig vidimieren zu lassen"; neuerliches Gesuch (die vidimierte Abschrift fehlt jedoch); Ansuchen des Anwalts um den Protokollauszug „recognitionis loco". (Bewilligt.)

43. CINUS, PETRUS DE.

Privileg auf „gesottene und gebrannte Wässer". Dat. 8. III. 1664.

44. CLAUDER, GABRIEL, med. Dr., Fürstlich-Sächsischer Leibmedikus in Altenburg (Sachsen).

a) Gesuch „seine Experienz in curirung der contagiosen Kranckheiten und

balsamirung der verstorbenen körper betreffend". Dat. 23. X. 1679. Enthält die Bitte an den Kaiser, die Widmung eines gedruckten Werkes über seine Arbeiten und Versuche mit Balsamierung „ohne alle viscera raußzunehmen", sowie mit einem neuen Medikament gegen ansteckende Krankheiten (Skorbut und die gerade in Österreich grassierenden „morbi maligni"), anzunehmen. Beilage: Empfehlungsschreiben des Kurfürsten JOH. GEORG von Sachsen. — b) Offeriert eine Quantität des von ihm präparierten „Cinnabaris nativae Hungaricae" und will auf Begehren solchen ferner präparieren oder einem anderen die Herstellung dieses Präparates und noch mehrere Handgriffe eröffnen. 3. IV. 1680. — Beilage: Dank des Kaisers mit der Aufforderung, seinem Leibmedikus Dr. BECKER dies und noch ferner „ein oder das andere Vortreffliche zu entdecken". Prag, 11. V. 1680.

45. CLEUSELIUS, DANIEL SIEGMUND, Okulist, Bruch- und Wundarzt in Hamburg.

Privileg auf 8 Jahre. Dat. 27. I. 1729. Beilagen: Gesuch, Prüfungszeugnis der Wiener med. Fakultät, Zeugnis über Heilerfolg (ausgestellt vom Kaiserl. Hofmedikus und „Exdecanus" Dr. JOH. BAPTIST C : A : MANNENBACH).

46. COZ, OSWALD JAKOB, Bürger und Materialist zu Hirschau in der Oberpfalz.

Privileg für die „hirschauisch-arcanischen Pillulen" auf 10 Jahre. Dat. 16. XII. 1749. Beilagen: Gesuch; 6 Atteste, darunter eines von dem Stadtphysikus von Amberg, Dr. WEINBERGER.

47. CRAFT ZU CRAFTHEIM, JOH., genannt „CRATO", der Arznei und freien Künste Dr., Kaiserl. Rat und oberster Leibmedikus MAXIMILIANS II.

Privileg. Dat. 4. III. 1564.

48. CRAMER, JOH. GEORG, Dr. der Rechte auf der Akademie zu Leipzig, als Erbe des JOH. FRIEDRICH ROTHE, Kaiserl. Rats und Kgl. Polnischen und Kurfürstl. Sächsischen Steuerprokurators in Leipzig.

Privileg für „Steinzermahlenden und Skorbutabführenden Spiritus, Haupt-, Schlag- und Lebensbalsam, Lebenswasser, Herz-, Haupt- und Lebensgeister stärkende Gold-Tinktur" auf 10 Jahre. Dat. 16. XII. 1732. Beilage: Gesuch.

49. CRAMERIN, URSULA, in Nürnberg, Universalerbin des PAUL SCHWEIGER.

Privilegii extensio et transcriptio für die 5 „Schweigerischen arcana": „das approbierte Stein- und Schwindsucht-Pulver, zwei Essenzen und eine Brandsalbe" auf 12 Jahre. Dat. 23. I. 1731. Beilage: Gesuch.

49a. CRATO s. CRAFT.

50. CRUSIUS, JOH. GOTTFRIED, Handelsmann in Dresden.

a) Gesuch um Privileg „super inventa massa pillularum" mit 9 Attesten und einem gedruckten Avertissement (2 S. kl-8°). Präs. 3. IX. 1722. (Abgewiesen). — b) Neuerliches Ansuchen mit 66 Attesten. Präs. 1. III. 1725. (Abgewiesen). — c) Gesuch an den Reichsvizekanzler Grafen v. SCHÖNBORN-PUCHHEIM um Retournierung der Beilagen.

51. DASSI, JAKOB, und DICORTE, JOH., in Tolmezzo (Friaul).

Privileg für „Pillula magistralia solutiva" und „panacea solaris sudorifera" auf 10 Jahre. Dat. 20. IX. 1732. Beilagen: Gesuch; Zertifikat der Wiener med. Fakultät.

52. DEMUETH, JAKOB, „Engeländischer Arzt und Chemikus".

Privileg (in duplo). Dat. 20. VIII. 1671.

53. DEUSER, HANS VALENTIN, durch sonderbares Mißgeschick Scharfrichter in Nürnberg geworden.

Bitte, ihn wegen „zunehmenden Alters und aus Mangel des Gesichtes" vom

Nachrichten loszusprechen und zur Ausübung der Wanderarzneikunst zuzulassen. Präs. 18. VIII. 1641. (Bewilligt 2. IX. 1641.)

54. Dietmann, Joh. Michael, bürgerlicher „Spezerei-Handelsmann" in Wien.

a) Privileg für „panacea solutiva und tinctura Bezoartica" auf 10 Jahre. Dat. 21. XI. 1715. Beilagen: Gesuch (lautet auf 15 Jahre); 10 Atteste. — b) Extensio ad alios 10 annos. Dat. 21. XI. 1725. Beilage: Gesuch; Privileg, dd. 21. XI. 1715 (dient als Konzept des neuen).

55. Dietrich, Joh. Christian, Zahnarzt in Wien.

Privileg („mit Auslassung eines öffentlichen Ladens in Wien"). Dat. 2. IX. 1672. Beilage: Gesuch.

56. Divora, Joh. Baptist, bürgerlicher Materialist und Chemiker in München.

Privileg für „Balsamum universale album, balsamum artificiale rubrum, panacea solaris, Haupt-, Gall- und Fluß-Pillen, confectiones Alkermes de Montpelieur, theriaca: Andromaches, communis, Mithridatis, Democratis; spiritus volatilis oleoso-aromaticus, tartarus emeticus cristalisatus, pulvis stegnus oder sogenanntes schwarzblutstillendes Pulver, pulvis de gemmis oder Edelgesteinpulver" auf 12 Jahre. Dat. 18. IX. 1716. Beilagen: Gesuch; Attest des Kurfürstl. „collegium medicum" zu München; des des Erzbischofs Franz Anton von Salzburg; Privileg des Kurfürsten Max Emanuel von Bayern; Verzeichnis der Arzneien.

57. Divorische Erben.

Gesuch um Bestätigung des Privilegs ihres Vaters mit Privileg, dd. 18. IX. 1716. Bescheid; „Fiat petita confirmatio". 19. VII. 1728. (Gesuch der Divorischen Kinder um Extension des Privilegs auf ihren Stiefvater Josef Maurer, präs. 5. XII. 1728, mit Bescheid „Das Begehren hat nicht statt" fehlt.

58. Divorische Erben und ihr Stiefvater Josef Maurer, Materialist in München.

a) Gesuch „pro retraditione exhibiti de 5. XII. nup. in cancellaria". Präs. 10. I. 1730. Bescheid: „Fiat petita retraditio exhibiti de 5. Xbris nup". 26. I. 1730. — b) Privileg für die verschiedenen „Divorischen arcana" auf 12 Jahre. Dat. 26. V. 1730. Beilagen: Gesuch; Privileg, dd. 18. IX. 1716; Totenschein Divoras; Legitimation des Anwalts; „Beibringung des erforderten attestati" über die Divorischen Medikamente mit der Bitte um nunmehrige Erteilung des Privilegs, mit 2 Beilagen.

59. Döppe, Joh. Franz, Okulist, Stein- und Bruchschneider, aus Ochsenfurt im Bistum Würzburg. (Hat unter Dr. med. Franchimont zu Prag „studia medica gehört und absolviert", es haben ihm jedoch die Mittel gefehlt, „zu prosequieren und gradum doctoratus zu nehmen").

Privileg. Dat. 16. XI. 1699. Beilagen: Gesuch; Bestätigung seiner durch die Wiener med. Fakultät erfolgten Prüfung.

60. Dreissigacker, Joh. Georg, Okulist, Stein- und Brucharzt in Olmütz, geboren im Jahre 1676 zu Freistadt in Schlesien, Schüler des Okulisten Joh. Georg Meixner in Czaslau (Böhmen).

Privileg auf 10 Jahre. Dat. 14. X. 1718 Beilagen: Gesuch; Taufschein; Prüfungszeugnis der Wiener med. Fakultät; 2 Paßbriefe; Lehrbrief; 10 Atteste über Heilerfolge in: Gemeinde Lassen (!) bei Mähr.-Tribau, Königstätten (Niederösterreich), Tetschenbrod, Nimburg, Leitomischl, Proßnitz, Judenau, Holleschau, Nikolsburg (ausgestellt vom Stadtphysikus phil. et med. Dr. Josef Ignatz Norbert Corvinus) und Hradisch (ausgestellt vom Festungskommandanten, dem Kaiserl. Generalfeldmarschalleutnant Georg Adam Frh. von Ritschann).

61. Dürich, Joh. Heinrich Gottfried v., Okulist, Stein- und

Bruchschneider, auch „Gehör-, Zahn- und Wundarzt“ aus Amsterdam; wohnhaft zu Lemförde (Hannover), später in Wien.

a) Privileg. Dat. 17. II. 1711. Beilagen: Gesuch; Prüfungszeugnis der Wiener med. Fakultät. — b) Confirmatio „in forma priori“. Dat. 22. II. 1723. Beilagen: 2 Gesuche um Bestätigung und Extension des Privilegs auf Brabant und Flandern; Konzept des Privilegs, dd. 17. II. 1711.

62. DUSCHER, JOH., Zuckerbäcker in Nürnberg.

Privileg für „Schleimablösenden Brustzucker“ auf 12 Jahre. Dat. 4. X. 1715. Beilagen: Gesuch; 6 Atteste (darunter der med. DDr. PHILIPP JAKOB WAGNER, Leipzig und JOH. SIEGMUND VON RICHTER, Hersbruck); Ansuchen des Bürgermeisters und Rats der Stadt Nürnberg, das angeblich „per falsissima narrata“ erschlichene Privileg DUSCHERS zu kassieren, mit folgenden Beilagen: Kopie des Privilegs, dd. 4. X. 1715; Beschwerde der Nürnberger Zuckerbäcker; 2 „Rats-Verläße“; 1 Protokoll.

63. EBERLEIN, THOMAS CHRISTIAN, Bürger und Handelsmann zu Heilbronn.

a) Bitte um Privileg für eine antipodagrische Arznei (bestehend aus einem Kräuterwein, einem roten Pulver und einer Tinktur), sowie das Nikolaipflaster („wenn sich das Podagra schon in den Füßen fixiert hat“) .Präs. 26. VI. 1802. Beilagen: 1 gedruckte Gebrauchsanweisung mit Anleitung zur Herstellung des Weines (2 S. kl.-4⁰); 20 Atteste (darunter eines von med. Dr. JOH. FRIEDR. IRNSINGER in Heilbronn). — b) Gesuch, für die durch den Tod des bisherigen Referenten Frh. v. MÜNCH referentlos gewordene und dadurch verzögerte Angelegenheit einen anderen Referenten zu ernennen, mit der Bitte „pro maturanda resolutione Caesarea“. Präs. 10. XII. 1802. Beilage: Nachtrag zum Gesuch vom 25. VI. 1802 mit gedrucktem Attest (1 S. kl.-8⁰); präs. 5. IV. 1803; Relation des Reichshofrats. Bescheid: „Hat das Begehren nicht statt.“ 22. IV. 1803.

64. EHA, TOBIAS, Okulist, Stein- und Bruchschneider.

Privilegii renovatio. 18. IV. 1639. (Das erste Privileg erhielt EHA 3. XII. 1631; liegt nicht bei.)

65. EHRENREICH, JOHANN, „Beyder Fürsten zu Braunschweig-Blankenburg und Württemberg Mund- und Hoff-Zahn-Arzt“, Sohn des an den Kur-Mainz- und Pfälzischen Höfen subsistierenden Hofzahn- und Mundarztes.

Privileg: Auf 10 Jahre. Dat. 21. VII. 1729. Beilagen: Gesuch (in duplo); 1 Privilegkonzept.

66. EICHENBERG, JOH. THEODOR VON, Okulist, Stein- und Bruchschneider.

Privileg. Dat. 28. XI. 1699 (in duplo). Beilage: Gesuch (Prüfungszeugnis der Wiener med. Fakultät fehlt).

67. EISSENBERGER, JAKOB, Okulist, Leib- und Wundarzt zu Trier.

Privileg. Dat. 3. XI. 1628. Beilage: Gesuch.

(Fortsetzung folgt.)

Druck von Metzger & Wittig in Leipzig.

Archiv für Geschichte der Medizin

Band VII | Februar 1914 | Heft 5

Weitere Beiträge zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter.

Aus dem Institut für Geschichte der Medizin in Leipzig.

I.

Ich fasse unter diesen Sammeltitel eine Reihe von Einzeluntersuchungen zusammen, die sich mit den anatomischen Texten des Mittelalters und mit der vorvesalischen, anatomischen Graphik beschäftigen. Es hat sich mancherlei derartiges angesammelt, seit ich vor 6 Jahren das Studienheft für die naturwissenschaftliche Sektion des internationalen Historikerkongresses zusammenstellte, weit mehr als die kleinen gelegentlichen Weiterführungen des dort Gebotenen in diesem Archiv[1]) vermuten ließen.

Wichtige Beiträge brachten bisher schon die sich zum Teil hier anschließenden Untersuchungen CHRISTOPH FERCKELS,[2]) die von den Pseudo-Albertinischen Secreta Mulierum zu der Gynäkologie des THOMAS VON BRABANT gelangten und bei den Quellenstudien zur Anatomie in dessen Liber I de naturis rerum auf die Durcharbeitung der gesamten anatomischen Texte des Mittelalters mit Notwendig-

---

[1]) KARL SUDHOFF, Eine Pariser Ketham-Handschrift aus der Zeit König KARLS VI., II, 84; — Die Leipziger Kindslagenbilder mit deutschem Texte, II, 422; — Die Bauchmuskelzeichnung von 1496, III, 131; — Drei weitere anatomische Fünfbilderserien, III, 165 (mit E. SEIDEL); — Abermals eine neue Handschrift der anatomischen Fünfbilderserie, III, 353; — Drei noch unveröffentlichte Kindslagenserien des Soranos-Mustio, IV; 109; — Neue Beiträge zur Vorgeschichte des Ketham, V, 280. — WALTHER SUDHOFF, Die Lehre von den Hirnventrikeln in textlicher und graphischer Tradition des Altertums und Mittelalters, VII, 149. — Auch die Untersuchungen von KARL SUDHOFF in dem Jubiläumsstudienheft über die Medizinische Fakultät zu Leipzig im ersten Jahrhundert der Universität (Studien zur Geschichte der Medizin, Heft 8, Leipzig 1909) über die anatomischen Illustrationen eines PEYLIGK und MAGNUS HUNDT (S. 113—121) gehören hierher.

[2]) Zur Gynäkologie und Generationslehre im Fasciculus medicinae des JOHANNES DE KETHAM, dieses Archiv, VI, 205; Die Gynäkologie des THOMAS VON BRABANT. Ausgewählte Kapitel aus Buch I de naturis rerum (1240), München 1912.

keit geführt wurden, deren Ergebnisse bei der Gründlichkeit, die FERCKELS Untersuchungen auszeichnet, von besonderem Werte schon heute sind und in Zukunft in noch reicherem Maße sein werden.

Die in den letzten Tagen in der Festschrift zu meinem 60. Geburtstag erschienene recht inhaltreiche kleine Studie, betitelt „Literarische Quellen der Anatomie im 13. Jahrhundert",[1]) gibt hierfür einen vollgültigen Beweis. Ich möchte daran anknüpfend, heute schon darauf hinweisen, daß es mir noch im Oktober 1913 gelungen ist, in der Münchener Hof- und Staatsbibliothek in einer bei der Katalogisierung nur ganz summarisch erwähnten Folge von Quartblättern medizinischen Inhalts aus dem 12. Jahrhundert eines Codex Latinus eine „Anatomie" aufzufinden, die Beachtung verdient. Bei der gleichen Gelegenheit nahm ich auch erneut die Münchener deutsche Anatomie vor, die ich seit 8 Jahren immer wieder in der Hand gehabt habe, und legte die anderen mir bekannt gewordenen deutschen Anatomietexte vor BRUNSCHWIG daneben.

Es soll im Verlauf dieser Studien ferner veröffentlicht werden das Florentiner Skelettblatt des LIONARDO, sodann eine Reihe von Augenanatomiebildern, die die vor Jahren zwischen JULIUS HIRSCHBERG und mir in diesen Blättern[2]) von verschiedenen Standpunkten aus betrachtete und beantwortete Frage der mittelalterlichen Augendurchschnittsbilder in einfachster Weise lösen werden, weiter eine Studie über das anatomische Organbild aus der Antike in mittelalterlicher Überlieferung samt anatomischen Schematis physiologischer Systeme, die „Anatomia Magistri Nicolai" und verwandte Texte. Weiteres wird sich anfügen.

Die deutsche Anatomie des ***Codex germ. 398,*** Bl. 30^r^, mit der diese Studienserie eröffnet wird, hat außer mir (s. o.) auch schon andere interessiert. GUSTAV KLEIN hat ihren Anfang sogar schon als Anhang zu seiner Faksimile-Ausgabe von „Das Buch der Cirurgia des Hieronimus Brunschwig", München 1911, S. XXXVI—XXXVII, zum Druck gebracht; es schien mir aber nicht nur geboten, es in toto hier zu publizieren, sondern auch, es einer wirklichen Bearbeitung zu unterziehen, seine Herkunft und seine Quellenzusammen-

[1]) Archiv für die Geschichte der Naturwissenschaft und der Technik, VI. Band, Leipzig 1913, S. 78—82.

[2]) Dieses Archiv, Bd. I, S. 316.

hänge aufzudecken. Ich übergab zu diesem Behufe, nachdem ich sie aus der Handschrift kopiert hatte, meine Textabschrift an Herrn Kollegen FERCKEL, und ich glaube gut daran getan zu haben.

Der Codex germanicus Monacensis *398*, ein schmaler Quartant, stammt aus der Mitte oder der zweiten Hälfte des fünfzehnten Jahrhunderts, in dem etwas bunt zusammengestellten Gemisch seiner verschiedenen Hände. Ein Kalender auf 1435—1500 eröffnet ihn, es folgen deutsche Tierkreiszeichen-Erklärungen, Monatsregimina, darunter auch [Bl. 17^r ff.] der Pseudoaristotelesbrief an ALEXANDER (die sogenannten „Secreta Secretorum"), Aderlaßregeln und andere Iatromathematika, an die sich dann als letztes Stück der zweiten Hand aus der Mitte des 15. Jahrhunderts, die alles nach dem Kalender von Bl. 10 ab geschrieben hat, die „chunst der menschlich gelider" schließt, Bl. 30^v—32^v. Alles, was die Blätter 10—30 enthalten, ist frühmittelalterliches Gut. Auf einzelnes hiervon kommen Herr Kollege FERCKEL und ich an verschiedenen Stellen immer wieder zu sprechen. Daß auch Bl. 30^v—32^v, unserer Anatomie im Grunde frühmittelalterlich ist, wird CHR. FERCKELS Untersuchung dartun.

Was unsere Handschrift sonst noch enthält, teilweise von der gleichen Hand geschrieben wie das eben Besprochene, Stücke des sogenannten ORTOLF VON BEYERLAND (hier, wie auch anderwärts, geradezu „BARTHOLOMÄUS" genannt), die pseudohippokratische Todesprognostik, einen deutschen Antidotarius Nicolai, Stücke aus dem „Buch der Natur" des KONRAD VON MEGENBERG (MEMBERGER), Rezepte eines Meister ERHARDT, Synonyma und ähnliches, alles in deutscher Sprache, begegnet auch sonstwo; völlig singulär ist aber bis heute der anatomische deutsche Text.

Ich habe einen anderen deutschen Anatomietext aus Heidelberg gleich mit beigegeben (Nr. 2), wenn er auch mit dem ersten in keinerlei Zusammenhang steht.

Sudhoff.

1. Ein deutscher anatomischer Vindiciantext.

Herausgegeben und kommentiert von
CHRISTOPH FERCKEL.

Die Gynaecia des VINDICIAN[1]) sind bei den mittelalterlichen Schriftstellern anscheinend ausschließlich mit den größeren Namen HIPPOKRATES und GALEN verknüpft: Denn die Gynaecia scheint CONSTANTINUS AFRICANUS zu meinen, wenn er im liber de coitu den Samen mit dem Schaume des sturmbewegten Meeres vergleicht;[2]) aus einer „epistola ypocratis de anatomia" zitiert VINCENZ VON BEAUVAIS seine zahlreichen Vindicianfragmente;[3]) nach GALEN gibt des JOHANNES DE KETHAM „Fasciculus medicine" VINDICIANS Schilderung der embryonalen Entwicklung wieder[4]) und als Galeno ascriptus liber de natura et ordine cuiuslibet corporis (Kap. 2)[5]) ist denn auch eine dem Text des Cod. Casinensis bei ROSE entsprechende Fassung der Gynaecia in alte Galenausgaben aufgenommen. Dieser Fassung, zu der wahrscheinlich auch die Vorlagen bei VINCENZ und JOH. DE KETHAM gehörten, schließt sich der nachstehende nach dem Cgm. 398 (XV. s.) veröffentlichte deutsche Text gleichfalls an, dem zur leichteren Orientierung die Kapitelziffern bei ROSE eingefügt wurden. Doch ist es keine vollständige Übersetzung. Manches ist stark gekürzt, so bes. die Kapitel 5, 12 und 19; der Schluß ab Kapitel 22 fehlt vollständig.[6]) Auch ist vieles — vielleicht infolge allzu-

[1]) ed. VAL. ROSE in THEOD. PRISCIANI EUPORISTON, ll. III, p. 425 sqq., Lips. 1894.

[2]) „Item Galienus de spiritu et cura membrorum:*) Semen est spiritus et humor spumosus. Spumosum autem fit humor per motum, sicut est uidere in tempestate maris." Opp. p. 300, Basil. 1536.

[3]) s. Arch. f. Gesch. d. Naturw. u. Techn. VI, S. 81, Leipz. 1913.

[4]) Sie steht auch, aber ohne Quellenangabe, bei Trotula de mulier. passionib., c. XII, s. Arch. VI, S. 212, Anm. 6. — Dieser Teil der Gynaecia (ab c. 18—Schluß) ist auch in Ps.-SORAN, in art. med. isagoge c. 16 sq. (Medici antiqui, Venet. 1547, Bl. 162r) aufgenommen (dessen c. 12 de ratione corporum uel viscerum aber von den entsprechenden Partien der Gynaecia völlig abweicht.) Ebenso stimmen cap. 19 und 20 ziemlich überein mit cap. 14—16 des Fragmentum, gedr. unter dem Namen des OCTAVIUS HORATIANUS, Argentor. 1532, des THEODORUS PRISCIANUS als Schluß des l. IV ad Eusebium (s. Med. ant., Bl. 315v sqq., Ven. 1547; vgl. auch ROSE, S. 448 f., Anm.); zuletzt als VINDICIANI fragmentum bei WELLMANN, Fragmentsammlung der griech. Ärzte I, S. 208 ff., Berlin 1901.

[5]) ed. Iunt. 1556, Ascripti libri etc. Bl. 41v f.

[6]) Die Kap. 6, 14, 15 dagegen fehlen schon in der lateinischen Fassung.

*) Im Cod. Ashmol. 399 (Oxford, Bodl.) Bl. 18v heißt es nur: Galenus in cura membrorum.

schlechter Vorlage — so fehlerhaft und unklar wiedergegeben, daß es ohne den lateinischen Text absolut unverständlich ist; hier war die Aufnahme des latein. Wortlautes (ev. auch nach Ps.-GALEN und Ps.-SORAN) in die Anmerkungen unumgänglich notwendig. Die deutschen anatomischen Kunstausdrücke bedurften gleichfalls der Erläuterung,[1] die übrigens ergeben wird, daß sie nichts wesentlich Neues bieten, sondern meist altes Sprachgut sind. Wenn dann weiter neben Parallelstellen aus anderen Autoren noch einige Exkurse eingefügt wurden, in denen manches, was nicht unbedingt hierhergehört, ausführlicher erörtert oder andeutend gestreift ist, so hoffe ich auf die Billigung jener Leser rechnen zu dürfen, deren Geduld mir auch in die Abwege des Kommentars folgen wird.

[Bl. 30v] Hie merkt besunderlich.

[R. 1] Dicz ist die chunst der menschlich gelider, mit welcher Ordnung sy zu samen gefugt werden in der muter leib. Wer das wissen well, der less das puch.

[R. 2] Unser vodern lipox[2]) vnd ypocras vnd Appollo[3]) vnd ander arcz die ersuchten die gelider der toten, vmb das das sy westen, wie sy getan werden des enist vns nicht noturft, wan sy es alles erfuren vnd da von ist es vns wol chunt vnd wissent.

Si wegunden ir red zu tun von dem haupt vnd sprachen also, **[R. 3]** das haupt hiet funf winckel[4]) gefugt, die sich vnder ein ander zu samen hieten. Der furst Antonicus[5]) spricht, der man hab funf winckel an dem helm[6]) vnd des weibes gefugt ge all umb des haupt[7]) vnd der helm ist in aberhalben.

Der helm haftet zu dem wermund,[8]) das der behabt das hirn, darumb ist zogen ein haut dev da habt das har, vnd

---

[1]) Im allgemeinen nach M. HÖFLER, Deutsches Krankheitsnamenbuch, München 1899 und JOS. HYRTL, Die alten deutschen Kunstworte der Anatomie, Wien 1884.

[2]) lypox, andere Hss.: lupo u. ähnl.; vielleicht der Makedonier LYKOS, der auch anscheinend in älterereren Drucken von GALEN, de natural. facultat. als LUPUS vorkommt. — s. FABRIC., Bibl. gr. (1726) t. XIII 310. Unter den bei VINDICIAN hier weiter aufgeführten (verderbten) Namen von Alexandrinern sind nur HEROPHILOS und ERASISTRATOS mit Sicherheit erkennbar.

[3]) Texte: Apollonius. [4]) commissurae.

[5]) anathomicus filius; gemeint ist HEROPHILUS, wie sich aus den anderen Texten ergibt.

[6]) galea, andere Texte: calvaria. Helm bei HÖFLER 229 für den ganzen Kopf (Tirol).

[7]) Vgl. ARISTOTEL. I h. an. c. 7: *ἔχει δὲ (τὸ κρανίον) ῥαφὰς τῶν μὲν γυναικῶν μίαν κύκλῳ, τῶν δ' ἀνδρῶν τρεῖς εἰς ἓν συναπτούσας ὡς ἐπὶ τὸ πολύ.*

[8]) coheret membrano; -mund st. munt (Schutz)?

das ist ein geczierd des hauptes vnd behuttet die augen vor der hicz vnd vor dem frost. [**R. 4**] Dem helm vnder ligent czwen cuming,[1]) die da behabt werden mit den leiblichen adern,[2]) den da vnderseczt sint die praw, vmb das ab der swais run von dem haupt, das er behabt werd von den pravn, pis er ab gewischt werd.[3]) [**R. 5**] Die augen wèrden behabt zu disem pild ausserhalb dem koppf des hirns, so gent zwo clain adern, die denck[4]) vnd die gerecht, die behabent vnder einander die augen.[5]) [**R. 7**] Vnder den augen stent pain, die haissen huffelin.[6])

Der mon[7]) hat zwen vnd dreyssig zend vnd [Bl. 31r] die weib habent dreissigk zend. Die zend, die hie voren stent, die habent ein wurczel, die andern die da haissent stockzend[8]) die habent drey oder vier burczel. [**R. 8**] Vnder dem guomen ligt die zungen. Ir wurczel wedeckt die haheln gurgel.[9]) Ein ander chanel[10]) ist auch, durch den das essen ein get. Der kamel ietweder wirt ettwen auf getan etwenn besleussen. Der ademlich kamel wirt auf getan, so wir sprechen; so wir essen, so wirt er beslossen. Wie mugen wir das versuchen? Das wellen wir tun also. ¶ so wir essen oder trinken vnd wir vnder des lachen und der ademlich kamel icht[11]) enphacht des essens oder des trinkens, so beginnet er so zu hant husten, pis es die speis aus wirffet oder sunst vertreibt vnd wider pringet an sein stat. [**R. 9**] Inderhalb der czungen zwischenthalb vnd ze tenck sind czway luczel fleisch,[12]) so die erbeget

---

[1]) oder tinning (?): tempora; mhd. kûme, dünn, vgl. Clm 7999 (XIII s.) Bl. 146v timpora dune wend [Wänd für die Parietalia bei HYRTL 158].

[2]) spiritalibus venis. [3]) ähnl. ISIDOR. XI Etym. I, 42. [4]) linke.

[5]) cf. CHALCID. in Tim. c. 246 (ed. WROBEL p. 279): „duas esse angustas semitas, quae a cerebri sede . . . ad oculorum cavernas meent naturalem spiritum continentes etc.“ unter Berufung auf die Forschungen der ALKMÄON, KALLISTHENES und HEROPHILUS. Letzterer nannte (GAL. K. III 813, VII 89, XIX 30) diese Verbindung (-Nervus opticus) Gänge, *πόροι*; eine hierfür schon von ARISTOTELES (II de gen. anim. c. 6) gebrauchte Bezeichnung, nach welchem sie zur Absonderung des Reinsten *ἀπὸ τῆς περὶ τὸν ἐγκέφαλον ὑγρότητος* (also aus den subduralen und subarachnoidealen Lymphräumen) dienen. — Über *πόροι* bei den griech. Anatomen s. PHILIPPSON, *Ὕλη ἀνθρωπίνη*, p. 15 sqq.

[6]) que malas vocamus; ahd. hiufilon = genae inferiores partes oculorum (Rhab. Maur.), vgl. ags. heofulon = fronti, zit. bei HÖFLER 222 (s. v. HÄUFLIN) und 896.

[7]) Vgl. ARISTOT. II. h. animal. c. 2: *ἔχουσι δὲ πλείους οἱ ἄρρενες τῶν θηλειῶν ὀδόντας καὶ ἐν ἀνθρώποις καὶ ἐπὶ προβάτων καὶ αἰγῶν καὶ ὑῶν*; ebenso PLIN. H. n. XI § 167.

[8]) HÖFLER 843. [9]) cannulam spiritalem.

[10]) mhd. kanel, kenel = canalis.

[11]) etwas.

[12]) Texte: tussile u. ähnl. (Ps.-GAL. glandulae]; vgl. ISIDOR. XI Etym. I 57: Toles Gallica lingua dicuntur, quas vulgo per diminutionem tusillas vocant, quae

werden von dem adem, so chumpt die husten, darob hanget der von affter dem vorem sind czway hol;[1]) von den czwain so chumpt die myesse[2]) des essen vnd der zuk des adems.

Die nase[3]) ist anbehefftet den vorgezalten naslocher. Durch die locher ist ain vart zu dem hirn. Die oren sind die weg der gehor vnd gent zu dem hirn, als es die natur[4]) der sach hat geordent vnd so sy in der sein gent, so machent sy den dawm den oren. Die chel ist gefugt der lungen. **[R. 10]** Die lungen ist gefugt vnd geseczet dem pild des plaßpalgs,[5]) also gibt ains dem andern den adem vnd füllet die gedenkung der prust.[6]) Der mag ist gefugt der wamppen[7]) vnd besiczet die mittel der lungel vnd der rippe.

[Bl. 31v] **[R. 11]** Das hercz hat vier adern, die zwo habent an den adem vnd sind gefuget zu der lungen vnd zu haffent den adern, die da tragent das pluet von dem leib. Wann das pluet gepraittet wirt, so gebet sy den pulsen. So die ader entphahent das pluet, werint die pulsen erwegt zwischen der lungen. **[R. 12]** Daraben sind die furhercz,[8]) die behabent die lungen, darunter ligt der pauch, den sind zugefugt dew seitten vnd dew ripp. In den tenken tail ligt das milcz, das da hat die dunnen vel.[9]) Die vel habent die waichen adern, vnd die bedeckent vnd werment die jngewaid. Von dann so ist gedewt eins pizz an die tencken disem[10]) vnd ligt das ge-

---

in faucibus turgescere solent. Tonsillae (s. tosillae), eigentl. = Vertäupfähle, für Mandeln schon bei CICERO und CELSUS. [Die Bezeichnung toles*) (vgl. tolus [*θόλος*]? = eminens rotunditas bei ISID., l. c. 111) lebt im span. tolano und tolones (Froschkrankheit der Pferde) fort.]

[1]) caverna sunt duo; der deutsche Text weicht an dieser Stelle von dem lateinischen ab.

[2]) oder: ingesse?

[3]) nares supradictis cavernis inferunt. per easdem usque ad cerebrum tenduntur.

[4]) sicut rerum natura composuit ad cerebrum et a cerebro descendente faciunt exalationem. — Daum, mhd. toum, doum = Dunst, HÖFLER 94.

[5]) Vgl. ARISTOT. de respir. c. 7: *ἄραντες μὲν γὰρ τὸν τόπον, καθάπερ τὰς φύσας ἐν τοῖς χαλκείοις, ἀναπνέουσιν κτλ.* [natürlich dient die Lungenbewegung (III de part. anim. c. 6) zur Abkühlung, *κατάψυξις*] und PS.-GAL. Introductio (K XIV, 714): „*διὸ καὶ ἔοικε [ὁ πνεύμων] τῇ μὲν ἐνεργείᾳ ταῖς χαλκευτικαῖς φύσαις*“. Flabellum cordis heißt die Lunge bei ISIDORUS XI Etym. I 124.

[6]) pectoris arcana, andere Texte: locum.

[7]) ventri; üb. Wampen, ahd. wambo, -a, ags. wamb, engl. womb, siehe HÖFLER 776f.

[8]) ahd. furihercida = praecordia, HÖFLER 231.

[9]) continens membranas tenues; Dünnfell für Bauchfell (siphac) bei HÖFLER 128.

[10]) roboes extensa [ab orbo extensum: Ps. Gal.] usque ad renem sinistrum.

*) s. ALFR. HOLDER, Altkeltischer Sprachschatz II c. 1871, wo das Wort als lateinisch bezeichnet ist.

waid, die dem ist vndergefugt loas,[1]) den da hat longionem. [R. 13] Der do czu gefugt dem hals der adern plasen, die da get in das gemacht.[2]) Die plaß wehabet das mitteltail yodwedern lancken,[3]) von dem get die vart adneruum uel ad testiculos. Den testiculis sint zugefugt clain andern,[4]) die dar auf laittent spermam von dem hirn durch das markh des gepaines.[5]) [R. 16] Das ist vil gewis, das die weib habent die

[1]) loeas [Ps.-GAL.: locus] continens longaonem.

[2]) ahd. gimahha, gimahti u. ähnl., HÖFLER 382 (HYRTL 59).

[3]) vesica vero renibus continetur media utriusque. — Lanken, ahd. lanca, lanchon [von mlat. longa, woraus afr. loigne, luine etc. neben longe; me. loyne = loin, also nicht von lumbus wie BRADLEY, Middle-Engl. Dict., Oxf. 1891, meint] für ilia lumbi, s. HYRTL 102, HÖFLER 348.

[4]) venae tenuissimae; über diese samenführenden Gefäße s. FERCKEL, Gynäkol. d. THOMAS v. BRABANT, Anh. II.

[5]) a cerebro. oriturque ex spine medulla (Ps.-GAL.). — Eine vermutlich durch falsche Deutung der Cerebrospinalflüssigkeit veranlaßte, auch bei den Indern sich findende Theorie. Soweit sie einem spinalen Ursprung des Spermas betrifft (so auch ISIDOR. XI Etym. I 104), ist sie besonders von PLATON vertreten worden, siehe TIMAEUS, ed. HERMANN c. 33, p. 384, 3, 10 und c. 35, p. 385, 19 (γόνιμος μυελός), wozu man das Fragm. VI des galenischen Kommentars (ed. DAREMB., Paris und Leipzig 1848) vergleiche, nebst DAREMBERGs Bemerkungen p. 44f.; ferner GAL. K XIX 321 [ib. 449 „ἀπὸ ἐγκεφάλου καὶ νωτιαίου", so auch DIOKLES] und AETIUS bei DIELS, Dox. gr. 417. Über diese Theorie erzählt CENSORINUS, de die natali c. 5, folgendes: „Hipponi vero Metapontino . . . ex medullis profluere semen videtur, idque eo probari, quod post admissionem pecudum si quis mares interimat, medullas utpote exhaustas non reperiat. sed hanc opinionem nonnulli refellunt, ut Anaxagoras Democritus et Alcmaeon Crotoniates: hi enim post gregum contentionem non medullis modo verum et adipe multaque carne mares exhauriri respondent". Ich habe die ganze Stelle hier angeführt, da sie augenscheinlich eine irrtümliche Auslegung veranlaßte, nach welcher ALKMÄON der Theorie HIPPONs „den Augenschein entgegensetzte, der da lehre, daß die Wirbelsäule von Tieren, die nach dem Vollzug des Zeugungsaktes getötet werden, keineswegs eine Verminderung des die Rückenwirbel erfüllenden Markes aufweist" (GOMPERZ, Griech. Denker, I, S. 119). Ich gestehe, dies aus dem Berichte CENSORINs nicht herauslesen zu können. Der Ansicht HIPPONs gegenüber, der sich — zum Beweise, daß der Samen „ex medullis" [Knochen-*) und Rückenmark?] stamme — doch ebenfalls auf den Tierbefund stützt, verweisen seine Gegner und unter ihnen ALKMÄON — „in physicis exercitatus quique primus exsectionem egredi est ausus" (CHALCIDIUS) — darauf, daß, wie die Beobachtung lehre, nicht nur das Mark, sondern auch Fett und Fleisch von der Verminderung betroffen werden. Auch betrachtete ALKMÄON nach AETIUS, l. c. p. 417, und GALEN, K XIX, 321, den Samen als „ἐγκεφάλου μέρος". Wer diese Ansicht für das Ergebnis eines Sektionsbefundes hält, kann sich darauf berufen, daß auch GALEN (Sieben Bücher Anatomie, übers. von SIMON, II S. 12; Leipzig 1906) in der Gehirnhöhle abgemagerter, altersschwacher Tiere einen großen, leeren Raum glaubte konstatieren zu können.

*) Das Knochenmark produziert auch nach tibetischen Anschauungen Sperma, LAUFER (s. unt.) S. 23.

testiculos sunder, sy sint gepildet zu ander weis dann denn mannen; die testiculi der weiber die sind minner vnd brader,[1]) dann die der mannen. Die weib die mer[2]) testiculos habent dann die andern, die haissent viragines. Das ist gewis, das der weib vnd der man mader[3]) geleich zu samen gefuget ist, aber [Bl. 32r] die testiculi der mann habennt manig vel.[4]) Das erst haisset troydes, das ander permioides,[5]) das dritt pitroides,[6]) das viert ist das wunnest[7]) vnd haisset artos.[8]) [**R. 17**] Zu dir weyz ist die matrix gepildet, die hat lidlein vnder den vnd

---

[1]) breviores et fragiliores sunt; mhd. broede, brôde, gebrechlich. — Vgl. SORAN I c. III § 12 *εἰσὶ μὲν [οἱ δίδυμοι τῶν γυναικῶν] ψαφαροὶ καὶ ἀδενώδεις* und GAL. K II, 810, 899, IV, 195, 209, wo aber die Ovarien als härter (*πυκνότεραι*, resp. *σκληρότεραι*) bezeichnet werden.

[2]) maiores.

[3]) internorum viscera, vgl. ARIST. I de animal. c. 17, *τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ ἐν τῷ θήλει πάντα πέφυκεν. διαφέραι γὰρ οὐδενὶ τῶν ἔσω πλὴν ταῖς ὑστέραις.*

[4]) ARISTOTELES (III de animal. c. 1) erwähnt neben dem Scrotum (*ὀσχέα*) nur eine Haut — *ὑμήν* —, die man durchschneiden muß, um das Vas deferens von dem Nebenhoden — welche beiden er freilich noch als einen einzigen Gang (*πόρος*) auffaßt — sondern zu können: jedenfalls die Tunica vaginalis communis. — In dem Ps.-Demokritischen Briefe an HIPPOKRATES (K III 826) heißen die Hoden *πολυχίτωνες*; Ps.-GALEN, De spermate (Iuntin. 1556, ll. spur. Bl. 56v) kennt vier Häute, die allerdings nicht näher benannt werden. Den ersten und letzten der Namen bei VINDICIAN, die in den Texten voneinander abweichend und verderbt sind, dürfen wir aber in den beiden Bezeichnungen erkennen, die bei einigen Autoren — CELSUS VII c. 18; RUFUS, ed. DAR.-RUELLE, p. 183; PAUL. AEGINET. VI, c. 61; Ps.-GALEN, Introductio (K XIV, 719), Anonym. LAUREMBERG. c. 25 — nebeneinander wiederkehren: [*ὁ χιτὼν*] *ἐλυτροειδής* [*ἐρυθροειδής* bei Ps.-GAL., l. c. und GALEN, IV 635, XVIII, II 998, s. darüber R. BRIAU, Chir. de PAUL D'ÉGINE, p. 259 f., Paris 1855], eine dünne, sehnige, blutlose, weiße Haut nach CELSUS, die nach PAULOS VON ÄGINA ihren Ursprung vom Peritonäum nimmt — jedenfalls die Tunica vaginalis. Ferner *ὁ δαρτός* (bei PAUL. AEGIN. *οἱ δαρτοί*), über der vorigen liegend und stärker als sie. CELSUS fügt diesen noch eine Anzahl Häutchen (membranulae) hinzu, welche die Venen, Arterien und „Nerven" umfassen, RUFUS dagegen eine den Hoden straff anliegende, sehnige Haut [Tunica albuginea?]. Alle genannten Autoren trennen davon die Scrotalhaut (*ὁ ὄσχεος, ἡ ὀσχή*), nur RUFUS scheint den „*δαρτός*" mit ihr zu identifizieren. [Üb. die Hüllen der Hoden und des Samenstranges bei GALEN s. SIMON, II S. 309 ff.] — Bei Ps.-GALEN lautet obige Stelle: sed multae sunt tunicae testiculorum : prima eustrephes . i . bene retorta : secunda pericochliades . i . circumtortuosa : tertia perizoma . i . circuncinctorium : quarta vero tunica tenuissima arcys . i . rete appellatur.

[5]) prognoydes.

[6]) peritoydes, andere La. peretonion u. ähnl. = peritonaeum? vgl. CONSTANT. AFRIC. III Theor. c. 35 (= Hali ibn al Abbas, DE KONING, p. 423): „Vnusquisque testiculus uno panniculo est obsitus, quia siphac egreditur" cf. GALEN bei SIMON, II S. 117 u. K IV, 566 und PAUL AEGIN. (s. ob.)

[7]) ?; tenuissima. [8]) arcos, andere La. dartus.

mit den,[1]) so da wirt wehabt der menschlich sam. An der stat, da die man habent die glidlein, da das wasser durch get, so habent die weib den hals der matrix. Die matrix ist brod vnd waich; sie ist geuestent von den minsten adern vnd von den waltwasen[2]) vnd hat zway vel vnd ist aussen vest von den waltwasen, innen ist sy fleischen vnd waich vnd ist gerichtet gein dem menstruum.[3]) In die matrix gein drein lochern vnd werden auf gerichtet pis an die langen.[4]) In der lenck der matricis wirt die sperma ein gemischet [**R. 18**] von dem villen der gepurt vnd von des monnes samen vnd des weibes pluemen[5]) die menschlich gepurt wirt geubbt. Des mannes samen ist gewislich pluet. Es sprochent die tvmmen wie die sperma plut mugen gebesen, so sy doch weiss sey; das wellen wir gewaren. Dem mer ist naturlich, das es gruen ist; so es aber pewegt wirt mit dem vngewiter, so aus wurft es den weissen schaim. So der rot wein girt in dem vass, so auswurft er den weissen schaim. Ze dirre weis, so das pluet bewegt wirt, so wirt es gechart in die weizz.[6]) So das

---

[1]) matrix habet subiecta membra quibus continet [—ur : Ps.-GAL.].

[2]) ahd. waltowahso; KÖNIGSCHLAHER, der schwäbische Übersetzer des THOMAS CANTIPRATAN. de natur. rer., gebraucht noch 1472 für nervi walthawas neben waltenwas. Für das starke Nackenband im Kamm (Halsgrat) der Kälber ist der volkstümliche Ausdruck Haarwachs (HÖFLER 771) allgemein gebräuchlich (so auch Leipzig neben „Flechse"), mittelrhein. Wildwachs, vgl. wildwahse = compadium quod in collo bovis jacet, zit. bei HÖFLER 772.

[3]) contra intestinum.

[4]) tribus foraminibus erigitur usque ad longaonem. — Lange und Langdarm = Mastdarm, HÖFLER 91 u. 348. Longanon, longao auch bei VEGETIUS u. CAELIUS AURELIANUS; bei ISIDORUS (XI Etym., I 101) synonym mit colum. Hieher gehört auch afr. longagne, longaine etc. = cloaca, andererseits der von VARRO (de lingua lat. V, 111) bei der Aufzählung der Wurstsorten mitgeteilte Name longauo, sowie span. longaniza Schlackwurst (der gefüllte Schlack- d. h. Mastdarm, HYRTL S. 135).

[5]) s. HÖFLER 56f., HYRTL 22; flores findet sich in den romanischen Sprachen (vgl. ÉD. BRISSAUD, Hist. des expressions populaires, Par. 1892, S. 70f. und auch engl. flowers) sowohl für die Katamenien als auch Fluor albus (fleurs blanches, fiori bianchi).

[6]) spumam candidam facit. — VINDICIAN gibt uns im Fragmentum (s. WELLMANN, S. 208ff.) als seinen Gewährsmann den DIOGENES VON APOLLONIA an, dessen Behauptung „spumam sanguinis esse seminis essentiam" an das Pythagoräische [*τὸ σπέρμα*] *ἀφροῦ τοῦ χρηστοτάτου αἵματος* (DIELS, Dox. gr. 417) erinnert. Daß DIOGENES annahm, das Blut werde in den Samenadern (*σπερματίτιδες*) nach Abgabe der dicken Bestandteile „*λεπτὸν καὶ θερμὸν καὶ ἀφρῶδες*", erfahren wir aus seinen eigenen Worten bei ARISTOTELES (II h. an., c. 2); (vgl. die Schilderung bei Hippocr. de genit. L VII, 470). — Letzterer selbst (s. II de gen. an., c. 2) hielt an der Anschauung einer schaumartigen Natur des Samens fest, wie auch später GALEN (cf. K IV, 183, 531, bei ORIBAS., t. III, 41: „*τὸ σπέρμα πνεῦμά ἐστι καὶ ὑγρὸν ἀφρῶδες*") [dieser „Luft"gehalt des Samens hat als Aura seminalis bekanntlich bis in die neueste

weib enphacht, so wird das chind zu hant gepildet wurd so enpfancknuz offt dy vnd als offt als der mon pey dem weib ligt, so wurd der chind zu vil. Das weib wird nimer mer als pald swanger, sam an den ersten angang [Bl. 32r] oder an dem ende menstruen. Die menstruam[1]) auswurffet die spermam von der vbergenugsam des plutes. [**R. 19**] Item das wirt gepildet[2]) in der muter in virczig oder in xxx. [**R. 20**] Des chind wirt gepildet[3]) in der weiss: in dem ersten moneyd

---

Zeit herein eine große Rolle gespielt]. ARISTOTELES gebraucht allerdings dafür ganz andere Vergleiche (II de gen. an. § 27sqq.) als VINDICIAN — das Weißwerden einer Öl-Wassermischung beim Umschütteln beispielsweise (vgl. auch Plato Timaeus, c. 39, § 83) —; wir finden aber den Vergleich mit dem stürmischen Meere (cf. Lucret. II, de nat. rer. v. 763sqq. und GAL. K XVIII, II 177) bei CLEMENS VON ALEXANDRIEN, nur daß dieser damit die Entstehung der Milch aus dem Blute (s. darüber FERCKEL, l. c., S. 19 u. 45) erläutert. Er sagt nämlich I Paedag. VI, § 39sq. [ed. STÄHLIN, p. 114]: *καὶ ἐξαφρισμὸν μεταβάλλεται [τὸ αἷμα], παραπλήσιόν τι πεπονθὸς τῇ θαλάττῃ, ἣν δὴ κατὰ τὰς ἐμβολὰς τῶν πνευμάτων οἱ ποιηταί φασιν „ἀποπτύειν ἁλὸς ἄχνην". πλὴν ἀλλὰ αἷμα ἔχει τὴν οὐσίαν. Τούτῳ τῷ τρόπῳ καὶ οἱ ποταμοὶ ῥόθῳ φερόμενοι, τῇ ἐμπεριλήψει τοῦ περικεχυμένου ἀέρος ξαινόμενοι, ἀφρὸν μορμύρουσι, καὶ τὸ ἐνστόμιον ἡμῶν ὑγρὸν, τῷ πνεύματι ἐκλευκαίνεται. Τίς οὖν ἡ ἀποκλήρωσις μὴ οὐχὶ καὶ τὸ αἷμα ἐπὶ τὸ φωταινότατον καὶ λευκότατον ὑπὸ τοῦ πνεύματος τρέπεσθαι ὁμολογεῖν;* Man könnte glauben, auch dieser Vergleich gehe letzten Endes auf DIOGENES zurück, wenn man bei CLEMENS bald darauf (l. c., § 48, p. 119) folgendes liest: *Τινὲς δὲ καὶ τὸ σπέρμα τοῦ ζῴου ἀφρὸν εἶναι τοῦ αἵματος κατ' οὐσίαν ὑποτίθενται. ὃ δὴ τῇ ἐμφύτῳ*) τοῦ ἄρρενος θέρμῃ παρὰ τὰς συμπλοκὰς ἐκταραχθὲν ἐκριπιζόμενον ἐξαφροῦται, κἀν ταῖς σπερματίσι παρατίθεται φλεψίν. ἐντεῦθεν γὰρ ὁ Ἀπολλωνιάτης Διογένης τὰ Ἀφροδίσια κεκλῆσθαι βούλεται.* [Zu diesem Wortspiel mit Aphrodite vgl. ARISTOTEL. II de gen. an. c. 2, § 32 u. GALEN, K IV, 531.]

[1]) Die Texte hier verderbt und voneinander abweichend. Ps.-GALEN: nam purgatio sperma corrumpit, plurimo vsu sanguinis materia superante; Ps.-SORAN: Deleta est illa minor pars seminis a minore parte sanguinis.

[2]) Ebenso Vindiciani fragment. c. 14 (WELLMANN, S. 218), cf. Hippocr. de nat. pueri, c. 18 (L VII, 498sq.; cf. 505): *καὶ γέγονεν ἤδη παιδίον καὶ ἐς τοῦτον ἀφικνέεται, τὸ μὲν θῆλυ ἐν τεσσαράκοντα ἡμέρῃσι καὶ δύο τὸ μακρότατον, τὸ δὲ ἄρσεν ἐν τριήκοντα ἡμέρῃσι τὸ μακρότατον ὡς γὰρ ἐπιπολὺ ξυμβαίνει κτλ.* u. GAL., K XVII, I 445 (s. auch FERCKEL, l. c., Anh. 32).

[3]) Nach CENSORIN, IX, § 2, scheint schon HIPPON eine Lehre über die monatliche Entwickelung des Fötus aufgestellt zu haben, deren dort mitgeteilte Proben aber mit VINDICIAN nicht übereinstimmen. Eine andere derartige Monatstabelle enthält Ps.-GALEN de compagine membror. (l. c. Bl. 59v), die abgesehen vom ersten Monat sich so ziemlich deckt mit dem hier Bd. VI (S. 212, Anm. 6) aus einem Codex des Mediziners HERMANN HEYM (1460 u. 1472 Rektor der Universität Wien) veröffentl. Texte. — Üb. die altindische Lehre von den Entwickelungsstadien der Frucht in Monaten (nach SUŠRUTA) s. VULLERS im Janus I (1846) S. 238f. [vgl. JOLLY, S. 53f.]; einen derartigen chinesischen Text hat H. GAUPP in der Ztschr. f. Ethnol. 1907 (S. 740ff.) deutsch veröffentlicht; nach dem tibetischen r Gyud bzhi („die vier

*) [s. darüber WELLMANN, S. 71f.]

so wirt der sam gesammet in dem nabel[1]) vnd macht die zusammen runst des plutez. In dem andern monayd so wirt der

---

Abhandlungen“, einem im achten Jahrh aus dem Sanskrit übersetzten Werke) ist von HEINR. LAUFER (Beiträge z. tibet. Mediz., Berlin. Inaug.-Diss. 1908, S. 21f.) das Wachstum des Foetus in den einzelnen Wochen geschildert werden.

[1]) Ein auf pythagoräischer Lehre beruhende Ansicht (s. WELLMANN, S. 218). — Eigentlich gibt es kaum einen Körperteil, dem nicht irgendeinmal die Ehre des Primats zugeteilt worden wäre; die betreffenden Ansichten der griechischen Philosophen nach AETIUS (DIELS, Dox. gr. 427 cf. GAL. K. XIX 331) und CENSORINUS, c. 6, hat DIELS l. c. p. 190 zusammengestellt. [Bei dieser Gelegenheit sei auch an DAREMBERG, Theories des philosophes grecs sur la génération, La revue scientifique, 1881, I, p. 747, erinnert und auf die Einleitung FASBENDERS zu seiner Entwickelungslehre usw. in den hippokratischen Schriften (Stuttgart 1897) verwiesen.] Hier mag eine vervollständigte Übersicht nebst orientalischen Lehren nach den obenerwähnten Autoren und JUL. PREUSS, Bibl.-talmud. Medizin, Berlin 1911 (S. 449) folgen. Es lassen zuerst angelegt werden: Kopf: HIPPON, ALKMÄON (der aber nach CENSORIN jede Vermutung ablehnt), die AGGADA (talmud.), SANNAKA. — Hirn: ANAXAGORAS. — Augen: LAKTANZ, II de opif. d. 10; Hirn und Augen: angeblich HIPPOKRATES bei AVICENNA, III Can. XXI. I, c. 2. — Schultergegend: Ps.-GALEN de spermate, c. 1; rechte Schultergegend (bei Tieren): ungen. Autoren bei VINC. Bellov. XXII Spec. natur. 23 (mit Bezug auf 3. Mose, VII, 32ff.). — Bauch und Kopf: DEMOKRIT (nach CENSOR.). — Körpermitte: GAUTAMA. — Nabel: HIPPOCR. de nat. pueri, c. 15 (L VII, 492), DEMOKRIT (s. WELLMANN, S. 218),[*]) ABBA SAUL, VYASA, auch tibetisch? (s. LAUFER, S. 21). — Lendengegend: Ps.-ARISTOTELES (ὀσφύς, Kreuzbein? cf. I h. an. c. 13 und Opp. ed. Bussem. IV, II 191). — Hände und Füße: MARKANTEYA, chinesisch? (s. GAUPP, S. 741). — Großzehe: ungen. Autoren (bei AETIUS). — Eine größere Rolle schon als diese mehr vorübergehenden Theorien haben in der Geschichte der Medizin zwei andere gespielt: Des ARISTOTELES Lehre vom Primat des Herzens, vgl. II de gen. anim., § 65, III de part. an., 4 und bes. VI h. an., c. 3, wo er das Herz als einen blutroten, sich wie ein Lebewesen bewegenden und springenden Punkt beschreibt und so ein geflügeltes Wort veranlaßt, das seine — eigentlich zuerst von EMPEDOKLES (s. CENSOR., l. c.) aufgestellte — Theorie überdauert hat. [Nach GALEN, IV, 674, hatten auch CHRYSIPP und viele Stoiker und Peripatetiker, nach AETIUS, l. c., die Ärzte, bei den Indern KRITAVIRYA, diese Ansicht.] Sodann die von GALEN in seiner späteren Periode aufgestellte Theorie vom Primat der Leber, s. de foet. format. (K IV, 662sq). Diese beiden Lehrsätze kehren, auch nachdem sie AVICENNA durch seine Dreiblasentheorie (Primäranlage von Gehirn, Herz und Leber, jedenfalls anschließend an GALEN, cf. K IV, 541, 663) ausgebaut hatte, noch häufig in der Literatur wieder, bis ihnen HARVEY ein Ende machte. Von größtem Interesse aber scheinen mir zwei Lehren der Antike zu sein, die in ihrer prinzipiellen Gegensätzlichkeit erinnern an die beiden Theorien, deren Widerstreit den Eingang der neueren Embryologie beherrscht: „ἡ γάρ τοι ἅμα πάντα γίγνεται τὰ μόρια . . . ἡ ἐφεξῆς“, fragt ARISTOTELES (II de gen. anim., § 17). „ἅμα ὅλον [τὸ ἔμβρυον]“ lautet die Antwort der Stoiker bei AETIUS [l. c., ebenso CENSORIUS, anders GAL., IV, 674] und, daß kein Teil des werdenden Tieres vor dem anderen entstehe, war einer der

[*]) vgl. aber ARISTOTEL. II de gen. anim. 4: . . . λέγουσιν ὥσπερ Δημόκριτος τὰ ἔξω πρότερον διακρίνεσθαι τῶν ζῴων, ὕστερον δὲ τὰ ἐντός.

leib zu samen gefugt. In dem tritten[1]) monayd so wachset die nagel vnd das fleisch vnd wird das chind bewegt. In dem virden monayd so wuld[2]) den weib vil oft. In dem funften so wird das chind lebentig. In dem sechsten so werdent die adern geuestent. In dem sibenten so erstarckcht das markch. In dem achtaten, so werdent die pain gefestent. In dem neunten so ist das chind zeitig zu der gepurt. [R. 21[2]] Der knab leit in der rechten seiten der matricis, die direinlein ligent in der lenken.[3]) Das hab dir zuzaichen: ist es ain knab,

---

Hauptlehrsätze des Evolutionismus, der (neben HALLER) seinen letzten bedeutenderen Vertreter in dem Schweizer CHARL. BONNET (1762) fand. [Wer die indischen Anschauungen bei JOLLY, S. 54, und VULLERS, 238 (nach DHANVANTARI) liest, könnte — mutatis mutandis natürlich — glauben, die Begründung eines Präformationstheoretikers aus dem 18. Jahrhundert vor sich zu haben.] ARISTOTELES selbst schloß sich der anderen Meinung an, er erinnerte (l. c., § 17) an die Orphiker, die das Tier wie ein Gewebe — *τῇ τοῦ δικτύου πλοκῇ* — entstehen ließen; und wie später C. FR. WOLFF (1759) in seiner Epigenesistheorie die Neubildung aus ungeformtem Material von neuem lehrte, bestritt ARISTOTELES, daß gleich anfangs ein fertiger Teil im Samen enthalten ist (l. c., § 18), es ist nur ein „Stoff" (*ὕλη*, ib. § 14), aus welchem die Tiere entstehen. So behauptete schon vorher DIOGENES VON APOLLONIA (CENSOR. VI, 15): ex umore primum carnem fieri, tunc ex carne ossa nervosque et ceteras partes enasci; ähnlich läßt der Verfasser des hippokratischen Buches de natura pueri, c. 15 (L VII, 492) aus dem Gerinnen des mütterlichen Blutes (*πηγνυμένου αἵματος*, cf. ARIST. I de gen. an., § 88, II, § 61) *σάρξ* entstehen, d. h. eine unorganisierte fleischartige Masse (*ἄναρθρον κρεῶδες* bei Ps.-ARIST. VII h. an., c. 3). [Nach RABBI ABAHU (PREUSS, S. 449) entstehen zuerst Haut und Fleisch, so bildet sich auch bei HIPPOCR., de nat. pueri, c. 1 sq. (L. c. 12) gleich im Anfang eine Haut um den Samen, ebenso ARISTOT., II de gen. an., § 61. — Die chinesische Embryologie — GAUPP, l. c. — vergleicht in ihrer blumenreichen Sprache die Frucht (im ersten Monat) einer Tauperle, die tibetische zuerst einem Gemisch von Milch und Blut, das dann gerinnt.]

[1]) Die übrigen Fassungen und Ps.-SORAN verlegen die Beseelung in den dritten Monat und das obenstehende in den vierten.

[2]) ahd. wullôn usw., nauseare, s. HÖFLER 815.

[3]) „*δεξιτεροῖσι μὲν κούρους, λαιοῖσι δ' αὖ κούρας*" PARMENIDES bei GALEN, K XVII, I, 1002 (cf. CENSORIN. VI, § 8); „*εἶναι τὸ μὲν ἄρρεν ἐκ τῶν δεξιῶν τὸ δὲ θῆλυ ἐκ τῶν ἀριστερῶν, καὶ τῆς ὑστέρας τὰ μὲν ἄρρενα ἐν τοῖς δεξιοῖς εἶναι τὰ δὲ θήλεα ἐν τοῖς ἀριστεροῖς*" ARISTOT. IV de gen. anim., 1, mit Berufung auf ANAXAGORAS und andere (von ARISTOTEL., ib., § 14 ff., bekämpft); „*ἔμβρυα τὰ μὲν ἄρσενα ἐν τοῖσι δεξιοῖσι, τὰ δὲ θήλεια ἐν τοῖσιν ἀριστεροῖσι μᾶλλον*" HIPPOCR., Aphor. V, 48 (L IV, 550); ebenso GAL., K IV, 157, 633 (s. FERCKEL, l. c., Anh. 26). Anders Ps.-ARISTOT. VII h. an., 3, § 22. — Die Theorie, daß die rechte Körperhälfte zur Erzeugung männlicher, die linke zur Erzielung weiblicher Früchte irgendwie beiträgt (s. FASBENDER, l. c., S. 107 ff.), ist praktisch verwertet bei HIPPOCR., de superfoetatione, 31 (L VIII, 501), wo die Abschnürung eines Hodens*) und damit die

*) [Über ein ähnliches, jetzt noch unter den indischen Bauern bestehendes Verfahren berichtet WILL. DUNBAR SUTHERLAND, „Einiges üb. das Alltagsleben u. die Volksmedizin unt. den Bauern Britischostindiens" in Münch. med. Wochenschr. 1906

so ist der frawen die gerecht prust hert)[1], ist es ain dieren, so ist ir die lenken prust hert. [**R. 21**[1]] So das chind ist in der muter[2]) so sind jm die knie geseczet an die augen.

Ausschaltung der betreffenden Körperhälfte zwecks willkürlicher Geschlechtsbestimmung empfohlen wird (vgl. die Behauptungen des LEOPHANES bei ARIST. IV de gen. anim., § 17, was LITTRÉ bekanntlich auf diese Hippokratesstelle bezieht). — Das ganze Mittelalter hindurch, z. T. auch gestützt durch gewisse Anschauungen über den Bau der Gebärmutter (s. Arch. VI, S. 217f.), hat sich obige Theorie erhalten und in verschiedenen Abwandlungen hat die Lehre, daß der eine Hode, bzw. Eierstock nur männliche, der andere nur weibliche Keime produziere, auch seither immer Anhänger gehabt; vor allem der Russe SELIGSON glaubte (1895 u. 1898) auf Grund der Tierversuche JOH. CHRIST. HENKES, eines Küsters zu Hildesheim (1786), und eigener Experimente den Nachweis erbracht zu sehen, daß die rechten Keimdrüsen lediglich der Erzeugung männlicher, die linken weiblicher Nachkommenschaft dienen — näheres darüber s. TR. WYMER, Die willkürliche Geschlechtsbestimmung beim Menschen, München 1913. Von GESSNER und GOENNER (1895 u. 1896) angestellte Versuche und besonders WYMERs Experimente (1911) haben dann die Unhaltbarkeit der Aufstellungen SELIGSONs erwiesen, allerdings scheint nach WYMER „die einseitige Kastration sowohl weiblicher wie männlicher Tiere das prozentuale Verhältnis des Geschlechtes der Nachkommen zu beeinflussen", und zwar im Sinne jener alten Vorstellung. — [Daß dieselbe Anschauung auch bei den alten Indern herrschte, beweist neben der abergläubischen Zeremonie zur Erzielung eines Sohnes oder einer Tochter (s. JUL. JOLLY, Grundr. d. indoarisch. Philol. u. Altertumsk., Bd. III, H. 10, S. 51f., Straßb. 1901) die Prognostik aus der Form des schwangeren Leibes, die sich fast genau so im tibetischen und chinesischen findet, s. GAUPP, Nachtrag S. 745.]

[1]) HIPPOCR. de superfoet. 19 (L VIII, 486): *γυναικὶ χρὴ εἰδέναι τῶν μαζῶν ὁκότερός ἐστιν αὐτεῇ μέζων, κεῖθι γὰρ τὸ ἔμβρυον κτλ.*, was ähnlich in der indischen Medizin wiederkehrt (JOLLY, S. 51), vgl. auch Aphor. V, 38 (L IV, 544); ein Analogon hierzu ist das Verhalten der Hoden bei HIPPOCR. VI, Epid. IV, 21 (L V, 313), GAL., K IV, 633 u. XVII, II 212.

[2]) PS.-ARIST., VII h. an. 8: *καὶ ἄνθρωπος συγκεκαμμένος· ῥῖνα μὲν μεταξὺ τῶν γονάτων. ὀφθαλμοὺς δ' ἐπὶ τοῖς γόνασιν, ὦτα δ' ἐκτός.* (PLIN. X h. n., 183: Homo [gestatur] insemet conglobatus inter duo genua naribus sitis; cf. ISID. XI Etym. I, 109.) — Ferner: HIPPOCR. de nat. pueri (L VII, 528) „*τὸ δὲ παιδίον ἐν τῇσι μήτρῃσιν ἐὸν τὼ χέρε ἔχει πρὸς τῇσι γένυσι καὶ τὴν κεφαλὴν πλησίον τοῖν ποδοῖν*". [So lautet es auch in der lateinischen Übersetzung der Articella (Lugd. 1515, Bl. 71[v]): manus habet apud mentum; FASBENDER, l. c., S. 100, macht darauf aufmerksam, daß nach ERMERINS in älteren Drucken statt *γένυσι* auch *γόνυσι* steht]. Die Haltung des Kopfes soll nach dem Verfasser nicht zu unterscheiden sein. —

(Nr. 12 u. 13) S. 561.] Auf einen gleichen Brauch bei Schafzüchtern deutet eine Bemerkung bei PLINIUS VIII h. n. § 188: [aries] dextro teste praeligato feminas generat, laevo mares. Nach PLIN. XI 210 tragen die Kühe nur auf der rechten Seite (dexterae vulvae sinu) und man schloß nach demselben Autor (VIII 176; vgl. VARRO II rer. rustic. V 13 ed. KEIL, s. auch p. 178sq.) auf das Geschlecht der zu erwartenden Kälber je nach der Seite, nach welcher sich der Stier nach dem Sprunge entfernte. Eine derartige Umbildung setzt schon ein sehr hohes Alter der oben behandelten Anschauungen voraus.

Das wissen wir von dem, so die chind geporen werden, so sind in die chnie geswollen vnd die augen tal tieff von der haissen

Bei AVICENNA (III Canon. XXI, I, c. 2; DE KONING, p. 774) liegt das Gesicht auf den Schenkeln, die Hände auf den Knieen, auf letzteren die Augen usw., das Kind „quiescens super calcanea ipsius" [vgl. dazu die Schilderung bei PREUSS, S. 450]; ähnlich ist die Haltung bei Ps.-GALEN. de anatomia vivor. (= angebl. RICARDUS ANGLICUS, p. 24), aber die Angabe „brachiis extensis ex utroque latere" ist zweifellos Ps.-ARIST. VII h. an. 8 nachgebildet, der (wie später SORAN) „τὰς χεῖρας παρατεταμένας παρὰ τὰς πλευράς" als normale Armhaltung während des Fruchtaustrittes ansieht. — Ziemlich abweichend ist, was der oben erwähnte HERM. HEYM einem Frauenbilde beigeschrieben hat (s. Reproduktion bei WEINDLER, Geschichte der gynäkolog.-anatom. Abbildung, S. 40; Wien 1908): „Nam fetus residet in matrice cruribus attractis versus vmbilicum et facie uelata manibus suis quasi in figura spere compresse ita ut caput erectum habeat versus caput mulieris et faciem ad anteriora mulieris . . ."; vielleicht hat HEYM dies von BERTUCCIO, wenigstens steht es wörtlich im Collectorium Bertrucii Bononiensis, Tr. IX, sect. III, c. 5 (Bl. 178v; Lugduni 1509 — Leipz. Univ.-Bibl., Allgem. Pathol. 340). — Die Zusammenstellung dieser Kindshaltungstexte wäre weniger als zwecklos ohne den Hinweis, wieviel sie zum Verständnis mancher Absonderlichkeiten in der medizinischen Graphik beitragen und wie sehr gerade an solchen charakteristischen — wenn auch nebensächlichen — Zügen die traditionellen Zusammenhänge deutlicher werden. Man vergleiche nur einmal mit dem HEYMschen Texte: bei WEINDLER etwa Fig. 54, 55 und vielleicht 113 (v. J. 1741), ferner das KLEINsche Situsbild (Festschr. für FR. v. WINCKEL, Abbild. 3; München 1907 = SUDHOFF, Tradit. u. Naturbeobacht., T. 21); dann mit dem ARISTOTELES-AVICENNAschen Haltungstypus: bei WEINDLER Fig. 82 und 170 (v. J. 1777), SUDHOFF, Anatom. Graphik im Mittelalt., T. 15 (persisch); den Hippokratestext endlich: mit WEINDLER, Fig. 85, 86, 104b (?), SUDHOFF, Tradit. usw., S. 72, und Arch. I, T. 4. Und wenn wir bei AVICENNA a. a. O. lesen, der Foetus wende das Gesicht gegen den Rücken der Mutter zum Schutze des Herzens (defendendo cor), so verstehen wir, was den zukünftigen Erdenbürger in RYFFs Anatomie (1541) und RUEFFs Hebammenbuch (1583) bei WEINDLER, S. 97 u. 131, berechtigt, dem Beschauer seine Breitseite so respektlos zuzuwenden. [In der Einleitung, die der persische Oberarzt BURZÖE zu seiner Pehlewi-Übersetzung des indischen Märchenbuches Kalila wa Dimna im 6. Jhdt. n. Chr. geschrieben hat, tun dies nur die männlichen Früchte, die weiblichen schauen nach vorn, s. Schrift. d. wissenschaftl. Gesellsch. in Straßburg, H. 12 (Straßburg 1912; S. 22, abgedr. Mitteilung. zur Gesch. d. Mediz. usw., XI, 390), ein Geschlechtsunterschied, der nach Aussage der chinesischen Hebammen auch von den dortigen Kindern während der Austreibungsperiode eingehalten wird, s. GAUPP, S. 738.] — Die literarische Überlieferung scheint hier sogar einen Einfluß ausgeübt zu haben, der einmal eingehendere Untersuchungen verdiente. Der Leser wird erstaunen, in diesem Zusammenhang den Namen LEONARDOs zu finden. Und doch muß die Übereinstimmung der Kindeshaltung in den Zeichnungen LEONARDO DA VINCIs besonders mit der oben nach AVICENNA gegebenen Schilderung sofort auffallen, s. KLEIN a. a. O. S. 6, WEINDLER S. 73 und die ausgezeichneten Reproduktionen in den Quaderni d'Anatomia III Fol. 7r/v, 8r, 9v. Obwohl LEONARDO auch hierüber zweifellos Beobachtungen angestellt haben wird — er notiert sich (s. Quad. III p. 18, XI u. XIII)

gone agonibus[1]) sa der mensch[2]) so wainet im die augen, villeicht wan die natur nicht wil vergessen des, das sy ee zu samet gefuget wärent.

---

die Lage der Wange zu Handrücken und Schulter, sowie den Verlauf der Eihaut zwischen den Extremitäten und dem Rumpfe — kann die Gesamthaltung des Foetus trotz der meisterhaften Zeichnung schwerlich der Natur nachgebildet sein: Die bei LEONARDO stets wiederkehrende, in Wirklichkeit doch gewiß nicht allzuhäufige Steißlage [die Notiz — Quad. III p. 2, I → über die Wendung des Kindes nach unten („col capo di sotto") mag allerdings kaum auf die Culbutetheorie anspielen], dann (abgesehen von dem selbst für eine reife Frucht zu kleinen Kopf) die symmetrische Haltung — auf den Knien die Hände, auf diesen die Augen —, die man unter den in neuerer Zeit veröffentlichten Darstellungen[*]) vergeblich suchen wird, sind wohl nur dadurch zu erklären, daß selbst ein so ursprünglicher und frei vordringender Geist wie LEONARDO sich von überlieferten Vorstellungen nicht völlig losmachen konnte.

[1]) l. genae a genibus cf. ISIDOR. XI Etym. I, 108: dicta genua eo quod in utero sint genis opposita. Auch das folgende, wo ENNIUS zitiert wird, stimmt mit VINDICIANs Texte inhaltlich überein.

[2]) cum aeri (l. acri) dolore . . . percussus homo fuerit et genua curvaverit oculi continuo lacrimantur.

[*]) s. WILH. BRAUNE, Die Lage des Uterus u. Foetus, Leipzig 1872; WALDEYER, Medianschnitt einer Hochschwangeren, Bonn 1886; BRAUNE und ZWEIFEL, Gefrierdurchschnitte . . . Leipzig 1890; BARBOUR, Atlas of the anatomy of Labour . ., nebst Supplement, Edinb. u. London 1896; LEOPOLD, Uterus u. Kind, Leipzig 1897; BUMM und BLUMREICH, Gefrierdurchschnitt . . . Wiesbaden 1907; deren Durchsicht mir größtenteils nur durch das freundliche Entgegenkommen des Herrn Dr. SCHWEITZER auf der hiesigen Universitäts-Frauenklinik ermöglicht wurde.

2. Ein weiterer anatomischer Text in deutscher Sprache aus der Mitte des 15. Jahrhunderts.

Vorgelegt von
KARL SUDHOFF.

Mit Bemerkungen versehen von
CHRISTOPH FERCKEL.

In dem ***Codex Pal. German. 644*** der Heidelberger Universitätsbibliothek traf ich im vorvergangenen Jahre auf einen kurzen anatomischen Text gleichfalls in deutscher Übersetzung. Er füllt Bl. 132ʳ—134ʳ und ist in der Mitte des 15. Jahrhunderts geschrieben. Vorher sind leere Seiten; am Ende fügt sich Iatromathematisches an.

Sicher wird auch dieser kurze Traktat schon jahrzehntelang in deutscher Sprache sein Leben für sich geführt haben; denn wir haben es hier mit einer Abschrift zu tun, nicht etwa einer direkten Übersetzung aus dem Lateinischen. Aber ein Anhalt, daß die Umgewandung in das Deutsche schon lange vor 1400 Platz gegriffen haben müsse, ist, so viel ich sehe, nicht zu erkennen. Ich habe Herrn Dr. FERCKEL ersucht, auch zu diesem Texte kommentierende Bemerkungen zu fügen.

Sudhoff.

Hatten wir vorher die deutsche Übertragung einer Schrift kennen gelernt, die im Mittelalter anscheinend ziemlich geschätzt war trotz ihrer Lücken — VINDICIANS sog. Epitome altera [1]) wird den Ansprüchen anatomischer Beschreibung viel vollständiger gerecht —: so beschränkt sich nachstehender Traktat, dessen zweifellos lateinische Urfassung mir vorläufig noch unbekannt ist, vollends fast nur auf die inneren Hauptorgane — membra officialia nach mittelalterlicher Bezeichnung. [2]) — Die kurze Abhandlung zerfällt in vier Abschnitte:

[1]) ed. ROSE p. 467—483.

[2]) s. Flos medicinae III c. 1, Coll. Salern. V p. 45.

Den ersten bildet eine kurze Schilderung von Gehirn, Herz, Leber, Lunge, Milz, Nieren (und Harnblase) nach ihren Funktionen; im żweiten werden diese Organe um einige andere vermehrt im wesentlichen nach ihren Grundqualitäten behandelt. Es folgt dann eine Zusammenstellung der Stellen des Rumpfes, aus deren Schmerzgefühl die Erkrankung jedes dieser Organe erschlossen werden kann; doch widerspricht diesem praktischen Gesichtspunkt, unter dem angeblich der ganze Text zusammengestellt ist, der Schlußabschnitt, der die Lokalisation der seelischen Funktionen und Affekte in die einzelnen Organe verlegt, nach Art der Kettenverse gebildet ganz formelhaft endet und weniger einer medizinischen als theologischen Quelle zu entstammen scheint.

Ferckel.

Got hat das hirn gemacht,[1]) das es ein rugung[2]) vnd alle sin in im hab, das das war sey, das alle synn von im kumen, das wil euch beberen[3]) an den leuten, dy wunt weren in das hirn, das dy ir sinn vnd inwicz verlissent vnd dy do sucht ligent, dem der adem in des haubt schlecht, das sy do von vnsinnig werden. Got hat adem auß dem hirn lassen gen zu allen gelidern, das allen gelidern sind verstantnus geben.

Das hercz ist gemacht,[4]) das es ein angeeng[5]) sey aller hicz des menschen vnd auch des lebens. Dy aderen dy auß dem herczen engen, dy tragen hicz allen glidern. Dy leberen ist gemacht,[6]) das daz plut dar Innen werde. Dy adern, dy dor auß gen, dy tragen allen gelideren plut, das sy das trincken vnd in feuchtigkeyt do von kumen. Dy lung ist gemacht vber das hercz als ain ploßpalg,[7]) das sy das hercz mit den lufften, dy sy an sich zeucht, erlufft, vnd der prudem,[8]) der dor auß ir

---

[1]) Zum Folgenden vgl. Lib. Rasis ad Almansorem Tr. I. c. 1 (Venet. 1500): Cerebrum fecit deus vt sensuum origo esset: et motus voluntarij: et ab eo produxit neruos qui membris continuantur et dant ei sensuum et motionis modos. [DE KONING p. 5.]

[2]) von rûgen, rüegen = sich rühren.

[3]) bewähren, beweisen.

[4]) ibid: Cor uero fecit deus vt esses fons et origo innati caloris: et vt ab eo totum corpus calefieret per arterias que ab ipso ad omnia membra procedunt. [DE KONING p. 9.]

[5]) CONSTANT. AFRICAN. I Theor. c. VI: Cor calidum, quia vitae et caloris naturalis est fundamentum.

[6]) Lib. Rasis l. c.: Epar autem ad sanguinis generationem atque ipsius depurationem factum est: et vt vene ab ipso manantes ad omnia membra dirigantur: et ad ipsorum humectationem etc. [DE KON. p. 11.] — Weiter scheinen die Parallelen mit AL-RAZI nicht zu gehen!

[7]) vgl. oben den deutschen VINDICIAN Z. 50.

[8]) mhd. bradem, broden Dunst, HÖFLER KNB 65.

get, verswent mit dem lufft. Das milcz ist gemacht, das es das vnrein plut von dem [Bl. 132v] guten scheyt. Dy nyren sind gemacht, das sy das plut durch sich saichen vnd es dornach lauter werde vnd zu harm wirt, der sechet auß der platern als ein waßer oder ain sweiß. Als dan dy ploß vol wirt, vnd so sind dan czwey dinck gemacht, vnd als man druckt, das man neczen wil, so druckt es dy ploßen hinten czusamen, das der harm do von auß get. Wy der vor geschriben gelider vor igliches genaturt sey.

Man sol mercken, das dz hirn kalter vnd weyßer natur ist vnd ist auch weich, das es all sin dester dreter in sich zeucht. Das hercz ist heyßer dan al dy gelider an dem leib, wan alle gelider nemen hicz von im. Dy leber ist meßlich heyß vnd naß, vnd all gelider nemen ir getranck von ir, vnd ligt in der rechten seyten. Dy lung ist feuchter natur vnd kalter vnd ligt in der lincken seyten ob dem herczen vnd kulet das hercz und gibt im lufft, das [Bl. 133r] es nit verprin. Alle gelider, die nit plucz in im haben, die sind kalt, vnd alle gelider, dy plut in im haben, die sind warm. Do von sind die pein kalt vnd trucken, wan sie nit plutes haben. Das fleischcz ist heyß vnd naß, das kumpt do von, wan das plut ist in im.

Das milcz das ist warm von dem poßen plut, das es an sich zeucht, aber es ist von im selbs kalt vnd ligt in der lincken seyten. Der magen ligt in dem grublein vnter der brust vnd seut als ein haffen, vnd die hicz, die er hat, gibt im das hercz vnd die lebern. Das gederm ligt vnter dem nabel vnd hat minder werm dan der mag, wan es ist dem herczen vnd den gelidern verren gelegen. Dy ploß vnd dy muter ligt vnter den gedirm, do der pouch ein ort hat. Dy nyren ligen an der lenden.

Nun han ich gesagt von den gelideren, wo sie ligen, dor vmb das der mensch wiß, wo er siech sey, an welchem gelide der sichtag sey. [Bl. 133v] Wan ist im an der rechten seyten we, so ist im we an der leberen, vnd ist im vnter dem grublein we, so ist es im in dem magen. Ist ist [!] aber we in der lincken seyten unter dem prustlein, so ist im an der lungen we. Ist es aber nider paß an den selben seyten, so ist es an dem milcz sich. Ist im vnter dem nabel we, so ist es in dem gedirm. Ist im aber nider paß we vmb das gemecht, das kumpt von dreyen dingen, entweder von der ploßen oder von der muter oder von vnter dem darm. Ist es von der ploßen, so schneyt in der harm vnd thut im we. Ist es im von dem darm, so thut in der darm we vnd ist im geswollen ainhalb niedren in dem leyb. Kumpt es aber von der muter, so hindert in der harm nit vnd ist auch nit geswollen, vnd der sichtag get ein weil hin vnd ein weil her. Ist in aber [Bl. 134r] in dem ruck we, so kompt es von den lenden.

Man sol wissen, das des menschczen vorstentnuß leyt in der stirn, die redligkeyt in dem hirn, der zorn in der gallen,[1]) dy geytigkeyt[2]) vnd die vnkeuschczeyt in der leberen. Die forcht vnd das leyden des gemutes leyt in dem herczen, der odem in der lungen, das lachen an dem milcz, die gedencken in den niren, das plut in allem leyb, die sel in dem plut, der geist in der sel, das gemut im geist, das hercz im gemut, der gelaub in dem herczen.

[1]) vgl. die Trierer Rezepte Z. 118 ff. (Archiv VII. S. 135).

[2]) mhd. gîtecheit, Gierigkeit, Habgier, Geiz.

3. Eine dem Leonardo da Vinci zugeschriebene Skelettzeichnung in den Uffizien zu Florenz.

Besprochen von

M. HOLL und K. SUDHOFF.

(Hierzu Tafel VIII.)

In der berühmten Sammlung der Handzeichnungen, welche unter besonderer Direktion mit den übrigen Kunstschätzen der „Uffizien" zu Florenz verbunden ist, befindet sich ein unscheinbares, beschmutztes und beschädigtes und ausgebessertes Folioblatt, das auf beiden Seiten von alter Hand den Vermerk trägt, daß es von LIONARDOS Künstlerhand mit Zeichnungen versehen sei.

Auf der Vorderseite hat in der Mittellinie des Blattes, nahe dessen Unterrandes, eine feine, zierliche Hand, die ich nahe an den Anfang des 16. Jahrhunderts setzen möchte, die Beischrift gemacht:

„*Di Lionardo da Vinci*".

Auf der Rückseite ist in der linken unteren Ecke, wenige Millimeter über dem freien Blattrande, von einer etwas späteren Hand, die mir nicht viel jünger erscheint als die Mitte des 16. Jahrhunderts, mit größerer, sehr deutlicher und kräftiger Handschrift

„*Leonardo da Vinci*"

hingesetzt.

Gewiß, das ist keine völlig einwandfreie Beglaubigung, beweist aber doch, daß man noch zu seinen Lebzeiten und wenige Jahrzehnte nach dem Tode des genialsten Künstlers und Forschers aus den Zeiten des Rinascimento dies Blatt für ein Erzeugnis seines Studiums und seiner Künstlerfeder gehalten hat.

Können oder müssen wir dieser Annahme zustimmen? Die Vermutung, daß das Blatt von ANTONIO POLLAJUOLO (1429—1498) herrühren könne, der gleichfalls in Florenz Anatomie getrieben haben soll, wenn auch ausdrücklich nur überliefert wird,[1] daß er menschlichen Leichen die Haut abgezogen habe, um in der Kenntnis der

[1] Nach VASARI, der von ihm sagt: „scorticò molti uomini per vedere la notomia lor sotto. Et fu prima a mostrare il modo di cercare i muscoli, che avessero forma ed ordine nelle figure".

Lage der Muskeln unter der Haut weiter zu kommen, als es das gewöhnliche Aktstudium erlaubt, erscheint recht wenig begründet. Was wir von POLLAJUOLO tatsächlich heute noch „Anatomisches“ besitzen, sind auch nur treffliche Aktzeichnungen im Louvre zu Paris, wie sie MATHIAS-DUVAL et ED. CUYER in ihrer Historie de l'anatomie plastique, Paris (1898),[1]) S. 21, publiziert sind.

Daß aber irgend etwas auf den beiden Seiten des Blattes des „Studio di scheletri umani“ [2]) an die Art des POLLAJUOLO erinnere oder mehr Pollajuolesk als Lionardisch sei, kann ich nicht zugeben. Ich habe mancherlei von POLLAJUOLO gesehen und daraufhin studiert, ohne dafür irgendeinen Anhalt zu gewinnen. Das einzige, was außer den Louvreblättern, die man auch allerhöchstens als „Künstler-anatomie“ bezeichnen kann, an anatomische Zeichnungen wenigstens entfernt erinnert von den Arbeiten des POLLAJUOLO, die mir vor Augen kamen, ist die Zeichnung aus der Wallace-Collection, von der auch eine gute Reproduktion im Handel ist, welche als „Beweinung eines toten Helden“ bezeichnet wird. Ich kann daran nichts finden, das mit der Zeichenweise des Florentiner Skelettblattes unter LIONARDOS Namen übereinstimmt.

Betrachten wir uns das Blatt aus dem Gabinetto dei Disegni e Stampe etwas genauer. Ich habe es im Jahre 1910 mehrmals eingehend untersucht. Das Papier entspricht etwa der Zeit um 1500; eine genauere Prüfung desselben habe ich noch nicht vorgenommen. Es hat fast 30 cm Höhe und fast 21 cm Breite und zeigt auf der Vorderseite rechts ein menschliches Skelett ohne Kopf und Füße und ohne den linken Arm in der Vorderansicht, in einer Gesamtlänge von 220 mm. Links das gleiche Skelett von der linken Seite gesehen, in einer Gesamtlänge von 287 mm. Auf der Rückseite ist ganz verschwommen am linken Rande die Andeutung einer Femur mit Tibia und Fibula zu sehen, daneben, etwas mehr nach rechts, fast in der Mitte des Blattes, ein menschliches Skelett ohne Kopf, linken Arm und Füße in Rückansicht und einer Gesamtlänge von 232 mm. Auf der rechten Seite des Blattes ist ein gleiches Skelett von der rechten Seite gesehen gezeichnet. Einige Maßbeischriften finden sich auf beiden Seiten, auf der Vorderseite auch einige Bezeichnungen in Worten. Weder Zahlen noch Worte sind in Spiegelschrift geschrieben, wie sie der Linkshänder LIONARDO bevorzugte

[1]) Datum der Vorrede.

[2]) Wie das Blatt in „Uzielli, Ricerche, II, 1884, S. 267“, genannt wird.

und auf seinen anatomischen Studienblättern regelmäßig anwendete. Es muß also hier ein besonderer Grund vorliegen, wenn LIONARDO von seiner Schreibgewohnheit abgegangen sein sollte. Daß dies Abgehen von der Spiegelschrift tatsächlich vorkommt, davon habe ich mich auf anderen nichtanatomischen Blättern LIONARDOS bei der Durchsicht der Florentiner Blätter und den dort vorhandenen Reproduktionen anderer überzeugt; es bildet aber entschieden die Ausnahme. Wieso bei diesem doppelseitig mit Zeichnungen versehenen Blatte der 4 Skelettansichten zu Florenz ein Ausnahmefall eine gewisse Wahrscheinlichkeit für sich zu haben scheint, darauf komme ich gleich noch zu sprechen.

Von besonderem Interesse war für mich der Vergleich mit anderen Skelettblättern des LIONARDO, die schon in Faksimile veröffentlicht sind. Es hat sich mir im Vergleich mit diesen ergeben, daß namentlich die Thoraxzeichnung des Florentiner Skelettblattes mit der dieser anderen als Lionardisch überlieferten Blätter eine nahe Übereinstimmung zeigt. Und ich glaube, daß niemand, der in den „Fogli A“ der „Manoscritti di Leonardo da Vinci della Reale Biblioteca di Windsor dell' Anatomia Pubblicati da Teodoro Sabachnikoff, transcritti e annotati da Giovanni Piumati, Parigi Rouveyre 1898“, das Blatt 13 Recto vergleicht, Figur 189—195, der wird keinen Augenblick länger im Zweifel sein, daß diese Skelettbilder in Florenz gleichfalls von LIONARDO herstammen, aber aus etwas späterer Zeit, da sie wesentliche Fortschritte zeigen.

Jedenfalls ist also dies Florentiner Skelettblatt zeichnerisch eines LIONARDO nicht unwürdig. — Und seiner anatomischen Gedanken halber? Auch darum nicht! Es steckt viel anatomische Methodik in diesen beiden Blattseiten! Ihr Zeichner hat in sehr überlegt lehrhafter Weise ein menschliches Skelett ohne Kranium und Fußskelett und unter Weglassung des linken Armes von allen vier Ansichten aus zu Papier gebracht, zweifellos nach der Natur zeichnend, und namentlich auf Wirbelsäulenkrümmung und Beckenneigung dabei genau geachtet; doch über dies anatomisch-statische Detail wird ein anatomischer Fachmann gleich zu Worte kommen, der hierin besser Bescheid weiß als ich. Mir kam es nur darauf an, recht eindringlich auf die lehrhafte Methodik dieser Zeichnungen hinzuweisen. Sie scheint mir klar den Zweck dieser vier Skelettzeichnungen darzutun. Es handelt sich hier nicht um Studienblätter, wie bei allen übrigen bis heute publizierten anatomischen Zeichnungen LIONARDOS, wir haben es hier mit Zeichnungen für den anatomischen

Unterricht zu tun, die LIONARDO hier entworfen und bis zu gewissem Grade auch ausgeführt hat. Mir scheint es, wir haben es hier mit dem einzigen erhaltenen anatomischen Skizzenblatte des LIONARDO zu tun, das zu dem anatomischen Lehrbuch gehörte, das er so lange geplant hat. Wenn er die Knochen nur von drei Seiten ursprünglich zeigen wollte, wie er sagt (von vorn, hinten und der Seite), so ist er bei der Ausführung des Skelettes anderer Ansicht geworden und hat es von vorn, von hinten und von beiden Seiten aufgenommen, einmal mitsamt der herabhängenden Oberextremität und einmal ohne dieselbe.

Obendrein sieht das Florentiner Blatt genau so aus, als hätte es längere Zeit das äußerste Blatt eines Heftes oder Buches gebildet, befleckt, abgescheuert, abgegriffen, wie es ist. Je länger ich es betrachtete, um so mehr befestigte sich bei mir der Eindruck, den auch der Direktor des Gabinetto, Herr NERINO FERRI, teilte, daß dies Blatt das vorderste Blatt eines Heftes bildete, das anatomische Lehrzeichnungen enthielt, daß dies Blatt sich schließlich von den folgenden Blättern des Heftes loslöste und als einziges Blatt dieses Heftes, soviel wir bis heute wissen, erhalten geblieben ist, eines Heftes, das neben Zeichnungen nur kürzesten erläuternden Text enthielt und zur Einführung der Schüler in die Anatomie bestimmt war. Trifft diese Vermutung zu, so erklärt sich auch die Anwendung der gewöhnlichen Schrift. LIONARDO hat es gewiß für zweckmäßiger gehalten, auf diesen schließlich doch zur Publikation, zur Reproduktion bestimmten Tafeln sofort der gewöhnlichen Schriftweise sich zu bedienen, die jedem Benutzer des hiermit begonnenen anatomischen Leitfadens die sofortige Verwendung, sofortiges Verständnis gestattete.

Und wenn auch dies Blatt immer nur ein einziges gewesen und geblieben wäre, wofür und wogegen uns die Beweise noch fehlen, so kommt doch in seiner Anordnung und Herstellungsweise der Lehrzweck so unzweifelhaft zum Ausdruck, daß man dieses Bruchstück eines anatomischen Kompendiums nur dann recht würdigen wird, wenn man bei solchen zum Unterricht für Anfänger bestimmten Tafeln Beischriften in der sonst LIONARDO geläufigen Spiegelschrift für absolut ausgeschlossen halten muß. LIONARDO hat sich ihrer denn auch auf diesem lehrhaften Blatte wohlweislich enthalten.

Ich sehe mithin keinerlei Grund, weshalb man der recht alten schriftlichen Überlieferung mißtrauen sollte, welche dieses Blatt mit dem Skelett in vier Ansichten dem LIONARDO DA VINCI zuweist. Ich

sehe keinen einzigen triftigen Grund mehr, der dagegen spräche, während gar manches gewichtige Moment dafür spricht, nicht in letzter Linie die Überlieferung selbst, der irgendeine Art von Befangenheit oder Voreingenommenheit in keiner Weise nachgewiesen werden kann.

Doch hören wir jetzt, was der anatomische Fachmann sagt, der besser wie fast jeder andere und tiefer in die anatomische Schaffensweise des Lionardo eingedrungen ist.

Sudhoff.

Die Skelettzeichnungen in der Vorderansicht und Rückansicht einerseits und die in rechter und linker Seitenansicht andererseits sind im verschiedenen Maßstabe ausgeführt. Die ersteren sind niederer als die letzteren; die ersteren betreffen sogen. „schenkelkurze", die letzteren sogen. „schenkellange" Skelette. Die Skelette in der Vorderansicht und in der Rückansicht zeigen einen weiblichen, die in den Seitenansichten einen männlichen Typus.

Das Skelett in der Vorderansicht hat eine geringere Gesamthöhe als das in der Rückansicht, wie auch das Skelett in der Rechtsansicht etwas niederer ist als das der Linksansicht. Es stimmen die Maße weder im allgemeinen noch im besonderen bei den Skeletten in der Vorderansicht und Rückansicht überein; das gleiche gilt bezüglich der anderen beiden Skelette.

Bei allen Skeletten sind die Proportionen der einzelnen Skelettstücke nicht durchgehends genau ausgeführt, oftmals sogar ganz fehlerhaft.

Alle Skelette weisen eine extreme Beckenneigung auf und die kompensatorischen Krümmungen der Wirbelsäule des Skeletts in der Linksansicht sind vielleicht etwas zu geringe.

Es scheint, daß zur Vorlage nicht vollends mazerierte Skelette gedient haben; darauf dürfte hinweisen: die Erhaltung der Bandscheiben zwischen den Wirbelkörpern bei den Skeletten in der Rechtsansicht und in der Linksansicht; bei den Skeletten in der Vorderansicht und in der Rückansicht ist der Gelenkspalt zwischen dem Hüftknochen und dem Kreuzbeine nicht sichtbar, sowie die Gelenkskapsel (schematisch) dargestellt. In schematischer Weise erscheint auch die Gelenkskapsel dargestellt an den Hüftgelenken, und zwar beim Skelette in der Vorderansicht links, beim Skelette in der Rückansicht beiderseits und bei den anderen zwei Skeletten rechts, bzw. links.

A. Die Skelette in der Vorder- und Rückansicht.

Das Skelett in der Vorderansicht hat eine geringere Gesamthöhe als das in der Rückansicht. Ganz besonders auffällig ist der Unterschied bei beiden Skeletten in der Beckenbreite (36 mm : 40 mm), im Trochanterenabstand (40 mm : 45 mm) und in der Stellung der Oberschenkel. Da das Becken des Skelettes in der Rückansicht viel breiter ist als das des Skelettes in der Vorderansicht, so divergieren bei ersterem Skelette die Oberschenkel nach oben viel stärker als bei letzterem und der Trochanterenabstand ist bei ersterem größer als bei letzterem. Die Längen der Extremitäten sind bei beiden Skeletten verschieden. Beim Skelette in der Vorderansicht ist die obere Extremität mit Ausschluß des Handskelettes um 16 mm kürzer als beim Skelette in der Rückansicht; mit dem Handskelette beträgt jedoch der Unterschied nur 7 mm. Die Humeri sind bei beiden Skeletten fast gleich lang, der Radius beim Skelette in der Rückansicht ist um 5 mm länger als beim Skelette in der Vorderansicht; bei letzterem ist das Handskelett um 9 mm länger als bei ersterem. Femur und Tibia sind bei dem Skelette in der Rückansicht um 4 mm länger als beim Skelette in der Vorderansicht; bei beiden Skeletten sind jedoch die Oberschenkel gleich lang, aber die Tibia beim Skelette in der Rückansicht länger als beim Skelette in der Vorderansicht.

1. Das Skelett in der Ansicht von vorne.

Die Zeichnung betrifft die Darstellung eines weiblichen Skelettes (in aufrechter Stellung); hierfür sprechen u. a. der weite Beckeneingang, die Stellung des Schenkelhalses zum Schafte. Am Rumpfskelette fällt die schöne, fast durchgehends korrekte Darstellung des Thorax auf. Die Schieflage der Rippen ist betont, jedoch dieselbe nicht bei allen Rippen in entsprechender Weise durchgeführt, so daß der obere Abschnitt des Thorax eine leichte Inspirationsstellung aufweist. Die Ansätze der Rippenknorpel am Sternum finden sich in richtiger Höhe vor, weshalb in Entsprechung der Schieflage der Rippen, das Verhalten der Rippenknorpel (die Aufknickung der unteren) richtig gestellt ist. Mit dem Sternum verbindet sich beiderseits der 8. Rippenknorpel, ein Befund, der nicht regelmäßig angetroffen wird. Der Proc. xyphoideus sterni ist nicht gezeichnet; das Sternum besteht aus dem Manubrium und dem einheitlichen Corpus sterni, welche beide Stücke in der Höhe des Ansatzes des zweiten Rippenknorpels regelrecht verbunden dargestellt sind. Die Länge des Sternums ist in Beziehung zur Höhe des Skelettes etwas zu gering. Während die Lendenwirbelsäule in fast richtigen Proportionen dargestellt zu sein scheint, scheint die Brustwirbelsäule etwas zu kurz zu sein. Das Becken ist in den allgemeinen Umrissen richtig dargestellt. Auffällig erscheint die geringe Länge und Breite des Kreuzbeines. Verhältnisse, welche wohl in der perspektivischen Darstellung des Knochens infolge der starken Beckenneigung bedingt sind. Nach LANGER steht das untere Ende des Humerus in der Höhe der Mitte des 3. Lendenwirbels; bei LEONARDO beim oberen Rande des 4. Lendenwirbels. Das untere Ende des Radius findet sich nach LANGER in der Höhe der Sitzknorren oder in der Höhe des kleinen Trochan-

ters; bei LEONARDO in der Höhe zwischen dem oberen ersten und zweiten Viertel des Oberschenkels; die Spitze des Mittelfingers liegt nach LANGER in der Höhenmitte des Oberschenkels; bei LEONARDO zwischen dem unteren dritten und vierten Viertel des Oberschenkels. LEONARDO hat die obere Extremität in seinen Teilen und daher im ganzen zu lang gezeichnet. Während der Unterschied zwischen der Länge des Oberarmes und des Vorderarmes von LEONARDO richtig dargestellt wurde, hat er die Länge des Handskelettes viel zu groß gezeichnet. Die Proportionen der einzelnen Knochen der oberen Extremität stimmen in der Zeichnung LEONARDOs mit den Angaben von LANGER nicht überein. So ergeben die Indizes der einzelnen Knochen bei LANGER für den Humerus 23,1, für den Radius 17,8, für die Hand 12,1; bei LEONARDO ergeben sich die Indizes: 26,6, 20,1 und 17,5. Noch mag bemerkt werden, daß Radius und Ulna an der LEONARDOschen Zeichnung stark gebogen dargestellt sind. Auffällig ist die starke Schweifung der Unterschenkelknochen beiderseits (Konkavität nach auswärts). Die Oberschenkelknochen, deren obere Enden stark schematisiert sind, scheinen in Beziehung zur Tibia etwas zu kurz. Auch die Proportionen zur Gesamthöhe der unteren Extremität sind nicht entsprechend. Nach LANGER beträgt der Index des Oberschenkels 39,4, der der Tibia 30,5; bei LEONARDO 32,4 und 29,2.

2. Das Skelett in der Rückansicht.

Der Thorax ist im großen und ganzen richtig dargestellt. Die 12. Rippe ist aber nur wenig kürzer als die 11. Brust- und Lendenwirbelsäule erscheinen im Bereiche der Bogen und der Dornfortsätze (wahrscheinlich infolge der Verwischung der Zeichnung) wenig gegliedert. Die Lendenwirbelsäule erscheint etwas zu hoch, sie übertrifft aber nur um 2 mm das Maß der Lendenwirbelsäule des Skelettes in der Vorderansicht. Die Zahl der Lendenwirbel läßt sich weder nach den Proc. lat. noch nach den Proc. spin. genau feststellen. Das Kreuzbein wird von einer einheitlichen Knochenmasse dargestellt, an welcher die es aufbauenden einzelnen Wirbel nicht zu erkennen sind. Seitlich fließt die Masse des Kreuzbeines mit dem Hüftknochen zusammen. Das sehr stark geneigte Becken ist breit. Das Schulterblatt ist auffallend lang und schmal. Es reicht von der 2. bis 9. Rippe hin, um einen Interkostalraum und eine Rippe zu tief. Die Länge verhält sich zur Breite wie 25 zu 12,5, während eine Skapula nach TOLDT, z. B. die Verhältniszahlen 58 : 33 aufweist. Die freie obere Extremität erscheint zu lang. Die übermäßige Länge ist auf die bedeutende Länge der Vorderarmknochen zurückzuführen. Der Radius ist um nur 6 mm kürzer als der Oberarm. Nach LANGER verhält sich die Länge des Oberarmes zu der des Radius wie 44 : 34, nach LEONARDO wie 42 : 36. Die beiden Vorderarmknochen sind ganz auffällig gebogen. Wegen des breiten Beckens sind die Oberschenkel, deren obere Enden stark schematisiert sind, weit auseinanderstehend und stark divergierend nach oben. Tibia und Fibula sind stark geschweift, die Konkavität nach auswärts gerichtet. Femur und Tibia annähernd gleich lang.

B. Die Skelette in der Seitenansicht.

Es macht nach dem massiven Bau der Knochen den Eindruck, daß die beiden Zeichnungen männliche Skelette betreffen. Soweit sich beurteilen läßt, ist an beiden Zeichnungen der Thorax richtig dargestellt. Am Skelette in der linken Seitenansicht erscheinen die 10. und 11. Rippe gleich lang, die 12. wenig kürzer als die 11. Die 11. und die 12. Rippe sind wohl zu lang dargestellt. Die Wirbelsäule dürfte wohl an beiden Skeletten normale Krümmungen aufweisen; vielleicht sind dieselben etwas zu gering. Die Bandscheiben der Lendenwirbelsäule sind auffallend niedrig. Das stark geneigte Becken zeigt an jedem Skelette ein hohes Darmbein und die Symphyse schnabelförmig. Die freie obere Extremität des Skelettes der rechten Seitenansicht ist zu lang. Die übermäßige Länge des Oberarmes und des Vorderarmes ist in die Augen springend. Die Vorderarmknochen sind übertrieben lang dargestellt. Nach LANGER verhält sich die Länge des Humerus zu der des Radius wie 44 : 34, nach LEONARDO im vorliegenden Falle wie 50 : 44. Der Vorderarm ist nach LANGER im Oberarm 1,29 mal enthalten, nach LEONARDO nur 1,13 mal. Über das Verhalten der Länge des Oberschenkels zur Tibia, läßt sich, da die ganze Länge der Tibia nicht sichtbar ist, nichts aussagen.

In gewisser Beziehung zu den Skelettafeln stehen die Tafeln 5 recto und 13 recto der Feuillets A (Rouveyre, Paris 1898).

Blatt 13 recto. Die Figg. 193 und 195 sind Teilbilder je einer vorderen Skelettansicht. Die Fig. 193 zeigt die untere Skeletthälfte in besserer Weise als sie die Skelettvorderansicht der Tafelzeichnung zeigt. Das Kreuzbein, aber auch das Becken der Fig. 193 ist besser dargestellt als auf der Skelettafel; ebenso sind auf der genannten Figur die großen Knochen der unteren Extremität richtiger dargestellt, namentlich was die Proportionsverhältnisse anbelangt. Die Fig. 195 zeigt das Becken richtiger als die Skelettvorderansicht. Fast möchte man auch sagen, daß der Thorax sorgfältiger ausgeführt ist auf der erwähnten Figur als auf der Skelettafel. Aber ein wesentlicher Fortschritt gibt sich auf der Skelettafel kund, da auf letzterer das Sternum (wenn auch der Proc. xyph. nicht dargestellt ist) in seinen gewöhnlichen Formverhältnissen dargestellt erscheint, während auf der Fig. 195 der Körper des Sternums aus 5 Knochenstücken (Sternebrae) besteht. Bezüglich des Verhaltens des Sternums auf der Fig. 195 wäre auf meine Angaben in der Gegenschrift zu ROTH zu verweisen.

Die Fig. 191, welche die untere Skeletthälfte in der Linksansicht bringt, wäre in Beziehung zu bringen mit der Skelettlinksansicht der Skelettafel; die untere Skeletthälfte weist an beiden Zeichnungen Mängel auf, doch scheint mir die Zeichnung, welche die Fig. 191 bringt, den Vorzug zu besitzen.

Die Fig. 189 (13 r, Feuill. A) zeigt den Thorax von der rechten Seite aus. Auf der Tafelzeichnung ist die Thoraxzeichnung zu verwischt, um sie zum Vergleiche heranziehen zu können. Immerhin dürfte man vielleicht doch berechtigt sein, auszusagen, daß auf der Tafelzeichnung die Längen-

verhältnisse der Rippen entsprechender dargestellt sind als auf der Fig. 189. Auf beiden Figuren dürfte der Oberarm etwas zu lang geraten sein, und wenn auch auf der Tafelzeichnung die Skapula einen besseren Eindruck macht als auf der Fig. 189, so ist doch auf letzterer der Anteil der Knochenmasse, die die Fossa supraspinata im Bereiche des inneren oberen Skapulawinkels bildet, viel zu hoch hinauf gezeichnet. Es wäre aber immerhin möglich, daß das eigentümliche Verhalten der Skapula im Bereich des inneren oberen Winkels mit Rücksicht auf die Perspektive dargestellt ist, da auf der Fig. 190 (A, 13 r) die Skapula richtig gezeichnet ist.

Die Fig. 190 auf Blatt 13 recto (Feuill. A) und die Fig. 82 auf Blatt 5 recto (Feuill. A) sind in Beziehung zu bringen mit der Skelettrückansicht der Skeletttafel. Die Fig. 82 zeigt die untere Skeletthälfte viel richtiger als dieselbe die Rückansicht des Skelettes der Tafel zeigt. Die Fig. 190 zeigt die Skapula ungleich besser und richtiger als die Rückansicht des Skelettes. Die Wirbelsäule der letzteren ist nicht so genau als die der Fig. 190 ausgeführt. Der schlankere Thorax der Skelettrückansicht macht einen besseren Eindruck als der wohl etwas zu breite Thorax der Fig. 190.

Die LEONARDOsche und die VESALschen Skelettdarstellungen weisen eine solch bedeutende Verschiedenheit in der Auffassung der Statik des Skelettes, wie auch in der Darstellung der einzelnen es aufbauenden Knochen auf, daß eine Beziehung der VESALschen Bilder auf die LEONARDOschen sicherlich ganz ausgeschlossen werden kann.

Trotz vielfacher Mängel im einzelnen, die die LEONARDOschen Darstellungen aufweisen, verdienen diese den Vorzug vor den VESALschen Darstellungen, da LEONARDO die Statik und Mechanik des Knochengerüstes erfaßt hat, während diese VESAL unbekannt geblieben ist.

Dadurch, daß LEONARDO den Skeletten die Beckenneigung und damit die diese kompensierende Wirbelsäulekrümmungen, wie auch die Schieflage der Rippen gegeben hat, was alles bei VESALS Darstellungen sich nicht vorfindet, hat LEONARDO seine Skelette in natürlichen Verhältnissen dargestellt; sie haben, wenn der Ausdruck hier am Platze wäre, Leben, während VESAL einfach die Knochen eines Menschen zusammenfügte, ohne Rücksicht auf die natürlichen Verhältnisse beim Lebenden; VESALS Skelette lebendig gemacht, könnten weder gehen, noch stehen, noch atmen. Wenn früher auf Mängel im Einzelnen bei den LEONARDOschen Skelettdarstellungen hingewiesen wurde, so könnte es den Eindruck hervorrufen, als ob solche Mängel bei VESALS Abbildungen sich nicht vorfänden, was aber nicht richtig ist, da auch die letzteren Mängel im Einzelnen aufweisen. Aufmerksam muß gemacht werden, daß VESAL das

Corpus sterni ebenso als aus fünf Knochenstücken bestehend abbildet wie Leonardo (auf A 13r.).

Längenmaße.

Viele Maße an den Zeichnungen Leonardo da Vincis sind nur annähernd.

	Skelettzeichnung nach		Skelettzeichnung nach Leonando da Vinci		
	Langer[1]) Ansicht von vorn mm	L. D. V. Ansicht von vorn mm	Ansicht von rechts mm	Ansicht von links mm	Ansicht von hinten mm
Humerus	44	41	50		42
Radius	34	31	44		36
Hand	23	27	25		18
Femur	65	50	63	70	50
Tibia	58	45			49
Sternum	22	22			
Brustwirbelsäule	39	38			
Lendenwirbelsäule . . .	23	20			22
Wirbelsäule vom unteren Rand des Sternums bis unteren Rand des 5. Lendenwirbels	38	29			
Wirbelsäule vom oberen Rand des Sternums bis unteren Rand des 5. Lendenwirbels	60	50			
Höhe des 5. Lendenwirbels	4	3,5			
Kreuzbeinhöhe	9	8			
Höhe des Skelettes vom oberen Rand des Sternums bis zum unteren Rand der Tibia . . .	190	154			

Breitenmaße.

	Langers Skelettzeichnung in der Ansicht von vorn	Leonardos Skelettzeichnungen	
		von vorn	von hinten
	mm	mm	mm
Größte Thoraxbreite	40	33	32
Größte Beckenbreite	40	36	40
Beckeneingangbreite	18	18	
Kreuzbeinbreite	16	9[2])	10[2])
Trochanterenabstand	43	40	45

[1]) Kurze Übersicht über das menschliche Skelett in Berücksichtigung der Proportionen und des Wachstums, Wien 1886.

[2]) Bedeutet nur ein annäherndes Maß.

Verhältnis der Breitenmaße zur Skeletthöhe.

Letztere aber nicht vollständig bestimmt, sondern nur die Entfernung des oberen Randes des Sternums vom unteren Rand der Tibia; bei LANGERs Zeichnung 190 mm, bei LEONARDO DA VINCIs Zeichnung 154 mm.

	LANGER	L. D. VINCI	
Thoraxbreite	21,0	21,4	Bei beiden Zeichnungen nur die Ansicht von vorn berücksichtigt.
Beckenbreite	21,0	23,3	
Beckeneingangbreite	9,4	11,6	
Kreuzbeinbreite	8,4	5,6 [1]	
Trochanterenabstand	22,6	25,9	

	Skelettansicht LEONARDO DA VINCIs		nach einer Zeichnung TOLDTs
	von hinten	von rechts	
Länge der Skapula	25	30	58
Breite der Skapula	12,5	—	33

Indices.

Verhältnis der Länge einzelner Knochen zur Skeletthöhe. Da bei den Zeichnungen LEONARDOs die Skelette unvollständig dargestellt sind, so wurde die Entfernung des oberen Randes des Sternums vom unteren Rande der Tibia bestimmt, und zwar bei LEONARDOs Skelettzeichnung in der Ansicht von vorn, und ebenso in der entsprechenden Zeichnung LANGERs. Die Indices wurden bestimmt nach: $\frac{100 \cdot K}{H}$.

	LANGERs Skelettzeichnung Ansicht von vorn	L. D. V. Skelettzeichnung Ansicht von vorn
Humerus	23,1	26,6
Radius	17,8	20,1
Hand	39,4	32,4
Femur	30,5	29,1
Tibia	12,1	17,5
Sternum	11,5	14,2
Brustwirbelsäule	20,5	24,6
Lendenwirbelsäule	12,1	12,9
Wirbelsäule vom unteren Rand des Sternums bis zum unteren Rand des 5. Lendenwirbels	20,8	18,8
Wirbelsäule vom oberen Rand des Sternums bis zum unteren Rand des 5. Lendenwirbels	31,5	32,4
Höhe des 5. Lendenwirbelkörpers	2,1	2,2
Kreuzbeinhöhe	4,7	5,2

Manche Indices des LEONARDO DA VINCIschen Skelettes können nur annähernd sein, da die Länge der einzelnen Knochen nicht immer genau bestimmbar war.

[1]) Bedeutet nur ein annäherndes Maß.

Alle angeführten Maßzahlen und Berechnungen sind mit einer gewissen Reserve aufzunehmen. Die Entnahme von Maßzahlen auf Photographien ist fast immer mit gewissen Fehlern verbunden. Auch muß berücksichtigt werden, daß viele Maße bei LEONARDOs Zeichnungen in Anbetracht dessen, daß die Zeichnungen vielfach verwischt sind, nur ganz beiläufig aufgenommen werden konnten.

Anmerkung. ROTH sagt in seiner Abhandlung (Arch. f. Anat., 1907, Supplement, S. 41): „Unter allen Defekten seiner Knochenanatomie fällt am meisten auf das Fehlen einer Gesamtansicht des Skelettes, das Fehlen eines Knochenmannes; denn der 6,5 cm messende Schizzo der auseinandergelegten Knochen [oben S. 330 f.] kann nicht als ein richtiges Skelett gelten.“ In der Anmerkung 2, Seite 41, heißt es: „Was ein als Studio di scheletri umani bezeichnetes Blatt der Uffizien (Uzielli Ricerche 2, 1884, S. 267) enthält, ist mir unbekannt.“

S. 32 sagt ROTH: „Die normale Gliederung des Brustbeines in manubrium, corpus und proc. xiphoid. ist LEONARDO unbekannt.“ Wenn auch LEONARDO auf der Vorderansicht des Skelettes den Proc. xyph. zu zeichnen vergessen hat, so geht doch hervor, daß LEONARDO die normale Gliederung des Brustbeines bekannt gewesen ist. Hiermit sind auch die weiteren Äußerungen ROTHs im Anschlusse an den früher zitierten Satz hinfällig.

Deutsche Roßarzneibücher des Mittelalters.

Handschriftenstudien

von

Karl Sudhoff.

II.

Während der Roßarzneitext, den wir im ersten Abschnitte an zweiter Stelle mitgeteilt haben, schon eine Art von sekundärer Sammlung von hippiatrischen Verordnungen darstellte, die ihr Rezeptmaterial offenbar aus verschiedenen Quellen zusammengetragen hatte und deshalb auch keinerlei sachliche Anordnung erkennen läßt, ja mehrfach zerstreut Verordnungen für das gleiche Leiden bringt,[1]) bringt dieser zweite Abschnitt mehr einheitliche kleine primäre Sammlungen von roßarzneilichen Verordnungen. Als solche sind besonders Nummer 4—6 wichtig, während das erste Stück (Nr. 3) namentlich wegen seiner zahlreichen „Besegnungen" interessant ist, die auch in den anderen nicht völlig fehlen.

3. Ein anderes roßarzneiliches Münchener Fragment aus dem 15. Jahrhundert, mit Segensprüchen.

Im ***Cod. germanicus 439*** der Münchener Hof- und Staatsbibliothek aus der Mitte des 15. Jahrhunderts findet sich Bl. 90—92 folgendes, leider durch Abschneiden der oberen und unteren Blattränder stark verstümmelte, aber nicht uninteressante Bruchstück.

. . . das da haisset hünerdarm vnd zerstoss das gar chlain vnd geus dem ross in den hals, so wirt es gesunt.

(2) Wen ain ros zeprochen ist auf dem ricke, so nym ain amayssen hauffen mit geprütt[2]) mit all vnd Esels zarde[3]) vnd prenn das zu stuppe in einem hafen vnd vermach das mit laym vnd see dem rosse das puluer auf den pruch vnd sol es dar nach xiiij tag lassen sten e das man es reyten well ꝛc.

(3) Wen das ros reppig ist, so nym gar altes smer vnd totte chechsilber vnd stoss das mit ainander in ainem heuen, so wirt dye salbe gar gut, vnd legs dem ross auf dye rappichchait ꝛc.

---

[1]) Z. B. für „Trübe Augen" Zeile 92, 110, 149, 183; für „Rappen" Zeile 105, 137, 143. 173, 206; für „zerech" Zeile 87, 185, 199.

[2]) Brut, Eier. [3]) wohl = Zers, Penis.

(4) Wild du har machen den rossen, so nym warmes honich vnd salb das ross da mit, da es plas [1]) ist vnd prue ain ziegel ze puluer vnd la das stuppe [2]) dem ross dar ein, so wachst jm das har zehant ꝛc.

(5) Wildu har machen dem rosse, da es plas [1]) ist, so nym pockes plut vnd streich es dem ross in die plassen stat, so ye oft ye pesser ꝛc.

(6) Ist das jung swalben indert [3]) zeitig sind, die nym aüs dem neste vnd raws jn die fedren aws vnd stöss die swalben in ainem morser vnd nym [4]) guten wein dar zu vnd seich es schon durch ain weis tuch vnd nym das in ain schones glas vnd bestreich dem ross die plaschen stat da mit, so wagst im har herwider.

(7) Wildu ainem ross helfen, das sich getreten hat, so knie nider zw dem driett vnd mach mit paiden dawmen drew chreucz vber den dritt, an welcher stat sich das phert ge[Bl. 99ᵛ]treten hab vnd sprich: her, durich die tritt, die du zu dem heiligen crewcz test, das sich der dritt dem pherd oder dem ross oder der merichen nicht enschad, in dem namen der vaters vnd des suns vnd des heiligen gaist, Amen. Vnd sprich der dran tritten iij pater noster vnd iij Aue maria vnd sich [5]) dann auf das pherd vnd reitt, wo du hin wild, zehant, so ist es gesunt.

(8) Wann man ain pherd beslecht oder vestent, es sey dein oder ander Lewt, so sprich den segen vber den huf vnd sprich die wort: Herr durich die iij nagel, die durich dein hand vnd durich dein fuesse wurden geslagen, das die nagel dem pherd oder dem ross oder der Merichen nicht enschad sein, in dem namen des vaters, des suns vnd des heiligen gaist, Amen. Vnd sprich auch iij pater noster vnd iij Aue maria, so wirt das phert nymer vernagelt.

(9) Wildu dann ainem pherd helffen, do es die wurm paissent in dem magen, so hep jm auf den dencken fües, den fadren vnd seyt den aüf dein denckes knie vnd sprich dem pherd in das tencke ore die wort:

Sand Job lag an ainem mist vnd rüft an den heiligen crist. Crist hat mein vergessen, mich haben die wurm gefressen. Der wurm waren drey, die sand Job assen, der ain was weis, der ander was swarcz, der dritt rot, herr sand Job, die wurm sein all tod. Also tott den wurm jn dem pherd oder jn dem ross oder jn der merchen jn Gottes namen, Amen.

(10) [Bl. 91ʳ, oben mit Textverlust beschädigt] . . . adir wisset vnd drin . . . daz wasser wol dor aus, nu rost den hn . . . schaffenn vnschlit vnd in alten smerb vnd p . . dem phärd daz eysen ab vnd weslach im den h . . . mit der medicin.

(11) Wachtelsmalcz ist gut zu den awgen, wenn ain . . . pfard pos awgen hot, daz man im das ein streicht mit ainer federn, oder es

[1]) kahl. [2]) Staub, Pulver. [3]) irgend.
[4]) Es steht *myn* da. [5]) Statt *sicz*.

ist gut, wen ainen ays hot, der daz dar vmb streicht oder fur pestelencz.

(12) Fur die mawken am pferd nim pawmol . . . ain anayol vol ain gläslein vnd ainen virdung gestossen kreyden, daz rur durch ain ander, mach ain salb dor aus vnd streich im das an.

(13) Wie man aim pfärd gallen vertreibt. Nim schellkrawt mit wurtz vnd mit all vnd stoß sie vnd nim vngeleschten kalck vnd gewß essig dar an vnd saichwasser von ainer kue vnd mach ain prue dor aus vnd wasch daz pferd do mit, ye ofter ye pesser, vnd streich im die hor über sich, daz tu ye iiij tag, vnd wasch es dann aus vnd dann aber mer, vncz daz es im verget, vnd wasch es albeg mit gesoten wein, der kalt sey vnd mit putern [1]) dor innen vnd fur strupffen[2]) tu im auch also, dann daz du es mit honig wol solt reiben vnd pint im dez nachtz ain honig über vnd dez tags wasch es mit dem obgeschriben saft.

(14) [Bl. 91ᵛ, oben und am vorderen Rande defekt.] . . . wait wurtz vnd ij . . . swefel [?] . . . sey vnd halb alz vil zucker vnd tu daz alz ⟨vnder⟩ ainander vnd tü ez in ain futer, daz gewaschen ⟨sy⟩ vnd gib daz aim pfard zu essen auf iij ader iiij tag vnd kain hew, vnd pint dann daz pfard über sich des morgens an der heft.

(15) Nota schellkrawt saft vnd essig vertreibt gallen an ainem pfard, daz man ez oft mit wescht.

(15) Daz ain pfärd an hat geraicht [?], so segen es, vnd als lang es gehuncken hot, als lang hinckt es nach dem segen.

Mach ain krewcz mit dem rechten dawmen auf daz an . . . raichen vnd sprich im namen dez vaters, dez suns, dez heiligen gaistes vnd sprich ain pater noster, vnd ain aue maria vnd leg dann den rechten dawmen auf den lincken kreucz ⟨nimp?⟩ daz anraichen vnd sprich parente vnd pet ain pater noster vnd ain aue maria vnd leg dann den lincken daw⟨men⟩ auf den rechten vnd sprich jn te vnd sprich ain pater noster vnd ain aue maria vnd aber den rechten dawm auf den lincken vnd sprich parente jn te vnd wechsel mit den zwaien worten mit den dawmen, daz der lincke dawm k⟨om⟩ auf dem rechten dawm krewczling, vnd pet ain pater noster vnd aue maria, vnd tu dan mit der hant ain krewz dar gegen im namen dez vaters vnd dez suns vnd des heiligen gaists.

[Bl. 92ʳ; das Blatt ist oben stark beschnitten; die Überschrift, etwa „Wundsegen", scheint dabei mit weggeschnitten.]

(16) Das wasser muss als wol gesegent sein als der heilig Jordan, da got selber jn getawft ward, das was vnßer lieber herr ihu christ, das ist war ihn gotes namen, Amen. Ich gesegn dich hewt, du vermeltw wunden, mit dem rechten karactum vnßers lieben herrn ihu xpi, das du dein sweren vnd dein swellen vnd dein fawlen

[1]) Butter. [2]) Nässender Hautausschlag an der Köte.

vnd dein swern[1]) vnd als vngeluck last, es sein fliegen, wurm, spinn oder welcherlay vntugend das sey, das disen wunten oder disem wasser schad sey, das mûss als von disen wortten tod sein, die ich hie gesegnet hab mit dem waren got, das ist war jn gotes namen, Amen. Du benedicter herr ihus crist, dein heilig funf wunden die erfawlten nye, noch ⟨ersawrten[2])⟩ erswaren, noch enswachtent, noch enswüren nye, noch enswullen, noch enrieren nye, noch entruffen, noch entfaulten nye; da [gel] geslug nye chain vngeluchk zu, das disen 'heiligen wunden geschaden macht, also muz zu diser wunden vnd zu disem wasser chain vngeluck chamen, es sey vngesunt oder vngenant[3]) oder welcherlay vntugend, das diser wunde ader disem wasser schad sey, das muz als von disen wortten tod sein, die ich hie gesegnet hab mit den wortten gotes, das jst wär in gotes namen, Amen. Vnser lieben hern ihu xpi die heilig funf wunden, die hailten vil vast vnd stät vncz auff grunt allso müss die wunden vast haylen vnd stät vncz auf den grunt, es slug auch nye chain vngeluck darzu zu den heiligen funf wunden vnßeres lieben herrn ihu xpi, allso müss zu disen wunten vnd zu diesen wasser tun hewt vnd ymmer ewicklaich daz ich gesegent hann mit den wortten, in gotes namen, Amen.[4])

[Bl. 92^{v}, oben und unten durch Wegschneiden verstümmelt.]

. . . wart ye chain wasser pas gesegnet, dan das wasser so cham das selbig wasser zu dem wasser, das sew dane paidew [?] als wol gesegent sein, als das heilig wasser was, das got aüs seiner seiten ran, Amen. Sein heilig funf wunden wurden nye rot noch vngestalt, also mussen zu diser wunden tun vnd zu disem wasser, das ich geseg⟨n⟩et han mit dem waren got, das ist war jn gotes namen, amen. xps vincit, xps rengnat, xps imperat.

ain segen fur den wurm.

Ihus ward kunt zu naseret vnd ward geporn zu wetlahem vnd gemartert zu iherusalem.

alz wor die wort sein, alz wor must du wurm sterben, du seist inbendig oder auswendig in disem flaisch vnd wirm im das in recht a⟨n⟩ vnd ge dor vmb vnd sprich ein pater noster vnd ain aue maria. Diz tu drey morgen.

(17) ain wasser segen, da von daz pluet verste.

Sta sangwis in te, sicut Ihus stetit in se.
Sta sangwis fixus, sic Ihus stetit crucifixus.

vnd sprich vber das wasser in nomine patris + et filij + et spiritus sancti + vnd sprich drew pater noster vnd drew aue maria, vnd

---

1) Es stand zuerst „*sawren*" da, das ausgestrichen ist und „*sweren*" darüber geschrieben.

2) Ausgestrichen!

3) Rose, Erysipel.

4) Darunter steht noch als späterer Zusatz, anscheinend der gleichen Hand, „verte folium". Auf diesen und all die vorhergehenden alten Wundsegen, Wurmsegen usw. in ihren vielerlei Überlieferungsformen hier einzugehen, ist völlig unmöglich.

was wunten plutend oder sunst fur das pluet, do spreng daz wasser auf, so verstet ⟨es⟩.

(18) wie man aim pfard strupffen[1]) vertreibt.

wasch es aus mit kalkges vnd las es trucken vnd gewß dan haiß pech auf ainen zwilhein fleck, als weit als die struppffen sein, vnd slach im daz vber vn las es erkalten vnd zerr im daz dann herab, so reist es im die kolben har heraus vnd mach ain salben von alte smer vnd honig vnd swefel vnd lorol vnd pawmol vnd kecksilber vnd grünspat vn rür alz geleich vnd tail daz in drew tail vnd nim als vil grunspant, alz der tail ains ist, vnd rur es als durich ⟨einander⟩ . . . [Rest weggeschnitten].

4. **Eine Wiener „Ertzney ze rossen“ aus dem 15. Jahrhundert.**

Einen kurzen deutschen Roßarzneitext enthält auch der ***Cod. 3011*** der Wiener Hofbibliothek auf Blatt 105ᵛ—107ᵛ, in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts geschrieben. Er bringt besonders Anweisungen für „Würmer“.

Ertzney zerossen.

(1) Belhes pferd daz augstal[2]) hat, dem lazz vnder dem naspant zu paiden magen adern vnd pint im den chopf nider zw der erdden, so pluet es aus vnd dart zwe.

(2) Item belhes pferd bauchfrosch[3]) hat, dy zeuch im mit einem eiseinen hachlein vnd sneid si ab vnd reib salcz vnd ruezz dar ein.

(3) Item welches rozz ein geswollen hals hat vnd nit geslinden mag, so nim czway air oder drew, rohew, vnd misch dew mit salcz vnd mit esseich vnd nim ein stab in der grozz als ein dawm sey vnd vmb bint den mit berich vnd bref[4]) daz rozz nider vnd stozz im den stab in den hals, hincz[5]) im der geswer czerbress[6]) vnd geus di tempertur in den hals; es birt[7]) gesunt.

(4) Item welchem pferd die burm[8]) in dem magen bellest[9]) vertreiben, so nim airschal bol gestossen vnd bol gepranten pfeffer,

[1]) Vgl. Zeile 68.

[2]) Leukoma corneae, aber auch Panophthalmie und anderes.

[3]) Gewöhnlich wird Tympanites hierunter verstanden. Hier offenbar eine äußere circumscripte Geschwulst, die operativ beseitigt wird. „Frosch“ heißt ja sonst die „Dörrwarze“ im Pferdemaul, Höfler, Krankheitsnamenbuch, S. 781.

[4]) Werg und wirf. [5]) bis.

[6]) zerbirst, „frangantur“ heißt es im vorletzten Rezept der kleinen lateinischen Rezeptsammlung, die wir als Nr. 6 am Ende dieser Abteilung mitteilen. Die dort als Nr. (9) gegebene lateinische Verordnung „contra inflaturam colli“ stimmt völlig mit der hier für den „geswollen hals“ gegebenen überein.

[7]) wird. [8]) Würmer. [9]) wolltest.

puluert, vnd flucz sinter vnd lazz daz alles zerballen mit salcz vnd esseich vnd geus es dem rozz in den hals; die burm sterbent. [1])

(5) Item belhest pferd dy burm peissent zwischen haut vnd fleischz, vor dem selbigen burm [Bl. 106^{r}] soltu bissen, daz er haist der purczel vnd ist dreyerlay. Der erst hebt sich pey der nassen an, den durchprenn ein benig mit einem haissen eysen vnd grunspat vnd geprentes pferczpain; dar in so stirbt der burm.

Der ander hebt sich an czwischen dem chnie vnd der huff, bo der leit, da birt ein peil [2]) als ein nuzz, da nim zw puchen rinten oder ein past vnd pint im daz pain oben vnd niden gar vest, da der burm leit, so berffen de burm daz pluet uon dem pain. So durch prenn iij chraucz mit ainem lasseysen vnd pint denn die bunden zue daz, vncz [3]) vber drey tag, so stirbt der burm.

Der dritt burm hebt sich pey den zaichen pey dem gemacht. Bo der leit da birt auch ein paul [4]) als ein nuzz vnd reibt sich daz rozz uast bider die bent. Zehant so du des burm bar bist, so schir [5]) daz har uon dann vnd sneid den burm auf chreuczbeis mit eim messer vnd reib grunspat uast dar ein vnd pint dar vber alcz smer mit swebel vnd mit pilsen säm gestossen. Der burm stirbt.

(6) Item welhes rozz zeprochen oder geswollen birt vnder dem satel, so puluer hunczpain verprent vnd alt solen vnd swein pain vnd grunspat vnd birf daz oft dar ein, ye an dem andern tag so baschs ab mit laug oder mit harm, so hailt es. [6])

(7) [Bl. 106^{r}] Item be⟨l⟩hes pferd geschossen birt, daz du daz geschoz nit gebinnen macht, dar czw stoz ain chrossen mit hassen smalcz vnd pint daz vber die bunden, daz czeucht dem ross aus.

(8) Item belhes pferd daz twanck hat, so verwasch sayff in basser vnd geus dem pferd eins tags dreystund in den hals, daz durch vert daz daz pfard, vnd wirt gesunt.

(9) Item belhes pferd nicht gestallen mag, dem stoz ein lot lorber zepuluer vnd la daz puluer erballen in bein [7]) vnd geus dem rozz in den hals; es hilft.

(10) Item belhes pferd pluet stalt, [8]) dem lazz drey margen nach einander zu paiden sparr adern; es birt gesunt.

(11) Item belhes pferd herczslachtig [9]) ist, so nim ein pecher voller enczian vnd ain viertail als vil salcz vnd la daz erballen in bein vnd geus dem rozz ix tag nach einander in den hals; es birt gesunt.

---

[1]) Zu diesem (4) Rezepte vergleiche das Rezept (10) in der unter Nr. 6 am Ende mitgeteilten kleinen lat. Rezeptsammlung aus Karlsruhe „contra . . . wormscrot".

[2]) Beule. [3]) bis.

[4]) Beule. [5]) schere, rasiere. [6]) Vgl. Nr. II, 116.

[7]) aufwallen in Wein. [8]) harnt. [9]) kurzatmig, rotzkrank.

(12) Item belhes pferd dy chelsucht[1]) hat, so nim daz beizz[2]) von xxiiii airen vnd mischs daz mit beirach[3]) vnd geus dem pferd in den hals vnd leg im dann ein rinck an den hals vnd hais es bol pereiten, so birt es gesunt.

(13) Item welhes pferd flos gallen hat oberhalben [Bl. 107r] des pains, die durch stozz mit einem glunten eisen vnd leg dar auf rochken prot also haiss, vnd an dem dritten tag nim es ab vnd misch alcz smer vnd paumoll vnd hercz[4]) czesamen vnd salb es oft.

(14) Item belhes pferd ein uberpain hat, dem prenn die haut ob dem vber pain, piz sich dye rimpft, tue spongruen dar ein gar vast vnd pint auch spongrun daruber.

(15) Item belhes pferd ein gespalten fuez hab, dem tue die chluft auf czwissen dem horn vnd czwissen dem fuezz piß auf daz lebentig vnd pint im oft chychen vnd tinchel mel[5]) gebelget mit einem beysen des ays, so birt de horen chluft gancz.

(16) Item belhes pferd von basser trinchen zerach[6]) birt, daz erchent man da pey, daz ym die naslacher trieffen, dem sal man lassen dy halsader, so birt es gesunt.

(17) Item belhes rozz von dem futer zerach birt, daz legt sich nider vnd rechkt alle vire von im. Dem stozz sayffen in den leib.

(18) Item belhes pferd den trit hat, dem pint auf ain pacz prot vnd tue es als lang huncz,[7]) es helf.

(19) Item belhes pferd vernagelt birt, so nim bolgesoten hircz[8]) mit smer vnd pint daz dar auf, so birt es gesunt.

(20) [Bl. 107v] Item belhes pferd daz cerual [?] hat, nim hering vnd wein vnd chnoflach vnd seud daz vnd pint es auf, so hailt es in xiij tagen.

(21) Item belhes pferd raüdig ist, nim swebel vnd spongruen vnd alcz smer vnd stozz daz zwsammen in einer barm stuben; da mit salb daz rozz.

(22) Item belhes pferd sich vber ist vnd nicht gen mag, so nim daz gebayd[9]) von fischen vnd gib ims czessen vnder dem fueter.

(23) Item belhes pferd spat hat, dem sneid die haut auf mit einem messer nach der leng eins gelicz lanchk vnd reib dar ein senif pleter gepuluert vnd pint auch ain senif plat dar uber vnd salb es oft mit pawmöl, so birt es gesunt etc.

(24) Ad faciendum bonum incaustum ad unum potum vini. ℞ ij lot gummi vnd iij lot grünspat oder kupffer basser et potum aque et misce simul etc.

¶ Valitudo equi nostri[10]) his signys: in capite in longitudine pectus in strepitu a posteriori. Ceruus, angwilla, leo, cattus, ars adelhoidij.

---

[1]) Kehldruse. [2]) das Weiße. [3]) Weihrauch. [4]) Harz. [5]) Erbsen- u. Dinkelmehl. [6]) ze rache, gliedersteif. [7]) bis. [8]) Hirse. [9]) Eingeweide. [10]) nosce.

5. Eine niederdeutsche „Arstedie van den parden“ aus Göttingen.

Sie gehört schon dem Anfang des 16. Jahrhunderts an, ist aber vielfach interessant. Ich fand sie im ***Ms. med. et hist. nat. 51*** der Göttinger Universitätsbibliothek, Bl. 304ʳ—306ᵛ, dessen Eintragungen zum Teil schon bis zum Jahre 1521 heruntergehen. Die Schrift ist trotzdem nicht gerade leicht zu lesen.

Arstedye van den perden.

(1) Welk pert den voth vorkluft heft edder eyn oner, so ualle up dyne knee vnde segene ys myt dysser segenynge, vnd sprek ersten v pater noster vnd v aue vnd den louen,[1] ock sprech: vnse leue her red[2] eyne ezelynne ane palmi dage, de was gesunt sunder yennegerley kranckht, jn laue vnd to eren syner gotlyken mayestat he ok den jengen ezel, de dar sunder gebreck was, redt er vorvullende synes vaders wyllen, vnd de olde ee[3] moste weyken, so moth ok desses perdes gebreck wyken, vnd de nye ee solde vaste stan, so moth ok dysses perden voth stan sunder yenneger hande misgelouen, in dem namen des vaders vnd des sunes vnd hilligen geystes, ihus[4] cristus amen. Dancke goode dorch syn hil⟨iges⟩ lydent.

(2) ¶ Welk pert heft eyn ouerbeen, den berne[5] de hudt myt eyneme heten ysene, dat se em strympet, dar na yn deme drudden dage so strowe em gronspon dar yn.

(3) ¶ Welk pert heft schiuel been,[6] dat sal me nedder werpen up de erden, szo sal men up dat schiuel been giten kolt water vnd j het yseren darup holden. So salmen dat har kort uth ropen vnd sal myt deme heten ysere [Bl. 305ʳ] de hud en luttyk to hope strympen. Szo stot rolyk[7] wegebreden lyke vele[8] to hope vnd bynt daß uppe dat schiuelbeen. Nechst wen denne dar spre wert, so nym kalck, ver strowe dar yn, efte[9] sponsgron.

(4) ¶ Wedder dat spat so do dyt sulue ok, vn ys warraftich vaken[10] vorsocht.

(5) ¶ Welk pert den lest[11] heft, dat sul man scheren, so eyneme manne den bort, vnd scrapen, alse men doth, vnd drucke dat blut vth myt eyneme spone, dar na sal men de worte leggen vnd stal[12] leggen tuschen dat vlestk vnd de imtnetellen[13] wortellen eynes vyngers lanck yn naten heten wyen. Des anderen dages so thee[14] dat pert ynt water vnd wasche ys derne reyne.

(6) ¶ Welk pert de rore[15] heft, so nym dat jngeweyde van j hanen, dat saltu denne hacken vnd de leueren vnd magen, vnd

---

1) glauben. 2) ritt. 3) das alte Testament. 4) Jesus. 5) brenne. 6) Krummes Bein. 7) Schafgarbe, Achillea Millefolium L. 8) gleichviel. 9) oder. 10) oft. 11) Leisten, Fußkrankheit. 12) soll. 13) Bienennesseln, Taubnessel, Lamiumart. 14) ziehe. 15) Ruhr.

get em dat yn den hals . vnd dat pert sal en wennich eten vnd drinken; bynnen xiiij nachten sal men id nicht reyden.

(7) ¶ Welk pert den stal vorgeyt,[1]) dat pert thee in eynen staps stal vnd legge em den mes[2]) al vmme her, so geyt em de roke yn de nesen, so wird id gesunt.

(8) ¶ Welk pert den wambete[3]) hefft, dat kumpt to van eyme worme, den hefft id yn deme wemel koppe. Szo spreck desse wort, de yenne, de dar de blynde, lamen vnd allerhand kranckht botte de lonngen selich makede vnd gesunt, de make ock dorch myne loummung diß pert gesunt. vnd ga dar iij male vmme het vnd sprech dyn gebet, alse dat pater noster, Aue maria vnd gelouen; lat id dene ryden jn gaden. amen.

(9) [Bl. 305v] ¶ Wulte dem perde den zornen beten, so nym buchk talch, was vnd honnich, sneche disse to samende vnd the heden[4]) daryn vnd wynt vmme den tom des perdes ynt bydt vnde do den tom deme perde yn den mündt.

(10) ¶ Welk perdt dat houet seck ys, dat kumpt to van eyner aderen, de geyt van eyner aderen to der nesen, van der nesen krostel,[5]) wente hynten yn den beyl . De aderen saltu aldus vorstoppen. Legge det pert uppe de syden vnd get em dat ore vul honnigs, so bynd yd vaste to vnd do em yn dat ander ore ok also vnd lat dat pert stan, so wert yd wol gesunt.

(11) ¶ Welk pert heft wedder geslaken, so gyff em eynen hons kup, dar dat korn ynne sy, so wert yd wedder gesunt.

(12) ¶ Welk pert stornedich yst, so nym hundes hirn [?] vnd beget dat myt warmem water, dar mede dwach[6]) dat pert xiiij dage alle morgen vnd alle auende reyne, vnd wor id noth sy, van deme sere, so strowe darup puluerde sweuel.

(13) ¶ Welk perd den swynt worme yn de koppe heft, de neme kleyne wulues wortel iij lot, j quant ter waters, quam ter etkes, ij hant vul soltes, vnd sutd dat up de helfte vnd get em dat yn dat lyff vnd lat id iij daghe stan, so genest yd der suke.

(14) ¶ Welk pert worme ymme lyue heft, so nym wyt worte vnd hermodactily gelyke uele vnd snid dyt auenis den hauen; de worme moten steruen vnd van em gan.

(15) ¶ Wekeme perde de kloten swillen. Szo salmen gut loch lecken up j heten sten, dat de roke gen deme perde up de klote, so salmen j rynk van heden[4]) efte vlasse[8]) mit smolte leggen [Bl. 306r] vor dat ghestote, so wirt id gesunt.

(16) ¶ Welk pert sick voruangen heft, deme tred mit dyneme rechten uot up synen vordern uoth vnd spreck dyse wort jn in syn ore vnd gei dat pert iij male vmme her. De hillige crist wort geborn, he wort geuangen vnd gebunden, he wort geslagen

[1]) Harn verhält. [2]) Mist. [3]) Koller. [4]) Werg, stuppa.
[5]) Knorpel. [6]) wasche. [7]) Essig. [8]) Flachs.

vnd gewundt, he wort gesteken vnd wort weder gesunt. Also mostu werden gesunth yn gades namen, id sy dy worden voor van id dy dy sy gheworden; des help de vader vnd s:⟨on⟩ v hil⟨ig⟩ g⟨eist⟩.

(17) ¶ Welk pert geuangen iß ymme water, dat bynt syde by de erden, so dat em dat houeth syde sy, szo berne j lynen dock vnd holt em vnder de nesen, so geyt em dat water uter nese.

(18) ¶ Welk pert syck grindet [?] so lat em slan j adere ymme halse vnd nym dat sulue bloth vnd grinde id dar mede.

(19) ¶ Welk perdt eyn vel heft up deme oyghe. Szo salmen nemen eyer schalen .w.vltlwl vnd bernen dat to puluer vnd blasen em in dat oge met eyneme rore, so wirt id beter.

(20) ¶ Welk pert de kolden pissen hefth, dat stelle upper schape meß j nacht, id helpt.

(21) ¶ Welk pert den stacht[1]) heft uth gelaten vnd kan den nicht wedder in theen.[2]) Szo sal men nemen iij roge aren[3]) vnd steken de in het vnslit, id est talch, vnd stecken se deme perde in den stacht vnd berne denne de aren vnd laten denne dat perdt vngebunden vnd vngelastet yn deme stalle miste gan.

(22) ¶ Wen em perde tem ersten male de buck to dorrende, so soltu den buck myt veteme swinß smer smeren, so dat em de buck dorret, so salmen j aderen ende up sniden so wyt, dat men ynß [Bl. 306ᵛ] ye wels loch eynen vinger mach leggen stegen, so salme de hut van deme vlesche[4]) don, dat ene buck ledder rynck j hande bred moge dar yn gan. De rynck sal wol gebunden syn, nuscheden wen de rinck viij dage gelegen heft, so salmen ene ut thoen vnd speck dar yn leggen, dat es bebunden sy myt heden.

(23) ¶ Welkeme perde de hoft swindet [?], deme sal men dyt sulue och don yn eyner wyse.

(24) ¶ Welk pert vornagelt were vnde em tome hoüe[5]) uth gebroken wer, deme sal me uthrümen also j treyt, to deme erstenn bauene,[6]) so danne neddene[7]) vnd sal dar denne sweüelß wat kleyn gepuluert jn strowen, so lange dat id gantz heel wert.

(25) ¶ Welk perd den schale heft, deme sal men an eyneme sundage halen vletent water vnd wasschen denne dat perdt dar mede jo vro, dyt do ix sundage na en ander.

(26) ¶ Welk perdt ys hagel hoüich,[8]) dem salmen de vote myt loüg netten vnd dat har laten vnd nemen eynen iseren lepel vnd do dor peck yn, vnd lat is to gan vnd pecke dat har da mede vnd des anderen dages rope id ut. Vnd men sal id nicht aff sniden efte scheren, auer ut then mit eyneme toge, so lange went ys kal wert. So nym j vlethene[9]) vnd howe em, dar dat bose hor geseten heft vnd drucke dat bose blut dar uth myt eyneme spone vnd roste rogen brot vnd legge an water vnd kowe dath

[1]) penis. [2]) ziehen. [3]) Roggenähren.
[4]) Fleisch. [5]) Huf. [6]) oben. [7]) unten.
[8]) strupphufig, strupprauh. [9]) flebotomum, Laßeisen.

myt solte vnd legge dar up, ock stoppe is vul, alse dat mest yn mach, vnd byndt dat dar up ij daghe vnd ij nacht, so bynt is af vnde wassche id myt reyner logen, so nydenne peck vnd smolt vnd druppe in reyen water vnd salue id darmede, so wert id gesunth.

6. Lateinische Verordnungen gegen deutsch benannte Krankheiten.

Als letztes Stück sei diesmal ein kurzer lateinischer Text gewählt, der einer Handschrift der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts entnommen ist, dem ***Codex St. Georgen LXI*** der Großherzoglichen Bibliothek[1]) zu Karlsruhe, wo diese 10 therapeutischen Anweisungen auf der Rückseite des Blattes 12ᵛ sich finden. Sie sind besonders deshalb interessant und haben aus dem gleichen Grunde hier Aufnahme gefunden, weil sie die Hälfte der Krankheiten, gegen welche sie Verwendung finden sollen, ausschließlich in deutscher Sprache bezeichnen, *Re*, *Schule* [Schale], *Ober-* bzw. *Überbein*, *Buchstrebin* und *Wormscrot.*

Cura equorum.

(1) Contra illud quod volgus uocat *re*. Tam cito, cum vidis equum habere illud quod uocatur *re*, depone frenum de ore equi et trahe benam freni per calidum stercus hominis et equum statim frena et equita ad patibulum uel iuxta. Tunc obstrue sibi nares, donec sternutet.

(2) Contra scabiem equi. ℞ sulphur viride et pulueriza et adde ei auxungiam veterem et misce simul, ut fiat vnguentum. cum isto vnguento vngue equum in calido sole vel in aliquo loco calido ut in pirali.[2])

(3) Contra hoc quod uocatur *schule*[3]) acc⟨ende⟩ ferrum candens et locum vre, loco v⟨ero⟩[4]) isto vnge cum auxungia veteri, postquam cunctis recessit propter vsturam. Tunc ℞ viride hispanicum pulver⟨isatum⟩ et sperge super locum quatuor diebus. Hoc facto ℞ recipe [!] resinam albam et auxungiam et fac vnguentum et vnge donec sanetur.

(4) ¶ Contra *oberbeyn*. vre locum cum ferro ignito, vt fiant pustule in cute, tunc post tres dies sperge viride eris super locum. Al⟨iud⟩ infine [?] *vberbryn* perforatum ferro ignito et impone cordam, et hoc fiat in principio, quando incipiat nasci.

---

[1]) Ich habe derselben Handschrift im vergangenen Jahre einen deutschen Traktat über Wassersucht entnommen und von einem meiner Schüler als Doktordissertation bearbeiten lassen (von Herrn FRIEDRICH SCHELLIG). Dieser gleichfalls therapeutische Traktat ist von der gleichen Hand geschrieben wie die roßarzneilichen Rezepte.

[2]) = pisali, heizbarer Raum. [3]) „*Schale*“. [4]) Über die Zeile gesetztes „v“.

(5) Contra hoc quod uocatur *buchstrebin.*[1] ℞. sanguinem canis et oleum de canapo et misce simul et cum isto vnge pectus equi.

(6) ¶ Contra fracturam dorsi equorum. ℞. puluerem factum de corio et semina super dorsum fractum.

(7) Quando solea pedis alicuius equi deposita est.[2] tam cito liga super locum micam panis mixtam cum sale ana primo die. Secunda uero die superpone viride eris mixtum cum sicco stercore equi et maneat per noctem. et hoc fac tribus diebus et tunc poteris ipsum subferrare.[3]

(8) ¶ Contra capitis passionem equorum. ℞ *retich* vnd *atich* et sicca bene et pulueriza et zedoarium, pulu⟨ere⟩ ista simul, misce cum vino bono et collo equi infunde et sanabitur.

(9) ¶ Contra inflaturam colli alicuius equi,[4] ita ut glutire non possit. ℞ duo oua uel tria et misce ipsa cum forti aceto bene, tunc habeas baculum in longitudine vnius vlne et scinde ipsum in vna parte et in eadem parte circumvolue stuppam fortissime et pone equum in terra ligatis pedibus. Tunc ponendo baculum in collo ipsius. Vlcera, si quae fuerint, frangantur. Hoc facto acetum cum ouis mixtum collo ipsius infundatur.

(10) Contra illut quod uocatur *wormscrot.*[5] ℞ puluerem de testis ouorum et fulligine, id est *ruoz* et piper puluerizatum. Ista misce cum aceto et tepidum collo equi infundatur.

---

[1]) Bauchbläsig, „Dampf", Lungenemphysem. [2]) Vgl. Text 2, Zeile 60.
[3]) Eisen unter schlagen. [4]) Vgl. Text 4, Nr. (3). [5]) Vgl. Text 4, Nr. (4).

Der nächste Abschnitt soll der handschriftlichen Überlieferung des unter dem Namen Meister Albrechts, Kaiser Friedrichs Marstaller, bekannten Roßarzneibüchleins gewidmet sein und seinen etwaigen Beziehungen zu den bisher kennen gelernten handschriftlichen Verordnungen. Ich werde ihn mit einer Übersicht des Inhaltes aller bis jetzt mitgeteilten Handschriften eröffnen.

Kleinere Mitteilungen.

Altgriechische Heilvotive vom ärztlichen Standpunkte.

Von

Dr. OSKAR v. HOVORKA, Wien.

Vor mehreren Jahren hat STIEDA in glanzvoller Weise die altitalischen Votivgaben bearbeitet und die Wechselbeziehungen zwischen der Geschichte der Medizin und den verwandten Disziplinen aufgedeckt, für welche ihm unsere Wissenschaft sicherlich Dank schuldet.

Es ist naheliegend, daß der Wunsch, auch die altgriechischen Votive in ähnlicher Weise zu beleuchten, sich gewissermaßen von selbst ergibt. Allerdings ist das Material wegen seiner großen Reichhaltigkeit noch lange nicht einheitlich gesichtet und es wird wohl noch einer emsigen, jahrelangen Arbeit bedürfen, bis der Gegenstand vollkommen spruchreif erscheint. Wir wollen es nunmehr versuchen, uns in dem Wirrwarr wenigstens allgemein zu orientieren, und ich möchte mir erlauben, eine Auswahl dieser Votive vorzulegen, um zu zeigen, inwieweit das ziemlich reichhaltige epigraphisch-archäologische Material auch seitens der Ärzte Beachtung verdient.

In erster Linie fällt hier die Berücksichtigung der Tituli Asiae Minoris ins Gewicht, deren Obhut Prof. OEHLER in Wien anvertraut ist.[1]) Wenn wir uns nun die Frage nach den Krankheiten vorlegen, auf welche sich die Votive beziehen, so ersehen wir aus dem vorliegenden Material, daß es nach deren Sitze vorzüglich die Augen, Ohren, Brüste, Füße und Hände, sowie Genitalien sind, welche den Inhalt der Votive bilden. Und zwar sind es besonders Frauen, von welchen die Votive herrühren. Einen interessanten Diskussionspunkt bildet die Frage, ob sich die zahlreich vorliegenden Darstellungen auf geheilte oder kranke Glieder beziehen. Während nämlich KÖRTE[2]) der Ansicht ist, daß sich die Votive auf Nachbildungen geheilter Glieder beziehen, gibt STIEDA der Meinung Ausdruck, daß diese Votive Nachbildungen kranker Glieder darstellen.[3]) Wir wollen nun an dieser Stelle ausdrücklich erklären, daß wir uns weder der einen, noch der anderen Ansicht anschließen können; denn wer sich einigermaßen mit diesem Kapitel der modernen Volksmedizin beschäftigt hat, wird ohne weiteres zugeben, daß eine solche Fragestellung vollkommen gegenstandslos ist; denn es denkt ja weder der Kranke noch der darstellende Künstler an den feinen Unterschied zwischen „normal" und „pathologisch". Der Kranke nicht, weil er nur die Absicht hat, der Gottheit die Bitte oder den Dank sinnfällig darzubringen, welcher sich auf die Heilung seiner Krankheit bezieht; der Künstler nicht, weil er nur den Auftrag über den Körperteil im Sinne

---

[1]) Siehe dessen „Epigraph. Beiträge zur Geschichte des Ärztestandes". Progr. d. Maximiliangymn., Wien 1907; Janus 1908.

[2]) A. KÖRTE, Bezirk eines Heilgottes. Mitt. des Kaiserl. deutschen Inst. Athen. Bd. XVIII (1893), S. 231 f.

[3]) STIEDA, Über altitalische Weihgeschenke. Röm. Mitt. XIV, 1910.

hat, an welchem seine Kundschaft erkrankt ist. Abgesehen davon, daß es sich in der überwiegenden Anzahl der Fälle nicht etwa um wahre Künstler, sondern vielfach um Halbkünstler oder nur Handwerker, ja sogar um Afterhandwerker handelt, dürfte dem Verfertiger der Votive wohl nur selten jener Unterschied zum Bewußtsein gekommen sein. Es darf uns daher kaum wundern, daß es zumeist ganz rohe Darstellungen gesunder Augen, Ohren usw. sind, und daß nebenbei auch Darstellungen pathologischer Zustände vorkommen. Diese müssen allerdings schon sehr augenfällig sein, wie wir dies z. B. aus der KÖRTEschen Publikation des varikösen Schenkels (Tafel XI) ersehen. Auch die modernen Votivgaben, wie wir sie vor den heutigen katholischen Kirchen zum Kaufe ausgeboten sehen, sind zumeist ganz rohe Nachbildungen aus Wachs, Blei, Holz, Silber usw. und werden vorrätig gehalten, ohne daß es deren Verfertiger jemals im Traume eingefallen wäre, eine bestimmte Krankheit zur Darstellung zu bringen. An den Tatsachen wird nichts geändert, wenn wir auch bedenken, daß dieselben meist vorher gearbeitet sind, während die antiken Votive den Dank für die bereits erfolgte Heilung ausdrücken sollen.

Was nun das Material als solches betrifft, so müssen wir wohl zwischen den archäologischen und epigraphischen Belegen unterscheiden. Es finden sich nämlich Votive allein, ohne Inschrift, und solche mit Inschrift. So begegnen wir bemerkenswerten archäologischen Funden in erster Linie in den im Altertum berühmten Heilorten. Wir wollen als Beispiel anführen Petsofa (Palaiokastro) auf Kreta, welches bereits aus der mykenischen Zeit, also aus dem zweiten vorchristlichen Jahrtausend, stammt.[1]) Es finden sich hier Votivfigürchen von Armen, Beinen und Köpfen, auch Genitalien, sowie ganze Gestalten; viele von ihnen sind zum Aufhängen hergerichtet.

In dem auf dem Südabhange der Akropolis aufgedeckten Asklepiosheiligtum,[2]) welches aus der historischen Zeit stammt, finden wir 92 Reliefs und 13 Inschriften, und zwar beziehen sich die ersteren auf die Adoration (*προσευχή*) und auf das Opfer (*θυσία*). Die verschiedenen Darstellungen haben zum Inhalt die Krankenheilung durch ASKLEPIOS; neben ihm treten jedoch auch Hygieia, Demeter, Machaon, Kore und andere Gottheiten auf. Von den Inschriften ist besonders zu erwähnen eine Opferszene der Ärzte an Asklepios und Hygieia,[3]) ferner getreue Abbildungen des Kultes;[4]) alle diese Votive sind wohl in die Zeit um etwa 343—200 v. Chr. zu setzen.

MARTHA und GIRARD[5]) publizierten ein ziemlich vollständiges Inventar des Asklepiosheiligtums in Athen, welches Heilvotive umfaßt, die aus den Jahren 307—266 v. Chr. stammen. Dieses Inventar ver-

---

[1]) The Annual of the British school at Athens, IX (1902—1903), S. 356, Palaiokastro. The sanctuary of Petsofa (Kreta).

[2]) Bull. corr. hellen. II (1878), p. 65—94. P. GIRARD, Ex-voto à Aesculape trouvés sur la pente mérid. de l'acropole.

[3]) l. c., p. 89. [4]) l. c., p. 93.

[5]) J. MARTHA u. P. GIRARD, Inventaires de l'Asclepiéion. Bull. de corr. hell., II (1878), p. 419f.

dient eine eingehendere Behandlung von seiten der Ärzte; hier können nur einige wenige Punkte berührt werden. Es finden sich hier neben Votiven auch ärztliche Instrumente, welche sicherlich bei der Genesung von Kranken eine Rolle spielten und wahrscheinlich „mitgeopfert" wurden. So z. B. *σιδηροῦς δακτύλιος, καθετὴρ ὑάλινος,*[1]) oder *δακτύλιος σάρδιον χρυσίῳ ἐνδεδεμένον, ὃ ἀνέθηκεν Ὀνήτωρ ἰατρός* (Goldring mit Edelstein, in Gold gefaßt, welchen der Arzt Onetor weihte); *σῶμα καταμακτὸν γυναικὸς ὃ ἀνέθηκε Πανσιμάχη*; ferner *ὀφθαλμὸς ἀνεπίγραφος* (Auge ohne Inschrift); *οὖς καταμακτὸν*; *ὦτα δύο καταμακτά*; *σκέλος* (Schienbein); *ὦτα δύο καὶ ὀδόντες, οὖς ἀνέθηκε Ἀρισταγόρα* (Zahnvotive sind bekanntlich ziemlich selten); *σῶμα ἀνδρὸς . . . ἀνέθηκε Σωσίβιος*;[2]) *χεῖρα ἀργυρᾶν, ἣν ἀνέθηκε Γλυκέρα*; *σκέλη δύο καὶ χείρ*; *δάκτυλος κοῖλος* (hohl); *ὀφθαλμοὶ ἃ ἀνέθηκε Μαμμία ἐπιχρύσους*; *Χεὶρ χρυσῆ καὶ ἀργυρᾶ καὶ χαλκῆ καὶ λιθίνη, ἣν ἀνέθηκε Φιλίππη.* Man ersieht aus dieser Zusammenstellung, daß das Material, aus welchem die Votivhand angefertigt wurde, aus Gold, Silber, Bronze und Stein bestand, also sehr mannigfach war.

Δύο ἔνε ὀφθαλμοὶ χρυσοῦς καὶ ἀργυροῦς καὶ ὀφίδιον (Schlange) *χρυσοῦν ἃ ἀνέθηκεν Ἡδύτιον* (ein Frauenname); *τιτθία* (Brustwarzen) *δύο*; auch: *τιτθὸς Νικοστράτης*; ferner: *Αἰδοῖον* (Genitale) *ὑπὲρ Μενεκλέους*; p. 430f.: *ἐξάλειπτρον* (Salbenbüchse) *ὑάλινον.*

Girard unterscheidet in seinem beschreibenden Katalog der Äskulapmotive[3]) vier Arten der letzteren, und zwar:

1. Votive der Supplikation (1—34),
2. Votive, auf welchen Äskulap allein oder mit Hygieia dargestellt ist (35—60),
3. Supplikanten ohne Gottheit (61—78),
4. Verschiedenes.

Es ergibt sich hieraus, daß das Material an Votiven nicht nur recht reichhaltig, sondern auch verschiedenartig war. Es wiegen besonders Augen, Ohren, Hände, Finger, Füße vor, doch treffen wir auch seltenere Körperteile, wie z. B. Schienbeine, Zähne, Genitalien, Brustwarzen usw., mitunter auch ganze Menschengestalten an. Dazwischen finden wir kunterbunt ärztliche Gerätschaften, z. B. Glaskatheter, Salbentiegel, mit deren Hilfe der Kranke die verlorengegangene Gesundheit wiedererlangt hatte und sich beeilte, dieselben der Gottheit als Opfer darzubringen.

Das bekannteste Heilvotiv, welches pathologische Zustände eines Körperteiles darzustellen scheint, ist das von Körte aus dem Bezirke eines Heilgottes publizierte Kolossalbein, auf welchem stark hervortretende variköse Blutadern (Venen) sichtbar sind.[4]) Es ist bekannt, daß „Krampfadern" nicht leicht heilbar und schwer zum Verschwinden zu bringen sind; ferner, daß sie die Ursache für die gefürchteten und vielfach als unheilbar geltenden „Unterschenkelgeschwüre" abgeben. Es erscheint

---

[1]) l. c., p. 421, 9.
[2]) l. c., p. 26.
[3]) Bull. corr. hellen. I (1876), 156—169. P. Girard, Catalogue descr. des ex-voto à aesculap.
[4]) Körte, l. c., 231f., Tafel XI.

uns nun durchaus nicht auffallend, daß ein solcher etwa zur Heilung gelangter Fall immerhin großes Aufsehen erregt haben muß; ebensowenig, daß der beauftragte Künstler es nicht unterließ, eine so auffallende Krankheitsursache zur Darstellung zu bringen.

Von demselben Orte stammt auch eine Marmorplatte (241, 6) mit weiblicher Brust in hohem Relief; unter ihr ist die Inschrift angebracht: *Ἡδεῖα* (Name) *Ἀσκληπιῷ*; sie stammt aus dem 3. Jahrhundert v. Chr.; ferner eine Marmorplatte mit männlichen Genitalien in Relief (Nr. 7), sowie eine solche mit zwei Ohren (Nr. 8); dann die beiden vorderen Glieder eines Fingers, wohl einzeln geweiht.

Eine Reihe ähnlicher Beispiele wäre noch von einer ganzen Anzahl anderer Orte anzuführen, doch wollen wir uns statt der weiteren detaillierten Wiedergabe auf die Anführung der wichtigsten Quellen beschränken.

Es mögen vorerst zwei griechische Votivstellen aus Lydien angeführt werden, welche ich bei der Naturforscherversammlung zu Münster[1]) 1913 ausführlich besprochen und deren bisher unbekannte photographische Abbildungen demonstriert habe. Aus Golgos[2]) stammt ferner eine Anzahl von Platten und Reliefs mit Inschriften, welche vorzüglich Brüste, Augen und männliche Glieder enthalten; es findet sich unter ihnen auch eine Pferdezeichnung.

In der Sammlung des Herzogs von Bedford in der Woburn-abbey[3]) findet sich ein Weihrelief, *εὐχαριστήριον*, einer Frau; es handelt sich hier offenbar um die Heilung eines Ohrenübels; denn über den abgebildeten Ohren erhebt sich je eine Schlange des Heilgottes und hinter jeder Schlange ist eine Pflanze dargestellt, welche dem rätselhaften Silphion der kyrenischen Münzen sehr ähnlich sieht. Es ist sehr wahrscheinlich, daß wir es hier mit der Abbildung des bei der Ohrenkrankheit verwendeten Heilmittels zu tun haben.

Auch in dem bekannten Asklepiosheiligtum zu Epidaurus fand sich eine große Anzahl von Ohrenvotiven.[4])

Aus Pergamon stammen eine Votivhand und mehrere Votivbrüste, ferner eine Votivplatte mit einem Ohr in flachem Relief.[5])

Hogarth[6]) erklärt Ohren- und Augendarstellungen, welche zu Ephesos gefunden worden sind, für Amulette, Weinreich dagegen als kleine Appliken; sie waren aus Goldblech verfertigt; dabei befanden sich Abbildungen von Händen und Füßen. Ähnlich verhalten sich die Funde von Golgos auf Kypros.[7])

---

[1]) v. Hovorka, Zwei griechische Votivstellen aus Lydien. Wiener mediz. Woch. 1913, Nr. 15.

[2]) B. C. H. XX, 361 u. 363. P. Pedrizet, Un sanctuaire de dieu guérisseur à Golgos (Larnaca). Andere Heilmotive vgl. B. C. H. III, 167.

[3]) Arch. Anz. 1864, S. 213, Tafel A.

[4]) C. I. L. III, 7266; Dessau Inscr. lat. sel. 3853 nach Ἐφ. ἀρχ. 1885, 199 mit Abbildung.

[5]) Altertümer von Pergamon, VII, Nr. 33f.

[6]) Hogarth, Excarations et Ephesus, 1908, Tafel VII, 107—108.

[7]) Bull. corr. hellen., XX, 360f.

Zwei Bronzeohren aus Delphi, welche die Inschrift *Ἀναξίλα Ἀσκλαπιῷ* tragen, weisen noch Einlaßspuren auf. Auch bei WEINREICH findet sich eine große Anzahl von Heilvotiven, welche zumeist aus dem Asklepieion zu Athen stammen.[1])

Wir haben bisher immer nur von Votiven gesprochen, welche dem Asklepios oder der Hygieia geweiht waren. Fragen wir uns nun, ob es auch andere Gottheiten gab, denen man Votive weihte. Es ist ja bekannt, daß in den heutigen Alpenländern, woselbst wir bezüglich der Heilvotive oft beinahe auf eine vollkommene Analogie mit jenen des Altertums stoßen, nicht nur ein einziger, sondern mehrere Heilige oder Patrone in Betracht kommen. Die vergleichende Volksmedizin lehrt uns auch, daß die Grundanschauungen aller Völker ùnd aller Zeiten stets die gleichen bleiben, und daß sich eine jede Heilmethode stets aus einer vorhergehenden entwickelt. So erfreut sich z. B. in Wien der hl. Peregrin eines besonderen Vertrauens bei Fußleiden, der hl. Valentin in Bayern bei der Epilepsie, der hl. Augustin und die hl. Ottilie bei Augenkrankheiten, der hl. Blasius in Dalmatien wird besonders bei Halsleiden angerufen; die hl. Apollonia, welche eine Zange trägt, wird mit Vorliebe von Zahnleidenden in Anspruch genommen.

In ähnlicher Weise hat es auch bei den Griechen eine Reihe von Gottheiten gegeben, denen die Kranken oder Genesenen ihre Votive weihten.

In erster Linie war es Demeter, welcher man Heilvotive darzubringen pflegte. Als typisches Beispiel wollen wir nur das bekannte Basrelief aus Philippopolis anführen: *Σ]τρατία ὑπὲρ τῆς ὁράσεως* (Gesicht) *θεᾷ Δήμητρι δῶρον.*[2])

Eine nicht selten genannte Gottheit ist die Anaitis, welche besonders häufig in Maionien vorkommt. Ihre Bedeutung und ihr Zusammentreffen mit den Mengottheiten habe ich gelegentlich der Besprechung der lydischen Votivstellen, welche sich heute im Reichsmuseum zu Leiden befinden, ausführlich besprochen.[3]) Sie ist mit der großen vorderasiatischen Göttin identisch, welche bald den Namen *Ἄρτεμις*, bald *Μήτηρ* führt. Men ist der phrygische Mondgott, welchem verschiedene Personennamen nachgesetzt werden, z. B. *Μὴν Τιάμου, Φαρνάκου, Ὀξιόθενου, Οὐράνιου, Κάρου, Ἀρτεμιδώρου* usw.

Der auf einem Relief aus Kypros erwähnte Theos Hypsistos[4]) (*Θεῷ ὑψίστῳ ἀνέθηκεν Πρόκτυνος εὐξαμένη*) scheint nach Analogie einer aus Athen stammenden Inschrift ein Zuname des Zeus gewesen zu sein.[5]) Auch die Namen Kore und Machaon findet man an Votiven von den Kranken zum Danke angeführt.

Wir können zum Schlusse eine zwar nicht griechische, doch auf anderen klassischen Votiven so häufig vorkommende Göttin nicht unerwähnt lassen; es ist dies die Bona Dea, die Tochter oder Frau des

---

[1]) WEINREICH, Athen. Mitt. XXXVII, 1912, 51—58.
[2]) Annali 1861, 380f., Tafel 5.
[3]) v. HOVORKA, l. c., S. 3.
[4]) P. PEDRIZET, l. c.
[5]) Annali 1843, 330, K III, 148f.; 237/8; Berliner Skulpturen, 718—721.

Faunus, welche auch den Namen Damia führt und als Erdgöttin, sowie Geburtsgöttin verehrt wurde. Nach Roscher ist sie mit der Hygieia identisch.[1]) In ihrem Tempel zu Rom befand sich eine Apotheke, in welcher ihre Priesterinnen, also Ärztinnen, an Kranke Heilmittel verabreichten. Ihr Symbol war die Schlange. Da sie auch Augenleiden heilte, wurde sie oft Dea oclata (oculata) genannt; auf Befreiung von einem Ohrenübel bezieht sich das Votiv der Bona dea aurita.[2]) In ähnlicher Weise zu erklären sind die Beinamen Lucifera (Geburtsgöttin) und Restituta (Wiederherstellerin, Rekonvaleszentin).

Nur das eine bleibt auffallend, daß sich unter den Votiven des Altertums eines nicht vorfindet. Es ist dies die Darstellung der Gebärmutter als Kröte, wie sie in unseren Alpenländern so häufig ist. Allerdings ist ein Krötenamulett aus dem Grabe eines römischen Provinzialen bei Säubersdorf, Oberpfalz, bekannt, welches sich im historischen Museum zu Tölz befindet, und in seiner Ausführung den jetzigen Votiven dieser Richtung in jener Gegend vollkommen gleicht.[3])

Wenn wir nun das bisher Gesagte kurz zusammenfassen wollen, so müssen wir hervorheben, daß die meisten uns bisher bekannten griechischen Heilvotive aus Stein verfertigt waren; daneben gab es auch solche aus Holz oder verschiedenen Metallen, z. B. Gold, Silber, Bronze usw. Die ersteren trugen oft Inschriften, die letzteren glichen mehr oder weniger den noch heute üblichen Heilvotiven. Es ist uns die Nachricht über eine Hetäre überliefert worden, welche darauf hindeutet, daß dieselbe von anderen Frauen mit hölzernen Heilvotiven erschlagen worden sei, als dieselben auf sie eifersüchtig wurden. Die Heilvotive führten im Altertum den Namen *ἱεροποίημα*, *ἀνάθημα*, *στήλη*. Wie ein roter Faden zieht sich bei deren Aufstellung der Dank für die *ὁλυκληρία*, d. h. Vollständigkeit, Unversehrtheit und Wiederherstellung der Gesundheit oder einzelner Glieder des Opfernden.

Die am häufigsten abgebildeten Glieder sind Augen, Ohren, Brüste, Hände, Füße, männliche Geschlechtsteile, seltener findet man Abbildungen von Unterschenkeln, Brustwarzen, Zähnen, Fingern oder Fingergliedern. Ihre gewöhnlichsten Fundorte sind die Asklepiasheiligtümer des Altertums, doch auch solche anderer Gottheiten. Gerade darin finden wir eine zwar auffallende, doch durch den Gegenstand selbst leicht erklärliche Analogie und Kontinuität bis in unsere Tage.

---

[1]) Roscher, Lexikon der griechischen und römischen Mythologie, I, 943.
[2]) l. c., IV, 759, cf. Friedl. III, 8.
[3]) v. Hovorka und Kronfeld, Vergleichende Volksmedizin, Bd. I, S. 262

Ein spätmittelalterlicher Plakatdruck zur Warnung vor den Gefahren des Alkoholismus.

Mitgeteilt von

KARL SUDHOFF.

Die reiche Sammlung von Einblattdrucken aus der Inkunabelzeit und dem frühen 16. Jahrhundert der Münchener Hof- und Staatsbibliothek enthält unter der Signatur „Einblatt VIII, 15" ein interessantes Blatt, das in der Antialkoholbewegung einen besonderen Platz verdient, nicht minder also in der Geschichte der Ernährungshygiene.

¶ Von zů trincken vnd yberweinen.

Vermerckt vnnder Anndern Vier grosse ybel. so dem menschlichen leib Kömen auß über weinen ¶ Das erst übel Ist zerstörung der Conplexion vñ der leber des menschen an jren gůten geschicklikeit vnd würckung Wann wein vnmeslich vnnd überflüssiklich getruncken. als sonnderlich jn zůtrincken geschicht. myndert der leber jr natürlich hytz. damit sy deyen sol. vnd er verleürt da pey seyn krafft. gůt geblůt zemachen vñ last an seiner stat vil schedlich feichtigkeit. darauß darnach die Wassersucht kumbt Oder ertzündt dye leber so vast vnd benymbt ir die zymlich veichtung. da von nach mals dem menschen d̕ aussatz. oder verlierung seiner synne kumbt ¶ Das Annder ist zerrüttung des hyrns von stetter auffriechung. übersichsteigung der tempf von dem wein jn das haubt, da durch das hyren jn hytzigen menschen erhytzt wirt. und geschickt zů vnsynnigkeyt vnnd tobsucht Aber jn kalten menschen die kelte merrt. vnd schickt zů der fallenden sucht. entsetzung d̕ vernunft. vñ zů dem schlag ¶ Das dritt übel ist die Adersucht. als kram. lem. zitterñ, vnd der gleichen Wann der wein vnbeschaydenlich getruncken. wirt zů zeitten jn dem magen zů essich. das dann dem geeder gar groß schaden ist Macht auch vntayg. wesserigkeyt. dar durch die adern matt werden, mercks wol ¶ Das vierdt ist der gech tod. so durch den schlaff vñ durch das schnarchen die weg des atems werdẽt verschopt vñ verschlossen. dar durch der mensch erstöckt wirt.

¶ Damit aber du blindter vnuernüfftiger vnd vichischer zůtrinker. ja vnuernüfftiger dañ das vich. noch pas begreiffen. fassen. vnd behalten mügest, dise obgeschribne. vnd anndre merckliche grosse schwere übel so dir zů trinken vnnd überweinen an sel. leib. ere. vnnd gůt. vnnd hinwidervmb was nützbarkeyt vnnd hayls. Messigkeyt. jn essen vnnd sonnderlich jn trincken. bringen vnnd machen ist. so merck mit vleys vnd schreib jn dein hertz. dise nachuolgende gegeneinannder gesetzte. A. B. C. oder Alphabeth.

Zů trincken macht.	Messigkeyt macht
Arm hye vnnd dört	Allt achtberlich bey got vnnd der welt
Basser süchtig am leib weibischer geperd	Bolgeschickt am leib jn geperdẽ vñ allen dingẽ
Contract an den glidern	

(4) Wild du har machen den rossen, so nym warmes honich vnd salb das ross da mit, da es plas [1]) ist vnd prue ain ziegel ze puluer vnd la das stuppe [2]) dem ross dar ein, so wachst jm das har zehant ꝛc.

(5) Wildu har machen dem rosse, da es plas [1]) ist, so nym pockes plut vnd streich es dem ross in die plassen stat, so ye oft ye pesser ꝛc.

(6) Ist das jung swalben indert [3]) zeitig sind, die nym aüs dem neste vnd raws jn die fedren aws vnd stöss die swalben in ainem morser vnd nym [4]) guten wein dar zu vnd seich es schon durch ain weis tuch vnd nym das in ain schones glas vnd bestreich dem ross die plaschen stat da mit, so wagst im har herwider.

(7) Wildu ainem ross helfen, das sich getreten hat, so knie nider zw dem driett vnd mach mit paiden dawmen drew chreucz vber den dritt, an welcher stat sich das phert ge[Bl. 99ᵛ]treten hab vnd sprich: her, durich die tritt, die du zu dem heiligen crewcz test, das sich der dritt dem pherd oder dem ross oder der merichen nicht enschad, in dem namen der vaters vnd des suns vnd des heiligen gaist, Amen. Vnd sprich der dran tritten iij pater noster vnd iij Aue maria vnd sich [5]) dann auf das pherd vnd reitt, wo du hin wild, zehant, so ist es gesunt.

(8) Wann man ain pherd beslecht oder vestent, es sey dein oder ander Lewt, so sprich den segen vber den huf vnd sprich die wort: Herr durich die iij nagel, die durich dein hand vnd durich dein fuesse wurden geslagen, das die nagel dem pherd oder dem ross oder der Merichen nicht enschad sein, in dem namen des vaters, des suns vnd des heiligen gaist, Amen. Vnd sprich auch iij pater noster vnd iij Aue maria, so wirt das phert nymer vernagelt.

(9) Wildu dann ainem pherd helffen, do es die wurm paissent in dem magen, so hep jm auf den dencken fües, den fadren vnd seyt den aüf dein denckes knie vnd sprich dem pherd in das tencke ore die wort:

Sand Job lag an ainem mist vnd rüft an den heiligen crist. Crist hat mein vergessen, mich haben die wurm gefressen. Der wurm waren drey, die sand Job assen, der ain was weis, der ander was swarcz, der dritt rot, herr sand Job, die wurm sein all tod. Also tott den wurm jn dem pherd oder jn dem ross oder jn der merchen jn Gottes namen, Amen.

(10) [Bl. 91ʳ, oben mit Textverlust beschädigt] . . . adir wisset vnd drin . . . daz wasser wol dor aus, nu rost den hn . . . schaffenn vnschlit vnd in alten smerb vnd p . . dem phärd daz eysen ab vnd weslach im den h . . . mit der medicin.

(11) Wachtelsmalcz ist gut zu den awgen, wenn ain . . . pfard pos awgen hot, daz man im das ein streicht mit ainer federn, oder es

[1]) kahl. [2]) Staub, Pulver. [3]) irgend.

[4]) Es steht *myn* da. [5]) Statt *sicz*.

ist gut, wen ainen ays hot, der daz dar vmb streicht oder fur pestelencz.

(12) Fur die **mawken** am pferd nim pawmol . . . ain anayol vol ain gläslein vnd ainen virdung gestossen kreyden, daz rur durch ain ander, mach ain salb dor aus vnd streich im das an.

(13) Wie man aim pfärd **gallen** vertreibt. Nim schellkrawt mit wurtz vnd mit all vnd stoß sie vnd nim vngeleschten kalck vnd gewß essig dar an vnd saichwasser von ainer kue vnd mach ain prue dor aus vnd wasch daz pferd do mit, ye ofter ye pesser, vnd streich im die hor über sich, daz tu ye iiij tag, vnd wasch es dann aus vnd dann aber mer, vncz daz es im verget, vnd wasch es albeg mit gesoten wein, der kalt sey vnd mit putern[1]) dor innen vnd fur strupffen[2]) tu im auch also, dann daz du es mit honig wol solt reiben vnd pint im dez nachtz ain honig über vnd dez tags wasch es mit dem obgeschriben saft.

(14) [Bl. 91v, oben und am vorderen Rande defekt.] . . . wait wurtz vnd ij . . . swefel [?] . . . sey vnd halb alz vil zucker vnd tu daz alz ⟨vnder⟩ ainander vnd tü ez in ain futer, daz gewaschen ⟨sy⟩ vnd gib daz aim pfard zu essen auf iij ader iiij tag vnd kain hew, vnd pint dann daz pfard über sich des morgens an der heft.

(15) Nota schellkrawt saft vnd essig vertreibt **gallen** an ainem pfard, daz man ez oft mit wescht.

(15) Daz ain pfärd an hat geraicht [?], so segen es, vnd als lang es gehuncken hot, als lang hinckt es nach dem segen.

Mach ain krewcz mit dem rechten dawmen auf daz an . . . raichen vnd sprich im namen dez vaters, dez suns, dez heiligen gaistes vnd sprich ain pater noster, vnd ain aue maria vnd leg dann den rechten dawmen auf den lincken kreucz ⟨nimp?⟩ daz anraichen vnd sprich parente vnd pet ain pater noster vnd ain aue maria vnd leg dann den lincken daw⟨men⟩ auf den rechten vnd sprich jn te vnd sprich ain pater noster vnd ain aue maria vnd aber den rechten dawm auf den lincken vnd sprich parente jn te vnd wechsel mit den zwaien worten mit den dawmen, daz der lincke dawm k⟨om⟩ auf dem rechten dawm krewczling, vnd pet ain pater noster vnd aue maria, vnd tu dan mit der hant ain krewz dar gegen im namen dez vaters vnd dez suns vnd des heiligen gaists.

[Bl. 92r; das Blatt ist oben stark beschnitten; die Überschrift, etwa „Wundsegen“, scheint dabei mit weggeschnitten.]

(16) Das wasser muss als wol gesegent sein als der heilig Jordan, da got selber jn getawft ward, das was vnßer lieber herr ihu christ, das ist war ihn gotes namen, Amen. Ich gesegn dich hewt, du vermeltw wunden, mit dem rechten karactum vnßers lieben herrn ihu xpi, das du dein sweren vnd dein swellen vnd dein fawlen

[1]) Butter. [2]) Nässender Hautausschlag an der Köte.

vnd dein swern[1]) vnd als vngeluck last, es sein fliegen, wurm, spinn oder welcherlay vntugend das sey, das disen wunten oder disem wasser schad sey, das mûss als von disen wortten tod sein, die ich hie gesegnet hab mit dem waren got, das ist war jn gotes namen, Amen. Du benedicter herr ihus crist, dein heilig funf wunden die erfawlten nye, noch ⟨ersawrten[2])⟩ erswaren, noch enswachtent, noch enswüren nye, noch enswullen, noch enrieren nye, noch entruffen, noch entfaulten nye; da [gel] geslug nye chain vngeluchk zu, das disen heiligen wunden geschaden macht, also muz zu diser wunden vnd zu disem wasser chain vngeluck chamen, es sey vngesunt oder vngenant[3]) oder welcherlay vntugend, das diser wunde ader disem wasser schad sey, das muz als von disen wortten tod sein, die ich hie gesegnet hab mit den wortten gotes, das jst wär in gotes namen, Amen. Vnser lieben hern ihu xpi die heilig funf wunden, die hailten vil vast vnd stät vncz auff grunt allso müss die wunden vast haylen vnd stät vncz auf den grunt, es slug auch nye chain vngeluck darzu zu den heiligen funf wunden vnßeres lieben herrn ihu xpi, allso müss zu disen wunten vnd zu diesen wasser tun hewt vnd ymmer ewicklaich daz ich gesegent hann mit den wortten, in gotes namen, Amen.[4])

[Bl. 92v, oben und unten durch Wegschneiden verstümmelt.]

... wart ye chain wasser pas gesegnet, dan das wasser so cham das selbig wasser zu dem wasser, das sew dane paidew [?] als wol gesegent sein, als das heilig wasser was, das got aüs seiner seiten ran, Amen. Sein heilig funf wunden wurden nye rot noch vngestalt, also mussen zu diser wunden tun vnd zu disem wasser, das ich geseg⟨n⟩et han mit dem waren got, das ist war jn gotes namen, amen. xps vincit, xps rengnat, xps imperat.

ain segen fur den wurm.

Ihus ward kunt zu naseret vnd ward geporn zu wetlahem vnd gemartert zu iherusalem.

alz wor die wort sein, alz wor must du wurm sterben, du seist inbendig oder auswendig in disem flaisch vnd wirm im das in recht a⟨n⟩ vnd ge dor vmb vnd sprich ein pater noster vnd ain aue maria. Diz tu drey morgen.

(17) ain wasser segen, da von daz pluet verste.

Sta sangwis in te, sicut Ihus stetit in se.
Sta sangwis fixus, sic Ihus stetit crucifixus.

vnd sprich vber das wasser in nomine patris + et filij + et spiritus sancti + vnd sprich drew pater noster vnd drew aue maria, vnd

1) Es stand zuerst „*sawren*“ da, das ausgestrichen ist und „*sweren*“ darüber geschrieben.

2) Ausgestrichen! 3) Rose, Erysipel.

4) Darunter steht noch als späterer Zusatz, anscheinend der gleichen Hand, „verte folium“. Auf diesen und all die vorhergehenden alten Wundsegen, Wurmsegen usw. in ihren vielerlei Überlieferungsformen hier einzugehen, ist völlig unmöglich.

was wunten plutend oder sunst fur das pluet, do spreng daz wasser auf, so verstet ⟨es⟩.

(18) wie man aim pfard strupffen[1]) vertreibt.

wasch es aus mit kalkges vnd las es trucken vnd gewß dan haiß pech auf ainen zwilhein fleck, als weit als die struppffen sein, vnd slach im daz vber vn las es erkalten vnd zerr im daz dann herab, so reist es im die kolben har heraus vnd mach ain salben von alte smer vnd honig vnd swefel vnd lorol vnd pawmol vnd kecksilber vnd grünspat vn rür alz geleich vnd tail daz in drew tail vnd nim als vil grunspant, alz der tail ains ist, vnd rur es als durich ⟨einander⟩ . . . [Rest weggeschnitten].

4. Eine Wiener „Ertzney ze rossen" aus dem 15. Jahrhundert.

Einen kurzen deutschen Roßarzneitext enthält auch der ***Cod. 3011*** der Wiener Hofbibliothek auf Blatt 105^{v}—107^{v}, in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts geschrieben. Er bringt besonders Anweisungen für „Würmer".

Ertzney zerossen.

(1) Belhes pferd daz augstal[2]) hat, dem lazz vnder dem naspant zu paiden magen adern vnd pint im den chopf nider zw der erdden, so pluet es aus vnd dart zwe.

(2) Item belhes pferd bauchfrosch[3]) hat, dy zeuch im mit einem eiseinen hachlein vnd sneid si ab vnd reib salcz vnd ruezz dar ein.

(3) Item welches rozz ein geswollen hals hat vnd nit geslinden mag, so nim czway air oder drew, rohew, vnd misch dew mit salcz vnd mit esseich vnd nim ein stab in der grozz als ein dawm sey vnd vmb bint den mit berich vnd bref[4]) daz rozz nider vnd stozz im den stab in den hals, hincz[5]) im der geswer czerbress[6]) vnd geus di tempertur in den hals; es birt[7]) gesunt.

(4) Item welchem pferd die burm[8]) in dem magen bellest[9]) vertreiben, so nim airschal bol gestossen vnd bol gepranten pfeffer,

[1]) Vgl. Zeile 68.

[2]) Leukoma corneae, aber auch Panophthalmie und anderes.

[3]) Gewöhnlich wird Tympanites hierunter verstanden. Hier offenbar eine äußere circumscripte Geschwulst, die operativ beseitigt wird. „Frosch" heißt ja sonst die „Dörrwarze" im Pferdemaul, HÖFLER, Krankheitsnamenbuch, S. 781.

[4]) Werg und wirf. [5]) bis.

[6]) zerbirst, „frangantur" heißt es im vorletzten Rezept der kleinen lateinischen Rezeptsammlung, die wir als Nr. 6 am Ende dieser Abteilung mitteilen. Die dort als Nr. (9) gegebene lateinische Verordnung „contra inflaturam colli" stimmt völlig mit der hier für den „geswollen hals" gegebenen überein.

[7]) wird. [8]) Würmer. [9]) wolltest.

puluert, vnd flucz sinter vnd lazz daz alles zerballen mit salcz vnd esseich vnd geus es dem rozz in den hals; die burm sterbent. [1])

(5) Item belhest pferd dy burm peissent zwischen haut vnd fleischz, vor dem selbigen burm [Bl. 106r] soltu bissen, daz er haist der purczel vnd ist dreyerlay. Der erst hebt sich pey der nassen an, den durchprenn ein benig mit einem haissen eysen vnd grunspat vnd geprentes pferczpain; dar in so stirbt der burm.

Der ander hebt sich an czwischen dem chnie vnd der huff, bo der leit, da birt ein peil [2]) als ein nuzz, da nim zw puchen rinten oder ein past vnd pint im daz pain oben vnd niden gar vest, da der burm leit, so berffen de burm daz pluet uon dem pain. So durch prenn iij chraucz mit ainem lasseysen vnd pint denn die bunden zue daz, vncz [3]) vber drey tag, so stirbt der burm.

Der dritt burm hebt sich pey den zaichen pey dem gemacht. Bo der leit da birt auch ein paul [4]) als ein nuzz vnd reibt sich daz rozz uast bider die bent. Zehant so du des burm bar bist, so schir [5]) daz har uon dann vnd sneid den burm auf chreuczbeis mit eim messer vnd reib grunspat uast dar ein vnd pint dar vber alcz smer mit swebel vnd mit pilsen säm gestossen. Der burm stirbt.

(6) Item welhes rozz zeprochen oder geswollen birt vnder dem satel, so puluer hunczpain verprent vnd alt solen vnd swein pain vnd grunspat vnd birf daz oft dar ein, ye an dem andern tag so baschs ab mit laug oder mit harm, so hailt es. [6])

(7) [Bl. 106r] Item be⟨l⟩hes pferd geschossen birt, daz du daz geschoz nit gebinnen macht, dar czw stoz ain chrossen mit hassen smalcz vnd pint daz vber die bunden, daz czeucht dem ross aus.

(8) Item belhes pferd daz twanck hat, so verwasch sayff in basser vnd geus dem pferd eins tags dreystund in den hals, daz durch vert daz daz pfard, vnd wirt gesunt.

(9) Item belhes pferd nicht gestallen mag, dem stoz ein lot lorber zepuluer vnd la daz puluer erballen in bein [7]) vnd geus dem rozz in den hals; es hilft.

(10) Item belhes pferd pluet stalt, [8]) dem lazz drey margen nach einander zu paiden sparr adern; es birt gesunt.

(11) Item belhes pferd herczslachtig [9]) ist, so nim ein pecher voller enczian vnd ain viertail als vil salcz vnd la daz erballen in bein vnd geus dem rozz ix tag nach einander in den hals; es birt gesunt.

---

[1]) Zu diesem (4) Rezepte vergleiche das Rezept (10) in der unter Nr. 6 am Ende mitgeteilten kleinen lat. Rezeptsammlung aus Karlsruhe „contra . . . wormscrot".

[2]) Beule. [3]) bis.

[4]) Beule. [5]) schere, rasiere. [6]) Vgl. Nr. II, 116.

[7]) aufwallen in Wein. [8]) harnt. [9]) kurzatmig, rotzkrank.

(12) Item belhes pferd dy chelsucht[1]) hat, so nim daz beizz[2]) von xxiiii airen vnd mischs daz mit beirach[3]) vnd geus dem pferd in den hals vnd leg im dann ein rinck an den hals vnd hais es bol pereiten, so birt es gesunt.

(13) Item welhes pferd flos gallen hat oberhalben [Bl. 107^{r}] des pains, die durch stozz mit einem glunten eisen vnd leg dar auf rochken prot also haiss, vnd an dem dritten tag nim es ab vnd misch alcz smer vnd paumoll vnd hercz[4]) czesamen vnd salb es oft.

(14) Item belhes pferd ein uberpain hat, dem prenn die haut ob dem vber pain, piz sich dye rimpft, tue spongruen dar ein gar vast vnd pint auch spongrun daruber.

(15) Item belhes pferd ein gespalten fuez hab, dem tue die chluft auf czwissen dem horn vnd czwissen dem fuezz piß auf daz lebentig vnd pint im oft chychen vnd tinchel mel[5]) gebelget mit einem beysen des ays, so birt de horen chluft gancz.

(16) Item belhes pferd von basser trinchen zerach[6]) birt, daz erchent man da pey, daz ym die naslacher trieffen, dem sal man lassen dy halsader, so birt es gesunt.

(17) Item belhes rozz von dem futer zerach birt, daz legt sich nider vnd rechkt alle vire von im. Dem stozz sayffen in den leib.

(18) Item belhes pferd den trit hat, dem pint auf ain pacz prot vnd tue es als lang huncz,[7]) es helf.

(19) Item belhes pferd vernagelt birt, so nim bolgesoten hircz[8]) mit smer vnd pint daz dar auf, so birt es gesunt.

(20) [Bl. 107^{v}] Item belhes pferd daz cerual [?] hat, nim hering vnd wein vnd chnoflach vnd seud daz vnd pint es auf, so hailt es in xiij tagen.

(21) Item belhes pferd raüdig ist, nim swebel vnd spongruen vnd alcz smer vnd stozz daz zwsammen in einer barm stuben; da mit salb daz rozz.

(22) Item belhes pferd sich vber ist vnd nicht gen mag, so nim daz gebayd[9]) von fischen vnd gib ims czessen vnder dem fueter.

(23) Item belhes pferd spat hat, dem sneid die haut auf mit einem messer nach der leng eins gelicz lanchk vnd reib dar ein senif pleter gepuluert vnd pint auch ain senif plat dar uber vnd salb es oft mit pawmöl, so birt es gesunt etc.

(24) Ad faciendum bonum incaustum ad unum potum vini. ℞ ij lot gummi vnd iij lot grünspat oder kupffer basser et potum aque et misce simul etc.

¶ Valitudo equi nostri[10]) his signys: in capite in longitudine pectus in strepitu a posteriori. Ceruus, angwilla, leo, cattus, ars adelhoidij.

---

1) Kehldruse. 2) das Weiße. 3) Weihrauch. 4) Harz. 5) Erbsen- u. Dinkelmehl. 6) ze rache, gliedersteif. 7) bis. 8) Hirse. 9) Eingeweide. 10) nosce.

5. **Eine niederdeutsche „Arstedie van den parden" aus Göttingen.**

Sie gehört schon dem Anfang des 16. Jahrhunderts an, ist aber vielfach interessant. Ich fand sie im ***Ms. med. et hist. nat. 51*** der Göttinger Universitätsbibliothek, Bl. 304ᵛ—306ᵛ, dessen Eintragungen zum Teil schon bis zum Jahre 1521 heruntergehen. Die Schrift ist trotzdem nicht gerade leicht zu lesen.

Arstedye van den perden.

(1) Welk pert den voth vorkluft heft edder eyn oner, so ualle up dyne knee vnde segene ys myt dysser segenynge, vnd sprek ersten v pater noster vnd v aue vnd den louen,[1]) ock sprech: vnse leue her red[2]) eyne ezelynne ane palmi dage, de was gesunt sunder yennegerley kranckht, jn laue vnd to eren syner gotlyken mayestat he ok den jengen ezel, de dar sunder gebreck was, redt er vorvullende synes vaders wyllen, vnd de olde ee[3]) moste weyken, so moth ok desses perdes gebreck wyken, vnd de nye ee solde vaste stan, so moth ok dysses perden voth stan sunder yenneger hande misgelouen, in dem namen des vaders vnd des sunes vnd hilligen geystes, ihus[4]) cristus amen. Dancke goode dorch syn hil⟨iges⟩ lydent.

(2) ¶ Welk pert heft eyn ouerbeen, den berne[5]) de hudt myt eyneme heten ysene, dat se em strympet, dar na yn deme drudden dage so strowe em gronspon dar yn.

(3) ¶ Welk pert heft schiuel been,[6]) dat sal me nedder werpen up de erden, szo sal men up dat schiuel been giten kolt water vnd j het yseren darup holden. So salmen dat har kort uth ropen vnd sal myt deme heten ysere [Bl. 305ʳ] de hud en luttyk to hope strympen. Szo stot rolyk[7]) wegebreden lyke vele[8]) to hope vnd bynt daß uppe dat schiuelbeen. Nechst wen denne dar spre wert, so nym kalck, ver strowe dar yn, efte[9]) sponsgron.

(4) ¶ Wedder dat spat so do dyt sulue ok, vn ys warraftich vaken[10]) vorsocht.

(5) ¶ Welk pert den lest[11]) heft, dat sul man scheren, so eyneme manne den bort, vnd scrapen, alse men doth, vnd drucke dat blut vth myt eyneme spone, dar na sal men de worte leggen vnd stal[12]) leggen tuschen dat vlestk vnd de imtnetellen[13]) wortellen eynes vyngers lanck yn naten heten wyen. Des anderen dages so thee[14]) dat pert ynt water vnd wasche ys derne reyne.

(6) ¶ Welk pert de rore[15]) heft, so nym dat jngeweyde van j hanen, dat saltu denne hacken vnd de leueren vnd magen, vnd

---

[1]) glauben. [2]) ritt. [3]) das alte Testament. [4]) Jesus. [5]) brenne. [6]) Krummes Bein. [7]) Schafgarbe, Achillea Millefolium L. [8]) gleichviel. [9]) oder. [10]) oft. [11]) Leisten, Fußkrankheit. [12]) soll. [13]) Bienennesseln, Taubnessel, Lamiumart. [14]) ziehe. [15]) Ruhr.

get em dat yn den hals . vnd dat pert sal en wennich eten vnd drinken; bynnen xiiij nachten sal men id nicht reyden.

(7) ¶ Welk pert den stal vorgeyt,[1]) dat pert thee in eynen staps stal vnd legge em den mes[2]) al vmme her, so geyt em de roke yn de nesen, so wird id gesunt.

(8) ¶ Welk pert den wambete[3]) hefft, dat kumpt to van eyme worme, den hefft id yn deme wemel koppe. Szo spreck desse wort, de yenne, de dar de blynde, lamen vnd allerhand kranckht botte de lonngen selich makede vnd gesunt, de make ock dorch myne loummung diß pert gesunt. vnd ga dar iij male vmme het vnd sprech dyn gebet, alse dat pater noster, Aue maria vnd gelouen; lat id dene ryden jn gaden. amen.

(9) [Bl. 305v] ¶ Wulte dem perde den zornen beten, so nym buchk talch, was vnd honnich, sneche disse to samende vnd the heden[4]) daryn vnd wynt vmme den tom des perdes ynt bydt vnde do den tom deme perde yn den mündt.

(10) ¶ Welk perdt dat houet seck ys, dat kumpt to van eyner aderen, de geyt van eyner aderen to der nesen, van der nesen krostel,[5]) wente hynten yn den beyl . De aderen saltu aldus vorstoppen. Legge det pert uppe de syden vnd get em dat ore vul honnigs, so bynd yd vaste to vnd do em yn dat ander ore ok also vnd lat dat pert stan, so wert yd wol gesunt.

(11) ¶ Welk pert heft wedder geslaken, so gyff em eynen hons kup, dar dat korn ynne sy, so wert yd wedder gesunt.

(12) ¶ Welk pert stornedich yst, so nym hundes hirn [?] vnd beget dat myt warmem water, dar mede dwach[6]) dat pert xiiij dage alle morgen vnd alle auende reyne, vnd wor id noth sy, van deme sere, so strowe darup puluerde sweuel.

(13) ¶ Welk perd den swynt worme yn de koppe heft, de neme kleyne wulues wortel iij lot, j quant ter waters, quam ter etkes, ij hant vul soltes, vnd sutd dat up de helfte vnd get em dat yn dat lyff vnd lat id iij daghe stan, so genest yd der suke.

(14) ¶ Welk pert worme ymme lyue heft, so nym wyt worte vnd hermodactily gelyke uele vnd snid dyt auenis den hauen; de worme moten steruen vnd van em gan.

(15) ¶ Wekeme perde de kloten swillen. Szo salmen gut loch lecken up j heten sten, dat de roke gen deme perde up de klote, so salmen j rynk van heden[4]) efte vlasse[8]) mit smolte leggen [Bl. 306r] vor dat ghestote, so wirt id gesunt.

(16) ¶ Welk pert sick voruangen heft, deme tred mit dyneme rechten uot up synen vordern uoth vnd spreck dyse wort jn in syn ore vnd gei dat pert iij male vmme her. De hillige crist wort geborn, he wort geuangen vnd gebunden, he wort geslagen

---

[1]) Harn verhält. [2]) Mist. [3]) Koller. [4]) Werg, stuppa.
[5]) Knorpel. [6]) wasche. [7]) Essig. [8]) Flachs.

vnd gewundt, he wort gesteken vnd wort weder gesunt. Also mostu werden gesunth yn gades namen, id sy dy worden voor van id dy dy sy gheworden; des help de vader vnd s:⟨on⟩ v hil⟨ig⟩ g⟨eist⟩.

(17) ¶ Welk pert geuangen iß ymme water, dat bynt syde by de erden, so dat em dat houeth syde sy, szo berne j lynen dock vnd holt em vnder de nesen, so geyt em dat water uter nese.

(18) ¶ Welk pert syck grindet [?] so lat em slan j adere ymme halse vnd nym dat sulue bloth vnd grinde id dar mede.

(19) ¶ Welk perdt eyn vel heft up deme oyghe. Szo salmen nemen eyer schalen .w. v l t l wl vnd bernen dat to puluer vnd blasen em in dat oge met eyneme rore, so wirt id beter.

(20) ¶ Welk pert de kolden pissen hefth, dat stelle upper schape meß j nacht, id helpt.

(21) ¶ Welk pert den stacht [1]) heft uth gelaten vnd kan den nicht wedder in theen. [2]) Szo sal men nemen iij roge aren [3]) vnd steken de in het vnslit, id est talch, vnd stecken se deme perde in den stacht vnd berne denne de aren vnd laten denne dat perdt vngebunden vnd vngelastet yn deme stalle miste gan.

(22) ¶ Wen em perde tem ersten male de buck to dorrende, so soltu den buck myt veteme swinß smer smeren, so dat em de buck dorret, so salmen j aderen ende up sniden so wyt, dat men ynß [Bl. 306v] ye wels loch eynen vinger mach leggen stegen, so salme de hut van deme vlesche [4]) don, dat ene buck ledder rynck j hande bred moge dar yn gan. De rynck sal wol gebunden syn, nuscheden wen de rinck viij dage gelegen heft, so salmen ene ut thoen vnd speck dar yn leggen, dat es bebunden sy myt heden.

(23) ¶ Welkeme perde de hoft swindet [?], deme sal men dyt sulue och don yn eyner wyse.

(24) ¶ Welk pert vornagelt were vnde em tome hoüe [5]) uth gebroken wer, deme sal me uthrümen also j treyt, to deme erstenn bauene, [6]) so danne neddene [7]) vnd sal dar denne sweüelß wat kleyn gepuluert jn strowen, so lange dat id gantz heel wert.

(25) ¶ Welk perd den schale heft, deme sal men an eyneme sundage halen vletent water vnd wasschen denne dat perdt dar mede jo vro, dyt do ix sundage na en ander.

(26) ¶ Welk perdt ys hagel hoüich, [8]) dem salmen de vote myt loüg netten vnd dat har laten vnd nemen eynen iseren lepel vnd do dor peck yn, vnd lat is to gan vnd pecke dat har da mede vnd des anderen dages rope id ut. Vnd men sal id nicht aff sniden efte scheren, auer ut then mit eyneme toge, so lange went ys kal wert. So nym j vlethene [9]) vnd howe em, dar dat bose hor geseten heft vnd drucke dat bose blut dar uth myt eyneme spone vnd roste rogen brot vnd legge an water vnd kowe dath

---

[1]) penis. [2]) ziehen. [3]) Roggenähren.
[4]) Fleisch. [5]) Huf. [6]) oben. [7]) unten.
[8]) strupphufig, strupprauh. [9]) flebotomum, Laßeisen.

myt solte vnd legge dar up, ock stoppe is vul, alse dat mest yn mach, vnd byndt dat dar up ij daghe vnd ij nacht, so bynt is af vnde wassche id myt reyner logen, so nydenne peck vnd smolt vnd druppe in reyen water vnd salue id darmede, so wert id gesunth.

6. **Lateinische Verordnungen gegen deutsch benannte Krankheiten.**

Als letztes Stück sei diesmal ein kurzer lateinischer Text gewählt, der einer Handschrift der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts entnommen ist, dem ***Codex St. Georgen LXI*** der Großherzoglichen Bibliothek[1]) zu Karlsruhe, wo diese 10 therapeutischen Anweisungen auf der Rückseite des Blattes 12^{v} sich finden. Sie sind besonders deshalb interessant und haben aus dem gleichen Grunde hier Aufnahme gefunden, weil sie die Hälfte der Krankheiten, gegen welche sie Verwendung finden sollen, ausschließlich in deutscher Sprache bezeichnen, *Re*, *Schule* [Schale], *Ober-* bzw. *Überbein*, *Buchstrebin* und *Wormscrot.*

Cura equorum.

(1) Contra illud quod volgus uocat *re.* Tam cito, cum vidis equum habere illud quod uocatur *re*, depone frenum de ore equi et trahe benam freni per calidum stercus hominis et equum statim frena et equita ad patibulum uel iuxta. Tunc obstrue sibi nares, donec sternutet.

(2) Contra scabiem equi. ℞ sulphur viride et pulueriza et adde ei auxungiam veterem et misce simul, ut fiat vnguentum. cum isto vnguento vngue equum in calido sole vel in aliquo loco calido ut in pirali.[2])

(3) Contra hoc quod uocatur *schule*[3]) acc⟨ende⟩ ferrum · candens et locum vre, loco v⟨ero⟩[4]) isto vnge cum auxungia veteri, postquam cunctis recessit propter vsturam. Tunc ℞ viride hispanicum pulver⟨isatum⟩ et sperge super locum quatuor diebus. Hoc facto ℞ recipe [!] resinam albam et auxungiam et fac vnguentum et vnge donec sanetur.

(4) ¶ Contra *oberbeyn.* vre locum cum ferro ignito, vt fiant pustule in cute, tunc post tres dies sperge viride eris super locum. Al⟨iud⟩ infine [?] *vberbryn* perforatum ferro ignito et impone cordam, et hoc fiat in principio, quando incipiat nasci.

[1]) Ich habe derselben Handschrift im vergangenen Jahre einen deutschen Traktat über Wassersucht entnommen und von einem meiner Schüler als Doktordissertation bearbeiten lassen (von Herrn FRIEDRICH SCHELLIG). Dieser gleichfalls therapeutische Traktat ist von der gleichen Hand geschrieben wie die roßarzneilichen Rezepte.

[2]) = pisali, heizbarer Raum. [3]) „*Schale*“. [4]) Über die Zeile gesetztes „v“.

(5) Contra hoc quod uocatur *buchstrebin.*[1] ℞. sanguinem canis et oleum de canapo et misce simul et cum isto vnge pectus equi.

(6) ¶ Contra fracturam dorsi equorum. ℞. puluerem factum de corio et semina super dorsum fractum.

(7) Quando solea pedis alicuius equi deposita est.[2] tam cito liga super locum micam panis mixtam cum sale ana primo die. Secunda uero die superpone viride eris mixtum cum sicco stercore equi et maneat per noctem. et hoc fac tribus diebus et tunc poteris ipsum subferrare.[3]

(8) ¶ Contra capitis passionem equorum. ℞ *retich* vnd *atich* et sicca bene et pulueriza et zedoarium, pulu⟨ere⟩ ista simul, misce cum vino bono et collo equi infunde et sanabitur.

(9) ¶ Contra inflaturam colli alicuius equi,[4] ita ut glutire non possit. ℞ duo oua uel tria et misce ipsa cum forti aceto bene, tunc habeas baculum in longitudine vnius vlne et scinde ipsum in vna parte et in eadem parte circumvolue stuppam fortissime et pone equum in terra ligatis pedibus. Tunc ponendo baculum in collo ipsius. Vlcera, si quae fuerint, frangantur. Hoc facto acetum cum ouis mixtum collo ipsius infundatur.

(10) Contra illut quod uocatur *wormscrot.*[5] ℞ puluerem de testis ouorum et fulligine, id est *ruoz* et piper pulucrizatum. Ista misce cum aceto et tepidum collo equi infundatur.

---

[1] Bauchbläsig, „Dampf", Lungenemphysem. [2] Vgl. Text 2, Zeile 60.
[3] Eisen unter schlagen. [4] Vgl. Text 4, Nr. (3). [5] Vgl. Text 4, Nr. (4).

Der nächste Abschnitt soll der handschriftlichen Überlieferung des unter dem Namen Meister Albrechts, Kaiser FRIEDRICHS Marstaller, bekannten Roßarzneibüchleins gewidmet sein und seinen etwaigen Beziehungen zu den bisher kennen gelernten handschriftlichen Verordnungen. Ich werde ihn mit einer Übersicht des Inhaltes aller bis jetzt mitgeteilten Handschriften eröffnen.

Kleinere Mitteilungen.

Altgriechische Heilvotive vom ärztlichen Standpunkte.

Von

Dr. OSKAR V. HOVORKA, Wien.

Vor mehreren Jahren hat STIEDA in glanzvoller Weise die altitalischen Votivgaben bearbeitet und die Wechselbeziehungen zwischen der Geschichte der Medizin und den verwandten Disziplinen aufgedeckt, für welche ihm unsere Wissenschaft sicherlich Dank schuldet.

Es ist naheliegend, daß der Wunsch, auch die altgriechischen Votive in ähnlicher Weise zu beleuchten, sich gewissermaßen von selbst ergibt. Allerdings ist das Material wegen seiner großen Reichhaltigkeit noch lange nicht einheitlich gesichtet und es wird wohl noch einer emsigen, jahrelangen Arbeit bedürfen, bis der Gegenstand vollkommen spruchreif erscheint. Wir wollen es nunmehr versuchen, uns in dem Wirrwarr wenigstens allgemein zu orientieren, und ich möchte mir erlauben, eine Auswahl dieser Votive vorzulegen, um zu zeigen, inwieweit das ziemlich reichhaltige epigraphisch-archäologische Material auch seitens der Ärzte Beachtung verdient.

In erster Linie fällt hier die Berücksichtigung der Tituli Asiae Minoris ins Gewicht, deren Obhut Prof. OEHLER in Wien anvertraut ist.[1]) Wenn wir uns nun die Frage nach den Krankheiten vorlegen, auf welche sich die Votive beziehen, so ersehen wir aus dem vorliegenden Material, daß es nach deren Sitze vorzüglich die Augen, Ohren, Brüste, Füße und Hände, sowie Genitalien sind, welche den Inhalt der Votive bilden. Und zwar sind es besonders Frauen, von welchen die Votive herrühren. Einen interessanten Diskussionspunkt bildet die Frage, ob sich die zahlreich vorliegenden Darstellungen auf geheilte oder kranke Glieder beziehen. Während nämlich KÖRTE[2]) der Ansicht ist, daß sich die Votive auf Nachbildungen geheilter Glieder beziehen, gibt STIEDA der Meinung Ausdruck, daß diese Votive Nachbildungen kranker Glieder darstellen.[3]) Wir wollen nun an dieser Stelle ausdrücklich erklären, daß wir uns weder der einen, noch der anderen Ansicht anschließen können; denn wer sich einigermaßen mit diesem Kapitel der modernen Volksmedizin beschäftigt hat, wird ohne weiteres zugeben, daß eine solche Fragestellung vollkommen gegenstandslos ist; denn es denkt ja weder der Kranke noch der darstellende Künstler an den feinen Unterschied zwischen „normal" und „pathologisch". Der Kranke nicht, weil er nur die Absicht hat, der Gottheit die Bitte oder den Dank sinnfällig darzubringen, welcher sich auf die Heilung seiner Krankheit bezieht; der Künstler nicht, weil er nur den Auftrag über den Körperteil im Sinne

---

[1]) Siehe dessen „Epigraph. Beiträge zur Geschichte des Ärztestandes". Progr. d. Maximiliangymn., Wien 1907; Janus 1908.

[2]) A. KÖRTE, Bezirk eines Heilgottes. Mitt. des Kaiserl. deutschen Inst. Athen. Bd. XVIII (1893), S. 231 f.

[3]) STIEDA, Über altitalische Weihgeschenke. Röm. Mitt. XIV, 1910.

hat, an welchem seine Kundschaft erkrankt ist. Abgesehen davon, daß es sich in der überwiegenden Anzahl der Fälle nicht etwa um wahre Künstler, sondern vielfach um Halbkünstler oder nur Handwerker, ja sogar um Afterhandwerker handelt, dürfte dem Verfertiger der Votive wohl nur selten jener Unterschied zum Bewußtsein gekommen sein. Es darf uns daher kaum wundern, daß es zumeist ganz rohe Darstellungen gesunder Augen, Ohren usw. sind, und daß nebenbei auch Darstellungen pathologischer Zustände vorkommen. Diese müssen allerdings schon sehr augenfällig sein, wie wir dies z. B. aus der KÖRTEschen Publikation des varikösen Schenkels (Tafel XI) ersehen. Auch die modernen Votivgaben, wie wir sie vor den heutigen katholischen Kirchen zum Kaufe ausgeboten sehen, sind zumeist ganz rohe Nachbildungen aus Wachs, Blei, Holz, Silber usw. und werden vorrätig gehalten, ohne daß es deren Verfertiger jemals im Traume eingefallen wäre, eine bestimmte Krankheit zur Darstellung zu bringen. An den Tatsachen wird nichts geändert, wenn wir auch bedenken, daß dieselben meist vorher gearbeitet sind, während die antiken Votive den Dank für die bereits erfolgte Heilung ausdrücken sollen.

Was nun das Material als solches betrifft, so müssen wir wohl zwischen den archäologischen und epigraphischen Belegen unterscheiden. Es finden sich nämlich Votive allein, ohne Inschrift, und solche mit Inschrift. So begegnen wir bemerkenswerten archäologischen Funden in erster Linie in den im Altertum berühmten Heilorten. Wir wollen als Beispiel anführen Petsofa (Palaiokastro) auf Kreta, welches bereits aus der mykenischen Zeit, also aus dem zweiten vorchristlichen Jahrtausend, stammt.[1]) Es finden sich hier Votivfigürchen von Armen, Beinen und Köpfen, auch Genitalien, sowie ganze Gestalten; viele von ihnen sind zum Aufhängen hergerichtet.

In dem auf dem Südabhange der Akropolis aufgedeckten Asklepiosheiligtum,[2]) welches aus der historischen Zeit stammt, finden wir 92 Reliefs und 13 Inschriften, und zwar beziehen sich die ersteren auf die Adoration (*προσευχή*) und auf das Opfer (*θυσία*). Die verschiedenen Darstellungen haben zum Inhalt die Krankenheilung durch ASKLEPIOS; neben ihm treten jedoch auch Hygieia, Demeter, Machaon, Kore und andere Gottheiten auf. Von den Inschriften ist besonders zu erwähnen eine Opferszene der Ärzte an Asklepios und Hygieia,[3]) ferner getreue Abbildungen des Kultes;[4]) alle diese Votive sind wohl in die Zeit um etwa 343—200 v. Chr. zu setzen.

MARTHA und GIRARD[5]) publizierten ein ziemlich vollständiges Inventar des Asklepiosheiligtums in Athen, welches Heilvotive umfaßt, die aus den Jahren 307—266 v. Chr. stammen. Dieses Inventar ver-

---

[1]) The Annual of the British school at Athens, IX (1902—1903), S. 356, Palaiokastro. The sanctuary of Petsofa (Kreta).

[2]) Bull. corr. hellen. II (1878), p. 65—94. P. GIRARD, Ex-voto à Aesculape trouvés sur la pente mérid. de l'acropole.

[3]) l. c., p. 89. [4]) l. c., p. 93.

[5]) J. MARTHA u. P. GIRARD, Inventaires de l'Asclepiéion. Bull. de corr. hell., II (1878), p. 419f.

dient eine eingehendere Behandlung von seiten der Ärzte; hier können nur einige wenige Punkte berührt werden. Es finden sich hier neben Votiven auch ärztliche Instrumente, welche sicherlich bei der Genesung von Kranken eine Rolle spielten und wahrscheinlich „mitgeopfert“ wurden. So z. B. *σιδηροῦς δακτύλιος, καθετὴρ ὑάλινος,*[1]) oder *δακτύλιος σάρδιον χρυσίῳ ἐνδεδεμένον, ὃ ἀνέθηκεν Ὀνήτωρ ἰατρός* (Goldring mit Edelstein, in Gold gefaßt, welchen der Arzt Onetor weihte); *σῶμα καταμακτὸν γυναικὸς ὃ ἀνέθηκε Πανσιμάχη*; ferner *ὀφθαλμὸς ἀνεπίγραφος* (Auge ohne Inschrift); *οὖς καταμακτὸν*; *ὦτα δύο καταμακτά*; *σκέλος* (Schienbein); *ὦτα δύο καὶ ὀδόντες, οὓς ἀνέθηκε Ἀρισταγόρα* (Zahnvotive sind bekanntlich ziemlich selten); *σῶμα ἀνδρὸς . . . ἀνέθηκε Σωσίβιος*;[2]) *χεῖρα ἀργυρᾶν, ἣν ἀνέθηκε Γλυκέρα*; *σκέλη δύο καὶ χείρ*; *δάκτυλος κοῖλος* (hohl); *ὀφθαλμοὶ ἃ ἀνέθηκε Μαμμία ἐπιχρύσους*; *Χεὶρ χρυσῆ καὶ ἀργυρᾶ καὶ χαλκῆ καὶ λιθίνη, ἣν ἀνέθηκε Φιλίππη*. Man ersieht aus dieser Zusammenstellung, daß das Material, aus welchem die Votivhand angefertigt wurde, aus Gold, Silber, Bronze und Stein bestand, also sehr mannigfach war.

Δύο ἔνε ὀφθαλμοὶ χρυσοῦς καὶ ἀργυροῦς καὶ ὀφίδιον (Schlange) *χρυσοῦν ἃ ἀνέθηκεν Ἡδύτιον* (ein Frauenname); *τιτθία* (Brustwarzen) *δύο*; auch: *τιτθὸς Νικοστράτης*; ferner: *Αἰδοῖον* (Genitale) *ὑπὲρ Μενεκλέους*; p. 430f.: *ἐξάλειπτρον* (Salbenbüchse) *ὑάλινον*.

GIRARD unterscheidet in seinem beschreibenden Katalog der Äskulapmotive[3]) vier Arten der letzteren, und zwar:

1. Votive der Supplikation (1—34),
2. Votive, auf welchen Äskulap allein oder mit Hygieia dargestellt ist (35—60),
3. Supplikanten ohne Gottheit (61—78),
4. Verschiedenes.

Es ergibt sich hieraus, daß das Material an Votiven nicht nur recht reichhaltig, sondern auch verschiedenartig war. Es wiegen besonders Augen, Ohren, Hände, Finger, Füße vor, doch treffen wir auch seltenere Körperteile, wie z. B. Schienbeine, Zähne, Genitalien, Brustwarzen usw., mitunter auch ganze Menschengestalten an. Dazwischen finden wir kunterbunt ärztliche Gerätschaften, z. B. Glaskatheter, Salbentiegel, mit deren Hilfe der Kranke die verlorengegangene Gesundheit wiedererlangt hatte und sich beeilte, dieselben der Gottheit als Opfer darzubringen.

Das bekannteste Heilvotiv, welches pathologische Zustände eines Körperteiles darzustellen scheint, ist das von KÖRTE aus dem Bezirke eines Heilgottes publizierte Kolossalbein, auf welchem stark hervortretende variköse Blutadern (Venen) sichtbar sind.[4]) Es ist bekannt, daß „Krampfadern“ nicht leicht heilbar und schwer zum Verschwinden zu bringen sind; ferner, daß sie die Ursache für die gefürchteten und vielfach als unheilbar geltenden „Unterschenkelgeschwüre“ abgeben. Es erscheint

[1]) l. c., p. 421, 9.
[2]) l. c., p. 26.
[3]) Bull. corr. hellen. I (1876), 156—169. P. GIRARD, Catalogue descr. des ex-voto à aesculap.
[4]) KÖRTE, l. c., 231 f., Tafel XI.

uns nun durchaus nicht auffallend, daß ein solcher etwa zur Heilung gelangter Fall immerhin großes Aufsehen erregt haben muß; ebensowenig, daß der beauftragte Künstler es nicht unterließ, eine so auffallende Krankheitsursache zur Darstellung zu bringen.

Von demselben Orte stammt auch eine Marmorplatte (241, 6) mit weiblicher Brust in hohem Relief; unter ihr ist die Inschrift angebracht: *Ἡδεῖα* (Name) *Ἀσκληπιῷ*; sie stammt aus dem 3. Jahrhundert v. Chr.; ferner eine Marmorplatte mit männlichen Genitalien in Relief (Nr. 7), sowie eine solche mit zwei Ohren (Nr. 8); dann die beiden vorderen Glieder eines Fingers, wohl einzeln geweiht.

Eine Reihe ähnlicher Beispiele wäre noch von einer ganzen Anzahl anderer Orte anzuführen, doch wollen wir uns statt der weiteren detaillierten Wiedergabe auf die Anführung der wichtigsten Quellen beschränken.

Es mögen vorerst zwei griechische Votivstellen aus Lydien angeführt werden, welche ich bei der Naturforscherversammlung zu Münster[1]) 1913 ausführlich besprochen und deren bisher unbekannte photographische Abbildungen demonstriert habe. Aus Golgos[2]) stammt ferner eine Anzahl von Platten und Reliefs mit Inschriften, welche vorzüglich Brüste, Augen und männliche Glieder enthalten; es findet sich unter ihnen auch eine Pferdezeichnung.

In der Sammlung des Herzogs von Bedford in der Woburn-abbey[3]) findet sich ein Weihrelief, *εὐχαριστήριον*, einer Frau; es handelt sich hier offenbar um die Heilung eines Ohrenübels; denn über den abgebildeten Ohren erhebt sich je eine Schlange des Heilgottes und hinter jeder Schlange ist eine Pflanze dargestellt, welche dem rätselhaften Silphion der kyrenischen Münzen sehr ähnlich sieht. Es ist sehr wahrscheinlich, daß wir es hier mit der Abbildung des bei der Ohrenkrankheit verwendeten Heilmittels zu tun haben.

Auch in dem bekannten Asklepiosheiligtum zu Epidaurus fand sich eine große Anzahl von Ohrenvotiven.[4])

Aus Pergamon stammen eine Votivhand und mehrere Votivbrüste, ferner eine Votivplatte mit einem Ohr in flachem Relief.[5])

Hogarth[6]) erklärt Ohren- und Augendarstellungen, welche zu Ephesos gefunden worden sind, für Amulette, Weinreich dagegen als kleine Appliken; sie waren aus Goldblech verfertigt; dabei befanden sich Abbildungen von Händen und Füßen. Ähnlich verhalten sich die Funde von Golgos auf Kypros.[7])

---

1) v. Hovorka, Zwei griechische Votivstellen aus Lydien. Wiener mediz. Woch. 1913, Nr. 15.

2) B. C. H. XX, 361 u. 363. P. Pedrizet, Un sanctuaire de dieu guérisseur à Golgos (Larnaca). Andere Heilmotive vgl. B. C. H. III, 167.

3) Arch. Anz. 1864, S. 213, Tafel A.

4) C. I. L. III, 7266; Dessau Inscr. lat. sel. 3853 nach Ἐφ. ἀρχ. 1885, 199 mit Abbildung.

5) Altertümer von Pergamon, VII, Nr. 33f.

6) Hogarth, Excarations et Ephesus, 1908, Tafel VII, 107—108.

7) Bull. corr. hellen., XX, 360f.

Zwei Bronzeohren aus Delphi, welche die Inschrift Ἀναξίλα Ἀσκλαπιῷ tragen, weisen noch Einlaßspuren auf. Auch bei Weinreich findet sich eine große Anzahl von Heilvotiven, welche zumeist aus dem Asklepieion zu Athen stammen.[1])

Wir haben bisher immer nur von Votiven gesprochen, welche dem Asklepios oder der Hygieia geweiht waren. Fragen wir uns nun, ob es auch andere Gottheiten gab, denen man Votive weihte. Es ist ja bekannt, daß in den heutigen Alpenländern, woselbst wir bezüglich der Heilvotive oft beinahe auf eine vollkommene Analogie mit jenen des Altertums stoßen, nicht nur ein einziger, sondern mehrere Heilige oder Patrone in Betracht kommen. Die vergleichende Volksmedizin lehrt uns auch, daß die Grundanschauungen aller Völker und aller Zeiten stets die gleichen bleiben, und daß sich eine jede Heilmethode stets aus einer vorhergehenden entwickelt. So erfreut sich z. B. in Wien der hl. Peregrin eines besonderen Vertrauens bei Fußleiden, der hl. Valentin in Bayern bei der Epilepsie, der hl. Augustin und die hl. Ottilie bei Augenkrankheiten, der hl. Blasius in Dalmatien wird besonders bei Halsleiden angerufen; die hl. Apollonia, welche eine Zange trägt, wird mit Vorliebe von Zahnleidenden in Anspruch genommen.

In ähnlicher Weise hat es auch bei den Griechen eine Reihe von Gottheiten gegeben, denen die Kranken oder Genesenen ihre Votive weihten.

In erster Linie war es Demeter, welcher man Heilvotive darzubringen pflegte. Als typisches Beispiel wollen wir nur das bekannte Basrelief aus Philippopolis anführen: Σ]τρατία ὑπὲρ τῆς ὁράσεως (Gesicht) θεᾷ Δήμητρι δῶρον.[2])

Eine nicht selten genannte Gottheit ist die Anaitis, welche besonders häufig in Maionien vorkommt. Ihre Bedeutung und ihr Zusammentreffen mit den Mengottheiten habe ich gelegentlich der Besprechung der lydischen Votivstellen, welche sich heute im Reichsmuseum zu Leiden befinden, ausführlich besprochen.[3]) Sie ist mit der großen vorderasiatischen Göttin identisch, welche bald den Namen Ἄρτεμις, bald Μήτηρ führt. Men ist der phrygische Mondgott, welchem verschiedene Personennamen nachgesetzt werden, z. B. Μὴν Τιάμου, Φαρνάκου, Ὀξιόθενου, Οὐράνιου, Κάρου, Ἀρτεμιδώρου usw.

Der auf einem Relief aus Kypros erwähnte Theos Hypsistos[4]) (Θεῷ ὑψίστῳ ἀνέθηκεν Πρόκτνος εὐξαμένη) scheint nach Analogie einer aus Athen stammenden Inschrift ein Zuname des Zeus gewesen zu sein.[5]) Auch die Namen Kore und Machaon findet man an Votiven von den Kranken zum Danke angeführt.

Wir können zum Schlusse eine zwar nicht griechische, doch auf anderen klassischen Votiven so häufig vorkommende Göttin nicht unerwähnt lassen; es ist dies die Bona Dea, die Tochter oder Frau des

[1]) Weinreich, Athen. Mitt. XXXVII, 1912, 51—58.
[2]) Annali 1861, 380f., Tafel 5.
[3]) v. Hovorka, l. c., S. 3.
[4]) P. Pedrizet, l. c.
[5]) Annali 1843, 330, K III, 148f.; 237/8; Berliner Skulpturen, 718—721.

Faunus, welche auch den Namen Damia führt und als Erdgöttin, sowie Geburtsgöttin verehrt wurde. Nach ROSCHER ist sie mit der Hygieia identisch.[1]) In ihrem Tempel zu Rom befand sich eine Apotheke, in welcher ihre Priesterinnen, also Ärztinnen, an Kranke Heilmittel verabreichten. Ihr Symbol war die Schlange. Da sie auch Augenleiden heilte, wurde sie oft Dea oclata (oculata) genannt; auf Befreiung von einem Ohrenübel bezieht sich das Votiv der Bona dea aurita.[2]) In ähnlicher Weise zu erklären sind die Beinamen Lucifera (Geburtsgöttin) und Restituta (Wiederherstellerin, Rekonvaleszentin).

Nur das eine bleibt auffallend, daß sich unter den Votiven des Altertums eines nicht vorfindet. Es ist dies die Darstellung der Gebärmutter als Kröte, wie sie in unseren Alpenländern so häufig ist. Allerdings ist ein Krötenamulett aus dem Grabe eines römischen Provinzialen bei Säubersdorf, Oberpfalz, bekannt, welches sich im historischen Museum zu Tölz befindet, und in seiner Ausführung den jetzigen Votiven dieser Richtung in jener Gegend vollkommen gleicht.[3])

Wenn wir nun das bisher Gesagte kurz zusammenfassen wollen, so müssen wir hervorheben, daß die meisten uns bisher bekannten griechischen Heilvotive aus Stein verfertigt waren; daneben gab es auch solche aus Holz oder verschiedenen Metallen, z. B. Gold, Silber, Bronze usw. Die ersteren trugen oft Inschriften, die letzteren glichen mehr oder weniger den noch heute üblichen Heilvotiven. Es ist uns die Nachricht über eine Hetäre überliefert worden, welche darauf hindeutet, daß dieselbe von anderen Frauen mit hölzernen Heilvotiven erschlagen worden sei, als dieselben auf sie eifersüchtig wurden. Die Heilvotive führten im Altertum den Namen *ἱεροποίημα, ἀνάθημα, στήλη*. Wie ein roter Faden zieht sich bei deren Aufstellung der Dank für die *ὁλυκληρία*, d. h. Vollständigkeit, Unversehrtheit und Wiederherstellung der Gesundheit oder einzelner Glieder des Opfernden.

Die am häufigsten abgebildeten Glieder sind Augen, Ohren, Brüste, Hände, Füße, männliche Geschlechtsteile, seltener findet man Abbildungen von Unterschenkeln, Brustwarzen, Zähnen, Fingern oder Fingergliedern. Ihre gewöhnlichsten Fundorte sind die Asklepiasheiligtümer des Altertums, doch auch solche anderer Gottheiten. Gerade darin finden wir eine zwar auffallende, doch durch den Gegenstand selbst leicht erklärliche Analogie und Kontinuität bis in unsere Tage.

---

[1]) ROSCHER, Lexikon der griechischen und römischen Mythologie, I, 943.
[2]) l. c., IV, 759, cf. Friedl. III, 8.
[3]) v. HOVORKA und KRONFELD, Vergleichende Volksmedizin, Bd. I, S. 262

Ein spätmittelalterlicher Plakatdruck zur Warnung vor den Gefahren des Alkoholismus.

Mitgeteilt von

KARL SUDHOFF.

Die reiche Sammlung von Einblattdrucken aus der Inkunabelzeit und dem frühen 16. Jahrhundert der Münchener Hof- und Staatsbibliothek enthält unter der Signatur „Einblatt VIII, 15" ein interessantes Blatt, das in der Antialkoholbewegung einen besonderen Platz verdient, nicht minder also in der Geschichte der Ernährungshygiene.

¶ Von zů trincken vnd yberweinen.

Vermerckt vnnder Anndern Vier grosse ybel. so dem menschlichen leib Kōmen auß über weinen ¶ Das erst úbel Jst zerstörung der Conplexion vñ der leber des menschen an jren gůten geschicklikeit vnd würckung Wann wein vnmeslich vnnd überflüssiklich getruncken. als sonnderlich jn zůtrincken geschicht. myndert der leber jr natürlich hytz. damit sy deyen sol. vnd er verleürt da pey seyn krafft. gůt geblút zemachen vñ last an seiner stat vil schedlich feichtigkeit. darauß darnach die Wassersucht kumbt Oder ertzündt dye leber so vast vnd benymbt ir die zymlich veichtung. da von nach mals dem menschen ð aussatz. oder verlierung seiner synne kumbt ¶ Das Annder ist zerrüttung des hyrns von stetter auffriechung. übersichsteigung der tempf von dem wein jn das haubt, da durch das hyren jn hytzigen menschen erhytzt wirt. und geschickt zů vnsynnigkeyt vnnd tobsucht Aber jn kalten menschen die kelte merrt. vnd schickt zů der fallenden sucht. entsetzung ð vernunft. vñ zů dem schlag ¶ Das dritt übel ist die Adersucht. als kram. lem. zitterñ, vnd der gleichen Wann der wein vnbeschaydenlich getruncken. wirt zů zeitten jn dem magen zů essich. das dann dem geeder gar groß schaden ist Macht auch vntayg. wesserigkeyt. dar durch die adern matt werden, mercks wol ¶ Das vierdt ist der gech tod. so durch den schlaff vñ durch das schnarchen die weg des atems werdē verschopt vñ verschlossen. dar durch der mensch erstöckt wirt.

¶ Damit aber du blindter vnuernüfftiger vnd vichischer zůtrinker. ja vnuernüfftiger dañ das vich. noch pas begreiffen. fassen. vnd behalten mügest, dise obgeschribne. vnd anndre merckliche grosse schwere úbel so dir zů trinken vnnd überweinen an sel. leib. ere. vnnd gůt. vnnd hinwidervmb was nützbarkeyt vnnd hayls. Messigkeyt. jn essen vnnd sonnderlich jn trincken. bringen vnnd machen ist. so merck mit vleys vnd schreib jn dein hertz. dise nachuolgende gegeneinannder gesetzte. A. B. C. oder Alphabeth.

Zů trincken macht.	Messigkeyt macht
Arm hye vnnd dórt	Allt achtberlich bey got vnnd der welt
Basser süchtig am leib weibischer geperd	Bolgeschickt am leib jn geperdē vñ allen dingē
Contract an den glidern	

Dryes vnnd peyl am le:b
Ellend erenlos bey allen weisen leüten
Flüssig an dem leib Mercks wol
Gelsucht gechlich st.rben
Hayloß heslich
Irrig in allen gütten dingen
Kindisch kelbrisch kleffig sich pald zeuerreden
Lesterlich ligerhefftig
Müelich zů vnkeüsch
Nerrisch vnnd vichisch
Onlewntig onachtberlich bey got vnd d welt
Podagra plindt
Quellig leüchtuertig vntzchütiger wort
Rumorisch vnnd geschraijg
Steltzen der zungen schnüpfig schleffrig
Treg vnnd faul zů allen güten dingen
Vergessen gottes vnnd sein selbs
Xpi vnnd aller heyligen belaidigung
¶ yechung aller khaym
Zerbrechung götlicher gepot vñ ordnung
Türmisch vnnd gantz temisch jm kopf

Czůtetig vnnd resch
Deygkeyt der natur
Erenreich enngelisch
Fürsichtig vnnd weiß jn thůn vnnd lassen
Gerecht geistlich gůt gedechtnus
Heyslich heylig in worten vnnd wercken
Junck vnnd wol gestalt
Keysch vnnd züchtig
Lewntig löblich
Mandlich vnnd bestendig
Nutzlich jme selbs vnnd anndern
Obligig gottes gepoten vnd güter tugent
Parmhertzig in almůsen
Quemlich vnnd zimlich frölich
Ratsam reich
Starck vnnd gesundt an leib vnnd sel
Todes betrachtung
Vernünfftig
Xpi lieb habung über alle ding
¶ yechung zů peichten sein sünd
Zornig wider zů trincken füllerey vñ alle laster.
Mercks wol.

¶ Beschließlich Auß angetzaigten nützbarkeit der messigkeyt vnd treflichen grossen übeln vñ scheden so dē menschē auß vnmessigkeyt. sonderlich jn über weinen kanne. sol sich pillich ein yedlich frum Christē mensch sich seiner vernunfft gebrauchen. von dem vngehorn. vngeschickten. vnd vichischen laster des zů trinckēs daß do wider got. wider alle vernunfft. vnnd gůtt syten ist. abtziechen. abstrayffen. vnnd enntthalten. Vnnd mit der hüff gottes. vnnd seiner lieben heyligen. wider alle pöse naigликeyt zů so teüfflischem vnd verflůchtñ laster mendlich streben vnnd streyten Hierumb O Christenlicher mensch bit got vnnd sein heyligen. das sy dich wöllen genedigklich behüeten vor dem ersten A B C. vnnd füdern zů dem anndern. ꝛc.

Spil weib vnnd wein. Pringen manigen vmb das sein.

Ärzte-Privilegien.

Regesten aus dem Wiener Staatsarchiv.

Mitgeteilt von

Dr. ROBERT DONATH.

(Fortsetzung.)

68. ENDTER, KATHARINÄ HELENÄ, nachgelassene Erben und JOH. FRIEDRICH NÜRNBERGER, als Deszendenten JOH. GEORG GRUBERS, resp. dessen Sohnes CHRISTOPH FRIEDRICH, med. Dr., Gräfl. Hohenlohischer Rat und Leibmedikus; sämtlich in Nürnberg.

Privilegii confirmatio für das „Irnsingerische Pflaster".[1]) Dat. 31. V. 1742. Beilagen: Gesuch; Privileg KARLS VI., dd. 12. XII. 1712, enthaltend die Privilegien FERDINANDS III., dd. 10. III. 1653, LEOPOLDS I, dd. 24. I. 1688, einen von diesem bestätigten Notariatsakt des Dr. CHRIST. GRUBER, und JOSEFS I., dd. 8. II. 1709 für dieses Medikament. Bescheid: Fiat petita confirmatio privilegii in priori forma et sub poena priori privilegio inserta.

69. ENDTER, KATHARINÄ HELENÄ, nachgelassene Erben und Dr. juris WOLFGANG NÜRNBERGER, Advokat.

Confirmatio. Dat. 16. III. 1746. Beilagen: Gesuch; gedruckte Broschüre über das Pflaster (enthaltend im Eingang die 5 Kaiserl. Privilegien; 19 Bl. kl.-4⁰): Privileg, dd. 31. V. 1742 (handschriftlich).

70. ENDTER, JOH. MARTIN, Dr., als alleiniger Erbe des „Irnsingerischen Pflasters".

Privilegii confirmatio. Dat. 7. VII. 1766. Beilagen: Gesuch; gedruckte Konfirmationsurkunde FRANZ' I. (1 Bl. kl.-4⁰); 5 Dokumente (Zessionsurkunden, Testamentsauszüge usw.), die das alleinige Eigentumsrecht ENDTERS beweisen: und (da die 18 Muster gefehlt hatten) die „Cautions-Leistung" mit Vollmacht des Anwalts; Relation des Reichshofrats.

71. ENDTER, CLARA HELENE, Witwe des Vorigen.

a) Privilegii confirmatio. Dat. 20. VIII. 1791. Beilagen: Gesuch; Totenschein Dr. ENDTERS; gedruckte Broschüre über das „Irnsingerische Pflaster" (14 Bl. kl.-4⁰), enthaltend das Privileg, dd. 7 VII. 1766; das gleiche Privileg handschriftlich; Vollmacht des Anwalts. Bescheid: „Fiat wegen bei dieser Konzession vorwaltenden besonderen Umständen petita confirmatio et respèe renovatio privilegii Caesarei et expediatur desuper diploma Caesareum. 20. VIII. 1791." — b) Privilegii confirmatio. Dat. 22. IV. 1793. Beilagen: Gesuch: Vollmacht des Anwalts; Relation des Reichshofrats. Bescheid: Wie oben.

72. ENGELHARD, JOHANN, Bürgerlicher Kaufmann in Nürnberg.

Privileg für „Wind, Stein-, Grieß-, Gall- und Scorbutabführendes Wunderpulver oder alcalium volatilisatorum princeps" auf 10 Jahre. Dat. 9. IX. 1749. Beilagen: Gesuch; Attest der med. Fakultät Erlangen.

73. ENGELHARDT, GEORG, „Destillator".

Privileg für destillierte Wässer und Balsame; zugleich Bestellung zum „Hofdestillator". Dat. 19. XII. 1620.

74. ENGELLEDER, JOH. KASPAR, med. Dr. in Hamburg, Schüler des Prof. HOFFMANN in Halle, war 1713 als „Pestmedicus" nach Hamburg gekommen.

a) Gesuch um Privileg für seine Universalmedizin „Lebensöl" auf 15 Jahre. Präs. 18. II. 1723 (in duplo). Bescheid: „Hat das Begehren nicht statt." —

[1]) Genannt nach dem Erfinder SIMON IRNSINGER.

Dryes vnnd peyl am leib
Ellend erenlos bey allen weisen leüten
Flüssig an dem leib Mercks wol
Gelsucht gechlich st.rben
Hayloß heslich
Irrig in allen gütten dingen
Kindisch kelbrisch kleffig sich pald zeuerreden
Lesterlich ligerhefftig
Müelich zů vnkeüsch
Nerrisch vnnd vichisch
Vnlewntig onachtberlich bey got vnd d welt
Podagra plindt
Quellig leüchtuertig vntzchütiger wort
Rumorisch vnnd geschraijg
Steltzen der zungen schnüpfig schleffrig
Treg vnnd faul zů allen güten dingen
Vergessen gottes vnnd sein selbs
Xpi vnnd aller heyligen belaidigung
¶ yechung aller khaym
Zerbrechung götlicher gepot vñ ordnung
Türmisch vnnd gantz temisch jm kopf

Czůtetig vnnd resch
Deygkeyt der natur
Erenreich enngelisch
Fürsichtig vnnd weiß jn thůn vnnd lassen
Gerecht geistlich gůt gedechtnus
Heyslich heylig in worten vnnd wercken
Junck vnnd wol gestalt
Keysch vnnd züchtig
Lewntig löblich
Mandlich vnnd bestendig
Nutzlich jme selbs vnnd anndern
Obligig gottes gepoten vnd güter tugent
Parmhertzig in almůsen
Quemlich vnnd zimlich frölich
Ratsam reich
Starck vnnd gesundt an leib vnnd sel
Todes betrachtung
Vernünfftig
Xpi lieb habung über alle ding
¶ yechung zů peichten sein sünd
Zornig wider zů trincken füllerey vñ alle laster.
Mercks wol.

¶ Beschließlich Auß angetzaigten nützbarkeit der messigkeyt vnd treflichen grossen übeln vñ scheden so dē menschē auß vnmessigkeyt. sonderlich jn über weinen kanne. sol sich pillich ein yedlich frum Christē mensch sich seiner vernunfft gebrauchen. von dem vngehörn. vngeschickten. vnd vichischen laster des zů trinckēs daß do wider got. wider alle vernunfft. vnnd gütt syten ist. abtziechen. abstrayffen. vnnd enntthalten. Vnnd mit der hüff gottes. vnnd seiner lieben heyligen. wider alle böse naiglikeyt zů so teüfflischem vnd verflůchtñ laster mendlich streben vnnd streyten Hierumb O Christenlicher mensch bit got vnnd sein heyligen. das sy dich wöllen genedigklich behüeten vor dem ersten A B C. vnnd füdern zů dem anndern. &c.

Spil weib vnnd wein. Pringen manigen vmb das sein.

Ärzte-Privilegien.

Regesten aus dem Wiener Staatsarchiv.

Mitgeteilt von

Dr. ROBERT DONATH.

(Fortsetzung.)

68. ENDTER, KATHARINÄ HELENÄ, nachgelassene Erben und JOH. FRIEDRICH NÜRNBERGER, als Deszendenten JOH. GEORG GRUBERS, resp. dessen Sohnes CHRISTOPH FRIEDRICH, med. Dr., Gräfl. Hohenlohischer Rat und Leibmedikus; sämtlich in Nürnberg.

Privilegii confirmatio für das „Irnsingerische Pflaster".[1]) Dat. 31. V. 1742. Beilagen: Gesuch; Privileg KARLS VI., dd. 12. XII. 1712, enthaltend die Privilegien FERDINANDS III., dd. 10. III. 1653, LEOPOLDS I, dd. 24. I. 1688, einen von diesem bestätigten Notariatsakt des Dr. CHRIST. GRUBER, und JOSEFS I., dd. 8. II. 1709 für dieses Medikament. Bescheid: Fiat petita confirmatio privilegii in priori forma et sub poena priori privilegio inserta.

69. ENDTER, KATHARINÄ HELENÄ, nachgelassene Erben und Dr. juris WOLFGANG NÜRNBERGER, Advokat.

Confirmatio. Dat. 16. III. 1746. Beilagen: Gesuch; gedruckte Broschüre über das Pflaster (enthaltend im Eingang die 5 Kaiserl. Privilegien; 19 Bl. kl.-4°): Privileg, dd. 31. V. 1742 (handschriftlich).

70. ENDTER, JOH. MARTIN, Dr., als alleiniger Erbe des „Irnsingerischen Pflasters".

Privilegii confirmatio. Dat. 7. VII. 1766. Beilagen: Gesuch; gedruckte Konfirmationsurkunde FRANZ' I. (1 Bl. kl.-4°); 5 Dokumente (Zessionsurkunden, Testamentsauszüge usw.), die das alleinige Eigentumsrecht ENDTERS beweisen; und (da die 18 Muster gefehlt hatten) die „Cautions-Leistung" mit Vollmacht des Anwalts; Relation des Reichshofrats.

71. ENDTER, CLARA HELENE, Witwe des Vorigen.

a) Privilegii confirmatio. Dat. 20. VIII. 1791. Beilagen: Gesuch; Totenschein Dr. ENDTERS; gedruckte Broschüre über das „Irnsingerische Pflaster" (14 Bl. kl.-4°), enthaltend das Privileg, dd. 7 VII. 1766; das gleiche Privileg handschriftlich; Vollmacht des Anwalts. Bescheid: „Fiat wegen bei dieser Konzession vorwaltenden besonderen Umständen petita confirmatio et respée renovatio privilegii Caesarei et expediatur desuper diploma Caesareum. 20. VIII. 1791." — b) Privilegii confirmatio. Dat. 22. IV. 1793. Beilagen: Gesuch; Vollmacht des Anwalts; Relation des Reichshofrats. Bescheid: Wie oben.

72. ENGELHARD, JOHANN, Bürgerlicher Kaufmann in Nürnberg.

Privileg für „Wind, Stein-, Grieß-, Gall- und Scorbutabführendes Wunderpulver oder alcalium volatilisatorum princeps" auf 10 Jahre. Dat. 9. IX. 1749. Beilagen: Gesuch; Attest der med. Fakultät Erlangen.

73. ENGELHARDT, GEORG, „Destillator".

Privileg für destillierte Wässer und Balsame; zugleich Bestellung zum „Hofdestillator". Dat. 19. XII. 1620.

74. ENGELLEDER, JOH. KASPAR, med. Dr. in Hamburg, Schüler des Prof. HOFFMANN in Halle, war 1713 als „Pestmedicus" nach Hamburg gekommen.

a) Gesuch um Privileg für seine Universalmedizin „Lebensöl" auf 15 Jahre. Präs. 18. II. 1723 (in duplo). Bescheid: „Hat das Begehren nicht statt." —

[1]) Genannt nach dem Erfinder SIMON IRNSINGER.

b) Privileg für sein „Lebensöl“ auf 20 Jahre. Dat. 30. VIII. 1728. Beilagen: Gesuch, präs. 21. I. 1727; Schreiben des Kaiserl. Gesandten in Hamburg, Grafen VON METSCH, mit einem Empfehlungsbrief des ehemaligen Herzogl. Holsteinischen Kammerpräsidenten VON BASSEWIZ; erhielt den Bescheid: „Wird Supplikant nebst Beifügung dieses Konklusi eine genugsame Approbation über das von ihm erfundene Lebensöl von einer medicinae Fakultät oder denen Rats-Physikorum zu Hamburg beibringen, so erfolgt ferner Bescheid.“ 1. III. 1727. Neuerliches Gesuch, präs. 23. VII. 1728, mit Approbation der med. Fakultät Helmstadt und 1 gedruckten Empfehlung seines „Lebensöls“ (4 S. kl.-8⁰). — c) Gesuch „pro magis declarando privilegio“; präs. 11. IV. 1729, enthaltend eine Klage gegen den med. Dr. CHRISTIAN JOACHIM LOSSAU und den Apotheker JAKOB KALDEN in Hamburg, die gleich ihm ein „Lebensöl“ verkaufen. Beilagen: Gedrucktes Privileg, dd. 30. VIII. 1728; gedruckte Empfehlung des LOSSAUschen Präparates (2 S. kl.-8⁰); Aktenkonvolut, enthaltend: Gegenklage LOSSAUS und KALDENS, mit der Bitte, das „per sinistras preces“ erworbene Privileg ENGELLEDERS zu kassieren oder wenigstens nicht auf ihr Präparat zu „extendieren“, mit 2 Beilagen, die den Unterschied der beiden Präparate erweisen;[1]) Kaiserl. Schreiben an den Gesandten in Hamburg, diesen Streitfall zu untersuchen, dat. 30. V. 1729; Bericht des Gesandten, mit: I. Gesandtschaftsbericht zur Bitte ENGELLEDERS um Verleihung des Kaiserl. Rats-Titels, mit 6 Beilagen; II. „Gegenbericht“ ENGELLEDERS mit 7 Beilagen (darunter ein Brief Prof. HOFFMANNS, dd. 20. I. 1723, „Hamburger Relations-Courier“ vom 10. II. 1722, „Altonaischer Mercurius“ vom 3. III. 1722 (je 4 Bl. kl.-8⁰); III. „Information“ LOSSAUS und KALDENS, mit 7 Beilagen (darunter „2 Extracte“ aus Briefen Prof. HOFFMANNS an KALDEN, 7 Strafdekrete gegen ENGELLEDER, Auszug aus der Hamburger Apothekerordnung); IV. Gutachten der Hamburger med. DDr. BERTHOLD WICHER, ISAACUS BOUTEILLER, JOH. FRIEDRICH REICHART, LIPPSDORF; (V. fehlt);[2]) VI. Auszüge aus drei Briefen ENGELLEDERS an die Landrätin und Bürgermeisterin DE LA BRASSINS in Buxdehude, seine angebliche Ernennung zum dänischen Justizrat und lügnerische Ausstreuungen über ihn betreffend; VII. Kopie eines Schreibens des dänischen Residenten in Hamburg, VON HOHENMÜHLEN, an den Bürgermeister HENEK von Buxdehude, den Justizratstitel ENGELLEDERS betreffend, von dessen Verleihung ihm nichts bekannt ist; VIII. Schreiben einer Frau v. AHLFELD, Beschwerde gegen ENGELLEDER enthaltend. (Auf Grund der Prüfung beantragt der Gesandte, das Gesuch ENGELLEDERS abzuweisen.) Abgewiesen mit dem Bedeuten: „Gegen Dr. LOSSAU und cons. ruhig und bescheiden sich aufzuführen, damit in Entstehung dessen Kaiserl. Maj. nicht bemüßigt würden, das allergnädigst erteilte privilegium zu kassieren.“ 20. IX. 1729.

75. ERFFURTH, JOH. CHRISTIAN, Materialist und Bürger zu Nürnberg.

Privileg für „eine gelbe und rote Quintessenz oder Lebensbalsam“ auf 10 Jahre. Dat. 31. VIII. 1747. Beilagen: Gesuch; Spezifikation der Ingredienzien; Beschreibung des Balsams; Zeugnis der „facultatis medicae Universitatis Noricae“ in Altdorf.

76. ERHARDT, KASPAR, Okulist, Stein- und Bruchschneider, geboren zu Freising (Bayern), wohnhaft zu Salzburg.

Privileg. Dat. 11. IV. 1650. Beilagen: Gesuch; Prüfungszeugnis der Wiener med. Fakultät; Bitte um eine Klausel im Privilegium, die „vagierenden Ärzte von Wiedertäufern, Juden und Christen“ abschaffen zu dürfen.

77. ERNDLEIN, HEINRICH, Apotheker.

Privileg und Ernennung zum Hofapotheker. Dat. 10. XI. 1612.

78. FABRITIUS, JOHANN, med. Dr., auch Okulist, Stein- und Bruchschneider aus Hannover, wohnhaft zu Lübeck, hat in Rostock den

[1]) Darunter ein Attest, gezeichnet von dem Hamburger Physikus Dr. JOACHIM BIESTER und seinem „Subphysikus“ Dr. JAKOB GARBERS.

[2]) Enthielt die bezüglichen Original-Präparate.

Doktorgrad erworben, wurde 1638 vom Lübecker Rat „pro medico et chirurgo pestilentiario" bestellt.

Privileg. Dat. 8. V. 1646. Beilagen: Gesuch; Privileg: CHRISTIANS IV. für Dänemark („Dieses ist in dänischer Sprache gesorgt und daraus ins Teutsche transferiert"); Herzogs PHILIPP JULIUS für Pommern: des Lübecker Rats; Doktordiplom; Privileg für den Okulisten BRANDES (siehe diesen).

79. FARKASS, JOH. GEORG VON, Okulist, Stein-, Bruch- und Mundarzt zu Hamburg.

Gesuch um Bestätigung und Erneuerung seines von KARL VI., dd. 13. VIII. 1735, auf 10 Jahre verliehenen Privilegs zur „Forttreibung seiner Mund- und Arznei-Kunst". Präs. 28. IX. 1742. Bescheid: „Fiat petita confirmatio privilegii Caesarei in conformitate prioris ad alios 10 annos." 5. X. 1742.

80. FESTER, JEREMIAS, Dr., in Wien.

Gesuch, sein Medikament gegen „Reisendengliederschwinder, Skorbut und andere Mängel" durch die Zeitungen im ganzen Römischen Reich bekanntmachen zu dürfen, wie es ihm die Könige von Preußen und Polen für die Leipziger, Hallenser und Magdeburger Zeitungen gestattet haben, sowie zur „Description Zettel auszugeben". Dat. 28. II. 1729. Bescheid: „Das petitum zu examinieren." 17. III. 1729.

81. FICKELSCHERER, LEODEGARIUS, Okulist, Stein- und Bruchschneider, auch Leib- und Wundarzt, geboren zu Feldkirchen, wohnhaft zu Obingen (Bayern); Schüler des Okulisten JOHANN REAN VON VALANSCH.

Privileg. Dat. 18. IX. 1675.

82. FISCHACH, DAVID, Laborant und Bürger in Memmingen.

Gesuch um Privileg für seinen „Ungarischen Schlag- und Herzensbalsam" Präs. 27. VI. 1749. Beilage: Gedruckte Beschreibung (2 S. kl.-4°). Bescheid: „Wird implorans ein glaubwürdiges attestatum von einer medizinischen Fakultät beibringen, wodurch angezeiget werde, daß die durch ihn, Imploranten, erfundene Medizin nicht allein nicht schädlich, sondern auch zur menschlichen Gesundheit beförderlich sei, solle alsdann auf sein ferneres Anrufen ergehen, was rechtens." 7. VII. 1749.

83. FLASCHUETZ, JOSEF ANTON, Chirurg in Kriegshaber „im Vorderösterreichischen nächst Augsburg".

a) Privilegii-transscriptio et renovatio für den von seinem Schwiegervater JOH. BAPTIST WERNER, Chirurg ebendaselbst, ererbten „Melissen-, Geist- und Wundbalsam" ad alios 10 annos. Dat. 18. X. 1791. Beilagen: Relation des Reichshofrats; Privileg JOSEFS II. für WERNER, dd. 2. VIII. 1777 (dient als Konzept des neuen). — b) Privilegii renovatio ad alios 10 annos. Dat. 6. IV. 1802. Beilagen: Gesuch; Privileg, dd. 18. X. 1791 (dient als Konzept des neuen).

84. FLEMMING, SAMUEL, „Medizinischer Wurzel-, Kräuter-, Leib- und Wundarzt", geboren in Neudorf (Kurfürstl. Sächs. Amt Schwarzenberg); hatte auch auf dem Hohen Markt zu Wien seinen „Stand".

Privileg für „Ausübung seiner Wissenschaft und folgende Kompositionen: das approbierte Schwarzenberger Gift- und Magenpulver, grün, braun; unterschiedliche Haupt- und Flußpulver, ferner Gnaden-, Herz- und Hauptbalsam, das elixire proprietatis, unterschiedliche Tinkturen und Essenzen, das Heil- und Wundpflaster, einen edlen Pest-Mithridat, so auch Herz- und Haupt-Morschellen, unterschiedliche Gall- und Haupt-Pillulen, ein probiertes Stück für das Zahnweh", sowie die „Wissenschaft, bei Kindern und Erwachsenen die Würmer zu vertreiben" auf 10 Jahre. Dat. 4. VII. 1735. Beilagen: Gesuch; Prüfungszeugnis der Wiener med. Fakultät.

85. FLEMMING, THEODOR, Bruder des Vorigen.

Privileg für die „Flemmingischen Arzneien". Dat. 2. VII. 1701. Beilagen: Gesuch; (Zeugnis der Wiener med. Fakultät fehlt).

86. Forster, Joh. Georg (sive Vorster), „Approbierter Destillator und Chemiker" aus dem Hegau „des Lands Schwaben" (bei Konstanz).

Privileg für seinen „Balsamum sanitatis mit Ritter St. Georgs-Zeichen" auf 10 Jahre. Dat. 23. XII. 1719. Beilagen: Gesuch; Prüfungszeugnis der Wiener med. Fakultät; Lehrbrief; 4 Atteste; Beschreibung des Balsams; „St. Jörgen-Zeichen" (Kupferstich).

87. Frankfurt: 5 Apotheker, Joh. Heinrich Sparr im „Einhorn", Joh. Wilhelm Müller im „Goldenen Kopf", Joh. Rudolf Henrici im „Goldenen Hirschen", Nikolaus Salzwedel im „Weißen Schwan", Joh. Michael Dauth im „Goldenen Engel".

a) Privileg für die „Pillula angelica Doctoris Bayeri oder Frankfurter Pillen" auf 15 Jahre. Dat. 20. VIII. 1702. Beilagen: Gesuch; Vollmacht des Anwalts; Extrakt aus der Apothekerordnung; Klage wegen „Violierung des Privilegs" und Bitte um Schutz gegen die Frankfurter Materialisten, die ein Privileg für die „Frankfurter Pillen" anstreben, mit: Privileg, dd. 20. VIII. 1702; 1 geschriebenen und 1 gedruckten Edikt des „zur Visitation der Apotheken verordneten Amtes" in Frankfurt; trägt den Vermerk: „Ad acta; im Falle einige Materialisten einkommen sollten, dieses Privilegium zu impugnieren, dessen eingedenk zu sein." 13. XI. 1703. — Klage der Frankfurter Materialisten „contra der Apotheker daselbst unbefugt erschlichenes Privilegium". Präs. 8. II. 1704. — Gesuch der „gesamten Materialisten in Frankfurt" um Privileg für obbezeichnete Pillen, mit Vollmacht des Anwalts. Bescheid: „Hat das Begehren nicht statt, und lasset man es bei dem denen Apothekern allda erteilten privilegio derzeit noch bewenden". 22. I. 1706. — b) Privilegii confirmatio. Dat. 14. VI. 1706. Beilagen: Gesuch; Privileg, dd. 20. VIII. 1702; „Extrakt der erneuerten Apotheker-Ordnung" von 1668 (1687 in Druck gelegt), bezieht sich auf Herstellung und Verkauf der „Frankfurter Pillen". — c) Privilegii extensio ad alios 15 annos. Dat. 11. II. 1717. Beilagen: Gesuch; Privileg, dd. 20. VIII. 1702 (dient als Konzept des neuen). — d) Privilegii confirmatio ad alios 15 annos. Dat. 29. I. 1732. Beilagen: Gesuch; Privileg, dd. 11. II. 1717.

88. Francolino, Joh. Baptist Grimaldi, „Chirurgus dentium ex insula Melitensi" (Malta); hielt sich die eine Hälfte jedes Jahres in Venedig, die andere in „Ober- und Nieder-Sachsen" auf.

Privileg (lat.) ad 6 annos. Dat. 6. XI. 1730. Beilagen: Gesuch (ital.); gedruckte Ankündigung „Bericht an alle respectivè Standes-Persohnen" (deutsch und französisch, 1 Bl. fol.).

89. Friederich, Michael, „Arzneikräuter- und Wurzen-Händler" aus Bockau in Meißen (geb. 1655) und sein Schwager Johann Püschel (geb. 1662).

Privileg für „Schwarzenbergisches Gift- und Magenpulver, Balsamum vitae, elixire proprietatis, Haupt- und Hirnreinigendes arcanum oder Schnupfpulver, bewährtes Heil- und Wundpflaster und allerhand äußerliche Balsamen". Dat. 14. XII. 1699. Beilagen: Gesuch; 2 Atteste der Wiener med. Fakultät, Geburts- und Leumundszeugnis.

90. Fromm, Joh. Friedrich, Okulist, Stein- und Brucharzt.

a) Privileg auf 6 Jahre. Dat. 30. VI. 1710. — b) Privilegii confirmatio et nova concessio ad 6 annos. Dat. 2. V. 1712. Beilagen: Gesuch; gedrucktes Privileg, dd. 30. VI. 1710.

91. Fuchs, Joh. Georg, Okulist, Stein-, Bruch- und Wundarzt aus Koblenz, wohnhaft zu Brüssel.

Privileg „über die erlernte Kunst" und folgende Medikamente: „Universalpillen, species zum Brust-Trank, Haupt-, Brust- und Magen-trisineth, tinctura anodinae, Myrrhenbalsam, Spanisch-Laxierbrod, Magen-, Glieder- und Fieberpulver, Milz- und Hauptpflaster". Dat. 5. XI. 1729. Beilagen: Gesuch; Prüfungszeugnis der Wiener med. Fakultät.

92. FUCHS, WILHELM, zu Mainz; war durch 16 Jahre Famulus des Kaiserl. Rates PETER MANCINI.

Privileg für die „quinta essenzia solaris" des PETER MANCINI auf 10 Jahre. Dat. 18. II. 1762. Beilagen: Gesuch; 4 Atteste (darunter eines von MANCINI welche bezeugen, daß FUCHS die Herstellung dieser Essenz versteht).

Ein kurzes deutsches „bonum regimen" zur Gesunderhaltung aus dem 15. Jahrhundert.

Mitgeteilt von

KARL SUDHOFF.

Die Gesundheitsregimina bildeten ja im Mittelalter, seit JOHANN VON TOLEDO den pseudoaristotelischen Brief an ALEXANDER „De conservatione sanitatis" ins Lateinische gewandelt (ca. 1130) und die Salernitaner ihre verwandte Weisheit zur Lebensdiätetik in Verse gebracht hatten, einen literarischen Bedarfsartikel, der ständig neu auf den Markt kam und seinem Inhalte nach nur in bescheidenen Grenzen variierte. Trotz mancher Veröffentlichungen auch der letzten Jahrzehnte bedarf er aber noch dringend der Weiterbearbeitung. Zunächst scheinen mir Texteditionen hier vor allem noch vonnöten.

Die folgende kleine Zusammenstellung in deutscher Sprache hat Dr. HARTMANN SCHEDEL im letzten Jahrzehnt des 15. Jahrhunderts für wichtig genug gehalten, ihn in einem seiner vielen Sammelbände zu notieren. Ich entnehme sie dem von ihm herstammenden ***Codex latinus 441*** der Münchener Hof- und Staatsbibliothek, wo sie auf Blatt 186^r—186^v sich findet. Sie bringt Gangbares in leidlicher Ordnung.

Bonum regimen.

¶ Zu dem ersten sult ir euch wol bewaren vor grosser kelte, wann so euch gar schedlich ist, aus welchem tayl des leibs sy euch beruret, vnd zuuor an sult ir euch an den fussen wol bewaren vor kelt.

So das wetter trwb ist vnd feucht oder nyblig oder an ym selbs ser kalt ist, ist euch vil pesser, das ir euch zu den seibigen czeiten ynne halt vnd an den luft zu sulcher czeit nit giengt.

Item vor pösen vnd stynckenden dingen sult ir euch hüten, wann dem magen vnd haupt da von groß schade entsten mag.

Auch sult ir euch bewaren vor des mondes scheyn des nachtes, also das er euch an das haupt oder an kein gelied des leibs nit scheyne.

Item nach dem essen sult ir euch nit sere bewegen, es sey mit geen oder faren, wann alle grosse bewegnuß als pald auff das essen ist ein grosse hyndernüß, das daz essen nit wol gedewt wirt vnd dem haupt grossen schaden prengt.

Auf vnd nach dem abent essen sult ir pey czwayen stunden nit slaffen gän.

Item ir sult euch hüten zü slaffen des tags nach dem essen, es sey denn in dem sümer so gross hycze were vnd des nachtes nit geslaffen hett, so mügt ir des tags ein wenig slaffen, pey einer oder czwü stund.

Item ewr naturlich slaff sol sin des nachtes syben oder acht stund auff das mayste vnd sult mit dem haupt hoch ligen vnd den ersten slaff verprengen [Bl. 186v] an der rechten seyten, den andern an der lincken seyten vnd sult euch hütten an dem rücken zu slaffen.

Item wen euch grosser lust des essen bestet, so ist es euch gar gut, das ir vmb dy selbigen czeit esset vnd sult mit nichte sulchen lust vber gän vnd sult ewr essen doch also verprengen, das ir allerczeit mit eynem klein lust auff horet zu essen, vnd auff ein male nit vberesset, wann es euch gar schedlichen were.

Item des tags czwey mal zu essen, ist euch gesunt vnd czwischen einem mal vnd dem andern nit trincken, es wer denn das euch ein grosser durst bestunde oder ein anmacht entsteen wolt, so mügt ir ein wenig einer speyß vor essen vnd dar auff trincken.

Item ewr abend essen sol alleczeyt messiger vnd mynder sein, denn das morgen essen.

Zum Regimen Sanitatis Salernitanum.

Beiträge von Karl Sudhoff.

I.

Mit dem „Regimen Salernitanum“ hat man sich recht vielfach beschäftigt und doch ist dabei, dünkt mich, noch mancherlei zu tun. Zunächst scheint sein Alter wesentlich überschätzt zu werden. Einen sicheren zeitlichen Anhalt bringt doch nur der Kommentar des Arnald. Wesentlich älter als die Mitte des 13. Jahrhunderts ist das Gedicht auch in seinen Anfängen doch nicht. Welche Stellung es zu dem von der medizinischen Historik bisher eigentlich völlig übersehenen sogenannten Aristoteles-Brief über Gesunderhaltung an Alexander den Grossen einnimmt (s. o.), der um 1130 über ganz Europa seinen Weg antrat und in alle Sprachen übersetzt wurde, darauf werde ich durch eine Doktorarbeit aus meinem Institute demnächst die Aufmerksamkeit zu lenken trachten.

Der mehrfach unternommene Versuch, Ordnung in das „Regimen“ zu bringen, scheint mir wenig Erfolg zu versprechen. Warum auch sorgfältig ordnen, was ohne Ordnung entstanden ist!? Nur die Teile haben Bedeutung. Ich greife für diesmal eine kleine Regelsammlung heraus, die im 14. Jahrhundert entstanden scheint und in zwei Handschriften mir zu Händen kam, aber auch sonst angetroffen werden wird. Eine Untersuchung einer wertvollen Leipziger Handschrift, etwas älteren Datums, aus der DE RENZI schon Mitteilungen machen konnte, wenn auch vieles nicht richtig ihm überliefert wurde, soll folgen.[1])

NB

In den Münchener Handschriften **Ms. lat. 7744** (*A*), Bl. 1ᵛ, und **7746** (*B*), Bl. 89ᵛ, findet sich eine kleine Sammlung von Versen, überschrieben: „Multos vitabis morbos, hec si retinebis“ (*A*) oder „Regulae multos vitare morbos“. Die erstere Hand hat kurz nach der Mitte des 14. Jahrhunderts geschrieben, die andere ums Jahr 1400, beide recht sorgfältig. In der ersten Handschrift steht ein Erguß von 12 Hexametern, gegen den Biergenuß sich wendend, der sich in der Vorlage des zweiten Schreibers nicht vorfand oder — von ihm aus Freude am „Gerstensaft“ weggelassen wurde. Er hat, soviel ich sehe, auch in die Collectio Salernitana keine Aufnahme gefunden [2]) und stammt kaum aus der Civitas Hippocratica am Golfe von Pesto, eine Vermutung, die auch für einen recht erheblichen Teil der übrigen Merkverse der „Flos medicinae“ zutreffen dürfte.

Regulae multos vitare morbos.

Hec precepta sequi debent aliosque docere, 276
Qui vitare volunt morbos et viuere sani. 275
¶ Non bibe non siciens et non comedas saciatus.
Cum male te sentis, confert si balnea vites. 285
Lotus ieiunus post sompnum non bibe statim. 279
Rewma, dolor capitis, oculus, dens,[3]) vulnera, febris, 282
Repletus venter: hi septem balnea vitent.[4]) 283
Quisquis [5]) solutus eris, nisi caueas [6]) hec, morieris:
Concubitum, potum nimium, cum frigore motum.
Si vis incolumem, si vis te reddere sanum, 6
Curas linque graves, irasci crede prophanum. 7
Parce mero, cenato parum, nec sit tibi vanum, 8
surgere post epulas, sompnum fuge meridianum. 9
Aut breuis aut nullus sit sompnus meridianus. 246

[1]) Ich verweise auch auf „Mitteilungen zur Geschichte der Medizin“, Bd. XIII, Heft 2 gegen Ende.

[2]) Ich habe die Verszahlen der letzten Fassung, die DE RENZI dem „Flos medicinae“ gegeben hat (Collect. Salernitana V, S. 1—104), der Einfachheit halber beigesetzt.

[3]) oculus flens, hat DE RENZI; dann sind es aber keine sieben Dinge, wofür es denn auch dort heißt: densa aestas.

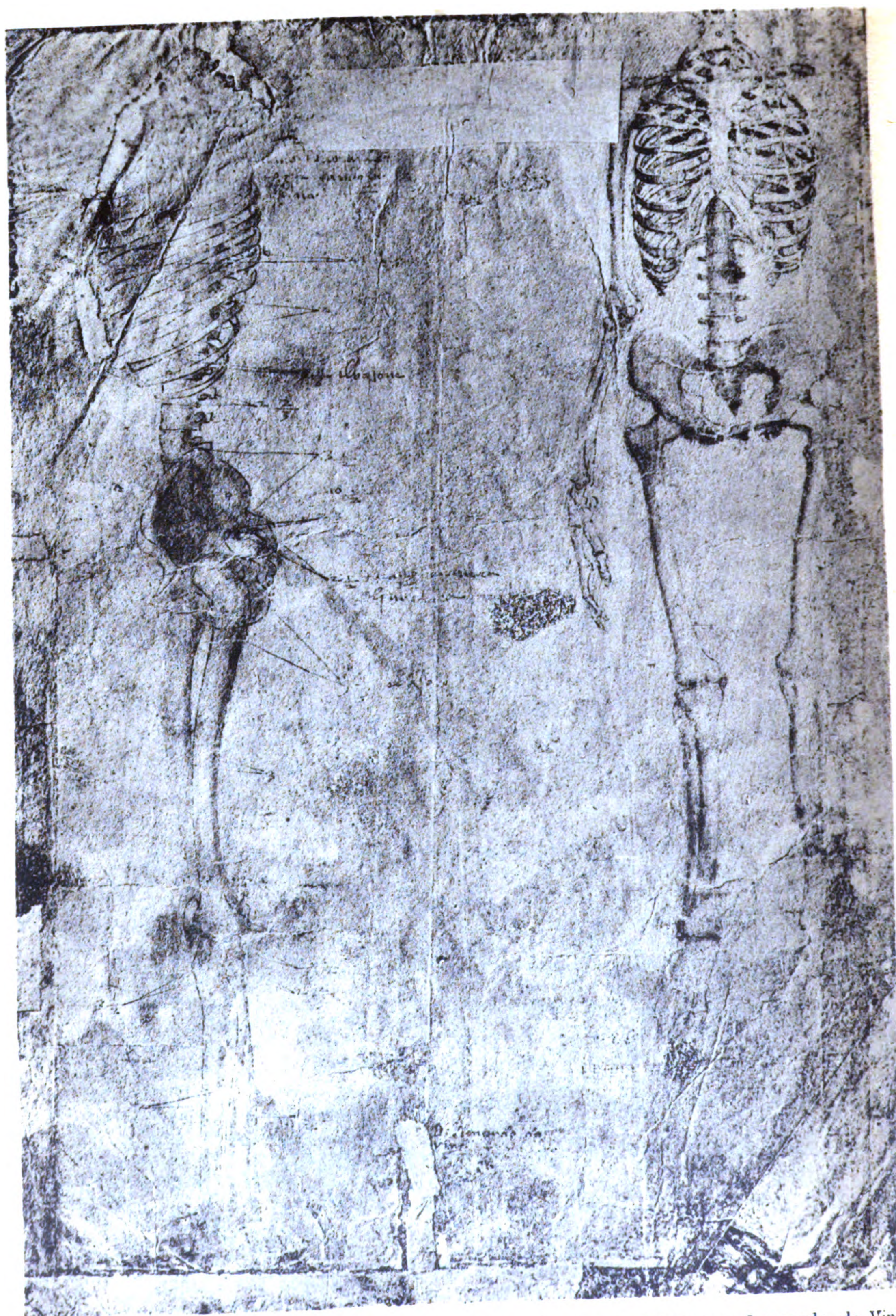
[4]) vetent DE RENZI. [5]) Quisque *B*. [6]) caueris *B*.

Mictum non retine, ventrem non coge nec anum. 10
[Fumosam noscas fore ceruisiam rubicundam.
Pectus turbantem, totum corpus grauidantem
Pestiferamque scias dulcem nimiumque nocentem,
Ledentem pectus, oculos et singula membra;
Ventrem constipat, grauis est et turbida valde
Viscosos generat humores pestiferosque,
Gignit reuma, facit tussim, cerebrum quoque ledit,
Asma facit, colicam generat, visum quoque turbat,
Impedit vrinam, inflat neruos [?], ydropem infert
Strangwiriam generat et calculus inde creatur.
Hos morbos aliosque facit varias quoque febres. ÷ igitur:
Dulcem fumosam vites, si uis fore sanus.]
Te faciet sanum vinum sumptum moderate.
Quid fuerit purum, sensus acuit, quia tale
Et corpus sanum servabit tempore multo.
Vinum subtile creat ex sene cor iuvenile, 412
Sed vinum vile reddit iuuenile senile. 413
Cum fueris tristis, uel cum quasi sincopisabis,
Precedens ista generat repletio fortis,
Hos morbos et eis silens ieiunia curant.
Balnea, vina, venus, cinis, ventus, faba, fumus, 1923
Caseus et fletus, cepe, piper atque sinape, 1924
Sol, calor et frigus, sangwis, labor, ocia, sompnus 1925
Ista nocent oculis, sed vigilare magis. 1926
Fronte rubet primo, pedibus frigescit ab imo, 2162
Dentes nigrescunt, lenis lacrimatur ocellus,
Mentum submittit, nasus summotenus albat; 2164/65
Si iuuenis dormit multum, senior vigilabit; 2116/17
Vox raucescit, grauis anhelitusque sonabit:
Hijs certis signis moriens cognoscitur omnis. 2161

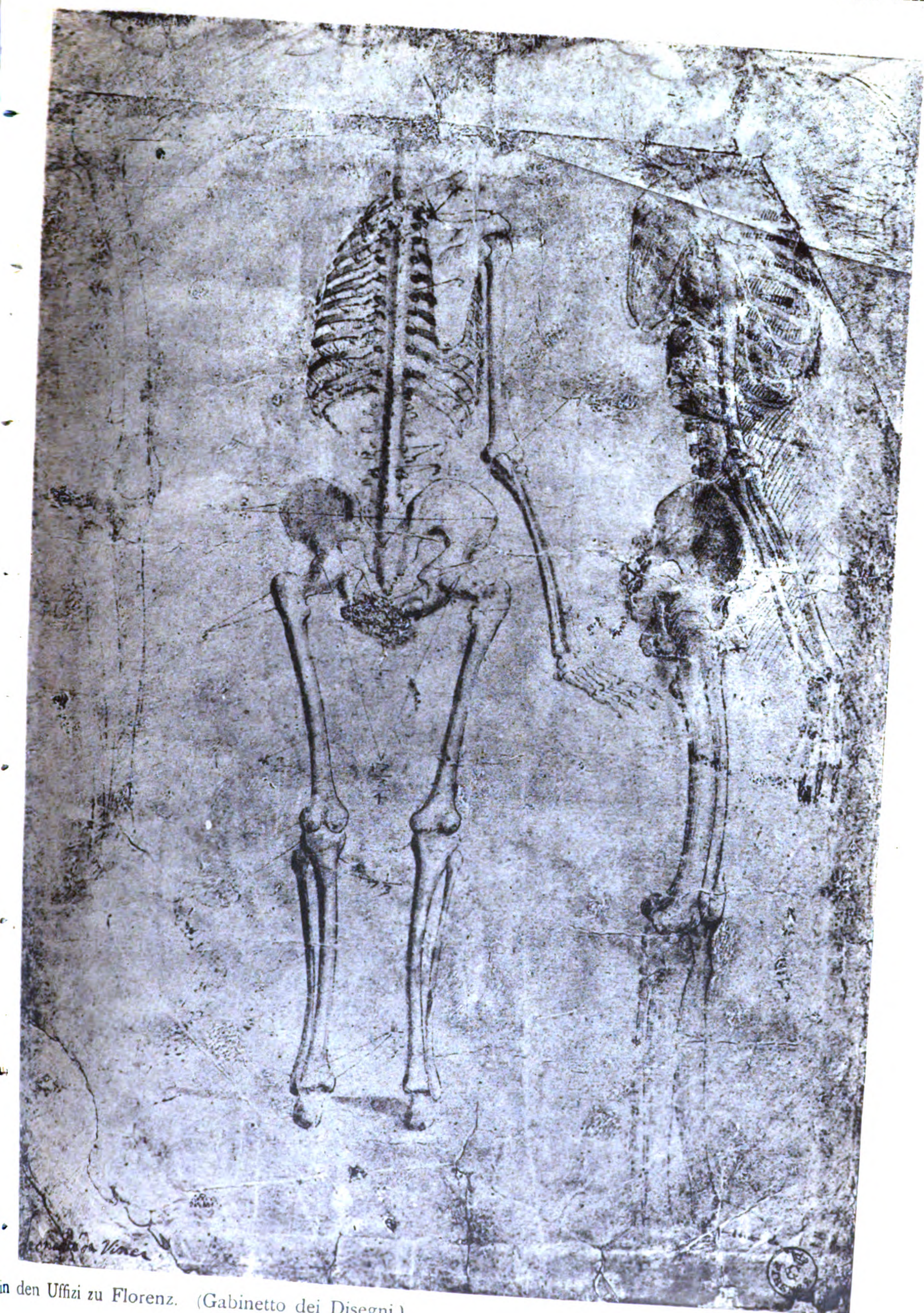
Die auf S. 237 von mir **aus dem Bambergensis L. III. 8. mitgeteilten Verse:** „Cosmas, Damianus, Ipocratis, Galienus" sind als zu den „Carmina S. Isidoro ascripta" gehörig schon bekannt. Auch in der Patrologia Latina von MIGNE, Tomus LXXXIII, Parisiis 1850, im 5. Bande der „Opera Omnia Sancti Isidori Hispalensis Episcopi", Sp. 1110, XV, werden sie erwähnt und Spalte 1111, XVI, wird Vers 12 bis 31 zum Abdruck gebracht, woraus ich einige Varianten hier zusammenstelle:

14 casiamque — 15 Balsama, thus — 16 regum — 17 immensis — 19 humiles ... ferunt — 22 iacent . cinnama — 23 quaeque opulentus Arabs — 24 sint — 25 Nil rosa, nil viola gratius esse potest — 26 Cedet Elinus, cedet Amaracinus illis — 27 Cedet et hic cypro, quae regione venit — 28 Unguenta hic cericis — 29 plurima et Hesperia — 30 Vascula concreta fragilis de pulvere terrae. — Vgl. auch L. TRAUBE in den Poetae Latini aevi Carolini, Tomus III, Berlin 1896, S. 753, und CH. H. BEESON, Isidor-Studien, in den Quellen und Untersuchungen z. lat. Philologie des Mittelalters von TRAUBE, IV, 2, 1913, S. 143 und 147. SUDHOFF.

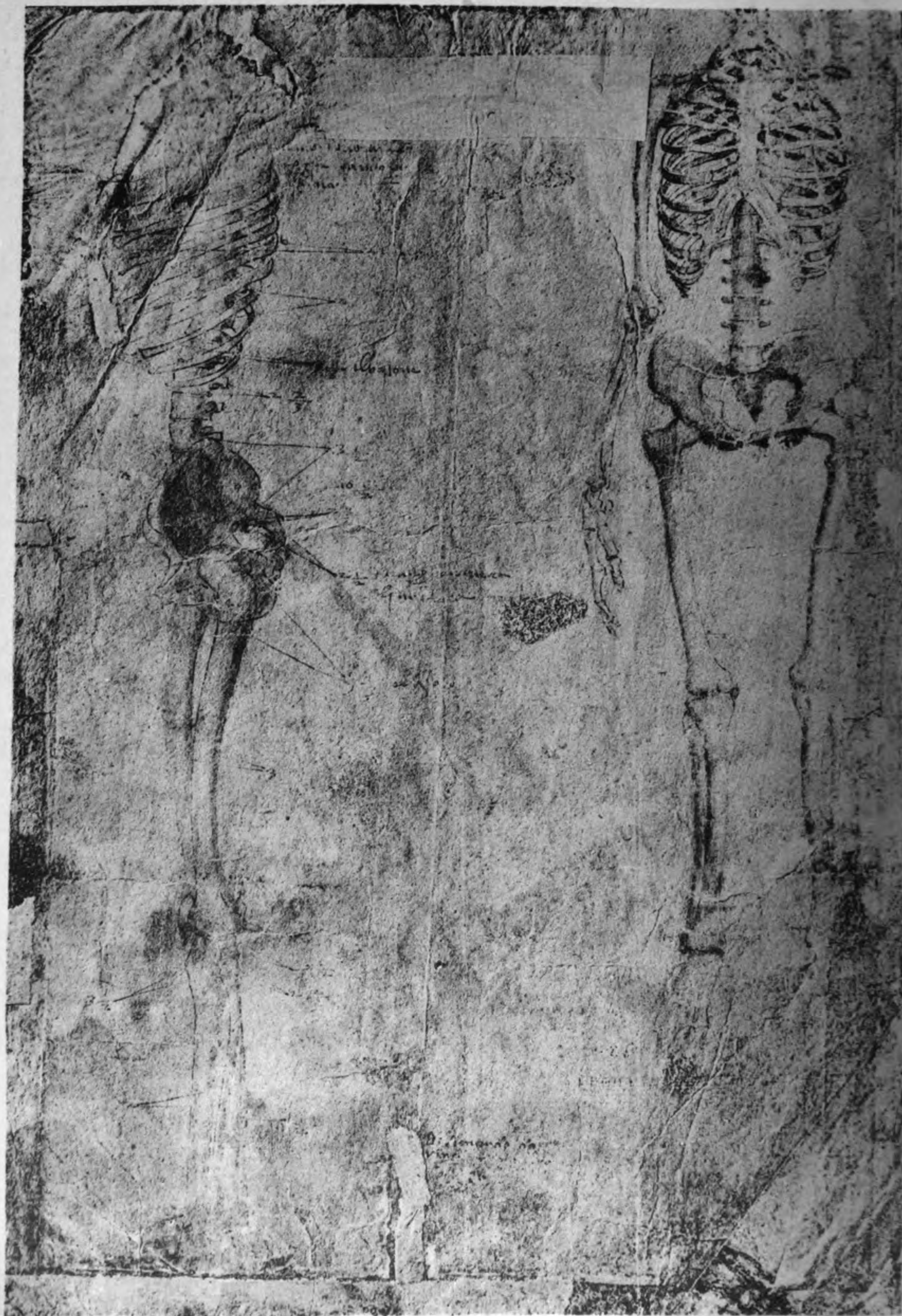
Druck von Metzger & Wittig in Leipzig.



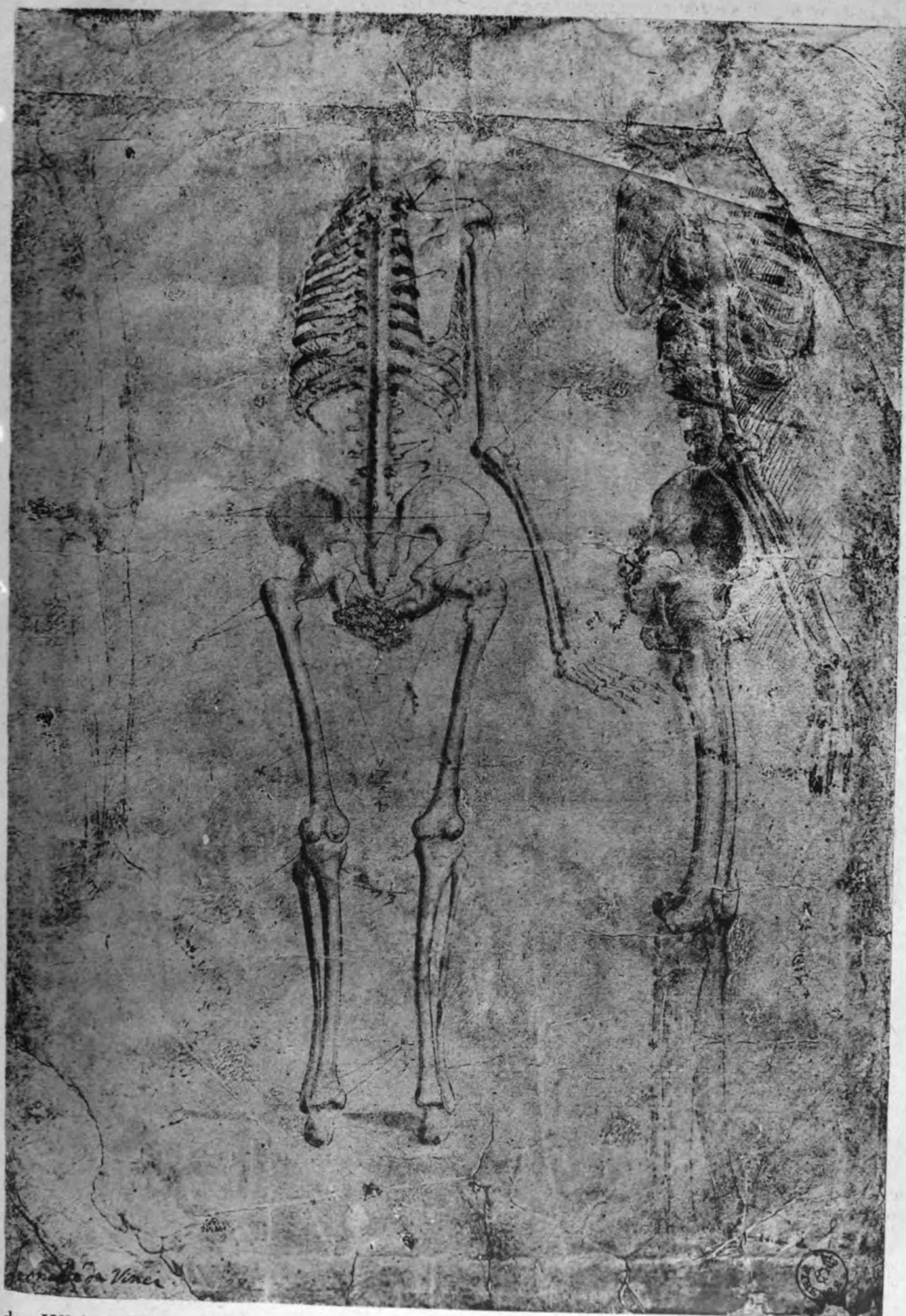
Skelett in drei Ansichten von Leonardo da Vinci i



in den Uffizi zu Florenz. (Gabinetto dei Disegni.)



Skelett in drei Ansichten von Leonardo da Vinci i



n den Uffizi zu Florenz. (Gabinetto dei Disegni.)

Archiv für Geschichte der Medizin

Band VII April 1914 Heft 6

Weitere Beiträge zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter.

Aus dem Institut für Geschichte der Medizin in Leipzig.

II.

(Mit 8 Tafeln.)

---

4. Die Oxforder anatomische Fünfbilderserie des Cod. Ashmol. 399.

Von

Karl Sudhoff.

Joseph Frank Payne zum Gedächtnis.

(Hierzu Tafel IX—XIII.)

Er hat sich Jahre lang mit dem Plane der Veröffentlichung dieser Bilder, wie des sonstigen Inhaltes des ***Ashmolean 399*** der Bodleiana getragen, mir aber zur beliebigen sonstigen Verwendung seine Aufnahmen herübergegeben, denen ich eine vollständige Aufnahme der ganzen Handschrift im Rotogramme vor Jahren schon beigefügt habe. Nun ist er schon manches Jahr von uns gegangen und so seien denn ihm zum Gedächtnis auch diese Oxforder Bilder veröffentlicht, an der gleichen Stelle, an der fast alle übrigen Spezimina dieser Serie publiziert worden sind.[1]) Ist hier doch auch mit Paynes Zustimmung die Serie der Kindslagen aus dem gleichen Kodex schon veröffentlicht worden.[2])

Auf den Text des Ashmoleanus gehe ich nicht mehr ein: er ist in der Textrekonstruktion, Bd. III, S. 361—368 dieses Archives, schon mitbenutzt; die Einleitung und der erste Abschnitt fehlt dieser Handschrift, die um 1290 geschrieben ist. Leider sind die Bilder

---

[1]) Dieses Archiv, Bd. III, S. 165—167 und S. 353—368, Tafeln III, VIII bis XII; vgl. auch Studien zur Geschichte der Medizin, Heft I, S. 49—66, Tafel XIII und XIV; Heft IV, S. 5—10 und S. 34—36, Tafel VI.

[2]) Dieses Archiv, Bd. IV, S. 112—117, Tafel II.

der Oxforder Handschrift ohne alle Legenden; dagegen ist der freie Raum aller Blätter in der 2. Hälfte des 14. Jahrhunderts mit anderen z. T. anatomischen Texten beschrieben worden,[3] die Herr PAYNE in ingeniöser Weise von der Bildmalerei zu scheiden wußte, so daß ihm der Leser für die ungestörte Wiedergabe der alten anatomischen Bildwerke Dank schuldet. Da das anatomische Detail dieser Bilder gering ist und Legenden völlig fehlen, habe ich eine mäßige Verkleinerung der interessanten Blätter für erlaubt gefunden.

Die Haltung aller Bildfiguren ist fast die gleiche, wie auf den Raudnitzer Bildern,[2] nur sind die Oxforder noch etwas weniger in die Knie gesunken; die Hockstellung ist also noch etwas mehr verloren gegangen als dort schon. Alle Bilder sind mit Laubzweigengerank oder gothischer Ornamentik umzogen; Epheu, Eiche und Stechpalme scheinen dem Künstler vorgeschwebt zu haben. Das 4. Bild (Tafel XII) habe ich in dem jetzigen Zustand wiedergegeben, d. h. mit den Beischriften des CONSTANTIN- und Trotula-Textes, der bei den anderen künstlich beseitigt ist.

Das erste Bild, Bl. 18^r (Tafel IX), zeigt das Venensystem und den Verdauungskanal, der vom Schlund zum großen runden Magen herunterläuft, an den sich die schneckenförmig aufgerollten Därme schließen, die schließlich in der Ampulle des Rektums enden. Die fünflappige Leber und sohlenförmige Milz[3] zeigen nicht viel Besonderes, es sei denn die zentrale eliptische Gallenblase auf der Lebermitte. Höchst auffallend sind die 3 Querlinienpaare mit kugelförmigen Erweiterungen an beiden Enden auf der Halsmitte, die wie Kiemenbögen aussehen.

Beigeschriebene Legenden fehlen, wie gesagt, hier wie auf allen 5 Bildern.

Auf dem zweiten Bilde (Bl. 19^r), der Arteriendarstellung (Tafel X), ist auf der Stirn ein Viereck für eine Legende ausgespart, aber nicht gefüllt. Schielen tut das Bild wie alle fünfe. In der Luftröhre laufen die Luftblasen bis zur Lunge herab, die, wie die Fruchthülle einer Haselnuß deren Basis, so die Herzbasis lappig

[1]) An erster Stelle, Bl. 18^r—21^r, CONSTANTINI AFRICANI liber de coitu; an zweiter Stelle die „Trotula", Bl. 21^r—27^r; es folgt darauf, Bl. 27^r ff., die Anatomia RICHARDI ⟨SALERNITANI⟩.

[2]) Dieses Archiv, Bd. III, Tafel VIII—XII.

[3]) Wie sie schon HIPPOKRATES in *περὶ ἀνατομῆς* schildert: *σπλὴν ἀρξάμενος ἐκτέταται ὁμοιορυσμὸς ἴχνει ποδός* (LITTRÉ VIII, S. 538).

umgibt.[1]) In der Mitte des Herzens ein dunkler Punkt. Das Herz liegt wagerecht, die Spitze gerade nach außen und links, Leber- und Milzzeichnung wie auf Figur 1. Beachtenswert ist auch der nur hier gezeichnete Nabel, die Quelle für die Atmung im Fötalzustande.

Das Knochenbild, Bl. 20r (Tafel XI), zeigt ein furchtbares Gebiß und stimmt im übrigen mit dem Knochenbild von Raudnitz[2]) völlig überein. Eine Extrabeigabe des Gebisses schien dem Zeichner bei der Güte seines Hauptbildes in diesem Punkte überflüssig.

Vom Nervenbilde, Bl. 21r (Tafel XII), läßt sich das gleiche sagen. Die blaßgezeichneten Nervenstränge stimmen mit denen des Raudnitzer Bildes[3]) vollständig überein, nur ist bei den hier spitzoval gezeichneten Segmenten (Wirbeln?), die auf neun zusammengeschmolzen sind, in der Zeichnung die Nervenabgänge nur zum Teil angedeutet, ja fast nur ausnahmsweise, dafür sind die Segmente mit einer Hülle umzogen, die kaum Nervenfäden darstellen soll, sondern vielleicht die Rückenmarkshäute andeuten sollte. Doch das sind wenig begründete Vermutungen.

Auch das Muskelbild, Bl. 22r (Tafel XIII), ist dem Raudnitzer Bilde[4]) überaus ähnlich, so die Hantelzeichnung der Masseteren auf der Wange, der Ringdeckel der Bauchmuskeln, die 2 Herzen der Brustmuskulatur und des Zwerchfelles (?), deren oberes Herz allerdings im Ashmolean, Tafel XIII, etwas auseinandergezogen ist und so das Auseinanderstreben der Musculi pectorales doch ein klein wenig treffender versinnlicht. Auch in der Innenmuskulatur der Unterextremitäten hält sich der Ashmolekodex der Natur und woh auch den uralten Vorlagen eine Spur näher, daß er in der Kniekehle keine Muskelbäuche zeichnet.

Im Ganzen gesehen ist des Neuen, was die Oxforder Bilde bringen, nicht viel; ihr Wert liegt in ihrer neuen Beurkundung des gesamten Materials dieser Fünfbilderserie mit allen ihren Besonderheiten, in der neuen Bestätigung aus einem anderen Kulturkreise

[1]) Im Grunde zeigt noch der „contrafacte Laßmann" des Feldbuchs der Wundarznei, Straßburg 1517, das gleiche Verhalten, nur steht das Herz dort aufrecht und die Lunge umgibt wie eine tief herabgezogene Mütze mit Lappenrand die Herzbasis. — Überhaupt ist es sehr bemerkenswert, wie treu ein guter Teil des Bildmaterials des Feldbuchs direkt an der Tradition hängt, sowohl der Knochenmann als der Laßstellenmann und nun gar der Wundenmann!

[2]) a. a. O., Tafel X.

[3]) a. a. O., Tafel XI.

[4]) a. a. O., Tafel XII.

heraus. Die Bilder sind in England gezeichnet, der Text dort kopiert. Zu Ende des 13. Jahrhunderts kannte man also dieses anatomische Unterrichtsmaterial aus Alexandrien auch auf den britischen Inseln.

Die Oxforder Handschrift hat uns aber noch weiteres anatomisches Material überliefert, das bis heute noch gänzlich unbekannt ist, und dessen Überlieferung eine äußerst sparsame ist, anatomisches Material also von äußerster Seltenheit und Kostbarkeit, zu dessen Betrachtung wir uns nun wenden wollen.

5. **Graphische Darstellungen innerer Körperorgane.**

Von

KARL SUDHOFF.

(Hierzu Tafel XIV—XVI.)

Ich habe im 4. Studienheft, das über „Anatomie im Mittelalter" handelt,[1]) im Anschluß an die hübschen anatomischen Miniaturen nach den Schultafeln HENRIS VON MONDEVILLE schon darauf hingewiesen, daß das, was der Berliner *Cod. lat. 219* und der Amplonianus *4⁰ Nr. 210* an Organabbildungen enthalten, großenteils in der Graphik der anatomischen Frühdrucke wiederkehrt, wie ich sie im Studienheft 8,[2]) Tafel VIII, X, XI, gesammelt habe reproduzieren lassen. Ich habe aber damals (S. 87) auch schon auf die Organmalereien des *Ms. Ashmole 399* der Bodleiana hingewiesen und deren Publikation als nahe bevorstehend bezeichnet. Diese Hoffnung hat sich nicht bewahrheitet. Für die Sache selbst darf dies wohl als ein Glücksfall bezeichnet werden, wie sehr man es auch persönlich bedauern kann, daß es Herrn PAYNE nicht vergönnt war, seinen Plan auszuführen. Doch die Organbilder des Ashmoleanus haben zwar Legendenstreifen, dieselben sind aber höchst bedauerlicherweise unausgefüllt geblieben und jede Deutung der Bilder hätte also einer gewissen Willkürlichkeit nicht entgehen können, trotz aller historisch-medizinischen Fähigkeiten und Instinkte eines so gewiegten Fachmannes wie PAYNE.

Der freundliche Zufall hat es aber gewollt, daß mir im März 1912 in Pisa ein loses Blatt mit anatomischen Zeichnungen in die Hand fiel, das zwar nur recht skizzenhafte Umrißzeichnungen bringt, die aber völlig mit den Organbildern des Ashmole 399 übereinstimmen und alle mit zum Teil ausführlichen erklärenden Beischriften versehen sind. Es ist nun ganz gewiß ein ganz singuläres und in höchstem Grade bedeutsames Zusammentreffen, daß demselben Forscher der Fund zweier derart sich ergänzender literarisch-graphischer Dokumente vergönnt ist. Durch diese Koinzidenz

[1]) Leipzig 1908, S. 87—89 und Tafel XXIV.

[2]) Die medizinische Fakultät Leipzig im ersten Jahrhundert der Universität, Leipzig 1909.

steigt der Wert dieser beiden anatomischen Bildwerke in kaum abzuschätzendem Maße, namentlich weil die beiden Serien von Zeichnungen aus so weit voneinander abliegenden Kulturkreisen stammen, wodurch das Alter dieser Bilder sofort ganz wesentlich hinaufrückt. Die Pisaner Bildwerke sind auch wohl zu der gleichen Zeit entstanden, wenn nicht noch früher, und es scheint mir völlig zweifellos, daß wir hier wieder graphisches wissenschaftliches Gut vor uns haben, dessen Entstehung man unbedenklich bis in spätalexandrinische Zeit zurückleiten kann.

Das Pisaner Blatt ist jetzt im Besitze der Universitätsbibliothek und bildet mit 2 anderen Blättern, die ich im Studienheft 10[1]) beschreibe, den **Codex Roncioni 99** (Bl. 2r, d. h. c). Ich möchte seinen Schriftzügen nach das anatomische Blatt fast noch in die erste Hälfte des 13. Jahrhunderts setzen, jedenfalls nicht nach 1300. Weil es mit Beischriften versehen ist, wollen wir es an erster Stelle der Betrachtung unterziehen (vgl. Tafel XIV).

(1) Das erste Bild links oben zeigt den Magen, in dessen Mitte der Speisebrei liegt

„hic stat cibus"

während auf allen vier Seiten ihn die Humores umlagern: „flegma" an der Cardia, „sanguis" im fundus, „colera rubea" rechts („dextrum latus stomachi"), „colera nigra" links („sinistrum latus stomachi"). Von oben führt der Magenmund die Speisen zu: „os stomachi introductionibus" nach unten führt das Darmrohr die Ingesta hinaus: „egestio fit eorum". Ein „deductorium" hält je rechts und links den gefüllten Magen in seiner Lage.

(2) Ein weiteres Bild ganz rechts auf dem Blatte stellt das weitere Schema des Verdauungstraktus auf.

os colli
mon⟨o⟩culi
inferius
ieiunij
os intestinj.

(3) Neben dem ersten großen Magenschema liegt die Gallenblase mit ihrer gefalteten Schleimhaut „saculus fellis diuisus", darunter die Milz in Schuhsohlenform „splen". Es folgen zwei Herzbilder, das eine (4) mit den beiden auriculae „figura cordis",

[1]) Beiträge zur Chirurgie im Mittelalter, Leipzig 1914.

das andere (5) mit dem kleinen zentralen Lumen (?) und den federförmigen Gefäßabgängen nach aufwärts „cor“. Darunter die Luftröhre mit ihren gekreuzten Fasern (trachea arteria) und der Beischrift: „fauces et inde spirat“ (6).

(7) Neben der Gallenblase liegt ein eigentümliches rautenförmiges, viergeteiltes Organ mit Eingangstrichter und den Einschriften:

pen nis ue nis pul[mo].

Die Federung der Lunge ist ja eine bis zu Leonardo geläufige Vorstellung und Bezeichnung.

(8) Die Leber „epar“ mit einer Viereckzeichnung auf der vorderen Fläche (Gallenblase) überlagert den Magen, aus dem die beiden großen Kanäle abgehen, deren oberen der Zeichner fälschlich als zur Leber gehörig dargestellt hat. Fünf lappige Auswüchse der unteren Leberkante legen sich über den Magen hin, auf welchem folgende Beischrift steht:

„stomachus . epar optinet stomachum“

Als weitere Beischriften steht unter dem Pylorus-Ende des Magens:

¶ Hoc est superius[?] epatis et hec quinque obtinent stomachum et mandant uenis et arterijs pulsantibus et ab ipsis quinque calefit stomachus et decoquitur cibus et ab ipsis continetur corpus.

(9) Ein darunter gelegenes Leberbild hat folgende Beischriften. Oben neben der Gallenblase.

Per hinc uniuersa decurrit colera in intestina, ut operentur et expellant stercus.

Der untere Leberrand hat hier 6 Lappen, längs deren von rechts nach links folgende Legenden stehen:

¶ Hoc est superius epatis et he due obtinent stomachum.

Die Lappen 3—6 haben die Beischrift:

Secundum hanc uiam decurrit colera rubea ad stomachum et adiuuat eius operationem; colera hec decurrit in splenem.

Zum oberen Teile der Leber steht ganz rechts noch folgende Ergänzungslegende:

„caput epatis cum dyafragmate“,

so daß im Zusammenhange zu lesen wäre:

> „caput epatis cum dyafragmate; per hinc uniuersa decurrit colera in intestina, ut operentur et expellant stercus".

(10) Es bleibt noch das Augen-Nasenschema zwischen pulmo und intestina kurz anzuführen. Von einem kleinen Kreis, der wohl das Hirn oder eine Hirnzelle markieren soll, gehen drei Kanäle aus; der mittlere, den Nasengang (Riechgang) bezeichnend, mit der Beischrift „Spiribilis naris" und einer finalen kreisförmigen Erweiterung und der Einschrift „cartillago"; eine kleine aufgesetzte Spitze weist nochmals auf das Riechorgan hin. Die beiden seitlichen Kanäle sind der (hohle) Sehnerv („obticus neruus", rechts „sinistre obticus neruus"), deren Kreuzung nicht angedeutet ist. Beide Nerven endigen in einem konzentrischen System von 6 Kreisen mit der Beischrift „panni oculorum".

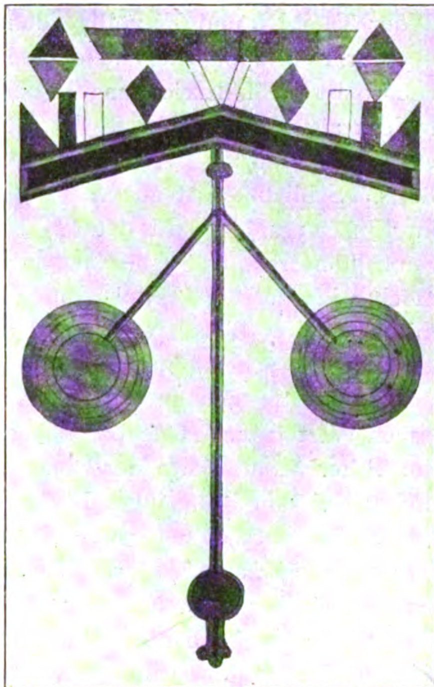
Das rechts unten gezeichnete Schema der Generationsorgane wird mit anderen verwandten Darstellungen Herr Ferckel in einem späteren Abschnitte besprechen.

Gehen wir zu den Bildern des Ashmolean Mscr. 399 über, so sind bei Bild 1, Tafel XV (Bl. 23[r]) Os stomachi und die beiden Deductoria weit enger zusammengerückt, sonst ist das Bild völlig identisch; die cholera nigra ist braun, die colera rubea rot angedeutet, links und rechts. Auf dem Os stomachi und der Egestionsstelle, dem Pylorus, sind Legendenstreifen angedeutet. Das Pisaner Intestinalschema ist unter den Oxforder Malereien nicht vorhanden. An seiner Stelle ist das Bündel der Gedärme getreten (Nr. 2, Tafel XV; Bl. 24[r]). Die Gallenblase mit ihrer mehrfachen Wandung und gefalteten Schleimhaut (3, Tafel XV; Bl. 24[r]) ist hier in Dreiecksform gegeben.

Das Herz ist nur einmal vorhanden, anstatt der Doppelzeichnung (4) und (5) des Pisanus (Bild 4, Tafel XV; Bl. 23[v]), es hängt mit seinen Lungen, die es wie die Deckblätter einer Haselnuß umgeben, an der Luftröhre. Das rautenförmige Gebilde mit dem verschieden schattierten Inhalte (5, Tafel XV) soll jedenfalls dem Pisaner Bilde, Nr. (7), entsprechen und macht dessen Sinn nicht klarer, der doch wohl die Abschnitte des Herzens, seiner Vorhöfe und Kammern und die Lufteintrittsstelle [!] wiedergeben sollte. Der Oxforder Maler

hat seine Vorlage, die auch schon mancherlei Unverstandenes wiedergab, absolut nicht in ihrem Sinne erfaßt.

Die erste Leberzeichnung des Pisanus (8) gibt unser Bild 6, Tafel XV (Bl. 23^v) ziemlich genau wieder. Auch hier sind es 5 Lappen am unteren Rande, die den Magen überlagern, dessen oberer und unterer Zu- und Abführgang hier noch deutlich mit ihm selbst im Zusammenhang sind. Auf der vorderen Leberfläche sitzt leicht kenntlich die Gallenblase, die man in dem kleinen Vierecke des Pisanerbildes nicht wiederzuerkennen vermochte.



Die zweite Leberzeichnung (9) des Pisanus ist gleichfalls im Ashmoleanus, Bl. 23^r, leicht wiederzuerkennen (siehe Bild 7, Tafel XV), wenn auch die 3 Streifen für die Beischriften das Bild etwas barock aussehen lassen. Die Gallenblase sitzt mitten auf der Leberfläche; der Rand hat 5 Lappen.

Das Gehirn-Nasen-Augenschema (10) des Pisanus ist im Ashmolekodex zu einer blattgroßen Illustration geworden, die in starker Verkleinerung im VII. Bande dieses Archives, S. 183, Fig. 3, schon publiziert ist; ich lasse sie hier noch einmal mit abdrucken. Von den beiden großen Generationsschemata des Ashmolekodex wird hier abgesehen; sie werden in einem späteren Abschnitt besprochen werden.

Bleibt noch zu erwähnen das Bild der beiden Nieren auf Bl. 23^r (Bild 8, Tafel XV), das im Pisanus kein Gegenstück besitzt, die schuhsohlenförmige, blaugefärbte Milz, Bl. 23^v (oben Nr. 9, Tafel XV), und der keilförmige Körper ebenda (Bild 10, Tafel XV), der wohl die äußere Konfiguration der Gallenblase darstellen soll.

Sind die Bilder alle auch plump und roh gemalt, so führen sie uns doch augenfällig ein in frühmittelalterliche anatomische Vor-

stellungen, die sich wohl auch graphisch aus der Antike, aus Alexandrinerzeiten herleiten. Sind doch auch gerade die Leberzeichnungen des Pisanus wie des Ashmoleanus mit den Leberzeichnungen des 12. Jahrhunderts aus Prüfening und Scheyern aus der anatomischen Fünfbilderserie völlig identisch; ebensowenig läßt sich der nahe Zusammenhang der Intestinalsituationszeichnung Nr. (2) des Pisanus mit der Intestinalkanalzeichnung der Prüfening-Scheierner Bilder von der Hand weisen.[1]) Vergleicht man die Fünfbilderserie des Ashmolekodex selbst, so ist die Leberzeichnung auf Bild 1 und 2 der Tafel IX und X völlig identisch mit unseren Organbildern in ihrer Fünflappigkeit und der spitzovalen Gallenblasenzeichnung; ebenso ist die Milzzeichnung beider Tafeln identisch mit den Organbildern aus Oxford. Auch das Herz ist auf der Tafel X ebenso von den gefranzten Lungenlappen haselnußartig eingehüllt in seiner Basis. Schließlich ist auch die Eingeweidezeichnung völlig identisch im Einzelorganbild und der 1. Abbildung (Tafel IX) der Oxforder Fünfbilderserie in Schneckenaufrollung und Endampulle. Doch möchte ich auf die Übereinstimmungen der Pisaner Bilderserie, die mir trotz ihrer bloßen Umrißwiedergabe der Organbilder beachtenswert zu sein scheint, mit den Prüfeninger Organzeichnungen in der Fünfbilderserie den größeren und einen absolut gesprochen recht hohen Wert legen. Offenbar haben diese Pisaner Federzeichnungen die bisher älteste Form der Überlieferung am treuesten festgehalten und geben den Prüfeninger Bildern eine neue feste Stütze.

Sicher ist diese ganze Organbilderserie eine selbständige Überlieferungsmasse. Durch Herauszeichnen aus der Fünfbilderserie ist sie bestimmt nicht entstanden, dazu hat sie zuviel Eigenes. Daß aber das in der Fünfbilderserie Mitüberlieferte mit den entsprechenden Organzeichnungen übereinstimmt, beweist einen traditionellen Zusammenhang beider. Sie dürften weiland an der Mündung des Nil in zeitlichem und örtlichem Zusammenhange entstanden sein.

Ein interessantes Bild will ich im Anhang hieran gleich kurz besprechen, das sich an anderer Stelle im nämlichen *Ms. Ashmole 399* der Oxforder Bodleyana befindet, die Darstellung einer Leichenöffnung, gleichfalls aus dem Ende des 13. Jahrhunderts.

[1]) Vgl. Studienheft I, Tafel XIII und XIV.

Von Bl. 33ʳ—34ᵛ ist die betrübliche Krankengeschichte einer hohen Frau in 8 Bildern erzählt.

Erstes Bild: Eine Königin sinkt, auf ihrem Pfühle sitzend, das ein Schoßhündchen mit ihr teilt, ohnmächtig zusammen. 2 Dienerinnen suchen sie zu stützen. Arzt und Gehilfe eilen herbei.

Zweites Bild: Unter den Anweisungen des Arztes wird eine in wohlriechendes Öl (Essig?) getauchte Feder ihr vor die Nase gehalten und ein Feuer von wohlriechenden Hölzern [Pestverdacht??] unterhalten.



Figur 15.
Leichenöffnung einer fürstlichen Frau; Ms. Ashmole 399, Bl. 34ʳ.

Drittes Bild: Unter allgemeinem Tränenvergießen fühlt der Arzt den Puls der Kranken, deren Zustand sich noch verschlimmert hat.

Viertes Bild: Es scheint vorübergehend etwas besser zu gehen; man läßt die Kranke an einer Reliquie (?) riechen.

Fünftes Bild: Der Arzt erklärt den Zustand der auf erhöhtem Lager Ruhenden für hoffnungslos; das Harnglas entfällt seinen entsetzten Händen.

Sechstes Bild: Der Wundarzt hat die Leiche geöffnet und demonstriert dem Arzte den Krankheitssitz an der gelappten Leber. (Siehe Abbildung 15.)

Siebentes Bild: Die klagenden Frauen bringen dem Fürsten die

Nachricht und in einem kleinen Kästchen das Herz [?] der verschiedenen Gattin.

Achtes Bild: Um sich zu trösten, reitet der Fürst unter der Zustimmung der Frauen des Hofes auf die Falkenjagd.

Für uns ist von Wichtigkeit das Bild der Leichenöffnung. Der nackte Leichnam liegt auf dem Rücken, offen fluten die Haare um Kopf und Schultern. Mammae pendentes im Stil der Miniaturisten jener Zeit. Bauch- und Brusthöhle sind bis zur Sternalmitte klaffend geöffnet und exenteriert. Die Leiche ist von ihren wichtigsten Eingeweiden umgeben, ihr zu Häupten das Darmschlingenpaket, daneben die beiden sehr groß gezeichneten Nieren mit den Nierengefäßen; unten der Fruchthalter und das Herz, das in den Lungenlappen steckt, wie eine Lambertsnuß in ihrem Deckblatt. Die dreilappige Leber, den Sitz der Krankheit, hat der Meister mit der Zipfelmütze[1]) in der rechten Hand, während die linke noch das Seziermesser hält. Arzt und Gugelmann nehmen mit Bewegung die Kunde und die Demonstration entgegen.

Besonders interessant ist die Form der Organe, die fast völlig mit der der Organbilder unseres Ashmolekodex übereinstimmt, namentlich Herz mit Lungen, Leber und Nieren. Man sieht daraus, wie fest diese Formen sich eingebürgert hatten.

Hundert Jahre später ist eine ähnliche Szene anzusetzen, die gleichfalls einen weiblichen Kadaver betrifft und aus einem Manuskript der Weltchronik des Rudolf von Ems stammt, gezeichnet ca. 1400 in Süddeutschland. Hier ist es aber eine Schändlichkeit des „verfluchten“ Nero, der die Leiche seiner Mutter öffnen läßt, um zu erkennen, wie ein Kind im Mutterleibe liegt:

„Ich mvz das werden innen
vnd mir mein augen gebent schein,
wa ich in der müter mein
Sey gelegen, daz mvz ich sehen
vnd daz müzzen meine augen spehen;
Des wil ich nicht vermeiden.
Sin müter hiez er auff sneiden
vnd sach, do er gelegen was,
an dem puch als ich es las,
Daz was ein vnreiner sit
Doch volgt er im gern mit . . .

[1]) Offenbar eine damals übliche Chirurgentracht, wie sie viele Bilder dieser Zeit aus England zeigen. (Vgl. Studienheft 10, Chirurgie im Mittelalter, Leipzig 1914.)

Mag auch das Bild der Weltchronik Rudolfs (Fig. 16) zu mehr als $^4/_5$ Erfindung sein, gedanklich geht es doch auch auf die Zeit zurück, der das Oxforder Bild direkt sich anschließt, das aus dem Hofleben entnommen ist, wo es noch Brauch war, die Leichen der Fürstlichkeiten einzubalsamieren und gleichzeitig wohl auch, wie unser Bild es zeigt, die Organe auf ihre etwaigen Krankheitszustände durch Sachverständige durchmustern zu lassen, als welche wohl meist Chirurgen und Physici zusammen fungierten. Im Übrigen wurden



Figur 16.
Leichenöffnung aus einer Handschrift der Weltchronik des Rudolf von Ems, aus dem Ende des 14. Jahrhunderts.

einzelne Organe vielfach besonders aufbewahrt und vielfach rohen Konservierungsmethoden unterzogen, wie es die Bulle Bonieaz VIII. zur Zeit der Abfassung des Ashmoleanmanuskriptes der Bodleiana erkennen läßt. Sie stammt vom 18. Februar 1299 und besagt:

„. . . si quisquam ex eis, genere nobilis vel dignitatis titulo assignitus, praesertim extra suarum partium limites debitum naturae persolvat, in suis vel alienis remotis partibus, sepultura electa, defuncti corpus ex quodam impiae pietatis affectu truculenter exenterant ac illud membratim vel in frusta immaniter

concidentes, ea subsequenter aquis immersa exponunt ignibus decoquenda. Et tandem (ab ossibus tegumento carnis excusso) eadem ad partes praedictos mittunt, seu deferunt tumulanda."



Fig. 17.
Anatomische Demonstration aus dem Ms. français 396 zu Paris; Anfang des 15. Jahrhunderts.

Von diesen Bräuchen, die nach Ägypten (Abschaben des Fleisches von den Knochen in der Frühzeit) und Palästina (provisorisches Vergraben und gesondertes Aufbewahren der durch Ab-

faulen der Weichteile bloßgelegten Knochen in den Knochenkisten) zurückweisen, gibt das Bild aus der Erkrankungsserie einer hohen Frau in dem Ashmoleanus zweifellose Kunde.

Zu einer wirklichen „Anatomie", einer Leichensektion zu wissenschaftlichen Unterrichtszwecken führt uns ein weiteres Bild, eine leider recht stark beschädigte Miniatur aus dem Anfang des 15. Jahrhunderts im ***Ms. français 396*** der Bibliothèque nationale zu Paris (*Bl. 6*v) zu Beginn der Anatomie des GUY DE CHAULIAC. Die Leiche liegt auf einem Schragen, der Brustkorb ist geöffnet, der Wundarzt demonstriert vor 3 Zuhörern, während der gelehrte Arzt an seinem Pulte sitzt und die einzelnen Passus des Mondino verliest.

Ich schließe dieser kleinen Serie von anatomischen Demonstrationen noch ein kleines Kunstwerk an, das ich einer provenzalischen Handschrift der Vaticana (einst in Heidelberg) entnehme, dem ***Codex Vaticanus Palatinus 4804*** in Rom, *Bl. 8*r, der die Übersetzung der Chirurgie gleichfalls des GUY DE CHAULIAC enthält. Wir scheinen im Kirchhof einer Vorstadt zu weilen (Fig. 18), von ferne grüßt der feine spitze Doppelhelm der Türme der Kathedrale. Nachdenklich beschaut ein Gelehrter, wohl ein Kleriker, die schon stark mumifizierte Leiche, die auf einem schmalen Schragen liegt und wie exhumiert aussieht; der Dienstbeflissene, wenn auch zu der Frage sich äußernd, der ihm gegenübersteht, scheint der Totengräber des Ortes. Doch tritt auch der Wundarzt in diesem Kodex in ähnlicher Tracht auf; es ist also wohl anzunehmen, daß hier Arzt und Chirurg gemeinsam einen Kadaver besichtigen, was zu der Tatsache stimmen würde, daß dies Initialbild am Anfang des anatomischen Traktates sich findet, der die Chirurgie des großen Auvergnaten eröffnet.



Fig. 18.

Ich muß aber nochmals auf die Organbilder zurückkommen und auf eine anatomische Skizze innerer Organe kurz eingehen, die mit den Formen des Pisanus und der Oxforder Bilder und indirekt auch der Eingeweidesitusdarstellung im Prüfening-Scheyerner anatomischen Zyklus zusammenhängt. Es ist ja nur eine fast mehr gelegentliche Darstellung, welche wir auf Tafel XVI vorführen. Ein Laßstellenmann, der wie so viele andere[1]) auf Brust und Bauch die Innenorgane aufgezeichnet trägt, an sich also nichts Besonderes oder Ungewöhnliches. Aber ich meine, die Herzzeichnung mit der Lunge als haselnußförmiges Deckblatt und die fünflappige Leber mit der eiförmigen Gallenblase im Zentrum, samt Schuhsohlenmilz sind doch zu auffallend im Stile des Ashmoleanus, als daß man sie hier ganz übersehen dürfte. Ein kurzer Hinweis genügt freilich für dies Detail des Bildes, auf dessen Übriges ich im 10. Studienhefte eingehe. Das Herz samt Lunge ist durch die Verständnislosigkeit einer ganzen Reihe von Zeichnern, die man hier unbedingt annehmen muß, aus der Querlage mit dem Lungenhilus nach rechts und der Herzspitze nach links schließlich in eine völlig umgekehrte Stellung geraten, die Herzspitze sieht nach links und oben, der Lungenhilus nach unten und rechts, um so zäher ist der Haselnußhabitus des Herzens und die Leberzeichnung beibehalten. Die lappige oder zackige Nierenkontur ist eine recht ungewöhnliche Spielerei des Zeichners.

Das Bild ist einer Handschrift des Historischen Archives der Stadt Köln entnommen, ***Ms. W. 308***, Bl. 1^v, die der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts angehört. Das Laßstellenbild mit seinem anatomischen Detail ist auf ein der Papierhandschrift vorgesetztes Pergamentblatt gezeichnet und gemalt.

---

[1]) Vgl. z. B. Studienheft I, S. 29 ff., und die dortigen Tafeln IX—XII.

Thaddäus Florentinus (Taddeo Alderotti) über den Weingeist.

Von
Prof. Dr. EDMUND O. VON LIPPMANN.
(Durchgesehen von KARL SUDHOFF.)

In meiner Abhandlung „Beiträge zur Geschichte des Alkohols",[1]) die an meinen Vortrag „Zur Geschichte des Alkohols und seines Namens"[2]) anknüpfte, und zunächst durch die notwendige Widerlegung der von H. DIELS aufgestellten Hypothese über „Die Entdeckung des Alkohols"[3]) veranlaßt war, erwähnte ich bereits, daß es mir zwecks Aufklärung verschiedener Punkte in der Geschichte des Weingeistes wünschenswert erschien, gewisse Angaben des THADDÄUS FLORENTINUS (TADDEO ALDEROTTI, 1233—1303) zum Vergleiche heranzuziehen, auf deren Wichtigkeit zwar schon einige ältere Autoren in Kürze hinwiesen, die aber anscheinend bisher niemand des näheren geprüft hat.

Da das in Frage stehende Werk des ALDEROTTI, die „Consilia", nur handschriftlich in der Vatikanischen Bibliothek erhalten ist, war es erforderlich, eine Photographie der betreffenden Seiten des Kodex (Nr. 2418, 156) zu beschaffen, für deren Erlangung ich Herrn Prof. Dr. VITTORIO VILLAVECCHIA in Rom zu großem Danke verpflichtet bin. Die Züge des beginnenden 14. Jahrhunderts (dem nach gefälliger Mitteilung der vatikanischen Bibliotheksdirektion der Kodex zweifellos angehört), sowie die zahlreichen schwierigen Abkürzungen vermochte ich jedoch als Laie nicht genügend oder gar nicht zu entziffern, weshalb Herr Prof. Dr. H. BLOCH in Rostock freundlichst die Aufgabe übernahm, eine Umschrift herzustellen, auf Grund deren ich in meiner eingangs bezeichneten Abhandlung die Hauptstelle in ausführlicher deutscher Übersetzung wiedergeben und einige andere

[1]) „Chemiker-Zeitung" 1913, Bd. 37, S. 1313, 1346, 1358, 1419, 1428.

[2]) „Zeitschrift für angewandte Chemie" 1912, S. 2061; auch in meinen „Abhandlungen und Vorträgen zur Geschichte der Naturwissenschaften" (Leipzig 1913), Bd. 2, S. 203.

[3]) „Abhandlungen der K. Preußischen Akademie der Wissenschaften" (Berlin 1913), Nr. 3 der phil.-hist. Klasse.

wichtige Bemerkungen im Auszuge darbieten konnte. Der gesamte, mit den Worten „Haec sunt virtutes aquae vitae" beginnende Schlußabschnitt der „Consilia" enthält nun so vieles medizinisch, chemisch und technisch höchst Überraschende, daß er entschieden verdient, in völligem Wortlaute abgedruckt zu werden; dieser Meinung war auch Herr Geheimrat Prof. Dr. SUDHOFF, der sich zugleich noch erbot,[1]) Umschrift und Original mit besonderer Rücksicht auf den medizinisch-pharmakologischen Inhalt abermals zu vergleichen und über eine Anzahl schwieriger Maß- und Gewichtsbestimmungen

---

[1]) Herr VON LIPPMANN bat mich um Aufnahme des folgenden Aufsatzes, der aus seinen einleitenden Zeilen und der Umschrift einer Photographie aus dem Codex Vaticanus bestand, der die Photographie selbst beilag. — Wie auf zahlreiche andere Texte zur „Aqua vitae" aus dem 14. und 15. Jahrhundert hatte ich seit Jahren auch auf die den Consilien des TADDEO degli ALDEROTTI meist angereihte Ausarbeitung desselben über die aqua vitae geachtet und dieselbe zu gelegentlicher Publikation bestimmt. Einige handschriftliche Aufzeichnungen hatte ich schon photographieren lassen, auch den Text des Vaticanus selbst im März 1912 durchgesehen und zur Mitbenutzung vorgemerkt. Eine Doktorarbeit eines Herrn RAU, welche deutsche Texte über den Branntwein aus dem 15. Jahrhundert publiziert, lag, als Herrn LIPPMANNs Sendung eintraf, gerade abgeschlossen vor mir zur letzten Durchsicht. Sie wird demnächst erscheinen.

Man wird meine eigentümliche Situation verstehen, die ich nicht weiter ausmalen will. Ich übersendete an Herrn VON LIPPMANN sofort zur Ansicht eine Photographie des Textes aus dem *Cod. lat. Monacensis 363*, Bl. 78^r—81^v als Beleg meiner Kenntnis der Schrift, die auch in einer ganzen Reihe von anderen Handschriften mir bekannt war. Ich machte mich dann geduldig an die Arbeit, die mir Herr VON LIPPMANN mit folgenden Worten in seinem Briefe vom 8. Dezember vorgezeichnet hatte: „Weil aber Herr Prof. BLOCH nicht in der Lage war, eine Anzahl Gewichtsvorschriften und dergleichen mit Sicherheit zu entziffern, sind diese von ihm nur mit Bleistift eingetragen und Sie müßten die Güte haben, diese Stellen zu revidieren oder durch einen geeigneten Herrn revidieren zu lassen und auch die Lesung der Korrektur zu besorgen oder besorgen zu lassen."

Da die Handschrift in der 1. Hälfte des 14. Jahrhunderts kalligraphisch klar geschrieben ist, setzte sie der Lesung kaum irgendeine Schwierigkeit entgegen, wenn man mit der Materie vertraut ist. Es stellte sich aber doch eine Durchsicht der ganzen mir eingesendeten Umschrift von Wort zu Wort als notwendig heraus, aus leicht ersichtlichen Gründen, namentlich in den Pflanzennamen, aber auch anderwärts. Ich habe bei dieser Gelegenheit den *Monacensis latinus 363* von der Hand HARTMANN SCHEDELS gleich mit verglichen und teilweise auch die wertvolle Handschrift *Plut. XXIV. III destro, Bl. 61/62*, der Biblioteca Malatestiana zu Cesena aus dem 14 Jahrhundert. Es war eine entsagungsvolle Arbeit, aber der Text des TADDEO degli ALDEROTTI über den Weingeist ist damit auch in brauchbarer Gestalt ans Licht gegeben und es schien mir zunächst nicht nötig, etwa auch noch die beiden Cod. Guelferbytanae heranzuziehen. Die Interpunktion habe ich dem Sinne nach geregelt. Die Fußnoten stammen von mir her. *Sudhoff.*

Klarheit zu verbreiten; hierfür werden mit mir auch die Leser ihm zu ganz besonderem Danke verbunden sein.

Im nachstehenden folgt nun der Text des ALDEROTTI; betreffs der Würdigung seiner hervorragenden Wichtigkeit in sachlicher und geschichtlicher Hinsicht sei auf meine ausführliche Abhandlung verwiesen.

Hec sunt virtutes aque vite[1]) primo quod omnes passiones in corpore extremis humoribus procedentes curat sive eicit intrinsece sive extrinsece . intrinsece per potum certe quantitatis, per linitionem exteriorem . quantitas potus est, ut una testa avelane capere potest cum uno ciato boni vini albi, in linitione quantitas ut supra. Si posueris species vel herbas aliquas; teras in dicta quantitate, et in duabus horis diei saporem et virtutem earum assumet . item valet contra guctas oculorum[2]) frigidas mirabiliter, solum oculos exterius liniendo vel unam guttam interius in angulo ponendo . bibito in mane cum vino bono secundum quantitatem, scilicet duas guttas vel tres in vino miscendo ieiuno stomacho, ita quod vinum non excedat unum ciatum uno modo . red⟨d⟩it hominem letum et sanat hanelitum[3]) fetidum qui fetor a stomacho procedit. — Item canos retardat, si supradicto modo aqua utatur. Item caducum morbum curat bibendo et capud ungendo, ut supra dictum est. — Item valet contra paralisim membrorum, cum tremunt membra, bibita ut supra, ita tamen, quod pecciam unam teneat madefactam super linguam, quia linguam restaurat et etiam loquelam, si in dicta aqua sit petia[4]) madefacta et super linguam posita. — et nota, quod in[5]) infirmitatibus naturalibus non habet virtutem nisi forte ad horam. Item valet contra dolores dencium ex reumate frigido procedentes. Item carnes in ea posite nunquam putrescunt. Item ovum crudum in ea positum congelatur. Item percussus a malicia mercurii loco inuncto ista aqua et oleo benedicto curatur. Item vinum coruptum reparat, si de ea aliquantulum positum fuerit. Item posita in musto eum clarificat. Item nullum venenum ei appropinquatur. Item ardet posita ad ignem. Item valet contra vicium lapidis, ex humoribus frigidis generatum, sive in renibus sive in vexica, bibita ut supra, item vitio labiorum ex ventositate vel frigidis humoribus generato . — aqua autem

---

[1]) *Am Rande:* De virtutibus aque vite et eius operationibus.

[2]) *Am Rande:* contra guttas oculorum.

[3]) *statt* anhelitum, Atem.

[4]) *Es steht eigentlich* pecticia *da* (*statt* petia, Stück), ist aber korrigiert. Der *Monacensis* hat „petiam“.

[5]) „in“ fehlt im *Vaticanus*.

ista fit opere alkimico, scilicet per distillationem, que distillatio fit tribus modis et plus, quantum vult homo, et tunc est perfecta, et quanto magis distillatur, tanto magis perficitur . fiat autem de optimo vino rubeo vel albo, dulci vel forti, si dulce non poteris habere . distilatio autem eius fit per alembicum serpentinum, eo modo quo scis.

Aqua vite[1])

alia simplex, alia composita . simplex est, que sine alicuius rei admistione simpliciter de vino ellicitur et dicitur anima vini, que, sicut sinpliciter elicitur, absque vini vel aque admistione, debet sumi . est igitur enim[2]) gloria inextimabilis, omnium medicinarum mater et domina, et mirabiles contra omnes passiones frigidas sunt eius effectus; fit enim tali modo: Recipe vini rubei vel albi optimi fortissimi . rubeum tamen eiusdem potentie et fortitudinis magis valet; uberius enim et largius preciosisimam aquam red⟨d⟩it . de tali vino in vase noto decem mensuras ponas et diligenter clauso . distilla cum igne lento; aquam, que praeter primum vaporem exierit, collige; ardet enim. Cum vero, quod distilatur, distilare desierit, collige et seorsum ponas, quia in medicina nichil valet, ut sciamus. Et scias,[3]) quod de decem mensuris consuevit scilicet decima pars exire . si vero vinum fuerit multum forte, duas[4]) scilicet quintam partem, quod erit satis magnum, si tantum recipies.[5]) Si secundo distillaveris modo praedicto, de duabus mensuris habebis unam medietatem, eius scilicet, quod in distilatorio posuisti . si vero, quod distilatum est, tercio distilaveris, de quinque mensuris quatuor habere debebis . si quarto distilaveris et recte operatus fueris, mensuram quam posuisti, in nullo vel in modico invenies diminutam.

Compositio aque perfectissime . si uero ad summam perfectionem venire desideras, in prima distilatione recipias decimam partem . et sic distilatis decies inclusive, recipiendo in qualem distilationem decimam parte⟨m⟩ tantum. In septima vero distilatione talis aqua perfecta dicitur, quia mirabiliter operatur. In decima vero dicitur perfectissima, quia omnia nobilitate perficit et inlustrat. Propter dificultatem tamen operis et expensarum in communibus medicinis facimus aquam primo modo iam dictam, in tercia siquidem et quarta distilatione; maxime praeterquam quater fuerit distilata. Si quis ea uti sciverit, omnibus fere passionibus frigidis maxime curam praestat.

¶ Effectus autem aque vite, erbarum siquidem omnium, praeter solas viole, florum, radicum ac specierum proprietates contrahit, si per tres horas morentur in ea. Huius aque in corpore humano effectus universales sunt, quoniam mirabiliter

---

1) *Am Rande:* de modo faciendi aquam vite. 2) est ergo *Mon.*
3) scietis *Mon.* 4) quintos *Mon.* 5) *Aus* recipias *korrigiert.*

et cito curat omnes passiones frigidas, que curabiles sunt, et maxime egritudines cerebri, nervorum et iuncturarum in potu sumpta et exterius apposita. Si tamen egritudo sit cum humoris vitio, praemittatur primo purgatio. Alias purgari non oportet. Dosis eius in potu a drachma una usque ad duas. Item dosis et plus et minus secundum virtutem pacientis. Valet enim in dolore capitis antiquo[1]) de frigida causa, facto ex ea capudpurgio . retardat canos et conservat iuventutem . tineam et ulcera capitis et scabiem omnem curat . si quolibet mane lavetur cum ea, memoria⟨m⟩ specialiter iuvat . valet eppilensie cerebri, specialiter si potetur, si capud ex ea inungatur, si odoret, si capudpurgium admi⟨ni⟩stratur, si distemperatur cum modico tiriace, et recipiatur ieiuno stomacho bis vel ter, interpositis diebus, curat perfecte . valet in appoplexia similiter administra⟨ta⟩ . valet contra paralisim et tremorem membrorum,[2]) consumit flegma, si bibatur, si odoretur, si ex ea facies et membra lesa laventur. Contra paralisim lingue[3]) bibat praedicto modo et teneat pectiolam[4]) ex aqua praedicta linitam super linguam, non tamen semel, sed bis et donec sanetur, et sanabitur perfecte . contra tortuositatem faciei[5]) ex turbatione, sicut aliquibus interdum acciderit, subito ungat faciem ex ea et bibat modo praedicto et sanabitur . contra melancholiam[6]) et tristitiam . quolibet mane dimidium coclear ieiuno stomacho cum parvo ciato vini odoriferi sumptum letificat, iocundum et illarem[7]) facit . omnes virtutes animales ex spiritibus turbidis et grossis potata confortat . valet caligini oculorum[8]) et omni debilitati visus et cataracte in principio per se sola, circa timpora et super palpebras oculorum inuncta . lacrimas mirabiliter siccat,[9]) telam dissolvit et est mirabilis omni gutte frigide oculorum . valet surditati[10]) potata et iniecta, in aurem cum bombace missa . valet dolori dentium,[11]) dentibus corruptis et gingivis cor⟨r⟩osis, bibita et linita . hanelitum[12]) fetidum emendat . valet in asmate[13]) potata cum decoctione ficuum et liquiritiae: valet doloribus stomachi[14]) fl⟨egm⟩aticis, ventositati, bibita et clisterizata. Nervos contractos sanat. Omnem dolorem et omnem guttam ex frigida causa curat. Ydropisim[15]) ex frigida causa

---

1) *Am Rande*: dolori capitis antiquo.
2) *Am Rande:* contra tremorem et paralesim.
3) *Am Rande:* contra paralesim lingue.
4) Ein Stückchen, ein Läppchen.
5) *Am Rande:* torture oris.
6) *Am Rande*: contra melancholiam.
7) Der Monacensis 363, Bl. 79r, liest „hilarem".
8) *Am Rande:* caligini oculorum.
9) *Am Rande:* contra lacrimas oculorum.
10) *Am Rande:* surditati.
11) *Am Rande:* dolori dentium.
12) *Am Rande:* contra fetidum hanelitum.
13) *Am Rande:* contra asma.
14) *Am Rande:* contra dolorem stomachi ex ventositate.
15) *Am Rande*: contra ydropem.

in potu frequentata curat, si ex ea sumatur cotidie ter ad quantitatem dimidie teste ovi. Omnem quartanam[1] adiunctis sibi debitis herbarum florum, specierum et radicum proprietatibus, quas ad menbra posita[2] indigentia cito sanat. data etiam ante accessionem cito liberat. Valet sterilitati[3] ex frigida causa, potata et pessarizata. Disinteriam et lienteriam sanat. Valet arteticis,[4] sciaticis, podagricis in frigida causa potata, purgatione convenienti praemissa. Vulneribus multum valet, si cum ea laventur. Cancrum, fistulam, noli me tangere et omnes similes passiones curat, venenum expellit. Percussus a mercurio vel a malicia mercurii accepta de ea et oleo laurino ana bibat et loca lesa ungat. Effectus autem ipsius extra corpus sunt, quia, quicquid ex ea linitur, ardet. vinum coruptum et acetum reparat et ad pristinam bonitatem reducit, de ea ibi si aliquid apponatur. Per secundum modum autem usque ad decimam distilationem deducta, omnia vere facit, que de aqua vite et oleo in physico libro Aristotelis, perfecti magistri, scripta sunt.

Aqua vite composita componitur cum speciebus, radicibus floribus et herbis secundum exigenciam et convenientiam cuiuslibet passionis, quod prudentis medici iuditio et discretioni per communes prolixitati relinquo. Expertius[5] tamen docti, modum componendi trademus fideliter, sicut in aliquibus infirmitatibus sumus experti, utcumque nostrum et finem laudabilem consecuti.[6] Fiat igitur tali modo aqua vite composita, contra omnem passionem yliacam, collica[7] et dolorem stomachi et renum experta valde. Compositio: Recipe radicum feniculi, petrosellini, sperigi,[8] brusci, radicis sassifrage macedonici, radicum milij solis, yringorum, endivie, scariole, capilli veneris ana unzias tres. tere parum et pone in vino forti et bono et distilla per alembicum; et sit vinum circa duas quartas. pulveris primis[9] specierum: Recipe ⟨ammi⟩[10] drachmas octo et scrupulum vnum; cinamoni, gariofili ana drachm. ij et semis; zingiberi, melanopiperis ana drachm. duas et grana quinque, galange, ambre, calamenti ana drachm. unam, scrup. duo et grana 18; macropiperis dr. i, nardi cane [?],[11] masticis. ana scrup. ij et scrup. 2; fiat pulvis. Item alius pulvis: Rec. cinamomi, gariofilorum, spice nardi, zingiberis, piperis longi ana scrup. 8 et grana x; ligni

[1]) *Am Rande:* contra quartanam.

[2]) Der Monacensis hat „portata", was im Vaticanus auch gelesen werden könnte.

[3]) *Am Rande:* sterilitati.

[4]) *Am Rande:* doloribus iuncturarum.

[5]) Der Monacensis lat. 363 hat „Experientia".

[6]) Intentum nostrum et finem laudabilem sumus consecuti *Mon.*

[7]) colica *Mon.*

[8]) sparagi *Mon.*

[9]) pulvis primus *Mon.*

[10]) So steht im Mon.; der Vaticanus hat das sinnentstellend ausfallen lassen.

[11]) tucie *Mon.*

alloes, macis, galange, zedoarij, liquiricie ana scrup. ij et grana v; misceantur et fiat pulvis. Aqua secunda que:[1]) Rec. aque distilate a vino predicto et herbis sciphum unum, duorum predictorum pulverum sciphum medium, medietatem scilicet aque, et ponas in aliquo vase et accipe medietatem aque ad quantitatem scilicet pulverum et incorpora simul totum et distilla per saculum . et cum alia medietate aque, quae remansit in vase, lava bene vas, ubi fuerunt pulveres [2]) ponasque totum in saculo super alios pulveres, supponas [3]) postea [4]) de vino rubeo bono, quantum videbitur; et distilla totum per saculum in vase mundo. postquam vero fuerit distillatum, comprime pulveres, qui remanserunt in colatorio, cum manu . postea tunc accipe illos pulveres et pone eos in fovea facta in medio herbarum, que remanserunt in aludel, quando distillasti aquam primo, et distilla cum alembico . vinum vero, quod fuit [5]) distilatum per saculum a pulveribus, ponas ad distilandum in vasis novis[6]). et quando distillas, proba[7]) frequenter, si ardet; quando vero non ardet, ponas aquam distilatam ardentem ad partem, ponasque in vase vitreo bene obturato . residuum vero, quod distilabitur, repone in alio vase et cave ne cum igne adeo exprimas distilanda, quod exeat aqua combusta, quod etiam in praecedenti aqua, que distilatur ab herbis, servandum [8]) est . misce postmodum istas duas aquas ultimas et, si vis, distilla eas secundo, quod [9]) melior erit aqua; tunc accipe pulverem, quem posuisti inter herbas ad distilandum et tere bene in mortario cupreo et triba [10]) per pannum et pone in dicta aqua; et facit eam aliquantulum dormire in vase vitreo . et accipe terciam partem drachme unius de musco et ponas in panno et liga cum filo et suspende in aqua bene bulita [11]) . quo facto reponas eam in vase vitreo obturato bene et serva.[12]) De praedicta aqua sic facta temperet paciens vinum suum de quarto in quartum diem; de aqua vero ardente bibat cotidie mane et sero unum coclear, continue usque ad annum . in die vero, quando temperat vinum cum aqua praedicta, sicut dictum est, comedat de sero de pulvere supradicto cum aliis cibis . cura perficitur in novem mensibus . nam lapidem quantumcumque induratum in renibus vel vexica [13]) dissolvit . ex frequenti experientia hoc habemus . passionem yliacam curat, quod nobis

---

[1]) „aqua secunde que" fehlt im *Mon.*

[2]) fuerit pulvis *Mon.*; alles bis „superponas" fehlt dort.

[3]) superponas *Mon.*

[4]) Oben am Rande: De aqua vite in cura lapidis: *Vat.*

[5]) fuerit *Mon.* [6]) philosophis notis *Mon.*

[7]) *Mon.* proba; fehlt dem Vat.

[8]) reseruandum *Mon.* [9]) quia *Mon.* [10]) cribra *Mon.*

[11]) bullita *Mon.* [12]) reserva *Mon.* [13]) vesica *Mon.*

per experienciam certum est. Interim[1] tamen semper utatur paciens bonis cibis et aquam moderate sumat.

Componitur etiam brevius et levius; non credimus tamen, quod tam laudabilis sit virtutis. virtuosa tamen est multum et laudabilis, sic[2] experti asserunt. Cuius compositio talis est: Rec. gariofilorum, nucis muscate, macis, zedoarie, galange, piperis longi, piretri, corticum citri, salvie, sansuci, ameos, spice nardi, ligni alloes, cubebe, cardamomi, cinamomi et parum musci, mente, lavendule, pulegii, costi, origani, calamenti, calami aromatici, sticados, camedros camepitheos. De praedicto pulvere fiat claretum cum optimo vino et distilla per alembicum lento igne et claro . aqua, que prius distilatur, erit optima; ardet enim. Secunda non tantum valet, tercia minus . quod remanet in fundo nichil valet . valet enim contra paralisim et tremorem membrorum et consumit flegma, si bibatur, si odoretur, si facies inde lavetur et membra lesa, ymo[3] certissime valet contra omnes frigidas humani corporis passiones et iuventutem conservat, unde habeas[4] certissimam et secretissimam, quia honorabit te et dicabit[5] te. ut fecit experimentatores illos, quos scis, et ultra mare et in provincia provincie et in civitate Bononie.

Ad faciendum aquam vite,[6] quae alio nomine dicitur ardens, fac fieri vasa duo de cupro, quorum unum sit ad modum cucurbite cum alembico, ubi distilatur aqua rosata, hoc excepto, quod istud vas sit totum unum et non habet canale[7] intus; habet tamen rostrum. in sumitate[8] eius sit unum foramen magnum ad modum digiti, per quod res distilanda intromittatur . aliud sit sicut una cucurbita sine alembico equales[9] per totum. et infra se contineat canalem conclusum serpentinum, serpente illud totum a sumitate usque ad fundum . capud vero superius serpentis sit extra vas per 3 vel 4 digitos . cauda vero exeat inferius per totidem, sitque bene consolidatum totum vas cum eo, ne liquor aliquis possit exire . deinde habet cannutum[10] longum sicuti brachium vel plus, cuius unum capud recipiat cannutum[10] distilatorii, aliud vero recipiatur a cannuto[11] serpentis. Cannatum vero canne[12] serpentis recipiatur ab una vitrea totumque lutetur et claudatur bene, ne respiret, cum luto facto de calce viva et clara ovorum . formam autem vasorum monstrat praesens naratio. Accipe igitur vinum ellectum, quam pretiosius poteris habere, et pone in vase et claude foramen

1) Iterum *Mon.* 2) sicut *Mon.*

3) = immo; *Mon.* hat „et". 4) habemus *Mon.*

5) iudicabit *Mon.*, soll aber wohl „ditabit" heißen.

6) *Am Rande:* de aqua vite ardenti. 7) habeat canalem *Mon.*

8) summitate *Mon.* 9) equalis *Mon.* 10) canutum *Mon.*

11) canuto *Mon.* oder „canulo".

12) „cannatum vero canne" fehlt *Mon.*

cum bona capsedra,[1]) facta de ligno cum panno involuta et circum linita luto, ne respiret. Vas tamen sit vacuum ad minus usque ad medium . aliud vas cum serpente impleatur aqua frigida, frequenter renovando, cum calefacta fuerit ab aqua discurente per canalem, collocato in vase super ignem . distilla quousque medietatem vini impositi receperis, quod in distillatorio remanet . quod autem distillatum est, iterum repone ad distillandum; et recipe de X partibus VII . quod autem remanserit, pone ad partem, extrahendo de vase. Iterum quod distillatum est, redistilla recipiendo de 7 partibus 5. Quod remanserit in fundo, remanserit in hiis duabus distillationibus, materies earum dicitur, et sicut dicit tractatus compositus de eisdem. Habet tamen ista aqua alias probationes sive signa cum aplicatione candele ad cannutum[2]) inferius; quoniam prima distillatio ardet imperfecte, secunda perfecte, tertia perfectissime cum plus omnibus aliis. Virtutes huius aque multe sunt, quarum quedam scribuntur in tractatu de eadem facto, sicut patet. Legenti tamen meliores habet in alkimia, quoniam dissolvit, figit, facit ingredi, convertit mercurium et incitantur[3]) cum ea medicine.[4])

Aque vite mirabiles sunt effectus,[5]) quorum quidam sunt in corpore humano. Tales sunt effectus universales, quoniam mirabiliter et cito curat egritudines frigidas[6]) et maxime egritudines cerebri et nervorum et iuncturarum, in potu assumpta et exterius aproximata. Et est notandum, quod si egritudo sit frigida cum humoris vitio, praemittatur eius purgatio . si vero non, non[7]) oportet. Dosis eius in potu sumpta e drachma vna usque ad duas et plus et minus secundum virtutem bibencium . speciales effectus dicti sunt iam ante . fiat autem aqua vite dupliciter; uno quidem ex vino solo . debet autem vinum omne rubeum, grossum, potens, non dulce, quod distilatur cum instrumento serpentis; et debet distilari ad minus 4 vicibus.

Species aque vite tres sunt composite[8]) . et una quidem est simplex . simplex quidem fit ex simplici vino, maxime quidem ex vino rubeo, alto et potenti; potest tamen fieri ex quolibet vino . sed inde fit minor quantitas et indiget pluribus distilationibus. Debet tunc tociens distilari, si perfecta debet fieri, quod lineus pannus vel cocum[9]) ex ea inbibitum primo subcendatur ab igne et secundo comburatur . si vero tantum subcendatur et non comburatur bona quidem est, sed non perfecta.

---

[1]) clopsedra *Mon.* [2]) canutum *Mon.* [3]) inciduntur *Mon.*

[4]) *Am Rande:* De effectibus et operationibus naturalibus aque vite.

[5]) Dieser ganze Abschnitt fehlt dem *Monacensis*, steht aber auch im *Cesenatensis.*

[6]) frigidas fehlt im Cesenatensis.

[7]) Von anderer Hand eingefügt. *Ces.* liest ebenso.

[8]) *Am Rande:* De speciebus ac modis faciendi aquam vite.

[9]) cotum *Ces.*

Composite vero species innumerose possunt esse secundum diversitatem rerum, a quibus ipsa fuerit, virtutum [1]. nam ipsa trahit virtutem ab omnibus hiis rebus, que infunduntur in ea. sive res ille infundantur in vino aut in distilatione eius gummata, aromatica, et amara. gummata quidem fit ex gummis, ut ipse gumme infundantur in vino, quod postmodum distilletur, vel quod ipse gumme infundantur in ea iam facta, que postea iterum distiletur et etiam, si non distiletur iterum, habet virtutem gummatam. Gumme autem, a quibus trahit virtutem, sunt diverse secundum diversitatem operationum, quos volumus efficere per eam. sicut bdellium, serapinum, mastix, draganti, gummi arabicum, et hijs similia. aromatica quidem sit [2]) cum aromatibus sicut gummata cum gummis, sicut gariofili, cinamomi, nuces muscate. et hiis similia. amara vero fit simili modo, puta cum rebus amaris, sicut cum aristologia, absinthio, cum fellibus et similibus. Effectus vero huius sunt mirabiles, si detur quibus expedit et quando et quomodo et quantum; et nocumenta etiam sunt pessima, si datur econtra. Dico ergo, quod sua operatio iuvativa sit in corpore humano et extra corpus humanum; sed non dicam solum operationes, quas facit in corpore humano, et de illis non de omnibus, sed de quibusdam sepius occurentibus. Dico ergo, quod ipsa [3]) competit in omni frigida complexione et in egritudine oppilativa, valet interius assumpta et exterius aproximata. assumpta quidem interius multipliciter offertur, scilicet potando et faciendo ex ea capudpurgia et colutione [4]) oris et gargarismate et clisteri cum iniectione in aures et in oculos et omnibus modis, quibus potest corpus intrare. in hoc tamen cavendum est, ne aliquando detur pura. debet enim [5]) interdum misceri cum vino et aliquando potest dari pura in homine sene et habente stomachum frigidum. in hoc autem fiat experiencia paulativa. Exterius vero approximata, sicut si ex ea fiat ablutio, vel cum pulvillis approximantur super membro indigente. Et in hoc habet locum maxime aqua vite gummata. Speciales autem eius effectus sunt mirabiles: valet in appoplexia et eppilepsia, paralisi, tremore, tortura oris et visui nubiloso et surditati et tinitui aurium ex causa frigida, iniecta in oculos vel in aures. Valet etiam stomacho frigido et epati opilato et renibus oppilatis. valet etiam in collica et yliaca de causa frigida, et si egritudo fuerit frigida cum humoris vitio, sicut artetica et podagra et in mala complexione stomachi frigida et similibus. Praemittatur purgatio humoris frigidi, et valet in isto casu, absumpta interius et aproximata exterius et maxime gummata amara; maxime operatur contra

[1]) sumit virtutem *Mon.*

[2]) fit *Ces.*, *Mon.*

[3]) „quod ipsa" ist im Vaticanus wiederholt.

[4]) collutionem *Mon.*

[5]) Im Vaticanus folgt versehentlich nochmals ein „debet".

lumbricos . aromatica vero maxime operatur ad confortandum calorem naturalem in membris principalibus. Eius tamen operationes particulares sunt incomprehensibiles ad narrandum, sed in summa dicendum, quod ipsa, confortando calorem naturalem in membris principalibus et consumando humorem frigidum, flegmaticum et apperiendo oppilationes membrorum principalium et aliorum et maxime nervorum, est causa longitudinis vite et principaliter in habentibus frigidam complexionem ut in senibus . dosis eius est a drachma una usque ad duas, si sibi debeat.

Expliciunt conscilia thadei [1]) conpilata secundum eum. Amen. Laus tibi Christe, quoniam liber explicit iste. Deo gracias.

---

[1]) de Florentia *Ces.*; das folgende fehlt dort. Der *Mon.* schreibt als Explicit: „Compositio aque vite Thadei de Florentia".

Über den Verfasser schreibt im *Cod. Mon. 363* Dr. HARTMANN SCHEDEL nach Einschiebung einer kurzen Empfehlung des Weingeistes von CRISTOFORUS DE HONESTIS Folgendes, was hier mitgeteilt werden mag. „De Thadeo doctore summo medico. Postquam in Italia doctores in ea faccultate pollere ceperunt, Petrus Apponus clarissimus habitus est. Hunc non longe post Thaddeus Florentinus secutus est, qui adeo obscura omnia Hippocratis et aliorum principum in medicina detexuit et explanauit, ut alter Hippocrates suo tempore habitus fuerit, diuiciasque cumulauit innumeras. Nam a principibus Italie conuocatus, quinquaginta aureos in mercedem diurnam pacisci consueuerat. Ab Honorio vers summo pontifice, semel vocatus, non prius accedere voluit, quam centum aurei illi in diem statuerentur. Unde liberatus pontifex decem milia illi aureorum condonauit. Tandem octogenarius moritur Bononie circa annos domini Mille ducentos septuaginta."

Ein alter Heilritus.

Von

M. Höfler (Bad Tölz).

Seit Heinri Gaidoz, heute wohl der beste Folklorist Frankreichs, sein Werkchen „Un vieux rite médical" (1892) herausgab, sind 22 Jahre vergangen; Gaidoz besprach darin den weitverbreiteten Ritus der Kriechkur in mustergültiger, meisterhafter Form.

Wir wollen mit nachfolgender Darlegung ebenfalls einen Heilritus behandeln, der seit der megalithischen Zeitperiode bis auf die Neuzeit an verschiedenen Orten und in abartender Weise angedauert hat.

Die Wissenschaft der Medizingeschichte hat sicher die Aufgabe, hinter einem Bildwerke, das einen Heilritus der fernsten Zeiten darstellt, den Gedankengang zu erforschen, der den Menschen jener Zeiten veranlaßt hatte, gerade diesen im Bilde wiedergegebenen Ritus oder diese Heilmethode zu betätigen, d. h. den Kulturrahmen zu derselben festzustellen.

E. Piette (L'Anthropologie VI, 1895, Tafel V, 4) gibt eine Abbildung eines Renntierknochens, auf dem sich „la femme au renne" eingeschnitten findet. Sal. Reinach (Répertoir de l'art quaternaire 1913, S. 98) gibt dieses, im Original 0,10 m hohe Bild wieder in umgezeichneten Umrissen, aber mit Ergänzung des Stückes, das ein Fragment des zugehörigen Renntierrückens gibt und in der Collection Piette nachträglich gefunden worden ist; das Ganze gehört dem französischen Paläolithikum an. Fig. 19, nach einem Abguß hergestellt, zeigt die Szene, die der Medizinhistoriker in Übereinstimmung mit R. Meringer (Wörter und Sachen, Bd. V, 1913, S. 154, 165) als den alten geburtshilflichen *Ritus der Überschreitung der Schwangeren* durch ein großes Tier erkennen muß.

Ein im Verhältnis zum unten flach auf dem Boden liegenden kleinen, menschlichen Weibe übergroßes, männliches Ren, das in der Vollkraft steht, schreitet über das im letzten Schwangerschaftsmonate, also wohl im Gebärakte befindliche Menschenweib hinweg; dieses liegt vor dem Eingange zu einer Hütte, deren Türsteine (Rundbalken?) links vom Ren und wohl auch rechts neben dem Euter und über der linken Weibeshand ersichtlich sind; unter dem

Euter des Renes und über dem schwangeren Bauche des Weibes ist ein nicht sehr deutliches Horn eingeritzt. Das nackte Weib trägt am linken mageren Vorderarm einige (6?) durch Ritzlinien schwach angedeutete Armringe und auch Halsperlen und scheint sich, wie man aus der Abbildung schließen darf, mit den Fingern der linken Hand an einigen längsgestreckten Fasern (Baumzweige? Stricke?) einzuhalten, doch ist dies nicht scharf genug erkenntlich. Die linke Brust hängt unter der linken Achselhöhle herab; der Bauch hat Muskelwülste, die durch seine Schwangerschaftsform



Fig. 19. (Nach einem Abguß des Leipziger Institutes für Geschichte der Medizin.)

sichtbar werden; die Genitalien sind stark markiert. Das Ganze bildet eine zusammenhängende Szene.

Das Horn, das auf dem Bilde vermutet wird, füllt einen Raum aus, der etwa der Hüttentüre entsprechen könnte; es ist wohl als Sitz der abwehrenden Kraft und als Symbol (Apotropaeon) zu deuten. Es unterliegt keinem Zweifel, daß das Bild einen geburtshilflichen Heilritus darstellt, der darin besteht, daß ein mächtigeres Tier über das schwachgewordene Menschenweib hinwegschreitet und diesem etwas von seiner größeren Kraft mitteilt durch die bloße Handlung des Hinwegschreitens. Meringer (l. c. 165) meint: „Dabei müßte der Gedanke vorschweben, daß das Ren den auf dem Weibe sitzenden Dämon, der die Geburt hindert, abstreift"; dieser Gedanke dürfte nicht zutreffen, weil das Geburtshindernis von primitiven Völkern immer nur im drinnensitzenden Embryon gesucht

wird, das sogar zu einer elbischen Gestalt dämonisiert wird. Das „Abstreifen“ eines äußeren Geburtshindernisses aber z. B. durch eine Kriechkur, müßte vom Primitiven doch im Bilde ganz anders ausgedrückt worden sein. Wir werden den Gedankengang, der zu diesem geburtshilflichen Ritus führte, besser erkunden, wenn wir den volkskundlichen Untergrund mehr berücksichtigen, wobei wir allerdings der Analogieen aus der Sphäre verschiedener primitiver oder älterer Völker nicht entbehren können, deren „uralte Gedanken den Jahrtausenden getrotzt haben“, mögen sie auch im Laufe der Generationen ihre rituelle Betätigung in immermehr verkümmernder Art erfahren haben.

Wir müssen ausgehen von der Handlung des Schreitens, des Tretens, die einen magischen Einflüß auf das Darunterliegende, auf das Getretene, das Überschrittene ausübt (vgl. die unter dem Tritte von Geistern, Engeln, Teufeln aufsprossenden Zauberpflanzen).

Der *Dämonen-Tritt*, welcher magische Heilwirkungen im Gefolge hat, liegt hier am nächsten in der Volkskunde. Wir begegnen demselben sowohl in der Antike, wie im altnordischen und im deutschen Volksglauben.

Das *Götterroß*, das den Wagen des Asklepios zog, heilte mit seinem Tritte einen in den Knien kraftlos gewordenen Kranken. „*Δίαιτος Κύρνιος. Οὗτος ἀκρατὴς ἐὼν ἐτύγχανε τῶν γονάτων . . . ἐπεὶ δὲ αὐτὸν οὗτοι ἔξω ἤνεγκαν, ἅρμα ζεύξαντα τὸν ϑεὸν ἵππων περιελαύνειν περὶ αὐτὸν κύκλωι καὶ καταπατεῖν νιν τοῖς ἵπποις καὶ οὑ τὰ γόνατα ἰσχυρὰ γενέσϑαι εὐϑύς. ἁμέρας δὲ γενομένας ὑγιὴς ἐξῆλϑε*“ (Inscr. Gr. IV, 952. 110ff., nach Weinreich, l. c. 72); hier liegt vermutlich der Nachklang eines pferdegestaltigen, göttlichen oder dämonischen älteren Wesens vor; nicht der griechische Heilgott war es, der die kraftlos gewordenen Knie stärkte, sondern die vom tretenden Pferde emanierende magische Kraft. Im Kulte des Asklepios figurieren auch die Pferde als Votivgaben; wie Sal. Reinach (Arch. f. Relig. W. X, 1910, S. 55) meint, „sous l'aspect d'une survivance, d'un rite prêt à tomber en désuétude“; die Heilkraft des Pferdetrittes ist vielleicht auch in Erinnerung geblieben in dem Pferdefuße des heilkundigen Kentauren Chiron und des Teufels.

Die *Klauen des lebenden* (!) *Elchtieres*, gleichsam dessen Schuhe, als Träger und Vermittler neuer Lebenskraft, sind ein auf gallokeltischem und germanischem Boden weitverbreitetes Mittel gegen die Epilepsie und bilden ein Analogon zur zauberhaften Heilkraft des Pferdefußes, Pferdetrittes, der Pferdetrappe und des Stierfußes.

Plutarch (Quaest. graec. 36) erzählt, daß die Frauen von Elis (Peloponnes) den Gott Dionysos baten, mit seinem wütenden *Stierfuß* zu erscheinen; der von ihnen gesungene Hymnus lautete: „*ἐλθεῖν, ἥρω Διόνυσε, Ἀλείων ἐς ναὸν ἅγνον σὺν Χαρίτεσσιν ἐς ναὸν τῷ βοέῳ ποδὶ θύων*" („Komme hierher, Dionysos, komm' zu Meer zu deinem heiligen Tempel; komme in Begleitung der Grazien zu deinem Tempel, wuteilig mit deinem Stierfuße"). Diesen Hymnus wiederholten die Frauen zweimal und schlossen: „*ἄξιε ταῦρε*!" (= schätzbarer Stier!)

Daß es sich hierbei nur um eine günstige Beförderung weiblicher Geschlechtstätigkeit (Geburt) handeln konnte, liegt offen vor. Dieser Stier-Dionysos ist ein verblaßtes Abbild des wirklichen, gottgleich verehrten Stieres, der mit seinem Fußtritte, durch Überschreiten auf die Frauen Gebärkraft emanieren sollte. Der *Stierfuß*, oder der Stiertritt wird erfleht von den Frauen; wenn der weitere, damals vielleicht schon verkümmerte Ritus von Plutarch auch nicht angeführt wird, so ist an dieser Erklärung desselben kein Zweifel möglich. Die Deutung von H. von Prott (Arch. f. Relig. W. IX, 1906, S. 88) Stierfuß = Stierphallus ist nicht richtig.

Daß die germanische Dämonin Perchta, „behrte mit dem fuoze", „la reine Berte au grand piè", die nach dem Volksglauben eine Kuhhaut trägt und auch trappend, stampfend auftritt (s. Höfler, Krankheitsnamenbuch, 74, 459, 672, 745), die auch als Geburtshelferin („bonne dame") im Volksglauben sich bemerkbar macht, unter diese Kategorie gehört, ist wohl eine naheliegende, aber nicht ganz gesicherte Annahme; jedenfalls muß dieser Zug des deutschen Volksglaubens hier erwähnt werden.

Der Marentritt (an. sagđi, at mara trađ hann; Ynglinga saga 16) ist mehr eine Erscheinung des Alptraumes (cauche mar: calcare); auch der drückenden Trud wird in Tirol geboten, daß sie nicht über den Menschen trete (Zeitschr. f. Österr. Volkskunde, II, 1896, S. 150); im 13. Jahrhundert heißt es: „noc mich dy mare bescrite" (Höfler, Krankheitsnamenbuch, S. 603). In dem Überschreiten oder Treten durch den elbischen Dämon lag ebenfalls eine magische Wirkung. „Getreten werden" ist auch bei den Neugriechen ein volksüblicher Ausdruck bei Leiden, die durch Dämoneneinfluß entstanden sein sollen (Pradel, Griech. Gebete, 1907, S. 338). Auch im südslavischen Guslarenliede (F. S. Krauss, Bajuwaren im Guslarenliede) tritt der verzauberte Drache seiner von ihm geschwängerten Frau mit dem Fuße auf den Leib, damit diese von ihrer 9 Jahre

bewahrten Leibesfrucht entbunden werde. Im fränkischen Ries (1577) überschreitet „der böse Mann" das Vieh und macht es krank (daß es verwirft). (Umfragen u. Mittlg. z. Bayer. Volkskunde, 1909. S. 142.) Aus diesen Belegen ergibt sich, daß von einem äußerlichen Abstreifen des hemmenden Dämons nicht die Rede sein kann. Das *Überschreiten der Schwangeren durch Menschen* als geburtshilflicher Ritus ist bislang nur einmal nachgewiesen. Bei den Esthen steigt der (kräftigere) Mann über das Weib hinweg, wenn die Entbindung nicht rasch genug erfolgt (R. Andree, Ethnogr. Parall., S. 34) (17. Jahrhundert); er emaniert seine Kräfte auf das geschwächte Weib (auf Rügen heißt der Ehemann 1781 „Trede-Vagel" = Trete-Vogel, Dähnert, Plattdeutsches Wörterbuch, S. 494); auch hier kann man das Treten mit Abstreifen nicht erklären.

„Statt des Drübersteigens zur Hilfe beim Gebären findet man auch ein Drüberziehen. So wird von den Siebenbürgersachsen berichtet: ‚Soll eine Kuh zum ersten Male kalben, so muß eine nackte Frau um sie herumgehen, ihr Hemd über den Rücken des Tieres hinübergeben und unter seinem Bauche wieder hervorziehen' (Weinhold, Zur Geschichte d. heidn. Ritus, 1896, S. 42). Dieses Hinüberziehen des Hemdes ist wohl nur ein symbolisches Drüberschreiten oder doch in seinem Grundgedanken mit diesem nahe verwandt" (R. Meringer, Wörter u. Sachen, V, 1913, S. 165); die menschliche Gebärkraft sollte aus dem Frauenhemde auf das kalbende Tier emanieren.

Tier und Mensch standen sich einst viel näher; die Kraft, die hier das Menschenweib auf die kälbernde Kuh überträgt, entnahm ehemals der Mensch dem kräftigeren Tiere (Rentier, Stier, Pferd usw.) für sein gebärendes Weib.

Daß der *Fuß* oder die *Fußspur* gerade bei Fruchtbarkeitsriten (Geburt, Hochzeit) bei den verschiedensten Völkern eine Rolle spielt, hat Weinreich (Antike Heilungswunder, 22) schon angegeben; wir verzichten auf weitere Beispiele, da dieser Heilritus bekannt ist (Pyrrhuszehe, Heiligenfußspuren, der Heilfuß des Kaisers Vespasian, Fußtritt der heulenden Derwische in Skutari, der Tritt auf des Pferdes Fuß beim sogenannten Verfangen, Arch. f. Gesch. d. Med. VII, 343).

Der *Schuh* (= Fuß) wird erst bei vorgeschrittener Kultur zum Gebärmittel und als solches praeoccupando über das Hochzeitspaar ausgeschüttet. Samter (Geburt, Hochzeit und Tod, 1911, S. 201) erklärt dies als einen Opferritus; dieser Schuhwurf ist aber wie der

Reis-, Brot- und Körnerguß ein Fruchtbarkeitsritus; so auch der Guß oder das Werfen mit dem Schuh = Fuß = Fußtritt = Überschreiten. Wenn die heilige Kummerniß (virgo fortis, Wilgefortis), eine Geburtspatronin, dem kranken Geigerlein ihren vom Fuße abgezogenen Schuh zuwirft, so übermittelt sie demselben ihre Fußheilkraft; sie tut im Grunde genommen eigentlich dasselbe, was auf dem griechischen Hochzeitszuge (s. Samter, l. c., Tafel II) der bebartete Mann beabsichtigt, der die von ihm ausgezogenen zwei Schuhe über das Hochzeitspaar auswirft; der Schuh ist der Träger der magischen Heil- und Fruchtbarkeitskraft, die vom lebenden Fuße des Mannes emaniert. Auch am Rhein war es üblich, auf das Brautpaar, wenn es das Hochzeitsmahl verließ, mit Schuhen zu werfen (Samter, l. c., 106), ebenso im nördlichen England und in Schottland (Liebrecht, Zur Volkskunde, 1879, S. 492).

Die Verallgemeinerung oder Ausdehnung der Fruchtbarkeits-(Geburts-)Riten auf anderweitige Heilbedürfnisse des Menschen mußte sich von selbst ergeben, wie jeder, der mit Volkskunde (Volksmedizin) sich beschäftigt, weiß. Ältere Riten, die sonst längst außer Gebrauch gekommen wären, wurden durch eindringende neue, auf das gleiche Ziel gerichtete Riten, die sich damit vermengten, so vor dem gänzlichen Absterben bewahrt.

Wenn manchmal das „Überschreiten" durch die Frau geburtshemmend wirkt (s. Hovorka und Kronfeld, Vergl. V.-Med. II, 569), so ist dies eine Umstellung des Volksglaubens; sie, die Frau, darf in der Regel nichts aktiv überschreiten, sondern sie muß eigentlich „überschritten" werden; sie selbst überschreitet aber 3 oder 90 Schwellen, die Dreschtenne, den Mann, des Mannes Hosen usw., also auch hier emaniert von den Fruchtbarkeitsstätten erhöhte Gebärkraft; weit älter ist jedenfalls der Ritus, wobei die Frau uberschritten wird, d. h. die Schwächere durch den Kräftigeren gestärkt wird.

Ausgehend von dem präanimistischen Magismus wird dessen Ritus auf die Gestalten des Animismus übertragen, die ihrerseits wieder durch den Tier-, Götter-, Kaiser-, Heiligenfuß die Verbindung mit dem älteren Ritus zwar bewahren, aber durch Einmengung anderer Fruchtbarkeitsriten (Schuh-Guß = Schuh-Werfen) die Ausartung des älteren Ritus begünstigen.

Vielleicht war das Bild, das der Mensch des Palaeolithikums auf dem Rentierknochen schuf, selbst ein Talisman, der durch die Darstellung der noch älteren wirklichen Ritushandlung im Bilde allein schon Geburtskräfte emanieren sollte.

„Vera cura calculosorum“ und „Aqua praeservans a calculo“ von Johann Venod de Veteri Castro in Prag.

Vorgelegt von

KARL SUDHOFF.

Eine gut erhaltene Papierhandschrift in Folio, einst im Besitz des Klosters Altenzelle, geschrieben in den Jahren 1417 und 1418, enthält auf Bl. 166v medizinische Anweisungen einer gleichzeitigen Hand, die auch größere Abschnitte des Sammelbandes geschrieben hat; auf diese Rezepte möchte ich heute hier die Aufmerksamkeit lenken. Die Handschrift, die sie enthält, gehört als ***Ms. 1175*** heute der Leipziger Universitätsbibliothek an. Auch der übrige Inhalt der Handschrift ist nicht ohne Interesse. Sie beginnt mit einem Kommentar zu den Harnversen des AEGIDIUS von Magister Bernhardus (in Böhmen??). Es folgt ein Rezeptarius (geschrieben 1418), ein Traktat „de aquis et oleis medicinalibus“ (in dem Meister ALBICH genannt wird), einige „Regimina“, die Aphorismen des JOH. DAMASCENUS (MESUE), Harnprognosen (judicia), Klysmen-Rezepte, der Antidotarius NICOLAI Salernitani mit Randkommentar, ein weiteres Stück (der Anfang) des oben genannten Rezeptarius, eine fragmentarische anonyme medizinische „Practica“, benannt „Tractatus aureus et multum notabilis expertus“, eine Tabelle pharmazeutischer Präparate; der Liber Tacuini (der „taqwîm“ von IAḤJÂ BEN 'ISÂ BEN ǴAZLA, † 1100) mit seinen Tabellen macht den Schluß, am Abend vor Dreikönigstag 1418 [also 5. Januar 1419] in Abschrift vollendet.

Nun finden sich am Ende der Handschrift auf einem Pergamentstreifen, der zum Einbande gehört, von einem der Schreiber, anscheinend dem gleichen, der auch die sofort näher zu besprechenden Rezepte geschrieben hat, Notizen aus seinem bewegten Leben eingetragen. Er war selbst Arzt in Prag und mußte nach König WENZELS Tode aus Böhmen fliehen. Diese Eintragungen lauten:

confortant stomachum	menta inter omnes herbas, Aloen inter omnes gummas, Galanga inter omnes radices, mastix inter omnes gummas.

Magister Tadeus.

Anno 1386 natus fui secunda feria ante Ascensionem. [28. Mai.]
Anno 1408 veni prage in die sancti Gregorij. [12. März.]
Anno 1411 incepi practicare in die Georgij. [23. April.]
Anno 1413 natus est Thomas, tercia feria ante Thome. [26. Dez.]
Anno 1414 fui pestilenticus, secunda feria ante Galli. [15. Oktober.]
Anno 1415 duxi uxorem in dominica tinpercie fe. [Tiburtii? 14. April.]
Anno 1416 nata est Katharina in die Laurencij. [10. Aug.]
Anno 1419 natus est Laurencius in die Laurencij. [„]
Anno 1419 obijt rex boemie quarta feria post assumptionem. [31. Mai.]
Item proxima quinta feria destruxerunt ymagines. [1. Juni.]
Item proxima sexta feria combuscerunt cartusiam. [2. Juni.]
Item sexta feria in die Sancti Egidij expulerunt virgines. [1. September.]
Item 1420 veni ad pontem in die Felicis et Adaucti. [30. Aug.]
Item 1421 veni in misnam in die Anthonij. [17. Jan.]
Item 1424 quinta feria ante Marie Magdalene emi domum [20. Juli.] in Misna pro 25 s. minus uno floreno.

Item 1409 cecidit Fredricus marchio in newenburg.
Item 1412 in vigilia Bartholomei natus est Fredericus juuenis. [Friedrich II., der Sanftmütige.]
Item 1416 vs officio natus est Sigismundus marchio.
Item 1422 Ser et soff natus est Henricus marchio.
Item 1423 in die Dorothee investitus est Fredericus senior [6. Febr.] ad ducatum Saxonie in turno per electores. [Friedrich I., der Streitbare.]
Item 1424 sexta feria post Procopii domina ducissa peperit filium hora noctis quasi prima, Wilhelmus. [7. Juli.][1]

Aus Böhmen verjagt infolge der politischen Unruhen gelangte Magister Thaddeus also schließlich, 34 Jahre alt, nach Meißen mit Frau und Kind; auch der Handschriftenband kam wohl mit ihm, den er bei seinem Tode vermutlich dem Kloster zu Altzelle vermachte. Der erste Abschnitt der Aufzeichnungen handelt von Vorgängen in seinem eigenen Hause — von seiner Hinkunft nach Prag als 18-Jähriger, von seiner dortigen Niederlassung, Befallenwerden von einer pestartigen Krankheit, von Heirat und Vaterschaft — und in Böhmen, der zweite Teil bringt Nachrichten öffentlicher Art aus der neuen Heimat. Der Prager Bildersturm, die Austreibung der

[1]) Friedrich der Streitbare vermählte sich 1402 mit Katharina von Braunschweig, die ihm 2 Töchter und die oben genannten 4 Söhne: Friedrich (1412), Sigismund (1417), Heinrich (1422) und Wilhelm (1425) gebar. Auf die Inkongruenzen der obigen Daten mit den bei Sturmhöfel (Gesch. der sächsischen Lande) S. 698 zu findenden gehe ich nicht ein.

Nonnen aus ihren Klöstern werden im ersten Abschnitte erwähnt, und wie er auf der Flucht die Elbbrücke erreichte, welche das Meißner Ländchen von Böhmen schied. In der Stadt Meißen selbst machte Meister THADDAEUS sich ansässig und kaufte schließlich dort ein Haus. Wie lange er dort Glück und Frieden genoß, wissen wir einstweilen nicht, auch nicht wann er sein irdisches Dasein beschloß.

Die Handschrift aber, welche uns dies alles berichtet, hat außer diesen Eintragungen auf dem Pergamentstreifen am Ende offenbar im Meißnischen keine Eintragungen weiter erhalten; der gesamte wissenschaftliche Inhalt derselben ist noch in Böhmen, in Prag, zu Papier gebracht und gerade in den spätesten Eintragungen, die von der Hand des Dr. THADDAEUS selbst herstammen, finden sich Nachrichten aus seiner Prager Zeit, die für die ärztliche Biographik Böhmens und, wie wir sehen werden, auch Leipzigs von nicht zu unterschätzender Bedeutung sind.

Auf Blatt 166^r, 237^r und 237^v hat der Besitzer der Handschrift in den Jahren 1418 und 1419 allerhand kleine Findlinge aus der Praxis für die Praxis niedergeschrieben, die ihm von seinen Kollegen und Freunden zugekommen waren. Er nennt sie alle mit Namen, die ihm ihre wissenschaftlichen und praktischen Errungenschaften mitteilten, und liefert uns so einen kleinen Ausschnitt aus der Personalgeschichte der Prager Mediziner aus dem Ende des zweiten Jahrzehnts im 15. Jahrhundert, wenn auch einige derselben schon gestorben gewesen oder, wie damals die Verhältnisse in Prag lagen, weggezogen sein mochten, als Magister THADDAEUS ihre medizinischen Erfahrungen zu Papier brachte, wie sie in der Ärzteschaft der Wenzelsstadt damals umliefen. Die meisten haben ihm aber persönlich ihre Schätze anvertraut, wie das von FRANZ SEYDENETLER unter Bezugnahme auf botanische Spaziergänge mit Magister THADDAEUS recht niedlich berichtet wird, wenn es in einem Rezepte heißt „radix rubea, quam vobis indicaui, dum transiuimus spaciatim circa Slechoff" (Bl. 237^r) und abermals in einem späteren Rezept über eine andere Pflanze „indicaui sub Slechoff".[1])

Auch der oben schon angeführte ALBICH ist wieder mit einem Rezept vertreten, ist ja auch erst im Jahre 1427 gestorben. Von ihm heißt es „Magister Albicus scripsit domino VITO RAKOWNIK".

---

[1]) Wahrscheinlich ist SLICHOW damit gemeint, doch muß ich das Leuten von besserer Prager Lokalkenntnis überlassen; als ich das letzte Mal dort weilte, schien mir das goldene Prag für einen deutschen Gelehrten recht ungastlich — und ich ging wieder! — —

Auch Meister Sulko, auf den ich vor 7 Jahren zum ersten Male ernsthaft hinwies und seinem Namen wissenschaftlich-literarisches Blut gab,[1]) wird zweimal als Autor von Arzneivorschriften erwähnt. Der bereits genannte Franz Seydenetler kommt als Dargeber von einer ganzen Reihe solcher Rezepte vor; von ihm haben wir anderwärts her keine Kunde bisher; jedenfalls war er ein in der Botanik, den „simplicia" bewanderter Mann. Eine besonders große Rolle spielt ein Magister Bernhardus, vielleicht derselbe, der die Urinverse des Egidius kommentiert hat. Jedenfalls handelt es sich dabei um einen persönlichen Bekannten des Schreibers, denn er bemerkt einmal ausdrücklich bei einer Verordnung unter seinem Namen: „Magister Bernhardus dedit mihi pro meipso". Auch mit dem Verfasser der unten wiederzugebenden Verordnungen gegen Steinleiden war Magister Bernhardus persönlich bekannt, denn es heißt einmal „Hec dedit Johanni Uenod magister Bernhardus". Von Venod hat dies Rezept dann wieder Magister Thaddaeus erhalten, war also gleichfalls mit ihm persönlich in Konnex.

Interessant ist auch der mehrmalige Hinweis auf einen Prager Wundarzt, Leibchirurg von König Wenzel: „Johannes cyrurgicus regis", offenbar dieselbe Persönlichkeit, die ein andermal „Johannes cyrurgicus filius Stephani" genannt wird, der Königliche Leibchirurg Johann, Sohn des Stephan.

Einer aus dem Prager Ärztekreise, der mit Meister Thaddaeus verkehrte, ist bestimmt in den Jahren 1418 und 1419 nicht mehr in Prag gewesen, Johannes Hilden, der als „Jo. Hilden und Magister Jo. Hildensis" in den Aufzeichnungen sich findet; er ist 1409 mit nach Leipzig gewandert und steht als 35. in der dortigen Dozentenliste vom 24. Oktober 1409, gehörte der Natio bavarica dort an und ist auch von Helmolt von Gledenstede 1415 in die erste Liste der Mitglieder der Medizinischen Fakultät eingetragen. Weiteres ist im Leipziper Aktenmaterial über ihn nicht vorhanden.

Es werden noch eine ganze Reihe von Namen genannt als Gewährsmänner und Dargeber des Thaddaeus, deren keiner bis jetzt ein dokumentarisches Leben für uns besitzt. Sie sind aber durchaus nicht alle als Ärzte in Anspruch zu nehmen, wenn das auch bei einigen derselben wahrscheinlich ist; ich gebe ihre Liste ohne jeden weiteren Zusatz.

---

[1]) Dieses Archiv, Bd. II, S. 48 ff.

Nonnen aus ihren Klöstern werden im ersten Abschnitte erwähnt, und wie er auf der Flucht die Elbbrücke erreichte, welche das Meißner Ländchen von Böhmen schied. In der Stadt Meißen selbst machte Meister THADDAEUS sich ansässig und kaufte schließlich dort ein Haus. Wie lange er dort Glück und Frieden genoß, wissen wir einstweilen nicht, auch nicht wann er sein irdisches Dasein beschloß.

Die Handschrift aber, welche uns dies alles berichtet, hat außer diesen Eintragungen auf dem Pergamentstreifen am Ende offenbar im Meißnischen keine Eintragungen weiter erhalten; der gesamte wissenschaftliche Inhalt derselben ist noch in Böhmen, in Prag, zu Papier gebracht und gerade in den spätesten Eintragungen, die von der Hand des Dr. THADDAEUS selbst herstammen, finden sich Nachrichten aus seiner Prager Zeit, die für die ärztliche Biographik Böhmens und, wie wir sehen werden, auch Leipzigs von nicht zu unterschätzender Bedeutung sind.

Auf Blatt 166ʳ, 237ʳ und 237ᵛ hat der Besitzer der Handschrift in den Jahren 1418 und 1419 allerhand kleine Findlinge aus der Praxis für die Praxis niedergeschrieben, die ihm von seinen Kollegen und Freunden zugekommen waren. Er nennt sie alle mit Namen, die ihm ihre wissenschaftlichen und praktischen Errungenschaften mitteilten, und liefert uns so einen kleinen Ausschnitt aus der Personalgeschichte der Prager Mediziner aus dem Ende des zweiten Jahrzehnts im 15. Jahrhundert, wenn auch einige derselben schon gestorben gewesen oder, wie damals die Verhältnisse in Prag lagen, weggezogen sein mochten, als Magister THADDAEUS ihre medizinischen Erfahrungen zu Papier brachte, wie sie in der Ärzteschaft der Wenzelsstadt damals umliefen. Die meisten haben ihm aber persönlich ihre Schätze anvertraut, wie das von FRANZ SEYDENETLER unter Bezugnahme auf botanische Spaziergänge mit Magister THADDAEUS recht niedlich berichtet wird, wenn es in einem Rezepte heißt „radix rubea, quam vobis indicaui, dum transiuimus spaciatim circa Slechoff" (Bl. 237ʳ) und abermals in einem späteren Rezept über eine andere Pflanze „indicaui sub Slechoff".[1])

Auch der oben schon angeführte ALBICH ist wieder mit einem Rezept vertreten, ist ja auch erst im Jahre 1427 gestorben. Von ihm heißt es „Magister Albicus scripsit domino VITO RAKOWNIK".

[1]) Wahrscheinlich ist SLICHOW damit gemeint, doch muß ich das Leuten von besserer Prager Lokalkenntnis überlassen; als ich das letzte Mal dort weilte, schien mir das goldene Prag für einen deutschen Gelehrten recht ungastlich — und ich ging wieder! — —

Auch Meister SULKO, auf den ich vor 7 Jahren zum ersten Male ernsthaft hinwies und seinem Namen wissenschaftlich-literarisches Blut gab,[1]) wird zweimal als Autor von Arzneivorschriften erwähnt. Der bereits genannte FRANZ SEYDENETLER kommt als Dargeber von einer ganzen Reihe solcher Rezepte vor; von ihm haben wir anderwärts her keine Kunde bisher; jedenfalls war er ein in der Botanik, den „simplicia“ bewanderter Mann. Eine besonders große Rolle spielt ein Magister BERNHARDUS, vielleicht derselbe, der die Urinverse des EGIDIUS kommentiert hat. Jedenfalls handelt es sich dabei um einen persönlichen Bekannten des Schreibers, denn er bemerkt einmal ausdrücklich bei einer Verordnung unter seinem Namen: „Magister Bernhardus dedit mihi pro meipso“. Auch mit dem Verfasser der unten wiederzugebenden Verordnungen gegen Steinleiden war Magister BERNHARDUS persönlich bekannt, denn es heißt einmal „Hec dedit Johanni Uenod magister Bernhardus“. Von VENOD hat dies Rezept dann wieder Magister THADDAEUS erhalten, war also gleichfalls mit ihm persönlich in Konnex.

Interessant ist auch der mehrmalige Hinweis auf einen Prager Wundarzt, Leibchirurg von König WENZEL: „Johannes cyrurgicus regis“, offenbar dieselbe Persönlichkeit, die ein andermal „Johannes cyrurgicus filius Stephani“ genannt wird, der Königliche Leibchirurg JOHANN, Sohn des STEPHAN.

Einer aus dem Prager Ärztekreise, der mit Meister THADDAEUS verkehrte, ist bestimmt in den Jahren 1418 und 1419 nicht mehr in Prag gewesen, JOHANNES HILDEN, der als „Jo. HILDEN und Magister Jo. HILDENSIS“ in den Aufzeichnungen sich findet; er ist 1409 mit nach Leipzig gewandert und steht als 35. in der dortigen Dozentenliste vom 24. Oktober 1409, gehörte der Natio bavarica dort an und ist auch von HELMOLT VON GLEDENSTEDE 1415 in die erste Liste der Mitglieder der Medizinischen Fakultät eingetragen. Weiteres ist im Leipziper Aktenmaterial über ihn nicht vorhanden.

Es werden noch eine ganze Reihe von Namen genannt als Gewährsmänner und Dargeber des THADDAEUS, deren keiner bis jetzt ein dokumentarisches Leben für uns besitzt. Sie sind aber durchaus nicht alle als Ärzte in Anspruch zu nehmen, wenn das auch bei einigen derselben wahrscheinlich ist; ich gebe ihre Liste ohne jeden weiteren Zusatz.

---

[1]) Dieses Archiv, Bd. II, S. 48 ff.

Petrus de planes,
Her Claws (= den Folgenden?),
Nicolaus Frühauff,[1])
Nedowar Prage,
Canonicus Wissegradensis.[2])

Zwei Verordnungen rühmen sich königlicher Herkunft als: „Recepta regis Francie“ und „Regis Vngarie“.

Ein letzter aber aus dem Prager Kreise, den Meister Thaddaeus mit anführt, ist Johann Venod von Altenburg, „Jo. Uenod[3]) de Veteri Castro“, „Idem Io. Uenod“, „Idem Jo.“, den bisher niemand kannte. Ob der slawisch klingende Name „Venod“ oder „Wenod“ vielleicht einfach ein latinisierter „Wende“ sein soll, „Johann der Wende aus Altenburg“, am Ende gar aus dem sächsisch-thüringischen Fürstentume; wer will da eine begründete Vermutung äußern? Jedenfalls kommt die Bezeichnung für Braunbier und Weißbier, Gersten- und Weizenbier vor, deren ersteres V. zur Branntweindestillation, zur Alkoholgewinnung dem Weißbier, der „alba“ vorzieht, wie wir gleich sehen werden. Auch scheint er ein Deutscher zu sein, da er einen deutschen Pflanzennamen braucht.[4])

[1]) Darf man bei diesem „Nicolaus Früauff“ bzw. Hern Claws an den „Nicolaus de Gevička alias dictus de Moravia Olomicensis“, an einen Mähren Nikolaus also denken, von dem es bei Pelzel und Hasner heißt, daß er der erste Lehrer der Medizin in Böhmen gewesen sei?? Ich glaube kaum! Oder an den Nicolaus Medicus de Jenich, der 1378 magister in artibus wurde?

[2]) Bei diesem Canonicus Wissegradensis fällt einem fast unwillkürlich Johann Andreas Schindel (Syndel) aus Königsgrätz ein, 1378 geboren, 1399 Magister, der zwar als Leibarzt Kaiser Friedrichs III. eine Zeitlang in Wien war, aber 1410 wieder in Prag ist, Domherr am Schloß wurde und schließlich Dechant am Wyšehrad war, und von dem ein Macer-Kommentar in der Prager Universitätsbibliothek verwahrt wird.

[3]) „Nenod“ kann natürlich auch gelesen werden, zumal Veteri mit V geschrieben ist.

[4]) Daß auch Meister Thaddaeus von deutscher Abkunft ist, tut folgende Stelle unweigerlich dar. Er spricht dort in einem Rezepte von „vermes, qui sunt circa fornaces pistorum, vel in balneis etiam reperiuntur et cantant et vocantur *heymkin* ... et vocantur *grillen*“. — Daß er auch selbst sich literarisch in der Medizin betätigte, scheint aus einer Eintragung im Altzeller Bibliothekskatalog vom Jahre 1514 hervorzugehen, den Ludwig Schmidt 1897 als Gabe für die 44. Philologenversammlung veröffentlicht hat („Beitrag zur Geschichte der wissenschaftlichen Studien in sächsischen Klöstern. I. Altzelle“, ohne Register im Neuen Arch. für Sächs. Geschichte, Bd. XVIII, Heft 3/4, leider im medizinischen Teile sehr unvollständig). Dort wird S. 80 unter den „Libri medici“ als Teil von E. 15 angegeben „Curaciones Thadei“ = Nr. 1176 in Beyer, Das Cisterciensersstift und Kloster Altzelle, Dresden 1850, S. 129; es ist mir bisher nicht gelungen, diese Handschrift in Leipzig oder Dresden wieder aufzufinden.

Doch sehen wir uns jetzt einmal an, was uns der *Codex Lipsiensis 1175* von JOHANN VENOD de VETERI CASTRO aufbewahrt hat.

Jo. uenod de veteri castro.

¶ De vera cura calculosi . ponatur paciens primo ad vnam vannam usque ad vmbilicum. Et sit balneum cum malua, bismalua, camomilla et huiusmodi, tunc da sibi de isto puluere sequenti cum modico hausto aquarum, scilicet geneste, raphani, lilij al⟨bi⟩ ana partes equales aut vnum illarum. Rec. oculorum cancri, vernisij al⟨bi⟩, bedegar et illorum lapidum, qui inveniuntur in capitibus piscium dictorum *kwlbarz*, et ossium dactilorum ana partes equales, pulveriza subtilissime et da ʒ ß [drachmam semis], uel quantum vis, cum vno hausto aque predicte . potest recipere, et transit calculus ab eo statim. Si uero fuerit calculus confirmatus, mundabit calculum a partibus mollioribus et dolorem sedabit.

Idem jo. uenod.

¶ Sequitur aqua preseruans tales prefatos ab omni dolore calculi per amplius. Ista aqua potest distillari per antiquam cereuisiam uel ordeaceam, [1]) vbicunque fueris, et si non habueris ordeaceam, potest fieri de alba; [2]) fit autem sic: Rec. xij pintas cereuisie, inpone ad inferiorem ollam hic depictam . appone j. m. [unam manum] de recepta infra scripta propter inpedire bulicionem in destillacione; reliquam uero partem receptarum pone ad superiorem ollam supra cratem de lignis, ne cadat ad inferiorem ollam et cetera. Pone inferiorem ollam ad fornacem; coniunge sibi aliam combinando orificia cum luto sapientie, facto ex lateribus rubeis, calce et tortis lini, incorporatis cum albumine ouorum et cetera. Appone receptaculum cum canna longa per vas aque, ut scis.

Notandum quod inferiorem ollam, in qua erit liquor distillandus, non implebis nisi ad tres partes, sic quod quarta sit vacua et cetera. Regas ignem ita, ut non buliat, quod per auscultacionem auditus considerabis [3]) et cetera. Per vnam horam fit ignis mediocris, postea aliqualiter fortis, semper tamen infra ebulicionem. Et dum aque est destillatum ad quantitatem iij cocleariorum, illam remoue etcetera, uel tam diu, donec cremauerit, quando ad ignem proieceris etcetera.

Item notandum, quod comuniter de xij pintis liquoris habebis mediam pintam aque huismodi uel plus uel minus.

Item nota, quod ad liquorem pones ij m. [duas manus] salis comunis propter adustionem et cetera.

Sequitur recepta. ℞ primule veris, raphani maioris et iunioris, granorum juniperij, sanguinis leporis masculini, sanguinis

---

[1]) Gerstenbier. [2]) Weißbier, Weizenbier.

[3]) Es war also nicht an Glaskolben, bzw. Glasretorten gedacht.

hirci uel edi masculini, arthemisie recentis uel seminis nucleorum persicorum, radicis vrticarum, omnium ana. Si contingerit hanc aquam pro aliquo domino distillare, tunc potes receptam grosso modo contusam ponere in duabus pintis aque vite per diem et noctem et postea distillare ut supra, et est melior et cetera.

Item si uis predictam aromatizare propter maiorem dileccionem, tunc tempore hyemis inpone modicum de musco pulverizato et tempore estiuo de camphora.

Dabis omni septimana de ista aqua bis in mane ad quantitatem medie teste magne nucis et spacietur uel sit in motu, si potest, et erit liber per dei graciam, ab omni vlteriori dolore et punccione preseruatus.

Idem jo.

¶ Sequitur alia aqua preseruacionis ab omni egritudine, presertim in corporibus plectoricis, flegmaticis uel melancolicis, mulieribus, juuenibus uel antiquis, et debet distillari et eodem modo dari et per omnia fieri, ut de predicta aqua calculi dicitur. ℞ sticadis, mente aquatice, origani uel foliorum eius, serpilli, tormentille, radicis feniculi uel se⟨minis⟩ eius, pipinelle, ysopi, camomille, pollegij, absinthij, primule veris, matricarie, solsequij domesticj, rute, plantaginis, saluie, gariofilate, nardi ortensis uel foliorum eius, omnium predictorum ana fertonij j, radicis enule campane, dauci cretici, omnium ana ℥ j [unciam unam]. fac per omnia ut supra cum priori aqua, et potes etiam apponere species odoriferas et cetera.

Regis vngarie.

¶ Sequitur aqua contra omne toxicum uel quodcunque venenum. ℞ celidoniam et contunde et distilia per alembicum et primo distillat alba, secundo glauca, tertio rubicunda, vltima optima, secunda minus et prima adhuc minus etcetera.

Am Rande dieses Traktates findet sich im Leipziger Kodex 1175 die Destillationsvorrichtung abgebildet mit Ofen, Kolben, Sturz (Helm) mit Holzgitter, langem Rohr, das durch ein Kühlfaß läuft, und Vorlage. Ich habe diese Federzeichnung im V. Bande des Archivs für die Geschichte der Naturwissenschaft und Technik, Heft 4, nachbilden lassen und mich dort zu der technischen Destillationsfrage kurz geäußert, worauf ich hier verweise.

Tafel der Eigennamen in chinesischer Schrift zu dem Aufsatz des Dr. med. et phil. Hübotter.

1. 岐伯
2. 雷公
3. 扁鵲
4. 淳于意
5. 張仲景
    6. 傷寒論 Buch über Fieber.
    金匱要畧 über innere Medizin.
    金匱玉函方 Verordnungen.
7. 華陀
8. 王叔和
9. 脈經 Pulslehre.
10. 葛洪
    11. 肘後百一方 Rezepte und Verordnungen.
    抱朴子 }
    神仙傳 } Tao-istische Werke.
    神仙服食方 }

12. 皇甫

13. 玄晏春秋 } *Historische Schriften.*
帝王世紀

高士傳 *Werk biographischen Inhalts.*

甲乙經 *über Acupunctur.*

14. 孫思邈

15. 枕中記 *Taoistisches Buch.*

海上方 } *Medicinische Werke,*
食忌 } *(die hauptsächlichsten.)*
千金翼方

16. 李士眞

17. 李時珍

18. 韋慈藏

19. 秦氏

20. 越人

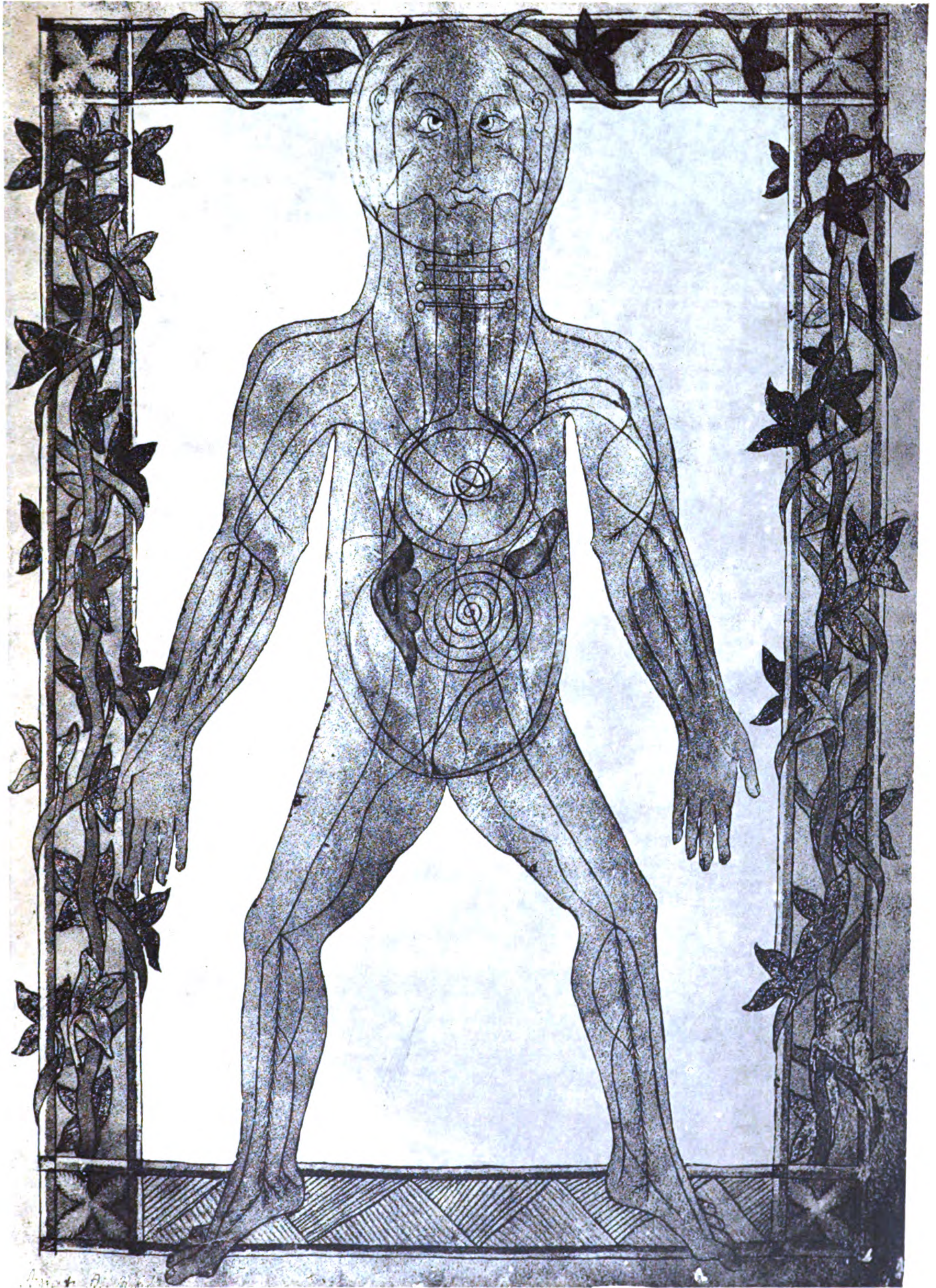
21. 長桑君

22. 俞跗

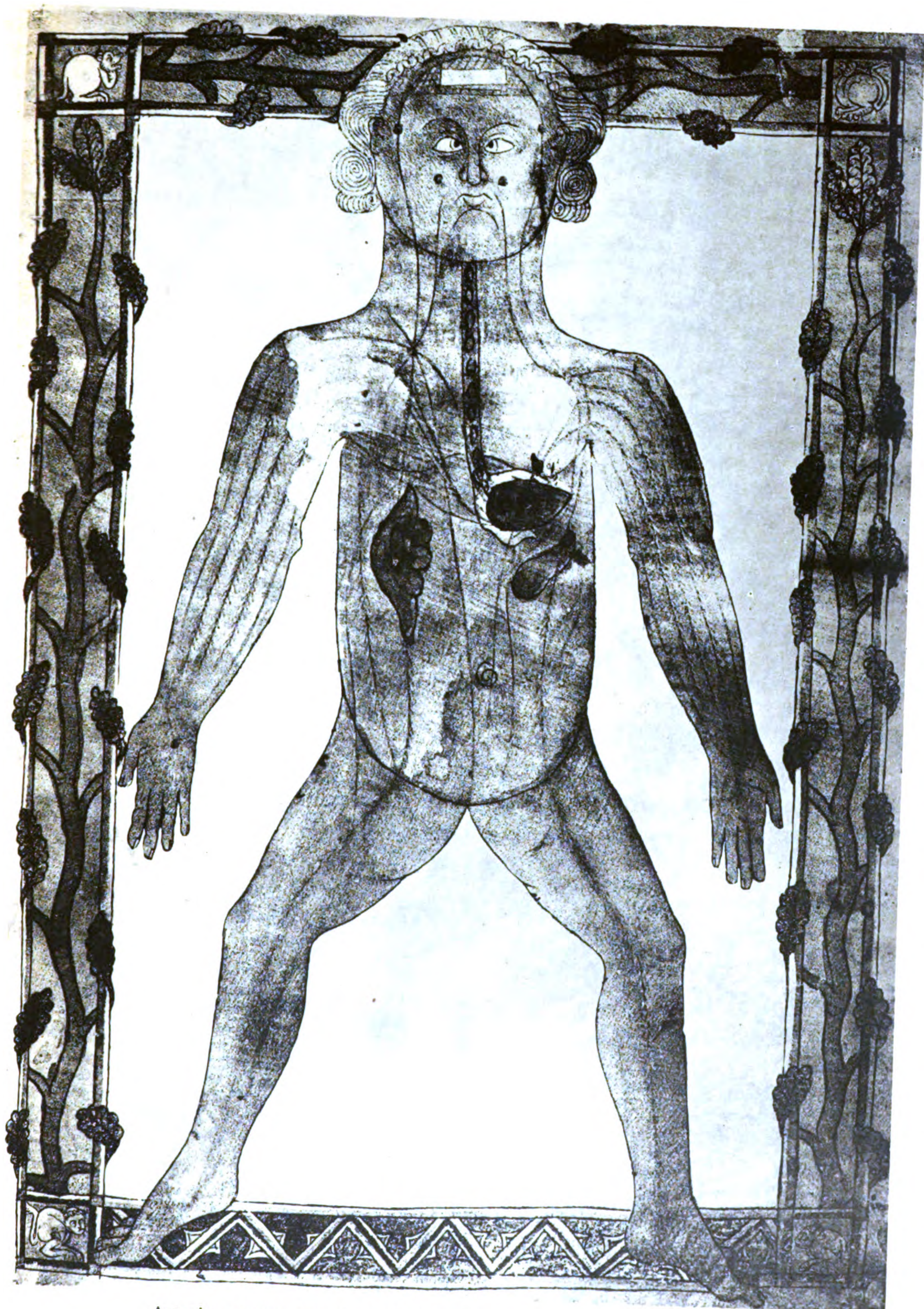
23. 楊玄操

24. 熨

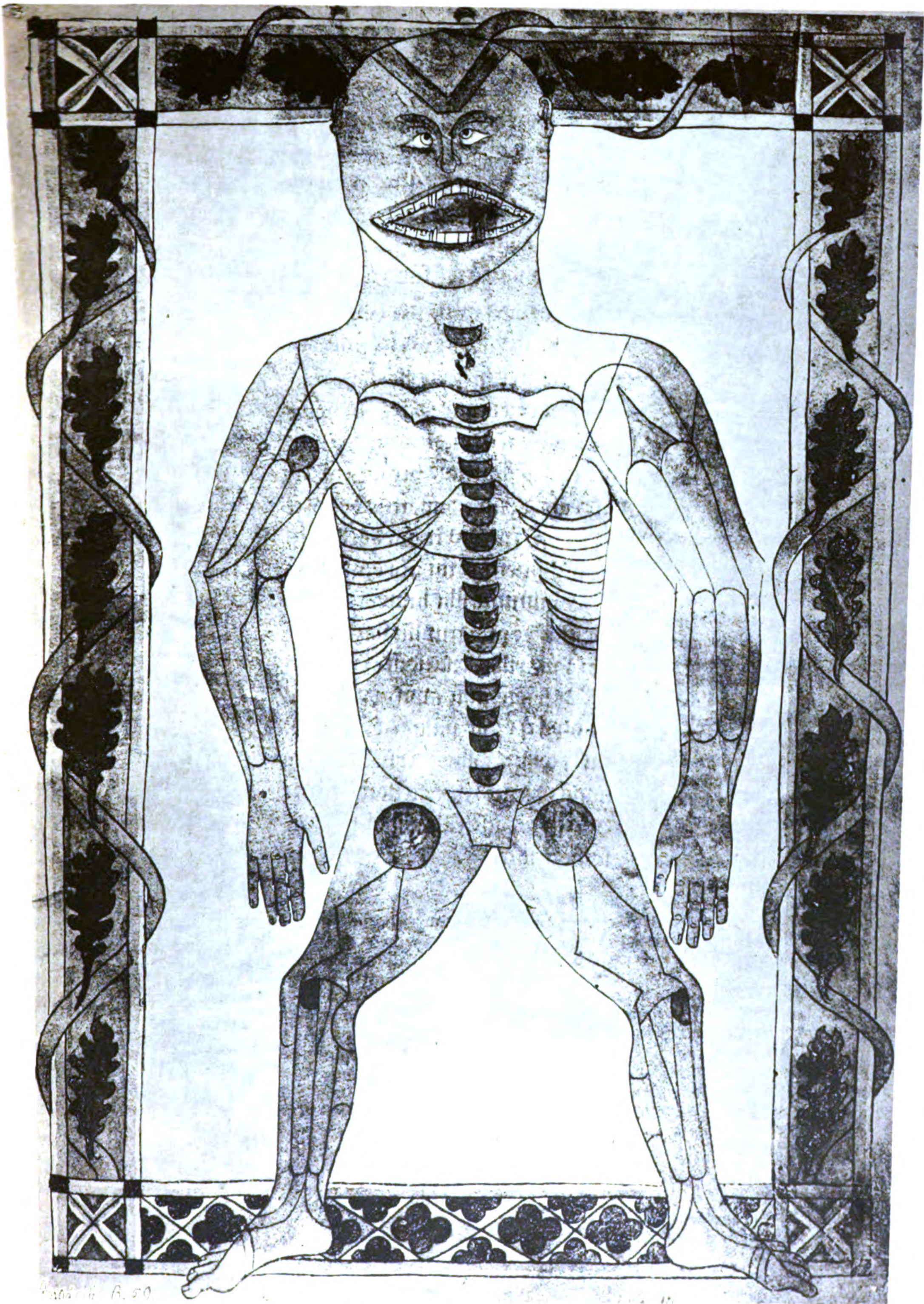
25. 李醯



Venensystem aus dem Cod. Ashmole 399 zu Oxford Bl. 18 r.

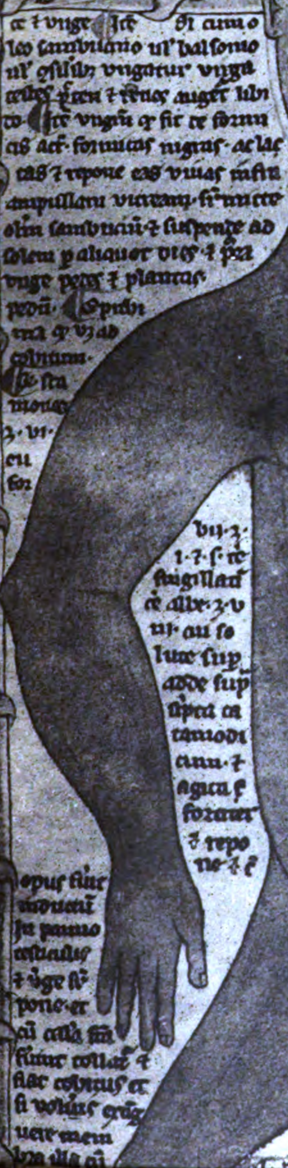


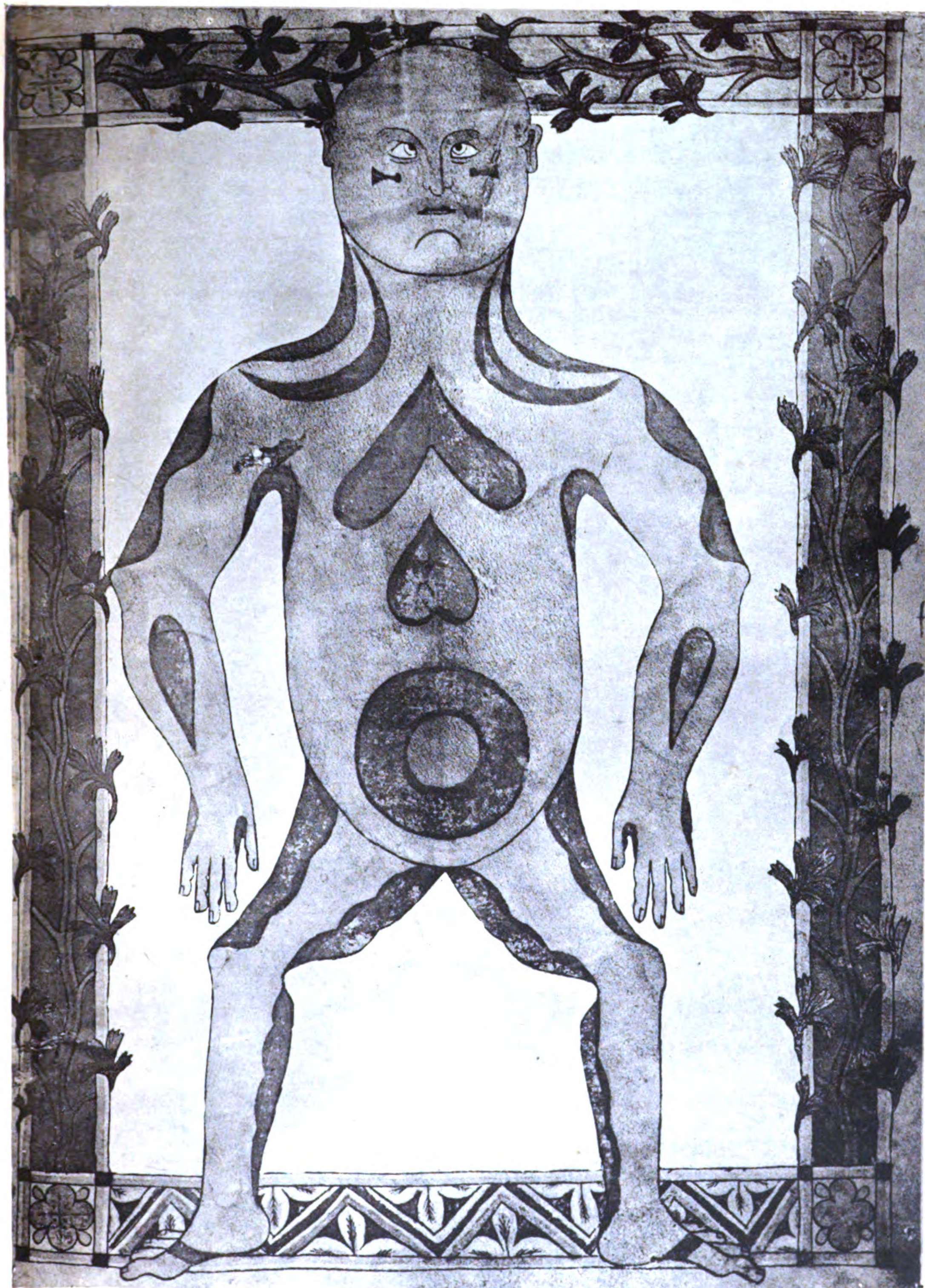
Arteriensystem aus dem Cod. Ashmole 399 zu Oxford. Bl. 19 r.



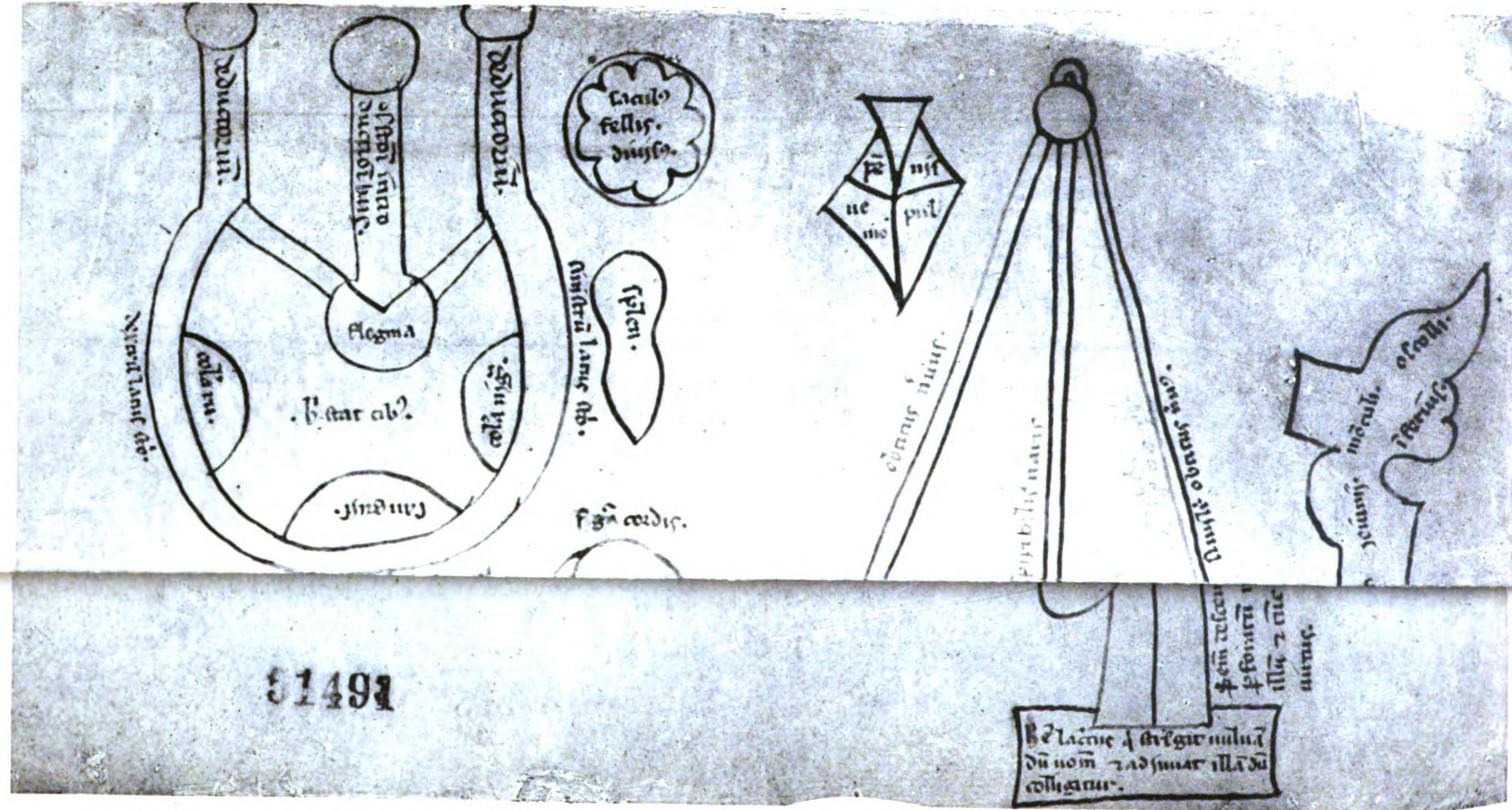
Knochensystem aus dem Cod. Ashmole 399 zu Oxford Bl. 20r

Archiv für Geschichte der Medizin. Bd. VII. Tafel XII.

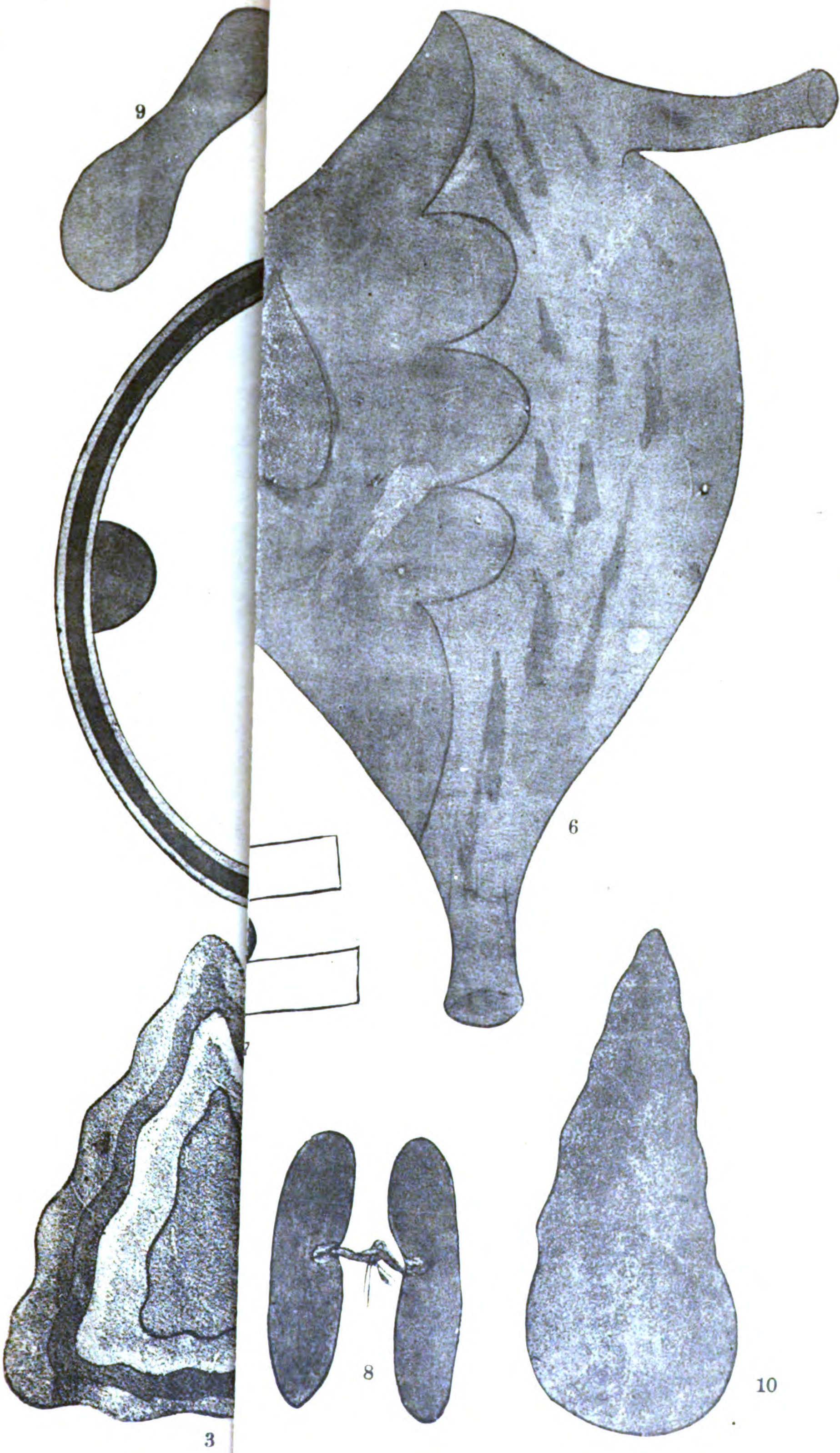


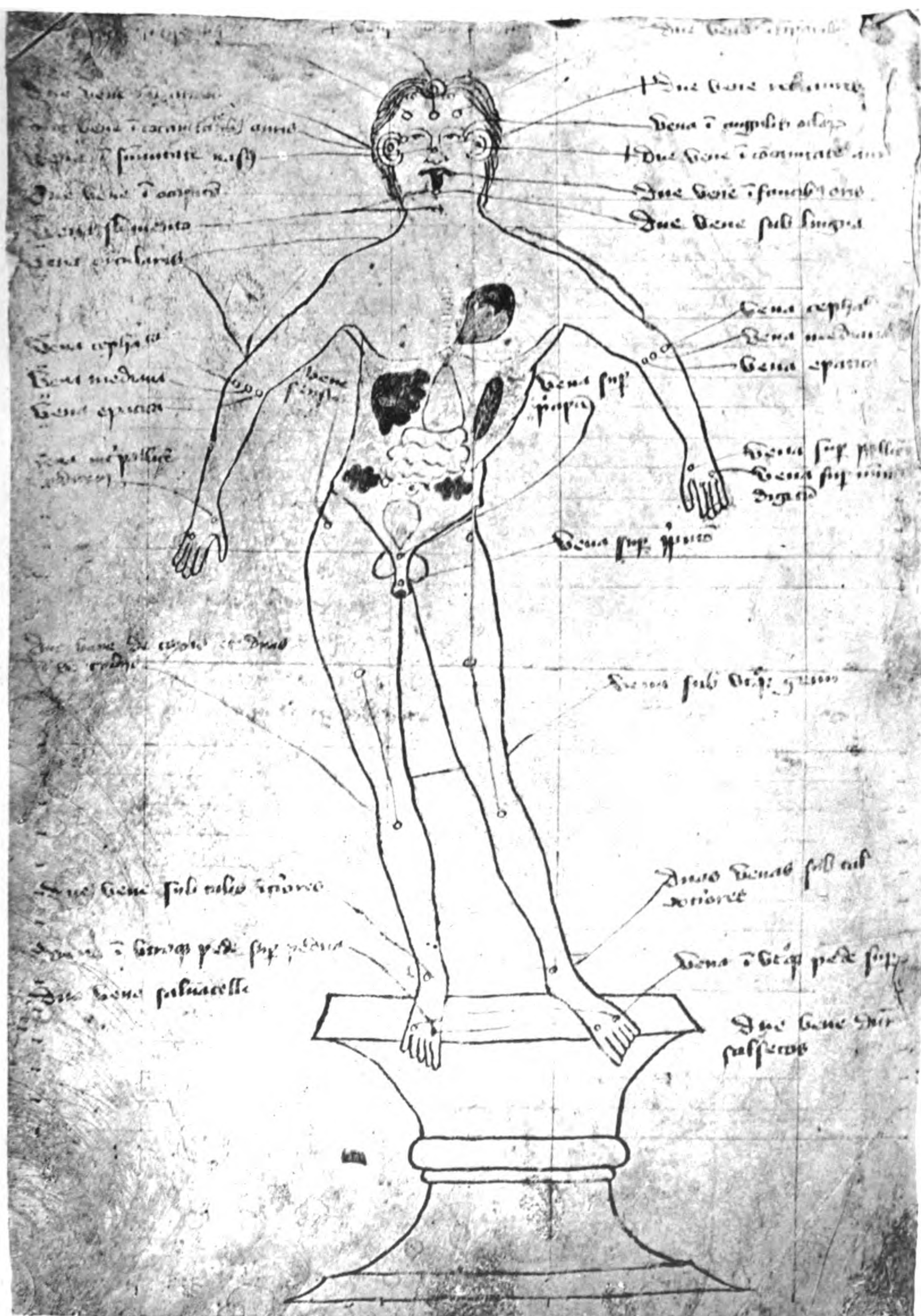


Muskelsystem aus dem Cod. Ashmole 399 zu Oxford Bl. 22r.



Anatomische Organschemata aus Cod. Roncioni 99 zu Pisa.


9
6
7
3
8
10



Aderlaßstellenmann mit aufgezeichneten Brust- und Bauchorganen aus Ms. W. 308 des Kölner Stadtarchivs.

Register zum VII. Band.

Berichtigung: Die Jahrzahl auf Tafel I bis V muß **1345** lauten!

Druck von Metzger & Wittig in Leipzig.

Ausgegeben im Mai 1913.

Band VII Heft 1.

Archiv
für
Geschichte der Medizin

herausgegeben von der

Puschmann-Stiftung an der Universität Leipzig

unter Redaktion von

Karl Sudhoff.

Mit fünf Tafeln.



Leipzig 1913
Verlag von Johann Ambrosius Barth.

Das Archiv für Geschichte der Medizin erscheint in zwanglosen Heften im Umfange von etwa 5 Bogen. 6 Hefte bilden einen Band, der Mark 20 kostet, nach dem Auslande Mark 21.80.

Inhaltsverzeichnis.

Abhandlungen.

Kleinere Mitteilungen.

Alle Anfragen, Manuskriptsendungen usw. sind zu richten an
Geheimrat Professor Dr. **Karl Sudhoff, Leipzig, Talstraße 33.**

Ausgegeben im Juli 1913.

Band VII **Heft 2.**

Archiv für Geschichte der Medizin

herausgegeben von der

Puschmann-Stiftung an der Universität Leipzig

unter Redaktion von

Karl Sudhoff.

Mit einer Tafel.



Leipzig 1913
Verlag von Johann Ambrosius Barth.

Das Archiv für Geschichte der Medizin erscheint in zwanglosen Heften im Umfange von etwa 5 Bogen. 6 Hefte bilden einen Band, der Mark 20 kostet, nach dem Auslande Mark 21.80.

Inhaltsverzeichnis.

Abhandlungen.

Kleinere Mitteilungen.

Alle Anfragen, Manuskriptsendungen usw. sind zu richten an
Geheimrat Professor Dr. **Karl Sudhoff, Leipzig, Talstraße 33.**

Ausgegeben im August 1913.

Band VII Heft 3.

Archiv für Geschichte der Medizin

herausgegeben von der

Puschmann-Stiftung an der Universität Leipzig

unter Redaktion von

Karl Sudhoff.

Mit vierzehn Figuren und einer Tafel.



Leipzig 1913
Verlag von Johann Ambrosius Barth.

Das Archiv für Geschichte der Medizin erscheint in zwanglosen Heften im Umfange von etwa 5 Bogen. 6 Hefte bilden einen Band, der Mark 20 kostet, nach dem Auslande Mark 21.80.

Inhaltsverzeichnis.

Abhandlungen.

Kleinere Mitteilungen.

Alle Anfragen, Manuskriptsendungen usw. sind zu richten an
Geheimrat Professor Dr. **Karl Sudhoff, Leipzig, Talstraße 33.**

Ausgegeben im Dezember 1913.

Band VII Heft 4.

Archiv
für
Geschichte der Medizin

herausgegeben von der

Puschmann-Stiftung an der Universität Leipzig

unter Redaktion von

Karl Sudhoff.

[illegible]



Leipzig 1913
Verlag von Johann Ambrosius Barth.

Das Archiv für Geschichte der Medizin erscheint in zwanglosen Heften im Umfange von etwa 5 Bogen. 6 Hefte bilden einen Band, der Mark 20 kostet, nach dem Auslande Mark 21,80.

Inhaltsverzeichnis.

Abhandlungen.

Kleinere Mitteilungen.

Alle Anfragen, Manuskriptsendungen usw. sind zu richten an
Geheimrat Professor Dr. **Karl Sudhoff, Leipzig, Talstraße 33.**

Februar 1914.

Band VII Heft 5.

Archiv
für
Geschichte der Medizin

herausgegeben von der

Puschmann-Stiftung an der Universität Leipzig

unter Redaktion von

Karl Sudhoff.

Mit einer Tafel.



Leipzig 1914
Verlag von Johann Ambrosius Barth.

Das Archiv für Geschichte der Medizin erscheint in zwanglosen Heften im Umfange von etwa 5 Bogen. 6 Hefte bilden einen Band, der Mark 20 kostet, nach dem Auslande Mark 21.80.

Inhaltsverzeichnis.

Abhandlungen.

Kleinere Mitteilungen.

Alle Anfragen, Manuskriptsendungen usw. sind zu richten an
Geheimrat Professor Dr. **Karl Sudhoff, Leipzig, Talstraße 33.**

Mai 1914.

Band VII Heft 6.

Archiv
für
Geschichte der Medizin

herausgegeben von der

Puschmann-Stiftung an der Universität Leipzig

unter Redaktion von

Karl Sudhoff.

Mit fünf Figuren und acht Tafeln.



Leipzig 1914
Verlag von Johann Ambrosius Barth.

Das Archiv für Geschichte der Medizin erscheint in zwanglosen Heften im Umfange von etwa 5 Bogen. 6 Hefte bilden einen Band, der Mark 20 kostet, nach dem Auslande Mark 21.80.

Inhaltsverzeichnis.

Abhandlungen.

Alle Anfragen, Manuskriptsendungen usw. sind zu richten an
Geheimrat Professor Dr. **Karl Sudhoff, Leipzig, Talstraße 33.**

